



# Intersubjectivité: modulation et ajustement. Cas des marqueurs discursifs "hein", "quoi", "n'est-ce pas" en français et "darô", "yo", "ne", "yone" en japonais

Hiroko Noda

## ► To cite this version:

Hiroko Noda. Intersubjectivité: modulation et ajustement. Cas des marqueurs discursifs "hein", "quoi", "n'est-ce pas" en français et "darô", "yo", "ne", "yone" en japonais. Linguistique. Université de Franche-Comté, 2011. Français. NNT: 2011BESA1017 . tel-01003749

**HAL Id: tel-01003749**

**<https://theses.hal.science/tel-01003749>**

Submitted on 10 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE**  
**ECOLE DOCTORALE «LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIETES»**

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en  
**SCIENCES DU LANGAGE**

**INTERSUBJECTIVITÉ : MODULATION ET AJUSTEMENT**  
**CAS DES MARQUEURS DISCURSIFS**  
***HEIN, QUOI, N'EST-CE PAS* EN FRANÇAIS**  
**ET**  
***DARÔ, YO, NE, YONE* EN JAPONAIS**

Vol. 1

Présentée et soutenue publiquement par

**Hiroko NODA**

Le 29 juin 2011

Sous la direction de M. le Professeur Daniel LEBAUD

Membres du jury :

Saburô AOKI, Professeur à l'université de Tsukuba, Rapporteur  
Jean CHUQUET, Professeur à l'université de Poitiers, Rapporteur  
France DHORNE, Professeur à l'université Aoyama Gakuin  
Daniel LEBAUD, Professeur à l'université de Franche-Comté  
Philippe MONNERET, Professeur à l'université de Bourgogne  
Catherine PAULIN, Professeur à l'université de Franche-Comté

## Remerciements

Mes remerciements les plus respectueux s'adressent à Monsieur Daniel Lebaud qui m'a soutenue tout au long de mon parcours académique en France. Grâce à ses précieux conseils avisés et à l'intérêt qu'il a porté à mes recherches, cette thèse a pu être menée à son terme.

Mes sincères remerciements vont également aux membres du jury qui ont accepté d'examiner et d'évaluer ce travail de thèse.

Je tiens à exprimer toute ma sincère gratitude à Monsieur Piet Mertens pour son aide et son soutien précieux, généreux et amicaux, en particulier, dans le domaine de l'intonation.

Je tiens à adresser mes remerciements les plus vifs à Monsieur Pierre Lejeune et Madame Catherine Collin pour leur effort et leur patience qu'ils ont apportés à la relecture de mon travail.

Je remercie également toute l'équipe du laboratoire LaSeLDI, les chercheurs et doctorants avec qui j'ai eu des échanges enrichissants et chaleureux, et avec qui je partage soucis et plaisir scientifiques.

Je remercie vivement mes collègues et mes étudiants à Besançon et à Strasbourg qui m'ont sans cesse encouragée.

Je témoigne enfin ma reconnaissance infinie à mes amis et à ma famille pour leur présence, leur compréhension et leur confiance permanentes.

# Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>10</b>
<b>Chapitre 1. État des lieux des recherches précédentes.....</b>	<b>17</b>
1.1. L'étude de l'oral .....	17
1.1.1. Oral et écrit .....	18
1.1.1.1. L'étude de l'oral va-t-elle de soi ? .....	18
1.1.1.2. L'opposition entre l'oral et l'écrit existe-t-elle ? .....	19
1.1.2. Caractéristiques de l'oral .....	19
1.1.2.1. Mode d'expression multicanale .....	20
1.1.2.2. Mode de construction processuelle ou spontanée.....	20
1.1.2.3. Lien étroit avec le contexte et avec l'interlocuteur .....	22
1.1.2.4. Bilan.....	24
1.1.3. Diverses approches de l'oral.....	24
1.1.3.1. C. Blanche-Benveniste.....	25
1.1.3.2. C. Kerbrat-Orecchioni.....	27
1.1.3.3. École de Genève.....	29
1.1.3.4. L'approche sociolinguistique de l'étude de l'oral .....	30
1.1.3.5. M.-A. Morel et L. Danon-Boileau .....	30
1.1.3.6. Bilan.....	31
1.2. Marqueurs Discursifs .....	32
1.2.1. Problèmes de terminologie .....	32
1.2.2. Aperçu historique des études sur les MD .....	34
1.2.2.1. Avant 1980 .....	35
1.2.2.2. Fin des années soixante-dix et quatre-vingt .....	37
1.2.2.3. Les années quatre-vingt-dix .....	40
1.2.2.4. Après 2000 .....	46
1.3. Les marqueurs « hein », « quoi », et « n'est-ce pas » .....	52
1.3.1. Marqueur <i>hein</i> .....	52
1.3.1.1. Diverses approches dans les analyses de <i>hein</i> .....	53
1.3.1.2. Étymologie de <i>hein</i> .....	56
1.3.1.3. Spécificité de <i>hein</i> .....	57
1.3.1.4. <i>Hein</i> comme interjection.....	60
1.3.1.5. <i>Hein</i> et Interrogation.....	67
1.3.1.6. Caractéristiques distributionnelles de <i>hein</i> .....	73
1.3.1.7. Caractéristiques sémantiques et fonctionnelles de <i>hein</i> .....	75
1.3.1.8. Caractéristiques prosodiques de <i>hein</i> .....	87
1.3.2. Marqueur <i>quoi</i> .....	90
1.3.2.1. Histoire .....	90
1.3.2.2. Familiarité de <i>quoi</i> .....	90
1.3.2.3. Caractéristiques distributionnelles .....	91
1.3.2.4. Caractéristiques fonctionnelles et contextuelles.....	93

1.3.2.5. Caractéristiques prosodiques.....	100
1.3.3. Marqueur <i>n'est-ce pas</i> .....	101
1.3.3.1. Histoire .....	101
1.3.3.2. Registre poli.....	102
1.3.3.3. Caractéristiques fonctionnelles.....	102
1.3.3.4. Interrogation .....	104
1.3.3.5. Caractéristiques prosodiques.....	105
1.3.4. Comparaison <i>hein</i> et <i>n'est-ce pas</i> .....	106
1.3.5. Comparaison <i>hein</i> et <i>quoi</i> .....	106
1.3.6. Bilan .....	108
1.4. En guise de conclusion.....	108
<b>Chapitre 2. Problématiques théoriques, descriptives et méthodologiques .....</b>	<b>109</b>
2.1. Activité de langage .....	109
2.1.1. L'énonciation.....	109
2.1.1.1. L'ambiguïté de la notion de l'énonciation .....	109
2.1.1.2. Les théories de l'énonciation .....	110
2.1.1.3. Ch. Bally et E. Benveniste .....	111
2.1.2. Le sujet parlant et l'autre .....	118
2.1.2.1. L'école de Genève .....	119
2.1.2.2. Le courant interactionniste .....	122
2.1.2.3. O. Ducrot .....	126
2.1.2.4. M.-A. Morel et L. Danon-Boileau .....	131
2.1.2.5. Recherches sur les MD .....	137
2.1.3. Bilan .....	139
2.1.3.1. Activité de langage .....	139
2.1.3.2. Statut du sujet.....	140
2.1.3.3. Statut de l'autre .....	141
2.2. Descriptions linguistiques.....	144
2.2.1. Domaine distributionnel .....	144
2.2.1.1. Extériorité phrastique .....	144
2.2.1.2. Unité d'analyse.....	145
2.2.2. Domaine sémantique .....	150
2.2.2.1. Le sens des MD et le sens propositionnel .....	151
2.2.2.2. Synonymie et interchangeabilité .....	152
2.2.2.3. Qualité de mot - renforcement.....	153
2.2.2.4. Stabilité et variabilité de sens .....	154
2.2.2.5. Paraphrase .....	158
2.2.2.6. Métalangage .....	162
2.2.2.7. Comparaison entre les différentes langues .....	163
2.2.3. Domaine pragmatique .....	164
2.2.3.1. Éléments psychologiques .....	165
2.2.3.2. Éléments socioculturels .....	165

2.2.3.3. Situation, contexte, cotexte .....	165
2.2.4. Domaine prosodique.....	173
2.2.4.1. Importance de l'intonation .....	174
2.2.4.2. Définition de l'intonation .....	175
2.2.4.3. Composantes prosodiques.....	175
2.2.4.4. Fonctions de l'intonation .....	179
2.2.4.5. Diverses approches sur l'intonation.....	181
2.2.4.6. Études de P. Mertens .....	191
2.2.4.7. Paramètres intonatifs pour nos recherches.....	204
2.3. Méthodologie.....	206
2.3.1. Constitution des données .....	207
2.3.1.1. Natures des données .....	207
2.3.1.2. Grands corpus .....	211
2.3.1.3. Corpus comparables et corpus parallèles .....	213
2.3.2. Transcription des données .....	214
2.3.2.1. Outils de transcription des données sonores .....	217
2.3.2.2. Transcription phonétique ou orthographique ? .....	218
2.3.2.3. Quelques différences avec l'écrit.....	220
2.3.2.4. Problèmes d'écoute .....	223
2.3.2.5. Sélection des indices .....	224
2.3.2.6. Présentation des données.....	225
2.3.3. Représentation prosodique .....	225
2.3.3.1. Transcription auditive et acoustique .....	226
2.3.3.2. Transcription avec les niveaux intonatifs.....	227
2.3.3.3. Différentes annotations prosodiques .....	229
2.3.4. Analyse des données.....	230
2.3.4.1. Méthode introspective : critiques.....	230
2.3.4.2. Méthode introspective : avantages .....	232
2.3.4.3. Complémentarité des deux méthodes.....	232
2.4. En guise de conclusion.....	233
<b>Chapitre 3. Notre cadre théorique.....</b>	<b>235</b>
3.1. Objet de la linguistique .....	235
3.1.1. Activité de langage .....	235
3.1.2. Énoncé .....	237
3.2. Objectifs de la linguistique .....	238
3.2.1. Description de la diversité .....	239
3.2.2. Généralisation.....	239
3.3. Méthodologie - Travail de linguiste .....	240
3.3.1. Observation.....	240
3.3.2. Théorisation.....	241
3.3.3. Description linguistique.....	242

3.3.3.1. Glose.....	243
3.3.3.2. Forme schématique .....	243
3.4. Le sujet et l'autre.....	244
3.4.1. Le sujet au cœur de l'activité de langage .....	244
3.4.2. Énonciateurs et locuteur/interlocuteur.....	245
3.4.3. Statut du coénonciateur - séparabilité du sujet .....	246
3.5. Domaine notionnel.....	247
3.6. Modalité.....	248
3.6.1. Assertion.....	249
3.6.1.1. Validation .....	250
3.6.2. Interrogation .....	251
3.6.2.1. Structure en « came » et interrogation .....	251
3.6.3. Injonction.....	256
3.7. Études sur les MD .....	256
3.7.1. Sous catégories de MD .....	257
3.8. En guise de conclusion.....	258
<b>Chapitre 4. Emplois de « hein », « quoi » et « n'est-ce pas ».....</b>	<b>260</b>
4.1. Hypothèse sur le fonctionnement de « hein », « quoi » et « n'est-ce pas » .....	260
4.1.1. Caractérisation de « hein » .....	261
4.1.2. Caractérisation de « quoi » .....	263
4.1.3. Caractérisation de « n'est-ce pas ».....	264
4.2. Illustrations des hypothèses - analyses de contraintes d'emploi .....	265
4.2.1. Cas où l'emploi de « hein » est contraint .....	265
4.2.2. Cas où l'emploi de « quoi » est contraint .....	267
4.2.3. Cas où l'emploi de « n'est-ce pas » est contraint.....	271
4.3. Illustrations des hypothèses - descriptions d'emplois de marqueur .....	275
4.3.1. Emplois de « hein » .....	275
4.3.1.1. « Hein » employé avec un cotexte gauche .....	276
4.3.1.2. « Hein » employé sans cotexte gauche.....	296
4.3.1.3. « Hein » suivi par « que ».....	298
4.3.1.4. « Hein » comme schwa .....	301
4.3.2. Emplois de « quoi ».....	301
4.3.2.1. « Quoi » employé avec un cotexte gauche .....	302
4.3.2.2. « Quoi » employé sans cotexte gauche .....	318
4.3.3. Emplois de « n'est-ce pas ».....	320
4.3.3.1. « N'est-ce pas » employé avec un cotexte gauche .....	322
4.3.3.2. « N'est-ce pas » employé sans cotexte gauche .....	338
4.3.3.3. « N'est-ce pas » suivi par « que ».....	341

4.4. Conclusion .....	343
<b>Chapitre 5. Expressions comparables avec « hein » en japonais : Emplois de « darô », « yo », « ne » et « yone » .....</b>	<b>344</b>
5.1. Introduction .....	344
5.2. Études précédentes sur les emplois de « darô », « yo », « ne » et « yone » .....	345
5.2.1. Aspects généraux constatés dans les études précédentes portant sur « darô », « yo », « ne » et « yone » .....	345
5.2.2. Descriptions de « darô » dans les études précédentes .....	347
5.2.3. Descriptions de « yo », « ne », « yone » dans les études précédentes .....	348
5.2.4. Description de « darô », « yo », « ne » et « yone » dans la théorie de S. Kinsui .....	350
5.3. Hypothèses sur les emplois de « darô », « yo », « ne » et « yone » .....	352
5.4. Analyses d'exemples .....	353
5.4.1. Cas où l'emploi de « darô » est contraint .....	354
5.4.1.1. Suggestion .....	354
5.4.1.2. Remerciements et excuses .....	355
5.4.1.3. Injonction .....	356
5.4.1.4. Prédicat subjectif employé à la première personne .....	357
5.4.1.5. Vérification de ce que l'interlocuteur vient de dire .....	358
5.4.1.6. Marqueur « sôda » .....	361
5.4.1.7. Cas où l'interlocuteur n'est pas censé pouvoir juger de la véracité de l'information .....	362
5.4.1.8. Effet d'impolitesse .....	366
5.4.2. Cas où il est difficile d'employer « yo » .....	367
5.4.2.1. Action ou état de l'interlocuteur .....	367
5.4.2.2. Vérification sur le propos précédent de l'interlocuteur .....	369
5.4.2.3. « Sôda » de « denbun » employé à la deuxième personne .....	369
5.4.3. Cas où il est difficile d'employer « ne » .....	370
5.4.3.1. Injonction .....	370
5.4.3.2. Permission .....	372
5.4.3.3. Prédicat subjectif employé à la première personne .....	373
5.4.3.4. Cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de chose que celui-ci ignore .....	373
5.4.3.5. Propriété qualifiant le locuteur .....	373
5.4.3.6. Action résolue dont le locuteur est l'auteur .....	374
5.4.3.7. Prédicat subjectif employé à la deuxième personne .....	375
5.4.3.8. Le cas où le locuteur envisage de faire quelque chose à contrecœur .....	376
5.4.4. Cas où il est difficile d'employer « yone » .....	377
5.4.4.1. Réponse à une question sur une information dont S <sub>0</sub> est seul garant .....	377
5.4.4.2. Permission .....	379
5.4.4.3. Opposition .....	380
5.4.4.4. Action, avis ou état du locuteur .....	380
5.4.4.5. Cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de choses .....	384
5.4.4.6. Expressions de remerciement ou d'excuse .....	385



5.4.5. Cas où il est possible d'employer les quatre marqueurs.....	386
5.4.5.1. Prédicat subjectif.....	386
5.4.5.2. Auto-évaluation.....	387
5.4.5.3. Action du locuteur.....	388
5.4.5.4. Expression « -te mo ii » .....	390
5.4.5.5. Action commune .....	390
5.4.5.6. Annonce .....	392
5.4.5.7. Compliment.....	393
5.5. Conclusion .....	394
<b>Chapitre 6. Confrontation entre les emplois de « hein » et de « darô », « yo », « ne » et « yone » .....</b>	<b>395</b>
6.1. Introduction.....	395
6.2. Cas où « hein » correspond à « darô », « yo », « ne » ou « yone » .....	396
6.2.1. « Darô » .....	396
6.2.1.1. Cas où « hein » est traduit par « darô ».....	397
6.2.1.2. Cas où « darô » est traduit par « hein ».....	399
6.2.2. « Yo » .....	403
6.2.2.1. Cas où « hein » est traduit par « yo » .....	403
6.2.2.2. Cas où « yo » est traduit par « hein » .....	405
6.2.3. « Ne » .....	406
6.2.3.1. Cas où « hein » est traduit par « ne » .....	407
6.2.3.2. Cas où « hein » est employé pour traduire « ne » .....	408
6.2.4. « Yone » .....	411
6.2.4.1. Cas où « hein » est traduit par « yone » .....	411
6.2.4.2. Cas où « yone » est traduit par « hein » .....	413
6.3. Cas où « hein » ne correspond pas à « darô », « yo », « ne » ou « yone » .....	416
6.3.1. Donner une réponse à une question.....	416
6.3.2. Présenter ce qu'on a entendu dire.....	421
6.3.3. Marquer une opposition.....	422
6.3.4. Exprimer une invitation.....	423
6.4. Conclusion .....	424
<b>Conclusion.....</b>	<b>426</b>
<b>Références bibliographiques .....</b>	<b>429</b>
<b>Références de corpus .....</b>	<b>451</b>
<b>Index des auteurs cités.....</b>	<b>453</b>
<b>Index des notions et des termes étudiés.....</b>	<b>454</b>



## Introduction

La présente thèse sera consacrée à l'étude de marqueurs discursifs (désormais MD), en particulier, *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* en français, ainsi que des marqueurs susceptibles de traduire *hein* en japonais : *darô*, *yo*, *ne* et *yone*.

Pourquoi nous sommes-nous intéressée à étudier ces objets linguistiques « microscopiques » dont l'usage peut passer inaperçu dans la communication quotidienne et ordinaire entre les locuteurs natifs « innocents » (dans le sens de „non-sensibilisé à ce sujet“)? L'origine de cette recherche remonte à notre mémoire de maîtrise dans lequel nous avons essayé d'analyser des formes linguistiques de demande, d'acceptation et de refus dans une séquence d'un film sorti en 1996, *Chacun cherche son chat* de Cédric Klapisch (H. Noda, 2002). Au départ, nous avons envisagé d'établir les différentes formulations par lesquelles peut s'effectuer une demande de service : nous avons aussitôt rencontré des difficultés à comprendre et expliciter ce qui est mis en jeu dans des expressions comme *non mais écoute*, *ben merci*, *hé dis Michel*, *non attends*, etc.

Cette expérience nous a conduit à nous investir dans l'étude des MD, d'autant plus que n'étant pas native, il nous était paru indispensable de nous approprier, autant que possible, l'usage des MD, afin d'acquérir une maîtrise du français comparable à celle d'un locuteur natif expert.

Dans les programmes d'enseignement/apprentissage du Français Langue Etrangère (FLE), la question des MD reste très marginale, bien que son importance ait été signalée par différents auteurs (M. M. J. Fernandez, 1994 : 246, M. Darot et M. Lebre-Peytard, 1983 : 89-90, etc.). Or l'incompréhension ou la mauvaise compréhension des emplois des MD créent chez les non natifs des « trous noirs » (J.-P. Davoine, 1980 : 83) dans l'énoncé qui poseront des problèmes plus ou moins important dans la compréhension de celui-ci dans son ensemble, particulièrement pour ce qui touche aux relations intersubjectives.

Nous avons pris *hein* pour objet d'étude lors de notre Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA, H. Noda, 2003). Ce choix était motivé par son omniprésence et son rôle « flou » -

au premier abord - dans le discours oral : *hein* peut être traité comme un simple bruit intervenant dans la production orale, voire un parasite. Dans le cadre de ce DEA, nous avons tenté d'élaborer une caractérisation de *hein* à travers la comparaison avec *n'est-ce pas*, locution souvent considérée comme synonyme.

Nous avons poursuivi ces recherches en doctorat, afin de raffiner les observations, les descriptions et les formalisations ; la complexité des phénomènes langagiers que nous avons voulu étudier nous a conduit également à approfondir notre réflexion sur l'activité de langage, et à trouver des méthodes appropriées au traitement des données orales, en particulier la prise en compte de la dimension prosodique dans l'étude de marqueurs.

Notre recherche en DEA nous a convaincue que les MD méritaient d'être analysés au même titre que les autres unités de langue qui appartiennent aux catégories grammaticales classiques majeures - nom, verbe, adjectif, etc. Hypothèse qui n'est pas la force d'une évidence dans la littérature spécialisée : pendant longtemps, les MD n'ont pas figuré parmi les objets d'étude linguistique. Cette négligence est largement due au fait que les MD s'emploient essentiellement à l'oral : les recherches traditionnelles, étant fondées sur l'écrit, avaient tendance à sous-estimer l'oral et à ne fournir en conséquence que peu d'outils d'analyse de l'oral adapté à ses spécificités. Notre thèse commencera par examiner ce point (1.1.).

Le chapitre suivant (1.2.) montrera qu'avec l'évolution des travaux sur l'oral, les MD ont commencé à être pris en compte et analysés. Toutefois, malgré l'augmentation considérable de leur nombre, les études portant sur les MD ne sont pas encore suffisamment approfondies, ainsi :

- 1) dans le cadre de l'analyse de l'interaction, bien que leurs usages soient mentionnés, les MD ne sont considérés qu'en tant que support de l'interaction ;
- 2) les analyses s'effectuent souvent avec une focalisation sur une des dimensions linguistiques - syntaxiques, sémantiques, discursives, pragmatiques, etc. ;
- 3) la dimension prosodique n'est pas forcément prise en considération, bien que son importance soit soulignée ;

4) les études proposent plutôt des caractérisations d'un ensemble de MD que celle d'un MD particulier.

Ce constat nous a encouragé à entreprendre une étude minutieuse de *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas*. Nous avons dû, dans un premier temps, considérer les différentes descriptions et remarques existant sur leurs emplois (1.3.) : nous avons alors rencontré un certain nombre de problématiques théoriques, descriptives et méthodologiques que nous discuterons dans le deuxième chapitre.

Du point de vue théorique, nous avons été amenée à nous interroger sur la nature et la portée des études en linguistique (2.1.) : la plupart des études antérieures sur les MD reposent sur l'idée émise par E. Benveniste selon laquelle l'énonciation est un acte du sujet parlant dont le résultat est un énoncé ; les phénomènes observés et analysés proviennent en général de l'interaction entre un locuteur et un interlocuteur qui prend la parole à son tour, et font plutôt apparaître, par conséquent, divers comportements humains à travers le langage que des propriétés d'unités linguistiques.

Il nous est apparu que cette dernière approche ne convenait pas aux objectifs de notre étude qui sont de dégager et d'explicitier les caractéristiques fonctionnelles des MD étudiés. De plus, dans cette approche, la question de l'altérité n'est pas prise en compte dans les productions langagières. Or, l'observation des emplois des marqueurs que nous avons étudiés a fait apparaître que le sujet parlant peut manifester dans son énoncé une représentation de la position de l'autre. Nous avons alors été conduite à proposer une réponse à la question de savoir comment expliciter ce mécanisme dans la caractérisation de marqueur.

Concernant les problématiques descriptives (2.2.), nous nous sommes confrontée aux questions suivantes :

1) les remarques sur le registre - par exemple, juger *hein* familier et *n'est-ce pas* soutenu - sont-elles suffisantes pour faire une distinction entre les emplois de *hein* et ceux de *n'est-ce pas* ? ;

2) les descriptions fondées sur les catégories de la grammaire traditionnelle, comme l'interjection ou l'interrogation, représentent-elles l'ensemble des emplois des marqueurs ? ;

3) le fait que les marqueurs n'entrent pas dans le cadre de la syntaxe classique, ni de celle du français parlé permet-il de considérer qu'ils ne subissent aucune contrainte distributionnelle ? ;

4) en cas d'absence de sens référentiel, les emplois de marqueurs ne peuvent-ils être décrits que par leurs fonctions discursives ou interactionnelles ? Cette description fonctionnelle est-elle suffisamment fine pour permettre d'explicitier les propriétés langagières d'un marqueur et de distinguer un marqueur d'un autre ? ;

5) comment peut-on prendre en considération la dimension prosodique ? Les études sur la prosodie sont nombreuses, mais il arrive qu'elles soient trop complexes et spécifiques à l'égard de notre objectif d'étude. Comment leurs résultats peuvent-ils être mis en application dans nos recherches ? ;

6) les indications quantitatives issues d'une exploration de grands corpus garantissent-elles la représentativité du phénomène langagier ?

Nous nous sommes également confrontée à des questions d'ordre méthodologiques (2.3.) :

1) comment constituer les données ? Quelles sont les propriétés qui assurent la qualité des données ? S'agit-il de la spontanéité, de l'authenticité, de l'exhaustivité, ou/et de la représentativité ? ; 2) comment transcrire les données orales ? ; 3) comment observer et analyser les données ? L'approche introspective n'est-elle pas efficace ? Comment aborder la description des variations ? ; 4) quels sont les enjeux d'une généralisation ? Un métalangage est-il nécessaire pour la caractérisation des marqueurs ?

Ces questionnements nous ont conduite à nous situer dans le cadre de la « Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives (TOPE) » développée par A. Culioli, ainsi que dans l'approche tonale et perceptive de l'intonation de P. Mertens que nous présenterons dans le troisième chapitre. La TOPE consiste, en particulier, à

- 1) considérer la linguistique comme une science qui appréhende l'activité de langage à travers la diversité des langues naturelles, en s'intéressant à la façon dont l'énoncé s'énonce ;
- 2) privilégier l'énoncé comme unité d'étude, en le considérant comme le résultat d'opérations prédicatives et énonciatives ;
- 3) cerner les phénomènes langagiers dans leur complexité, en opérant un va-et-vient systématique entre l'observation minutieuse des données empiriques et la formalisation, moyennant un système métalinguistique explicite, afin de dégager, à la fois, la variabilité des phénomènes langagiers et leurs régularités qui rendent possible l'emploi des matériaux langagiers dans les diverses situations afférentes à l'activité langagière.

Nous positionnant ainsi, nous avons pu entreprendre l'analyse des marqueurs qui seront présentées dans la seconde partie. Comme nous l'avons mentionné au début de cette introduction, notre point de départ était une analyse des emplois de *hein* : afin d'en mieux cerner les propriétés, nous avons entrepris d'analyser également les emplois de *n'est-ce pas* et de *quoi* qui sont des marqueurs comparables du point de vue distributionnel, fonctionnel et prosodique.

Cette étude sur ces marqueurs en français, à laquelle le quatrième chapitre sera consacrée, nous a amenée à un retour vers le japonais, notre langue maternelle, qui a pour spécificité une grande sensibilité au statut énonciatif du sujet : la finalité étant d'aller aussi loin que possible dans l'investigation des enjeux énonciatifs de *hein*. Nous avons choisi *darô*, *yo*, *ne* et *yone* comme marqueurs comparables à *hein*. Avant de montrer dans quelle mesure les emplois de *hein* et ceux des marqueurs japonais considérés convergent ou divergent, ce sur quoi porte le sixième chapitre, nous avons envisagé d'étudier ces quatre marqueurs japonais et d'en proposer une caractérisation qui sera présentée dans le cinquième chapitre. Nous avons cherché à faire apparaître, dans le même mouvement, que la démarche et les concepts que nous mobilisons pour conduire notre recherche relèvent de la linguistique générale et sont donc applicables à une autre langue.

Nous terminerons notre introduction en reprenant la conclusion de D. Lebaud à un article consacré à des locutions apparentées à notre problématique<sup>1</sup> : « Vaste programme ! Mais qui vaut selon nous la peine d’être engagé, si l’on croit que parler, c’est toujours autre chose que simplement “faire du bruit” » (1996 : 161).

---

<sup>1</sup> D. Lebaud (1996) Mais oui ... Eh non ... Ben si! ou *Ce que TU dois penser quand JE te réponds*, BULAG, 21, pp.141-161.



# Première partie

---

La première grande partie de cette thèse sera consacrée d'abord à un état de lieux des études antérieures sur l'oral, sur les marqueurs discursifs (désormais MD) et sur les marqueurs qui nous intéressent en particulier : *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas*. Cet état des lieux (chapitre 1) nous amènera à discuter quelques problématiques théoriques, descriptives et méthodologiques en linguistique générale (chapitre 2). Cette discussion justifiera nos choix théoriques et méthodologiques, présentés dans le chapitre 3.

## **Chapitre 1. État des lieux des recherches précédentes**

Lorsque nous cherchons à rendre compte des propriétés linguistiques des MD, la question de l'oralité se manifeste en premier lieu. Il est vrai que tous les MD ne s'emploient pas uniquement à l'oral - d'ailleurs tout dépend de la définition des MD-, mais nous verrons, dans ce chapitre, que l'oralité ne manque pas de poser d'importants problèmes dans les recherches sur les MD. Nous présenterons tout d'abord les principaux courants d'études réalisées sur le français parlé (1.1.). Traitent-ils des emplois de MD ? Si oui, quelles sont leurs approches ?

En second lieu, nous examinerons les recherches majeures sur les MD, après avoir mentionné le fondement taxinomique des MD, ainsi que le problème lié à l'appartenance catégorielle d'un MD (1.2.). Quelles sont les places qu'occupent les marqueurs *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* dans les études générales sur les MD ? Nous nous focaliserons par la suite sur les propriétés de ces trois marqueurs décrits dans les recherches antérieures ; ceci constituera le troisième point de cet état des lieux (1.3.).

### ***1.1. L'étude de l'oral***

Du point de vue historique, l'oral a longtemps été un objet d'étude marginal comparé à l'écrit. Commençons par évoquer l'image « négative » de la langue parlée, ce qui nous conduit à repérer quelques caractéristiques du français parlé, ainsi que les principaux courants d'études sur ce sujet.

### 1.1.1. Oral et écrit

#### 1.1.1.1. L'étude de l'oral va-t-elle de soi ?

La remarque sur la rareté des études sur le français parlé<sup>2</sup> est toujours présente<sup>3</sup>, malgré les développements connus dans ce domaine depuis trente ans. Les chercheurs qui travaillent sur le français parlé constatent des phénomènes de refoulement et une sorte de mépris à l'égard de l'oral que certains linguistes opposent à l'écrit. Parmi ces derniers, C. Hagège (1985 : 113-4) affirme que

« l'opposition entre langue parlée et langue écrite « implique en réalité divergence entre deux registres, l'un plus spontané et moins concerté, l'autre plus prestigieux et doué d'un plus grand pouvoir. Car dès lors que l'on commence d'écrire [...], on donne au message une fonction plus solennelle, et en soigne davantage la parure ».

Pour la grammaire générative également, l'oral n'est pas un objet d'étude important, comme le remarque C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 40) :

« Pour la grammaire générative, les performances orales sont d'une qualité "dégénérée", et elles ne donnent de la compétence idéale qu'une image abâtardie. Bref : le discours oral ne serait qu'un sous-produit du langage - une sorte de ramassis de "ratés". »

Cette image négative de l'oral en tant qu'objet de « science » est certainement due « au fait qu'il est lié à la nature et au corps et qu'il manifeste de multiples variations » (J.-C. Chevalier, 1992 : 103-5). De plus, l'oral apparaît à première vue comme « un tissu complexe voire inextricable » (J.-M. Barbéris, 1999 : 8), rempli de désordres<sup>4</sup>. À l'encontre de ces présupposés, les chercheurs sur le français parlé enrichissent leur champ d'investigation, en conférant une légitimité à l'étude de l'oral.

---

<sup>2</sup> La dénomination de l'objet d'étude *français parlé* ou *français oral* n'est pas unitaire (J.-M. Barbéris, 1999 : 9). Nous l'utilisons sans faire une distinction précise.

<sup>3</sup> Par exemple, J.-M. Barbéris (1999 : 3), C. Kerbrat-Orecchioni (1999b : 52). Dans l'école de Genève, E. Roulet (1990 : 39) est plutôt optimiste : « on connaît aujourd'hui la structure du discours dialogique ».

<sup>4</sup> Ces « désordres » peuvent être considérés, au contraire, comme une « variabilité par rapport au code normatif » qui est beaucoup plus grande à l'oral qu'à l'écrit (P. Encrevé, 1992 : 99). Toutefois l'opposition entre l'écrit et l'oral est maintenue dans ces deux positions.

### 1.1.1.2. L'opposition entre l'oral et l'écrit existe-t-elle ?

La revalorisation de l'oral s'est effectuée en remettant en question l'opposition entre l'oral et l'écrit<sup>5</sup> : « l'oral ne recèle rien d'inouï par rapport à l'écrit » (F. Gadet, 1990 : 22). Certains auteurs considèrent que l'oral et l'écrit ne s'opposent pas fondamentalement du point de vue syntaxique (C. Blanche-Benveniste, 1992 : 95, M. Blasco-Dulbeddo, P. Cappeau et M. Savelli<sup>6</sup>, 1999 : 35), et que les phénomènes oraux présentent certaines régularités : syntaxiques (C. Blanche-Benveniste, L. Schøsler, 2004), relatives à la structure discursive (E. Roulet, 1990 : 42) ou interactionnelles (C. Kerbrat-Orecchioni, 1999b : 46).

Toutefois nous préférons considérer que l'opposition de l'oral et de l'écrit est « nuancée »<sup>7</sup>, car on ne peut négliger totalement les spécificités de l'oral par rapport à l'écrit d'une part, mais de l'autre, on ne peut traiter l'oral indépendamment de l'écrit, comme en témoignent F. Gadet et F. Mazière (1986 : 57).

### 1.1.2. Caractéristiques de l'oral

Malgré sa régularité syntaxique, discursive ou interactionnelle, ainsi que certaines similitudes avec l'écrit, les spécificités de l'oral sont loin d'être négligées<sup>8</sup>. A. Culioli (1983 : 293) remarque qu'il n'est pas « question de privilégier soit l'oral soit l'écrit, *mais* il ne saurait non plus être question de ramener le français parlé à du français écrit plus de l'oralité ». Dans la littérature, nous constatons que l'oral se caractérise en outre par sa

---

<sup>5</sup> J.-P. Bronckart (1996 : 186-8), C. Blanche-Benveniste et M. Bilger (1999 : 22), C. Kerbrat-Orecchioni (1999b : 51), L. Schøsler (2004 : 166). H. Meschonnic (1982 : 17) remarque qu'« il y a à passer du mythe dualiste de l'écrit et de l'oral, à une histoire de l'oralité ». Par ailleurs, dans le cadre de recherches sur le langage écrit, B. Schneuwly (1988 : 49), en soulignant que « le langage écrit n'existe pas », remarque que l'on ne peut pas « l'opposer comme un seul tout au langage oral ».

<sup>6</sup> Ces auteurs privilégient même le domaine de l'oral que de l'écrit pour une raison que « l'oral fournit des données remarquables qui n'ont pas de correspondant à l'écrit » (id. : 39).

<sup>7</sup> Selon R. Bautier (1977 : 55), « il n'existe pas une opposition absolue entre discours oral et discours écrit », ce qui rejoint le point de vue de M.-L. Moreau (1977).

<sup>8</sup> C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 29) remarque qu'« il n'y a pas de continuum entre oral et écrit », ce qui rejoint la position de D. Vincent (1993 : 43), de D. François (1979 : 44) et de J. Rey-Debove (1988).

propriété 1) multicanale et 2) processuelle ou spontanée et par 3) son lien étroit avec le contexte, ainsi qu'avec l'interlocuteur<sup>9</sup>.

### 1.1.2.1. Mode d'expression multicanale

La langue parlée « s'oppose à l'écrit par le canal ou le mode d'expression » (D. Vincent, 1993 : 32) dans la mesure où « le discours oral exploite plusieurs canaux sensoriels (essentiellement les canaux auditif et visuel, alors que l'écrit est uniquement visuel), et plusieurs systèmes sémiotiques ». Nous n'entrerons pas dans la discussion de savoir si « l'écrit est uniquement visuel », en nous posant des questions comme « lorsqu'on lit un texte, n'oralise-t-on jamais en son for intérieur ? » sans parler de l'exigence d'être *bon* lecteur, « la composition d'une poésie passe-t-elle uniquement par le canal visuel ? », ou de savoir si les éléments visuels de l'oral sont analysables du point de vue linguistique<sup>10</sup>. Contentons-nous de souligner simplement que l'aspect prosodique fait partie des propriétés importantes de l'oral.

### 1.1.2.2. Mode de construction processuelle ou spontanée

Le second caractère propre à l'oral est « processuel » (J.-M. Barbéris, 1999 : 4) : l'oral livre « un processus de production » contrairement à l'écrit qui est « un produit fini »<sup>11</sup>, suivant C. Blanche-Benveniste (1993 : 16). Cette dernière explique que

« par oral, toutes les opérations laissent des traces : celles qui consistent à planifier un énoncé en anticipant ou en revenant en arrière, celles qui consistent à corriger en effaçant, remplaçant, insérant ou déplaçant certains choix, celles qui consistent à raccourcir ou allonger des séquences et celles qui forment des commentaires sur toutes ces opérations, tout cela laisse des traces » (2005 : 39).

---

<sup>9</sup> Pour les détails des caractères de l'oral, voir l'entretien de *Pratiques* avec P. R. Léon (1977), D. François (1977), M.A.K. Halliday (1989 : §6), D. Biber et al. (1999 : 1041-1052).

<sup>10</sup> Cette question ne remet pas en question l'importance des éléments visuels dans l'activité de langage. Nous reconnaissons en effet l'intérêt de travaux sur les gestes (G. Calbris et L. Porcher, 1989, par exemple). Toutefois il nous paraît difficile de traiter des éléments visuels dans les analyses d'ordre linguistique.

<sup>11</sup> Cette opposition n'est pas forcément pertinente, par exemple, lorsque l'on s'intéresse au processus de l'écriture. Cf. *Langue française*, numéro 155 paru en 2007 sous le thème d'« avant le texte : les traces de l'élaboration textuelle ». Par ailleurs, il existe des chercheurs qui considèrent l'écriture comme action, comme J.-P. Bronckart (1996).

C. Kerbrat-Orecchioni (1999b : 41) remarque pour sa part que l'oral est spontané<sup>12</sup> ou improvisé dans le sens où « il y a quasiment concomitance entre la planification du discours et son émission en situation de communication »<sup>13</sup>. Selon l'auteur,

« Étant improvisé, le discours oral ne peut se construire que par retouches successives, la rapidité de l'élocution interdisant la maîtrise, d'organisations syntaxiques de grande taille. L'élaboration du discours se fait pas à pas, et éventuellement en revenant sur ses pas, ce qui laisse évidemment des traces dans le produit lui-même. Car c'est là toute la différence avec l'écrit, qui s'élabore lui aussi progressivement. » (2005 : 30)

Malgré la différence d'approche, ces auteurs reconnaissent toutes que l'oral contient un « chantier d'élaboration de la parole » (J.-M. Barbéris, *ibid.*). L'impression de « chantier » se manifeste, selon F. Gadet (1997 : 34-6), dans des phénomènes comme les *euuh*, hésitation ou remplissage, les répétitions, la juxtaposition de mots pleins, les amorces, les énoncés inachevés, les incises, les phatiques, les ponctuants<sup>14</sup> et les allongements vocaliques.

Nous admettons que ces phénomènes peuvent être considérés comme des « traces » de l'élaboration du discours. Mais il nous faut souligner que ces traces ne deviennent « visibles » qu'à travers la transcription et que toutes les traces ne peuvent être rendues accessibles. Nous reviendrons sur les problèmes liés à la transcription, mais en un mot, il est difficile d'analyser ces « traces » sans l'aide de la transcription qui est encore d'ordre écrit.

De plus, il nous paraît vraisemblable que des locuteurs naïfs, c'est-à-dire ceux qui ne prêtent pas autant d'attention à la forme qu'un linguiste, ne reconnaissent pas forcément les traces d'élaboration du discours lors de leur activité langagière. Par ailleurs, F. Gadet et F. Mazière (1986 : 68-9) remarquent un décalage entre la « manifestation massivement intolérable » en transcription des phénomènes jugés négativement au regard de la norme, et « leur bonne tolérance quand on parle ». Cette remarque montre effectivement que les

---

<sup>12</sup> Aussi chez D. Vincent (1993 : 32). Par ailleurs, C. Blanche-Benveniste, ainsi que M. Bilger n'emploient pas le terme « l'oral spontané » qui désignerait pour elles un « usage particulier et restreint de la langue orale » et qui s'opposerait à l'écrit, « élaboré » (1999 : 21-2, 29).

<sup>13</sup> C. Blanche-Benveniste et al. (1990 : 17) remarquent également que « le « dire » et le « dit » sont étroitement imbriqués ».

<sup>14</sup> Nous reviendrons plus loin aux « phatiques » et aux « ponctuants ». F. Gadet cite les expressions telles que *en quelque sorte, si j'ose dire, disons* (*ibid.*).

*ratés* ne sont pas forcément considérés comme *ratés* qui dérangent le déroulement et la compréhension de discours.

Avant de terminer ce chapitre, revenons à l'idée de quasi-concomitance entre la planification du discours et son émission en situation de communication, signalée par les auteurs cités au-dessus. Ce point de vue suppose finalement, à notre avis, les deux actions différentes (la planification et l'émission du discours), mais la distinction entre ces actions va-t-elle de soi ? Un locuteur planifie-t-il vraiment son discours avant de l'émettre ? Suivant les expressions de C. Blanche-Benveniste et al. (1990 : 17), le « dire » existe-t-il préalablement au « dit » ? D'ailleurs peut-on véritablement répondre à cette question ?

Nous défendrons la position que l'on ne peut connaître ce que l'on veut dire tant qu'il n'est pas matérialisé (écrit ou prononcé). L'étape de planification du discours peut être postulée, mais nous considérons, en accord avec A. Culioli, que nous n'y avons pas accès en tant que linguiste. Nous développerons plus loin ce problème (3.1.1.).

### **1.1.2.3. Lien étroit avec le contexte et avec l'interlocuteur**

La troisième caractéristique de l'oral répertoriée dans la littérature porte sur son rapport étroit avec le contexte, ainsi qu'avec l'interlocuteur. L'oral est « fortement contextualisé » (J.-M. Barbéris, 1999 : 3) contrairement à l'écrit qui « peut se transposer dans d'autres situations » (P. Encrevé, 1992 : 95). C. Kerbrat-Orecchioni remarque également une « forte dépendance des énoncés par rapport à leur contexte d'actualisation » (2005 : 30), ce qui est en accord avec D. Vincent (1993 : 32). Les productions orales « exploitent les ressources situationnelles », autrement dit, elles « sont modulées en fonction de cette "situation", c'est-à-dire de qui parle à qui, comment, quand, pourquoi, où... » (D. François, 1979 : 42).

Ce point de vue conduit ces auteurs à reconnaître l'importance de saisir les phénomènes oraux dans leur diversité situationnelle. Citons J.-M. Barbéris (1999 : 4) :

« L'insertion du français oral dans un contexte avec lequel il interagit dynamiquement, offre une approche nouvelle de la production de sens, où l'implication des sujets, le rapport au réel et l'engagement corporel ne constituent plus un horizon simplement postulé pour être ensuite évacué de l'analyse, mais une réalité de premier plan. »

Cet accent porté sur l'importance de la situation de communication nous laisse craindre la multiplication infinie des objets d'analyse, sans qu'on puisse la négliger pour autant. Nous reviendrons plus loin sur ce point (2.2.3.3.).

Par ailleurs, dans cette citation de J.-M. Barbéris, « l'implication des sujets », soulignée également par de nombreux auteurs, attire notre attention. C. Kerbrat-Orecchioni mentionne, par exemple, que l'existence d'un contact direct entre les interlocuteurs « entraîne une forte implication du locuteur et une forte inscription du destinataire dans le discours » (2005 : 29). L'auteur qualifie ainsi les discours oraux d'« improvisations collectives » :

« Le discours oral est produit en présence d'autres locuteurs, qui vont exercer des influences concrètes et immédiates sur la parole du locuteur en place » (1999b : 42).

L'auteur insiste sur le fait que l'improvisation du locuteur se réalise « sous la pression permanente de l'interlocuteur » (ibid.). Ce point de vue rejoint celui de J.-M. Barbéris qui mentionne « le réseau d'*influences mutuelles* qu'exercent les uns sur les autres les protagonistes d'un message oral » (1999 : 6).

E. Cresti et A. Scarano (2000 : 342) considèrent également « le parlé spontané » comme « une activité relationnelle ». Les auteurs ajoutent que l'écriture peut elle aussi « amener à une représentation d'actions et d'interactions linguistiques, mais pas à leur accomplissement », puisqu'il s'agit d'« une action du sujet isolé » (2000 : 348). C'est ainsi que P. Encrevé oppose l'oral « dialogique » à l'écrit « monologique », dans la mesure où à l'écrit « il n'y a pas le rapport dialogique », qu'« il n'y a pas question-réponse », ni « la possibilité d'intervention de celui qui est en face » (1992 : 95-6)<sup>15</sup>.

Tous ces auteurs s'accordent donc sur le fait que la présence physique de l'interlocuteur influence la production langagière du locuteur. Reste à préciser le mode par lequel cette présence est appréhendée par ces auteurs.

---

<sup>15</sup> Ce point de vue se distingue de celui d'E. Roulet qui remarque pour le discours monologique la dimension interactionnelle et l'existence des processus de co-construction (1990 : 41).



#### 1.1.2.4. Bilan

Concernant les caractéristiques de l'oral, nous avons retenu tout particulièrement que les phénomènes oraux sont liés étroitement à l'irréversibilité et à la sélectivité auditive. À l'oral, l'absence de trace visuelle ne permet pas aux locuteurs d'effacer ce qu'ils ont dit, à la différence de l'écrit. Si l'aide de la transcription est nécessaire pour l'analyse de l'oral, nous ne pouvons échapper au fait que la transcription est d'ordre écrit, malgré toutes les précautions de transcription.

Notons également que les locuteurs n'*écoutent* pas de la même façon que ceux qui analysent le discours. Une des difficultés des études sur l'oral réside dans ce décalage entre ce qui est perçu et ce qui est récupérable et observable comme « matériel » d'analyse.

Enfin il ne serait pas exagéré de dire que la spécificité de l'oral tient finalement à l'importante place qu'occupe la prosodie.

Les particularités de l'oral que nous venons de citer dans ce chapitre ont conduit les chercheurs à élaborer des approches adaptées. Nous le verrons dans le chapitre suivant.

#### 1.1.3. Diverses approches de l'oral

Ce chapitre sera consacré à la présentation succincte de différentes approches de l'oral<sup>16</sup>. Nous aborderons successivement l'analyse syntaxique de l'école d'Aix-en-Provence, l'approche interactionnelle de C. Kerbrat-Orecchioni, l'analyse genevoise de l'organisation discursive, le courant sociolinguistique et le point de vue syntaxico-prosodico-énonciatif de M.-A. Morel et L. Danon-Boileau.

---

<sup>16</sup> Voir J. Peytard (1977) sur l'histoire des études sur l'oral.

### 1.1.3.1. C. Blanche-Benveniste

En tant que grammairienne<sup>17</sup> de l'oral, C. Blanche-Benveniste contribue à requalifier les images négatives de l'oral à la fois comme « manque » et comme « surplus ». L'oral est considéré en général, d'une part, comme dépourvu de formes grammaticales complexes<sup>18</sup> remplacées par les parataxes sous une prosodie spécifique, par les gestes<sup>19</sup> ou par le rythme. Et d'autre part, l'oral est encombré par des éléments „inutiles“ (énoncés inachevés, emphases, répétitions).

Ses études<sup>20</sup> démontrent que les productions orales ne sont pas forcément différentes de celles de l'écrit du point de vue syntaxique. Des arguments sont les suivants :

- 1) les productions orales comportent une complexité syntaxique due justement à la présence de parenthèses ou de commentaires<sup>21</sup> ;
- 2) il existe des phénomènes équivalents à l'écrit comme des subordinations avec leurs marqueurs ;
- 3) les phénomènes considérés comme caractéristiques de la langue parlée ne sont pas forcément rares à l'écrit, par exemple, topicalisation sous la forme de dislocations ;
- 4) les répétitions peuvent être justifiées par le fait qu'elles produisent des effets de contraste et sont utilisés par les locuteurs comme une sorte de rhétorique qui favorise une meilleure réception du discours<sup>22</sup>.

Cette revalorisation de l'oral s'est effectuée en donnant une régularité à certains phénomènes considérés comme „inutiles“ d'une part, et en relevant des phénomènes communs avec l'écrit, aussi „complexes“ que l'écrit, d'autre part.

---

<sup>17</sup> C. Blanche-Benveniste maintient sa position de « grammairienne », même si la grammaire, par définition, provient de l'écrit („gramma“ signifie la lettre) comme le dit J.-C. Chevalier (1992 : 98).

<sup>18</sup> Par exemple, C. Hagège (1985 : 76) note le cas de conjonction d'hypothèse qui est marquée par l'intonation : *il faisait un seul pas, il se faisait tuer* en français parlé a le même sens que la phrase *s'il avait fait un seul pas, il se serait fait tuer*.

<sup>19</sup> Notamment par rapport à l'usage des déictiques.

<sup>20</sup> Par exemple, C. Blanche-Benveniste et al. (1990), C. Blanche-Benveniste et M. Bilger (1999), C. Blanche-Benveniste (2000).

<sup>21</sup> Dans cette approche, les énoncés „inachevés“ peuvent être considérés comme parenthèse ou commentaire, en prenant une unité d'analyse plus large.

<sup>22</sup> D'ailleurs, C. Hagège (1985 : 111) parle des « techniques de répétition » qui perpétuent en parole vivante les récits ethnographiques, légendaires, historiques.

C. Kerbrat-Orecchioni (1999b : 52) critique cette approche aixoise, en appelant « *scripturocentrisme* » c'est-à-dire « assimilation inconsciente de la langue à sa variante écrite ». Tout en reconnaissant que l'opposition écrit/oral mérite d'être nuancée, l'auteur se fonde sur l'existence des formes mixtes ou intermédiaires, plutôt que sur la similitude entre l'écrit et l'oral. Toutefois nous pouvons prendre en compte l'importance des travaux de C. Blanche-Benveniste et de ses collaborateurs : ils ont élaboré une approche permettant d'étudier les données orales qui ont une apparence différente de l'écrit, même si leurs analyses se fondent principalement sur des critères syntaxiques.

Les MD attirent peu d'intérêt dans l'approche syntaxique du français parlé. C. Blanche-Benveniste et al. (1990 : 146) admettent que « les usages phatiques de verbes comme *vous voyez, si tu veux* » sont « des séquences totalement amorphes du point de vue de la macro-syntaxe ». Dans ce cadre d'analyse, les MD sont regroupés soit dans une ou des catégories de macro-syntaxe, ce qu'ils appellent « préfixe », « suffixe », soit en tant qu'« associés » qui « sont des éléments qui gravitent autour du verbe mais qui ne sont pas régis par le verbe » (id. : 186). Il s'agit des locutions comme *par exemple, en tout cas, évidemment, au fond, pour en revenir à ça, en vérité, finalement d'un autre côté, d'ailleurs, en premier, en fait*, qui « sont librement combinables avec tous les verbes, et sans la moindre surprise » (id. : 188). Par rapport à ces expressions, la place de *hein* est encore moins reconnue. Prenons un des leurs exemples (id. : 116) :

- de toute façon vous avez pas intérêt à me faire payer **car ça pourrait vous coûter cher hein**

Cet exemple va être analysé ainsi :

de toute façon.....= **préfixe**

vous avez pas intérêt à me faire payer = **noyau**

...car ça pourrait vous coûter cher = **suffixe**

Nous constatons que *hein* a disparu sans aucune explication. Nous ne savons pas s'il s'agit d'une omission ou d'un simple oubli. Toutefois les éléments comme *hein* n'apparaissent pas au premier plan dans ce type de l'analyse.

Le cadre d'analyse développée par C. Blanche-Benveniste a réussi à décrire les « perturbations apparentes du discours parlé, comme les ratures, les hésitations et les

bribes » d'une manière organisée, c'est-à-dire de traiter les « jeux d'autonomie sémantico-prosodiques » qui se situent « au-delà des relations de stricte dépendance syntaxique » (C. Blanche-Benveniste, 1993 : 28). Par exemple, traiter le « bafouillage » dans la dimension paradigmatique du langage rend plus visible (non audible) la structure d'une séquence orale<sup>23</sup>. Mais cette approche ne permet pas de dégager les propriétés de chaque marqueur regroupé selon sa fonction grammaticale.

### 1.1.3.2. C. Kerbrat-Orecchioni

Comme le montre la critique que nous venons de mentionner, l'approche de C. Kerbrat-Orecchioni (1999b) se distingue de celle des « grammairiens de l'oral » telle que celle de C. Blanche-Benveniste.

C. Kerbrat-Orecchioni met en avant la notion d'interaction verbale en France, en particulier avec ses ouvrages *Interactions verbales* (1990-94 pour trois tomes). En 2005, elle propose l'analyse du « discours-en-interaction » inspiré par les travaux de Harvey Sacks. Le « discours-en-interaction » qui fait allusion à « talk-in-interaction » en anglais, est défini comme « [étant] produit par plusieurs locuteurs qui prennent la parole "à tour de rôle" » (2005 : 6). Cette nouvelle approche met encore plus l'accent sur les activités conversationnelles des locuteurs que sur ce qu'ils ont produit :

« En tant qu'analyste du discours, j'ai toujours considéré que l'objectif était de « comprendre comment les énoncés sont compris ». Lorsque l'on travaille sur du discours-en-interaction, cet objectif se reformule ainsi : « comprendre comment les locuteurs se comprennent mutuellement » » (id. : 78)

L'objet principal de cette approche porte sur « le vaste ensemble des pratiques discursives qui se déroulent en contexte interactif » (id. : 14).

A priori « la conversation ne représente qu'une forme particulière » (ibid.), mais les interactionnistes s'intéressent « en priorité aux types de discours qui présentent le plus fort

---

<sup>23</sup> Voir C. Blanche-Benveniste (1987) pour l'analyse de bafouillage.

degré d'interactivité<sup>24</sup> » (2005 : 20). Autrement dit, ils privilégient la conversation entre deux sujets parlant. Ils envisagent de dégager les « règles conversationnelles » qui « concernent par exemple les modalités de l'ouverture et de la clôture des interactions, la « machinerie » des tours de parole, l'organisation globale et locale des échanges » (id. : 57). Dans ce courant d'étude, « *converser, c'est composer - avec l'autre, avec les règles... et avec les règles de l'autre* » (1999b : 46). Son objectif d'étude est de faire émerger ces règles partagées par les locuteurs.

La contribution de C. Kerbrat-Orecchioni est aussi importante que celle de C. Blanche-Benveniste pour reconnaître l'oral en tant qu'objet d'étude. Ce qui différencie ces deux démarches, c'est que C. Kerbrat-Orecchioni s'intéresse à l'aspect interactif de l'oral, alors que C. Blanche-Benveniste analyse l'oral du point de vue syntaxique<sup>25</sup>.

Citons un exemple qui illustre leur différence d'approche. Les « turbulences » dans le discours n'attirent pas l'intérêt majeur de C. Blanche-Benveniste ; en revanche, l'approche interactive les considère comme « inévitables balbutiements d'une parole improvisée » liés à la présence d'autrui. Selon C. Kerbrat-Orecchioni, « c'est seulement au prix d'un incessant travail de rafistolage (un *bricolage interactif*) que les interactants parviennent à construire ensemble un „texte“ à peu près cohérent » (1999b : 45 ; 1999a : 53). Cette revalorisation de certaines „ratures“ se fonde sur le fait qu'elles manifestent la capacité du locuteur « à produire des énoncés *efficaces interactivement* » (1999b : 46)<sup>26</sup>.

Cette différence montre une des limites de la démarche syntaxique lors d'une analyse des MD. Toutefois l'approche interactive permettra-t-elle, pour sa part, de rendre compte de la totalité des phénomènes ? Nous discuterons plus loin de ce problème.

---

<sup>24</sup> Le discours-en-interaction ne se limite pas à la conversation dans la mesure où les formes d'interactions verbales varient en fonction des « degrés d'interactivité », degrés d'« engagement » des participants dans l'interaction. En introduisant ce critère, le centre d'intérêt de l'analyse se trouve finalement être le dialogue.

<sup>25</sup> Selon elle, « Le discours oral est une *construction interactive* » (1999b : 53).

<sup>26</sup> Voir aussi C. Kerbrat-Orecchioni (1990 : 43-44).

### 1.1.3.3. École de Genève

Les chercheurs genevois comme E. Roulet, J. Moeschler et A. Auchlin initient les analyses sur l'organisation du discours depuis les années quatre-vingt dans leur ouvrage collectif *L'articulation du discours*<sup>27</sup> en français contemporain en 1985. Quinze ans plus tard, ils proposent une nouvelle approche intitulée « l'approche modulaire de l'organisation du discours ».

Cette nouvelle approche envisage de prendre mieux en compte la complexité de l'organisation du discours dans des systèmes dont le nombre est limité, et de « proposer un instrument d'analyse permettant de décrire de manière systématique toute forme de discours » (E. Roulet et al., 2001 : 42). Nous constatons que leur objectif fondamental porte toujours sur la structure du discours.

Ces chercheurs partent de l'hypothèse que « la structure hiérarchique est constitutive de toute activité humaine complexe, qu'il s'agisse de la construction ou de l'interprétation d'une proposition maximale, d'un échange ou d'une action » (E. Roulet et al., 2001 : 52). Cette approche modulaire de l'organisation du discours consiste

- a) à « décomposer l'organisation complexe du discours en un nombre limité de systèmes (ou modules) réduits à des informations simples »
- b) et à « décrire de manière aussi précise que possible et rendre compte des différentes formes d'organisation des discours analysés » (id. : 42).

Leurs démarches contribuent également à la revalorisation de l'oral, cependant leur but est de « rendre compte de la façon dont une conversation construit sa cohérence en combinant des unités relevant de différents "rangs" hiérarchisés ». Cette approche ne permet pas forcément de rendre compte d'« un tout autre niveau d'analyse que le tour »

---

<sup>27</sup> E. Roulet et al. ont retenu le terme d'« articulation du discours » afin de qualifier « aussi bien l'aspect statique que l'aspect dynamique, tout en signalant l'importance des formes linguistiques qui marquent cette articulation » (1985 : 260). Toutefois, au moins par rapport aux MD (notamment *hein*), l'observation de l'articulation du discours ne rend pas forcément explicite cette importance, c'est-à-dire ce qui est mis en jeu exactement par leur emploi dans le discours.

que relève l'analyse basée sur la notion d'« échange », comme le signale C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 60-61). La notion d'organisation discursive n'est pas nécessairement suffisante pour traiter la complexité de phénomènes oraux.

#### **1.1.3.4. L'approche sociolinguistique de l'étude de l'oral**

Dans le courant sociolinguistique initié par W. Labov, la langue parlée est le véritable objet d'étude ; les corpus oraux sont un champ d'exploration important. Il ne s'agit plus de « corpus sur lequel on vérifie l'application d'un modèle abstrait » à la différence de « la recherche traditionnelle (par introspection) » (D. Vincent, 1993 : 33).

L'objectif de cette approche est de « dégager l'ensemble des caractéristiques d'un phénomène langagier en rendant compte de toutes les manifestations de ce phénomène chez les différents locuteurs » (ibid.).

Considérer les phénomènes langagiers comme indice des comportements sociaux et mettre l'importance sur les différences entre les locuteurs (ou les groupes des locuteurs) permet « d'aller au-delà de l'idée répandue que les particules discursives et certains phénomènes d'élocution sont des tics, voire même des indices d'une pathologie chronique, de certaines classes sociales il va sans dire » (1993 : 31).

Dans cette approche également, l'importance de l'étude de l'oral est mise en exergue. Cependant l'intérêt central porte sur les indices des comportements sociaux que fournissent les phénomènes oraux dans un environnement langagier, mais non sur les propriétés de ces phénomènes.

#### **1.1.3.5. M.-A. Morel et L. Danon-Boileau**

Les travaux de M.-A. Morel et L. Danon-Boileau se distinguent des approches que nous avons citées ci-dessus, dans la mesure où ils prennent en compte davantage les éléments prosodiques dans leurs analyses :

« Nous avons au départ, privilégié le rôle, crucial pour nous, de l'intonation, lequel est ici mesuré et explicité. » (1998 : 7)

L'importance de la prosodie est loin d'être méconnue par les autres chercheurs de l'oral, mais ils ne tiennent pas forcément compte d'une manière concrète et systématique des aspects prosodiques.

M.-A. Morel et L. Danon-Boileau se fondent sur le constat que « de l'oral à l'écrit, il y a un monde », c'est-à-dire que « la différence est si grande que la description du français oral ressemble plus souvent à celle d'une langue exotique qu'à celle du français écrit » (1998 : 7). Les auteurs proposent un « paragraphe oral » comme unité d'analyse de la parole spontanée, afin d'« envisager la structure de l'énoncé oral autrement que schéma actanciel de type „sujet+verbe+objet“ » (ibid.). Ils s'en tiennent à « la configuration classique „thème-rhème“ », en combinaison avec les paramètres prosodiques (intensité, hauteur de la fréquence fondamentale, durée et pause). Nous reprendrons plus loin les éléments prosodiques d'une manière plus détaillée.

Cette approche rejoint celle de C. Blanche-Benveniste par rapport à la façon de décomposer le discours oral, et celle de C. Kerbrat-Orecchioni par rapport à l'importance mise sur les interactions entre les locuteurs.

Par ailleurs, cette approche des chercheurs de Paris III se caractérise non seulement par l'aspect prosodique et syntaxique, mais aussi par l'aspect énonciatif qui apparaît dans leur distinction entre la co-locution et la co-énonciation. Nous reparlerons de ce point en liaison avec les problèmes qui émergent autour du sujet.

#### **1.1.3.6. Bilan**

Nous observons que, malgré leur diversité, les approches de l'oral se sont développées en proposant un cadre analytique qui permet de saisir les données orales de manière régulière et globale. Toutefois ces cadres ne sont pas forcément adéquats pour dégager et expliquer les propriétés de chaque trait particulier de l'oral, par exemple, celles des MD. Comme le souligne A. Culioli (1983 : 297), « si l'on s'occupe du français parlé, on doit tenir compte de l'activité de langage dans sa complexité », ce qui nous apparaît difficile à réaliser. Dans le chapitre suivant, nous examinerons les études portant essentiellement sur les MD. Les fonctionnements des MD sont-ils suffisamment explicités ?



## 1.2. Marqueurs Discursifs

Si on envisage de prendre un MD comme objet d'analyse, il est inévitable de rencontrer la diversité des dénominations pour l'ensemble des marqueurs, ainsi que la variété des marqueurs qui appartiennent au même groupe. Cette hétérogénéité est un « fait incontestable » (D. Paillard, 2010 : 2).

Nous présenterons d'abord un aperçu sur les problèmes liés à l'appellation catégorielle et sur l'histoire des recherches sur les MD. Nous nous intéresserons ensuite aux études qui portent essentiellement sur les emplois de *hein*, de *quoi* et de *n'est-ce pas*.

### 1.2.1. Problèmes de terminologie

Diverses appellations ont été proposées afin de regrouper des unités telles que *ah*, *ah bon*, *alors*, *à propos*, *au contraire*, *au fait*, *à vrai dire*, *ben*, *bon*, *bon ben*, *c'est-à-dire*, *d'ailleurs*, *décidément*, *donc*, *écoute*, *enfin*, *en tout cas*, *forcément*, *hein*, *je veux dire*, *justement*, *là*, *la preuve*, *maintenant*, *mais*, *n'est-ce pas*, *oh*, *ouais*, *parce que*, *peut-être*, *quoi*, *regarde*, *tiens*, *tu sais*, *tu vois*, *voilà*, etc. En observant ces locutions, nous constatons une forte hétérogénéité par rapport aux catégories habituelles de la grammaire traditionnelle, ainsi que la limite de ces catégories. Certains MD sont peu connus dans la grammaire, et d'autres peuvent être classés comme adjectif, adverbe, conjonction, interjection, syntagme adverbiale ou verbale.

De plus, certains peuvent s'employer aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, alors que d'autres ne s'emploient qu'à l'oral. Toutefois l'utilisation de MD a un fort lien avec l'oral, comme le montre G. Dostie : MD est une « monnaie courante à l'oral »<sup>28</sup> dont « l'utilisation est nettement plus limitée à l'écrit » (2004a : 15).

Voici les termes plus répandus parmi les dénominations en français dans l'ordre alphabétique :

---

<sup>28</sup> C. Kerbrat-Orecchioni (1990 : 42) utilise également cette expression.

- Appuis du discours (D. Luzzati)
- Marqueurs de structuration de la conversation (MSC) (A. Auchlin, E. Gülich)
- Marqueurs discursifs (C. Chanet, G. Dostie, D. Paillard)
- Mots du discours (O. Ducrot, J.-M. Léard, D. Paillard)
- Particules discursives (S. Teston-Bonnard)
- Particules énonciatives (M. M. J. Fernandez, D. Paillard)
- « Petits mots » (R. Bouchard, S. Bruxelles, V. Traverso)
- Ponctuants (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, D. Vincent)

Il est possible d'y ajouter les appellations en anglais qui en montrent également la diversité<sup>29</sup> :

- Discourse markers (D. Blakemore, B. Fraser, D. M. Lewis, D. Schiffrin, L. Schourup, D. Siepmann)
- Discourse particles (K. Fischer, M.-B. Hansen, L. Schourup)
- Pragmatic markers (K. Aijmer et A.-M. Simon-Vandenberg, G. Andersen et T. Fretheim, L.J. Brinton, G. Redeker)
- Pragmatic particles (K. Beeching, J. Holmes, J.-O. Östman)

Selon les auteurs, une même unité peut appartenir à plusieurs catégories différentes, et une même dénomination peut porter sur les différents marqueurs. Par exemple, *hein* peut être considéré comme particule énonciative (M. M. J. Fernandez), ponctuant (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, D. Vincent), mot du discours (J.-L. Malandain, M. Darot et M. Lebre-Peytard), etc. D'autre part, les « mots du discours » définis par D. Paillard se distinguent de ceux de O. Ducrot.

M.-B. Hansen (1996 : 109) souligne également un manque de consensus non seulement sur la catégorie mais aussi sur les fonctions de chaque morphème. Cette remarque rejoint celle de L. Schourup (1999 : 262) qui relève la nécessité d'études approfondies sur chaque marqueur afin d'obtenir une affirmation plus générale sur la fonction et la classification des MD.

---

<sup>29</sup> Il s'agit des termes comme *actually, and, like, really, you know, well, etc.*

Face à cette diversité d'appellations, une affirmation de D. Paillard attire notre attention : les MD constituent une classe d'unités de langue, comparables aux verbes, aux noms et aux adjectifs, etc., étant donné qu'ils « participent au fait qu'un énoncé est une façon partielle et partielle<sup>30</sup> d'exprimer un état de choses » (2010 : 7). Ce point de vue rejoint celui de G. Dostie<sup>31</sup> :

« un MD est assurément une unité de la grammaire même s'il remplit des fonctions pragmatiques. Il assume, par convention, des rôles spécifiques qui sont reconnus comme tels par les locuteurs d'une langue donnée » (2004a : 26)

Pour notre part, sans entrer dans la discussion sur le fondement de ces catégories, nous nous contentons, dans le cadre de cette thèse, d'adopter *marqueurs discursifs* comme terminologie générale : elle nous apparaît la plus générique.

L'hétérogénéité des unités concernées ne nous empêche pas de reconnaître la légitimité de l'existence des MD dans une langue, ce que prouvent les nombreuses recherches consacrées à ces marqueurs. Nous les présenterons dans le chapitre suivant.

### 1.2.2. Aperçu historique des études sur les MD

Les MD n'ont pas fait l'objet d'études linguistiques important pendant longtemps (W. Settekorn, 1977 : 195 ; A. Wierzbicka, 1986a). J.-M. Léard (1989 : 86) remarque que « les guillaumiens, pas plus que les générativistes, ne se sont guère occupés des mots du discours, sans doute parce qu'ils n'ont pas de statut catégoriel ou fonctionnel ni de morphologie ». Mais depuis des années quatre-vingt, les études portant sur les MD sont de plus en plus nombreuses ; en 2006, K. Fischer remarque même qu'il y a beaucoup d'études sur les particules discursives. Cette évolution est liée à celle de recherches générales sur

---

<sup>30</sup> Nous reviendrons sur ce point.

<sup>31</sup> L'auteur affirme, par ailleurs, que « parmi la panoplie de termes jadis disponibles pour désigner la classe qui nous intéresse, il y en a un certain nombre qui sont désormais plus ou moins tombés en désuétude tels *phatiques*, *ponctuants*, *ponctuation (discursive et métadiscursive)* et *fillers* » (G. Dostie et C. D. Pusch, 2007 : 5-6).

l'oral. Nous présenterons par la suite les travaux principaux sur les MD<sup>32</sup> dans l'ordre chronologique.

### **1.2.2.1. Avant 1980**

#### **1.2.2.1.1. Grammaire traditionnelle et MD**

Avant les années quatre-vingt, à part les études d'E. Gülich<sup>33</sup> publiées en Allemagne, rares ont été les travaux qui portaient sur un ensemble de MD. Certains auteurs expliquant cette rareté par la limite des grammaires traditionnelles, ainsi que D. Vincent le remarque :

« parties intégrantes de la langue parlée, ces particules sont passées inaperçues : les grammaires traditionnelles (prescriptives et descriptives) se sont intéressées presque exclusivement à l'écrit et à la phrase »

et qu'

« elles se situent en dehors des limites du formalisme de l'écrit, en dehors de la grammaire » (1993 : 19).

M. M. J. Fernandez qualifie également les particules énonciatives comme « *“personae non gratae”* de la description stylistique, grammaticale voire linguistique » (1994 : 4).

Par ailleurs, même dans les grammaires descriptives publiées dans les années quatre-vingt-dix<sup>34</sup>, G. Dostie mentionne qu'elles font généralement peu de cas des unités variées qui constituent la « zone pragmatique d'une langue » (2004a : 31).

En accord avec ces remarques, les MD ne sont toujours pas suffisamment reconnus en tant que catégorie grammaticale au même titre que les verbes, les adjectifs, les noms, etc. dans les grammaires, malgré l'évolution connue par les recherches linguistiques sur ce sujet

---

<sup>32</sup> A. Wierzbicka (1986a) présente une synthèse sur les diverses approches sur les particules.

<sup>33</sup> E. Gülich (1970) *Macrosyntax des Gliederungssignale im gesprochenen Französisch*, München, Fink Verlag.

<sup>34</sup> G. Dostie cite les grammaires de Charaudeau 1992, Le Goffic 1993, Riegel et al. 1994 et Wilmet 1997. En revanche, E. Gülich (1999 : 27) apprécie le fait que les particules soient mentionnées dans les grammaires récentes comme celle de Riegel et al..

depuis trente ans. Toutefois si l'on prend un MD, il n'est pas forcément inconnu dans les grammaires traditionnelles ou récentes : on trouve, par exemple, quelques descriptions sur *hein* dans les grammaires que nous présenterons plus loin.

Cette position correspond à celle de S. Teston-Bonnard (2006 : 485) qui remarque que les particules discursives, ayant une distribution large, ne sont pas pour autant rejetées par la grammaire traditionnelle et qu'elles sont même analysées en terme de catégories, et restent intégrées à la norme.

Il est vrai que les MD n'occupent pas une place centrale dans la grammaire. Toutefois l'importance des descriptions varie selon les MD<sup>35</sup> ; ils ne sont pas totalement inconnus de la grammaire.

#### **1.2.2.1.2. « Français fondamental » (1964)**

Les fréquences de *hein* et de *n'est-ce pas* figurent dans le *Français fondamental*<sup>36</sup> paru en 1964. Ce qu'attire notre attention, c'est que « la Commission a jugé bon » de conserver « des termes *propres à la conversation* » qui ont été écartés dans la première édition (*Le Français Élémentaire*, paru en 1954). Il s'agit des interjections telles que *ah !*, *eh bien !*, *hein !*, *oh !*, des termes de liaison (*bref*, *d'ailleurs*) et des expressions comme *bien entendu*, *n'est-ce pas*.

#### **1.2.2.1.3. E. Gülich**

Concernant les « Gliederungssignale » (signaux de structuration) analysés par E. Gülich (1970), A. Auchlin note que l'auteur caractérise globalement l'emploi de ces morphèmes « en considérant la "perte de leur signification lexicale" d'une part, et d'autre part leur capacité à organiser le discours ("Text") comme tout, en signalant l'ouverture et la clôture de plus petites unités », et que l'auteur signale que ces morphèmes

---

<sup>35</sup> Par exemple, il y a plus d'informations sur *hein* que sur *quoi* (comme dans *voilà quoi*) dans la grammaire.

<sup>36</sup> Il s'agit d'un projet de « l'établissement d'un vocabulaire et d'une grammaire de base ». Pour son contexte historique, voir le numéro 148 de *Le français dans le Monde* (1979), spécialement les articles de H. Besse et de P. Rivenc.

n'apparaissent pas en langue écrite dans leur emploi de signaux de structuration (E. Roulet et al. 1985 : 93-94).

#### **1.2.2.2. Fin des années soixante-dix et quatre-vingt**

Les travaux fondateurs des MD ont été effectués au cours des années quatre-vingt. Dans cette période, les MD ont été considérés comme un ensemble d'unités qui régulent l'organisation du discours. Autrement dit, ces unités ont attiré l'attention de ces auteurs dans leur ensemble, mais non pour chacune d'elles.

Par ailleurs, à cette époque, certains auteurs<sup>37</sup> n'ont pas accordé d'importance aux MD dans l'analyse des corpus oraux, vu que les MD ne constituent pas un noyau verbal et qu'ils n'ont pas de valeur sémantique identifiable.

##### **1.2.2.2.1. Mots du discours (O. Ducrot)**

O. Ducrot et al. (1980) sortent un ouvrage collectif concernant les « mots du discours » dans le cadre de l'analyse de l'argumentation. Les analyses portent sur *je trouve que, mais, décidément, eh bien ! et d'ailleurs*.

##### **1.2.2.2.2. MSC (A. Auchlin)**

En citant la recherche d'E. Gülich (1970), A. Auchlin (1981a, b) introduit « les marqueurs de structuration de la conversation » (désormais MSC). Il s'agit d'« un ensemble de morphèmes dont le rôle semble être de “structurer la conversation” » (1981a : 88) : *au fait, à propos, maintenant, bon, alors, ben, alors voilà, alors bon, hein, n'est-ce pas, tu comprends*, etc. Les MSC servent à garantir « la cohésion du texte conversationnel, à l'intérieur des interventions, aussi bien qu'aux passages de l'une à l'autre » (1981b : 158).

En accord avec E. Gülich (1970), l'auteur considère que « l'ensemble des MSC est un ensemble ouvert, puisqu'il peut contenir, entre autres, des énoncés dénotant des processus

---

<sup>37</sup> Par exemple, M. Esquenet-Bernaudin (1985).

de structuration, aussi bien que des marques non segmentales, comme le temps des verbes, par exemple » (1985 : 94).

Pour les caractéristiques des MSC, l'auteur ne s'appuie pas sur le critère de leur perte de signification lexicale. Il écarte la question de

« savoir si le fait de caractériser certains emplois d'une unité comme sémantiquement et pragmatiquement "appauvris" revient ou non à manquer une généralisation dans la description de cette unité ; ou, en d'autres termes, si c'est une faiblesse ou une richesse de la description que de distinguer - dans certaines limites - deux types d'emploi pour un même morphème » (1985 : 94).

Pour l'auteur, les MSC sont des marqueurs qui « permettent d'assurer le développement continu du discours » en opérant « au plan de l'activité énonciative, et non au plan des contenus » (1985 : 95).

Ses travaux s'inscrivent dans le cadre de l'analyse genevoise sur l'articulation du discours : le traitement général des MSC s'effectue à partir des considérations sur la structuration hiérarchique de la conversation, ce qui implique que l'intérêt du travail « ne réside pas dans la connaissance individuelle de chacun des morphèmes considérés comme MSC » (1981a : 88). Ainsi la description de chaque marqueur ne se situe pas dans l'objectif principal de l'analyse : « sur ce plan-là, permet-il de donner des informations générales à prendre en compte lors d'une description sémantique particulière de ces marqueurs » (ibid.). Toutefois l'auteur souligne l'importance de ces marqueurs par rapport à la structuration de la conversation.

Dans l'approche de l'école de Genève, les MSC font partie des « connecteurs pragmatiques ». Ils se distinguent par leurs propriétés syntaxiques et pragmatiques d'autres types de connecteurs comme les marqueurs métadiscursifs du type *j'voudrais vous demander quelque chose* ou comme les connecteurs interactifs qui « marquent la relation entre un (ou des) constituant(s) subordonné(s) (acte, intervention ou échange) et l'acte directeur d'une intervention » (1985 : 111) du type *alors, car, cependant, d'ailleurs, finalement*, etc.

Les travaux d'E. Gülich et T. Kotschi (1983) rejoignent ce courant analytique dans la mesure où leurs « marqueurs de la reformulation paraphrastique » sont définis par rapport à

leur fonctionnement dans l'organisation discursive. Il s'agit des « expressions qui servent à marquer une relation de paraphrase entre deux segments de discours » (1983 : 305).

#### **1.2.2.2.3. Appuis du discours (D. Luzzati)**

L'étude de D. Luzzati (1982) influence également les recherches postérieures : elle porte essentiellement sur *ben*, nommé « appui du discours » par rapport à son fonctionnement dans l'organisation du discours oral spontané. L'appui du discours, terme emprunté aux travaux sur le langage dramatique (F. Deloffre et P. Larthomas<sup>38</sup>), est un élément dont la « disparition ne modifierait en rien le sens de la transcription<sup>39</sup> », mais « un élément sur lequel le discours, au sens originel du terme, s'appuie » (1982 : 196). D. Luzzati y ajoute d'autres termes comme *alors*, *hein*, *quoi*, *vous savez*, *bon*, en les considérant comme des « marques qui dénotent le caractère spontané d'un discours oral » (id. : 207).

Ce qui intéresse l'auteur est la spontanéité de l'oral distinct de l'écrit, ce qui le conduit à s'éloigner de la démarche d'O. Ducrot et al. (1980) sous une forte influence de l'écrit. D. Luzzati propose par la suite une « analyse périodique » du discours oral spontané qui « se scinde en *périodes* avec des *appuis du discours* » (1985 : 62). De ce point de vue, sa démarche n'a pas pour objet d'éclaircir les propriétés de chaque terme des appuis du discours, ce qui est commun avec les études d'A. Auchlin.

---

<sup>38</sup> Pierre Larthomas (1980) emprunt de l'expression de F. Deloffre (1971) dans *Marivaux et le marivaudage*, A. Colin, Paris, pp.428-9.

<sup>39</sup> À propos de laquelle, il parle de « l'image infidèle d'un discours pris sur le vif » (ibid.).



#### **1.2.2.2.4. Analyse conversationnelle (D. André-Larochebouvry)**

Dans le cadre de l'analyse de la conversation, D. André-Larochebouvry détecte un certain nombre de « signaux » qui correspondent aux règles stratégiques de la conversation (l'ouverture, la clôture, l'enchaînement, etc.). L'auteur se fonde sur l'idée que chaque réplique dans une conversation prend sa signification souvent « grâce à un ensemble de signaux qui ont à la fois une fonction signifiante et une fonction structurante » (1984 : 193).

Concernant les tours de parole, par exemple, elle considère *Pardon ?*, *Comment ?*, *Hein ?*, *Quoi ?* comme « signaux de la stratégie d'écoute ». Ces unités sont analysées en tant qu'éléments qui illustrent les règles conversationnelles : il ne s'agit donc pas des analyses sur les fonctions de chaque unité. Toutefois, il est à noter que l'auteur relève l'importance des fonctionnements de ces unités dans une des premières études générales sur la conversation.

#### **1.2.2.3. Les années quatre-vingt-dix**

Dans les années quatre-vingt-dix, comparées aux années quatre-vingt, les auteurs introduisent des sous-catégories de MD et fournissent des descriptions plus détaillées de chaque MD. Toutefois celles-ci ne sont que d'ordre fonctionnel et interactionnel, ce qui ne permet pas forcément d'explicitement la différence entre des marqueurs qui ont la même fonction. Nous retrouvons dans ces descriptions l'importance de la présence de l'interlocuteur dans les productions orales : la plupart des auteurs considèrent les MD comme un des moyens qui sert à manifester l'intention communicative du locuteur.

##### **1.2.2.3.1. Ponctuant (D. Vincent)**

D. Vincent, en adoptant des aspects sociolinguistiques<sup>40</sup>, interactionnels de l'analyse du discours et de la prosodie, a envisagé d'« observer les relations entre les

---

<sup>40</sup> L'auteur considère l'analyse des particules discursives comme « un terrain privilégié pour la sociolinguistique variationniste » (1986 : 13).

énoncés ou les syntagmes délimités par une particule discursive et de déterminer, par conséquent, la fonction de la particule dans le discours » (1993 : 35).

L'auteur appelle « ponctuants » les particules discursives qui « accentuent la rythmique des énoncés dans des contextes de grande production verbale » « en marquant explicitement un découpage entre des constituants » (id. : 19). Leur rôle « ne consiste pas à établir des relations du type grammatical ou logique entre les constituants », cependant ils peuvent être « des indices de la valeur stylistique ou argumentative de l'énoncé ponctué par rapport aux énoncés environnants » (ibid.).

L'objectif de cette étude est de reconnaître leur rôle dans le discours et de « cerner les différents niveaux constitutifs du discours par le biais des mots-outils qui le servent » (1993 : 31). L'auteur recueille comme ponctuant dans ses corpus *là, tu sais (tsé), je veux dire, osti (sti), hein, vous savez, il dit, n'est-ce pas (spa), moi, vois-tu*. Les ponctuants se distinguent des signaux de structuration comme *puis, alors, mais, finalement* et des marqueurs d'interaction comme *hum hum, oui, tu sais, hein, écoute-moi, comment ça va ?, etc.*, puisque les ponctuants « interviennent au niveau du rythme des énoncés en accentuant le découpage de certains constituants » et que leur émission « découle de la conjonction du lien que le locuteur entretient avec son propre discours et avec l'allocataire » (id. : 142)<sup>41</sup>.

Selon l'auteur (1992), les ponctuants, pratiquement absents dans le langage écrit, ont perdu tout ou la plupart de sens ou de leurs fonctions originales. Ils n'ont pas d'intonation indépendante de la phrase précédente ; en général, une pause ne les précède pas.

Ces études attirent notre attention sur le fait que l'auteur prend en compte des caractéristiques prosodiques de ces unités à la différence des recherches précédentes, même si cela reste modeste.

#### **1.2.2.3.2. Particules énonciatives (M. M. J. Fernandez)**

---

<sup>41</sup> Nous y constatons que *hein* peut être non seulement un « ponctuant », mais aussi un « marqueur d'interaction ».

M. M. J. Fernandez (1994) emploie la dénomination « particules énonciatives ». Son choix est « justifié par le souci de mettre en valeur la *contradiction* inhérente à ces éléments : légèreté [sic.] à la fois phonique et syntaxique [...] vs importance pour le fonctionnement discursif » : combinaison de *particule* qui signifie une « partie infime » et d'*énonciatif* qui « fait référence au domaine central de l'*énonciation*<sup>42</sup> en linguistique » (1994 : 1). L'auteur insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'« un ensemble fermé de traits formels », mais qu'« en référence à un processus fondamental d'organisation [...] du discours » (id. : 3).

Les caractéristiques de ces particules énonciatives sont décrites comme suit :

« Fréquente dans l'expression naturelle, [...] la particule énonciative [...] est brève (généralement monosyllabique), elle est subordonnée prosodiquement à un autre mot ; extérieure au contenu propositionnel de l'énoncé, elle résiste à toute spécification lexicale ; elle peut se présenter comme détachée du reste de l'énoncé sans renoncer à l'influencer (le moduler) » (1994 : 1).

Nous constatons toutefois que les particules en français analysées dans cette étude ne manifestent pas forcément ces caractéristiques (par exemple, à *vrai dire* peut-il être considéré comme bref ?). G. Dostie (2004a : 43) s'oppose également à ce critère de brièveté qui est trop restrictif. Malgré ce problème de définition, il est important de souligner que M. M. J. Fernandez applique son cadre analytique à plusieurs langues.

#### **1.2.2.3.3. Marqueurs discursifs (M.-B. Hansen)**

M-B M. Hansen (1998) analyse six marqueurs français, en l'occurrence, *bon*, *ben*, *eh bien*, *puis*, *donc* et *alors*. Ces « discourse markers<sup>43</sup> » ne constituent pas une catégorie séparée des autres, mais ils transcendent les classes des conjonctions et des expressions adverbiales et montrent en outre une certaine affinité avec les interjections et les particules modales (1998 : 357-358).

---

<sup>42</sup> Comme nous le verrons plus loin, la notion de l'énonciation que M. M. J. Fernandez emploie se distingue de celle d'A. Culioli, ce qui ne remet pas en question l'importance de ce genre de particules du point de vue énonciatif.

<sup>43</sup> M.-B. Hansen utilise les termes « discourse particles » et « discourse markers » comme étant interchangeables (id. : 4).

Pour ces marqueurs, l'auteur conclut qu'ils marquent de diverses manières le type et le degré de pertinence de leurs unités porteuses par rapport à la représentation mentale du discours précédent (id. : 361). Selon l'auteur, vu que la compréhension du discours est un processus actif, la nature de la représentation mentale construite par les auditeurs est cruciale pour le succès ou l'échec de l'entreprise communicative, d'où le développement de ces marqueurs afin de faciliter la compréhension (ibid.)<sup>44</sup>.

#### **1.2.2.3.4. Grammaire de l'intonation (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau)**

Dans le cadre de la grammaire de l'intonation, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau (1998) analysent les fonctions des „petits mots“, en tant qu'« indices segmentaux » de démarcation du paragraphe oral. Les auteurs classent ces indices en quatre types :

- 1) ceux qui « régulent la coénonciation<sup>45</sup> » que nous préciserons plus loin,
- 2) ceux qui « modulent la qualification du référent » comme *disons, enfin, je sais pas*,
- 3) ceux qui « apportent une restriction au champ référentiel où va s'inscrire l'objet de discours » comme *pour, sur, question, niveau*
- 4) ceux qui « scandent le déroulement du récit ou de l'argumentation » comme *donc, alors, et puis* (1998 : 164-165).

Le premier groupe contient ceux qui sont en lieu et place de « ligateurs » comme *tu vois, écoute* d'une part, et de « ponctuants » comme *hein, quoi* de l'autre. Le ligateur marque le début d'un paragraphe oral, alors que le ponctuant est un indice de la fin de paragraphe.

Dans cette approche, les caractéristiques de ces marqueurs sont décrites également du point de vue prosodique. Cette étude est une des rares recherches sur les MD qui prennent en compte concrètement les éléments prosodiques, même si son objectif est d'établir une corrélation entre des indices morphosyntaxiques et lexicaux et l'effet de l'intonation, plutôt que de dégager les propriétés de chacun de ces marqueurs.

---

<sup>44</sup> Aussi M.-B. Hansen (1996 : 145).

<sup>45</sup> Nous reviendrons à la notion de « coénonciation » employée par ces auteurs.

### **1.2.2.3.5. Analyse interactionnelle (C. Kerbrat-Orecchioni et V. Traverso)**

En considérant les conversations comme « des discours construits collectivement », C. Kerbrat-Orecchioni (1999a : 53) compte les MD parmi « les procédés qui permettent d'assurer la construction progressive et la gestion collective du discours ». Il s'agit des procédés comme les « mécanismes régissant l'alternance des tours de parole » ; « reprises et reformulations, inachèvement et rectifications, réparations et « soufflages » » ; « stratégies d'ajustement » chez le locuteur face aux réactions du destinataire ; « processus « négociatifs » » entre les participants.

Également dans les analyses sur l'organisation interactionnelle, V. Traverso remarque « une importante fonction de signalement » que les « petits mots » assument dans l'interaction (1990 : 45). Il s'agit des mots qui contribuent à « indiquer la continuité du discours ».

V. Traverso les classe en quatre groupes :

- 1) « indication de la structure globale de l'interaction »,
- 2) « manifestation de la co-construction »,
- 3) « marquage de la production discursive »
- 4) « articulation des énoncés ».

Le premier groupe comporte des « ouvriers » comme *tiens, à propos, alors*, des « conclusifs » comme *enfin, de toute façon, bon ben* et des « ponctuants » comme *bon, bon ben, quoi, voilà*.

Le deuxième consiste à des « marqueurs phatiques » tels que *tu sais, tu vois* et à des « marqueurs de recherche d'approbation discursive » comme *hein, n'est-ce pas*.

Pour le troisième, il s'agit des « marqueurs de planification » comme *donc, puis, alors* et des « marqueurs de reformulation », par exemple, *enfin, quoi, bon, c'est-à-dire*.

Le dernier groupe correspond aux connecteurs ou opérateurs comme *mais, donc, alors, finalement*.

Selon l'auteur, les emplois de ces marqueurs prouvent une « extrême polyvalence » (1990 : 49). Un marqueur peut être employé en clôture, mais aussi comme ouvreure, *voilà*, par exemple.

Les travaux de cet auteur sur MD s'inscrivent dans un cadre d'une approche interactionnelle<sup>46</sup>. Il ne s'agit pas d'une analyse sur les emplois de chaque marqueur, mais d'une description globale de leurs fonctions qui permet de comprendre l'interaction. Il est vrai que ses études plus récentes avec S. Bruxelles, co-auteur avec O. Ducrot des *mots du discours*, portent sur un marqueur (*ben* en 2001, *voilà* en 2006) dans des corpus précis. Toutefois les fonctionnements de ces marqueurs sont décrits dans une perspective conversationnaliste.

#### **1.2.2.3.6. E. Gülich**

Trente ans après sa thèse, nous constatons un changement de perspective chez E. Gülich, qui contribue au développement des recherches sur les MD :

« En étudiant les marqueurs, on se sert d'une catégorie préétablie au lieu de s'orienter vers les activités des participants. L'approche que je préfère aujourd'hui consiste donc à prendre comme point de départ les activités conversationnelles de structuration » (1999 : 27).

L'auteur considère la structuration comme « une tâche permanente que les interactants ont à résoudre dans la production discursive » (1999 : 35) :

« tous les efforts fournis par les interlocuteurs pour structurer leurs interactions conversationnelles, c'est-à-dire pour construire des énoncés dans un ordre approprié à un but communicatif » (1999 : 28).

Les MSC sont considérés toujours comme un indice qui permet de décrire la structure du discours oral (id. : 25), mais étudier ces marqueurs signifie « repérer les traces de l'accomplissement de cette tâche » (id. : 36). L'auteur s'oriente vers une approche conversationnelle, afin de privilégier « l'étude du processus de la production discursive par rapport à celle du produit » (id. 35) :

---

<sup>46</sup> Par exemple, l'auteur prend en compte ces marqueurs dans la description de la conversation familière en 1996.

« Comment le locuteur construit-il et structure-t-il son discours ? », « Comment les participants se font-ils comprendre mutuellement, comment structurent-ils leurs énoncés et comment perçoivent-ils la structure de la conversation ? » (id. : 28).

L'auteur envisage de résoudre les problèmes de descriptions des MSC qui ont tendance à ressembler à un étiquetage des indices, en mettant l'accent sur l'activité des interlocuteurs.

#### **1.2.2.4. Après 2000**

Le nombre des études consacrées aux MD continue de croître après 2000. Les MD obtiennent une certaine reconnaissance en tant qu'objet d'étude linguistique. Toutefois les chercheurs ne sont pas en accord pour la définition de l'ensemble des MD et les analyses de chaque marqueur ne sont pas encore suffisamment approfondies.

##### **1.2.2.4.1. École de Genève**

Dans les travaux genevois, A. Auchlin et J. Moeschler considèrent divers connecteurs pragmatiques comme « indicateurs de stratégies » interactives, interactionnelles et interprétatives.

##### **1.2.2.4.2. Marqueurs discursifs (G. Dostie)**

G. Dostie qui publie des travaux sur les marqueurs pragmatiques depuis la fin des années quatre-vingt-dix<sup>47</sup>, sort en 2004 un ouvrage *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs* consacré à l'analyse sémantique et le traitement lexicographique<sup>48</sup> des MD. Selon l'auteur, les « marqueurs pragmatiques » désignent « l'ensemble des unités qui appartiennent à la zone pragmatique de la langue » (2004a : 62). Ils se constituent de deux sous-classes : « connecteurs textuels » et « marqueurs discursifs ». Les MD se composent ensuite de plusieurs catégories.

---

<sup>47</sup> Entre autres travaux, G. Dostie (1998) sur *écoute, regarde*, (2001) sur *dis dons, dis-moi pas*, etc., (2004b) sur *pis ?*, (2007) sur *là*, G. Dostie et J.-M. Léard (1997) sur *tiens*, G. Dostie et S. de Sève (1999) sur *t'sais*, S. de Sève et G. Dostie (2000) sur *t'sais*, S. Bouchaddakh et G. Dostie (2007) sur *b(i)en*.

<sup>48</sup> Pour cette méthodologie, voir G. Dostie, I. Mel'čuk et A. Polguère (1999).

La typologie des marqueurs pragmatiques proposée dans cette étude montre qu’une unité formelle peut appartenir à plusieurs classes, ce qui est commun avec le classement de V. Traverso. Dans celui-ci, il s’agit de typologies qui se fondent sur les propriétés fonctionnelles dans le cadre de l’interaction.

Par ailleurs, l’auteur souligne la nécessité de produire des analyses des marqueurs considérés individuellement afin d’arriver aux descriptions plus générales (2004a : 45), ce qui est également identique avec le point de vue de V. Traverso.

G. Dostie, partant de l’idée que « la communication verbale implique un effort intellectuel de la part des interactants », considère les MD comme « moyens, qui se trouvent à la surface du texte, pour accéder à ce qui lui est sous-jacent, c’est-à-dire aux aspects implicites des messages » (ibid.), et comme « un outil efficace pour rappeler au coénonciateur qu’il est convié à fournir un tel effort ou encore pour lui permettre d’indiquer qu’il fournit bel et bien l’effort attendu » (2004a : 264). C’est-à-dire que grâce aux MD, « les interactants ont toute chance d’atteindre un copilotage conversationnel réussi » (ibid.).

Dans cette étude, l’auteur traite des MD comme le « résultat d’un processus de pragmaticalisation » (2004a : 12). Selon l’auteur, la pragmaticalisation est un processus où une unité lexicale ou grammaticale développe « des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan référentiel, mais bien, sur le plan conversationnel » (id. : 27). De ce point de vue, l’auteur considère que « la classe des MD présente une grande homogénéité sémantique et formelle » (id. : 16). L’hétérogénéité apparente reflète simplement le stade de pragmaticalisation où se situe chaque marqueur, celle-ci étant « un processus d’évolution graduel, perceptible en synchronie » (id. : 12).

Par exemple, « *mettons / admettons / disons* ont été placés légèrement plus à droite [sur l’échelle de pragmaticalisation] que *écoute* et *regarde* » qui demeurent « sous l’influence à la fois des sens lexicaux et grammaticaux d’origine » (id. : 179).

Dans les recherches des MD d’origine verbale (*regarde, voyons, tiens, mettons*, etc.), ce qui est le cas de cette étude, il n’est pas rare de chercher les rapports entre les emplois verbaux „non-discursifs” et les emplois en tant que marqueurs discursifs. Cependant il nous



paraît restrictif d'appliquer cette échelle à tout l'ensemble des marqueurs discursifs, même si l'hypothèse de pragmatisation est valable pour certains marqueurs. Peut-on parler de la pragmatisation pour les marqueurs comme *hum hum* ou *hein*, qui font partie des MD dans la typologie proposée ?

Par ailleurs, G. Dostie opte pour une approche polysémique, tout en s'opposant aux analyses monosémiques qui « conduisent souvent à proposer des invariants sémantiques tellement généraux qu'ils pourraient s'appliquer à n'importe quelle unité - ou peu s'en faut » (id. : 50). L'auteur applique également un traitement lexicographique, en considérant « préférable d'avoir une vue figée de ce qui bouge, que de n'avoir aucune vue sur le sujet », même si c'est est un « travail ingrat » (id. : 192). Selon l'auteur, la procédure lexicographique permet de « regrouper les résultats des analyses sémantiques obtenues au préalable et de les compléter par un relevé systématique des diverses particularités associées aux marqueurs décrits » et de « procéder à des comparaisons étoffées de marqueurs » grâce au fait que « les analyses reposent sur des bases identiques » (id. : 259).

#### **1.2.2.4.3. Particules pragmatiques (K. Beeching)**

Du point de vue sociolinguistique, K. Beeching analyse des « *pragmatic particles* » (particules pragmatiques)<sup>49</sup>. L'auteur distingue les « *discourse markers* » (marqueurs discursifs) qui servent à orienter la cohérence de la structure conversationnelle, en citant les travaux de F. Wouk, sans exclure la possibilité que les « *pragmatic particles* » soient employés comme un type de « *discourse markers* » (2002 : 51-53). Citons sa définition de « *pragmatic particles* » constituée d'une série de caractéristiques pragmatiques<sup>50</sup> :

Les particules pragmatiques :

- servent à faire des remarques sur le langage (*hein, quoi*) ou à introduire une remarque sur le langage (*c'est-à-dire, enfin*) ;
- sont multifonctionnels ; ils sont une particularité de l'oral plutôt que l'écrit ;

---

<sup>49</sup> Travaux sur *enfin* (2001a, b), sur *c'est-à-dire (que), enfin, hein* et *quoi* (2002) et sur *bon, c'est-à-dire, enfin, hein quand même, quoi si vous voulez* (2007).

<sup>50</sup> C'est nous qui traduisons.

- sont associées au caractère informel et stigmatisé stylistiquement ;
- apparaissent très fréquemment
- peuvent apparaître en position finale ou médiane de l'énoncé mais la position initiale n'est pas habituelle
- sont souvent courtes et réduites phonologiquement et peuvent être assimilées au groupe tonal précédent ou suivant
- n'ajoutent pas au contenu propositionnel et peuvent être omises sans perte de contenu sémantique
- ont une fonction émotionnelle, expressive, plutôt qu'une fonction dénotative ou cognitive et permettent éventuellement de sauver la face (2002 : 53).

L'analyse de K. Beeching porte sur *c'est-à-dire (que), enfin, hein* et *quoi*. Son objectif est de décrire la relation entre le langage et le sexe (*gender*) en prenant ces particules comme indice. Ce qui intéresse l'auteur est de qualifier les degrés selon lesquels les hommes et les femmes utilisent le langage pour maintenir des relations sociales (2002 : 55).

Ses recherches sont influencées par les travaux de R. Lakoff sur la place des femmes et le langage et par le modèle variationniste de W. Labov. Ses études contiennent des descriptions qualitatives des particules pragmatiques, mais aussi des analyses quantitatives en comparant le nombre d'occurrences dans le discours chez les hommes et chez les femmes, entre les zones d'âge et selon les niveaux d'éducation. Dans ce cadre, l'auteur n'a pas forcément envisagé de rendre compte des emplois de chaque marqueur. Ses recherches suivantes sur ces particules ont été effectuées sur plusieurs grands corpus (2004a, b), cependant ses problématiques tournent toujours autour de la relation entre le langage et le sexe.

Par ailleurs, l'auteur signale que les caractéristiques détectées par ces marqueurs peuvent être restreintes par celles des corpus analysés (2002 : 216). Cette limite nous apparaît comme une difficulté méthodologique de l'analyse quantitative, puisque la représentativité des données analysées n'est pas nécessairement garantie.

#### **1.2.2.4.4. Marqueurs discursifs (C. Chanet)**

Dans le cadre des recherches aixoises sur le français parlé, C. Chanet (2001) analyse les occurrences de la particule *quoi*, sur la base d'un grand corpus qui comporte plus d'un million de mots. Leurs descriptions concernent les fonctionnements syntaxiques et pragmatiques en discours. L'auteur est amenée par la suite à « recenser les problèmes méthodologiques que pose une description quantitative des marqueurs discursifs du français parlé sur gros corpus » (2004 : 83).

L'auteur remarque que les MD

« n'interviendraient pas nécessairement dans la construction discursive d'un univers de référence, mais pourraient donner des indications sur la manière de construire cet univers, et, de façon plus générale, sur les opérations cognitives à conduire par les interactants dans l'activité discursive pour optimiser la communication » (2004 : 85).

Le terme « marqueurs discursifs » (MD) employé ici recouvre les « connecteurs » comme *mais, alors, donc* et les « particules » comme *ben, voilà, en fait*. En revanche, il exclut les « phatiques » comme *tu sais, tu vois, hein*, émis par le locuteur et les « régulateurs » tel que *hm hm, oui, d'accord, je vois*, émis par l'allocutaire (id. : 84-85). Selon l'auteur, les phatiques et les régulateurs sont des « signaux de régulation », qui peuvent être également « les gestes et les mimiques (regards, postures, hochements de tête, sourires) » à l'égard de la « synchronisation de l'interaction » (id. : 85). Il est important de souligner que l'auteur considère que *hein* n'est pas un MD contrairement à *quoi*.

L'auteur analyse les fréquences des MD dans l'optique de « prédire la probabilité qu'une forme donnée soit employée comme un MD » et de faire « un éventuel repérage automatique des MD » (id. : 104). C'est pour cette raison que l'auteur souligne la nécessité d'« étudier ces unités dans tous leurs aspects (morphologiques, micro-syntaxiques, macro-syntaxiques, et discursifs) » (ibid.).

#### **1.2.2.4.5. Marqueurs discursifs (D. Paillard)**

Dans le cadre de la théorie des opérations prédicatives et énonciatives (désormais TOPE)<sup>51</sup>, D. Paillard travaille sur les particules énonciatives russes depuis les années quatre-vingt<sup>52</sup>. L'auteur distingue, en fonction de leurs propriétés distributionnelles et de leur sémantique discursive, quatre sous-groupes de marqueurs discursifs : mots du discours, modalisateurs, particules énonciatives et mots du dire (2009, 2010). Nous reviendrons plus loin sur les détails de la typologie proposée.

#### **1.2.2.4.6. Bilan**

Les études sur les MD se sont multipliées en vingt-cinq ans : elles ne cessent d'attirer l'intérêt des chercheurs, ce qu'illustre la parution de deux ouvrages collectifs en 2006, « *Approaches to discourse particles* » et « *Les marqueurs discursifs dans les langues romanes* », ainsi que celle de « *Les marqueurs discursifs* », numéro 154 de la revue *Langue française* en 2007. Nous pouvons citer également le projet de l'Université de Copenhague<sup>53</sup> d'étudier un même corpus sous des angles différents : par rapport à la grammaticalisation des constructions verbales, dans le cadre de l'enseignement du français langue étrangère, du point de vue sociolinguistique, etc.

Mais quelles que soient leurs approches - interactionnelles, genevoises, sociolinguistiques, quantitatives, lexicographiques -, il nous apparaît que les descriptions individuelles des propriétés linguistiques des marqueurs individuels n'ont pas encore suffisamment été abordées. En outre, comme le remarque L. Schourup (1999 : 262), la comparaison fonctionnelle entre les MD étroitement liés dans une même langue n'est pas vraiment étudiée<sup>54</sup>.

---

<sup>51</sup> Dans le cadre de la TOPE, citons également les travaux d'E. Saunier (1996) sur *tiens* !.

<sup>52</sup> Entre autres travaux, *les particules énonciatives en russe contemporain*, 3 volumes, 1986-88, auxquels il contribue.

<sup>53</sup> Voir *Sept approches à un corpus. Analyses du français parlé* édité par H. L. Andersen et Ch. Thomsen, 2004, Peter Lang, Bern, Berlin, Bruxelles.

<sup>54</sup> Nous pouvons citer tout de même les études de J.-M. Debaisieux (2001a) qui compare des emplois de *quant à* et de *en ce qui concerne*.

Les analyses comparatives de MD en différentes langues restent également peu nombreuses. Comme le remarque V. Traverso, la traduction des MD est « délicate » (2002 : 87) ; il n'est pas facile de trouver un terme correspondant à un MD dans une langue cible. Néanmoins nous pouvons citer, entre autres recherches, Y. Anzai (2008), K. Aijmer et A.-M. Simon-Vandenberg (éds.) (2006), D. Siepmann (2005), A. Arleo et M. M. J. Fernandez-Vest (2004), P. O. Takahara (1998), C. Rossari (1997), (1996), (1989).

### **1.3. Les marqueurs « *hein* », « *quoi* », et « *n'est-ce pas* »**

Dans cette section, nous présentons une synthèse des descriptions portant sur *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas*, ainsi que des descriptions comparatives de *hein* par rapport à *quoi* et à *n'est-ce pas*.

#### **1.3.1. Marqueur *hein***

Le marqueur *hein* figure-t-il dans les diverses études ? Dans les grammaires, *hein* n'est pas forcément absent. Il peut faire partie des descriptions sur l'interjection ou/et sur l'interrogation ; *hein* est analysé également du point de vue sociolinguistique (K. Beeching, D. Vincent) et quantitatif (V. André, I. Léglise), ainsi que dans les études sur le corpus spécifique, tel que les échanges téléphoniques de SAMU (V. André, I. Léglise, D. Delomier). Les éléments prosodiques ne sont pas forcément pris en compte dans les recherches antérieures<sup>55</sup>, sauf par L. Fontaney, I. Léglise et D. Delomier. Toutefois la majorité des études s'inscrit dans le cadre de l'analyse sémantique et fonctionnelle. Dans ce chapitre, après avoir mentionné succinctement diverses approches sur *hein*, nous présenterons des descriptions de l'interjection et de l'interrogation par rapport à celles de *hein*, ainsi que des caractéristiques distributionnelles, fonctionnelles, prosodiques de *hein* repérées dans la littérature.

---

<sup>55</sup> Par exemple, V. André qui présente une analyse minutieuse sur *hein* ne s'intéresse pas « précisément à la réalisation intonative des *hein* » de son corpus (2006 : 349).

### 1.3.1.1. Diverses approches dans les analyses de *hein*

#### 1.3.1.1.1. Approche sociolinguistique

K. Beeching (2002) travaille sur *hein* du point de vue sociolinguistique, en plus, des études comparatives entre le langage masculin et féminin<sup>56</sup>, ainsi que celles sur la « politeness » développées par R. Lakoff, P. Brown et S. C. Levinson. Également dans le cadre sociolinguistique, D. Vincent consacre une partie de ses études sur les particules discursives aux descriptions de *hein*. Son choix théorique est montré par le fait que

« la sociolinguistique permet d'aller au-delà de l'idée répandue que les particules discursives et certains phénomènes d'élocution sont des tics, voire même des indices d'une pathologie chronique, de certaines classes sociales il va sans dire » (1993 : 31).

Toutefois, leurs résultats ne nous semblent pas totalement convaincants, car les critères sociaux comme l'âge ou le niveau d'éducation ne sont pas les seuls éléments qui contraignent l'usage de *hein*<sup>57</sup>.

V. André considère les emplois (« l'actualisation », selon son terme) de *hein* comme un indice de l'identité professionnelle du locuteur et celle des interlocuteurs. De ce point de vue, l'auteur remarque, par exemple, que « le participant-animateur est celui qui utilise le plus fréquemment le marqueur *hein* » (2006 : 363), ou que « la présence d'un interlocuteur de statut hiérarchique supérieur amène le locuteur L5 à s'interdire la production fréquente du marqueur *hein* » (id. : 371). Il s'agirait ici d'une observation des comportements humains à travers des pratiques langagières, en l'occurrence, des usages de *hein*, plutôt que des analyses des comportements linguistiques d'un marqueur.

---

<sup>56</sup> Concernant les « tag questions » en anglais dont les fonctions sont comparables avec celle de *hein* (K. Beeching, 2002 : 154), R. Lakoff observe que le tag question est employé plus par les femmes que par les hommes (D. Tannen, 2001 : 228).

<sup>57</sup> Par ailleurs, I.-B. Robach (1974) considère les interjections comme un des indices variant en fonction de l'appartenance sociale : ses résultats ne prouvent finalement pas qu'il y a une différence significative par rapport au sexe, ni à l'âge.

### **1.3.1.1.2. Analyse quantitative**

V. André et I. Léglise illustrent leur propos avec les données quantitatives, c'est-à-dire les fréquences moyennes d'apparition de *hein* dans les différentes situations de communication. V. André remarque que les fréquences moyennes d'apparition de *hein* dans les différents types de réunions « illustrent l'influence notamment de certains locuteurs et de certains objectifs professionnels et relationnels de la situation de communication » (2006 : 359).

I. Léglise (1999) analyse « la fréquence d'apparition de *hein* » selon les types d'activités dans le travail, tels que « les phases de coordination collective », « les activités d'exécution du travail » (id. : 239), et selon « le moyen de communication utilisé » comme « les échanges dans le téléphone de bord », « les échanges à voix normale ou criée » (id. : 249). L'auteur observe que « les activités visant à la coordination présentent des fréquences élevées de *hein*, ce qui n'est pas le cas des activités d'exécution<sup>58</sup> du travail » (id. : 260-1).

Ce type d'analyse quantitative nous laisse souvent entendre que certaines caractéristiques situationnelles appellent l'emploi de *hein*. Toutefois nous pensons qu'elles n'expliquent pas l'ensemble des propriétés de *hein* : celles-ci peuvent convenir à telle situation plutôt que telle autre, mais elles ne se résument pas aux traits situationnels.

### **1.3.1.1.3. Analyse des corpus spécifiques**

I. Léglise (1999) et V. André (2006) analysent les emplois de *hein* dans leurs études de corpus spécifiques. Le choix de *hein* est motivé par sa forte fréquence d'apparition dans leur corpus.

I. Léglise (1999) fait une analyse à partir de dialogues de la Patrouille Maritime (désormais Patmar) dans le cadre de sa thèse intitulée *Contraintes de l'activité de travail et contraintes sémantiques sur l'apparition des unités et l'interprétation des situations*. Pour l'auteur,

---

<sup>58</sup> L'auteur note que « par exécution, on n'entend pas que l'exécution est solitaire, il peut s'agir d'un travail collectif montrant une grande coopération entre les opérateurs, sans qu'aucune parole soit échangée. On distingue ici ce type d'activité des phases de réglage visant à la coordination » (id. : 261).

*hein* est « l'un des termes les plus caractéristiques de la Patmar », vu sa fréquence « étonnamment élevée » (id. : 267). L'auteur dégage « seize valeurs interprétatives liées à l'interaction entre cette unité et son co-texte, en fonction de sa place dans l'énoncé et de sa prosodie » (id. : 433).

V. André (2006) fait une thèse sur la « construction collaborative<sup>59</sup> » du discours au sein de réunions de travail en entreprise. L'auteur considère *hein* comme un phénomène important qui participe à la construction collaborative du discours, vu que « les apparitions de cet élément étaient largement influencées par la situation de communication et notamment par le statut du locuteur qui le produit » (id. : 354). Selon l'auteur, « le marqueur *hein* semble contribuer aux objectifs du collectif de travail dans le sens où il permet aux locuteurs de produire un discours collaboratif en impliquant l'ensemble des membres de la réunion » (id. : 391).

Par ailleurs, D. Delomier (2000) effectue une étude comparative des occurrences de *hein* dans les différents corpus : corpus d'appels d'urgence enregistrés au Samu, de communication à la SNCF et à Air France.

Comme déjà mentionné plus haut à propos de l'analyse quantitative, nous pensons que ce ne sont pas les caractéristiques de corpus qui convoquent l'emploi de *hein* : il sera difficile de comprendre pourquoi *hein* est fréquent dans un corpus, si l'on n'a pas dégagé par ailleurs les propriétés de *hein*.

#### **1.3.1.1.4. Description prosodique de hein**

I. Légise (1999) réalise « une description de l'ensemble des interprétations liées à *hein* », « en prenant en compte le contexte d'apparition de l'élément ainsi que l'intonation<sup>60</sup> qui le caractérise » (1999 : 338). L'auteur envisage de « mettre au jour des régularités dans l'apparition de ces interprétations, régularités tant d'un point de vue

---

<sup>59</sup> L'auteur reprend la notion développée par C. Kerbrat-Orecchioni.

<sup>60</sup> Pour les descriptions intonatives, l'auteur utilise le logiciel Anaproz, comme dans les études de M.-A. Morel et de D. Delomier.



syntactique, intonatif, que dans la construction de valeurs énonciatives » (ibid.). Cet objectif rejoint celui de L. Fontaney (1999) et de D. Delomier (1999, 2000).

### 1.3.1.2. Étymologie de *hein*

Selon le Robert *Dictionnaire historique de la langue française*, *hein* « apparaît sous différentes formes à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle : *ahene* (v. 1178), *ahen*, *ahene* (XIII<sup>e</sup> s.), *hein* (mil. XV<sup>e</sup> s.), *heim* (1691) et se fixe dans sa graphie actuelle au début du XVIII<sup>e</sup> siècle (1724 Marivaux).

L'origine de *hein* employé « pour inviter à répéter un énoncé mal entendu, ou que l'on feint d'avoir mal compris, ou à expliciter un propos », est le latin *hem*, « exprimant divers sentiments pénibles et marquant aussi l'interrogation ».

Concernant *hein* « joint à une phrase interrogative ou exclamative », il serait « la survivance de l'ancien français *ainz*, *ains* « mais, mais plutôt », du latin populaire °*antius* « plus tôt » ». J. Orr (1965 : 281) remarque que ce *ainz*, plus tard *ains*, « se distingue de *mais* du fait qu'il marque toujours une opposition forte et, dans ce rôle, s'emploie surtout à la suite d'une proposition négative ». L'auteur souligne que *hein* conserve « quelque chose de sa valeur médiévale d'opposition » (id. : 288).

Malgré cette possible différence étymologique, nous soutiendrons qu'au niveau synchronique, les divers emplois appartiennent à la même forme *hein*.

Par ailleurs, *hein* n'est pas d'origine verbale comme *tiens*, *tu vois*, etc. Certains types de questions ne se posent donc pas, tels que la possibilité d'une inversion, la variation flexionnelle (tu/vous), la question de désémantisation par rapport au verbe d'origine<sup>61</sup>.

---

<sup>61</sup> Il s'agit d'un problème, par exemple, de considérer ou non que « le sens du verbe *tenir* est perdu du vue dans l'interjection *tiens !* » (G. Moignet, 1981 : 13).

### 1.3.1.3. Spécificité de *hein*

#### 1.3.1.3.1. Familiarité de *hein*

Du point de vue normatif, *hein* est connu comme terme familier<sup>62</sup> qu'il vaut mieux éviter d'employer dans les conversations formelles. Par exemple, A. Doppagne (1968 : 187) remarque que « *hein* ? n'est tolérable que dans le parler familier »<sup>63</sup>. M. Darot et M. Lebre-Peytard (1983 : 89) mentionnent « l'interdiction faite aux enfants, dans certains milieux, d'employer *hein* lorsqu'ils n'ont pas compris ». L'observation de V. André (2006 : 372) montre également que l'expression *hein* est « moins employée lorsqu'un interactant s'adresse à un supérieur hiérarchique ».

En revanche, K. Beeching (2004 : 62) signale que *hein*, ainsi que *quoi* semblent être considérés « socialement acceptables » et qu'ils sont employés plus fréquemment par la classe plus « instruite » et par les locuteurs plus âgés<sup>64</sup>. L'auteur considère ces deux marqueurs comme « politeness markers » (marqueurs de politesse) : ils sont polis dans le sens où ils facilitent l'interaction sociale, en diminuant ce qui peut être considéré comme un point de vue trop assertif (id. : 61).

Cette différence de position est due, selon nous, à celle des emplois de *hein* observés par les auteurs. Toutefois, ce qui nous apparaît important, c'est que la possibilité d'emploi de *hein* ne dépend pas forcément du registre : il n'est pas impossible d'utiliser *hein* dans une conversation formelle. Autrement dit, le registre ne donne pas un critère discriminatoire de la possibilité d'emploi. Ce qui nous intéresse n'est pas de déterminer si *hein* est un élément familier ou non, mais de savoir quelle propriété de *hein* implique sa familiarité.

Pour cette question, citons la remarque d'I. Léglise (1999 : 422-3) :

---

<sup>62</sup> C. Maury-Rouan (2001) l'appelle la connotation « relâchée » de *hein* et de *quoi*.

<sup>63</sup> Aussi J.-L. Malandain (1983 : 87). Selon *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 4<sup>e</sup> édition, 2000, *hein* est familier et « choqué » souvent quand il est employé seul pour faire répéter, et « on tend à en abuser dans tous les sens ».

<sup>64</sup> Voir K. Beeching (2002 : 174-177).

« Dans tous les cas *hein* nécessite une position discursive légitime qui permette au locuteur de tenir une position non seulement d'énonciateur prenant en charge l'énoncé, mais d'énonciateur construisant par exemple une position de co-énonciateur comme identique à la sienne, même dans les cas où visiblement la position de l'interlocuteur est discordante [...] *Hein* réalise [...] un tour de force, que seule une parole qui se donne comme autorisée peut réussir. »

Nous pensons qu'il est vraisemblable que ce conflit entre la supposition du locuteur et la position réelle de l'interlocuteur soit à l'origine de la valeur familière de *hein*.

#### **1.3.1.3.2. Différence interpersonnelle et intrapersonnelle**

Par rapport à l'emploi de *hein*, A. Doppagne (1968 : 187) note qu'

« il convient d'en user avec une judicieuse parcimonie et, en tout cas, d'éviter que cette interjection ne devienne une partie mécanique de notre discours, un véritable tic dont nous ponctuons sans contrôle la fin de nos phrases ».

Non seulement *hein*, mais aussi d'autres locutions peuvent devenir un tic langagier. Même s'il ne s'agit pas de tic, tous les locuteurs n'emploient pas nécessairement *hein* de façon identique. Par exemple, I. Léglise (1999 : 255) signale que *hein* « est présent chez tous les locuteurs, mais avec des fréquences différentes ».

Ce qui nous intéresse, c'est de dégager des régularités dans les emplois qui ne dépendent pas de différences dans les pratiques langagières de chaque individu.

Par ailleurs, le même locuteur diversifie ses pratiques discursives selon les situations, ce que confirme l'observation de V. André (2006 : 365)<sup>65</sup> :

« Le même locuteur qui, au sein d'une autre réunion, n'est pas l'animateur et qui, par la même occasion, n'est pas le supérieur hiérarchique, va avoir des pratiques discursives différentes en ce qui concerne l'utilisation du ponctuant *hein* ».

Cette remarque montre la diversité des pratiques langagières d'un individu : ce dernier est capable d'adapter sa « façon de parler » en fonction de la situation, de l'interlocuteur, du sujet de discussion, etc. Cela implique que les critères sociaux (niveau d'éducation, âge,

---

<sup>65</sup> C. Blanche-Benveniste et M. Bilger (1999 : 29) remarquent également que « tous les locuteurs maîtrisent plusieurs registres et aucun n'est à „style unique“ ».

etc.) ne permettent pas forcément de rendre compte de la diversité et de la potentialité langagière de chacun. Les pratiques langagières d'un individu ne sont pas nécessairement déterminées et figées par son appartenance sociale.

Il convient dès lors que les descriptions des emplois d'un marqueur dépassent ces différences interpersonnelle et intrapersonnelle. Comment est-ce réalisable ? Nous en parlerons plus loin.

#### **1.3.1.3.3. Oralité de hein**

*Hein* « est spécifique aux discours oraux » (V. André, 2006 : 344), ce qui est généralement accepté<sup>66</sup>. K. Beeching (2004 : 72) remarque qu'« il est peu probable que *hein* apparaisse dans un document écrit. C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 33) mentionne également qu'« un segment comme *hein* « n'est là qu'en prévision de son oralisation », car il va disparaître de la version écrite. Bien que nous constatons que *hein* peut figurer dans un texte écrit, cet usage de *hein* manifeste un surgissement d'un élément fondamentalement oral dans l'écrit.

#### **1.3.1.3.4. Problème catégoriel de hein**

Dans quelle catégorie grammaticale le marqueur *hein* est-il répertorié ? Nous avons mentionné plus haut les problèmes catégoriels des MD en général. Selon les définitions, *hein* peut faire partie des « mots du discours » comme *mais*, *bon*, *alors* (J.-L. Malandain, M. Darot et M. Lebre-Peytard), des « terminators », sous-catégorie des « discours connectors » ou « discours markers » (B. J. Andrews), des particules énonciatives (M. M. J. Fernandez), des ponctuels (D. Vincent, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau), des marqueurs discursifs (G. Dostie), etc.

---

<sup>66</sup> Par exemple, N. Colineau et J. Caelen (1996 : 447) considèrent *hein*, ainsi que *tu vois*, *tu m'as dit*, comme « des items et des expressions lexicales propres à la langue orale ». Aussi D. Vincent (1993 : 44).

À la différence de certains MD inconnus dans les grammaires traditionnelles, *hein* est considéré comme interjection. Nous présenterons par la suite les descriptions de *hein* en tant qu'interjection dans les grammaires.

#### 1.3.1.4. *Hein* comme interjection

Les grammaires classiques ou récentes, rangent *hein* parmi les interjections, qui constituent une des « parties du discours » issues de la tradition aristotélicienne<sup>67</sup>, même si le statut de l'interjection n'est aussi stable que d'autres catégories (le nom, le verbe, l'adjectif, etc.).<sup>68</sup> Par exemple, certains grammairiens ou syntacticiens n'abordent pas l'interjection dans la description des catégories grammaticales<sup>69</sup> ; l'interjection est peu présente dans les grammaires dans le domaine de FLE<sup>70</sup>. Cette instabilité catégorielle de l'interjection se manifeste par la diversité des dénominations, comme nous le constaterons plus loin.

Certes l'interjection n'occupe pas une place centrale dans les descriptions grammaticales du français qui se basent sur le noyau sujet-prédicat, mais elle n'a pas été totalement négligée : certains n'ont pas nié son importance « dans le parler de tous les Français » (J. Damourette et E. Pichon, *ibid.*). Nous pensons que l'absence des interjections est liée aux limitations de l'analyse grammaticale plutôt qu'à une négligence volontaire : les approches des grammairiens ne leur ont pas permis de rendre compte des interjections. Néanmoins comme le remarquent J. Caron-Pargue et J. Caron, « l'importance des interjections dans le langage spontané est [...] aisément observable » (1995 : 111).

---

<sup>67</sup> Aristote a introduit les parties du discours mais l'interjection a été y ajouté plus tard. Pour cette évolution, voir P. Swiggers (1997). Aussi P. Lauwers (2002), J.-P. Lagarde (1988).

<sup>68</sup> C. Buridant (2006 : 3) remarque que « depuis l'Antiquité, les grammairiens se demandent si elle fait partie du discours, si elle est une partie du discours ou si elle constitue une classe grammaticale indépendant ». G. Gougenheim (1962 : 48) considère que les interjections, « loin de constituer une « partie du discours, sont un mode d'expression rudimentaire, étranger au système grammatical ».

<sup>69</sup> Par exemple, A. Lemaréchal (1989) dans *les parties du discours*, R. L. Wagner et J. Pinchon (1991, 1962) qui mettent une importance aux normes d'une expression correcte dans leur description du français, P. Charaudeau (1992) qui s'intéresse à décrire les faits de langage en fonction des intentions du sujet parlant, des enjeux communicatifs, des effets de discours.

<sup>70</sup> M. Callamand (1987a), Y. Delatour, et al. (1991), G.-D. de Salins (1996), par exemple.

Commençons par les problèmes liés à l'appellation de cette catégorie et aux marqueurs qui la constituent. Nous présenterons ensuite quelques caractéristiques de l'interjection.

#### **1.3.1.4.1. Problèmes de l'appellation**

La définition de l'interjection n'est pas stable comme le prouve la diversité des dénominations de cette catégorie. J. Damourette et E. Pichon (1930 : §732) l'appellent « factif nominal », en mettant l'accent sur sa « véritable nature » et sur le fait qu'une interjection employée seule tienne la place d'une phrase et qu'elle pose un fait comme existant (d'où « factif »). Ce point de vue rejoint celui de L. Tesnière (1965, 1959 : 94) qui appelle l'interjection « mot-phrases » ou « phrasillons », étant donné qu'elle constitue en elle-même « l'équivalent d'une phrase entière ». Cette appellation est employée également, pour la même raison, par A. Goosse (1993 : 181, 1565) dans *le bon usage*, alors que son prédécesseur, M. Grevisse, utilisait « interjection ». Ce changement de terme dans *le bon usage* correspond à la remarque de M. Wilmet (2003, 1997), selon qui l'appellation « interjection » est « en voie d'abandon », étant donné que « l'étiquette (= « mot jeté entre deux ») ne convient qu'aux intercalations ». Il propose pour sa part l'appellation « phrase à prédication impliquée ».

L'interjection peut être regroupée avec les adverbes, par exemple, chez P. Le Goffic (1993). Ce dernier considère qu'« un adverbe (interjection) comme *hélas !* représente à lui tout seul une énonciation autonome, à la manière d'une phrase incidente<sup>71</sup>, plutôt qu'il ne porte sur une (autre) énonciation » (1993 : 461). G. Dostie et C. D. Pusch remarquent que « plusieurs unités traditionnellement tenues pour des interjections se laissent très bien ranger dans la classe des MD » (2007 : 5).

Quelle que soit la terminologie, ce qui est retenu chez ces auteurs est le fait que le terme interjectif « ne se définit pas par sa fonction dans la phrase, mais par le fait qu'il tient lieu d'une phrase » (A. Goosse, 1993 : 181). Comme le dit également Inger-Britt Robach, les

---

<sup>71</sup> Selon P. Le Goffic, une phrase incidente est une phrase insérée comme une incise mais une phrase complète (généralement courte) qui marque un commentaire du locuteur, une remarque, une réflexion à l'usage de l'allocutaire (id. , 498).

interjections « permettent de communiquer implicitement des idées et des sentiments qu'il faudrait autrement exprimer par des phrases » (1974 : 18).

#### **1.3.1.4.2. Formes constituantes de l'interjection**

L'interjection concerne des formes comme *ah !*, *eh !*, *hé !*, *oh !*, *hein ?*, etc. qui manifestent les caractéristiques suivantes : la brièveté phonétique, souvent monosyllabique<sup>72</sup>, le caractère invariable et figé<sup>73</sup>. J.-C. Chevalier et al. (1997, 1964 : 435) y ajoutent également des substantifs comme *merci !*, *pardon !*, des adjectifs (*parfait !*, *bon !*), des adverbes (*certainement !*, *encore !*), des verbes à l'impératif (*tiens !*, *allons !*), des groupes des mots (*bonjour*, *tant mieux !*), des phrases figées (*n'est-ce pas ?*). Nous constatons ici l'élargissement de la catégorie des formes qui peuvent fonctionner comme interjection et faire partie également d'autres catégories grammaticales traditionnelles.

Par ailleurs, lorsqu'il s'agit d'« une réunion de mots équivalant à une interjection », M. Grevisse emploie l'appellation « locutions interjectives » (1980 : 1270) qui correspondent aux « locutions-phrases » d'A. Goosse (1993 : 1565). Ce dernier remarque qu'il « constitue une phrase, sans que le locuteur puisse attribuer une fonction à chacun de ces mots pris séparément », par exemple *au revoir*, *tant mieux*.

#### **1.3.1.4.3. Autonomie syntaxique de l'interjection**

L'interjection signifiant étymologiquement « terme jeté entre deux éléments du discours », a un statut autonome du point de vue syntaxique<sup>74</sup> (M. Arrivé, et al., 1986 : 342). M. Riegel et al. (1994 : 462) remarquent également que les interjections « possèdent une grande autonomie syntaxique », vu qu'« elles peuvent former un énoncé à elles seules, ou bien s'insérer dans une phrase à différentes places, sans s'intégrer à sa structure<sup>75</sup> ».

---

<sup>72</sup> Par exemple, M. Grevisse (ibid.).

<sup>73</sup> Par exemple, L. Tesnière (ibid.), M. Arrivé et al. (1986 : 342).

<sup>74</sup> Aussi chez I.-B. Robach (1974 : 76), D. Maingueneau (1986 : 83).

<sup>75</sup> G. Dostie (2004a : 31) mentionne également ce point.

#### 1.3.1.4.4. *Sémantique autonome ou contextuelle ?*

Du point de vue sémantique, J.-C. Chevalier et al. (1997, 1964 : 434) remarquent que « la valeur de l'interjection est indiquée par un ou plusieurs mots du contexte », ce qui se distingue de la position de M. Arrivé et al. (1986 : 343). Ces derniers observent les interjections qui ont un sens variable selon le contexte en donnant l'exemple de *ah !* qui peut être interprété comme surprise, satisfaction, confirmation, etc., d'une part, et, d'autre part, les interjections dont le sens est identique hors contexte et dans le discours, comme *chut !* qui est constamment une demande de silence. Cette différence de point de vue implique un des problèmes fondamentaux de la linguistique - la relation entre le sens et le contexte. Le contexte détermine-t-il le sens ?

#### 1.3.1.4.5. *Expressivité*

J.-C. Chevalier et al. (1997, 1964 : 434) remarquent que « la *valeur dynamique* de l'interjection est plus importante que son SENS ». Même G. Le Bidois et R. Le Bidois (1935 : 18) qui écartent l'interjection de leurs descriptions de la syntaxe du français<sup>76</sup>, n'ont nullement négligé l'expressivité de l'interjection : ils signalent qu'un simple mot « en dit plus long qu'il n'est gros », en rappelant l'épigramme de Boileau sur Corneille<sup>77</sup> (ibid.). G. Le Bidois et R. Le Bidois citent d'ailleurs *hein !* et *n'est-ce pas ?* comme un des éléments remplaçables des « tours invertis de valeur exclamative » « sous forme faussement interrogative », tels que *Que voulez-vous ?*, *Voulez-vous !* qui provoquent

---

<sup>76</sup> Pour eux, l'interjection est, à elle seule, « tout un petit discours » qui n'est donc pas une « partie du discours ». Ils se basent sur l'idée que « depuis des millénaires, nos langues, sauf dans un tout petit nombre de dictionnaires, surtout affectives [...], s'expriment non par mots isolés, mais par mots réunis en phrases, par mots groupés, liés, accordés et rangés, selon des usages propres à chaque idiome » (id. : 1). Et ils refusent d'opposer « l'affectivité » à « la rationalité », opposition qu'ils considèrent comme « des prudences, des lenteurs et des timidités de l'analyse » (id. : 3).

<sup>77</sup> Il s'agit des *Épigrammes VI et VII* :

Sur l'Agésilas de P. Corneille.

J'ai vu l'Agésilas,

Hélas !

Sur l'Attila du même.

Après l'Agésilas,

Hélas !

Mais après l'Attila,

Holà !



« l'assentiment d'un interlocuteur réel ou supposé » (1938 : 15). Il s'agit des unités qui assurent le passage de l'interrogation à l'exclamation. La valeur exclamative de l'interjection est mentionnée également par d'autres auteurs<sup>78</sup>, en signalant le fait qu'elle est ordinairement suivie du point d'exclamation dans l'écriture (par exemple, M. Grevisse).

Certains auteurs notant l'aspect affectif de l'interjection<sup>79</sup> : J. Damourette et E. Pichon (1930 : §744), en accord avec C. Oudin<sup>80</sup>, remarque que l'interjection signifie « quelque affection de l'esprit ». On retrouve cet aspect chez M. Riegel et al. (ibid.) et dans la classification sémantique des mots-phrases proposée par L. Tesnière<sup>81</sup> (1965, 1959 : 97). Ce dernier appelle l'interjection « phrasillons affectifs », mis en opposition aux « phrasillons<sup>82</sup> logiques » comme *voici, voilà, oui, non*. Nous constatons aussi cet aspect affectif dans la définition de M. Grevisse (1980 : 1270) : l'interjection est « une sorte de cri qu'on jette dans le discours pour exprimer un mouvement de l'âme, un état de pensée, un ordre, un avertissement, un appel ». A. Goosse mentionne qu'il s'agit de « l'expression comme irrésistible d'une sensation ou d'un sentiment (tristesse, joie, etc.) » et que « le rôle de l'interlocuteur est négligeable » (ibid.).

J.-M. Barbéris (1995 : 206) remarque que les vocalisations des interjections jouent « le rôle de connecteurs et d'organiseurs ».

#### **1.3.1.4.6. L'importance de la mélodie**

Le caractère prosodique de l'interjection est mentionné par certains auteurs. Elle est souvent considérée comme un cri<sup>83</sup>. Selon Ch. Bally, elle est « une forme curieuse de la combinaison des « mots » et du « chant » » (1965 : 42). J. Damourette et E. Pichon (1930 : §742) remarquent la différence de sens en fonction des prosodies (cadence, mélodie), ce

---

<sup>78</sup> A. Goosse, id. : 1567, M. Riegel et al., 1994 : 462, par exemple.

<sup>79</sup> Nous observons ce point de vue aussi dans *L'Encyclopédie* de D. Diderot (t. VIII, p.828).

<sup>80</sup> César Odin, *Grammaire italienne*, 1645, p. 236, cité par J. Damourette et E. Pichon (id. : §744).

<sup>81</sup> L. Tesnière (1965, 1959) ne néglige pas totalement les « mots-phrases », malgré « leur caractère inanalysable et figé » qui « ne se prête donc mal à une **classification structurale** » qu'il a envisagé d'établir. Il a même proposé une typologie des mots-phrases.

<sup>82</sup> L'auteur utilise le terme « phrasillons » comme « mots-phrases ».

<sup>83</sup> L. Tesnière, id. : 171, J.-C. Chevalier et al., id. : 435, M. Grevisse, ibid.

qui rejoint le point de vue de M. Arrivé et al. (1986 : 342), de J.-C. Chevalier et al. (1997, 1964 : 434). Ces derniers affirment que c'est l'intonation et le contexte qui indiquent la valeur de l'interjection.

#### **1.3.1.4.7. Place de hein dans la catégorie de l'interjection**

*Hein* est un des éléments typiques de l'interjection<sup>84</sup>, même si les usages de *hein* ne se limitent pas aux emplois interjectifs. Il manifeste les caractéristiques basiques de l'interjection du point de vue morphologique : monosyllabique, invariable. La remarque de M. Grevisse (1980 : 1274-1275) résume les descriptions de *hein* dans les grammaires :

*Hein* « ne se dit que dans le discours familier. Tantôt il accompagne une interrogation, ou une phrase qui exprime l'étonnement, tantôt il s'emploie seul pour inviter l'interlocuteur à répéter une chose qu'on n'a pas entendue clairement ».

Le premier point de la citation de M. Grevisse porte sur le registre. Les interjections peuvent être considérées comme une manifestation brute et spontanée de sentiment du locuteur qui correspond à un cri, mais le caractère familier et même vulgaire est associé spécifiquement à *hein*<sup>85</sup>. En outre, l'emploi de *hein* visant à faire répéter est jugé « peu poli » comparé à *S'il vous plaît*, *Plaît-il ?*, *Pardon ?* et *Comment ?* (jugé « moins poli » que les trois premiers)<sup>86</sup>.

Lorsqu'il est considéré comme interjection, l'emploi de *hein* concerne en général le cas où il est utilisé seul avec le point d'exclamation et le point d'interrogation. D'autre part, comme le montre le deuxième point de la citation de M. Grevisse, *hein* peut accompagner également une interrogation, une phrase qui exprime l'étonnement, ou un ordre (M. Arrivé et al., 1986 : 439<sup>87</sup>), même si cet emploi est peu mentionné dans la rubrique sur l'interjection.

---

<sup>84</sup> Toutefois, *hein* ne figure pas dans la classification des interjections par L. Tesnière (1936).

<sup>85</sup> On le constate par exemple chez J.-C. Chevalier et al. (id. : 434).

<sup>86</sup> *Hein ?* est moins poli que *Quoi ?* jugé « très peu poli » dans le classement d'A. Goosse (id. : 1570).

<sup>87</sup> Ils citent *hein* avec *va*, *donc* en tant qu'interjections dont la présence renforce un ordre.

*Hein* marque-t-il l'autonomie syntaxique, sémantique et prosodique ? Que *hein* soit employé seul ou dans une phrase, cette question apparaît complexe : s'il s'agit de la fonction de demande de répétition, quel est le rapport avec la parole précédente de l'interlocuteur ? S'il s'agit de l'emploi avec une interrogation, comment *hein* y est-il lié du point de vue syntaxique et sémantique ? Cette diversité d'emploi est-elle commune avec d'autres interjections, par exemple comme *zut*, *hélas*, *ah*, etc. ? Il nous semble que les grammaires peuvent difficilement répondre à ces questions.

Une autre particularité de *hein* porte sur la fonction *phatique* de R. Jakobson. Ce dernier, en reprenant le terme de B. Malinowski, remarque la présence des « messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne [...], à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas » (1963 : 217).

Par exemple, M. Arrivé et al. (1986 : 343) considèrent également que *hein !* comme *n'est-ce pas ?* et *allô !* a une « fonction phatique évidente » et qu'il ne s'interprète donc que par rapport à leur contexte. M. Riegel et al. (1994 : 36), en citant *hein* avec *n'est-ce pas ?*, *bon*, *vous voyez*, *vous savez*, déclarent que la fonction phatique est un des phénomènes linguistiques qui caractérise le discours oral<sup>88</sup>. De ce point de vue, ces auteurs considèrent, contrairement à la remarque d'A. Goosse citée plus haut, que le rôle de l'interlocuteur n'est pas totalement négligeable dans la mesure où le locuteur essaie d'influencer l'interlocuteur en quelque sorte.

En revanche, G. Kleiber (2006 : 19) mentionne le « caractère involontaire des interjections émotives » dans le sens où l'interjection « ne nécessite guère de situation d'interlocution » et qu'« on lance des interjections, alors qu'on est tout seul ».

Par ailleurs nous constatons une vision de l'activité langagière d'un sujet qui se fonde sur une relation entre le sujet et le monde, dans la typologie des phrasillons de L. Tesnière (1965, 1959 : 98-99) : il les classe « suivant qu'ils expriment une attitude plus ou moins

---

<sup>88</sup> M. Riegel et al. signalent le « rôle de ponctuation du discours oral » de ces termes (ibid.), ce qui témoigne d'une nouvelle tendance des grammaires qui tendaient souvent à ne pas prendre en compte l'oral.

active ou passive du sujet parlant par rapport au monde extérieur », ce qui renvoie à une approche du type de celle des actes de langage.

### 1.3.1.5. *Hein* et Interrogation

*Hein* peut être mentionné dans les recherches sur l'interrogation que nous présentons par la suite. Dans le cadre de l'interrogation, *hein* est cité avec d'autres expressions telles que *n'est-ce pas ?*, *tu sais ?*, *croyez-vous ?*, *non ?*, *oui ?*<sup>89</sup>. Cependant la différence entre ces locutions n'est pas suffisamment explicitée. L'ouvrage collectif *La Question* montre que la définition même de l'interrogation peut être variable et que l'interrogativité de *hein* est discutable.

*Hein* peut figurer dans les rubriques sur l'interrogation dans les grammaires. Par exemple, P. Charaudeau (1992 : 593) cite *hein ?*, ainsi que *n'est-ce pas ?*, *vous voyez ?*, *vous comprenez ?*, pour une demande de compréhension (phatique) dans le chapitre sur l'interrogation<sup>90</sup>, alors que l'auteur ne traite pas de l'interjection en tant que catégorie. Parmi les auteurs de grammaire en FLE, G.-D. de Salins (1996 : 71) remarque que *hein ?* peut remplacer *n'est-ce pas ?* qui sert à « vérifier l'exactitude d'une information ». En général, les grammaires privilégient *n'est-ce pas* au détriment de *hein*, concernant les expressions qui assurent la fonction de demande à l'interlocuteur de son assentiment ou qui renforcent la question<sup>91</sup>.

W. Zwanenburg (1964), dans ses *recherches sur la prosodie de la phrase française*, étudie *hein*, *n'est-ce pas* (et sa variante /spa/), *tu comprends*, *oui*, *non*, etc. par rapport aux phrases qui se situent à la limite de deux classes des phrases interrogatives et énonciatives. Il distingue « des phrases demandant une réponse de la part de l'interlocuteur et des phrases ne présentant pas cette particularité, qu'on peut qualifier respectivement d'interrogatives et d'énonciatives » (1964 : 56).

---

<sup>89</sup> Par exemple, M.-B. Hansen (2001), R. M. Terry (1970).

<sup>90</sup> Par ailleurs, l'auteur ne compte pas *hein ?* parmi les « demandes de reprise d'un énoncé déjà émis », en citant seulement *quoi ?* et *comment ?*.

<sup>91</sup> Par exemple, les auteurs suivants citent uniquement *n'est-ce pas ?* : G. Le Bidois et R. Le Bidois (1938 : 14) et F. Brunot (1953 : 487, 569, 688), R.L. Wagner et J. Pinchon (1991, 1962 : 582), J.-C. Chevalier, et al. (1997, 1964 : 95), M. Arrivé et al. (1986 : 356), Y. Delatour et al. (1991 : 189).

Dans son ouvrage sur la syntaxe de l'interrogation, H. Renchon (1969) prend en compte *hein* parmi les « exposants » qui marquent l'interrogation totale. Il s'agit des « interrogations totales à valeur rhétorique » qui « ont complètement perdu toute caractéristique interrogative » et dont la « valence » interrogative s'est concentrée dans des « exposants » (1969 : 120). L'auteur appelle « exposants » les termes comme *hein*, *n'est-ce pas*, *tu sais*, *croyez-vous ?*, *non ?*, *oui ?*, *quoi ?*, en raison des similitudes avec « l'exposant grâce auquel les mathématiciens confèrent à une quantité donnée sa valeur réelle » (ibid.). L'auteur remarque que *hein* est « l'interjection interrogative et exclamative par excellence » et qu'« il est inutile de dire que “hein ?” appartient au langage fort peu apprêté ».

M. Dessaintes (1971) utilise le terme « auxiliaires de l'interrogation » pour les morphèmes discursifs, phrasillons, interjectifs et vocatifs servant de déclencheurs qui « sont destinés à solliciter expressément, voire à provoquer directement une réaction de l'interlocuteur » (1971 : 270). Il s'agit de *hein ?*, *n'est-ce pas ?*, *est-il pas vrai ?*, *non ?*, *oui ou non ?*, *dites ?*, *tu m'entends ?*, etc. L'auteur mentionne que « les questions peuvent être présentées de telle manière qu'elles entraînent telle(s) ou telle(s) réponse(s) ou tel(s) effet(s) de sens » (id. : 272).

À la différence de H. Renchon, M. Dessaintes tient compte de la réaction de l'interlocuteur afin de décrire la spécificité de l'interrogation avec ces auxiliaires. Nous verrons que cette prise en considération de la réaction de l'interlocuteur constitue un point important dans les analyses interactionnelles.

Selon N. Maury (1973a : 308), *hein* « peut jouer le rôle de “commutateur” c'est-à-dire entraîner par sa seule présence la perception d'une interrogation mais, en tant qu'élément redondant, joue souvent le rôle de “renforceur” ». Dans son étude suivante sur « la fonction interrogative des éléments post-posés », l'auteur conclut que « quelque que soit la mélodie, *hein* a une fonction morphologique » (1973b : 153).

B. J. Andrews (1989) considère *hein* comme « interrogative tags » avec *n'est-ce pas*, *non ?*, *oui ?*. L'auteur note les cas de renforcement de l'ordre, et de demande d'assentiment et d'approbation. Selon l'auteur, *hein* sert aussi à renforcer le contenu affectif et

émotionnel de l'énoncé qui peut même marquer une agressivité ou une provocation (1989 : 203-4).

Dans l'ouvrage collectif intitulé *La Question*, M.-M. de Gaulmyn (1991) note *hein* par rapport à la « question régulatrice de contrôle métacommunicationnel », c'est-à-dire la question qui « assure la gestion et le contrôle de la communication » (1991 : 314). Selon l'auteur, la question régulatrice fait partie des cinq types de questions, distingués en fonction des traits formels et fonctionnels.

L'auteur décrit le processus de la question avec *hein* comme suit :

« - 1<sup>o</sup> temps : "moi, j'énonce P<sup>92</sup>", sous la forme : "P hein", ou sous la forme modalisée : "si on veut P". Cela veut dire que "j'avance que tu énonces aussi P et que je te demande : est-ce que tu énonces en accord avec moi P ? ou encore : as-tu entendu, as-tu compris, approuves-tu P ?" »

- 2<sup>o</sup> temps : "j'attends que tu confirmes que tu énonces P", au moyen d'un régulateur verbal "oui", ou vocal "mhm", ou mimique. Cela veut dire que "nous co-énonçons chacun à notre place P". » (1991 : 305)

Dans cet ouvrage, C. Kerbrat-Orecchioni (1991) relève des « structures problématiques » qui sont des « cas de figure *intermédiaires* entre la question et l'assertion ». Il s'agit par exemple des questions « orientées ». Ce sont des énoncés qui se présentent formellement comme des structures interrogatives, mais dont le contenu est néanmoins partiellement asserté (1991 : 99). Selon l'auteur, des morphèmes tels que *hein ?*, *non ?*, *n'est-ce pas ?*, *bien*, *donc*, etc. sont des facteurs dont dépend l'éventuelle orientation d'une question.

C. Kerbrat-Orecchioni relève l'existence des « énoncés complexes en ce qu'on peut y voir à la fois de l'assertion et de la question », ce qui pose le problème de « savoir si ces deux composantes se combinent sur le mode de l'addition, ou de l'entre-deux » (id. : 107). De ce point de vue, l'auteur distingue une « demande de confirmation » d'une « demande d'assentiment ».

---

<sup>92</sup> P correspond à une proposition.

La demande de confirmation est liée aux prédicats factifs, alors que la demande d'assentiment est liée aux prédicats évaluatifs. En citant *c'est beau hein ?* comme exemple de la demande d'assentiment, l'auteur l'explique par « la superposition d'une assertion complète ("j'estime personnellement que c'est beau") et d'une question véritable ("et toi qu'en penses-tu?") » (id. : 108). Toutefois l'auteur reconnaît aussi l'ambiguïté de la distinction entre la demande de confirmation et d'assentiment, en prenant l'exemple de *Il fait beau hein ?* et de *Il pleut hein ?* :

« "Il fait beau hein ?" est ambigu : (1) "je trouve qu'il fait beau et toi ? : demande d'assentiment, addition d'actes ; (2) "il me semble qu'il fait beau mais je n'ai pas vraiment accès à l'information en question, dis-moi ce qu'il en est effectivement, toi qui es près de la fenêtre" : demande de confirmation, acte intermédiaire - l'énoncé ayant alors exactement le même statut que "Il pleut hein ?" dans son acceptation (1) demande de confirmation, mais il peut aussi s'agir de (2) assertion + question phatique ("qu'est-ce que tu dis de cette situation ?"), la distinction entre les deux cas de figure reposant toujours sur des données à la fois contextuelles et prosodiques. » (ibid.)

Cette remarque montre paradoxalement que la distinction entre la demande d'assentiment et de confirmation ne dépend pas finalement de la nature de prédicats (factifs ou évaluatifs) et que cette distinction n'est pas discriminatoire par rapport aux emplois d'un énoncé terminé par *hein*. Autrement dit, soit pour une demande d'assentiment, soit pour une demande de confirmation, on peut employer *hein*.

Par ailleurs, C. Kerbrat-Orecchioni considère comme des « actes *successifs* »<sup>93</sup> l'opposition entre *il fait beau, hein ?* et *hein qu'il fait beau ?*, ainsi qu'entre *il fait beau, n'est-ce pas ?* et *n'est-ce pas qu'il fait beau ?* (1991 : 105).

Dans ce livre, L. Fontaney (1991) présente une étude des énoncés interrogatifs où la valeur interrogative est marquée par l'intonation en absence de marqueurs formels. L'auteur effectue, dans ce cadre de recherche, une analyse sur les questions comportant *hein*, en utilisant la classification des questions fondée sur les relations interpersonnelles

---

<sup>93</sup> D'ailleurs elle remarque que « mais curieusement, "non qu'il fait beau?" est agrammatical », ce qui représente, nous semble-t-il, une des limites de l'approche interactionnelle dans la mesure où cette agrammaticalité est difficilement expliquée par la considération des actes successifs.

concernant « l'état du savoir »<sup>94</sup> (id. : 118), et en prenant en compte l'intonation. L'auteur se sert de la notion de « superposition » ou de « cumul d'actes » dans le cas de *hein* employé en fin d'énoncé ; l'acte de questionner est assurée par *hein*, alors que l'acte d'asserter est exprimée par le reste de l'énoncé.

Selon l'auteur, la plupart des *hein* trouvés dans ses corpus, étant employés en fin d'énoncé, « posent une question métadiscursive » : « l'interrogatif "hein" ne pose pas de question sur la valeur de vérité de ce qui est asserté, mais sur la perception de cette assertion par l'interlocuteur » (id. : 140).

D'abord, « la valeur précise de cette question dépend de la nature de l'assertion » (id. : 143), et ensuite, 1) soit « l'interlocuteur est incité indirectement à agir en fonction de l'information donnée » dans une question fonctionnant comme une demande de renseignement sur la réalité objective (*de re*), ainsi que dans une question réactive qui porte sur ce que l'autre a dit (*de dicto*), 2) soit « l'interlocuteur est invité à exprimer son accord avec son partenaire, c'est-à-dire à agir verbalement » dans le cas où l'information assertée concerne le sentiment du locuteur (*de sententia*) (id. : 144).

L'auteur mentionne que selon le contenu sémantique de l'assertion, *hein* comprend des sens tels que « tu as compris ce que j'ai dit ? », « tu sais cela ? », « tu te rends compte des conséquences ? », « tu comprends mon point de vue ? », « tu es d'accord avec moi ? » (id. : 140). Dans tous les cas, *hein* est considéré comme « un instrument qui promeut l'interaction » (id. : 144).

V. Traverso (1991) tient compte de l'intervention marquée par *hein* dans l'analyse des « commentaires » qui apparaissent dans une conversation familière. Son étude a pour objectif de déterminer la valeur illocutoire des interventions qui « semblent avoir une valeur illocutoire "floue" », c'est-à-dire, qui « semblent questionner et asserter tout à la fois » (id. : 201). L'auteur remarque que *hein* est « un marqueur ambigu, sa présence ne suffit pas à déterminer la valeur illocutoire des interventions qui le contiennent » (id. : 206)

---

<sup>94</sup> Le locuteur ne sait pas / croit savoir / sait ; L'interlocuteur est possible qu'il sache / il est probable qu'il sait / il est à peu près certain qu'il sait.



et que la présence de *hein* attribue un fonctionnement commun entre les interventions A-event et B-event<sup>95</sup> (id. : 220). L'utilisation de *hein* « fonctionne comme un marqueur de complicité » (id. : 221)<sup>96</sup>. C'est-à-dire,

« Le locuteur présente l'information contenue dans son intervention comme déjà partagée ; ce faisant, il se pose comme apte à savoir ce que l'autre fait (a fait) ou pense. Ce qu'il attend de son interlocuteur, c'est un assentiment sur ce fait même » (ibid.).

V. Traverso considère qu'« il s'agit dès lors bien plus de demandes d'assentiment que de demandes de confirmation » (ibid.) et que cette demande d'assentiment marquée par *hein* « se situe dans l'ensemble des activités de régulation de l'interaction, et plus particulièrement de régulation de la relation » (1991 : 223).

L'auteur remarque que, lorsque l'interlocuteur fait une réfutation à l'intervention avec *hein* (de type, *c'est beau hein*), l'interlocuteur « ne pourra exprimer son désaccord qu'avec "des pincettes" (euh... et ben..., etc...) », puisqu'« il exprime alors non seulement un désaccord avec son interlocuteur (il ne trouve pas beau), mais en plus, il exprime que l'autre s'est trompé en pensant cette impression (trouver beau) partagée » (id. : 222).

Dans cet ouvrage, les explications des phrases avec *hein* s'effectuent en liaison avec les actes de parole, ainsi que dans le cadre de l'interaction entre les locuteurs. Dans cette approche interactionnelle, nous constatons que la notion de question elle-même est discutable et que l'interrogativité de *hein* n'a pas une évidence<sup>97</sup>.

Par ailleurs, V. André (2006 : 386-7) remarque que

« le marqueur *hein* prenant une valeur de demande de confirmation ou de vérification de la compréhension des énoncés qui viennent d'être produits ou des faits qui sont évoqués peut jouer le rôle d'un interrogatif nécessitant une réponse ».

---

<sup>95</sup> L'auteur a adopté un critère des catégories proposées par W. Labov et D. Fanchel (1977) pour le classement des interventions : « Une intervention "A-event" (le locuteur produit une intervention sur un fait que lui-même connaît) est assertive. Une intervention "B-event" (le locuteur produit une intervention sur un fait que son interlocuteur connaît) est assertive » (id. : 205).

<sup>96</sup> Également V. Traverso (1996 : 60sqq.).

<sup>97</sup> Ce qui rejoint la remarque de I. Légise (1999 : 313) selon laquelle *hein* n'a jamais une valeur interrogative.

Sans entrer dans la discussion sur la notion de question, nous verrons que l'emploi de *hein* peut solliciter ou non de l'interlocuteur une réponse ou une réaction. La nécessité de répondre ne contraint pas l'usage de *hein*.

### 1.3.1.6. Caractéristiques distributionnelles de *hein*

Quelles sont les caractéristiques distributionnelles de *hein* ? V. André (2006 : 391) remarque que « le marqueur *hein* ne semble pas, d'un point de vue syntaxique, posséder une place fixe dans l'intervention d'un locuteur ». Cette position rejoint celle de C. Benzitoun (2004) qui considère *hein* et *bon* comme « inserts »<sup>98</sup>, mots qui ne peuvent pas entrer dans une relation syntaxique avec un autre élément. Toutefois nous verrons que *hein* ne peut pas occuper n'importe quelle place dans la chaîne langagière.

Les caractéristiques distributionnelles de *hein* ne sont pas clarifiées dans la littérature. Citons les descriptions des grands dictionnaires sur *hein* « employé avec une phrase ». Selon le *Grand Robert*, *hein* se joint 1) « à une interrogation pour la renforcer » (a), ou 2) « à une phrase (interrogative ou exclamative) pour marquer la surprise<sup>99</sup>, l'étonnement » (b), « pour demander une approbation, solliciter un consentement » (c), « pour renforcer un ordre, une menace » (d) et « pour exprimer une joie triomphante » (e).

(a) *Hein ? que faire ? ; Qu'en penses-tu, hein ?*

(b) *Hein ? que me chantez-vous là ? ; Hein ? en voilà une histoire !*

(c) *Vous viendrez, hein ? ; Ça la fout mal, hein ?*

(d) *Attention à vous, hein ? ; Et pas de rouspétance, hein ?*

(e) *Hein ? qu'est-ce que je vous avais dit ? ; Ça te la coupe, hein ?*

La description de *TLF* est plus détaillée, mais correspond de manière globale à celle de *Grand Robert*. Pour le renforcement d'un ordre (d), *TLF* note que l'emploi de *hein* avec un

---

<sup>98</sup> Concernant « inserts », voir D. Biber et al. (1999 : 14.3.3)

<sup>99</sup> Pour I. Léglise (1999 : 406), cet effet de « surprise » « n'est qu'une conséquence de la confrontation entre l'attente du locuteur et les actions ou les paroles de l'interlocuteur ».

impératif est « pour signifier à l'interlocuteur qu'on réclame de lui non seulement d'obéir mais aussi d'acquiescer à l'ordre qu'il donne ».

Nous observons dans ces exemples qu'il y a deux types de constructions : 1) *Hein ? X ?* ; 2) *X, hein ?*. Le premier type peut se confondre avec l'emploi de *hein* seul ou avec celui de *hein* en initial d'énoncé, selon le lien avec la suite de *hein*. Le deuxième type peut être considéré comme l'emploi de *hein* en fin d'énoncé, lorsqu'il n'y a pas de pause avant *hein*.

Par ailleurs, *TLF* répertorie l'emploi de *hein* en incise dans l'énoncé comme *A-t-il forci, hein, depuis l'automne ?*, ce qui ne figure pas dans le *Grand Robert*.

Nous pouvons résumer la position de *hein* dans un tour de parole de manière suivante : *hein* peut être seul constituant d'un tour de parole (a). Ce marqueur peut également faire partie d'un énoncé dans lequel il peut être en position initiale (c), incise (f), (g), (h) ou finale (e). Nous entendons par « faire partie d'un énoncé » que *hein* n'est pas détaché du reste de l'énoncé au niveau interprétatif et prosodique. À l'intérieur d'un énoncé, *hein* peut être indépendant (f), mais aussi attaché avec l'élément qui le précède (g) ou qui le suit (h) du point de vue interprétatif et prosodique. *Hein* peut s'employer avec un autre énoncé dans un tour de parole, c'est-à-dire que *hein* est détaché d'avec ce qui le suit (b) ou d'avec ce qui le précède (d). Dans la liste suivante, par commodité, le point d'interrogation signifie une coupure avec ce qui suit, c'est-à-dire la fin d'un énoncé<sup>100</sup> ; la virgule représente une coupure à l'intérieur d'un énoncé.

---

<sup>100</sup> Il peut être remplacé par le point d'exclamation, selon les conventions habituelles de l'écrit.

- (a) Hein ?
- (b) Hein ? X
- (c) Hein X
- (d) X ? Hein ?
- (e) X, hein ?
- (f) X, hein, Y
- (g) X hein, Y
- (h) X, hein Y

Selon les auteurs, les regroupements varient : les types (b) et (c) peuvent être considérés comme étant « en position initiale », par exemple.

### **1.3.1.7. Caractéristiques sémantiques et fonctionnelles de *hein***

#### **1.3.1.7.1. Synonymes de *hein***

Notons les expressions données en tant que synonyme de *hein* dans la littérature. Employé comme une demande de répétition, *hein* « est perçu comme variante familière de *pardon* ou *comment* » (D. Delomier, 2000 : 233).

Par ailleurs, G. Dostie et S. de Sève (1999) comptent *hein ?* dans le « paradigme d'expressions interactives qui sollicitent l'accord ou l'approbation », avec *n'est-ce pas ?*, *O.K. ?*, *tu comprends ?*, *tu me suis ?*, *t'sais ?*<sup>101</sup>, etc. Le *Grand Robert* indique également *n'est-ce pas ?* et *non ?*. En tant que « ponctuant », *hein* se trouve avec *là*, *tu sais/vous savez*, *n'est-ce pas*, *je veux dire*, *moi*, *osti*, *vois-tu*, *il/elle dit*, *j'ai dit* (D. Vincent et D. Sankoff 1992).

Une remarque de V. André (2006 : 366) attire notre attention : « *donc* pourrait représenter une variante formelle de *hein* dans un discours surveillé ». *Donc* est un terme typique des « connecteurs ». De façon très générale, les connecteurs et les particules énonciatives tel que *hein* sont des catégories distinctes dans les typologies des MD : ce sont des catégories qui se confondent difficilement.

---

<sup>101</sup> Selon les auteurs, il s'agit de « *t'sais* vérificateur » qui n'accepte pas les variations *tu sais/vous savez*.

De plus, tous les emplois de *hein* ne peuvent pas être remplacés par *donc*. Si *hein* est remplaçable avec *donc*, il s'agirait d'une construction du type P *hein* Q, qui n'est pas une construction typique de *hein* dans la littérature. Il serait nécessaire d'avoir une analyse plus fine sur les propriétés de *donc*, afin de pouvoir comparer avec *hein*. Nous n'aborderons pas ici les détails de ce problème, mais une éventuelle comparaison avec *donc* nous permettra d'illustrer certains emplois de *hein*.

I. Léglise (1999 : 340) constate « l'identité de *hein* par rapport à *quoi* (dans leurs emplois communs de « demande de confirmation ») », à partir des « manipulations de substitution ». Toutefois le fait que deux marqueurs peuvent s'employer dans le même cotexte permet-il de conclure qu'ils sont identiques dans cet emploi ? Certes il se peut qu'un emploi de *hein* coïncide avec un emploi de *quoi* dans un cas spécifique. Mais l'emploi décrit tel que « demande de confirmation » nous semble trop large pour considérer *hein* et *quoi* comme identiques, parce que 1) l'usage de *quoi* n'est pas toujours possible dans tous les cas de *hein* fonctionnant comme demande de confirmation, 2) la valeur de *quoi* n'est pas nécessairement identique avec celle de *hein*, même si ces deux marqueurs s'emploient dans le même co-texte, en marquant une demande de confirmation. Une comparaison minutieuse de *hein* et de *quoi* permettra de dégager les propriétés de chaque marqueur.

#### **1.3.1.7.2. Hein a-t-il un « sens » ?**

*Hein* peut être considéré comme élément « désémantisé » (D. Vincent : 1993). Selon F. Gadet et F. Mazière (1986 : 62), certains emplois de *hein* et de *n'est-ce pas*, ainsi que *bon*, *ben*, *j(e) veux dire*, *justement* ont perdu complètement « leur sens segmental ». Toutefois D. Delomier (1999 : 145) remarque qu'« il est difficile de continuer à considérer *hein* comme *particule désémantisée* ». M. Darot et M. Lebre-Peytard (1983 : 91) considèrent également que *hein* est loin d'être une expression « vide de sens ».

Ce problème est lié fondamentalement à la définition de « sens ». Certes *hein* n'a pas de valeur référentielle : il ne réfère en aucun cas à un objet au monde. Toutefois *hein* n'est pas

non plus un simple « bruit » dont le fonctionnement est totalement aléatoire<sup>102</sup>, comme le prouvent les caractéristiques fonctionnelles et interactionnelles notées par les chercheurs. Nous les présenterons dans le chapitre suivant ; nous verrons que l'ensemble de ces fonctions ne représente pas suffisamment les propriétés langagières de *hein*.

### **1.3.1.7.3. Caractéristiques fonctionnelles de hein**

Les usages de *hein* sont décrits « en fonction des actes de parole réalisés par le locuteur » (V. André, 2006 : 373). Tout d'abord, de nombreux chercheurs reconnaissent que le marqueur *hein* a un fonctionnement interactif (V. André, 2006 : 390, K. Beeching, 2002 : 157, M. Darot et M. Lebre-Peytard, 1983 : 90). Selon la typologie de G. Dostie (2001 : 68), *hein ?* est un « Marqueur d'interaction », plus précisément, un « Marqueur d'appel à l'écoute ». Les marqueurs d'appel à l'écoute, tel que *hein ?*, *n'est-ce pas ?*, *t'sais ?*, *tu comprends ?*, etc., « servent à solliciter et à vérifier l'existence, la qualité et le maintien du contact avec le destinataire (appel à l'attention, appel de régulateur, demande de ratification ou d'approbation discursive) » (ibid.).

La caractéristique de « rappel de connivence » (M. M. J. Fernandez : 1994) ou d'« indice de consensualité » (D. Delomier, 1999) ne représente pas l'ensemble des emplois de *hein*, comme le remarque I. Léglise (1999 : 321-2).

Nous énumérerons maintenant les différentes expressions qui caractérisent le sens de *hein* : il apparaîtra alors que c'est le contexte pragmatique qui entraîne les différences descriptives.

#### **I. Demande de répétition**

L'entrée première du *Grand Robert* de *hein* porte sur celui qui « s'emploie seul, soit pour inviter l'interlocuteur à répéter une chose qu'on a ou qu'on feint<sup>103</sup> d'avoir mal

---

<sup>102</sup> De ce point de vue nous ne partageons pas l'avis de C. Bremond pour qui *hein* « se situe à la limite du « bruit » et qu'il n'est pas véritablement articulé (2002 : 30).

<sup>103</sup> I. Léglise (1999 : 301) remarque que « pour l'analyste, il est toutefois difficile d'inférer, dans des exemples moins évidents qu'une pièce de théâtre, si un locuteur "feint" ou pas d'avoir entendu, et si *hein*

entendue, soit pour l'interrompre avec impatience ». Cet emploi seul est noté également en premier dans le *TLF*. Selon ce dernier, *hein* « est énoncé en réaction à une parole de l'interlocuteur » « pour demander à l'interlocuteur de compléter, expliciter une information ou éclaircir son attitude ». V. André (2006) appelle cet emploi une « demande de reprise ».

I. Léglise (1999 : 344) distingue le cas de la demande de répétition du cas où *hein* seul constituant d'un énoncé n'est pas « une demande de répétition stricte » dans la mesure où « le locuteur, ayant entendu qu'on l'appelle, ne demande pas à son interlocuteur de répéter son prénom, mais l'invite à poursuivre son intervention » :

A2 - Jérôme !

A3 - **hein** ?

A2 - tu prends tes bouées hein

A3 - ouais ouais

Dans ce cas, à la différence de l'auteur, nous pensons que l'usage de *hein* ne spécifie pas si le locuteur demande à l'interlocuteur de répéter la même chose ou non. On sait par la transcription que A2 a poursuivi son intervention, mais au moment de son intervention A2 aurait pu répéter (dire *Jérôme* !), ou simplement dire autre chose. Ce qu'indique *hein*, ce n'est pas de répéter sa parole, ni de poursuivre son intervention, mais de valider l'existence de l'intervention de l'interlocuteur sans valider son contenu (*tu as dit quelque chose, mais je ne sais quoi*). Nous y reviendrons.

Par ailleurs, I. Léglise remarque que, par rapport à *oui* ? qui sollicite la poursuite de l'intervention, « avec *hein* ?, on a l'impression que l'interlocuteur n'écoutait pas, qu'il n'était pas attentif » (ibid.). Cela est dû, selon nous, au fait que l'emploi de *oui* ? valide le contenu de ce que l'interlocuteur vient de dire, à la différence du cas de *hein* ?. Avec ce dernier, le locuteur sait que son interlocuteur lui a dit quelque chose, sans savoir ce que c'était, alors qu'avec *oui* ?, le locuteur a compris (ou au moins il a cru comprendre) ce que son interlocuteur a dit. Nous reviendrons également sur cette question.

---

participe d'une stratégie quelconque du locuteur ». Mais est-il vraiment possible de déterminer dans l'ordre linguistique si le locuteur n'a pas entendu ou s'il fait semblant ?

## II. Demande d'obtempérer

I. Léglise (1999 : 347) introduit la valeur de « demande d'obtempérer ». Il s'agit du cas où « le locuteur, énervé par ce qui précède, énonce qu'il a atteint une certaine limite, que cela suffit », tel que dans l'énoncé « *ho hé hein bon !* où chacun des morphèmes est détaché » (ibid.).

## III. Manifester les états d'âme du locuteur

Selon M. M. J. Fernandez (1994 : 216), *hein !* sert à ancrer « implicitement les attitudes, les intentions, voire les états d'âme de l'énonciateur<sup>104</sup> ».

## IV. Reprise oratoire

I. Léglise (1999 : 350) mentionne la valeur de « reprise oratoire » de *hein* employé en initiale d'énoncé :

A2 - oui je trouve qu'on achète beaucoup trop

A1 - hein ? non mais après c'est:

Dans ce cas, « le locuteur part des paroles de son interlocuteur et lui demande de confirmer ce qu'il a dit », « sans qu'une réponse soit attendue puisque le locuteur enchaîne directement la suite de l'énoncé » (d'où « oratoire ») (id. : 351). L'auteur propose une glose comme « *tu dis qu'on achète beaucoup trop ? non mais après c'est:* » (id. : 351). Selon l'auteur, cet emploi correspond au rôle au « rôle de phatiques, aidant à temporiser la réaction du locuteur » (ibid.).

## V. Attirer et maintenir l'attention de l'interlocuteur

*Hein* sert non seulement d'attirer l'attention de l'interlocuteur (I. Léglise, 1999 : 345-6), mais aussi de maintenir son attention. J.-L. Malandain (1983 : 87) considère *hein* comme « indicateur pragmatique d'une volonté de forte relation, d'accrochage ou de captation de l'interlocuteur ». *Hein* s'emploie « lorsque le thème de l'échange demande

---

<sup>104</sup> L'énonciateur correspond ici au locuteur, selon notre terminologie.



une concentration particulière ou nécessite la compréhension d'une explication, d'une démonstration ou d'une programmation » (V. André, 2006 : 380). C. Kerbrat-Orecchioni (1990 : 18) appelle « capteurs » des locutions telles que *hein*, *n'est-ce pas*, *tu sais*, *tu vois*, *dis*, *je te dis pas*, *je vais te dire*.

## VI. Demander une approbation de l'interlocuteur

Selon B. J. Andrews (1989 : 203), employé en fin d'énoncé, *hein* indique que le locuteur cherche un accord ou une approbation de l'auditeur. L'auteur remarque que souvent l'ajout de *hein* marque un peu d'hésitation qui suggère que le locuteur n'est peut-être pas complètement certain de la réaction de l'auditeur. M. M. J. Fernandez (1994 : 215) considère également *hein* comme particule énonciative « d'appel à l'approbation », « qui sert à vérifier implicitement si l'allocataire suit toujours le raisonnement et/ou est toujours d'accord ». I. Léglise (1999 : 365) appelle cet emploi « demande de confirmation ».

Concernant cette fonction de « demande d'approbation », D. Delomier (1999 : 145) souligne l'importance du schéma mélodique montant sur *hein* qui affecte considérablement cette fonction :

« s'il est ressenti comme marque de consensualité, c'est que la structure prosodique et le schéma mélodique fortement montant qui l'affectent habituellement traduisent la volonté du locuteur d'établir avec l'autre une convergence de regards ou de points de vue sur un dire ou un fait ».

Cette remarque confirme celle d'I. Léglise (1999 : 390) : « le locuteur attend une réponse de son interlocuteur dans les cas où la courbe intonative se trouve au niveau 4<sup>105</sup> ».

Par ailleurs, I. Léglise (1999 : 353) mentionne la valeur de « demande de soutien » de *hein*, employé en initiale d'énoncé, qui peut être glosé par « *pas vrai que...* ». Selon l'auteur, « il s'agit d'une demande de confirmation » (ibid.) :

A1 - hein Yves toute façon tu l'aurais vu ?

---

<sup>105</sup> L'auteur distingue quatre niveaux de l'intonation : le niveau quatre est le plus haut.

D. Taulelle (1984 : 130) note également dans le langage d'enfant les formules comme « *hein X* », « *hein que X* », « *hein ouais (ou oui) X* » ou « *hein ouais que X* » : *maman, hein ouais, il est l'heure de s'coucher....* L'auteur les considère comme « une fausse question » dans le sens où « le locuteur *force* l'accord » et qu'« il fait comme s'il allait de soi que son interlocuteur était d'accord » (ibid.). Pour l'auteur, l'origine de ces formules est *hein* que « l'on rencontre en fin d'énoncé, post-interrogation sur l'énoncé qui vient d'être dit » (1984 : 131).

## **VII. Solliciter une réaction de l'interlocuteur**

L'emploi de *hein* sert non seulement à demander un assentiment, une approbation ou une confirmation à l'interlocuteur, mais aussi à solliciter une simple réaction de sa part. En relevant la haute fréquence de *hein* dans les interactions mère-bébé recueillies par Marie Le Blanc, L. Fontaney (1991 : 144) note l'usage de *hein* suivant une question dont *hein* répète l'intonation montante : *qu'est-ce que c'est hein*. L'auteur le considère comme une répétition de la question qui sollicite fortement une réponse (ibid.). I. Léglise (1999 : 372) remarque également cette valeur d'« injonction à répondre ».

C. Kerbrat-Orecchioni (1990 : 172) mentionne que *hein ?*, ainsi que *qu'est-ce que tu en penses ?* est « un indicateur plus explicite de fin de tour » que le locuteur peut utiliser lorsque son interlocuteur prend la parole trop tard.

## **VIII. Injonction sous forme d'une vérification**

I. Léglise (1999 : 359) introduit la valeur d'« injonction sous forme d'une vérification » et celle de « vérification que l'ordre a été compris », qui correspondraient à la valeur (d) « renforcement d'un ordre » dans la citation de *Grand Robert*. Pour les caractéristiques prosodiques de cet emploi, nous y reviendrons plus loin.

## IX. Vérifier la réception de l'interlocuteur

V. André (2006 : 386) remarque que « le locuteur en place, en produisant *hein* à un moment précis de son discours, peut veiller à la bonne réception de ses propos par ses interlocuteurs ». Selon l'auteur, *hein* est un « point de contrôle »<sup>106</sup> dans les interactions (id. : 385). Le *contrôle* signifie ici de « vérifier et avoir la maîtrise d'une situation » (id. : 385-6).

## X. Faciliter la convergence

L'emploi de *hein* ne signifie pas forcément que le locuteur attend une réaction de la part de l'interlocuteur : M. M. J. Fernandez (1994 : 216) mentionne l'usage de *hein* dans le discours monologique.

V. André remarque que « l'animateur de la réunion n'attend pas de feed-back de la part de ses interlocuteurs même si le marqueur *hein* participe, [...], à l'interactivité et à la coopération du discours » (2006 : 364-5) et que « le marqueur *hein* apparaissant fréquemment dans des discours collaboratifs mais non coopératifs et non consensuels, sa présence semble faciliter la convergence des participants vers un même point de vue » (id. : 392).

De ce point de vue, l'auteur propose de considérer *hein* non seulement comme un « marqueur interactif de collaboration », mais comme « marqueur interactif de convergence » qui englobe d'autres valeurs pragmatiques associées à ce marqueur (ibid.). Selon l'auteur, l'actualisation de *hein* contribue « à la construction d'interactions convergentes dans le sens où le locuteur implique son interlocuteur dans son propre discours, il lui laisse le temps de prendre en considération ses propos, il évite un discours véhément en conservant le même ton et en balisant son discours » (2006 : 389).

Cette position rejoint celle de M. M. J. Fernandez (1994 : 152) selon laquelle la fonction de « rappel de connivence » constitue le tronc sémantico-pragmatique commun de *hein*.

---

<sup>106</sup> Il s'agit d'« un moment *t* dans le discours pendant lequel le locuteur en place effectue une activité lui permettant de poursuivre son discours » (id. : 386).

## **XI. Faire référence à certains sujets**

Selon V. André (2006 : 376), « lorsqu'un locuteur actualise le marqueur *hein* il peut faire référence à tout ce qu'il vient de produire auparavant ou à des discours émis dans d'autres situations de communication ». M. M. J. Fernandez (1994 : 152) note également l'emploi de *hein* comme une sorte de « clin d'œil » complice qui réactive l'allusion à un savoir partagé.

Concernant cet emploi, I. Léglise distingue la valeur de « rappel d'un déjà-dit » (1999 : 361), celle d'« insistance sur un savoir partagé » (id. : 378), celle de « rappel d'un savoir contradictoire » (id. : 381) et celle d'« insistance sur un fait qui aurait dû être connu » (id. : 382).

## **XII. Insister sur certaines des paroles**

V. André (2006 : 383) souligne que « le locuteur peut insister sur certaines de ses paroles, notamment sur l'unité qu'il vient de produire, et demander implicitement à ces interlocuteurs de prendre en compte leur importance et leur poids », en employant *hein* dans le sens de « est-ce que vous vous rendez compte ? ». I. Léglise (1999 : 377) mentionne également la valeur de « demande de prise en compte d'un fait nouveau ».

Par ailleurs, M. Darot et M. Lebre-Peytard (1983 : 91) signalent que *hein* « peut indiquer la présence d'un **non-dit** dans le discours » et qu'« il ne permet pas d'en comprendre la portée, mais il en signale l'existence ». Selon les auteurs, *hein* « souligne l'argumentation développée par le locuteur », dans la mesure où « pour étayer son raisonnement, il sollicite l'assentiment de son interlocuteur, et fait semblant de lui laisser la possibilité d'intervenir, même s'il ne la lui accorde pas » (ibid.). Dans ce cas, *hein* fonctionne comme un indice permettant de déceler un implicite du discours et de signaler que ce qui est affirmé a déjà été présenté, en jouant même rôle que « *vous vous rappelez, comme je l'ai dit, je vous l'ai dit...* » (ibid.). Finalement *hein* peut faire référence non seulement à un déjà-dit, mais aussi à un non-dit.

M. M. J. Fernandez (1994 : 152) remarque également que *hein* peut servir « à souligner et délimiter un constituant particulier mis en emphase ». Cet emploi « emphatisant » peut être « lié au contexte énonciatif du discours pédagogique » (id. : 153).

### **XIII. Souligner les structurations de l'énoncé**

Certains emplois de *hein* et de *n'est-ce pas*, ainsi que *bon*, *ben*, *j(e) veux dire*, *justement* « viennent souligner certaines structurations de l'énoncé » (F. Gadet et F. Mazière, 1986 : 62). Selon M. M. J. Fernandez (1994 : 216), *hein*, ainsi que *OK*, servent à marquer les étapes du raisonnement : cette fonction de « bornage » (M. M. J. Fernandez) correspondrait à ce que certains auteurs appellent « ponctuants » (D. Vincent, M.-A. Morel). I. Légise (1999 : 374) remarque que ces *hein* « semblent localement proches de *là* ».

### **XIV. Marque d'une hésitation**

*Hein* peut être considéré comme des « marques d'hésitation » au même titre que *euh* et *mmh* (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 42). M. M. J. Fernandez (1994 : 247) note également que les particules énonciatives sont « souvent assimilées à des “pauses remplies” » : par exemple, C. Maury-Rouan (2001) considère *euh*, *quoi* et *hein* comme des pauses remplies.

### **XV. Auto-assurance**

D. Delomier observe que *hein* n'est pas toujours associé à une intonation montante. De ce point de vue, l'auteur considère que *hein* n'est pas « un simple *indice de consensualité* » : *hein* est décrit non seulement comme « un élément qui permet au locuteur de s'assurer de l'accord de son interlocuteur », mais aussi comme « un accord que le locuteur établit avec lui-même, sorte « d'auto-assurance » qu'il éprouve le besoin d'explicitier » (1999 : 145).

#### 1.3.1.7.4. Description culiolienne de hein

I. Légise (1999) propose une caractérisation invariante de *hein* dans le cadre de la théorie développée par A. Culioli :

« Étant donné un dire P, *hein* fait accéder P au statut d'enjeu intersubjectif entre  $S_0$  et  $S_0''$ . [...] Étant donné un dire P suppose que quelque chose ait été proféré avant *hein*. [...] Un enjeu signifie un espace ou un champ de forces défini par la relation entre  $S_0$  et  $S_0''$ ;  $S_0$  et  $S_0''$  constituent donc deux instances de validation par rapport à P. » (1999 : 394)

« *hein* marque toujours la construction d'une deuxième position énonciative,  $S_0''$ , en tant qu'instance de validation potentielle de P. » (id. : 395)

L'auteur explique les seize valeurs dégagées du point de vue interprétatif en fonction

- 1) du point de départ ( $S_0$ ,  $S_0''$ , un préconstruit attribué à l'une ou à l'autre position) ;
- 2) de l'altérité construite (si elle est neutralisée :  $S_0=S_0''$  ou activée :  $S_0''\neq S_0$ ) ;
- 3) de l'attente du locuteur (s'il attend une réponse ou une action de son interlocuteur et s'il s'en remet à lui) ;
- 4) du résultat visé (si la position  $S_0$  est renforcée par rapport à  $S_0''$  :  $S_0 / S_0''$  ou l'inverse, si on insiste sur l'altérité entre  $S_0''$  et  $S_0$  ou si on insiste sur leur identité ( $S_0''\rightarrow S_0$ ) (id. : 402).

Comme le remarque l'auteur (id. : 397), « une description approfondie du calcul du sens de chacune des valeurs par rapport à l'invariant proposé » n'est pas son objectif. La « monstration détaillée » n'est donc pas un enjeu. Le tableau récapitulatif (id. : 403) montre bien que les seize valeurs sont issues de différents calculs, mais il ne nous permet pas vraiment de les reconstituer et de rendre compte la variété des emplois.

L'auteur mentionne par ailleurs la ressemblance entre certaines valeurs. Cela laisse apparaître une sorte de contradiction : d'une part, la caractérisation invariante proposée nous paraît si générale qu'elle pourrait être appliquée aux autres MD. Et d'autre part, la distinction des différentes valeurs selon les quatre critères est si complexe (par manque d'explication) qu'elle ne permet pas nécessairement de faire un lien avec la caractérisation invariante.

Notons néanmoins quelques points sur les critères proposés. 1) Le point de départ. L'auteur différencie « les cas où la position de  $S_0$  est première des cas où l'on construit  $S_0$

à partir de  $S_0''$  » (id. : 395). Par exemple, dans la valeur de « demande de répétition » (a), celle de « poursuite d'interaction » (b), et celle de « reprise oratoire » (c), on construit  $S_0$  à partir de  $S_0''$ , dans la mesure où «  $S_0$  indique qu'il prend en compte les paroles de  $S_0''$  » (id. : 398) :

(a) A1 - t'avais combien de fréquence haute ?

A2 - **hein** ?

A1 - t'avais combien de fréquence haute ? / 604 ?

(b) A2 - Jérôme !

A3 - **hein** ?

A2 - tu prends tes bouées hein

(c) T - qu'est-ce que ça implique ?

A2 - **hein** ? ben ça implique qu'on avait la bande 39 D sur cette short [...] (id. : 398)

Nous nous confrontons ici à un problème notionnel que nous repréciserons plus loin : pour nous le coénonciateur<sup>107</sup> est une instance séparable mais non nécessairement séparée de l'énonciateur, et ce dernier est l'origine de l'énoncé. Dans ce sens, on ne construit pas l'énonciateur à partir du coénonciateur. La prise en compte des paroles précédentes de l'interlocuteur (et non du coénonciateur) pourrait être considérée de façon suivante : l'énonciateur valide P qui est valable pour le coénonciateur.

Par ailleurs, concernant les quatre valeurs de ponctuations, « demande de prise en compte d'un fait nouveau », « rappel d'un savoir contradictoire », « insistance sur un fait qui aurait dû être connu » et « insistance sur un savoir partagé », l'auteur considère le même mécanisme : « le locuteur énonce P en disant à son interlocuteur : il y a telle chose et je te demande de le prendre en compte » (id. : 401). Ce qui est varié, selon l'auteur, est le statut de P (« un savoir préconstruit comme partagé mais rappelé par  $S_0$ , un dire déjà énoncé mais repris dans l'ici et le maintenant... ») et le point de départ (la position  $S_0$  ou  $S_0''$ ) (ibid.). Mais est-il significatif de distinguer ce statut de P ?

---

<sup>107</sup> D'ailleurs, nous le notons par  $S_0''$  et non  $S_0''$  comme I. Légise.

2) L'attente du locuteur<sup>108</sup>. Concernant la valeur « injonction sous forme de vérification » (d), comme l'exemple suivant,

(d) tu prends **hein** ? tu prends tout ça ?

L'auteur l'explique de la manière suivante :

« S<sub>0</sub> construit <tu prends> comme représentation de ce qui est souhaitable et demande confirmation à S<sub>0</sub>' : [...] Il y a construction d'une position S<sub>0</sub>'', distincte de S<sub>0</sub>, à laquelle le préconstruit de S<sub>0</sub> est soumis. La question est biaisée car S<sub>0</sub> est en p <tu prends> et aucune réponse n'est attendue par le locuteur, qui attend que son interlocuteur s'exécute ».

Selon l'auteur, ce mécanisme de « biaisage » est similaire dans la « demande de confirmation » (e) ou dans la « demande d'autorisation » (f). Nous le constatons également dans l'explication de la valeur « demande de soutien » (g).

(e) (t'as) que dalle **hein** ?

(f) 689 point 4 pour la fréquence la plus haute **hein** ?

(g) **hein Yves** toute façon tu l'aurais vu ?

Nous sommes en accord avec l'auteur sur le fait que le locuteur attend que l'interlocuteur soit de son avis : la valeur *p* est valable pour S<sub>0</sub> et elle est censée être valable aussi pour S<sub>0</sub>'. De ce point de vue, est-il pertinent de distinguer ces valeurs ?

### 1.3.1.8. Caractéristiques prosodiques de *hein*

G. Dostie et C. D. Pusch (2007 : 4) remarquent que les MD « ont tendance à constituer des unités prosodiques indépendantes », alors que F. Gadet (1997 : 36) mentionne qu'ils n'ont « aucune autonomie mélodique » avec « une faible intensité dans leur emplois phatiques et ponctuants. Comme nous l'exposerons par la suite, les caractéristiques prosodiques que manifestent les MD sont si complexes qu'il est difficile de les expliciter uniquement en terme d'indépendance.

---

<sup>108</sup> Dans le tableau récapitulatif (id. : 403), l'auteur mentionne « l'attente de S<sub>0</sub> », mais il nous semble qu'il s'agit plutôt de « l'attente du locuteur » que de « l'attente de S<sub>0</sub> ».



D. Delomier (1999) observe le schéma mélodique montant, descendant et plat sur *hein*. Selon le schéma mélodique, l'auteur caractérise le rôle de *hein* :

1) Schémas mélodiques montants

1-1) F0 très élevée : « l'énonciateur cherche à établir un accord avec l'interlocuteur »<sup>109</sup> (1999 : 145) ou « le locuteur cherche à attirer l'attention sur une information importante » en anticipant sur un possible désaccord de l'interlocuteur (2000 : 236).

1-2) F0 reste montant mais ne dépasse pas le niveau intonatif du rhème : l'énonciateur « se situe dans un accord préalablement établi ou présupposé » (ibid.). Ce *hein* est associé aux demandes de confirmation ou aux rectifications d'une information<sup>110</sup> (2000 : 238-9).

2) Schémas mélodiques descendants ou plats : « manifestations d'un soulignement égo-centré d'un point de vue personnel » (ibid.)

Cette observation correspond à celle d'I. Légise (1999 : 390) : « si le locuteur attend une réponse, la courbe intonative, sur l'élément *hein*, monte en haut du troisième niveau ou au quatrième<sup>111</sup> [...]. En revanche, si le locuteur n'attend pas de réponse, [...] la courbe n'atteint pas le troisième niveau ».

L. Fontaney (1991 : 140) remarque qu'après l'assertion sur laquelle l'intonation est descendante jusqu'au ton bas ou jusqu'au niveau moyen (intonation « implicative »), l'intonation sur *hein* est montante en partant du même niveau que la fin de l'assertion. Après un ton statique, la montée est variable, mais jamais jusqu'au niveau 4 (qui est le niveau plus élevé dans cette étude).

I. Légise (1999 : 357) compare les courbes de *hein* suivant des énoncés interrogatifs (a) et assertifs (b) :

---

<sup>109</sup> Cette intonation apparaît typiquement pour *hein* précédé par une formule qui annonce une interruption provisoire de l'échange (par exemple *ne quittez pas*) dans le corpus d'appels d'urgence enregistrés au Samu, selon D. Delomier (2000). L'auteur l'explique par le fait que l'opératrice cherche constamment à rassurer ses interlocuteurs.

<sup>110</sup> Ce *hein* peut être employé également avec les « énoncés de clôture » dans le corpus Samu : *oui on vous envoie les secours monsieur hein* (2000 : 238-9).

<sup>111</sup> Par exemple, *hein* est très montant dans sa valeur « demande de répétition » (id. : 341).

(a) je prends la place du premier **hein** ?

(b) le mieux c'est que j'attende en DA **hein** ?

Selon l'auteur, « la courbe est identique en ce qui concerne sa courbure et le niveau de hauteur que la fin de la courbe atteint : le quatrième niveau. Dans le cas où *hein* suit un énoncé interrogatif, le début de la courbe débute plus haut que dans le cas où *hein* suit un énoncé assertif » (ibid.).

Lorsqu'il s'agit d'une « injonction sous forme d'une vérification », I. Léglise (id. : 360) observe une intonation spécifique :

tu prends **hein** ? tu prends tout ça ?<sup>112</sup>

Selon l'auteur, « on observe une descente rapide sur *tu prends*, du troisième niveau au deuxième niveau, une remontée sur *hein*, au troisième niveau, une descente sur le deuxième *tu prends* et une chute finale sur *tout ça* ».

Concernant la valeur de « vérification que l'ordre a été compris », l'auteur remarque que « ces *hein* sont montants, le début de la courbe se situe en bas de la deuxième plage intonative et monte au début du troisième niveau » (id. : 364) :

tu les p tu tu les notes **hein**

L'auteur précise que « tous les exemples de ce type sont à la deuxième personne de l'indicatif » et qu'« on ne relève aucun impératif » (ibid.). La valeur d'« injonction sous forme d'une vérification » et celle de « vérification que l'ordre a été compris » paraissent semblables du point de vue fonctionnel, mais selon la remarque de l'auteur, ces deux valeurs se distinguent au niveau intonatif : dans le premier cas, une montée sur *hein* se situe au troisième niveau, alors que dans le deuxième, le début de la courbe se situe en bas de la deuxième plage intonative et monte au début du troisième niveau.

---

<sup>112</sup> Nous avons gardé la transcription de l'auteur, mais ces points d'interrogation ne correspondent pas, selon nous, aux caractéristiques prosodiques décrites par l'auteur.

M. Léon (1979 : 50) remarque que « l'interjection initiale *hein*, victorieuse par son intensité et sa hauteur mélodique a son écho en finale, quêtant l'approbation - obtenue puisque l'auditoire rit » : *Pause hein faut l(e) faire hein rires*.

### 1.3.2. Marqueur *quoi*

En reprenant la typologie de C. Chanet (2001 : 58), *quoi* peut fonctionner en tant que « proforme » (pronom), dans une locution ou expression quasi-figée tel que *n'importe quoi, moyennant quoi, quoi que ce soit, comme quoi* et en tant que « particule énonciative »<sup>113</sup>. Tel que l'explique l'auteur, cette catégorisation comporte une ambiguïté : nous nous intéressons ici aux emplois de *quoi* comme « particule énonciative », c'est-à-dire ceux qui peuvent être comparables avec les emplois de *hein*. Ce choix n'implique pas nécessairement que nous considérons que *quoi* appartient aux différentes catégories : mais nous préférons laisser cette discussion difficile et complexe pour une autre occasion.

#### 1.3.2.1. Histoire

Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, l'usage de *quoi* « en tête de phrase pour exprimer l'étonnement ou l'indignation est ancien (v. 1180) », alors que « son usage en fin de phrase après un mot, résumant une énumération, une idée, est assez récent (déb. XIX<sup>e</sup> s.), et marqué comme « familier » »<sup>114</sup>.

#### 1.3.2.2. Familiarité de *quoi*

Le *Grand Robert* note que l'emploi de *quoi* « au sens de *pardon ?* ou *plaît-il* est considéré comme peu poli ». En revanche, A. Goosse (1993 : 1073) remarque que *quoi* qui exprime l'étonnement est « usité même dans le style noble ».

C. Chanet (2001 : 56) remarque que « la particule *quoi* n'a pas très bonne presse ». L'auteur suppose que son « rôle de mise à contribution de l'autre » lui vaut mauvaise presse (id. : 79). Ce rôle est de constituer « une tentative de construire un espace

---

<sup>113</sup> Ici au sens de M. M. J. Fernandez (1994).

<sup>114</sup> Voir aussi l'analyse diachronique sur *quoi* en tant que marqueur métadiscursif d'Eva Buchi (2000).

intersubjectif en faisant appel à une activité inférentielle de l'allocutaire ». Nous ne sommes pas vraiment en accord avec cette fonction de *quoi* qui serait de « faire appel à une activité inférentielle de l'allocutaire », ce que nous expliquerons dans la seconde partie. Mais il nous paraît important de chercher la raison de l'effet familier d'un marqueur dans ses propriétés, au lieu de considérer que cet effet influence ses emplois.

### 1.3.2.3. Caractéristiques distributionnelles

C. Chanet (2001 : 78) remarque que « *quoi* ne délimite aucune unité syntaxique particulière », ce qui est en accord avec S. Teston-Bonnard (2006 : 408). Cette dernière mentionne l'existence des règles syntaxiques pour *quoi*, à la différence de C. Chanet (2001 : 69) pour laquelle *quoi* n'a pas « vraiment de « distribution » spécifique ».

F. Lefeuve (2006 : 108) remarque qu'il est difficile pour *quoi* « de séparer des termes vraiment coalescents, comme une locution verbale du type *avoir besoin* ou bien un clitique et une autre unité, ou encore un déterminant et un nom » :

\*Il a quoi faim

\*Je me quoi trouve dans la salle 408

\*J'ai acheté un quoi journal

Selon S. Teston-Bonnard (2006 : 453), « *quoi* est préférentiellement postfixe, même si nous le trouvons parfois comme dernier préfixe, ou même dans quelques occurrences, comme infixes » :

c'est quand même qu'on peut toucher à la langue **quoi**

\*c'est **quoi** quand même qu'on peut toucher à la langue

\*c'est quand même **quoi** qu'on peut toucher à la langue

?c'est quand même qu'on peut toucher **quoi** à la langue

F. Lefeuve (2006 : 106) considère *quoi* comme « constituant périphérique » dans la mesure où il peut « s'insérer dans un énoncé assertif » sans composer un constituant du verbe, mais qu'il joue « un rôle périphérique au sein de la phrase ». S. Teston-Bonnard

(2006 : 403-4) remarque également que *quoi* « n'est jamais noyau<sup>115</sup> » dans le sens où *quoi* occupe le « rôle de cadreur » - « en tant qu'unité "après noyau" isolée » ou « accompagnant une autre unité "après noyau" (un autre postfixe) » -, et que « *quoi* est grammaticalement autonome ».

Par ailleurs, S. Teston-Bonnard (2006 : 403) souligne que « *quoi* n'initie que très rarement un échange », en citant le début de *Les femmes savantes* de Molière comme cas exceptionnel :

ARMANDE : Quoi, le beau nom de fille est un titre, ma sœur, [...]

Dans ce cas, il nous semble que l'absence de parole précédente n'a pas d'importance dans le cadre de la pièce de théâtre. Le fait de commencer par *quoi* nous fait supposer que sa sœur a dit quelque chose au locuteur. D'ailleurs l'existence de la parole de l'autre n'est pas obligatoire pour que *quoi* s'emploie, comme nous le verrons dans la seconde partie.

Concernant la modalité des énoncés auquel *quoi* est attaché, C. Chanet (2001 : 62) fait remarquer que *quoi* peut être employé aussi dans les énoncés impératifs ou interrogatifs :

(a) Allez, **quoi**, prête-moi ta 106 !

(b) [...] je lui dis *mais tu parles quelle langue* **quoi** tu vois

(c) [...] est-ce que tu penses que ce que nous on trouve euh et les profs aussi + nous font euh remarquer *est-ce que l'écrivain a voulu dire ça* **quoi** enfin moi ça m'a toujours euh troublée cette cette histoire

(d) [...] j' imagine que tu as déjà entendu parler de la phonétique et donc pour toi qu'est-ce que c'est et euh est-ce que tu as déjà eu l'occasion de de t'en servir **quoi**

Selon C. Chanet, le fonctionnement de *quoi* ne lui interdit pas « d'apparaître dans ou avec des énoncés interrogatifs, dans la mesure où ce fonctionnement semble parfois lié à l'ouverture d'un paradigme de formulations possible, et donc à des processus de production » (id. : 64).

---

<sup>115</sup> Dans ce cas, le *noyau* correspond à une unité macro-syntaxique dans l'approche de C. Blanche-Benveniste.

S. Teston-Bonnard (2006 : 412) conteste également les affinités de *quoi* avec les contextes assertifs, compte tenu de ses occurrences dans les énoncés interrogatifs. L'auteur mentionne que « dans une question « sèche », *quoi* semble peu naturel » (ibid.) :

?Aimes-tu Molière **quoi** ?

?Est-ce que tu aimes Molière **quoi** ?

? Tu aimes Molière **quoi** ?

Selon S. Teston-Bonnard (2006 : 403), l'analyse pragmatique a longtemps interprété *quoi* comme « une particule accompagnateur de rhème » (par exemple, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, 1998). F. Lefeuve (2006 : 109) ne considère pas *quoi* comme « un mot chargé de signaler le rhème », ce qui est en accord avec C. Chanet (2001 : 61).

Du point de vue intonatif, B. J. Andrews (1989 : 196) mentionne que l'intonation de l'implication suivie par celle de la parenthèse basse sur *quoi* s'emploie dans une parole qui consiste en un commentaire affectif suivi par un *topic* répété (et non-accentué). Toutefois nous partageons l'avis de C. Chanet (ibid.) : « les notions de rhème et de rhématisation sont assez délicates à manipuler ».

#### 1.3.2.4. Caractéristiques fonctionnelles et contextuelles

##### *I.*

*Quoi* est 1) « employé dans un dialogue pour demander à l'interlocuteur d'achever une phrase qu'on juge incomplète » ou pour « faire répéter une phrase ou un mot qu'on a mal compris » (*Grand Robert*, *TLFi*, A. Goosse, 1993), 2) « employé comme interjection pour marquer l'étonnement, l'indignation, etc. » (ibid.) et 3) pour inviter « à expliquer les raisons d'une interpellation » (*TLFi*). M. Wilmet (2003 : 286) résume ces emplois comme « interrogation absolue ».

Le *Grand Robert* note l'usage de *quoi* « renforcé » comme *eh, quoi !*, *mais quoi !*, *quoi donc !*. *TLFi* cite également *mais quoi !* qui s'emploie « pour réfuter une objection possible ou pour motiver ce qu'on fait » :

Augustin se sentait ridicule. Mais quoi ?...ce ne serait pas pour bien longtemps. (Malègue, Augustin, t.2., 1933)

## II.

*Quoi* peut être « accompagnant » d'une explication avec une nuance d'impatience ou d'un mot qui résume une idée, une énumération (*Grand Robert, TLFi*) :

*Un peuple de candidats à la bourgeoisie, un peuple d'aspirants à la bedaine. Les pantoufles, quoi !* (Larbaud).

K. Beeching (2004 : 71) remarque également que *quoi* suit en général une reformulation ou un terme finale du résumé du discours précédent, ce qui correspondrait au « processus de production et de planification » chez C. Chanet (2001 : 70). Cette dernière cite :

[...] il y avait des sacs d'olives + pas des sacs + des cartons **quoi** + des + des cagettes + d'olives [...] (2001 : 70)

en proposant une représentation par la grille suivante :

il y avait des sacs d'olives	
	pas des sacs
des cartons	<b>quoi</b>
des	
des cagettes + d'olives (ibid.)	

L'auteur note également *quoi* qui est « dans des environnements pour lesquels il est difficile de dire si l'on a affaire à une reformulation ou à une énumération » (2001 : 71) (a), ainsi que *quoi* qui « vient clore une énumération, dont le dernier terme a pragmatiquement une valeur résomptive » (id. : 72) (b) :

(a) [...] apparemment les gens sont sont *sympas euh sincères euh humains* **quoi** et pas du tout [...]

(b) voilà serrurier menuisier euh + + enfin *tous les métiers d'atelier* **quoi** + (ibid.)

Selon l'auteur,

« ce que *quoi* indique, c'est que **tout ce qui aurait pu être désigné en lieu et place des autres termes de l'énumération entre dans cette classe**. *Quoi* ouvre ainsi un paradigme (ou plutôt un champ) de référents possibles, et appelle l'interprète à mobiliser ses connaissances d'arrière-plan pour mettre sur pied une schématisation. » (ibid.)

F. Lefeuve (2006 : 113) souligne également la présence d'un paradigme :

« La recherche de la bonne expression impliquée par *quoi* se traduit par la présence d'un paradigme qui comporte plusieurs segments correspondant à autant de formulations possibles ».

En citant l'exemple suivant,

[...] fils d'immigré, flic de gauche résolument, sensible, déchiré, rebelle. Attachant, **quoi !** Izzo est mort et ne peut plus protester.

L'auteur propose de gloser la « valeur d'approximation » de *quoi* par :

« Attachant, c'est quelque chose comme cela »

ou par :

« Attachant, c'est finalement ce que je pourrais dire de mieux de cet individu ; cela s'approche le mieux, mais pas complètement » (ibid.).

L'auteur mentionne également que « *quoi* donne une synthèse des formulations antérieures » (ibid.). Il nous semble que l'auteur est en accord avec l'idée d'« ouverture de paradigmes » : cependant la glose proposée par l'auteur nous laisse penser que *quoi* n'ouvre pas un paradigme mais qu'il le clôt. Contrairement à la remarque de C. Chanet que nous venons de citer, nous avons l'impression que le locuteur introduit un paradigme et qu'ensuite il termine cette formulation par *quoi*. Nous clarifierons ce point dans la seconde partie.

### III.

Selon C. Chanet (2001 : 74), *quoi* a pour fonction de signaler que « le locuteur **évalue** la représentation que son discours est en train de construire »<sup>116</sup> et qu'il « se demande, en quelque sorte, si les informations qu'il donne sont suffisantes pour permettre à l'allocutaire de reconstruire cette représentation ». L'auteur cite des « opérations de résomption accompagnées de *quoi* qui viennent clore une énumération peuvent s'appuyer

---

<sup>116</sup> K. Beeching (2002 : 211) remarque également que *quoi* s'emploie pour négocier les expressions en cours et que par conséquent il détache le locuteur de sa reformulation.



sur un lexique particulier » (id. : 72), tel que *sorte de*, *genre de*, *espèce de*, *type de*, *style de* (c), ainsi que « l'opération de référenciation » effectuée par « l'emploi d'un catégorisateur flou (*truc*, *chose*), par l'emploi d'une comparaison en *comme ça* » (id. : 73) (d).

(c) il faut pas il faut pas euh + mettre un *une sorte de* + + *de jugement de valeur* **quoi** euh dire [...]

(d) [...] c'est les boules Quiès euh *des trucs comme ça* **quoi** il y a rien d'autre

F. Lefevre (2006 : 115) remarque également que « *quoi* ne permet pas d'apporter une validation définitive à lui tout seul », c'est-à-dire qu'« il manifeste que l'assertion ne peut pas être mise telle quelle », et qu'« il introduit un doute ». Il s'agit de l'exemple dans lequel le locuteur « répète le segment *il est engourdi* ne trouvant pas de meilleure expression » (ibid.).

il est engourdi il est engourdi **quoi**

K. Beeching (2004 : 196) cite l'exemple suivant pour illustrer la valeur de « l'inaptitude de l'expression » :

ménager des moments où on peut se se détendre un peu et faire autre chose, ne pas avoir que des contraintes dans dans sa vie, **quoi**, hein ?

Nous sommes en accord avec le fait que « *quoi* indique qu'il y eut **évaluation**, de la part du locuteur, de sa propre production » (C. Chanet, 2001 : 78), ce que F. Lefevre appelle le « processus rétroactif du locuteur ce qu'il vient de dire » (2006 : 112). Cependant il ne nous semble pas que le locuteur doute du caractère « suffisant » des informations. Ce doute peut être impliqué, selon nous, par les expressions qui précèdent *quoi*, mais en utilisant *quoi*, le locuteur abandonne sa recherche d'une meilleure façon de mettre en mots et impose à l'interlocuteur d'accepter ce qu'il vient de dire malgré son éventuelle incomplétude. Le locuteur peut être satisfait ou non de son expression, mais il met fin à la quête de l'expression la plus adéquate à ce qu'il veut (croit vouloir) dire.

Par ailleurs, K. Beeching (2004 : 197) note cas de l'« évidence » :

Des hauts et des bas. Dès qu'il fait beau, on loue plus, **quoi**.

#### IV.

*Quoi*, employé en fin de phrase ou en incise, sert également à « établir une connivence avec l'interlocuteur à propos de l'identification de ce dont il s'agit » (TLFi) :

*Tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, [...] un chien avec sa chaîne, tout quoi* (Céline, *Voyage*, 1932, p.17).

Par rapport à cet aspect interactif, C. Chanet (2001 : 74) remarque que *quoi* a pour fonction de signaler que « le locuteur invite son allocutaire à convoquer des connaissances stéréotypiques<sup>117</sup> (non fournies par le discours) pour reconstruire cette représentation ». Il s'agit des cas des « comparaisons, la plupart du temps en *comme* (mais aussi en *plus*) » (id. : 73) :

(e) *comme ceux que l'on achète dans le commerce* **quoi** non

L'auteur mentionne également qu'« avec l'usage de *quoi*, le locuteur invite l'allocutaire à partager la subjectivité de son positionnement » (id. : 75) et que *quoi* semble véhiculer « un discours implicite du type : « ce que je viens de dire, tu aurais sans doute pu le dire aussi » » (id. : 76). L'auteur cite les cas de *quoi* qui accompagne

1) une « opération de quantification » marquée par un quantificateur « universel » (*tous les*), *tout le temps, toujours, jamais* (f),

ou 2) une « opération de graduation d'une échelle » portée par les termes tels que *complètement, carrément, assez, trop, un peu* (g) ou par des termes axiologiques, tels que *somptueux, fabuleux, atroces*,

ainsi que *quoi* 3) avec un *vraiment* évaluatif

ou 4) avec des modalisateurs épistémiques (*je pense (que), je trouve (que), peut-être* (h), des commentaires métadiscursifs tels *disons (que)*) (id. : 74-5).

(f) [...] parce que la langue euh tu l'utilises *tous les jours* **quoi** + et euh [...] (id. : 74)

(g) [...] c'est c'est *trop* risqué **quoi** c'est c'est vraiment risqué (id. : 75)

---

<sup>117</sup> K. Beeching note également la valeur de « connaissance contextuelle » (id. : 197).

(h) [...] et puis d'autres ben euh moi j'aime pas les prononcer puis *je trouve* ça ça te rabaisse à quelque part **quoi** je sais pas + + (ibid.)

On peut y ajouter le cas de « affirmation exagérée » introduite par K. Beeching (2004 : 196) :

[...] quand on voit les car-ferries qui passent c'est c'est superbe **quoi**, on adore ça, nous.  
[rires]

Selon l'auteur, l'usage d'un « quantificateur « universel » (*tous les*) favorise l'occurrence de *quoi*, puisque « le locuteur entend signifier qu'il parcourt cognitivement la totalité d'une classe d'objets, et qu'il ne peut « aller plus loin » dans ce parcours » : « c'est une idée d'extrême qui permet à *quoi* d'apparaître » (ibid.). De même pour l'usage de *tout le temps*, *toujours*, *jamais*.

F. Lefeuve conteste la position de C. Chanet : « le rôle par rapport à l'interlocuteur (invitation au partage) distingué par Chanet ne semble pas évident, même dans les situations de dialogue » (2006 : 112). F. Lefeuve remarque, par exemple, que l'exemple (e) ne montre pas que « *quoi* est le vecteur d'une connaissance partagée avec l'interlocuteur », et que c'est *non* qui fait le lien avec l'interlocuteur (ibid.).

Nous partageons l'avis de F. Lefeuve dans la mesure où c'est plutôt l'expression citée par *comme* et l'usage de *on* qui marqueraient les connaissances stéréotypiques. Il est vrai également que *non* dans l'exemple (e) appelle un lien avec l'interlocuteur. Mais nous sommes en accord avec la remarque de C. Chanet : « loin de revêtir le rôle « égo-centré » [...], *quoi* est fondamentalement « attentif » à l'allocutaire, et peut aussi indiquer, localement au moins, le désir de voir sa propre parole entrer en résonance avec une possible parole de l'autre » (2001 : 79). Toutefois il nous paraît nécessaire de distinguer « être attentif à l'interlocuteur », d'« inviter à partager son attitude sur ce qu'il vient de dire ». En employant *quoi*, le locuteur laisse-t-il vraiment le choix à l'interlocuteur de ne pas partager son avis ?

Sur ce point, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau (1998 : 102) font remarquer que *quoi* « signifie à autrui qu'on énonce sa position à soi et qu'elle n'est pas soumise à discussion », c'est-à-dire que l'emploi de *quoi* « induit la validation par le seul énonciateur du contenu

référentiel qui vient d'être asserté et écarte tout partage coénonciatif ». Les auteurs proposent une glose comme « *je me donne comme étant seul à penser ce que je pense* » ou « *je clôture en disant que je donne un contenu qualitatif qui m'est personnel, dont je suis le seul à pouvoir énoncer les propriétés distinctives* ». Ils appellent la « qualité de ponctuant fortement égocentré » (id. : 103). Nous acceptons cette caractéristique « égocentré » dans le sens où la validation est faite par l'énonciateur et que le locuteur clôture son discours en lui donnant un contenu *qualitatif* ; cependant nous nous demandons si l'énonciateur écarte tout partage coénonciatif et s'il se positionne comme « seul à penser ce que je pense ».

Par ailleurs, dans l'étude collaborative menée par F. Lefeuve, M.-A. Morel et S. Teston-Bonnard (à paraître), les auteurs concluent qu'« en recourant à *quoi*, le locuteur pointe un segment particulier de la production discursive en cours, pour simplifier le travail d'écoute de son interlocuteur et pour l'inciter à y porter son attention ».

Nous constatons que l'attitude du locuteur par rapport à l'interlocuteur marquée dans l'usage de *quoi* est décrite d'une manière variée selon les recherches.

## V.

C. Chanet (2001 : 77) décrit *quoi* comme « intervenant dans une stratégie argumentative, la plupart du temps concessive » :

moi je pense qu'il existe euh un seul français *mais* qui peut avoir euh différents aspects **quoi** + enfin ça reste du français + [...]

Ce cas est comparable avec le cas de « contradictions » cité par K. Beeching (2004 : 196) :

Je suis de nationalité française mais je suis très contente d'être bretonne, je suis fière d'être bretonne quand même, **quoi**

## VI.

M. Wilmet (2003 : 286) note que *quoi* s'utilise « en balise du discours parlé », ce qui est en accord avec B. J. Andrews (1989 : 196). Selon ce dernier, *quoi* peut être « terminator », lorsqu'il n'a pas de la valeur sémantique, ni affective et que sa seule fonction dans la parole est de signaler sa fin. Pour A. Auchlin, il est même « difficile

d'attribuer à *quoi*, sur le plan structural, d'autres propriétés que celle de « ponctuer » le discours en signalant par sa position la fin d'une unité »<sup>118</sup> (E. Roulet et al. 1985 : 102). Ch. Delierre (1997 : 25) considère également *quoi* comme « la marque de ponctuation orale » ; C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 33) classe cet emploi de *quoi* comme « ponctuant » avec *alors* et *bon* dans l'analyse d'une conférence magistrale.

### 1.3.2.5. Caractéristiques prosodiques

Charles Delierre (1997 : 36-7) remarque qu'« il y aurait autonomie entre le groupe rythmique constitué par la syllabe *quoi*, terminateur de l'énoncé, et le groupe rythmique qui, lui, fait partie du groupe dit sémantique ». Cependant, selon l'auteur,

« le français n'accepte pas, d'une manière générale, la présence successive de deux accents rythmiques. Or, [...] le segment *quoi* est accentué tout comme la dernière syllabe du groupe rythmique qui le précède, ce qui donne bel et bien deux accents successifs ».

Face à ce problème, l'auteur propose une solution, en citant les travaux de P. Martin<sup>119</sup> : « une pause est insérée entre les deux syllabes accentuées ».

Par ailleurs, « de nombreux énoncés ponctués par *quoi* présentaient également des phénomènes de pauses et d'hésitations » (C. Delierre, 1997 : 38).

Concernant l'intonation, C. Delierre (id. : 41) écrit que « précédé de l'intonème d'implication (qui se caractérise par une courbe montante terminée par un appendice terminal descendant), le segment *quoi* est affecté de l'intonème de parenthèse (qui se caractérise par un plateau bas et par un contour plat) », suivant les définitions de P. Delattre (1966). Cette observation rejoint celle de B. J. Andrews (1989 : 196) et de M. Léon (1979 : 49, 51-2). M.-A. Morel et L. Danon-Boileau (1998 : 102) signalent également que *quoi* « est toujours plat, sans grande intensité et intonné au niveau 1 (point le plus bas de la plage mélodique du locuteur) ».

Citons l'analyse d'un exemple de C. Delierre (id. : 42) :

---

<sup>118</sup> A. Auchlin cite l'étude de Hölker, Klaus (1984), « *Quoi* » als diskursorganisierende Partikel im gesprochenen Französisch, *Linguistische Berichte* 92, pp.46-59.

<sup>119</sup> P. Martin (1987) Prosodic and rhythmic structures in French, *Linguistics*, 25, p.927.

bon j'avais le même âge que mes *congénères quoi* mais des fois je me suis révolté face (h)  
à leur *puérilité quoi*

« Dans le premier cas, c'est la syllabe pénultième qui a la fréquence la plus élevée ; du fait que l'antépénultième soit plus grave que la dernière syllabe, il ressort une impression auditive de montée mélodique globale bien que la pénultième soit plus haute que la syllabe finale *quoi*. Dans le deuxième cas, c'est une descente mélodique globale que l'on perçoit, la syllabe finale *quoi* se plaçant généralement au niveau 1. Ici, on perçoit un *pic* mélodique sur l'antépénultième. »

Pour la « quantité informationnelle », tandis que le premier cas « indique que ce n'est pas l'information principale, qui est encore à venir, le deuxième cas indique plutôt que c'est ce qui voulait être communiqué, le pourquoi de l'énonciation » (ibid.)

### 1.3.3. Marqueur *n'est-ce pas*

Nous nous intéresserons ici aux emplois de *n'est-ce pas* comme locution indépendante qui se distingue du « verbe *être* employé dans la tournure interrogation-négative correspondant à *c'est* » (TLFi). *N'est-ce pas* est « un factif instrumental indécomposable », selon J. Damourette et E. Pichon :

« non seulement parce que le sentiment linguistique y incite, mais encore parce que, chose décisive, la syntaxe apporte la preuve de cette soudure en ce que beaucoup de locuteurs d'usage normale donnent souvent *oui*, pour réponse à *n'est-ce pas*, alors que la syntaxe historique exige *si* » (1930 : §2266).

#### 1.3.3.1. Histoire

Selon TLFi, *n'est-ce pas que* est employé en 1722 dans *Arlequin-Deucalion* de A. Piron, *n'est-ce pas* en 1723 chez Marivaux dans *Surprise de l'amour*, III, 4.

A. Doppagne (1968) remarque que la locution *n'est-ce pas ?* est comme des « mots », puisqu'elle peut évoluer dans son acceptation, ainsi que dans sa forme. L'auteur mentionne l'évolution de cette locution : d'abord *n'est-ce pas que... ?*, ensuite une proposition indépendante *n'est-ce pas ?*, suivi par *est-ce pas ?*, *s'pas ?* et *pas ?*. Cette réduction est mentionnée également par J. Damourette et E. Pichon (1930 : §2266), A. Goosse (1993 : 43), M. M. J. Fernandez (1994 : 153).

### 1.3.3.2. Registre poli

Contrairement à *hein* et *quoi*, la locution *n'est-ce pas* est souvent considérée comme une « formule de politesse » (Franz Schneider, 1989 : 383). A. Doppagne (1968 : 187) remarque également que « *n'est-ce pas* ? fait figure de locution aristocratique et soignée à côté de *hein* ? ».

### 1.3.3.3. Caractéristiques fonctionnelles

*N'est-ce pas* ? est « une formule par laquelle on requiert l'adhésion d'un auditeur » (*Grand Robert*, aussi *TLF*). Cette expression a une fonction de 1) « solliciter l'attention de l'interlocuteur » (*TLF*), de 2) « demander l'assentiment de l'interlocuteur » (G. Le Bidois et R. Le Bidois, 1938, §861, aussi F. Brunot, 1953 : 487) et de 3) « vérifier l'exactitude d'une information » (G.-D. de Salins, 1996 : 71).

Le *TLFi* propose une description plus détaillée : *n'est-ce pas* « présente les obligations découlant de l'acte de parole qui est (vient d'être) accompli (par le locuteur ou l'interlocuteur) comme ayant déjà été acceptées par le destinataire de cet acte ». Cet acte de parole est (I) l'assertion ou (II) la requête.

(I) Cette assertion est accomplie par le locuteur sous une forme déclarative ou exclamative :

*Manerve est votre ami, n'est-ce pas ?* (Ponson du Terr., *Rocambole*, t. », 1859, p.387)

*Ah ! père Didace ! Quel bon vent pour la chasse, n'est-ce pas ?* (Guèvremont, *Survenant*, 1945, p.276)

*N'est-ce pas* ? peut précéder également l'assertion :

*En général, je tremble de vous déplaire... Je vous aime. Alors, n'est-ce pas, on a peur.* (Bernstein, *Secret*, 1913, II, 11, p.27)

*N'est-ce pas, Lorilleux, Madame n'a pas l'air fort ?* (Zola, *Assommoir*, 1877, p.429)

*N'est-ce pas* peut se trouver en position d'incise en occupant « une coupe syntaxique dans la proposition » (a) ou « entre le thème en position détachée et la proposition elle-même » (b) :

(a) *Tandis qu'avec l'institutrice, ils sont, n'est-ce pas, chicaniers et avarés.* (Alain-Fournier, *Meaulnes*, 1913, p.231)

(b) *Le service n'est-ce pas, ce n'est pas grand'chose ?* (Rivière, *Correp.*, 1907, p.120)

L'assertion peut être une complétive introduite par *que* :

*N'est-ce pas qu'Aguida est belle, -fit-il, pleurant toujours.* (Benoît, *Atlant.*, p.201)

Par ailleurs, l'assertion peut être accomplie également par l'interlocuteur :

*Il te ressemble, dit Kyo. -N'est-ce pas ?* (Malraux, *Cond. hum.*, 1933, p.212)

(II) Lorsque l'acte de parole est une requête, c'est-à-dire qu'« en disant *n'est-ce pas*, le locuteur demande à l'interlocuteur de confirmer son accord pour faire ce que requiert l'acte de parole », *n'est-ce pas* peut suivre ou précéder la phrase comme dans le cas de l'assertion :

*Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas...si cela ne vous ennuie pas trop ?* (Dumas fils, *Dam Cam.*, 1848, p.51)

*Je ne puis pas rester, je veux m'en aller tout de suite... n'est-ce pas ? Docteur, vous m'aidez, vous me donnerez bien les moyens de m'échapper et de rentrer à Paris.* (Zola, *Débâcle*, 1892, p.485)

S. Nässlin (1986 : 170) remarque que *n'est-ce pas* « exprime le fait que le locuteur pense - bien que de manière un peu incertaine - que ce qu'il dit est vrai ». C'est-à-dire que *n'est-ce pas* ne s'emploie pas, « quand le locuteur veut dire que la proposition est un fait dont il ne discute pas la vérité, ou quand il n'exprime pas une opinion personnelle sur la proposition de la CR [=clause de référence] ». À la différence de S. Nässlin, C. Rossari (2005 : 186) mentionne que « les questions orientées de type demande d'adhésion comme *P, non / n'est-ce pas ?* sont préférentiellement interprétées comme décrivant un état de connaissances actuel du destinataire où *p* est admise ».

Pour la formule *n'est-ce pas que*, M. Arrivé et al. (1986 : 350) écrivent que *n'est-ce pas qu'il aurait eu peur ?* « peut exprimer une nuance par rapport à *est-ce qu'il n'aurait pas eu peur ?* » et que l'« on peut d'ailleurs avoir les deux négations : *n'est-ce pas qu'il n'aurait pas eu peur ?* ».



#### 1.3.3.4. Interrogation

B. J. Andrews (1989 : 207) remarque que *n'est-ce pas* est employé presque exclusivement comme « interrogative tag » pur, à la différence de *hein*. Par conséquent, selon l'auteur, *n'est-ce pas* se trouve tout à la fin de la parole du locuteur. Il est donc immédiatement suivi par la réponse de l'auditeur ou par une réaction quelconque.

Par ailleurs, Y. Delatour et al. (1991 : 189) mentionnent que « *n'est-ce pas*, en fin de phrase, implique que l'on est presque sûr de la réponse ». Cela signifie que *n'est-ce pas* sollicite une réponse mais en même temps elle est attendue. Peut-on alors considérer *n'est-ce pas* comme une interrogation ?

##### 1.3.3.4.1. Point d'interrogation

A. Goosse (1993 : 151) mentionne l'omission fréquente de point d'interrogation après *n'est-ce pas*, bien qu'il puisse être avec le point d'interrogation. Selon l'auteur, cette omission est due au fait que *n'est-ce pas* est une interrogation fictive, lorsqu'il est comme des « éléments incidents (espèce de parenthèse par laquelle celui qui parle ou écrit interrompt la phrase pour une intervention personnelle) ».

S. Nässlin (1986 : 168) relève également que *n'est-ce pas* « exprime toutes sortes d'attentes : une vraie réponse explicative, une affirmation, un consentement, une réfutation, un désaccord, pas de réaction, etc. », même si *n'est-ce pas* est suivi du point d'interrogation. P. Delattre appelle même un point d'interrogation « trompeur » (1966 : 13).

##### 1.3.3.4.2. Interrogation et Exclamation

G. Le Bidois et R. Le Bidois (1938 : §862) remarquent, en accord avec Ch. Bally (1951 : 270), le rapprochement de l'interrogation à l'exclamation, vu que « l'interrogation, qui est toujours chargée de sentiment, rejoint donc naturellement l'exclamation ».

Les auteurs notent qu'« un certain nombre de verbes (*croire, vouloir, voir*) servent à formuler des tours invertis de valeur exclamative » et qu'il serait facile de remplacer ce tour inversé par une interjection telle que *hein ! eh bien ! voilà*, ou par la formule *n'est-ce pas ?* », par exemple, dans les cas suivants (1938 : §863) :

*Que voulez-vous ? on a ses préjugés comme tout le monde* (É. ROD. *L'ombre s'étend* II, ch.1)

*Voyez-vous ! nos enfants nous sont bien nécessaires, Seigneur !* (Hugo A Villequier)

Selon les auteurs, ces inversions servent « à provoquer, sous forme faussement interrogative, l'assentiment d'un interlocuteur réel ou supposé » (ibid.).

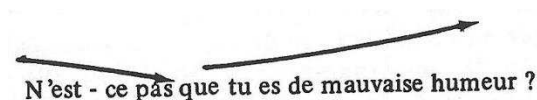
Les rapports de l'interrogation et de l'exclamation ont fait l'objet d'analyse de D. Vincent, M. Laforest et J. Nicole (1995). Les auteurs relèvent le caractère « instructif » de l'étonnement marqué par *ah oui ?!*, *hein ?!*, *oh là là !*, *vraiment ?!*, *pas vrai !*, etc. :

« non seulement l'étonnement marque l'écoute et l'intérêt de l'auditeur pour les paroles du locuteur, mais son expression contraint aussi la poursuite de l'interaction, en faisant peser sur le locuteur l'obligation de développer l'aspect de son discours jugé étonnant ou, du moins, d'y revenir » (1995 : 130).

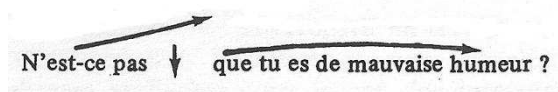
### 1.3.3.5. Caractéristiques prosodiques

N. Danjou-Flaux et A.-M. Dessaux (1976 : 170-1) remarquent qu'« une phrase avec *n'est-ce pas* peut être prononcé de plusieurs manières :

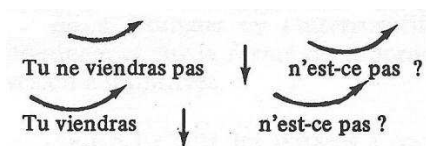
- si le sommet de hauteur porte sur *être*, la question porte sur un énoncé précédent :



- si, après *n'est-ce pas*, intervient une pause et que la courbe de la proposition qui suit est descendante, la question porte alors sur cette proposition » :



Lorsque *n'est-ce pas* apparaît « en queue de phrase interrogative, précédé d'une rupture d'intonation très nette », les auteurs considèrent que *n'est-ce pas* sert à « marquer une « demande de confirmation » (id. : 171) :



### 1.3.4. Comparaison *hein* et *n'est-ce pas*

Selon G.-D. de Salins (1996 : 71), *n'est-ce pas ?* est « couramment remplacé par *hein ?* ». B. J. Andrews (1989 : 203) considère *hein* comme une variante informelle de *n'est-ce pas* : ce sont des synonymes proches, puisque le locuteur les emploie comme un signal direct à l'auditeur, lorsque le locuteur veut obtenir son approbation à son affirmation, ou son assentiment avec sa demande. Ce point de vue est en accord avec M. M. J. Fernandez (1994 : 156, 218) qui appelle *hein* et *n'est-ce pas* comme particules énonciatives de « consensus ».

Dans D. Coste et al. (1990, 1976), *hein* et *n'est-ce pas* figurent dans le cas de « demander accord sur la vérité d'un fait » (a), « demander d'approuver » (b) et « demander de désapprouver »<sup>120</sup> (c) :

- (a) *Paul est venu, (n'est-ce pas ? / hein ? / vous ne croyez pas ? / non ?) ; N'est-ce pas que Paul est venu ? ; Hein que Paul est venu ? ; Paul est bien venu ?*
- (b) *Tu m'approuves, hein ? ; C'est pas mal, n'est-ce pas ? ; Tu aurais fait pareil, non ?*
- (c) *Tu me désapprouves, hein ? ; J'ai mal fait, n'est-ce pas ? ; Tu n'aurais pas fait ça (comme ça), non ? ; Je suis bête, hein ?*

Par ailleurs, *hein* et *n'est-ce pas* peuvent être combinés. A. Doppagne (1968 : 187) considère *n'est-ce pas, hein !* comme « un pléonasme vicieux, un monstre, une horreur » : « leur réunion ne peut donner qu'un pléonasme désagréable et vicieux », puisque « le simple *n'est-ce pas ?* aurait sans doute suffi, un *hein* seul aurait peut-être été déplacé ».

### 1.3.5. Comparaison *hein* et *quoi*

J.-C. Anscombre (1983 : 73) note que *Quoi !* et *Hein !* sont des indicateurs de la surprise comme *Non !*, *Pas possible !*, *Incroyable !*. L'auteur remplace *Comment !* de « réprobation » par *Quoi !* et *Hein !* (id. : 78). En revanche, C. Olivier remarque que

---

<sup>120</sup> Nous constatons que la différence entre « demander d'approuver » et « demander de désapprouver » reste ambiguë.

« *Quoi ?* et *Hein ?* sont marquées pour jouer la surprise » (1986 : 286) et qu'« il n'est pas possible d'accomplir avec ces formules un acte de réprobation (id. : 291).

Par ailleurs, C. Olivier explique le fonctionnement d'autres formules de demande de répétition : avec *Pardon ?*, « on demande pardon à l'allocutaire de ne pas avoir été assez attentif et de l'obliger à répéter » (id. : 286) ; « l'originalité de *Comment ?* est de pouvoir manifester la surprise, en vertu de la relation avec le sémantisme de possibilité » (ibid.).

Selon C. Kerbrat-Orecchioni (1990 : 19), *hein ?* et *quoi ?* en tant qu'une « demande de répétition ou d'éclaircissement » fonctionnent comme « régulateurs » dont une des fonctions est de signaler que le locuteur a « un problème communicatif ».

V. André (2006) observe également l'alternance entre *quoi* et *hein*. L'auteur explique que le discours est « ponctué à la fois par *quoi* qui semble permettre d'insister sur l'aspect alarmant de la situation et par *hein* qui semble également jouer un rôle d'amplificateur » (2006 : 384). Selon l'auteur, *quoi* et *hein* permettent au locuteur « de tenter de **faire adhérer** ses interlocuteurs à sa cause » (ibid.).

M.-A. Morel (1999 : 166) mentionne que le rhème est parfois terminé par un ponctuant comme *hein*, *quoi*, *bon*, etc., qui « vient spécifier a posteriori l'attitude de l'énonciateur à l'intérieur de la coénonciation ». Selon l'auteur, « alors que le « quoi » traduirait un repli sur soi, une position égocentrée, le « hein » [...] souligne le désir de l'énonciatrice de voir une convergence d'intérêt sur ce point » (ibid.).

D. Luzzati (1985 : 63) observe que *hein* et *quoi* en tant qu'« appuis du discours » sont plus souvent situés « à la fin de la période qu'à la fin d'un des deux premiers éléments de celle-ci ».

Du point de vue prosodique, K. Beeching (2004 : 71) mentionne que *hein* et *quoi* sont employés à la fin de groupe intonative : *hein* est toujours accompagné par une intonation montante, alors que *quoi* a une intonation descendante.

Selon B. J. Andrews (1989 : 202), *hein* peut être employé, comme *quoi*, après la parole affective prononcée avec une intonation implicative. Mais l'auteur signale que les fonctions de ces deux marqueurs sont différentes, dans la mesure où *quoi* marque

indirectement qu’une sorte de conclusion a été faite, alors que *hein* est un marqueur direct de l’interaction employé par le locuteur pour signaler à l’auditeur qu’il est conscient de sa présence et qu’il cherche à provoquer une réaction de sa part (id. : 203).

Par ailleurs, I. Légise (1999 : 267) constate que la forte présence de *hein* contraste avec l’absence de *quoi* dans son corpus de la Patmar<sup>121</sup>. Selon l’auteur, cette différence de fréquences prouve que ces deux marqueurs ne sont pas interchangeables.

### 1.3.6. Bilan

Ce chapitre (1.3.) a été consacré à une synthèse de descriptions d’emplois de *hein*, de *quoi* et de *n’est-ce pas*. D’une part, ils ont tendance à être abordés sous une perspective particulière - sociolinguistique, quantitative, etc. - ou dans le cadre de catégories „classiques” telles que l’interjection ou l’interrogation, qui sont souvent trop restrictives pour couvrir l’ensemble des emplois des marqueurs. D’autre part, leurs descriptions s’effectuent sous forme de listes des fonctions discursives et des caractéristiques contextuelles qui ne permettent pas de saisir la totalité des emplois d’un marqueur. De plus, la dimension prosodique n’est pas suffisamment prise en considération.

## 1.4. En guise de conclusion

Dans ce premier chapitre, nous avons présenté un état des lieux sur les recherches sur l’oral, les MD et nos marqueurs d’étude *hein*, *quoi* et *n’est-ce pas*. Avec l’évolution relativement récente des études sur l’oral, le nombre des analyses sur les MD est en train de croître considérablement : il n’est toutefois pas encore effectué de descriptions et de caractérisations détaillées de chaque MD. Dans le second chapitre, nous discuterons quelques problèmes théoriques, descriptifs et méthodologiques auxquels nous avons été confrontée lors de la lecture de la littérature spécialisée.

---

<sup>121</sup> Également pour d’autres marqueurs : « le corpus de la Patmar se caractérise également par une présence étonnamment élevée de morphèmes comme *hein*, *là*, *bon*, *ben*, *oui*, *ouais* et *OK*, et par l’absence significative de morphèmes comme *puis*, *quoi* ou *enfin* » (id. : 258).

## Chapitre 2. Problématiques théoriques, descriptives et méthodologiques

Quelles sont les spécificités de l'objet d'étude en linguistique ? Quels sont les éléments accessibles et analysables pour les linguistes ? Comment analysons-nous cet objet ? En vue de répondre à ces questions, nous examinerons dans ce chapitre plusieurs approches de l'activité de langage (2.1.), diverses descriptions linguistiques (2.2.) et différentes méthodologies de recherche linguistique (2.3.).

### 2.1. *Activité de langage*

L'activité de langage se définit comme suit :

« l'hypothèse construite fondamentale, c'est que l'activité de langage telle qu'elle apparaît à travers cette activité de production et de reconnaissance est une activité de production et de reconnaissance des *formes*, au sens *abstrait du terme* et non pas au sens morphologique » (A. Culioli, 1985 : 7).

#### 2.1.1. L'énonciation

##### 2.1.1.1. L'ambiguïté de la notion de l'énonciation

L'*énonciation* est une notion fondamentale dans les recherches portant sur les MD, plus généralement, sur l'oral, comme le mentionne D. Vincent :

« L'introduction du concept d'énonciation dans la linguistique traditionnelle est probablement le fait le plus déterminant pour amorcer la description du langage parlé, puisqu'il permet de se dégager de l'énoncé pour considérer le procès de production dans son ensemble » (1993 : 27).

Toutefois la notion d'énonciation que D. Vincent mentionne ici et que la plupart des chercheurs travaillant sur les MD emploient ne se confond nullement avec celle de la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciative (TOPE) développée par A. Culioli, ce que nous expliquerons par la suite. Cette différence est due à l'ambiguïté du terme « énonciation » même, comme l'explique de S. de Vogüé :

« D'un côté on thématise la façon dont un sujet s'énonce : de l'autre la façon dont un énoncé s'énonce (dont la forme qu'il a) » (1992 : 80).

Le premier point de vue serait celui partagé généralement dans les recherches sur les MD, alors que le deuxième cas serait celui défendu notamment dans le cadre de la TOPE.

C. Fuchs distingue l'« énonciation restreinte », à la suite d'A. Culioli, de l'« énonciation au sens large » qui tend à « inclure la variabilité des facteurs individuels et des circonstances particulières de la situation de communication effective entre un émetteur et un récepteur, les déterminations extra-linguistiques de la signification (connaissances d'univers, représentation, etc.) » (1994 : 85).

### **2.1.1.2. Les théories de l'énonciation**

La théorie de l'énonciation - vu la diversité, il est plus convenable de dire *les* théories de l'énonciation - s'est développée en Europe (D. Maingueneau, 1991 : 25) : ses représentants souvent cités sont Ch. Bally, E. Benveniste et A. Culioli. Comme le signale D. Maingueneau (1994 : 7), « le domaine de l'énonciation s'est considérablement agrandi », mais les diverses régions du champ de recherches « ne sont pas rigoureusement articulées les unes sur les autres » ; J. Cervoni craint même de « les rassembler sous une appellation unique » (1987 : 9). D'ailleurs, les positions de ces trois fondateurs se distinguent déjà considérablement.

Parmi les diverses interprétations de l'énonciation, c'est la position de E. Benveniste qui dominera dans les études postérieures. Il s'agit de l'énonciation définie comme « l'acte individuel d'utilisation de la langue pour l'opposer à l'**énoncé**, objet linguistique résultat de cette utilisation » (D. Maingueneau, 1994 : 9), point de vue qui est partagé par H. Nølke (1993 : 42), M. Perret (1994 : 9), L. Guespin (1971 : 9), J. Dubois (1969 : 100), etc. Cette définition est révisée par la suite, afin de résoudre le problème de « l'infinité des actes d'énonciation », en introduisant « une distinction entre chaque énonciation individuelle et le phénomène, le schéma général de l'énonciation, invariant à travers la multiplicité des actes d'énonciation » (D. Maingueneau, 1994 : 10).

Cette approche énonciative consiste à repérer et analyser les énoncés à travers des traces telles que marques de personne, de temps, de lieu, de détermination ou de modalité (D. Maingueneau, 1991 : 26), qui ont « pour fonction d'inscrire dans l'énoncé la subjectivité du locuteur » (M.-A. Paveau et G.-É. Sarfati, 2003 : 167). Dans ce cadre, la notion

d'«énonciation sert, par exemple, à rendre compte des propriétés du sujet dans le monologue<sup>122</sup> ou le journal intime, en la distinguant de l'«interlocution (M. Perret, 1994 : 10-11).

La diversité et la complexité de la notion d'«énonciation rendent très difficile d'en saisir toute la portée. Nous nous contenterons d'examiner la question de l'«altérité qui nous paraît constituer un problème crucial. Avant d'observer comment elle est abordée dans les recherches ultérieures sur l'«oral et sur les MD, il nous semble intéressant de croiser d'abord le point de vue de Ch. Bally et celui de E. Benveniste, malgré leur distance chronologique.

### **2.1.1.3. Ch. Bally et E. Benveniste**

Notre comparaison entre ces deux linguistes porte sur la définition de l'«énonciation, la subjectivité et le statut de l'«altérité, ainsi que le niveau et l'«objet de l'«analyse linguistique.

#### **2.1.1.3.1. Énonciation**

Ch. Bally définit l'«énonciation comme l'«« étude d'une langue » qui « n'est pas seulement l'«observation des rapports existant entre les symboles linguistiques », mais qui est « aussi *des relations qui unissent la parole à la pensée* » (1951 : 2) ; en considérant que le langage « n'est pas une création logique » (1952 : 15), cet auteur souligne que la recherche linguistique doit « relier l'«expression à la pensée » (1951 : 4) et qu'elle ne doit pas « être un travail mécanique en trouvant derrière le mot l'«idée » (ibid.).

Ch. Bally soutient que la pensée et la langue s'influencent mutuellement :

« si la pensée agit sur la langue, la langue façonne, elle aussi, la pensée à sa mesure »  
(1965 : 15).

En revanche, pour E. Benveniste, « il ne pourrait exister de pensée sans langage » (1966 : 25), étant donné que « la forme linguistique est non seulement la condition de

---

<sup>122</sup> Sur ce sujet, voir E. Benveniste (1974 : 86).



transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée » (1966 : 64). Cet auteur remarque même que « penser, c'est manier les signes de la langue » (1966 : 74) ; il mentionne également que « le langage en tant qu'il est parlé, est employé à convoier "ce que nous voulons dire" » qui est « un contenu de pensée » (1966 : 63).

Selon E. Benveniste, l'énonciation est la « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (1974 : 80). C'est l'acte qui correspond au « fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte » (ibid.). En considérant que « les caractères linguistiques de l'énonciation » sont déterminés par « la relation du locuteur à la langue » (ibid.), cet auteur envisage d'étudier « à l'intérieur de la langue, les caractères formels de l'énonciation à partir de la manifestation individuelle qu'elle actualise » (id. : 81). Ainsi E. Benveniste met-il l'accent sur le rôle du sujet dans l'énonciation plus que ne le fait Ch. Bally.

Selon ce dernier, la langue ne serait pas la seule condition d'existence de la pensée ; cette dernière pourrait être manifestée par d'autre biais que de langage. Toutefois comme le remarque cet auteur, il faut s'engager dans la dimension cognitive afin de vérifier la correspondance du langage et de la pensée :

celle-ci « n'est révélée directement ni par la parole ni par l'écriture » et « elle ne peut éclater que par l'observation *simultanée* de la pensée et de son expression, et cela n'est possible que par la réflexion intérieure » (1951 : 4)

De ce point de vue, bien qu'il ne soit pas évident d'affirmer comme E. Benveniste que la manifestation de la pensée passe nécessairement par le langage, nous devons nous limiter, comme le dit cet auteur, à travailler sur les caractéristiques formelles dans les recherches linguistiques.

#### **2.1.1.3.2. Subjectivité**

Ch. Bally place la subjectivité au cœur de la recherche linguistique : il souligne que l'étude d'une langue se base « sur l'observation de ce qui se passe dans l'esprit d'un sujet parlant *au moment où il exprime ce qu'il pense* » (1951 : 2), qui apparaît dans « *l'expression parlée et non le fait pensé* » (id. : 13) à la différence de l'étude psychologique.

En considérant que les faits d'expression du langage sont organisés du point de vue de leur contenu affectif<sup>123</sup>, cet auteur envisage la linguistique - qu'il appelle la *stylistique*<sup>124</sup> - qui consiste à étudier « *l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité* » (1951 : 16)<sup>125</sup>. Pour cet auteur, « le langage individuel cherche sans cesse à traduire la subjectivité de la pensée » : « au contact de la vie<sup>126</sup> réelle, les idées objectives en apparence s'imprègnent d'affectivité » (1952 : 18). Il mentionne également que l'idée générale « ne pénètre réellement en moi que par une modification *subjective* accompagnée d'une vibration *affective* » et que « cela n'est possible que si [...] je pense à *ma* vie ou à celle d'autres personnes impliquées dans *mon* existence » (1952 : 15).

Selon E. Benveniste, « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'« ego » » (1966 : 259). Ainsi la subjectivité est « la capacité du locuteur à se poser comme « sujet » » (ibid.). Le locuteur est introduit par la langue comme « paramètre dans les conditions nécessaires à l'énonciation », puisqu'« avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue » et que ce n'est qu'après l'énonciation que « la langue est effectuée en une instance de discours, qui émane d'un locuteur » (1974 : 81-2). Le locuteur « s'approprie l'appareil formel de la langue » (id. : 82).

C. Normand (1986 : 201) remarque l'absence du syntagme « le sujet d'énonciation » ou « de l'énonciation » chez E. Benveniste : en dépit de sa « constellation » terminologique (C.

---

<sup>123</sup> L'affectivité ou la sensibilité opposées à l'intelligence constitue une des spécificités dans l'enseignement de Ch. Bally. Ce dernier considère que « le langage réel présente [...] dans toutes ses manifestations, un côté intellectuel et un côté affectif » (1951 : 12). C'est-à-dire que le langage exprime nos idées d'une part et de l'autre nos sentiments. Selon l'auteur, ces deux faces de l'expression surgissent « avec une intensité très variable selon la disposition du sujet parlant, la situation et le milieu » (ibid.).

<sup>124</sup> Pour Ch. Bally, la stylistique « embrasse le domaine entier du langage » (1952 : 62) et « s'emboîte dans la linguistique générale » (id. : 159), puisque « tous les faits linguistiques [...] peuvent manifester quelque parcelle de la vie de l'esprit et quelque mouvement de la sensibilité » (id. : 62).

<sup>125</sup> On retrouve la même idée dans 1951 : 1.

<sup>126</sup> Le concept de *vie* constitue « le pôle organisateur de la démarche de Bally » (J.-L. Chiss, 1986 : 168). Ch. Bally en entendant par la *vie* « la conscience de vivre » et « la volonté de vivre » (1952 : 15), remarque que « le langage naturel reçoit de la vie individuelle et sociale, dont il est l'expression, les caractères fondamentaux de son fonctionnement et de son évolution » (1952 : 11). L'auteur considère la pensée et la vie comme « fondement de toute la recherche » (id. : 30).

Normand, *ibid.*), il semble que ce dernier ne conçoit que le « locuteur » comme instance du sujet. En revanche, Ch. Bally (1942 : 3-4) distingue trois instances : le sujet de la phrase, le sujet de l'énonciation et le sujet parlant.

Chez E. Benveniste, c'est la langue qui fait apparaître la subjectivité, alors que chez Ch. Bally, cette dernière surgit dans la langue qui exprime la pensée. Autrement dit, E. Benveniste considère la forme linguistique comme la condition de l'émergence de la subjectivité, à la différence de Ch. Bally qui affirme que le langage reflète la subjectivité.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il nous est difficile de considérer l'énonciation comme l'acte du locuteur qui extériorise sa pensée par le biais de formes linguistiques, puisque le « à dire » ne préexiste pas à cette forme. La subjectivité est nécessairement partie intégrante de la forme linguistique. De ce point de vue, nous sommes proche de Ch. Bally, sauf que nous ne partageons pas l'antinomie de l'intelligence et de la sensibilité dans le langage. Il nous semble cependant que Ch. Bally en penchant vers la sensibilité n'abandonne pas complètement l'intelligence. Mais l'énoncé objectif est-il possible ?

#### ***2.1.1.3.3. Altérité : statut de l'autre par rapport au sujet***

Malgré la différence entre ces deux linguistes sur la subjectivité, leurs visions sur le statut de l'autre par rapport au sujet se rejoignent dans la mesure où ils considèrent que le sujet et l'autre constituent « la polarité des personnes » qui est la condition fondamentale du langage (E. Benveniste, 1966 : 260). Ch. Bally conçoit l'autre comme le sujet entendant qui influence l'activité langagière du sujet parlant. Selon cet auteur, le langage est l'« expression d'une pensée communiquée à autrui ou exprimée avec la représentation d'autrui » (1951 : 8). C'est « le besoin d'agir sur l'interlocuteur, qui domine tout l'usage de la conversation » (1952 : 102) ; ce point de vue se rapproche de celui de E. Benveniste qui mentionne que « toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire » (1974 : 82).

Ces deux linguistes signalent que le mode de présence de l'autre est variable. Ch. Bally précise qu'« il importe peu [...] qu'autrui soit un individu, une foule ou tout le monde » (1952 : 102) et que « la présence ou la simple représentation mentale d'autres personnes

peut exercer une action coercitive sur notre langage » (1952 : 21). Cela rejoint la remarque de E. Benveniste selon lequel « dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il [le locuteur] implante l'*autre* en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre » (1974 : 82).

Un autre point commun, c'est l'idéalisation de la capacité du sujet entendant. Ch. Bally souligne que « le sujet entendant se rend compte d'une innovation linguistique, alors même qu'elle a été faite inconsciemment par le parleur » (1952 : 102). Cela est possible puisque le sujet parlant se conforme « à la langue que l'on suppose la plus intelligible pour l'interlocuteur » (1952 : 70). E. Benveniste relève également « le besoin de référer par le discours » chez le locuteur, ainsi que « la possibilité de co-référer identiquement » chez l'autre, « dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur » (1974 : 82). Il affirme que « chaque locuteur ne peut se poser comme sujet qu'en impliquant l'autre, le partenaire qui, doté de la même langue, a en partage le même répertoire de formes, la même syntaxe d'énonciation et la même manière d'organiser le contenu » (1963 : 25). Ainsi les deux auteurs idéalisent la capacité du sujet entendant : Ch. Bally précise même qu'on peut juger une phrase comme une exclamation si elle est « intelligible pour le sujet entendant », même si elle « n'a pas l'air d'être un fait de langage » (1951 : 8).

Nous retrouvons cette idéalisation chez M. Bakhtine qui considère que le mot s'adresse à l'interlocuteur (1977 : 123) et que l'auditeur perçoit le caractère de nouveauté de la forme utilisée (id. : 100). Cet auteur appelle « l'acte de décodage » cette compréhension de la signification de la forme utilisée dans une énonciation donnée et non « l'identification de la forme utilisée » (ibid.).

Selon Ch. Bally, l'autre peut être « la simple représentation mentale d'autres personnes » (1952 : 21), qui se distinguerait du sujet entendant. Toutefois cet auteur ne considère pas l'autre comme une instance constituante de l'activité langagière du sujet : le sujet et l'autre sont toujours des instances distinctes. Cette polarité est maintenue aussi chez E. Benveniste qui considère l'intersubjectivité liée à « l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire » (1974 : 78). La séparation entre le sujet et l'autre devient ambiguë chez M. Bakhtine : qui remarque, certes, comme les

deux linguistes, que « l'«énonciation est le produit de l'«interaction de deux individus socialement organisée » (1977 : 123) et qu'elle « ne devient effective qu'entre locuteurs » (id. : 141), mais qui affirme que « le mot est le territoire commun du locuteur et de l'«interlocuteur » (id. : 124), en mentionnant les deux pôles - « *activité mentale du moi* » et « *activité mentale du nous* » (id. : 126). Malgré un manque de précision, ses remarques nous laissent entendre que l'autre peut créer un champ commun avec le locuteur, ce qui se rapproche de la notion de l'«intersubjectivité culiolienne.

#### **2.1.1.3.4. Niveau d'analyse**

Bien qu'il prenne en considération le sujet entendant, Ch. Bally ne dépasse pas le niveau de la phrase qui est selon lui « la forme la plus simple possible de la communication d'une pensée » (1965 : 35) ; E. Benveniste considère également la phrase comme « le dernier niveau » d'analyse (1966 : 128) et affirme qu'« une phrase constitue un tout, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties » (id. : 123) d'une part, et de l'autre qu'elle « ne peut intégrer aucune unité plus haute » (id. : 125). Or cet auteur remarque par ailleurs que « la phrase appartient bien au discours », qu'elle est « l'«unité du discours » (id. : 130), et que « c'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure » (id. : 131). Il nous semble que ses propos manquent de clarté sur la relation entre la phrase et le discours. Toutefois ses études ne portent pas sur le discours en tant que succession de phrases : lui-même mentionne que le linguiste est amené « à fixer dans la phrase le niveau ultime » (id. : 131). Lorsqu'il remarque que le discours « est produit chaque fois qu'on parle » (1974 : 80), nous supposons que cet auteur entend par « discours » les productions orales et que le discours est exercé par le locuteur ; il crée sa formule, inspirée de la formule classique « nihil est in *lingua* quod non prius fuerit in *oratione* » (1966 : 131) qui signifierait « rien n'est dans le langage qui n'ait pas été d'abord prononcé » ; mais le discours oral ne constitue pas le niveau d'analyse du linguiste.

#### **2.1.1.3.5. Objets d'analyse**

Ce qui nous frappe particulièrement chez Ch. Bally, c'est son intérêt pour la diversité des objets d'analyse : même s'il ne s'occupe pas du niveau discursif, il met l'importance sur les aspects sociaux du langage - « le langage est aussi un fait éminemment

*social* » -, puisque le langage « porte aussi la marque des efforts faits par l'individu pour *s'adapter* socialement aux autres individus du groupe » (1951 : 1). Selon lui, le fait que « l'échange des idées, dans la vie ordinaire, est encadré par une situation que les interlocuteurs trouvent toute faite : entourage matériel, choses connues des intéressés, rapports familiaux ou sociaux, communauté d'intérêts, etc. » facilite et abrège considérablement l'énonciation (1921 : 632).

Ch. Bally insiste également sur l'étude du langage ordinaire, spontané, et naturel, puisque « la langue parlée, que nous employons tous, tous les jours et toute la journée » est « profondément affective et subjective dans ses moyens d'expression et d'action » (1952 : 157). Il est important pour cet auteur d'observer la langue dans la vie quotidienne : il répète « écoutez parler autour de vous » (1952 : 19), « écoutez n'importe qui dans la vie réelle » (1952 : 158) ou « il suffit [...] d'écouter la conversation la plus banale pour se convaincre que... » (1952 : 82).

En troisième lieu, Ch. Bally souligne l'importance de « l'entourage d'un fait d'expression » constitué par le contexte, la situation, la mimique et l'intonation (1951 : 88)<sup>127</sup>. Il mentionne même une caractéristique complémentaire des éléments non-verbaux par rapport au moyen verbal :

« là même où la langue n'offre pas au sujet parlant des moyens d'expression adéquats à la forme de sa pensée, vous constaterez que l'intonation, le geste, l'expression du visage y suppléent » (1952 : 19)

Même s'il admet la difficulté d'analyser l'intonation (1951 : 276), il nous importe de souligner que Ch. Bally s'intéresse au système linguistique dans sa totalité, en le considérant comme « un vaste réseau d'associations mémorielles constantes, sensiblement analogues chez tous les sujets, associations qui s'étendent à toutes les parties de la langue,

---

<sup>127</sup> L'auteur explique les fonctionnements de ces éléments de la façon suivante : « on sait que la phrase la plus simple peut être animée par des procédés affectifs, en apparence étrangers à la langue ; le discours peut recevoir un commentaire émotif continu par les inflexions de la voix, les accents qui soulignent les mots importants, la lenteur ou la rapidité du débit, les répétitions, voire même les silences ; l'émotion peut se trahir dans la mimique faciale du parleur, ses gestes, ses attitudes, etc. : à condition, bien entendu, que tous ces mouvements (inconscients ou non) soient imitatifs et volontaires ; sinon ce seraient des réflexes, autrement dit des indices, et non des signes. » (1952 : 77)

depuis la syntaxe et la stylistique, en passant par le lexique et la constitution des mots, jusqu'aux sons et aux formes fondamentales de la prononciation (accent, mélodie, durée, pauses, etc.) » (1965 : 20).

En revanche, chez E. Benveniste, c'est la sémantique qui domine les autres aspects langagiers. Ce qui intéresse cet auteur, c'est « comment le « sens » se forme en « mots » » (1974 : 81) ; le sens est comme une « tête de Méduse » qui est toujours « au centre la langue, fascinant ceux qui la contemplent » (1966 : 126). Il estime que « la « syntaxe » de la proposition n'est que le code grammatical qui en organise l'arrangement », et que « les variétés d'intonation n'ont pas valeur universelle et restent d'appréciation subjective » (1966 : 128). Il remarque également que hors des cadres de la langue, « il n'y a que volition obscure, impulsion se déchargeant en gestes, mimique » (1966 : 64).

À la différence de Ch. Bally qui inclut les éléments non verbaux parmi les façons dont la pensée se manifeste, E. Benveniste croit en la puissance des moyens verbaux : « nous pouvons tout dire, et nous pouvons le dire comme nous voulons » (1966 : 63). Nous nous demandons si l'on peut *tout* dire, ou plutôt, comment on peut vérifier si l'on dit tout. Si nous sommes en accord avec E. Benveniste quant au statut primordial de la forme verbale dans l'analyse linguistique, nous ne pouvons toutefois pas nier le rôle que jouent les éléments non verbaux dans l'activité langagière, sans parler de l'analysabilité des phénomènes. Par ailleurs, la prosodie est de la langue au même titre que la morphologie, la syntaxe, la sémantique et la pragmatique.

### **2.1.2. Le sujet parlant et l'autre**

Le statut de sujet parlant dans les activités langagières est crucial dans les études de l'oral, puisque le dialogue, c'est-à-dire la conversation entre deux sujets parlants, se place au cœur des activités langagières orales : parler, c'est parler à quelqu'un d'autre. Bien que le dialogue ne soit pas la forme unique des activités orales, son importance reste pertinente par rapport aux autres formes, ce que C. Kerbrat-Orecchioni appelle « le plus fort degré d'interactivité » (2005 : 20) et M.A.K. Halliday une « forme „idéale“ du langage parlé » (1989 : 46). Le problème de sujet implique également la question des modes de présence de l'autre.

Nos besoins analytiques nous conduisent à reprendre la notion d'énonciateur et de coénonciateur proposée par A. Culioli, qui se distingue clairement de celle de locuteur et d'interlocuteur. Avant de préciser et de justifier nos choix théoriques sur ce problème, nous exposerons la place du sujet et de l'autre dans d'autres courants : l'école de Genève, le courant interactionniste, O. Ducrot, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, ainsi que les recherches sur les MD. Nous verrons, quelle que soit la terminologie employée, que le sujet est considéré comme le locuteur et que l'autre correspondrait à l'interlocuteur, suivant les termes d'A. Culioli.

### 2.1.2.1. L'école de Genève

#### 2.1.2.1.1. Locuteur et énonciateur(s)

Dans l'approche genevoise, le locuteur correspond à celui qui produit le discours comme « négociation » (E. Roulet et al., 1985 : 60). Lorsqu'un discours est produit par le seul locuteur/scripteur, le discours est appelé monologique. S'il est produit par deux locuteurs/scripteurs, le discours est dialogal.

Dans leur modèle de la structure hiérarchique du discours, l(es) énonciateur(s) intervien(nen)t dans l'autre axe du type de discours monologique/dialogique<sup>128</sup>. L'énonciateur est « celui qui prend en charge une intervention » (id. : 61). L'intervention, ainsi que l'échange sont les « unités de rangs inférieurs qui sont le lieu même du discours comme négociation ».

L'intervention correspond à « chacun des constituants de l'échange » (id. : 25). L'échange comporte des *échanges confirmatifs* qui ont les fonctions d'ouverture et de clôture, et des *échanges réparateurs* qui remplissent la fonction de transaction (id. : 24).

Un discours est monologique, s'il fait « intervenir un énonciateur principal<sup>129</sup> » (id. : 61). En revanche, s'il fait « intervenir au moins deux énonciateurs principaux », le discours est

---

<sup>128</sup> Les deux axes monologal/dialogal et monologique/dialogique peuvent se combiner.

<sup>129</sup> L'énonciateur principal est celui « qui prend en charge une intervention constitutive d'échange », opposé aux énonciateurs subordonnés « qui prennent en charge les interventions constitutives d'interventions » (ibid.)



dialogique (ibid.). En d'autres termes, le discours monologique est « un discours à structure d'intervention », tandis que le discours dialogique est « un discours à structure d'échange » (ibid.).

### 2.1.2.1.2. Discours monologiques et dialogaux

Sans entrer dans les détails de cette approche, prenons un exemple de « discours monologique et dialogal » (id. : 62) :

Le professeur : *Vous savez l'anglais, hein ?*

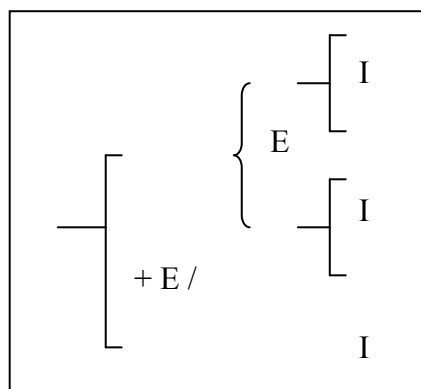
L'étudiant : *Oui, bien sûr.*

Le professeur : *Et vous avez déjà entendu parler de Schegloff, n'est-ce pas ?*

L'étudiant : *En effet.*

Le professeur : *Alors vous nous présenterez son papier sur les pre-pre au prochain séminaire.*

Dans cet exemple, « les deux échanges, qui apparaissent dans un premier temps comme deux constituants successifs et indépendants d'une conversation, sont subordonnées rétroactivement par *alors* comme arguments pour la conclusion du dernier énoncé » (id. : 63). Ce discours est considéré comme *une* intervention (d'où monologique) dont la structure est décrite à l'aide du schéma suivant (ibid.) :



Dans ce schéma,

- I : Intervention ; E : Échange ; A : *Acte directeur* : un acte principal qui forme une intervention (id. : 27).

- + indique que l'acte directeur s'appuie sur l'introduction d'un argument en faveur de son énonciation ou de son contenu<sup>130</sup> (id. : 37).
- / signifie, dans ce cas, que l'échange est subordonnée rétroactivement.
- « l'accolade indique que les échanges sont coordonnés » (id. : 63)

Cet exemple représente, selon eux, une « stratégie argumentative habile » qui

« consiste à demander, dans une série d'échanges, l'accord de l'interlocuteur sur un certain nombre des faits ou de jugements pris pour eux-mêmes, puis, une fois l'accord obtenu, à dégager de ces faits et jugements une conclusion, qu'il sera très difficile à l'interlocuteur de contester puisqu'il a déjà admis les arguments sur lesquels elle s'appuie » (id. : 62).

Dans cette approche, la notion d'énonciateur n'est valable que dans le cadre d'une analyse de l'organisation hiérarchique du discours. Autrement dit, la distinction entre l'énonciateur et le locuteur se pose aux différents niveaux d'analyse du discours.

Ce point de vue ne permet pas suffisamment de rendre compte ce qui est mis en jeu par le langage. Par exemple, *vous savez l'anglais, hein ?* et *Et vous avez déjà entendu parler de Schegloff, n'est-ce pas ?* ont des valeurs équivalentes dans la mesure où ces énoncés servent à demander l'accord de l'interlocuteur et où ces accords servent à faire en sorte qu'il soit difficile à l'interlocuteur de contester la conclusion. Or, le rôle joué par la propriété de *hein* et par *n'est-ce pas* n'est pas forcément identique. Si on échange *hein* et *n'est-ce pas* dans ces énoncés, ce dialogue devient moins naturel, bien que leur fonction discursive soit considérée comme identique :

Le professeur : *Vous savez l'anglais, n'est-ce pas ?*

L'étudiant : *Oui, bien sûr.*

Le professeur : *Et vous avez déjà entendu parler de Schegloff, hein ?*

L'étudiant : *En effet.*

[...]

Les chercheurs genevois ne traitent pas en fait le discours comme une activité, mais comme un objet fini qui a un début et une fin. Ils ne s'intéressent guère à ce genre de manipulation qui permet de déterminer des enchaînements possibles (ou au contraire

---

<sup>130</sup> Par ailleurs, l'acte directeur peut s'appuyer également sur le rejet d'un contre-argument (noté -).

difficiles). Mais si nous envisageons de comprendre pourquoi l'utilisation d'un marqueur est peu naturelle dans un tel cas et de dégager les propriétés langagières de ce marqueur, il sera nécessaire de travailler sur les contraintes d'emploi imposées par le langage et de ne pas négliger le dynamisme qu'un énoncé peut manifester. De ce point de vue, notre objet d'étude se limite au niveau de l'énoncé. Nous reviendrons sur ce point.

Quant à l'autre, il n'a pas de place centrale dans cette approche genevoise : dans le discours monologal, l'autre n'apparaît pas ; dans le discours dialogal, l'autre correspond à l'interlocuteur, mais il est conçu comme l'autre locuteur/scripteur ; dans le discours monologique et dialogique, c'est le sujet qui se démultiplie par l'introduction du concept d'énonciateur ainsi que de celui d'énonciateur principal et subordonné.

### **2.1.2.2. Le courant interactionniste**

#### ***2.1.2.2.1. Locuteur / Destinataire***

Dans l'approche interactionniste, le sujet parlant correspond en général à celui qui parle, appelé « locuteur ». L'autre est conçu comme « destinataire » du discours, susceptible à devenir à son tour le sujet parlant. La distinction entre le locuteur et le destinataire se fonde sur la question du tour de parole<sup>131</sup>. Lorsqu'il prend la parole, le sujet et l'autre deviennent les « locuteurs », c'est-à-dire les « participants » de l'interaction. Ils participent à la « co-construction du discours », dans la mesure où ils « coordonnent leur activités pour produire en commun cet objet final qu'est une « conversation » (ou plus largement une « interaction ») » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 20).

L'approche interactionnelle a réussi ainsi son entreprise de dépasser l'« analyse du discours » qui ne suppose qu'un individu abstrait et isolé, et de s'intéresser à la dimension plus dynamique et sociale de l'activité de langage, c'est-à-dire à l'activité de langage d'une « personne réelle existant dans un monde social » (Dell H. Hymes, 1991 : 26).

---

<sup>131</sup> Selon C. Kerbrat-Orecchioni, l'identification du destinataire n'est pas simple, dans la mesure où « le statut des personnes impliquées dans l'interaction ne cesse de se modifier au cours de son déroulement » (1990 : 90-1).

Dans l'interaction en tant que « co-construction du discours », le destinataire se distingue d'un simple « récepteur ». Le destinataire est « en mesure d'influencer et d'infléchir le comportement du locuteur de manière imprévisible alors même qu'il est engagé dans la construction de son discours » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 17). Autrement dit, le locuteur est contraint « de réorienter en cours de route l'énoncé programmé afin de le rendre *mieux* adapté à la situation nouvelle créée de façon contingente et largement imprévisible par le comportement de leurs partenaires<sup>132</sup> » (id. : 21).

De ce point de vue, le rôle de l'autre est mis en avant, à la différence de ce qui se passe avec l'école de Genève. Mais quels éléments linguistiques permettent de prouver que le destinataire influence le locuteur ? Comment le locuteur peut-il savoir si ce qu'il va dire est *mieux* adapté à la situation nouvelle que l'énoncé programmé (ce qu'il comptait dire) ? D'ailleurs, quel est le statut de cet « énoncé programmé » ? Existe-t-il vraiment ? Si oui, comment peut-on le prouver ?

#### **2.1.2.2.2. Exemple - Traitement interactionnel des malentendus**

Prenons l'exemple qui permet à C. Kerbrat-Orecchioni de « rendre compte de l'action réciproque de ce qui *préexiste* à l'interaction, et de ce qui émerge dans l'interaction » (2005 : 92)<sup>133</sup>. Examinons son traitement interactionnel des malentendus, en citant un de ses exemples :

[B alors à Lyon ça s'est bien passé votre week-end/ c'est vraiment bête que j'aie pas pu être là]

A ben:: juste en arrivant on s'est tapé un super-bouchon

B un vendredi soir il devait y avoir de l'ambiance

A ça oui

B c'était dans le tunnel/

A dans le tunnel/ (..) **ah:: (rises) mais non un bouchon (.) lyonnais quoi (.) on s'est tapé un p'tit restau**

B ah:: (rises) ça alors c'est marrant justement ya un restau près du tunnel il s'appelle Le bouchon de Fourvière

---

<sup>132</sup> Mis en italique par nous-même.

<sup>133</sup> Mis en italique par nous-même.

Dans cet exemple, l'auteur considère que le mot « bouchon » est ambiguë, puisqu'il peut signifier « embouteillage », mais aussi, « petit restaurant typiquement lyonnais ». Cet exemple illustre son schéma du cas de malentendu (id. : 149) :

T1 : produit par A avec le sens S1 ; **énoncé-problème**

T2 : produit par B sur la base de S2 attribué à l'énoncé précédent

(T1 + T2 = **actualisation du malentendu**)

L'auteur remarque 1) que « l'actualisation du malentendu » est rendue possible par la partie soulignée dont le sens est adéquat au contexte, 2) que l'allusion au tunnel « met la puce à l'oreille de A, laquelle, après un bref moment de stupeur, identifie le contresens de B, et entame le processus de réparation », et 3) que « le malentendu se résout dans la bonne humeur et les rires partagés » (id. : 152).

Si l'on suit cette explication, les réponses à nos questions seraient les suivantes : 1) l'influence de l'autre apparaît dans le fait que le malentendu qu'il provoque oblige le locuteur à le réparer ; 2) face à cette apparition (« actualisation » selon le terme de l'auteur) de malentendu, le locuteur s'y adapte, c'est-à-dire envisage de le réparer. Le locuteur sait que le réparer est mieux que de le laisser, parce que s'il ne corrige pas, il ne pourra accomplir sa mission de faire comprendre à son interlocuteur qu'il est allé au restaurant<sup>134</sup> ; 3) l'énoncé programmé correspondrait à un énoncé du type « on est allés au restaurant ».

Ce que les interactionnistes analysent, c'est l'ensemble des productions langagières effectuées : dans l'exemple cité, ce passage de l'« actualisation » du malentendu à sa résolution. L'ensemble de l'échange est nécessaire afin de pouvoir identifier et schématiser le processus de gestion du malentendu, tel qu'il est décrit. Or, l'énoncé « *on s'est tapé un super-bouchon* » n'a pas d'ambiguïté en soi, lorsqu'il est produit : le locuteur A manifeste qu'ils sont allés au restaurant (ils sont allés manger les plats typiques de Lyon) sous la forme « *on s'est tapé un super-bouchon* » ; ou il informe qu'ils ont trouvé un

---

<sup>134</sup> Dans ce sens, l'« énoncé programmé » ressemble à l'« acte directeur » de l'école de Genève.

embouteillage ; il se peut également qu'il fasse un jeu de mot pour exprimer les deux. Dans tous les cas, cet énoncé ne pose pas de problème d'ambiguïté au moment où il est prononcé. C'est-à-dire qu'*a priori* il ne provoque pas de malentendu.

Ce serait justement pour cela que les interactionnistes insistent sur le fait que les sujets doivent « en permanence ajuster leur *conduite* aux événements qui surgissent de façon contingente au cours du déroulement de l'interaction [...] » (id. : 92)<sup>135</sup>. Toutefois dans cet énoncé, rien ne permet au niveau formel de prévoir qu'il provoquera par la suite un malentendu. C'est la suite du dialogue qui nous permet de constater qu'il l'a fait.

Il est naturellement possible de répondre à l'énoncé « *c'était dans le tunnel/* », en disant, par exemple, « *oui oui tu sais c'est très embêtant ce tunnel* », c'est-à-dire de continuer le dialogue sur un fameux embouteillage lyonnais.

L'objectif interactionnel n'est pas de rendre compte de cette variabilité d'un énoncé, mais d'abstraire le déroulement *naturel*, *attendu* ou *prévisible* lors du surgissement d'un malentendu. Ce que les interactionnistes cherchent à travers le matériel langagier, ce serait plutôt ce qui régule les comportements humains que les fonctionnements du langage. On constate, par exemple, qu'en cas d'« actualisation » du malentendu, le locuteur va le signaler à l'interlocuteur et le réparer. Cette position se résume à l'expression de *conduite* des sujets dans la citation précédente.

Dans ce sens, l'approche interactionnelle fait partie des courants qui considèrent le langage comme un objet déterminé. Le champ d'observation porte nécessairement sur au moins un échange entre les locuteurs, puisque l'objectif de recherche est d'explicitier le « travail collaboratif » des locuteurs. Autrement dit, le niveau d'analyse ne peut se limiter au niveau de l'énoncé ; sinon, on ne saurait identifier, par exemple, la présence du malentendu.

Cette approche ne nous convient pas, car elle ne nous permet pas de comprendre les fonctionnements des matériaux langagiers ; de comprendre par exemple ceux de *mais non* ou de *quoi* dans l'exemple cité. Qu'est-ce qui changerait si l'on dit *ah :: non un bouchon*

---

<sup>135</sup> Mis en italique par nous-même.

(.) *lyonnais quoi* (.), à la place de *mais non* ? Que signifie *quoi* dans cet énoncé ? Afin de répondre à ce genre de questions, il nous apparaît nécessaire de nous limiter au niveau de l'énoncé et d'examiner au plus près les agencements des formes verbales.

### **2.1.2.3. O. Ducrot**

#### **2.1.2.3.1. Locuteur/allocutaire et énonciateur/destinataire**

En 1980, O. Ducrot définit le locuteur comme « l'auteur des paroles » et l'allocutaire comme « l'être à qui les paroles sont dites » (1980 : 43-4). L'auteur introduit également l'énonciateur qui est « la personne à qui est attribuée la responsabilité d'un acte illocutionnaire », ainsi que le « destinataire » « celle à qui cet acte est censé s'adresser » (id. : 38). Les énonciateurs et les destinataires sont liés à l'activité illocutoire, alors que le locuteur et l'allocutaire se situent dans le monde réel.

#### **2.1.2.3.2. Énoncé et énonciation**

Le locuteur produit ce que l'auteur appelle un « énoncé ». O. Ducrot considère l'« énonciation » comme le « surgissement d'énoncés en différents points du temps et de l'espace<sup>136</sup> » (1980 : 34). Selon lui, la réalisation d'un énoncé est un « événement historique », autrement dit, l'énonciation est une « apparition momentanée » (1984 : 179). J.-J. Franckel remarque que cette définition « “naturalise” les fonctionnements linguistiques en faisant correspondre toute énonciation à un “événement historique” » (1989 : 22-3).

Selon O. Ducrot, en transmettant l'énoncé à l'allocutaire, le locuteur *visé* une conclusion : l'énonciation a « certains pouvoirs » dans le sens des actes illocutionnaires théorisés par J. Austin ; par exemple, « si l'on voit dans un énoncé un acte d'assertion, on doit, entre autres

---

<sup>136</sup> Dans ce sens, « chaque acte d'énonciation est un événement unique, impliquant un locuteur particulier pris dans une situation particulière » (1984 : 69). L'auteur affirme ceci : « je ne dis pas que l'énonciation, c'est l'acte de quelqu'un qui produit un énoncé : pour moi, c'est simplement le fait que l'énoncé apparaisse, et je ne veux pas prendre position, au niveau de ces définitions préliminaires, par rapport au problème de l'auteur de l'énoncé » (id. : 179).

choses, admettre qu'«il prête à son énonciation la vertu d'obliger l'interlocuteur à croire vrai le fait annoncé<sup>137</sup> » (1980 : 37).

#### **2.1.2.3.3. Sens et signification**

Comprendre le « sens » d'un énoncé correspond à découvrir « une représentation de l'énonciation » qui consiste « notamment à y faire entendre la voix de divers énonciateurs s'adressant à divers destinataires et à identifier ces rôles illocutionnaires avec des personnages qui peuvent être, entre autres, ceux de l'énonciation » (1980 : 56).

Pour O. Ducrot, une des tâches de la linguistique est l'attribution d'une « signification » à une « phrase » qui est une « construction du linguiste, permettant de rendre compte des énoncés » (1984 : 147). L'auteur envisage une description de la « signification » de la phrase, qui permet de « calculer, étant donné une situation de discours particulière, le (ou les) sens attribuables(s) à l'énoncé de cette phrase dans cette situation » (1980 : 8). Les significations des phrases sont « des *instructions* pour décoder leurs énoncés<sup>138</sup> en exploitant les indications fournies par la situation de discours » (id. 32), que le sémanticien essaie de décrire.

L'identification des énonciateurs et destinataires est cruciale afin de pouvoir produire, dans une situation de discours particulière, « à partir de la signification de la phrase, le sens de l'énoncé » (id. : 56). Ce qui intéresse O. Ducrot, c'est « la possibilité qu'une lecture unique d'un énoncé fasse éclater l'énonciation en une multiplicité illocutionnaire » (id. : 38).

#### **2.1.2.3.4. Exemple - « mais non »**

Prenons un exemple qui illustre comment l'auteur décrit la façon dont le *sens* peut représenter l'énonciation. Intéressons-nous à sa description de *mais non*, locution que nous avons mentionnée plus haut dans la citation de C. Kerbrat-Orecchioni.

---

<sup>137</sup> L'auteur précise : « je n'ai pas dit qu'un énoncé assertif caractérise l'*allocutaire* comme obligé par l'énonciation du *locuteur* à croire que ce dernier dit vrai » (id. : 38). Sur ce point, il se distingue de l'approche austinienne.

<sup>138</sup> L'auteur parle d'« un énoncé particulier d'une phrase » (id. : 7).



Concernant *mais*, O. Ducrot le caractérise comme suit :

« Le mouvement de pensée implique par une phrase affirmative du type *P mais Q* pourrait être paraphrasé ainsi : « Oui, *P* est vrai ; tu aurais tendance à en conclure *r* ; il ne le faut pas, car *Q* (*Q* étant présenté comme un argument plus fort pour *non-r* que n'est *P* pour *r*). » (id. : 97)

L'auteur propose des « critères de classification » de *P mais Q* (id. : 99), en précisant qu'il ne s'agit pas d'« une classification de « différents *mais* » mais d'une classification de différentes possibilités d'emploi d'un morphème dont la valeur sémantique reste identique » (id. : 94).

Pour l'exemple suivant,

Y : *Madame est sortie.*

X : *Mais non, je viens de lui téléphoner.*

L'auteur considère que *mais* qui enchaîne sur une réplique *P* d'un locuteur Y, marque l'opposition de X à la vérité de *P* ; « c'est la vérité même de ce qu'a dit Y qui est rejetée » (id. : 100). Selon ses critères de classification, dans le cas où *mais* enchaîne sur une réplique *P* d'un locuteur Y, *mais* peut marquer également l'opposition de X « à l'acte de parole de Y disant *P* » et « aux conclusions que Y tire de *P* (bien que X admette la vérité de *P*) » (id. : 99).

Dans cet exemple, il serait possible de supposer une ambiguïté du *non*, comme le remarque l'auteur lui-même pour un autre exemple de *Mais non !* (id. : 110-111) ; *non* peut être prophrèse, mais aussi protestation : « mais comment tu oses dire ça, je viens de lui téléphoner ».

Finalement c'est l'interprétation de *non* qui permet de savoir si X s'oppose à l'acte de parole de Y ou à la vérité de ce que Y a dit. De plus, la notion de « vérité » nous apparaît floue : comment peut-on juger si c'est vrai ou faux ? Dans cet exemple, rien n'empêcherait d'imaginer que X, sachant que Madame est sortie, dise un mensonge pour une raison ou autre afin de contrarier Y.

Il s'avère que les critères tels que l'acte de parole du locuteur ou la vérité de *P* ne sont pas nécessairement pertinents pour décrire les propriétés linguistiques de *mais* ; ils risquent de

se multiplier de façon incontrôlable, étant influencés par des éléments pragmatiques qui ne sont pas d'ordre linguistique.

### **2.1.2.3.5. Multiplication du locuteur**

En introduisant la notion de polyphonie, O. Ducrot est conduit à admettre « l'existence, pour certains énoncés, d'une pluralité de responsables donnés pour distincts et irréductibles » (1984 : 193). Après avoir fait une distinction entre le « locuteur (être de discours) » et le « sujet parlant (être empirique) », l'auteur distingue, à l'intérieur de la notion de locuteur, « le "locuteur en tant que tel" (par abréviation « L ») et le locuteur en tant qu'être du monde (« λ ») » (id. : 199) :

« L est le responsable de l'énonciation, considéré uniquement en tant qu'il a cette propriété. λ est une personne « complète », qui possède, entre autres propriétés, celle d'être l'origine de l'énoncé - ce qui n'empêche pas que L et λ soient des êtres de discours, constitués dans le sens de l'énoncé, et dont le statut méthodologique est donc tout à fait différent de celui du sujet parlant (ce dernier relève d'une représentation « externe » de la parole, étrangère à celle qui est véhiculée par l'énoncé). » (id. : 199-200)

Cette distinction entre L et λ lui sert, par exemple, à expliquer la différence entre l'interjection *Hélas !* et l'énoncé déclaratif *Je suis très triste* : quelqu'un qui dit « *Je suis triste* » peut ne pas avoir l'air d'être triste, à la différence de quelqu'un qui dit *Hélas !* ; l'interjection est présentée comme « l'effet immédiat du sentiment qu'elle exprime »<sup>139</sup>, alors que dans les énoncés déclaratifs, le sentiment apparaît comme « extérieur à l'énonciation » (id. : 200) ; dans le cas de l'interjection, l'énonciation est donnée comme « déclenchée » par la représentation de l'objet, tandis que dans le cas de l'énoncé déclaratif, elle est présentée comme résultant de la « décision prise d'apporter une information à propos d'un certain objet » (id. : 187). L'auteur considère que « l'être à qui est attribué le sentiment, dans une interjection, c'est L, le locuteur vu dans son engagement énonciatif », et dans les énoncés déclaratifs, c'est λ, « l'être du monde qui, entre autres propriétés, a celle d'énoncer sa tristesse » (id. : 200).

---

<sup>139</sup> D. Maingueneau remarque également que « l'interjection "se présente" comme arrachée par la situation » (1986 : 86).

Ainsi l'instance subjective se démultiplie. Ne serait-il pas possible de dire *Hélas !*, même si la personne n'est pas triste, pour faire croire qu'elle l'est ? Comment peut-on vérifier la coïncidence entre le sentiment et sa manifestation ? Est-il possible de juger si la personne est « vraiment » triste ou non à partir des éléments d'ordre linguistique ? La production langagière nous indique la tristesse et non la joie (ou plutôt autre chose que la tristesse), mais elle ne nous permet pas de déterminer la véracité du propos.

Nous sommes d'accord avec O. Ducrot quant à la nécessité d'introduire une instance subjective abstraite qui est le garant de son propos et qui se distingue du sujet parlant *en chair et en os* dans les analyses linguistiques. Toutefois en faisant la distinction entre une instance qui apporte une information sans nécessairement prendre la responsabilité de garantir sa véracité, et celle qui prend cette responsabilité, nous nous demandons si l'on reste toujours dans le cadre de l'analyse linguistique. Il est possible que la personne dise pour une raison ou une autre qu'elle est triste, bien qu'elle ne le soit pas. Ce que l'on observe alors, ce sont plutôt des comportements humains à travers le langage que des fonctionnements du langage.

#### **2.1.2.3.6. La place de l'autre**

Concernant la place de l'autre, comme le remarquent S. de Vogüé et D. Paillard (1987 : 14-6), O. Ducrot passe d'« une altérité externe (celle qui est en jeu dans la théorie des actes de langage) à une altérité interne, qui se réalise dans la notion de polyphonie » (id. : 14).

Au départ, l'autre correspondait soit à l'allocutaire qui reçoit la parole du locuteur, soit au destinataire qui est la « cible argumentative » de l'acte illocutionnaire de l'énonciateur (S. de Vogüé et D. Paillard, 1987 : 14). Dans les deux cas, l'influence de l'autre n'a pas autant d'importance que dans l'approche interactionniste : il est tenu compte de l'autre uniquement à travers la nécessité de définir une « cible » qui reçoit la parole ou l'acte illocutionnaire. En approfondissant la théorie de la polyphonie, O. Ducrot se focalise plutôt sur le sujet que sur l'autre, en démultipliant l'instance du sujet.

L'auteur écrit que « la pensée d'autrui est constitutive de la mienne et il est impossible de les séparer radicalement » (1980 : 45) ; la pluralité des voix appartient uniquement au même sujet : il s'agit des « points de vue ».

#### **2.1.2.4. M.-A. Morel et L. Danon-Boileau**

##### **2.1.2.4.1. Colocation et coénonciation**

M.-A. Morel et L. Danon-Boileau introduisent deux plans distincts - la colocation et la coénonciation - dans leurs analyses de « la parole du parleur ». Sur le plan de la colocation, le parleur, considéré comme « locuteur », anticipe une éventuelle prise de parole de la part de l'écouteur considéré comme « colocuteur ». Celui-ci correspond à la « représentation de l'autre en tant qu'il peut prendre la parole » (2003 : 236). Concernant la prise de parole du colocuteur, le locuteur peut la lui autoriser, y faire obstacle ou ne l'envisager en rien.

Sur le plan de la coénonciation, le parleur, envisagé comme « énonciateur », « exprime ses attentes, ses désirs et ses souhaits, mais surtout comment il anticipe la pensée de celui qu'il imagine en train de l'écouter (les attentes de ce dernier, leurs convergences de points de vue, ses objections possibles...) » (ibid.). Le « coénonciateur » correspond à cet autre, envisagé du point de vue du parleur-énonciateur.

La différence entre le locuteur et l'énonciateur se fonde sur leur fonction : « le parleur-énonciateur cherche surtout à faire reconnaître le bien fondé de son point de vue, alors que [...] le parleur-locuteur veille surtout à préserver son droit à la parole » (ibid.). Les auteurs soutiennent que cette différence est marquée par les indices intonatifs (F0, intensité et durée).

##### **2.1.2.4.2. Indices intonatifs**

Selon les auteurs, « c'est la représentation de l'écouteur comme coénonciateur qui entraîne des variations de la mélodie (F0), alors que la représentation de l'écouteur comme colocuteur entraîne des variations d'intensité (I) » (ibid.).

Sur le plan de la coénonciation,

« Si l'énonciateur prend en compte la position qu'il prête au coénonciateur et si, anticipant un désaccord ou une incompréhension, il cherche à obtenir un consensus sur ce qu'il vient de développer, il va indiquer par une remontée de F0 en plage haute. [...] Si au contraire le parleur ne tient pas compte de la pensée de l'autre, et qu'il opère un repli sur soi, il y a alors chute de F0, ou maintien de F0 en plage basse. » (2003 : 237)

Sur le plan de la colocation,

« Pour garder son droit à la parole, le parleur en tant que locuteur maintient l'intensité de son émission sonore. De la sorte, il signifie qu'il a encore à dire et qu'il ne veut pas voir l'écouteur s'emparer du statut de locuteur. [...] Pour céder le droit à la parole, le parleur en tant que locuteur laisse chuter l'intensité de son émission vocale sur plusieurs syllabes successives. L'écouteur y voit alors un indice que l'accès à la parole se libère. » (ibid.)

#### **2.1.2.4.3. Coénonciateur et colocuteur**

Les auteurs précisent que « coénonciateur et colocuteur sont des représentations que le linguiste prête au parleur pour interpréter certains mouvements repérables dans ce qu'il dit (notamment au niveau des variations intonatives) » et qu'« aucun de ces deux termes ne désigne l'écouteur en tant qu'émetteur de son » (2003 : 240-1). Il s'agit des « deux points de vue différents de celui qui parle sur celui auquel il s'adresse » (id. : 241).

Le coénonciateur est « l'auditoire idéal que le parleur donne à son discours (et, quand il dialogue en face à face avec quelqu'un, il cherche à le faire coïncider avec ce (quelqu'un) », alors que le colocuteur est « l'écouteur en tant qu'il peut rivaliser dans l'exercice de parole » (id. : 237-8).

#### **2.1.2.4.4. Le statut de l'autre - au niveau de la colocation**

Ce qui différencie cette approche des autres approches que nous avons citées plus haut, c'est le fait que l'autre, soit le coénonciateur, soit le colocuteur, est un des points de vue du parleur sur l'écouteur : l'autre n'est pas une instance indépendante et extérieure du sujet parlant. Examinons chaque instance.

Malgré la distinction précisée par les auteurs, le couple locuteur/colocuteur ressemble au couple parleur/auditeur du monde réel. Qu'apporte alors l'introduction du niveau de la colocation à l'analyse ?

Les auteurs considèrent les indices intonatifs comme les indices suprasegmentaux, qui s'opposent aux « marqueurs segmentaux (lexicaux et morphosyntaxiques) » (1998 : 22) et qui constituent un système autonome (M.-A. Morel, 1997 : 98). Cette opposition implique une séparation entre le niveau intonatif et le niveau lexical et morphosyntaxique. De ce point de vue, il serait nécessaire de fixer un niveau abstrait comme la colocation, qui permet de décrire les phénomènes qui transcendent un certain nombre de cas singuliers, c'est-à-dire d'avoir une description du type « le *locuteur* utilise tel indice intonatif pour laisser la parole au *colocuteur* ». Ainsi l'usage de la notion du locuteur/colocuteur permettrait de dépasser le parleur/auditeur effectif.

Or, comment peut-on mettre en mots sans prosodie ? Dès que l'on manifeste le vouloir dire par le biais d'une forme verbale, la prosodie n'accompagne-t-elle pas simultanément cette mise en mots ? Sans matériel langagier, on ne pourrait analyser les indices prosodiques dans le cadre de la linguistique, vu cette concomitance entre la prosodie et la mise en mots.

Selon les auteurs, la colocation est liée à la gestion de la prise de parole dont l'indice intonatif est l'intensité<sup>140</sup>. Toutefois leur étude ne rend pas toujours explicite la gestion de la prise de parole par rapport aux fonctionnements des marqueurs formels (segmentaux, selon la terminologie des auteurs).

Par ailleurs, lorsque le linguiste étudie un énoncé, celui-ci n'est *plus actuel* dans le sens où il est un produit du passé et qu'il est défini. Dans l'analyse de l'énoncé, le parleur/écouté est l'instance décrite par le linguiste. Ainsi le locuteur/colocuteur coïncide finalement avec le parleur/écouté désigné dans la reconstruction d'un événement langagier par le linguiste.

#### **2.1.2.4.5. Le statut de l'autre - au niveau de la coénonciation**

Le coénonciateur dans l'analyse de M.-A. Morel et de L. Danon-Boileau correspond à celui que l'énonciateur imagine l'écouter, et dont l'énonciateur anticipe la

---

<sup>140</sup> Laissons de côté ici les problèmes liés à la difficulté de la mesure de l'intensité, à savoir si l'intensité est un critère fiable pour ce genre d'analyse du discours.

pensée - leurs convergences de points de vue, les objections possibles ou les attentes du coénonciateur. En accord avec ces auteurs, nous pensons également que la prise en compte de la position de l'autre peut laisser une trace dans l'énoncé : nous montrerons dans la seconde partie comment cette prise en compte apparaît dans l'énoncé. Mais cet autre est-il un « auditoire idéal », comme le qualifient les auteurs ?

Cette idéalisation impliquerait que l'énonciateur souhaite que soit juste son anticipation sur le fait que le coénonciateur soit de son avis, qu'il veuille le contredire, qu'il attende telle ou telle chose, etc. Autrement dit, l'énonciateur conçoit le coénonciateur comme un écouteur censé refléter exactement la supposition de l'énonciateur sur lui : le coénonciateur est ainsi une instance séparée et extérieure à l'énonciateur, puisque il joue le rôle de l'écouteur qui se distingue de parleur-énonciateur.

Par ailleurs, les auteurs mentionnent que

« dans un dialogue banal, un parleur ne peut pas très longtemps cesser d'imaginer celui à qui il s'adresse et se passer de coénonciateur<sup>141</sup> » (2003 : 237).

Dans cette remarque, le statut de coénonciateur est ambigu. Lorsque l'énonciateur *cesse d'imaginer* celui à qui il s'adresse, le coénonciateur disparaît-il ? Ou il existe mais hors de la considération de l'énonciateur ?

À la différence de la colocation, la coénonciation est liée non seulement aux indices « suprasegmentaux », mais aussi aux marqueurs « segmentaux » : les auteurs considèrent, par exemple, que les ponctuants *hein* et *quoi* régulent la coénonciation :

1)

on va p(eu)t-être augmenter l'feu *hein* (H2+H3<sup>142</sup>) (1998 : 101)

« On le voit, « hein » participe à la construction d'une convergence de points de vue. On peut le gloser ainsi : « garantis-moi que tu as compris ce que j'ai préalablement dit, et assure-moi que tu partages cette opinion, car ce que je dis est une explicitation de ce que tu n'as pas encore pris en compte » (id. : 102).

---

<sup>141</sup> Les auteurs expliquent que, par exemple, une succession de segments maintenus en plage mélodique basse, qui marque un « repli sur soi », entraîne toujours des perturbations dans le déroulement de l'échange (ibid.).

<sup>142</sup> Ces symboles marquent les niveaux intonatifs (H4 : niveau le plus haut / H1 : niveau le plus bas).

2)

je m'demande si le lifting e au bout de plusieurs années e au bout de plusieurs années y a pas des risques *quoi* ou si e tu vois i(l) m'semble qu'y a des femmes qui l'ont fait faire [...]

« L'insertion de « quoi » à la finale d'un rhème induit la validation par le seul énonciateur du contenu référentiel qui vient d'être asserté et écarte tout partage coénonciatif. On pourrait gloser la valeur de « quoi » par « je me donne comme étant seul à penser ce que je pense » ou encore « je clôture en disant que je donne un contenu qualitatif qui m'est personnel, dont je suis le seul à pouvoir énoncer les propriétés distinctives. » (ibid.)

Dans la première citation, nous pouvons supposer que l'énonciateur et le coénonciateur apparaissent dans la « glose », en terme de *je* pour l'énonciateur et de *tu* pour le coénonciateur. Toutefois leur fonctionnement par rapport à l'emploi de *hein* n'est pas suffisamment explicité : comment participent-ils à « la construction d'une convergence de points de vue » ?

Ce problème surgit également dans la deuxième citation. Concernant « la validation par le seul énonciateur », quel est le rôle de coénonciateur ? D'ailleurs existe-t-il ? Le fait que l'énonciateur *écarte* tout partage coénonciatif nous laisse entendre que le coénonciateur est présent en tant que celui avec qui l'énonciateur refuse de partager sa validation mais avec qui il aurait pu la partager. Toutefois le statut de coénonciateur n'est pas mentionné clairement dans ce cas.

Citons un autre exemple sur *quoi* :

Delphine 6 - c'est pas très marrant °*quoi*°

Julie 5 - mm

Selon les auteurs (1998 : 154), le ponctuant *quoi* ne peut figurer qu'à la finale, au niveau H1 :

« il [= *quoi*] ponctue le fait que l'énonciateur se situe en rupture par rapport au cadre préalable et propose un jugement particulier. Cette particularité est à l'origine de l'emploi du « quoi ». Elle peut se gloser ainsi : 1) toi tu dis que nous pensons la même chose, 2) moi, je sais qu'il y a une différence, 3) je ne saurais te dire en quoi elle consiste, 4) j'essaie de l'approcher et je dis « c'est pas très marrant », 5) je marque le caractère approximatif de cette tentative par le « quoi » qui clôt, 6) enfin je marque par le niveau intonatif que ce point final est complètement égo-centré. Il est du reste suivi d'un « mm », interprétable comme une simple marque d'enregistrement de la discordance de la part de Julie. »



Dans cette explication, nous observons les mêmes problèmes que dans les citations précédentes sur le statut du coénonciateur. De plus, il est difficile de distinguer ce qui est mis en jeu par *quoi* de ce qui est mis en jeu par le reste de l'énoncé.

#### **2.1.2.4.6. Coénonciation**

Que signifie exactement la « coénonciation » dans cette approche ? Ne suppose-t-elle pas une séparation constante entre l'énonciateur et le coénonciateur ? Ce terme nous laisse supposer une interaction virtuelle entre ces deux instances sous le contrôle de l'énonciateur, comme si l'énonciateur créait une image de l'auditeur qui influence sa propre parole.

Le coénonciateur est une création de l'énonciateur, mais le coénonciateur est extériorisé par rapport à l'énonciateur dans la mesure où il correspond à l'image de l'auditeur.

Dans cette approche, il est vrai que les notions d'énonciateur et de coénonciateur sont inspirées de celles d'A. Culioli et adaptée à leurs besoins, comme le remarquent les auteurs (2003 : 236). Mais il nous apparaît qu'elles ne coïncident pas avec celles d'A. Culioli que nous présenterons : en un mot, dans la TOPE, l'énonciateur se distingue du locuteur (celui qui parle), alors que dans les études de M.-A. Morel et de L. Danon-Boileau, la distinction n'est pas vraiment claire (par exemple, M.-A. Morel (1999 : 166) emploie le terme *l'énonciatrice*, ce qui impliquerait que l'énonciateur n'est pas une instance abstraite).

Concernant le coénonciateur, dans la TOPE, il n'est pas nécessairement séparé de l'énonciateur, à la différence de l'approche de M.-A. Morel et de L. Danon-Boileau. Il nous est difficile de concevoir une « coénonciation », puisque l'énonciateur et le coénonciateur sont des instances mises en place par le linguiste lors de la reconstruction des opérations langagières à partir de l'énoncé. Le coénonciateur n'influence pas l'énonciateur : nous constaterons la trace de la présence de l'autre dans l'énoncé que nous expliciterons en termes de la relation intersubjective entre l'énonciateur et le coénonciateur.

#### **2.1.2.4.7. Langage**

Les études de M.-A. Morel et L. Danon-Boileau feraient partie des positions selon lesquelles le langage est considéré comme objet : leurs analyses se fondent essentiellement sur l'observation des corpus. Les unités d'analyse sont constituées par le « *paragraphe oral* » - « l'unité maximale susceptible d'une „grammaire“ » - dont les indices intonatifs marquent le découpage (1998 : 21) : c'est dans ce cadre que se situe leur explication sur les MD. Ainsi cette approche ne nous permet pas de rendre compte des propriétés des MD eux-mêmes, comme nous l'avons mentionné plus haut.

#### **2.1.2.5. Recherches sur les MD**

Passons à l'observation de la place du sujet et de l'autre dans les études consacrées essentiellement aux MD, en particulier, celles de D. Vincent, de M. M. J. Fernandez et de G. Dostie. Nous y rencontrerons les mêmes problèmes que ceux que nous venons de signaler.

##### **2.1.2.5.1. D. Vincent**

Les analyses de D. Vincent (1993) sur les ponctuations et les mots du discours, comme nous l'avons évoqué ci-dessus, se fondent sur les théories de l'énonciation, la pragmatique et la sociolinguistique. Son approche rejoint celle de l'interactionnisme dans la mesure où les marqueurs sont considérés dans le cadre de l'interaction entre les interlocuteurs. Le sujet correspond au locuteur qu'elle définit comme « l'individu qui a la parole » et l'autre à l'allocutaire dont sa définition est « celui qui attend pour prendre la parole » (id. : 50). L'auteur écrit que « les rôles s'inversent automatiquement lorsqu'il y a changement de tour » (ibid.) : l'autre est ainsi conçu comme celui qui est susceptible à son tour de devenir sujet.

##### **2.1.2.5.2. M. M. J. Fernandez**

Dans ses études des particules énonciatives, M. M. J. Fernandez indique que sa démarche s'inscrit « dans la (jeune) tradition francophone de l'énonciation, variante francophone de la « pragmatique » d'origine anglo-saxonne » (1994 : 3). Son approche,

telle que celle de D. Vincent, fait apparaître que le sujet correspond au locuteur et l'autre à l'allocutaire. M. M. J. Fernandez emploie le terme « énonciateur », mais il s'agit plutôt du locuteur que d'une instance métalinguistique ; elle considère que

« le locuteur, en ayant recours aux particules énonciatives, choisit de disposer son message dans un cadre interprétatif, autrement dit de fournir à son interlocuteur des indications quant à sa propre évaluation de la situation, et quant à la nature de l'acte de langage qu'il estime effectuer par son énoncé » (id. : 32).

Cette remarque prouve qu'il s'agit d'une perspective interactionnelle.

### **2.1.2.5.3. G. Dostie**

En analysant les marqueurs discursifs, G. Dostie (2004a) utilise le couple « énonciateur / coénonciateur » pour la raison qu'« il traduit mieux que les autres le fait que les échanges conversationnels sont le fruit d'une co-construction » (id. : 35). L'auteur considère l'énonciateur comme « un être qui parle », et le coénonciateur comme « un être impliqué activement dans le discours de l'énonciateur » qui « a comme devoir de manifester son intérêt par différents signaux gestuels, vocaux et verbaux, de signaler éventuellement son intention de prendre la parole, etc. » (ibid.). Cette définition nous montre que, malgré la différence terminologique, le couple énonciateur/coénonciateur dans cette approche s'identifie au couple locuteur/allocutaire dans l'approche interactionnelle.

G. Dostie prend en compte l'implication du coénonciateur dans le discours de l'énonciateur dans le cadre de l'interaction : le coénonciateur est comme un « coéquipier » (ibid.). À ce titre, le coénonciateur a finalement le même statut que l'énonciateur.

Par ailleurs, elle mentionne le « devoir » des interactants : grâce aux MD, « les interactants ont toute chance d'atteindre un copilotage conversationnel réussi » (2004a : 264)<sup>143</sup>. Cette remarque implique que l'auteur suppose une conversation « réussie » que l'énonciateur et le coénonciateur sont censés envisager. L'idée de *réussite* conversationnelle supposerait, selon nous, une séparation entre ce qui devrait être exprimé et ce qui est exprimé : la « réussite » serait garantie alors par l'adéquation de ces deux moments. Sinon, avec quels

---

<sup>143</sup> Cette position rejoint celle de M.-B. Hansen (1998 : 361). Voir la citation (p.).

critères juge-t-on de cette « réussite » ? Or il nous paraît difficile de connaître ce qui devrait être exprimé, tant qu'il n'est pas exprimé : en conséquence il nous est difficile de bien concevoir la « réussite » conversationnelle.

### 2.1.3. Bilan

#### 2.1.3.1. Activité de langage

Les chercheurs dont nous venons de présenter les études s'intéressent, d'une manière générale, à la façon dont un sujet parlant s'énonce plutôt qu'à la façon dont un énoncé s'énonce. Leurs analyses portent sur l'interaction entre la personne qui parle et la personne à qui est adressée la parole, quelle que soit leur terminologie pour désigner ces personnes.

Dans ce cadre, l'activité du locuteur n'est plus « celle de quelqu'un qui mettrait en mots un contenu de signification tout prêt et qui l'enverrait à son interlocuteur » (C. Blanche-Benveniste, 2005 : 69). L'activité de langage n'est plus considérée comme une transmission de code, certes, mais nous observons de façon régulière, notamment chez O. Ducrot et G. Dostie parmi les auteurs que nous avons mentionnés plus haut, la séparation entre le vouloir dire (ce que le sujet parlant veut exprimer) et ce qui a été dit, ainsi que la préexistence du vouloir dire au dit. B. Victorri (1997 : 49) considère que le locuteur « peut mesurer la distance entre les pensées qu'il voulait exprimer et ce qu'il a effectivement placé dans l'espace commun de l'interlocution » ; V. André remarque également que le locuteur *s'interdit* la production fréquente de *hein* (2006 : 371). Mais comment peut-on savoir si le locuteur fait son choix langagier selon la situation et mesure la distance entre le vouloir dire et le dit ? Il serait possible qu'il soit conscient de son choix de tel ou tel terme, mais est-il possible de constater effectivement ce choix ? Est-ce pertinent pour l'analyse proprement linguistique ?

Tel que nous l'avons mentionné plus haut, nous considérons qu'il n'est pas possible de connaître le vouloir dire tant qu'il n'est pas matérialisé (prononcé ou écrit). Nous ne remettons pas forcément en question l'existence du vouloir dire, mais il ne serait pas *accessible*, comme l'affirme A. Culioli. Par ailleurs, C. Blanche-Benveniste et al. (1990 :

20-2) écartent également le questionnement sur « l'intentionnalité » des locuteurs pour tel ou tel phénomène<sup>144</sup>.

### 2.1.3.2. Statut du sujet

Le locuteur *oblige*-t-il l'interlocuteur à réagir de telle ou telle façon ? Cette « puissance » du locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur décrite dans la tradition austinienne est contestée par les nombreux chercheurs : « l'interlocuteur peut ne pas réagir au stimulus du locuteur, ou réagir à l'inverse de son attente » (M. M. J. Fernandez, 1994 : 28) ; « rien n'empêche l'interlocuteur d'aller dans un autre sens que celui exprimé par le locuteur » (I. Léglise, 1999 : 405). En effet, les emplois de *hein* « ne sont pas toujours suivis d'une réaction langagière des participants auprès desquels la vérification est effectuée » (V. André, 2006 : 386).

L'influence du locuteur sur l'interlocuteur n'est pas cependant négligée, comme le souligne V. André<sup>145</sup> :

Le locuteur « *contrôle et vérifie* auprès d'un des participants la véracité de ses propos. Même si cette vérification ne représente pas une réelle demande, dans la mesure où le locuteur en place est persuadé de l'exactitude de ses propos, elle permet d'introduire, dans le discours du locuteur, un autre locuteur et de produire un discours polyphonique dans le sens où il véhicule les points de vue de deux locuteurs. »<sup>146</sup> (id. : 384)

Comment ce contrôle est-il mis en place ? V. André semble l'expliquer ici par la polyphonie, mais le statut du deuxième locuteur n'est pas clairement défini. Concernant l'emploi de *hein*, l'auteur conclut que

---

<sup>144</sup> Il s'agit de la question de savoir par exemple si le locuteur a volontairement voulu « enrichir » son discours, en répétant un même lexème avec des « enrichissements lexicaux ».

<sup>145</sup> Nous pouvons citer également B. Guillaume (2006 : 36) qui remarque une « volonté de manipuler le co-énonciateur », ainsi que W. Settekorn (1977 : 199) qui mentionne que « le locuteur définit le rapport qu'il entretient avec le récepteur, (1) en indiquant la position qu'il attend de celui-ci au sujet de ce qu'il dit, et (2) en formulant en outre quel acte il attend de lui ».

<sup>146</sup> Mis en italique par nous-mêmes.

l'« actualisation » de *hein* permet « au locuteur de *maîtriser* son discours et, notamment, de maintenir une totalité coopérative alors que des topics<sup>147</sup> peuvent être problématiques »<sup>148</sup> (id. : 386)

après avoir constaté que

« le marqueur *hein* apparaît plus fréquemment lorsque le discours du locuteur provoque un climat tendu et, [...] lorsque les sujets abordés sont polémiques ou sources de désaccord » (id. : 371).

En « actualisant » *hein*, comment le locuteur maîtrise-t-il son discours ? La fréquence de *hein* peut être élevée dans une situation conflictuelle entre les locuteurs, mais cette observation ne permet pas de rendre compte pourquoi l'emploi de *hein* met en place ce jeu énonciatif de résoudre le conflit et de ramener la coopération.

### 2.1.3.3. Statut de l'autre

En ce qui concerne le statut de l'autre, celui-ci n'est plus un simple récepteur de message. Toutefois l'autre reste identique à celui qui écoute la parole du locuteur ; il est une instance séparée du sujet, même s'il est considéré comme une image de l'auditeur créée par le locuteur.

Ainsi la notion d'intersubjectivité repose sur l'interaction ou l'intercompréhension entre les locuteurs (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 12 ; V. André, 2006 : 446-7). Selon G. Dostie :

« les sens subjectifs correspondent aux cas où l'énonciateur exprime ses croyances et ses attitudes devant une situation » (2004a : 59),

alors que

« les sens intersubjectifs correspondent aux cas où l'énonciateur porte une attention explicite au coénonciateur (en particulier à son ego), tant au point de vue épistémique (en tenant compte du contenu de ce qui est dit) qu'au point de vue social (en tenant compte de sa « face positive » ou de son image de lui) » (ibid.).

De ce point de vue, l'autre peut influencer sur la production langagière du locuteur, comme le montre la notion de « co-construction » introduite par les interactionnistes que nous avons

---

<sup>147</sup> Ici, le terme *topic* signifie ce sur quoi porte la conversation.

<sup>148</sup> Mis en italique par nous-mêmes.

citée plus haut. *Co-construction* peut être employé comme synonyme de « coénonciation » (V. André, 2006 : 247, C. Maury-Rouan, 2001 : 164).

En revanche, T. Jeanneret utilise de manière plus restreinte le terme de coénonciation, qui désigne chez elle « un événement langagier que l'on dira [...] être constitué de deux tours de parole dont le second est la continuation syntaxique du premier » (2001 : 81)<sup>149</sup>. Il s'agit du phénomène qu'illustre l'exemple suivant : le tour de M en 2 est considéré comme coénonciation, puisqu'il est la continuation du tour de J en 1.

- 1J je crois que les formes génétiques de la maladie sont rares  
2M mais elles existent  
3J mais elles existent

Par ailleurs, s'inscrivant dans la problématique du « point de vue » introduit par O. Ducrot, Alain Rabatel définit « coénonciation » comme la co-construction par les locuteurs d'un point de vue commun et partagé, qui les engage en tant qu'énonciateurs (2005 : 102). Selon l'auteur, le locuteur est « l'instance qui profère un énoncé, dans ses dimensions phonétiques et phatiques ou scripturales, selon un repérage déictique ou selon un repérage indépendant d'*ego, hic et nunc* », alors que l'énonciateur est à l'origine d'un point de vue et est « l'instance des actualisations modales, assumant l'énoncé, en un sens nettement moins abstrait que la prise en charge découlant de l'ancrage déictique » (id. : 97).

Dans tous les cas, l'autre correspond à la personne à qui est adressée la parole du locuteur et qui prend sa parole à son tour.

De ce point de vue, la coénonciation n'est pas une notion qui fait partie de la théorie d'A. Culioli, contrairement à la vision de certains chercheurs sur cette théorie (M.-A. Paveau et G.-É. Sarfati, 2003, C. Fuchs, 1984 : 49). La notion de coénonciation/co-construction du discours repose sur le postulat selon lequel « les deux protagonistes construisent ensemble la communication » (M.-A. Paveau et G.-É. Sarfati, 2003 : 170). Or, la notion de coénonciateur proposée par A. Culioli ne se fonde pas, à la différence de la remarque de R.

---

<sup>149</sup> D. Delomier et M.-A. Morel (2002) et M.-M. De Gaulmyn (1991 : 207) mentionnent également ce phénomène.

Vion, sur le fait que « les interlocuteurs effectuent, ensemble et simultanément, des activités de production et d'interprétation des messages qu'ils échangent » (R. Vion, 1998 : 192). Le coénonciateur défini par A. Culioli ne s'identifie pas à l'interlocuteur, protagoniste de la conversation, mais à une instance mise en place dans l'énonciation (au sens de la façon dont l'énoncé s'énonce). Dans ce cadre, la coénonciation n'existe pas : l'énonciateur et le coénonciateur ne *coénoncent* pas, puisque ils sont des instances que le linguiste met en place à partir des traces formelles pour rendre compte de la façon dont l'énoncé s'énonce.

La réaction de l'interlocuteur vis-à-vis d'un énoncé ou à la suite d'un énoncé proféré par le locuteur n'est qu'un des énoncés possibles. Ce caractère ouvert nous impose de ne pas aller au-delà de niveau de l'énoncé. Ce à quoi nous nous intéressons, ce sont les propriétés de l'énoncé qui permettent de le poursuivre avec l'ensemble des énoncés possibles. Dans ce cas, l'autre ne peut apparaître qu'en tant qu'une instance abstraite dans l'espace intersubjectif du sujet, qui donc ne se confond nullement avec l'interlocuteur : la prise en considération de l'autre par le sujet ne surgit que dans le cadre de l'énoncé.

Dès lors, nous ne partageons pas l'avis d'A. Rabatel<sup>150</sup> selon lequel « le coénonciateur culiolien représente une des facettes de l'activité de coénonciation », puisque le coénonciateur ne peut s'identifier à l'autre sujet parlant, si nous restons au niveau de l'énoncé.

Analyser les phénomènes langagiers au-delà du niveau de l'énoncé nous apparaît plutôt comme un rétrécissement qu'un élargissement du champ d'investigation, puisque nous considérons que la suite d'un énoncé réalisée n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Ce

---

<sup>150</sup> A. Rabatel, par la suite de la problématique du « point de vue » introduit par O. Ducrot, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, considère le locuteur comme « l'instance qui profère un énoncé, dans ses dimensions phonétiques et phatiques ou scripturales, selon un repérage déictique ou selon un repérage indépendant d'*ego, hic et nunc* » et l'énonciateur comme l'origine d'un point de vue, « l'instance des actualisations modales, assumant l'énoncé, en un sens nettement moins abstrait que la prise en charge découlant de l'ancrage déictique » (2005 : 97). Dans cette perspective, l'auteur définit « coénonciation » comme la co-construction par les locuteurs d'un point de vue commun et partagé, qui les engage en tant qu'énonciateurs (id. : 102). Cette co-construction n'est pas « la réalisation d'un vouloir dire préexistant à l'interlocution », ce qui différencie sa position des approches des actes de langage de l'école d'Oxford et d'O. Ducrot. Toutefois selon l'auteur la coénonciation est « marquée par l'activité de deux locuteurs, dont les calculs coénonciatifs réciproques les amènent à co-construire un PDV [=point de vue] commun » (ibid.).



qui nous intéresse davantage, c'est d'étudier l'ensemble des suites possibles de l'énoncé en question, c'est-à-dire d'analyser par quel type d'énoncés il peut être suivi. Pour cette raison, il nous semble plus avantageux de nous limiter à travailler au niveau de l'énoncé et d'étudier comment l'altérité est mise en place dans la construction d'un énoncé.

Il faudrait souligner, comme le dit S. de Vogüé (1992 : 80), que l'entreprise culiolienne est beaucoup plus modeste que celle envisagée par E. Benveniste qui s'intéresse à comprendre comment le sujet se constitue par l'exercice de la parole, c'est-à-dire comment un sujet s'énonce. Il ne s'agit, ce qui est déjà beaucoup, que de rendre compte de l'agencement des formes et de l'enchaînement d'énoncés sans préjuger ni de ce qu'est l'activité mentale, ni de ce que produit l'exercice de la parole sur un locuteur.

## **2.2. Descriptions linguistiques**

L'état des lieux des recherches antérieures montre que l'objet d'analyse et les moyens descriptifs varient considérablement en fonction des objectifs de l'étude. Sur quels éléments les diverses recherches portent-elles ? Comment sont-ils décrits ? Dans ce chapitre, nous dégagerons quelques problèmes liés à la description linguistique.

Notre étude porte sur les marqueurs *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* dont nous envisageons de dégager et de décrire les propriétés langagières : quels types de propriétés peuvent faire objet d'observation et d'analyse linguistique ? Afin de les déterminer, nous examinerons les principaux éléments analysés dans les études antérieures. Nous commencerons par ceux qui sont d'ordre distributionnel ; nous présenterons ensuite ceux qui sont d'ordre sémantique, pragmatique et prosodique.

### **2.2.1. Domaine distributionnel**

#### **2.2.1.1. Extériorité phrastique**

La syntaxe constitue un grand domaine linguistique. Or il est souvent signalé qu'une des caractéristiques des MD est leur indépendance syntaxique : les MD échappent « à toute tentative de classement en « partie du discours » (c'est-à-dire en parties de

phrase) » (M. M. J. Fernandez, 1994 : 5) ; ils sont extérieurs de la structure de la phrase (M.-B. Hansen, 1996 : 110, F. Gadet, 1997 : 36, D. Schiffrin, 1987 : 31).

Selon G. Dostie et C. D. Pusch, les MD sont « optionnels sur le plan syntaxique », puisque, « dans le cas où ils sont joints à un énoncé, leur absence n'entraîne pas une agrammaticalité » (2007 : 4). Il est vrai que les MD ne sont pas forcément un constituant nécessaire pour construire une phrase grammaticalement correcte : leur absence n'affecte pas nécessairement la grammaticalité de la phrase. D'où le fait qu'ils soient hors de portée du traitement structuraliste (M. M. J. Fernandez, 1994 : 5). Mais les MD ne se placent pas pour autant de façon aléatoire dans le discours : la remarque de C. Blanche-Benveniste - « les locuteurs obéissent, même dans les productions qui peuvent paraître désordonnées, à des règles inconscientes et collectives » (1993 : 28) - est valable également pour les usages de MD.

Selon G. Dostie et C. D. Pusch, les MD « apparaissent à des endroits stratégiques », afin de contribuer « à rendre efficaces les échanges conversationnels » (2007 : 5). Nous sommes en accord avec le fait que la place distributionnelle d'un MD joue un rôle important pour son fonctionnement, bien que nous ne nous situons pas dans l'approche interactionnelle fondées sur l'efficacité conversationnelles.

Par ailleurs, les MD peuvent s'employer également seuls, c'est-à-dire, constituer à eux seuls un énoncé, tel est le cas de *hein*, de *quoi* ou de *n'est-ce pas*.

### **2.2.1.2. Unité d'analyse**

Cette question de l'extériorité de la structure phrastique nous conduit à nous interroger sur le statut de la « phrase », plus généralement, sur l'unité d'analyse. Quelle unité permet de saisir les propriétés distributionnelles de MD ?

Nous verrons tout d'abord que la phrase n'est généralement pas retenue dans les recherches sur les MD et l'oral et que les chercheurs ont tendance à élargir leur champ

d'investigation<sup>151</sup>. Nous constaterons que les problèmes dans la description des MD dans les études précédentes sont dus en partie au fait que l'unité d'analyse ne se limite pas au niveau de l'énoncé : ce qui nous amènera nous amène à retenir l'« énoncé » comme unité, ce que nous préciserons plus loin.

Dans les études sur l'oral, la « phrase » est rarement prise comme unité d'analyse<sup>152</sup> (C. Blanche-Benveniste, 1993 : 14), parce que ce que la phrase « suppose comme construction prévisible ne s'accorde pas avec des groupements dont on ne peut prévoir la constitution » telle que dans les données orales (F. Gadet, 1997 : 91). Ainsi les chercheurs envisagent d'aller « au-delà de la phrase », afin de pouvoir faire une analyse qui dépasse la théorie grammaticale (D. Vincent, 1993 : 26). Les nouvelles unités proposées par ces chercheurs se regroupent en quatre types selon des critères définitoires - syntaxiques, prosodiques, discursifs ou pragmatiques.

#### **2.2.1.2.1. Critères syntaxiques**

Lorsque l'objectif de l'auteur est de dégager des régularités dans les productions orales qui apparaissent comme « rempli de désordres », l'unité d'analyse est déterminée sur la base de critères syntaxiques. Par exemple, C. Blanche-Benveniste introduit la « macro-syntaxe », pour que l'analyse puisse s'appliquer « à des passages assez étendus, où se dévoile la structure grammaticale mise en œuvre par les locuteurs » (C. Blanche-Benveniste et al., 1990 : 38). Cette unité macro-syntaxique coïncide souvent avec la construction verbale, mais cette unité permet néanmoins de traiter des relations que l'on ne peut décrire à partir des rections de catégories grammaticales majeures, comme le verbe, le nom, l'adjectif et l'adverbe (voir, id. : §3).

La « macro-syntaxe » aixoise rejoint le « macrosyntagme » adopté par I.-B. Robach, afin de surmonter la difficulté liée à la détermination des limites entre les phrases. Le

---

<sup>151</sup> Sur ce point, voir *Verbum*, 2002, 24, 1-2, consacré au thème « y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase ? ».

<sup>152</sup> Nous avons mentionné plus haut sur l'approche d'O. Ducrot et sa conception de la « phrase ». La critique d'E. Roulet et al. portent justement sur le fait que la théorie d'O. Ducrot « ne s'intéresse guère à la macro-structure du discours (c'est ainsi qu'on ne trouvera pas chez Ducrot et Anscombe d'analyse d'échanges authentiques) » (1985 : 4).

macrosyntagme correspond à « la séquence de mots la plus grande possible dont la cohésion est assurée par des relations syntaxiques entre les unités »<sup>153</sup> (1974 : 54).

#### **2.2.1.2.2. Critères prosodiques**

Mettant l'importance sur la prosodie, certains chercheurs appliquent les critères prosodiques pour définir l'unité d'analyse : entre autres unités, les « périodes » proposées par D. Luzzati, le « paragraphe » introduit par M.-A. Morel ou l'« interpausal unit » choisi par R. Bertrand et C. Chanet.

D. Luzzati, en considérant que l'oral spontané « se scinde en *périodes* avec des *appuis du discours* », emploie la « période » définie comme une « unité de sens que souligne la prosodie » (1985 : 63).

M.-A. Morel retient le « paragraphe » constitué de *préambule*, de *rhème* et de *postrhème*<sup>154</sup>. Cette unité se fonde sur le fait que la cohésion des segments juxtaposés « est assurée par les indices suprasegmentaux et notamment par les variations de hauteur mélodique », et que « l'unification d'un paragraphe complexe se réalise également par le jeu des indices suprasegmentaux » (1999 : 172).

R. Bertrand et C. Chanet (2005 : 53) segmentent leur corpus en « interpausal units » (IPU), « blocs de parole bornés par des pauses silencieuses de plus de 200ms ». Leur choix est dû à « l'absence de consensus autour d'une unité prosodique en français ». D'ailleurs la pause n'est pas forcément retenue comme marque de la fin de l'unité : « il y a par oral des marques audibles de « fins d'énoncés », mais ces marques ne sont pas faites de silences » (C. Blanche-Benveniste, 1993 : 11). De même, I.-B. Robach (1974 : 55) considère comme un seul macrosyntagme une séquence si elle est cohérente au point de vue syntaxique, même si elle est divisée prosodiquement par une pause.

---

<sup>153</sup> L'auteur cite Loman, B. et Jörgensen, N. (1971) *Manual för analys och beskrivning av makrosyntagmer*, 2.1., Lund.

<sup>154</sup> Le *postrhème* est facultatif.

Il n'y a pas de marque de la fin d'énoncé reconnue. Selon M.-A. Morel, « la fin d'un paragraphe est en général marquée par la chute conjointe de F0 et de l'intensité » et « la finale du préambule se caractérise par la forte remontée de F0 sur la syllabe finale en association avec la chute de l'intensité » (1999 : 172). A. Grobet et A.C. Simon contestent ce critère, vu que la chute de F0 et de l'intensité « ne fonctionne pas nécessairement de manière conjointe » (2001 : 144). P. Mertens remarque que les tons B-B- ou HB-, c'est-à-dire les tons qui atteignent au niveau infra-bas, provoquent « un effet de fin d'énoncé » (1990 : 173).

#### **2.2.1.2.3. Critères discursifs**

Les auteurs qui s'intéressent au côté interactionnel de l'oral choisissent le discours entier comme unité d'analyse. M. M. J. Fernandez affirme la nécessité de travailler sur la « globalité du discours », puisque un traitement adéquat des particules énonciatives passe nécessairement par une « vision totalisante des phénomènes linguistiques » (1994 : 21). Cette affirmation est partagée également par R. Bouchard (1999 : 87-8) ou par D. Vincent qui envisage d'« observer les relations entre les énoncés ou les syntagmes délimités par une particule discursive » (1993 : 35). Tel que le résume I. Léglise (1999 : 275), ces auteurs qui analysent les propriétés de MD considèrent habituellement qu'elles « sont à rechercher non plus au niveau de l'énoncé mais au niveau de l'enchaînement des énoncés, ou de l'enchaînement des discours ». L'école de Genève et les interactionnistes font partie également de ces approches.

#### **2.2.1.2.4. Critères pragmatiques**

Certains chercheurs utilisent plusieurs critères de nature pragmatique. A. Berrendonner mobilise les concepts de « micro-syntaxe » et de « macro-syntaxe ». Selon lui, la « micro-syntaxe » correspond à la « combinatoire des unités significatives » fondée sur la « connexité rectionnelle » (2004 : 251), alors que la « macro-syntaxe » se constitue en fonction de « la pertinence communicative », des intonations ou du « plan d'action mis en œuvre par l'énonciateur » (id. : 255).

J.-M. Debaisieux emploie l'« unité communicative » qui « constitue une information, au sens large, sur le monde » (2001b : 58). Cette unité « combine matériel verbal et matériel mimogestuel, mais également implicites, sous-entendus, présupposés », et « va être traitée comme une action informative significative à partir de laquelle les locuteurs vont opérer des calculs inférentiels » (ibid.).

#### **2.2.1.2.5. Bilan**

L'introduction de la « macro-syntaxe » aixoise permet de rendre compte de la structure grammaticale de la production orale distincte de l'écrit. Cette macro-syntaxe permet de surmonter les difficultés de compréhension des données transcrites et de leurs analyses, liées aux problèmes de locution<sup>155</sup>. Toutefois les MD ne reçoivent que peu d'attention dans ce cadre, vu que la macro-syntaxe se fonde sur la rection où persiste le problème de l'extériorité à la syntaxe des MD : étant donné que les MD n'entretiennent pas de relation avec le verbe recteur de la même façon que les compléments et les circonstanciés, leur statut par rapport au noyau n'est pas clair. Néanmoins certaines notions nous offrent des outils de traitement des données orales : par exemple, la grille<sup>156</sup> rend visible la démarche de reformulation.

Nous avons constaté une divergence dans les critères prosodiques pour l'unité d'analyse. Elles peuvent être utiles pour le découpage des données qui permet de travailler par courte séquence. Toutefois ces segmentations ne sont pas adéquates pour l'analyse des MD, puisque les indications prosodiques ne sont pas suffisantes en soi pour déterminer la portée du marqueur.

Certains chercheurs analysent le discours entier, afin de caractériser les fonctions des MD dans l'enchaînement des énoncés : cependant, le rôle de MD ne se limite pas à l'enchaînement des énoncés. De plus, ce qui nous intéresse n'est pas un enchaînement

---

<sup>155</sup> Il s'agit bien des données transcrites, car la compréhension des données pose plus de problèmes au niveau de l'écrit (transcription) qu'à l'oral (à l'écoute).

<sup>156</sup> Sur la « grille », voir 2.3.2.6.

*effectué*, mais l'ensemble des enchaînements que le MD en question peut engendrer. Dans cette perspective, notre champ d'analyse se limite au niveau de l'énoncé.

Par ailleurs, F. Gadet, tout en soulignant la nécessité de « prendre les séquences telles qu'elles se présentent oralement » (1990 : 22), est favorable à l'utilisation de l'unité de l'« énoncé », même s'il s'agit d'« une notion qu'on ne sait pas suffisamment définir pour la rendre opératoire » (1997 : 91).

### **2.2.2. Domaine sémantique**

La sémantique occupe une place déterminante dans la linguistique, compte tenu de sa complexité et son omniprésence. Concernant les MD, le fait qu'ils n'ont pas de « sens propositionnel » (M. M. J. Fernandez, 1994 : 5), ni de « charge référentielle » (D. Vincent, 1993 : 47)<sup>157</sup>, les rend difficile à analyser. Ils sont « vides de contenu » (E. Roulet et al., 1985 : 32), dans la mesure où leur disparition ne modifieraient en rien le « sens de la transcription » (D. Luzzati, 1982 : 196).

La désémantisation des MD est relevée par les nombreux chercheurs qui s'intéressent aux liens entre les fonctions des MD et leurs sens d'origine : ils « s'éloignent de leur rôle grammatical et de leur contenu sémantique originels » (D. Vincent, 1993 : 44). Il s'agit d'une « perte » par rapport au « sens habituel "plein" » (I. Léglise, 1999 : 274-5, aussi J.-M. Léard, 1989 : 105).

Toutefois certains auteurs soulignent l'existence significative des MD pour enlever « une certaine incomplétude » dans la signification de la phrase (C. Olivier, 1986 : 46). Les particules n'influencent pas « le sens propositionnel de l'énoncé, mais lui apportent un sens supplémentaire - encore que décisif pour l'interprétation » (M. M. J. Fernandez, 1994 : 31).

---

<sup>157</sup> Ainsi le sens référentiel est écarté des études sur les MD. Nous mentionnons toutefois qu'il pose aussi des problèmes descriptifs généraux en linguistique. La critique de D. Kayser (1987) à l'encontre de l'hypothèse du structuralisme qui considère le sens comme « attribut de la phrase », pointe la complexité sémantique d'un mot, même si nous émettons une certaine réserve sur sa solution informatique. D'autre part, la crainte de G. Gross (1990) par rapport à cet article de D. Kayser nous paraît aussi légitime : « le risque est alors de mettre l'accent sur un émiettement qui viderait les mots de tout contenu sémantique stable ». Leur discussion montre que la question du « sens » se trouve entre les variations et la stabilité.

Il est souligné que le fait qu'un marqueur ne joue qu'un rôle fonctionnel n'est pas un argument suffisant pour considérer qu'il n'a pas de *sens* (I. Léglise, 1999 : 295), et que les MD interviennent « avec justesse et précision » du point de vue fonctionnel (M. M. J. Fernandez, 1994 : 206). Mais décrire et lister ses fonctions ne signifie pas non plus expliciter ses propriétés langagières, ce que nous démontrons par la suite.

A. Wierzbicka (1986b : 612) remarque que les MD ont des « sens » et que ceux-ci peuvent être indiqués, bien qu'ils soient « vagues », « subjectifs » et « flous ». Cela nous amène à nous interroger sur ce que signifie le « sens » des MD ; comment est-il traité dans les études précédentes ? Il s'avère que ce problème sur l'existence de « sens » des MD repose sur le postulat que le « sens » est le décalque d'une pensée ou d'un référent externe. Si l'on admet que « le sens des mots et des textes n'est pas extérieur à la langue » (J.-J. Franckel, 2005 : 51), il apparaît que les MD participe à la mise en mots d'un état de choses, ce que nous voulons démontrer dans la seconde partie.

### 2.2.2.1. Le sens des MD et le sens propositionnel

Le *sens* d'un MD peut être décrit en liaison avec la signification de l'énoncé auquel il se joint. Par exemple, L. Fontaney (1991) propose une typologie des significations de *hein* en fonction de la nature des informations que porte l'énoncé : lorsque l'information porte sur le sentiment du locuteur (du type *j'en ai marre hein*,) par exemple, la question posée par *hein* veut dire « *tu me comprends ?* » ; ou si l'information concerne ce que le locuteur a dit, *hein* a la valeur « *tu as compris ce que j'ai dit ?* », et ainsi de suite.

Dans cette approche descriptive, il est d'abord difficile de déterminer la nature de l'énoncé considéré (par exemple, de juger qu'il est exclamatif ou interrogatif ou qu'il porte sur le sentiment du locuteur ou non), puisque les types d'énoncés proposés sont souvent réducteurs par rapport à la diversité des énoncés.

De plus, la différence entre les expressions synonymiques n'est pas nécessairement significative pour comprendre la signification de *hein* lui-même, puisque la différence entre « *tu me comprends ?* » et « *tu as compris ce que j'ai dit ?* », que nous venons de citer, résulte plutôt de la partie qui précède *hein* que de *hein*.



Cette confusion entre le sens des MD et le sens propositionnel apparaît souvent dans les descriptions des MD, ce que I. Léglise observe également (1999 : 311). Citons un exemple de l'emploi de « contradiction » de *hein* et de *quoi* dans l'étude de K. Beeching (2002) :

Exemple de *hein* :

B : Bon, il y a des petits drôles qui s'amuse à mettre des virus dans les ordinateurs... [...]

C : Enfin mais c'est pas toujours des petits drôles, **hein**, c'est les sociétés qui paient des informaticiens... (id. : 167)

Exemple de *quoi* :

Je suis de nationalité française mais je suis très contente d'être bretonne, je suis fière d'être bretonne quand même, **quoi**. (id. : 196)

Dans ces exemples, la contradiction provient du cotexte de ces marqueurs indépendamment de l'usage de *hein* ou de *quoi*. Il serait possible de considérer que *hein* et *quoi* ont une affinité avec les contextes contradictoires, mais cela ne signifie pas que *hein* et *quoi* apportent un sens de contradiction à l'énoncé. Toutefois il n'est pas simple de déterminer le sens de chaque marqueur dans un énoncé, « puisque de toute façon le sens de l'unité ne se précise dans un énoncé qu'en interaction avec les éléments qu'elle convoque » (B. Victorri, 1997 : 56<sup>158</sup>).

Par ailleurs, si *hein* et *quoi* peuvent être employés dans un cas de contradiction, sont-ils interchangeables ? Si l'on emploie *quoi* à la place de *hein* et vice versa, ce changement n'a-t-il aucune influence sur l'interprétation de l'énoncé ? Ces questions nous amènent à examiner le problème de la synonymie et de l'interchangeabilité.

#### 2.2.2.2. Synonymie et interchangeabilité

La synonymie est un moyen courant pour expliquer un sens d'un marqueur. Par exemple, *n'est-ce pas* est la première expression donnée comme synonyme de *hein* : ils sont synonymes du point de vue fonctionnel et discursif (A. Auchlin et J. Moeschler, 1985 :

---

<sup>158</sup> L'auteur considère donc qu'« il n'est pas étonnant de lui découvrir des sens différents et apparentés si l'on analyse son comportement au sein de divers énoncés » c'est-à-dire que la polysémie est « un symptôme de l'incomplétude sémantique » et « un artefact de la linguistique » (ibid.).

212<sup>159</sup>, C. Kerbrat-Orecchioni). Nous pouvons citer également « *tu sais ?* », « *tu me comprends ?* », « *tu comprends ?* », « *tu ne trouves pas ?* », etc.

Comme le montre C. Fuchs (1997a : 31), « l'un des tests classiques de la synonymie entre expressions linguistiques est leur substituabilité *salva significatione* : deux expressions A et B sont dites synonymes si, dans un co-texte (environnement linguistique) X-Y, on peut remplacer A par B (ou inversement), sans que la signification du tout soit modifiée ».

Mais « la substituabilité de deux expressions données n'est pas attestée dans tous les co-textes » (C. Fuchs, *ibid.*). C'est-à-dire que le fait que la substitution de deux expressions données est possible dans un cotexte ne garantit pas forcément la possibilité de leur substitution dans d'autres cotextes. Par exemple, en se basant sur l'impossibilité de la substitution, I. Léglise refuse de considérer comme « équivalents » ou comme « interchangeable » les ponctuant étudiés par D. Vincent (1999 : 295). La substituabilité n'est qu'une « équivalence locale plus ou moins approximative » (J.-J. Franckel, 1989 : 14) ; elle ne garantit nullement l'interchangeabilité, c'est-à-dire, l'équivalence totale des marqueurs : « aucun terme ni aucun syntagme n'a exactement la même distribution que ses voisins, fussent-ils en apparence les plus proches » (J.-J. Franckel, 1993 : 221). La différence formelle des marqueurs engendra nécessairement l'impossibilité de la substitution dans certains cotextes ou contextes : cette non-substituabilité peut nous donner des pistes de réflexion importantes pour rendre compte des propriétés d'un marqueur. C'est de ce point de vue que la substitution peut être utile en tant que méthode linguistique.

De plus, lorsqu'elle est possible dans un cotexte, la substitution n'a-t-elle vraiment aucune influence sémantique sur l'énoncé ?

### 2.2.2.3. Qualité de mot - renforcement

Le sens d'un MD peut être décrit par ce que J. Marouzeau (1969) appelle « qualité de mot » : l'intensification, l'atténuation, l'abstrait et le concret, le général et le particulier, l'affectivité, le mélioratif et le péjoratif, etc. Concernant *hein*, de *n'est-ce pas* et de *quoi*, ils

---

<sup>159</sup> Voir également l'exemple d'E. Roulet et al. (1985 : 62) que nous avons cité plus haut.

sont souvent reliés avec le « renforcement » de l'assertion, de la question ou de l'exclamation. Par exemple :

Maryse : *Ah, l'épinard qu'est ce qu'il est gros, hein [...]*

M. Darot et M. Lebre-Peytard (1983 : 91) l'explique que « comme *n'est-ce pas, hein* renforce ici non seulement l'assertion mais aussi l'appréciation de l'énoncé ».

Concernant *n'est-ce pas* également, R. L. Wagner et J. Pinchon (1962, 1991) le considèrent, avec *dites ?, j'espère, non*, comme moyens lexicaux qui marquent une insistance sur la question. De même pour F. Brunot (1953 : 688) : « il arrive qu'on souligne la caractérisation par des formules qui demandent l'assentiment », tel que dans *Elle est belle, n'est-ce pas ? ma robe !*. Il s'agit d'un des « moyens extrinsèques de porter une caractéristique à un haut degré ».

*Quoi* ne fait pas d'exception. M. Riegel et al. (1994 : 406-7) mentionnent *quoi !* en tant que « renforcement de l'exclamation », tel que dans l'exemple *Quoi ! cette nuit ne finira donc pas !...* (G. Bernanos).

Mais que signifie *renforcer* l'assertion, la question ou l'exclamation ? Si par exemple nous déplaçons *quoi !* en fin de l'exclamation que nous venons de citer,

?? *cette nuit ne finira donc pas ! quoi !*

l'énoncé n'est plus acceptable. Or, il devrait être possible, si *quoi !* fonctionnait comme un renforcement de l'exclamation. D'où cette contrainte d'emploi vient-elle ? La qualité de mot n'est donc pas suffisamment opératoire pour préciser le sens des MD.

#### 2.2.2.4. Stabilité et variabilité de sens

De nombreuses descriptions sont présentées sous une forme de liste des emplois comme dans les dictionnaires. Cette « démarche classificatoire » aboutit à « une sorte de subdivision des significations attribuées à un mot donné » (J.-J. Franckel, 1989 : 14). Concernant *hein*, par exemple, M. Darot et M. Lebre-Peytard (1983) dégagent une série d'emplois comme « demander l'assentiment pour renforcer une assertion », « donner la parole », « renforcer un ordre », etc., en combinaison avec la distinction syntaxique

(énoncé indépendant, en fin d'énoncé, etc.). Mais ces diverses fonctions appartiennent-elles à la même unité *hein* ? Si oui, quelles sont les relations entre ces fonctions ? Existe-il un mécanisme qui régule l'ensemble des fonctions ? Ou quelles propriétés permettent à *hein* de porter ces fonctions ?

L'existence du mécanisme qui régule l'ensemble des propriétés langagières d'un marqueur n'est pas généralement reconnue dans les recherches linguistiques.

#### **2.2.2.4.1. Approche monosémique et approche polysémique**

La description d'un marqueur peut se focaliser sur la stabilité du sens ou sur la variabilité du sens : la première façon correspond à l'approche monosémique et la seconde à l'approche polysémique. Selon C. Fuchs (1997b : 127), « décrire la polysémie d'une expression, c'est d'une part dresser la carte des sens possibles de cette expression, et d'autre part prédire le sens qu'elle prend selon les contextes ». Le second point consiste à établir des règles prédictives du type « si (indice contextuel), alors (valeur du polysème<sup>160</sup>) » (id. : 131)<sup>161</sup>.

Dans les études sur les MD, certains auteurs optent pour l'approche polysémique (entre autres, G. Jacquel, 2005, G. Dostie, 2004a, M.-B. Hansen, 1996, 2000). G. Dostie (2004a : 16) explique son choix polysémique par le fait qu'il « contribue à voir les MD comme des unités normales et non comme des cas d'exceptions où le sens qu'ils expriment se réduirait simplement aux fonctions qu'ils assument ». Nous sommes en accord cette position de ne pas considérer MD comme des exceptions par rapport aux autres unités ; néanmoins nous nous demandons si l'approche polysémique est une solution pertinente pour décrire les propriétés d'un MD.

---

<sup>160</sup> Selon l'auteur, un polysème est « un signe dont l'unicité est historiquement attestée, et auquel correspond une diversité de sens dénotatifs possibles qui, en synchronie, sont ressentis comme sémantiquement apparentés » (1994 : 95).

<sup>161</sup> L'auteur ajoute qu'« il est rare qu'un seul indice permette, à lui seul, de prédire la valeur du polysème : d'où une combinatoire de règles, dont la gestion ne laisse pas d'être difficile » (id. : 131-2). Voir aussi (1994 : 172-3).

L'approche polysémique s'oppose à l'approche monosémique : G. Dostie critique les analyses monosémiques (ou « constructiviste »), puisqu'elles « conduisent souvent à proposer des invariants sémantiques tellement généraux qu'ils pourraient s'appliquer à n'importe quelle unité lexicale - ou peu s'en faut » (2004a : 50). M.-B. Hansen (1996 : 239) reproche également la nature extrêmement abstraite et schématique des descriptions minimalistes.

En revanche, l'option polysémique permet à G. Dostie de « séparer les différents sens exprimés par une unité donnée et à les analyser de manière individuelle » et par la suite de « déterminer si ceux-ci sont liés les uns aux autres [...] et, si oui, de quelle façon ils le sont » (2004a : 52-3). Selon l'auteur, « il n'est pas exclu que l'analyse d'une unité particulière révèle que ses différents sens sont liés les uns aux autres par une même composante », cependant « un tel résultat ne constitue, en aucun cas, un a priori théorique » (id. : 53).

Nous pensons également que le mode de description d'un invariant peut être discutable : nous avons mentionné plus haut que la caractérisation invariante proposée par I. Léglise (1999) de *hein* est trop générale pour préciser sa spécificité. Il nous apparaît essentiel que l'invariant soit décrit de façon précise pour que la description permette de faire surgir les contraintes des emplois de marqueur en question.

En revanche, supposer un invariant ne signifie pas, selon nous, exclure les variations, ce qui nous éloigne de la position de G. Dostie. Il ne s'agit pas d'un invariant dont chaque emploi serait une réalisation particulière : toutes les variations possibles appartiennent à une « forme ». Cela ne conduit pas à négliger la complexité et la variabilité des phénomènes langagiers ; « la variation fait partie intégrante de l'identité d'un terme » (J.-J. Franckel et D. Paillard, 1997a : 111).

Par ailleurs, il faut noter que l'analyse de G. Dostie porte principalement sur des MD d'origine verbale. Lorsque le MD a « un correspondant non discursif » (G. Dostie, 2004a : 21), les auteurs ont tendance à chercher s'il y a ou non une relation entre les emplois discursifs et non discursifs. Par exemple, F. Nemo (2000 : 509) mentionne la « réconciliation » entre les emplois sémantiques et les emplois pragmatiques d'un même morphème. G. Dostie constate également, par exemple pour *écoute* et *regarde*, qu'ils

développent leur propre polysémie et que « certains sens ne sont pas liés qu'indirectement à des sens lexicaux pleins » (1998 : 104). Sur ce point, nous n'avons pas suffisamment d'éléments empiriques, puisque *hein* et *n'est-ce pas* n'ont pas de « correspondant non discursif » et que nous n'étudions pas les emplois « non discursifs » de *quoi* pour des raisons de comparaison. Toutefois l'analyse d'E. Saunier (1996) sur *tiens !*, effectuée sous « l'approche monosémique forte » (G. Dostie), nous paraît convaincante : *tiens !* « ne peut être mieux décrit qu'à partir du dispositif sémantique mis en place par *tenir* » (1996 : 271).

Il est vrai que G. Dostie n'exclue pas totalement l'existence d'un invariant. Mais partir de la délimitation des différents sens d'une unité lexicale qui se fonde sur un certain nombre de critères paradigmatiques, sémantiques et pragmatiques ne permet pas nécessairement de dégager la complexité des emplois d'un marqueur et leur relation à ce marqueur.

Il est inévitable de regrouper les données pour qu'elles soient analysables, mais ce regroupement doit se fonder sur l'observation minutieuse des phénomènes langagiers d'un marqueur et non sur l'application de critères prédéterminés pour l'ensemble des marqueurs. Lorsque la typologie contextuelle désigne un sens parmi d'autres du marqueur, nous n'obtenons que des « formes de sortie » : « elles ne sont distinguées et classées de la sorte qu'à un niveau d'analyse où l'on estime utile et suffisant de les considérer pour *un type d'utilisation donnée* », mais cette utilisation « n'est possible que si le fonctionnement de ce marqueur est déjà connu et maîtrisé par ailleurs » (J.-J. Franckel, *ibid.*)<sup>162</sup>. Comme le dit R. Jakobson, « l'invariance dans la variation : c'est là le thème dominant » (1984 : 155).

#### **2.2.2.4.2. Sens original, sens premier**

Dans l'approche polysémique, certains auteurs supposent l'existence d'un sens « premier » ou « original » (par exemple, R. Bouchard, 2000, M.-B. Hansen, 2000). Il s'agit d'un sens qui permet de décrire les autres emplois comme des « sémantisations progressives [...] en fonction d'usages, donc de registres et de contextes de plus en plus spécifiques » (R. Bouchard, 2000 : 235). Du point de vue diachronique, on pourrait

---

<sup>162</sup> Mis en italique par nous-même.

éventuellement discuter l'ordre chronologique d'apparition des divers emplois. Mais au niveau synchronie, déterminer le sens premier c'est-à-dire donner un ordre aux classes de sens d'un marqueur ne conduit pas à rendre compte de l'ensemble de ces sens, puisque la délimitation de classe ne peut être établie de façon radicale, et que l'on ne peut négliger le fait que toutes les utilisations appartiennent à la même forme : le sens originel doit avoir le même statut que les autres sens. La graduation des sens ne permet pas de dégager le mécanisme qui rend possibles toutes les variations : celui-ci les transcende et ne peut être conçu que dans une dimension différente de celle des variations.

### 2.2.2.5. Paraphrase

La paraphrase fait partie également des outils d'analyse linguistique : dans les recherches sur les MD, certains auteurs, comme M. M. J. Fernandez (1994 : 174) y accordent de l'importance. La paraphrase permet-elle de décrire les emplois de MD ? Quelle est son utilité ?

Du point de vue historique, la problématique de la paraphrase « s'est trouvée posée, principalement dans le champ de la *rhétorique* et, secondairement, dans celui de la *logique* » (C. Fuchs 1982 : 9). Il s'agit de « développements explicatifs/verbaux et diffus » d'un texte, « transformé d'un texte comme visant un effet artistique » (I. Mel'čuk, 1988 : 9). En linguistique contemporaine, la paraphrase est traitée dans l'approche syntaxique de Z. S. Harris, dans la sémantique logico-vériconditionnelle de R. Martin, ainsi que dans la démarche de B. Pottier ou de I. Mel'čuk qui cherchent la synonymie - équivalence sémantique - au niveau de la phrase.

#### 2.2.2.5.1. Z. S. Harris

Z. S. Harris envisage la « linguistique descriptive » (1969 : 18) comme consistant à ne décrire que « le rôle de chaque élément dans la structure de la phrase qui le contient » (id. : 45). Il lui importe d'établir « quelles sont les séquences qui se rencontrent dans des environnements équivalents » et de les regrouper en une seule « classe d'équivalence » (id. : 16). Par exemple, pour les séquences *Ici les feuilles tombent vers le milieu de l'automne* et *Ici les feuilles tombent vers la fin du mois d'octobre*, l'auteur considère « le

milieu de l'automne » et « la fin du mois d'octobre » comme équivalents, puisque tous deux se rencontrent dans le même environnement « les feuilles tombent vers » (id. : 17-18). L'auteur est conscient que cette opération d'équivalence consiste à grouper dans une même classe des « formes non identiques », mais il soutient que cette opération « ne repose pas sur le fait que leurs petites différences de sens sont considérés comme négligeables » (id. : 17). Bien que la sémantique ne fasse pas partie de l'objectif de l'auteur, il nous est difficile de séparer la sémantique des autres aspects linguistiques (entre autres, syntaxe, prosodie, pragmatique) et de la mettre hors jeu.

#### **2.2.2.5.2. R. Martin**

Dans le cadre de la sémantique logico-vériconditionnelle, R. Martin introduit la « paraphrase linguistique », en s'opposant à deux autres approches : pour une première « la paraphrase n'existe pas » tel que chez les linguistes guillaumiens, et pour une seconde « une même phrase admet, selon la situation [...] un nombre indéfini de paraphrases » (1976a : 79). Cette dernière correspond à celle des « sémanticiens qui se placent délibérément au niveau de la pragmatique » (ibid.). A l'encontre de cette « paraphrase situationnelle ou pragmatique » qui est aussi variable que les situations elles-mêmes, R. Martin considère que « deux phrases *p* et *q* sont en relation de paraphrase si, l'une étant vraie, l'autre est nécessairement vraie » (2002 : 42). Ainsi, selon l'auteur, deux paraphrases peuvent « résulter d'opérations sémantiques différentes ; elles ne sont paraphrastiques qu'en raison de conditions de vérité communes » (ibid.).

Nous partageons la mise en garde de R. Martin par rapport à l'infinité des paraphrases ; ses critères vériconditionnels nous apparaissent cependant trop restrictifs dans la mesure où ils manquent d'attention aux phénomènes sémantiques comme chez Z. S. Harris. Comme le dit A. Culioli (R. Martin, 1976b : 129), il nous est difficile de « soutenir que *Je ne dis pas qu'il ne viendra pas* soit l'équivalent paraphrastique de *Je dis qu'il viendra* ».



### **2.2.2.5.3. I. Mel'čuk et B. Pottier**

Selon la définition proposée par I. Mel'čuk, « la phrase P<sub>1</sub> et la phrase P<sub>2</sub> sont *en relation de paraphrase* si et seulement si elles sont *plus ou moins* synonymes »<sup>163</sup> (1988 : 9). Suivant la théorie sens-texte développée par I. Mel'čuk, J. Milićević (2007) propose une série des règles de paraphrasage fondées sur l'équivalence sémantique.

Cette position rejoint celle de B. Pottier qui appelle « paraphrase » la « séquence textuelle présentant *un certain degré d'équivalence* sémantique avec une autre »<sup>164</sup> (1974 : 328).

C. Fuchs critique le recours à la notion d'équivalence qui implique l'« univocité de la signification », des « valeurs référentielles constantes » et des « variations sémantiques négligeables » (1994 : 172). Nous constatons que les auteurs eux-mêmes nuancent leur définition en disant « plus ou moins synonymes » ou « un certain degré d'équivalence ». Il nous apparaît difficile de négliger cette différence que ces auteurs essaient de minimiser. D'ailleurs, comme le remarque H. Besse, la notion d'équivalence sémantique même est « délicate à définir », étant donné qu'elle repose sur « l'appréciation d'un locuteur-auditeur compétent » (1973 : 8).

### **2.2.2.5.4. C. Fuchs**

C. Fuchs emploie la « paraphrase » dans le cadre de « l'interprétation d'un marqueur en contexte » (1995 : 300). Elle souligne que la complexité de la correspondance entre formes et sens est « illustrée par l'omniprésence des faits de plurivocité et de reformulation, véritables révélateurs en matière de sémantique linguistique » (id. : 279). Selon elle, « étudier la signification linguistique, c'est travailler à dégager les régularités qui, dans une langue donnée, sous-tendent la correspondance entre formes et sens » (ibid.). Par cet objectif, elle met l'accent sur les « relations de paraphrase qu'un marqueur plurivoque peut entretenir avec d'autres, selon la diversité des valeurs qu'il prend en contexte ».

---

<sup>163</sup> Mis en italique par nous-même.

<sup>164</sup> Mis en italique par nous-même.

L'auteur explique que « l'établissement d'une relation de paraphrase entre énoncés » repose sur « la parenté sémantique entre énoncés » comme « résultant dynamiquement du jeu entre déformabilité et stabilité » (1994 : 173) : « un énoncé peut être déformé jusqu'à un certain seuil, tout en restant perçu comme stable. Deux énoncés peuvent être déclarés apparentés tant que l'on reste en-deçà du seuil de distortion [sic.] jugé acceptable » (ibid.).

#### **2.2.2.5.5. Stabilité et variabilité de la paraphrase**

C. Fuchs insiste sur le fait que cette instauration d'une relation de paraphrase linguistique est un travail dynamique des sujets sur les significations des énoncés : la paraphrase n'est pas « une propriété des formulations linguistiques », mais « le résultat d'une stratégie cognitivo-langagière des sujets » (1994 : 130). Autrement dit,

« l'activité de paraphrasage est de nature *métalinguistique*, qu'elle consiste à *identifier* les sémantismes respectifs des deux séquences comparées, et que cette identification constitue un *jugement* sur les séquences, effectué par le sujet parlant en situation. » (1982 : 89).

Par ailleurs, J. J. Katz et J. A. Fodor (1966) considèrent que la reconnaissance de la paraphrase par le sujet prouve sa faculté d'appréhender la structure de n'importe quelle phrase sans avoir besoin d'information sur l'entourage et sans variation significative de locuteur à locuteur. C. Fuchs ne partage pas cette position, puisque pour l'auteur « le paraphrasage est toujours une activité métalinguistique, et la production de paraphrase fait, de toute façon, nécessairement appel à un processus préalable de reconnaissance (interprétation de la séquence de départ, et interprétation anticipée de la nouvelle séquence produite, afin de juger identifiables sémantiquement) » (1982 : 81).

Nous sommes en accord avec C. Fuchs pour considérer que la paraphrase n'est pas donnée par la phrase en question ; mais nous ne sommes pas totalement en désaccord avec J. J. Katz et J. A. Fodor dans la mesure où nous pensons que la paraphrase ne varie pas forcément d'un sujet à l'autre. La paraphrase contient à la fois une variabilité et une stabilité, tel qu'entre les mots

« feignant de dire différemment la « même chose », de restituer une équivalence préexistante, la paraphrase ouvre en réalité la béance qu'elle prétend résorber, elle définit un réseau d'écarts dont la figure dessine l'identité d'un positionnement » (D. Maingueneau, 1994 : 145).

Dans tous les cas, nous nous n'intéressons pas à la compétence du sujet, ni à sa démarche cognitive, mais aux paraphrases elles-mêmes.

C. Fuchs fait remarquer que « pour établir une relation de paraphrase entre X et Y, le sujet S procède, spontanément, à un certain nombre de réductions à partir de sa situation énonciative de sujet paraphraseur » (1982 : 125). L'auteur considère que le paraphrasage oblige « paradoxalement » le sujet S à ignorer les variations (id. : 126).

Or ce sont ces variations « ignorées » par le sujet paraphraseur qui permettraient au linguiste de dégager et de préciser la différence entre les énoncés. Comme le remarque H. Besse, la paraphrase « permet de déceler et de manifester les variations de sens », mais elle « ne permet pas de les hiérarchiser et de déterminer celles qui relèvent des constantes de la langue et celles qui sont soumises aux aléas des contextes et des situations » (1973 : 11). Le linguiste pourrait se servir de la paraphrase, s'il cherche à dégager les éléments qui ne garantissent pas justement l'équivalence entre les énoncés en relation paraphrastique. Nous nous intéresserons non seulement à la stabilité qui permet l'ensemble des paraphrases, mais aussi à ce qui est déformé par la différence formelle.

#### **2.2.2.6. Métalangage**

L'usage du métalangage est plutôt rare dans les descriptions des emplois des MD. Par exemple, G. Dostie est favorable à la représentation du sens « sous forme de définition ou paraphrase rédigée en langue naturelle » (2004a : 60). De ce point de vue, l'auteur défend, en s'appuyant sur la distinction faite par A. Wierzbicka, la « métalangue sémantique naturelle » face aux « métalangues artificielles » qui « affaiblissent l'intelligibilité des représentations et, par là, la possibilité de vérifier les analyses » (ibid.).

M. M. J. Fernandez critique également le métalangage employé dans la TOPE. En citant la forme schématique<sup>165</sup> de *alors* proposée par J.-J. Franckel (1987 : 26), l'auteur condamne comme « emballage logico-formel » qui « n'est pas non plus ce qui devrait rebuter le

---

<sup>165</sup> Nous reviendrons plus loin sur la forme schématique

linguiste descriptiviste - toujours prêt à remettre en question ses propres compétences » et rejette catégoriquement la formalisation « inutilement ésotérique » (1994 : 244).

En revanche, B.-N. Grunig (1997 : 281) remarque que l'« on craint souvent le danger de l'écriture formelle lorsque le travail n'a pas encore fourni une moisson empirique riche. Il me semble toutefois qu'en ce qui concerne la recherche d'universaux, c'est l'écriture qui manque à ce jour plus que l'observation empirique ». L'auteur mentionne qu'« il serait souhaitable maintenant de disposer de *métalangages* constitués, à divers niveaux, de symboles et relations invariants » (ibid.). Il est vrai que l'abus de métalangage complique la compréhension de l'analyse et qu'il cache sa crédibilité et sa justesse. Il est nécessaire d'éviter de jauger les observables « *a priori* à l'aune de formalismes existants » (C. Fuchs, 1995 : 279). Toutefois sans métalangage, il sera difficile de décrire les propriétés des unités linguistiques avec leur spécificité. Nous discuterons plus loin ce point.

#### **2.2.2.7. Comparaison entre les différentes langues**

Les études comparatives des MD dans différentes langues se fondent soit sur les corpus comparables, soit sur les corpus parallèles ; nous discuterons de la différence entre ces deux types de corpus plus loin (2.3.1.3.). Dans les deux cas, la comparaison s'effectue en général selon les fonctions discursives des MD : comme dans les recherches de D. Siepmann, lorsqu'ils assument la même fonction, les deux termes dans différentes langues sont considérés « équivalents » (2005 : 16).

Il est nécessaire de « nous élever au-dessus de la langue, de nous en abstraire, de la contempler » (E. Benveniste, 1974 : 228), afin de pouvoir passer d'une langue à l'autre et de comparer les propriétés de MD. Mais les fonctions discursives ne sont pas suffisamment complexes et fines pour décrire des propriétés langagières d'un marqueur dans leur ensemble.

Par ailleurs, l'idée de « l'équivalence » repose, comme le remarque F. Israël, sur « le principe qu'il est possible, malgré la différence des formes, d'établir une analogie entre deux objets de pensée », ce qui suppose « une certaine autonomie du sens par rapport aux formes » (2002 : 88). M. Lederer mentionne également que les équivalences sont

« indispensables dès lors qu'il ne s'agit plus seulement de désigner un même objet mais de renvoyer à une même pensée » (2002 : 18).

La complexité de la construction du sens nous montre d'une part que la forme ne véhicule pas le sens, mais que celui-ci est construit au fur et à mesure que l'énoncé se construit. D'autre part, nous nous demandons comment pouvoir juger que les formes qui appartiennent aux différents systèmes langagiers renvoient à une même pensée. Possédons-nous le moyen de garantir cette identité ?

Il est inévitable que le sens de l'énoncé d'origine soit surchargé ou appauvri dans celui de l'énoncé traduit. Ce qui permet la traduction, ce ne serait pas l'identité de la pensée désignée par la forme, mais ce sont « des ajustements le plus souvent satisfaisants pour ce qui est du seuil de compréhension requis dans les pratiques langagières courantes » (J.-J. Franckel, 2005 : 69).

Lorsque l'on considère, selon les propos de J.-J. Franckel (1989 : 16), que les propriétés langagières d'un MD sont décrites par les opérations dégagées à partir d'opérateurs propres à une langue donnée, ces opérations correspondent d'abord à des « configurations opératoires » liées à l'organisation particulière de cette langue ; ensuite ces configurations peuvent être rapportées à « des méta-opérations directement liées à des opérations cognitives fondamentales » qui permettent le passage d'une langue à l'autre. Toutefois ces opérations cognitives fondamentales, bien que l'on en reconnaisse l'existence, nous n'y avons pas accès. La traductibilité de MD ne pourrait donc être appréhendée qu'à travers une comparaison entre les opérations dégagées dans chacune des langues, ce qui consiste à examiner dans quelle mesure ces opérations se croisent.

### **2.2.3. Domaine pragmatique**

L'aspect pragmatique est très fortement présent, de façon peut-être incontrôlable, dans les études de MD. Le caractère « dépourvu de sens » des MD a tendance à être complété par des éléments pragmatiques : psychologiques, socioculturels, situationnels etc.

### **2.2.3.1. Éléments psychologiques**

M. M. J. Fernandez remarque que les MD servent à « ancrer les messages du locuteur dans ses attitudes (/sentiment) de façon indirecte ou implicite » (1994 : 5). R. Bouchard (2000 : 231) considère également que les MD sont des « indices involontaires de l'état émotif du locuteur » : l'emploi de *hein* peut ainsi être considéré comme une indignation ou un étonnement. Mais nous pensons que l'état psychologique d'un individu se manifeste dans une dimension différente de l'activité langagière, dans la mesure où l'emploi d'un marqueur ne dépend pas de façon stable et explicite de l'état psychologique du locuteur : l'usage de *hein* peut manifester une indignation, mais ce n'est pas toujours le cas. À l'inverse, rien n'empêcherait de mettre n'importe quel élément psychologique en liaison avec l'emploi de *hein*.

### **2.2.3.2. Éléments socioculturels**

Selon D. Vincent (1993 : 30), « la forme linguistique choisie est le résultat d'un rapport entre l'individu et sa communauté ». Il est vrai que l'influence sociale peut se manifester dans l'activité du langage ; mais dégager cette influence ne reflètera pas, en tout cas en totalité, de l'analyse linguistique, vu que l'étude porterait sur les comportements humains à travers le langage. Nous ne nions pas son intérêt scientifique, puisque le langage peut être une « forme des attitudes sociales » (W. Labov, 1971 : 152), mais nous insistons sur le fait que le langage dépasse la singularité des phénomènes due aux éléments psychologiques ou socioculturels attachés à l'événement qui a eu lieu à un moment et un endroit.

### **2.2.3.3. Situation, contexte, cotexte**

M. M. J. Fernandez considère que les MD servent à « qualifier le processus d'énonciation » : grâce aux MD, le locuteur fournit « à son interlocuteur des indications quant à sa propre évaluation de la situation » (1994 : 32). Dans ce cas, que signifie la « situation » ?

### **2.2.3.3.1. Cotexte**

Nous précisons tout d'abord la notion de « cotexte ». C. Fuchs (1997b : 132) caractérise le « cotexte » comme « le réseau des divers opérateurs polysémiques sous-jacents à l'énoncé (tout ce qui apparaît « ensemble », et dont participe l'expression étudiée) » ; pour notre part, nous utiliserons la définition classique du cotexte comme l'entourage linguistique immédiat d'un marqueur.

### **2.2.3.3.2. Situation-Contexte**

Les descriptions sur les MD et sur l'oral se font généralement en liaison avec celles de la situation de communication : dans ce cas, la notion de situation s'emploie d'une manière identique à celle de contexte : F. Rastier mentionne que

« [...] la linguistique contemporaine, [...], a fait de l'oral son objet de prédilection. C'est là un thème majeur de la pragmatique, qui se meut dans le *hic et nunc* ; de fait le concept de texte a été supplanté par ceux de *discours*, d'*interaction verbale*, etc. Le contexte se définit alors soit comme un voisinage local, soit comme une situation » (1998 : 106).

La multifonctionnalité et la polysémie des MD sont expliquées par l'« étroite dépendance avec les composantes de la situation d'énonciation » (A. Arleo et M. M. J. Fernandez-Vest, 2004 : 269).

Concernant *hein* également, les valeurs pragmatiques associées à *hein* « sont toujours dépendantes de la situation de communication dans laquelle les participants interagissent et dans laquelle les marqueurs sont actualisés » (V. André, 2006 : 391). Chez V. André, les éléments de la situation de communication correspondent, par exemple, à l'identité du locuteur et des interlocuteurs, au type de la réunion, aux thèmes abordés, aux contextes économiques évoqués, etc. (id. : 386).

Ces points de vue sont conformes au constat réalisé par F. Rastier : « l'essor considérable de la pragmatique, essentiellement consacrée à l'oral » est dû au fait que « la situation est entendu comme un *hic et nunc* » (1998 : 98).

Cet usage abondant, quelque peu excessif, de la situation de communication nous rappelle l'inquiétude de C. Kerbrat-Orecchioni : les règles et les principes mis à jour par l'analyse

conversationnelle anglo-saxonne donnent l'impression qu'ils « surgissent de façon inédite dans le corpus étudié, comme si l'interaction était le lieu du déploiement infini d'une parole sans langue » (2005 : 78).

De plus, dans la littérature, les composants de la situation de communication apparaissent souvent d'eux-mêmes : leurs fondements ne sont pas toujours explicités.

#### **2.2.3.3.3. Contexte vs Situation**

Du point de vue traditionnel, la situation ne se confond pas avec le contexte : la situation est un « entourage non linguistique », alors que le contexte est un « entourage linguistique » (F. François, 1969 : 65). Dans cette opposition, les auteurs parlent de l'« entourage linguistique » d'un élément, c'est-à-dire, « d'une unité phonique dans un mot, d'un mot dans une phrase, d'une phrase dans un texte », ce qui correspondrait au « cotexte » dans une terminologie plus récente (O. Ducrot et J.-M. Schaeffer, 1995 : 764).

Par rapport à cette interprétation traditionnelle, la distinction entre le contexte et la situation peut être moins radicale, lorsque le contexte porte également sur les facteurs extralinguistiques. Mais les constituants du contexte sont déterminés par les auteurs, à la différence des éléments situationnels qui risquent de s'étendre interminablement. Comme le remarque G. Kleiber (1997b : 21), « la structuration du contexte extra-linguistique est beaucoup plus riche et a donné lieu, essentiellement dans les travaux des interactionnistes et des discursivistes, à des organisation également qualitatives ».

J. R. Firth introduit, en suivant B. Malinowski, le « *context of situation* » dont les constituants sont 1) les participants (a. leur action verbale, b. leur action non-verbale), 2) les objets pertinents et des événements non-verbaux et non-personnels et 3) l'effet de l'action verbale (1957 : 177). Selon l'auteur, considérer le texte comme constituant du « contexte de la situation » contribue à indiquer le sens, puisque les situations sont mises en place pour reconnaître son usage (id. : 179).



Dans l'approche interactionniste, C. Kerbrat-Orecchioni distingue la situation, en tant qu'« environnement immédiat » par rapport à la société entière, du contexte qui concerne le niveau interne à la langue, mais qui ne se confond pas avec le cotexte<sup>166</sup>. Le contexte est « le “cadrage” de l'interaction, son *schéma* : nature du site, rôles en présence, but de l'échange, etc. auxquels les participants eux-mêmes ont accès » (2005 : 76). La « spécification la plus fine possible des éléments pertinents du contexte » est cruciale<sup>167</sup> afin de décrire une interaction tout en dépassant la singularité de chaque phénomène (ibid.). L'auteur suppose l'existence des règles qui « sous-tendent la production et l'interprétation du discours » (2005 : 77).

Malgré la différence terminologique, le contexte tel que C. Kerbrat-Orecchioni le conçoit ne se distingue pas radicalement avec la situation de communication employée dans les recherches sur les MD. Même si C. Kerbrat-Orecchioni envisage de dégager les régularités interactionnelles, en partant du postulat selon lequel la langue n'est pas « réinventée à chaque instance d'énonciation » (ibid.), les composants du contexte sont d'ordre extralinguistique, ce qui nous empêche de « prévoir *a priori* comment ces facteurs influenceront sur le comportement linguistique » (F. François, 1969 : 69).

Il est vrai que les indices contextuels peuvent être apparus de façon verbale et que l'analyste peut les repérer dans le *texte*<sup>168</sup> de l'interaction. Mais dès lors que ces indices constituent le contexte, c'est-à-dire le *cadre* de l'interaction, ils ne sont plus d'ordre langagier, mais d'ordre social.

Par exemple, les occurrences du « but de l'échange » reflèteraient les comportements humains, mais non ce qui est mis en jeu par le langage. On peut dire que « *il fait beau*,

---

<sup>166</sup> C. Kerbrat-Orecchioni remarque que le « contexte séquentiel » ou « contexte introduction-interactionnel » employé par Schegloff correspond au cotexte en linguistique textuelle (2005 : 73), ce qui montre la complexité de la notion et de la terminologie. D'ailleurs, J. Lyons (1995 : 292) mentionne qu'aucune réponse simple ne peut être donnée à la question « qu'est-ce que c'est le contexte? ». E. A. Schegloff considère également que le contexte est un « outil polémique et critique » (1992 : 214).

<sup>167</sup> L'auteur remarque même que « l'absence de certaines informations contextuelles pertinentes (c'est-à-dire déterminantes pour la production et l'interprétation des énoncés) » oblige l'analyste à « exploiter les traces du contexte qui se trouve inscrites dans le texte conversationnel lui-même » (id. : 88). Elle cite Gumperz qui appelle ces traces du contexte des « indices de contextualisation ».

<sup>168</sup> Le *texte*, car l'analyste travaillerait sur la transcription pour ce repérage.

*hein ?* », « *il fait beau, n'est-ce pas ?* », etc. ont pour objet de demander l'approbation à l'interlocuteur, mais la « demande d'approbation » n'est pas nécessairement d'ordre linguistique, mais socioculturel. Une fois que le cadre « demande d'approbation » est constitué, l'application de ce cadre sera externe au langage, puisque la distinction entre « *il fait beau, hein ?* » et « *il fait beau, n'est-ce pas ?* » n'est plus significative.

Or, ces deux énoncés ont des « formes » langagières différentes : ce qui est mis en jeu par chacun de ces énoncés n'est pas totalement identique. Le cadre fonctionnel peut représenter *un* emploi *commun* parmi d'autres, mais cette coïncidence ne garantit pas nécessairement que la totalité des propriétés de ces énoncés soit identique.

#### **2.2.3.3.4. Approche déterministe vs approche constructivisme du contexte**

La recherche des règles interactionnelles se fonde sur la « manière dont les éléments du contexte sont « remaniés et “négociés” entre les interactants au cours du déroulement de l'interaction » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 74). Autrement dit, l'auteur s'intéresse à la façon dont « *le contexte façonne le discours* » et dont « *le discours façonne le contexte en retour* » (ibid.). L'auteur considère que le discours est « une activité tout à la fois *déterminée* (par le contexte) et *transformatrice* (de ce même contexte) » (ibid.). Cette position se situe entre l'approche « déterministe » et « constructiviste » sur le contexte : entre ceux qui supposent la préexistence du contexte à l'interaction et ceux qui considèrent que le contexte est « construit par l'interaction » (ibid.).

#### **Approche déterministe**

L'approche « déterministe » correspondrait aux grammaires syntagmatiques<sup>169</sup> que critique F. Rastier<sup>170</sup> : dans le paradigme logico-grammatical, le problème du contexte se formule « comme celui du rapport des occurrences au type, et somme toute des

---

<sup>169</sup> Par exemple, N. Chomsky (1956).

<sup>170</sup> Sans entrer dans les détails, l'auteur se situe dans la problématique rhétorique/herméneutique pour laquelle, « le contexte est fait non seulement du *hic et nunc*, mais aussi de ce qui n'est pas là : il déborde alors la situation » (id. : 106).

manifestations linguistiques à leurs idéalizations » (1998 : 100). Ce jugement rejoint celui de G. Kleiber qui considère ce contexte comme « contexte démiurge » (1997a : 73).

La position de F. Récanati ferait partie de l'approche déterministe. Selon l'auteur, « on ne peut en général déterminer le contenu propositionnel d'un énoncé si l'on ne prend pas en considération, [...], ce que montre le contexte de son énonciation » (1979 : 157-8). Autrement dit, « tout énoncé, en tant que token résultant de l'énonciation d'une phrase dans un contexte, montre, avec ou sans ambiguïté, quel acte de discours il constitue<sup>171</sup> » (id. : 158).

Cette conception déterministe du contexte est contestée également par C. Kerbrat-Orecchioni : « cette théorie de l'indexicalité généralisée est assurément indéfendable » (2005 : 78).

### **Approche constructiviste**

En ce qui concerne de l'approche « constructiviste », elle pourra être représentée également par les approches de E. A. Schegloff, de J. J. Gumperz, de T. A. van Dijk ou de J. Moeschler, influencées par la théorie de la pertinence développée par D. Sperber et D. Wilson<sup>172</sup>.

Ces derniers considèrent que le contexte « est, au moins en partie, déterminé par des actes de compréhension antérieurs » (1989 : 181). Autrement dit, la « mémoire encyclopédique de l'auditeur » est nécessaire pour l'interprétation d'un énoncé (ibid.). Selon eux, l'information nouvelle sera mise en relation avec les informations anciennes suivant le déroulement du discours. Cette contextualisation peut donner lieu aux « *effets contextuels* » (1989 : 168) : « plus les effets contextuels sont grands, plus grande est la pertinence » pour « toutes choses égales » (id. : 182). La pertinence de l'information dépend des effets contextuels.

---

<sup>171</sup> Ainsi l'auteur introduit le « token-réflexif » : tout énoncé « réfléchit ce qu'il est comme token », en développant la notion de *token* opposée au *type* par Pierce (1906).

<sup>172</sup> Leur théorie de la pertinence a influencé les nombreuses recherches sur les MD (entre autres, J.-M. Lüscher, 1989, 1994 ; K. Aijmer, 1996 ; M.-B. Hansen, 1996 ; D. Blakemore, 2002).

L'introduction de la notion de la « pertinence »<sup>173</sup> permet aux analystes de l'interaction, d'une part, de tenir compte de toutes les informations et les « filtrer », et, d'autre part, de prendre en considération des éléments cognitifs. Le premier point justifie l'élargissement des éléments susceptibles de constituer le contexte.

Par exemple, E. A. Schegloff considère qu'il n'est pas nécessaire que le contexte « externe » et le contexte « intra-interactionnel » soient séparés, et que les deux contextes doivent être pris comme problématique par rapport aux objectifs des analyses (1992 : 195). En partant de ce postulat, l'auteur remarque que la requête de contexte doit porter sur la conversation ou d'autres comportements ; pour lui, il est important de s'intéresser à toutes les sortes de contextes (id. : 215).

J. J. Gumperz remarque également l'usage par le locuteur et par l'auditeur des signes verbaux et non-verbaux<sup>174</sup> qui relie ce qui est dit à un moment et dans un endroit avec les connaissances acquises durant les expériences du passé (1992 : 230) : c'est ce qu'il appelle « contextualisation ».

Pour le second point, la gestion d'informations anciennes et nouvelles conduit à développer le champ d'investigation vers la dimension cognitive. Par exemple, J. Moeschler définit le contexte comme « donnée incontournable pour rendre des processus de compréhension » et comme « sous-ensemble de l'environnement cognitif<sup>175</sup> mutuel des interlocuteurs » (2002 : 220).

T. A. van Dijk considère que les personnes élaborent des modèles mentaux non seulement sur ce dont elles parlent mais aussi sur les événements auxquels elles participent (2001 : 17). Selon lui, les contextes sont des représentations subjectives et mentales de

---

<sup>173</sup> Selon J. Moeschler, la pertinence est « une notion cognitive et communicative. Une information est pertinente du point de vue cognitif si elle a des effets sur l'organisme qui la traite ; une information est pertinente du point de vue communicatif si les effets qu'elle produit compensent les efforts de traitement » (2002 : 221-222).

<sup>174</sup> Il s'agit des indices comme la prosodie, « le choix du code parmi les options au sein d'un répertoire linguistique » et « le choix des expressions métaphoriques ou les routines d'ouverture ou de clôture » (1989 : 212).

<sup>175</sup> « L'environnement cognitif de l'individu » est défini comme un « ensemble des faits qui lui sont manifestes » (1994 : 23).

l'événement communicatif et de la situation sociale en cours telle qu'elle contraint le discours en cours (id. : 17-18) : il introduit ainsi le point de vue cognitif dans la conception du contexte.

### **Problèmes**

Si l'on acceptait que le contexte détermine le sens d'un énoncé, il serait difficile d'expliquer la raison pour laquelle un énoncé peut avoir le même sens dans différents contextes, d'une part, et d'éviter de prendre d'une manière incontrôlable en considération des éléments susceptibles d'influencer le sens d'un énoncé, d'autre part.

Si l'on prend en considération des connaissances antérieures, on risquerait de multiplier les interprétations possibles, puisque les connaissances antérieures sont propres au lieu et moment de la production de l'énoncé. Or, l'emploi de l'énoncé dépasse cette singularité du phénomène. Les connaissances antérieures peuvent être mobilisées au cours de l'interaction, mais comment peut-on vérifier que l'interprétation de l'analyse correspond effectivement à celle des interactants au moment de la conversation ?

La multiplication incessante des interprétations n'est pas censée avoir lieu grâce au système de « freinage » proposé - la transparence du contexte, la pertinence, etc. - qui permet d'estomper la différence formelle, en regroupant dans un certain nombre de classes contextuelles ou en sélectionnant les éléments « pertinents ».

Toutefois comme le dit F. François, une des principales caractéristiques de la langue est de « permettre la communication indépendamment de telle ou telle situation », même s'« il n'y aurait pas de langage absolument hors situation » (1969 : 72). Les facteurs situationnels (le contexte de l'énonciation, selon F. Récanati) devenus comme « le fourre-tout du surplus empirique » (A. Culioli, 1976 : 45), ne nous permettent pas de rendre compte de la façon dont un énoncé transcende la diversité situationnelle ou contextuelle, c'est-à-dire d'aller au-delà de la singularité des contextes effectifs.

Il nous apparaît difficile de considérer les éléments cognitifs, telles que les connaissances antérieures ou la représentation mentale de l'interaction en cours, dans les analyses linguistiques, puisque leur validité ne peut pas être suffisamment prouvée dans le cadre de

la linguistique formelle qui envisage de décrire la façon dont l'énoncé se construit au fil de sa mise en mots.

Ce qui nous intéresse, ce n'est pas d'observer la façon dont les éléments contextuels prédéterminés influencent sur l'énoncé, mais de dégager à partir de l'énoncé les facteurs contextuels qu'il mobilise. Ceux-ci sont distincts des facteurs propres à l'événement singulier de la production de cet énoncé ; « le contexte ou la situation n'est *pas extérieur à l'énoncé*, mais qu'il est *engendré* par l'énoncé lui-même » (J.-J. Franckel, 2005 : 57).

#### 2.2.4. Domaine prosodique

L'importance de prendre en compte les éléments prosodiques a été maintes fois signalée dans les études qui portent tant sur les MD que sur l'oral : les données prosodiques « peuvent contribuer à départager les différents sens d'un MD » (G. Dostie, 2004a : 54). Cependant nous constatons la grande difficulté qu'il y a à prendre en compte concrètement la dimension prosodique dans les recherches : H. Meschonnic regrette cette situation qu'il qualifie de « linguistique aphone » (1982 : 15). Il est rare que les analyses prosodiques occupent une place importante dans les études portant essentiellement sur les MD<sup>176</sup>. Il n'y a pas de méthodologie clairement établie qui permette d'analyser les emplois des MD en articulant le point de vue syntactico-sémantico-pragmatique et le point de vue prosodique : il nous paraît néanmoins important de souligner la proposition d'A. Berrendonner partagée avec H. Nølke, de « promouvoir une linguistique *généraliste*, qui se refuse à faire de la sémantique énonciative sans la fonder en syntaxe, à faire de la syntaxe sans tenir compte de la prosodie, à analyser la prosodie sans se soucier de ses fonctions pragmatiques, et ainsi de suite » (2008 : 669).

Ce manque de consensus méthodologique nous amène à examiner les recherches sur la prosodie en général, puisque nous trouvons primordial de tenir compte des facteurs

---

<sup>176</sup> On peut tout de même noter les cas plutôt exceptionnels comme l'étude sur *enfin* de R. Bertrand et C. Chanet (2005), sur *là* de D. Vincent et M. Demers (1994).

prosodiques dans les descriptions des emplois de MD. Comment peut-on analyser les éléments prosodiques ? Quels sont d'abord les éléments prosodiques ?

Avant de présenter les principaux points des études prosodiques, nous aimerions insister sur l'importance de la dimension prosodique dans la linguistique, ce qui n'allait pas de soi compte tenu de son histoire. Nous présenterons ensuite les différentes composantes de la prosodie et les diverses approches de l'intonation.

#### **2.2.4.1. Importance de l'intonation**

Les chercheurs qui accordent de l'importance à l'intonation n'ont pas été majoritaires dans l'histoire de la linguistique ; cependant Walter von Wartburg et Paul Zumthor considèrent que « la mélodie, ou intonation, ou ton, d'une phrase, en constitue un élément essentiel » (1947 : 22) ; P. R. Léon souligne également que le rôle de l'intonation est important et qu'il « devient primordial au plan pragmatique, lorsqu'il s'agit du décodage dans les mécanismes de perception de la parole, et au plan phonostylistique pour l'interprétation des messages émotifs et attitudeaux » (1992 : 8). Selon P. R. Léon, « dans la réalité quotidienne, la communication neutre n'existe pas », c'est-à-dire « toute parole proférée est expressive » (id. : 164).

Cette mise en avant de l'expressivité de l'intonation par rapport au contenu<sup>177</sup> rejoint les propos de E. Cresti et A. Scarano (2000 : 343-4) : « l'intonation est l'indice primaire, nécessaire et parfois suffisant, de l'accomplissement de l'acte linguistique ». Ces auteurs disent également qu'« il n'existe pas de langage humain sans codification intonative ». Nous sommes en accord avec ce point : toute activité langagière suppose une intonation ; même s'il s'agit d'une parole intérieure ou d'une lecture „mentale“<sup>178</sup>, nous pensons qu'elles n'existeraient pas sans intonation : comme le dit Ph. Martin (1973 : 5), « la langue fonctionne comme un tout ».

---

<sup>177</sup> P. R. Léon (1992) utilise l'opposition de contenu/expression introduite par L. Hjelmslev.

<sup>178</sup> Cf. Ph. Martin (M. Rossi et al., 1981 : 269).

#### **2.2.4.2. Définition de l'intonation**

L'intonation désigne, selon P. Mertens (2005 : 45), « le code linguistique mis en œuvre par les propriétés prosodiques (notamment les variations mélodiques, la durée et l'accentuation) et son utilisation fonctionnelle dans une langue donnée ». Certains auteurs utilisent le terme d'« intonation » uniquement pour la mélodie, et « prosodie » pour l'ensemble des propriétés prosodiques (par exemple, P. Delattre, 1966, A. Landercy et R. Renard, 1977, P. R. Léon, 1992). Nous adopterons la définition de P. Mertens.

#### **2.2.4.3. Composantes prosodiques**

Les éléments prosodiques principaux sont la hauteur de la voix, la durée syllabique et la pause et l'intensité de la voix (P. Mertens, 2005, Ph. Martin, 2006 : 139).

##### **2.2.4.3.1. Hauteur de la voix**

La hauteur de la voix occupe une place plus importante que la durée et l'intensité dans les recherches (M. Rossi, 2000 : 32 ; P. R. Léon, 1992 : 124 ; P. Delattre, 1966 : 2). A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre (1999 : 201) la considèrent comme « le reflet direct du contenu ».

La hauteur de la voix, selon laquelle le son est dit grave ou aigu, est principalement liée à sa fréquence qui correspond au « nombre de vibrations (cycles, périodes) par seconde » (A. Landercy et R. Renard, 1977 : 227). « Plus la fréquence est rapide, plus le son est perçu comme *aigu* » (P. R. Léon, 1992 : 30). La fréquence est exprimée en hertz (Hz) : l'échelle des fréquences audibles s'étend « de 16 à 16.000 Hz » (Landercy et Renard, *ibid.*), qui correspond à « une étendue d'environ 10 octaves » (P. R. Léon, 1992 : 46). La voix des hommes est en moyenne entre 80-120 Hz, tandis que celle des femmes entre 160-240 Hz (P. R. Léon, *id.* : 30).

Afin de mesurer l'intervalle mélodique entre deux sons de fréquence différente,  $f_1$  et  $f_2$ , ou de comparer des intervalles mélodiques ou des données de fréquence de locuteurs ayant des tessitures différentes, on ne peut se servir de différences sur une échelle linéaire (comme le Hertz), mais on sert souvent des intervalles musicaux, qui correspondent à des écarts sur une échelle logarithmique des valeurs de fréquence. Les valeurs des fréquences



en Hz seront donc d'abord converties en valeurs en demi-tons<sup>179</sup>. Prenons un exemple concret cité par J. „t Hart et al. (1990 : 24) : si la voix d'un homme monte de 100 Hz à 150 Hz, nous percevons la même augmentation de 180 Hz à 270 Hz chez une femme. Il n'est pas possible de considérer cet effet comme une différence de 50 Hz pour le premier cas et de 90 Hz pour le deuxième. Avec la conversion des données, on obtient 7,02 demi-tons comme distance entre les deux fréquences pour les deux cas.

#### **2.2.4.3.2. Durée**

La durée syllabique et pausale fait partie des indices prosodiques principales.

##### **Durée syllabique**

La durée syllabique peut servir à déterminer si une syllabe est allongée, en comparant sa durée à celle des syllabes précédentes, et en appliquant un critère qui détermine si la durée en question est suffisamment plus élevée que celle des syllabes précédentes.

L'allongement peut être conçu comme fin de constituant : cependant M.-A. Morel remarque qu'« il accompagne régulièrement une difficulté dans la formulation » et qu'il est donc « l'indice de ce qui reste encore à dire » (2000 : 95).

A. Grundstrom (1973 : 43)<sup>180</sup> souligne la difficulté de mesurer et d'évaluer la durée, puisqu'il y a de nombreux facteurs qui modifient la durée, tels que la durée intrinsèque, la durée co-intrinsèque, le débit, la complexité de la courbe mélodique au cours de la syllabe.

Le débit<sup>181</sup> qui est « une vitesse d'élocution », « se mesure en syllabes par seconde » (Landeroy et Renard, 1977 : 225). Selon C. Blanche-Benveniste et al. (1990 : 37), le débit

---

<sup>179</sup> Pour la formule, voir J. „t Hart et al. (ibid.). E. Leipp présente une explication complète sur le logarithme (1984 : 10-17).

<sup>180</sup> Vu que « la durée soit un facteur important dans la perception des questions », l'auteur a tenté de mettre en corrélation la durée des voyelles finales sur des courbes à fondamentale montante, avec les énoncés-types, mais il n'a pas pu déterminer un trait distinctif de l'interrogation par rapport à la durée (id. : 43).

<sup>181</sup> Sur ce sujet, citons C. Lucci (1983), F. Fillol et J. Mouchon (1977), F. Grosjean et A. Deschamps (1972 ; 1975), F. G. Eisler (1968, §1), H. Maclay et Ch. E. Osgood (1959).

moyen de paroles varie « entre un débit très lent de 12 mots par minute et un débit très rapide qui peut atteindre 350 mots par minute ».

### Pause

Selon M. Arrivé, F. Gadet et M. Galmiche (1986 : 589), « autant que l'intonation, les pauses jouent un rôle capital », bien que la pause soit « un phénomène secondaire, toujours lié à l'intonation et l'accentuation » ; les pauses jouent un rôle fondamental « dans la structuration temporelle de la parole » (D. Duez, 1991 : 9)<sup>182</sup>. On distingue en général deux types de pauses : pauses silencieuses et sonores.

Pour les pauses silencieuses, M.-A. Morel (2000 : 94) propose une séparation entre deux types :

1. « La pause respiratoire courte (20-30 cs), contrainte biologiquement (on respire vingt fois par minute), n'a pas de valeur particulière, mais elle n'intervient jamais au milieu d'un mot, ni même au milieu d'un constituant syntaxique. »
2. « La pause moyenne (de 40 à 80 cs) et la pause longue (de 100 cs ou plus) ont plus particulièrement pour rôle d'homogénéiser tout ce qui précède, et de donner du relief à ce qui suit, en quelque sorte de le rhématiser. Elle peut en particulier s'insérer entre le verbe et son complément ou entre le nom et sa détermination. »

Le seuil et la catégorisation de la pause silencieuse est variable selon les auteurs : Estelle Campione et Jean Véronis (2004 : 2) distinguent la pause brèves (<200ms), moyennes (200-1000ms), et longues (>1000ms), alors que M. Demers (1998 : 63) considère celle qui est supérieure ou égale à 250 ms comme le seuil utilisé depuis Goldman-Eisler (1968) par la majorité des chercheurs.

Concernant les pauses sonores, F. Grosjean et A. Deschamps (1972 : 150) distinguent deux types de pauses :

- 1) « *les pauses remplies* qui réfèrent à tout procédé d'hésitation intervenant dans le langage »

---

<sup>182</sup> Concernant les études sur les pauses, voir F. Grosjean et A. Deschamps (1972, 1973, 1975), Danielle Duez (1991, 1999) pour l'effet impressif des pauses. Pour l'hésitation, I. Guaitella (1996), M. Candea (2001).

2) « *les syllabes allongées* qui réfèrent à tout prolongement anormal de syllabes (en fin de mot) ou de mots monosyllabiques ».

Maclay et Osgood (1959) y ajoutent les répétitions et les faux départs. Les « em », « euh », « hein » y sont inclus par D. Duez ; J-F. P. Bonnot et C.-B. Kempf (2002) considèrent également *hein* comme pause remplie, ainsi que *enfin*, *bon*, *ben*, *disons*, etc.

Selon D. Duez (1991 : 16), les pauses non silencieuses ont « un rôle non négligeable » « dans le processus d'accès à l'information lexicale ». Les analyses d'Estelle Campione et Jean Véronis<sup>183</sup> sur les interactions entre pauses silencieuses et remplies montrent que « la pause silencieuse n'a en elle-même jamais le rôle de marque d'hésitation ou de travail de formulation » et qu'elle « n'intervient dans cette fonction qu'associée à d'autres marques, principalement les pauses remplies », mais aussi « items quasi-lexicaux » (*hein*, *ben*, *pff*), les amorces et les répétitions (2004 : 112).

Notre observation des données montrera que *hein* ne peut être considéré comme une pause remplie, en raison de son rôle intersubjectif. L'émission de *hein* ne manifeste pas nécessairement une difficulté de locution comme « em » et « euh ».

#### **2.2.4.3.3. Intensité**

L'intensité, selon laquelle « le son est dit faible ou fort », est définie par A. Landercy et R. Renard (1977 : 228) comme « qualité d'un son qui semble liée principalement à l'amplitude de ses vibrations » et « mesurée selon une échelle logarithmique (en décibels, dB) ».

Selon M.-A. Morel, l'intensité « joue un rôle central du droit à la parole » (2000 : 95) : elle marque si le locuteur « s'apprête à laisser parler l'autre, ou s'il affirme son intention de poursuivre ce qu'il veut dire » (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, 1998 : 9). En revanche, Elizabeth Couper-Kuhlen remarque que l'interprétation du tour de parole par les participants est assurée par les ressources lexicale, grammaticale et prosodique qui fonctionnent en tandem (2004 : 371-2).

---

<sup>183</sup> Aussi E. Campione (2004).

La difficulté de la mesure de l'intensité est signalée par A. Grundstrom (1973 : 42) : « contrairement aux fréquences, l'intensité ne se mesure pas aisément sur une échelle de valeurs absolues », ce qui empêche des comparaisons de niveaux d'intensité d'un énoncé à l'autre.

Parmi les trois principales composantes de l'intonation, la hauteur de la voix apparaît cruciale : l'observation de nos données en prouve également l'importance.

#### **2.2.4.4. Fonctions de l'intonation**

Les fonctions principales de l'intonation relevées dans la littérature se regroupent en six types : fonctions démarcative, identificative, expressive, modale, interactionnelle et coénonciative<sup>184</sup>.

##### **2.2.4.4.1. Fonction démarcative et organisationnelle**

L'intonation joue un rôle de « démarcation au sein du *continuum* parlé des énoncés » (E. Cresti et A. Scarano, 2000 : 244, aussi G. Caelen-Haumont, 1997, M.-A. Morel, 1997, P. Mertens, 2005). La mélodie sert également à structurer l'énoncé « en coordonnant et hiérarchisant les unités » (P. R. Léon, 1992 : 43, aussi M. Rossi, 1985 : 138). Toutefois D. Hirst et A. Di Cristo (1998 : 28) remarquent qu'il n'y a pas de cadre pragmatique global accepté généralement aujourd'hui qui permette de tenir compte des différents aspects de l'organisation discursive.

##### **2.2.4.4.2. Fonction identificative**

Selon D. Hirst et A. Di Cristo, l'intonation marque « la façon dont les locuteurs organisent et les auditeurs identifient les informations de la phrase » (1998 : 28). E. Cresti et A. Scarano (2000) y ajoutent l'identification de la modalité des énoncés :

l'intonation permet de « savoir quelles sont les expressions qui font partie d'un même énoncé, quelle force illocutoire possède cet énoncé et le fait que celui-ci contienne une seule ou plusieurs unités d'informations » (2000 : 345).

---

<sup>184</sup> Voir sur ce point la synthèse de I. Fónagy (2003), et aussi G. Faure (1970), F. Daneš (1960).

Par ailleurs ce que P. R. Léon appelle fonction „identificatrice“ sont les indices des émotions ou de la différence régionale, ce qui s'apparente à la fonction expressive.

#### **2.2.4.4.3. Fonction expressive**

L'intonation sert à marquer l'ironie, le doute, l'indignation, etc. (M. Rossi, 1985 : 138, M.-A. Morel, 1997 : 85, F. Brunot, 1953 : 513). Nous trouvons de nombreuses recherches dans le domaine de l'expressivité intonative : P. R. Léon et Ph. Martin (1969 : 64-72), M. Martins-Baltar (1977), Ivan Fónagy (1983), Monique Callamand (1987b), P. R. Léon et Bhatt (1987), P. R. Léon (1993).

Par exemple, M. Callamand (1987b : 54-5) note, dans l'analyse de la variation mélodique de *ah bon*, que « l'intonation joue le rôle de *substitut sémantique* », puisque « l'unité lexicale perd son sens originel pour constituer, avec l'intonation appropriée, un message complètement différent ». Selon l'auteur, *ah bon* indique la surprise, l'indifférence ou même la profonde satisfaction en fonction de la mélodie. Cette démarche d'attribuer « des signifiés particuliers » aux différentes manières de prononcer les MD est aussi en accord avec celle de G. Dostie (2004a : 54) qui conçoit la prosodie dans le cadre de la polysémie de MD.

#### **2.2.4.4.4. Fonction modale**

L'intonation a pour fonction de marquer la modalité : 1) « la modalité assertive et 2) « la modalité appellative qui comprend l'interrogation, le jussif et l'appel » (M. Rossi (1985 : 138)

#### **2.2.4.4.5. Fonction interactionnelle**

N.S. Troubetzkoy introduit, en reprenant K. Bühler, le plan appellatif en plus des plans expressif et représentatif : toute manifestation parlée est « en même temps une *présentation* (ou une *expression*) du sujet parlant visant à le caractériser, un *appel* à l'auditeur (ou aux auditeurs) visant à produire une certaine impression, et une *représentation* de l'état de choses, objet de l'entretien » (1938 : 16).

#### **2.2.4.4.6. Fonction coénonciative**

La fonction coénonciative est mise en relief d'avantage dans les études de Paris III menées principalement par M.-A. Morel. Nous reviendrons plus loin sur cette théorie.

#### **2.2.4.5. Diverses approches sur l'intonation**

En général, les chercheurs privilégient certaines des fonctions de l'intonation. Leur prise de position se reflète dans leur approche : nous présenterons l'approche modale ou fonctionnelle, coénonciative, phonostylistique et démarcative.

##### **2.2.4.5.1. Approche modale ou fonctionnelle**

##### **Études de P. Delattre**

Dans cette approche, citons tout d'abord les travaux de Pierre Delattre<sup>185</sup> : sa contribution est significative dans les études ultérieures de l'intonation<sup>186</sup> ; son inventaire des dix intonations de base (tableau ci-dessous) a eu une grande influence, bien que ce classement « reste encore trop élémentaire » (P. R. Léon, 1970 : 61). M. Rossi et al. (1981) suivent, malgré leur rejet de son hypothèse de base, le cadre analytique de P. Delattre : leur catégorisation de l'intonation porte sur la distinction fonctionnelle des contours mélodiques<sup>187</sup>. Les modèles intonatifs postérieurs à P. Delattre ne mettent pas en cause de manière radicale son modèle.

Selon P. Mertens, « avec Delattre, la description de l'intonation se libère de la phrase, avec sa structuration obligatoire en parties montante et descendante » (1987 : 165). L'hypothèse de P. Delattre a rendu possible l'interprétation fonctionnelle des contours mélodiques. L'inconvénient de cette présentation est « son manque de précision : elle ne permet pas de

---

<sup>185</sup> Les travaux de P. Delattre sur l'intonation, entre autres, (1966, 1961), (1966), (1967), (1969).

<sup>186</sup> Nous pouvons noter également la contribution de G. Faure (1968), (1970), (1973) etc.

<sup>187</sup> M. Rossi et al. (1981 : 160) contestent l'hypothèse de P. Delattre (1966) « selon laquelle la différence de configuration (ton complexe convexe ou concave) est le trait qui permet d'opposer la continuité à la question ». Pour leur part, ils distinguent (1) assertive ~ interrogative, (2) continuative appellative majeure ~ mineur, (3) continuative (majeure ou mineure) ~ énumérative (id. : 194).

dire où exactement se situe (commence ou finit) une variation » (P. Mertens, 2005 : 46). Ce problème ne se pose cependant plus, puisque le développement des logiciels a rendu possible d'aligner le contour mélodique et la transcription orthographique.

Citons ces dix courbes d'intonation les plus fréquentes du français (1966) :

Courbe d'intonation	Trait distinctif	Fonction significative	
Ascendante	2-3	Continuation mineure	Déclarative
	2-4	Continuation majeure	Déclarative
	2-4 <sub>+</sub>	Question (oui ? non ?)	Interrogative
	2-4 <sub>-</sub>	Implication	Déclarative
Descendante	2-1	Finalité	Déclarative
	4-1	Interrogation	Interrogative
		Commandement	Déclarative
		Exclamation	Exclamative
En plateau	1-1	Parenthèse	Parenthétique
	4-4	Écho	Parenthétique

N.B.

1) (+) : Montée croissante ; (−) : Déclin

2) Exemple qui illustre des fonctions significatives :

- *Si ces œufs étaient frais, j'en prendrais.*  
Continuation mineure   Continuation majeure   Finalité
- *Qui les vend ? C'est bien toi, ma jolie?*  
Interrogation   Question (oui ? non ?)   Echo
- *Evidemment, Monsieur.*  
Implication   Parenthèse
- *Allons donc ! Prouve-le-moi.*  
Exclamation   Commandement

3) « Les traits distinctifs des sept intonèmes » sont présentés « au moyen de quatre points de repère à quatre niveaux de hauteur » (1966 : 14). « Le niveau 2 est choisi arbitrairement et selon la voix du locuteur ; les niveaux 1 et 3 sont perçus relativement au niveau 2, et le niveau 4 est perçu relativement au niveau 3 » (ibid.).

## Modalités

M. Arrivé et al. (1986 : 532) mentionnent que l'on classe « les phrases en divers types : *déclarative, interrogative, exclamative, impérative*, [...] tout en s'attachant à décrire leurs propriétés formelles ainsi que l'intonation qui les caractérise ». Un rôle conféré à l'intonation traditionnellement est celui de l'indication de la modalité de la phrase : déclarative ou interrogative (Ph. Martin, 1999 : 59, M.-A. Morel, 2004 : 717). A. Rigault (1964 : 852) considère même la différenciation de la déclaration et de l'interrogation comme « le seul cas » où l'intonation a une fonction nettement distinctive. La modalité déclarative est marquée par les contours descendant qui « atteignent la fréquence fondamentale la plus basse » et qui « sont aisément repérables auditivement » (Ph. Martin, 1999 : 71).

## Interrogation

Concernant l'interrogation, il y a une longue tradition de recherches sur ses spécificités<sup>188</sup>, comme le signale A. Di Cristo (1998 : 202). Le « paramètre acoustique le plus pertinent à la qualité interrogative » est « la courbe de fréquence fondamentale sur la dernière syllabe » (A. Grundstrom, 1973 : 21) ce qui est en accord avec P. Delattre (1938) et O. Mettas (1964). P. R. Léon (1992 : 126) appelle « la pente » « le rapport entre la valeur numérique du changement de hauteur et celle de la durée » : selon lui, la pente montante est « linguistiquement déterminante », vu que « plus l'angle se rapproche de 90 degrés, plus la courbe mélodique tend à être perçue comme une question ». Il faudrait entendre ici la *pente* comme un *intervalle* par unité de temps, et non comme un *angle*, vu que l'angle de la courbe dépendra de l'échelle utilisée pour l'axe temporel.

A. Di Cristo (1998 : 203) distingue deux types basiques de questions totales en français : questions pour la confirmation et pour l'information. Les questions pour l'information sont marquées en général par une montée mélodique liée à la dernière syllabe accentuée de la

---

<sup>188</sup> Par exemple, Yvette Szmidi (1968 ; 1979), Renée Baligand et Eric James (1973), Ivan Fónagy et Eva Berard (1973), A. Grundstrom (1973), Louis-Jean Boë et Michel Contini (1975), A. Grobet, A. Auchlin et A.C. Simon (2005), C. Beyssade, E. Delais-Roussarie et J.-M. Marandin (2007).



phrase, alors que les questions pour la confirmation sont caractérisées par une descente mélodique finale, précédée par un pic mélodique liée à la pénultième (id. : 204)<sup>189</sup>. Par ailleurs, l'auteur considère les questions terminées par « terminators » (Andrews, 1989) comme *oui ?*, *si ?*, *non ?*, *hein ?*, *n'est-ce pas ?* comme celles de la confirmation (ibid.). Dans ce cas, on trouve le même type de mélodie montée-descente située à la fin de la phrase, ce qui rejoint la remarque de Ph. Martin (2009 : 190). Nous ferons remarquer cependant que cette caractéristique ne s'observe que pour une partie des contours mélodiques de l'énoncé avec *hein*

Selon Y. Szmidt (1979), l'énoncé interrogatif se réalise à un niveau de voix supérieur à celui de phrases déclaratives de 13% (2,1 demi-tons). L'auteur souligne que la fréquence du fondamental a une fonction « indicielle » en l'absence de marque grammaticale, et que lorsque « la modalité interrogative est déjà indiquée par la syntaxe, ou par un morphème interrogatif, il semblerait jouer le rôle de *renforceur* interrogatif » (1979 : 27). Ses études montrent que le niveau moyen de la voix dans les questions « adjonctives »<sup>190</sup> se situe à 12% (2,0 demi-tons), ce qui est inférieur aux autres types de questions sauf la question inversive. Il est intéressant que cette recherche porte sur les questions adjonctive, mais le niveau moyen de voix de la phrase entière n'est pas forcément significatif dans la mesure où lorsqu'on entend la phrase, on perçoit la variation de la hauteur de voix, mais non son ensemble.

### Approche interactionnelle

Certains auteurs envisagent d'analyser l'intonation en liaison avec les actes de paroles. Michel Martins-Baltar (1977) analyse les fonctions syntaxiques, segmentatrices et

---

<sup>189</sup> A. Purson et A. Di Cristo (1998 : 125) disent également que « la juxtaposition de la montée et de la chute paraît traduite en français la « superposition d'actes » invoquée pour caractériser la demande de confirmation ». Les auteurs formulent l'hypothèse que « la montée signale la valeur de l'acte illocutoire et la chute subséquente son caractère conclusif » (ibid.). Par ailleurs, M. Callamand (1987b : 68) écrit que cette variation « en cloche » sur la dernière syllabe du mot est « indissociable de l'expression des sentiments ».

<sup>190</sup> L'auteur distingue cinq type des questions totales : de forme « mélodique complète » du type *Vous avez appris l'anglais ?* ; « mélodique fragmentaire » comme *A Toronto ?* ; « locutive » comme *Est-ce que vous étudiez ?* ; « inversive » comme *Avez-vous une famille ?* et « adjonctive » comme *Tu aimes les garçons anglais, hein ?* (id. : 18).

énonciative de l'intonation, en s'appuyant sur la théorie des actes de parole ; l'étude de E. Matasci-Galazzi et É. Pedoya-Guimbretière (1987) se fonde également sur l'idée que une certaine stratégie mélodique permet de « percevoir l'attitude et l'état d'esprit du locuteur » (1987 : 106).

#### **2.2.4.5.2. Approche 'coénonciative'<sup>191</sup>**

Le modèle développé par le laboratoire de morphosyntaxe de Paris III représente « l'explication la plus aboutie » (A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre, 1999 : 200) des liens entre intonation, syntaxe, sémantique et énonciation, même si cette étude est controversée du point de vue prosodique<sup>192</sup>. L'étude de Paris III « met en lumière la façon dont les indices du plan segmental et suprasegmental explicitent, à chaque moment de l'échange verbal, le positionnement de l'énonciateur à l'égard de celui auquel il s'adresse et vis-à-vis de son propre discours » (A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre, *ibid.*).

Selon les analyses de Paris III, la démarcation des unités de l'énoncé oral « s'effectue entre autres par les variations de hauteur du fondamental de la voix à la finale des constituants prosodique : la montée marque la continuation et donc la liaison avec ce qui suit, alors que la descente marque l'autonomisation du groupe par rapport à la suite » (M.-A. Morel, 1995 : 190). Ces constituants intonatifs sont « hiérarchisés les uns par rapport aux autres par le niveau des hauteurs intonatives qui affectent leur finale » (*ibid.*). Cette hiérarchie des constituants prosodiques successifs est expliquée « en terme d'autonomie, d'emboîtement ou de rupture » (M.-A. Morel et A. Rialland, 1992 : 243). Cette distinction se base sur une observation de la relation de hauteur entre la fin des constituants prosodiques successifs,

---

<sup>191</sup> Nous avons discuté plus haut de la notion d'énonciation dans les recherches de M.-A. Morel. Dans ce chapitre, nous avons maintenu la terminologie *énonciateur/coénonciateur*, telle qu'elle est employée dans ses recherches.

<sup>192</sup> Le problème majeur réside sur leur négligence apparente du fait que « la perception de la hauteur varie de façon sensiblement logarithmiques » (P. R. Léon, 1992 : 44). Certains critères sont également critiqués (par exemple, par A.C. Simon et A. Grobet, 2002 : 650).

ainsi qu'entre une syllabe finale d'un constituant et la syllabe d'attaque<sup>193</sup> du constituant suivant.

Cette approche consiste également à caractériser la prosodie du point de vue coénonciatif : « les variations du fondamental de la voix (F0) indiquent la façon dont celui qui parle, en tant qu'énonciateur, se représente la pensée de celui auquel il s'adresse (s'il pense que ce qu'il dit va être compris ou méconnu) » (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, 1998 : 9).

#### **2.2.4.5.3. Approche phonostylistique**

À l'instar des travaux de P. R. Léon<sup>194</sup>, certains chercheurs mettent l'accent sur l'expressivité de l'intonation<sup>195</sup> :

« C'est par le biais de l'intonation qu'apparaissent dans le discours de celui qui parle des indications sur sa personnalité, son état d'esprit ou son humeur du moment. [...] L'étude des faits prosodiques deviendrait alors en quelque sorte une étude stylistique s'appuyant sur des faits de culture ou de tradition, comme les connotations, ou sur des données de psychologie individuelle ou sociale. » (Henriette Walter, 1977 : 150-1)

Ils se fondent sur le principe que les paramètres prosodiques (mélodie, durée, pauses, etc.) sont significatifs, « non par leur présence ou leur absence, mais par leurs variations, puisqu'ils sont toujours nécessairement présents » (Vincent Lucci, 1983 : 18). Les travaux de V. Lucci consistent ainsi à déterminer la spécificité de chacune des situations pragmatiques (en occurrence, le dialogue, la lecture, la conférence) par les traits phonétique.

#### **2.2.4.5.4. Approche démarcative**

##### **Intonation et Syntaxe**

La relation avec la syntaxe occupe une place centrale dans nombreuses études de l'intonation (entre autres, M. Rossi, Ph. Martin, P. Mertens). Ces chercheurs considèrent

---

<sup>193</sup> Le point d'attaque des groupes intonatifs « se situe sur la première ou la deuxième syllabe du premier mot plein du groupe » (id. : 222-3).

<sup>194</sup> En outre, P. R. Léon (1970), (1993).

<sup>195</sup> Citons également les travaux de I. Fónagy (1983, 1991).

que « la prosodie participe à la structure syntaxique de la phrase au même titre que l'ordre des morphèmes et que leurs désinences » (Ph. Martin, 1973 : 9) et que la prosodie a pour fin de mieux rendre compte des relations entre les syntagmes dans l'analyse syntaxique.

La question de la congruence entre intonation et syntaxe<sup>196</sup> a été un sujet important : il est vrai que la prise en compte de certaines contraintes syntaxiques permet d'expliquer certains faits prosodiques. Mais les chercheurs sont aujourd'hui en accord pour reconnaître certaines limites de cette congruence, comme le remarquent A. C. Simon et al., 2004 : 104) : « même en cas de congruence, une catégorie syntaxique peut correspondre à des contours prosodiques différents, et des unités de catégories différentes peuvent être associées aux mêmes contours » (M. Rossi et al., 1981 : 270). Cette limite est due, selon l'auteur, au fait qu'« à une structure syntaxique présentant une grande variété de relations entre ses éléments [...], correspond une structure intonative pauvre de ce point de vue » (ibid.). A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre (1999 : 200) signalent également l'influence des opérations énonciatives<sup>197</sup>.

### Études de M. Rossi

Selon M. Rossi, l'intonation, en tant que « structure d'unités fonctionnelles », doit former « un système cohérent »<sup>198</sup> (M. Rossi et al., 1981 : 194). L'auteur écrit que « l'intonation dans l'ordre de structuration énonciatif a pour rôle de proposer une hiérarchie des constituants syntaxiques différente de celle qui est donnée par la syntaxe » (id. : 223) ; il envisage ainsi d'expliquer « comment la syntaxe peut faire peser sur l'intonation des contraintes qui ont une incidence directe sur l'organisation énonciative » et « de quelle façon l'intonation rend compte des notions d'ordre et d'organisation de l'énoncé » (1987 : 20).

---

<sup>196</sup> Pour cette question de congruence intonosyntaxique, voir A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre (1999).

<sup>197</sup> Ici l'énonciation est considérée comme la façon dont l'énoncé se produit.

<sup>198</sup> Ce qui rejoint la position de G. Faure pour qui « il existe, pour chaque langue, un système prosodématique spécifique, définissable en termes d'unités discrètes, en nombre déterminé et constituées, à tous les niveaux d'analyses, par des faisceaux de traits distinctifs réalisés et perçus simultanément » (1973 : 2 ; aussi 1970 : 93).

### Études de Ph. Martin

Ph. Martin fait également une « contribution importante à la recherche sur l'intonation française » (P. Mertens, 1987 : 166) ; il considère le fonctionnement de l'intonation comme « procédé indicateur d'une hiérarchie de classification des unités minimales de signification composant l'énoncé » (1975 : 67). L'auteur a dégagé quatre contours mélodiques corrélatifs de la classe de l'énoncé (déclaratifs, interrogatifs, impératifs et neutre), selon les traits de la variation mélodique montante/descendante et ample/restreint (variation mélodique importante/faible). Dans ses travaux de 1999, il distingue six modalités de l'énoncé, corrélées à un contour mélodique spécifique (déclaratif, interrogatif, ordre, surprise, évidence et doute), selon « les traits de pente (montant/descendant), d'amplitude de variation mélodique (ample/restreinte), de présence d'une forme montante descendante (« cloche ») » (1999 : 61). Nous constatons que l'auteur ajoute l'aspect expressif dans les critères de classement.

D'autre part, l'auteur propose un modèle hiérarchique de l'intonation, en se fondant sur l'idée qu'il y a « dans un énoncé, autant de contours mélodiques distincts qu'il y a d'unités minimales de signification » (1975 : 40). Ces contours mélodiques ont pour fonction d'« indiquer le nombre et la fin des unités minimales de signification », d'une part, et d'« indiquer une hiérarchie de classification de ces unités minimales » (id. : 41), d'autre part. Ce modèle hiérarchique repose sur le principe d'« inversion de pente », selon lequel l'alternance des pentes montantes et descendantes est considérée comme une marque de hiérarchie intonative.

En soulignant l'intérêt de certains modèles comme celui de Ph. Martin (1987), P. R. Léon (1992 : 130) souligne que « les générativistes restent souvent fort éloigné de la réalité », puisque la réalité « montre que la vérité est des deux côtés [= la syntaxe et l'intonation] ». Par exemple, « moins le message est structuré par la syntaxe, plus l'intonation doit prendre le relais du sens » (ibid.). Ainsi l'auteur souligne l'importance de la phonostylistique :

« C'est en outre lorsque l'intonation contredit le sens donné par le lexique ou la syntaxe qu'elle remplit l'un de ses rôles phonostylistiques les plus nets. *Mais vous êtes intelligent !* peut très bien avoir une intonation ironique signifiant le contraire » (ibid.).

Par ailleurs, P. Mertens souligne le rôle de la perception tonale pour l'interprétation des courbes de F0 et s'interroge sur l'identité perceptuelle des unités intonatives proposées par Ph. Martin, en remarquant que « la structuration intonative est attribuée à une règle trop contraignante » (ibid.).

### **Études de P. Mertens**

P. Mertens, en considérant que « l'intonation joue un rôle crucial dans la parole », propose « un cadre général permettant d'explicitier et de visualiser l'effet des facteurs comme des modifications successives du squelette prosodique de l'énoncé » (1997 : 27) ; il envisage d'exploiter les informations prosodiques et syntaxiques qui sont observables et reproductibles, afin de « minimiser la part d'interprétation par le linguiste » (2008 : 88). Cette approche vise « à rendre contrôlables et reproductibles les affirmations sur l'apport de la prosodie à la structuration syntaxique et informationnelle du discours » (ibid.).

L'auteur apporte également « une analyse du rôle de l'intonation dans le discours » qui consiste « à expliciter comment l'intonation contribue à organiser l'information et à exprimer l'attitude du locuteur vis-à-vis de cette information ou vis-à-vis de la situation de communication » (2008 : 87).

Nous présenterons les travaux de P. Mertens plus loin dans le chapitre 2.2.4.6.

### **Intonation et Organisation du discours**

La relation entre l'intonation et l'organisation du discours fait l'objet de nombreux travaux effectués par Anne Catherine Simon<sup>199</sup>, avec la collaboration de Antoine Auchlin et Anne Grobet de Genève. Ils cherchent

« à montrer comment des faits prosodiquement pertinents peuvent être décrits et catégorisés, et en quoi ils peuvent être mis en relation avec le cadrage de l'expérience d'une part, et avec les modèles d'analyse du discours d'autre part. » (A. Auchlin et al., 2004 : 219)

---

<sup>199</sup> A. C. Simon (2004), (2001) ; A. C. Simon, A. Grobet et A. Auchlin (2004) ; A. C. Simon et A. Grobet (2002) ; A. Grobet et A. C. Simon (2001), etc.

En considérant que « la variation prosodique résulte de la coordination interne de manifestations organisées en sous-systèmes, partiellement autonomes, indépendants les uns des autres » (id. : 242), ils analysent la prosodie relativement à l'adressage du discours, à l'organisation topicale, à l'identification des voix du discours rapporté, à l'identification du récit conversationnel, par exemple.

Ils reconnaissent des « isomorphismes (congruences) ponctuels » entre la prosodie et les différents plans d'organisation du discours (A. C. Simon et al., 2004 : 104). Selon eux, « la structure discursive n'impose pas une réalisation prosodique particulière, mais la présence de celle-ci peut en faciliter le traitement » (A. C. Simon et A. Grobet, 2002 : 650). La prosodie peut se « mettre en phase » ou se « décaler » par rapport aux unités définies à différents niveaux de l'organisation du discours (id. : 647). De ce point de vue, « la segmentation prosodique est structurée et structurante » (A. C. Simon, 2004 : 347).

#### **2.2.4.5.5. Bilan**

Sans nier l'importance de la contribution de P. Delattre, les résultats de l'approche modale ou fonctionnelle sont trop généraux pour analyser des données plus complexes du point de vue syntaxique. La correspondance entre les syllabes et les caractéristiques intonatives n'est pas explicitée. De plus, il n'est pas toujours facile d'évaluer la modalité de l'énoncé qui manifeste des caractéristiques autres que les modalités de base (assertive, interrogative, etc.) ; il en va de même pour l'approche fondée sur les actes de parole. Ces approches ne permettent pas de décrire les caractéristiques prosodiques des énoncés avec le MD.

L'approche phonostylistique ne convient pas non plus à l'analyse de MD. On peut supposer que *hein* marque une indignation et que la prosodie y joue un rôle important, mais ce rôle n'est pas nécessairement propre à l'emploi de *hein*. Il sera difficile de distinguer la spécificité de *hein* de celle des autres marqueurs qui marquent une indignation.

L'approche coénonciative nous paraît difficile à appliquer, car nous ne nous situons pas dans le même cadre théorique comme nous l'avons vu plus haut (2.1.2.4.), et qu'en outre leurs critères prosodiques sont parfois contestés par d'autres chercheurs (voir 2.2.1.2.2.).

Nous pensons que leur définition des niveaux intonatifs trop simplificatrice, en supposant des niveaux de hauteur constants à l'intérieur d'un groupe de souffle, ignore les changements graduels du registre (par exemple, suite à une déclinaison<sup>200</sup>).

L'application de l'approche démarcative nous paraît difficile vu sa complexité et sa densité. Nous constatons également une grande différence entre les chercheurs, ce qui rend difficile, voire impossible, la comparaison entre les études. De plus, dans cette approche, c'est la relation entre le plan intonatif et le plan syntaxique qui est mise en relief, ce qui fait que l'articulation avec le plan sémantique et énonciatif occupe plutôt une place marginale.

Nous avons choisi d'appliquer la théorie de P. Mertens, puisque ce dernier prend en compte la perception à la différence des autres modèles et que sa description tonale nous permet de saisir de façon la plus précise et d'interpréter l'intonation des énoncés avec les MD. Cette approche nous permettra également d'analyser les données au niveau de l'énoncé, puisque les unités prosodiques plus larges que le groupe intonatif résultent finalement du « mécanisme de regroupement intonatif, basé sur les frontières relatives associées aux contours » (P. Mertens, à paraître).

#### **2.2.4.6. Études de P. Mertens**

Nous présenterons ses nombreux travaux en quatre points : 1) la conception tonale de l'intonation ; 2) l'interprétation des tons ; 3) la prédiction des propriétés prosodiques corrélée aux caractéristiques syntaxiques ; 4) Stylisation (semi-)automatique de l'intonation.

---

<sup>200</sup> Il s'agit d'un « abaissement progressif de la fréquence fondamentale du début à la fin d'un énoncé » (A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre, 1999 : 280).



#### **2.2.4.6.1. Caractéristiques de l'Intonation**

##### **Intonation comme suite de tons**

P. Mertens considère l'intonation comme « une suite de tons, chaque ton étant « attaché » à une syllabe » (1990 : 161). Le *ton* indique « l'ensemble de niveaux de hauteur associés à une syllabe » (2005 : 56).

L'auteur insiste sur le fait que l'unité syllabique fonctionne comme « facteur de segmentation », puisque « la caractérisation univoque d'une courbe mélodique exige qu'elle soit décrite par rapport à la chaîne syllabique » (1990 : 161). Cette prise de position distingue son approche de nombreux auteurs selon lesquels « l'intonation se présente comme une courbe mélodique continue, portée par plusieurs syllabes (ou comme un enchaînement de ces courbes) » (ibid.).

##### **Relativité tonale**

Selon l'auteur, l'attribution du niveau de hauteur à une syllabe s'effectue d'une manière relative : ce niveau dépend de l'intervalle mélodique qui sépare la syllabe en question du point de référence qui correspond à la hauteur de la syllabe précédente (1987 : 73-74). La syllabe analysée devient ensuite le point de référence par rapport auquel s'évaluera le niveau de la syllabe précédente (ibid.). Cette relativité signifie qu'« un niveau haut observé à tel point de l'énoncé peut donc être plus bas, quant à sa hauteur absolue, qu'un niveau bas ailleurs dans l'énoncé » (ibid.).

#### 2.2.4.6.2. *Interprétation de l'intonation*

##### **Classification de la hauteur de la voix**

##### **Gamme tonale**

Dans les études de P. Mertens, « la hauteur attribuée à une syllabe ou à une partie de syllabe est toujours relative par rapport à la gamme tonale du locuteur » (1987 : 70). La hauteur maximale et minimale correspondent respectivement au niveau suraigu (noté H+) et au niveau infra-bas (noté B-<sup>201</sup>).

##### **Intervalle**

Concernant le changement de hauteur, P. Mertens distingue deux types d'intervalle, majeur et mineur. Dans le cas de l'intervalle majeur, le locuteur passe du niveau bas au niveau haut, ou inversement, alors que dans le cas de l'intervalle mineur, on observe un rehaussement (noté /) ou un abaissement (noté \) du niveau atteint à la syllabe précédente, sans changement de niveau :

« les intervalles majeurs correspondent à des écarts d'au moins 5 demi-tons. [...] les intervalles majeurs et les limites de la tessiture permettent de définir les quatre *niveaux de base* que sont le bas, le haut, l'infra-bas et le suraigu. Ils sont notés **B**, **H**, **B-** et **H+** respectivement, lorsqu'ils apparaissent en syllabe accentuée, et par les minuscules correspondantes en syllabe atone. » (2005 : 55)

« Les intervalles mineurs, de l'ordre de 2 à 3 demi-tons, donnent lieu au rehaussement ou au rabaissement du niveau haut ou bas déjà atteint. Ils sont notés par les signe / et \ placés devant le niveau de base haut ou bas : **/B**, **/H**, **\B** et **\H**. » (ibid.)

##### **Accentuation<sup>202</sup>**

Selon P. Mertens, le français est une langue à accent fixe<sup>203</sup>, ce qui signifie que « la place de l'accent est prévisible pour les mots isolés » (2005 : 51).

---

<sup>201</sup> Dans ses recherches, notamment en anglais, la hauteur basse peut être notée également par L (pour « low »).

<sup>202</sup> L'accentuation en français est un phénomène complexe. Nous constatons aussi un manque de consensus entre les chercheurs, par exemple, dans l'ouvrage *L'accent en français contemporain* (1979). Voir aussi, A. Di Cristo et D. Hirst (1997).

Il considère que l'accentuation comporte une autonomie prosodique au niveau suprasegmental ainsi qu'au niveau segmental (1987 : 75sq.). Du point de vue suprasegmental, la hauteur syllabique, un changement de hauteur, la durée syllabique et la présence d'une pause ne constituent pas un indice fiable et indispensable de l'accentuation<sup>204</sup>. Du point de vue segmental, « l'accentuation ne reproduit pas nécessairement la structure syntaxique de l'énoncé » (id. : 80).

Les syllabes qui peuvent recevoir l'accent sont uniquement les syllabes finales et initiales du mot. L'accent final (noté AF) frappe la dernière syllabe d'un mot ou d'un constituant syntaxique ; cet accent réalise un ton statique ou dynamique. Cette syllabe qui porte l'accent final peut être allongée. En revanche, l'accent initial (noté AI) porte sur la syllabe initiale d'un mot ou d'un constituant syntaxique ; cette syllabe frappée par l'accent initial est brève et dans la grande majorité des cas dotée d'un ton statique haut. En ce qui concerne les syllabes atones, elles sont en principe statiques : elles se situent entre les syllabes initiale et finale.

### **Structuration prosodique de l'énoncé**

#### **- Groupe intonatif**

La notion de groupe intonatif (noté GI) permet « le *découpage* de la chaîne parlée en morceaux plus petits » (2005 : 56). Les groupes intonatifs « répondent tous, à un *schéma structural* unique », « malgré la diversité due au nombre des syllabes et à la présence et à la place de l'accent initial » (id. : 57) :

[ [NA] AI] [NA] AF

---

<sup>203</sup> Dans les langues dites à *accent libre* comme l'anglais ou l'italien, « la place de l'accent dépend des propriétés accentuelles des morphèmes [...] individuels » (P. Mertens, 2005 : 51).

<sup>204</sup> P. Mertens (2008 : 93) remarque, par exemple que l'allongement de la syllabe est « soumis à des facteurs phonétiques (l'allongement dépend de la nature du son, de son élasticité temporelle et du contexte phonétique) ou à des contraintes phonologiques (dans certaines langues, la longueur vocalique est phonologiquement pertinente) ».

Dans ce schéma, l'accent initial (AI) et l'accent final (AF) représentent une syllabe et le NA (non accentué) représente une ou plusieurs syllabes.

#### **- Groupe accentuel**

Le nombre de groupes intonatifs d'un énoncé est variable : mais pour tout énoncé il existe un nombre maximal de groupes intonatifs. P. Mertens (2005 : 62) appelle « groupe accentuel » (noté GA), chacune des entités du découpage maximal. Un GA peut correspondre à un GI, mais aussi se regrouper avec d'autres GA dans un même GI.

« La formation des GA peut être représentée dans le *squelette prosodique* de l'énoncé : celui-ci indique l'accent lexical, les groupes accentuels, les syllabes accentuables (susceptibles de recevoir l'accent final) et les frontières virtuelles. » (2005 : 62)

#### **- Frontières prosodiques de groupes intonatifs**

Le morphème B-B- fonctionne comme « joncture maximale » : l'unité sémantique terminé par lui sera « inévitablement distincte de l'unité sémantique qui suit » (1987 : 115-117). En revanche, l'accent initial indique « le point de départ d'une unité dont le terme dépend de la présence d'éléments intonatifs différents » (id. : 120).

#### **- Caractère progressif de l'organisation intonative**





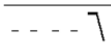


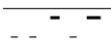
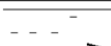
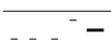
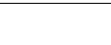
P. Mertens insiste sur le fait que « l'organisation de l'énoncé, basée sur la hauteur de la syllabe accentuée des groupes intonatifs, est établie progressivement, au fur et à mesure que l'énoncé avance » (1987 : 117).

En accord avec lui, A. Di Cristo (1998) relève la nécessité d'analyses supplémentaires permettant d'établir des critères (rythmique, syntaxique, sémantique et pragmatique) qui gouvernent la façon dont sont formulés prosodiquement les phrases isolées, les paragraphes, les textes et les discours spontanés (1998 : 215). L'auteur met l'accent sur la prosodie du texte ou du discours (id. : 217).

#### **Les significations des tons mélodiques**

P. Mertens considère que les formes intonatives explicitent « le statut informationnel de tel ou tel élément, ou la façon dont le locuteur conçoit l'information en question » (2008 : 121). L'auteur précise que « les signifiés intonatifs ne se présentent jamais seuls, c'est-à-dire indépendamment des signifiés segmentaux, étant donné que le morphème intonatif se réalise toujours sur un support segmental précis » (1987 : 105). Enfin, l'auteur remarque que « l'appel à l'interlocuteur peut évidemment se traduire simultanément par des moyens non intonatifs » que le contour intonatif BH (1987 : 108).

Avant de présenter les caractéristiques des divers tons, citons le schéma récapitulatif de l'auteur (2008 : 99) :

	forme	sémantique générale	effets de sens en contexte
	B-	finalité	assertif, péremptoire
	H/H	continuation supérieure	
	HH	continuation majeure	
	/BB, BB, \BB	continuation mineure	
	HB, HB-	centre d'attention, focus	information importante ou nouvelle, implication du locuteur
	BH	continuation majeure	invitation à l'interlocuteur à réagir
	H+H+	implication du locuteur	conviction, information importante
	AI	début d'une entité informationnelle	mise en valeur de l'entité
	...h B-B-	évidence pour le locuteur	péremptoire
	...h \HH	évidence pour les interlocuteurs	évocation d'un concept
	appendice	arrière-plan informationnel	information accessoire

### 1) Les tons à l'accent final

Selon l'auteur, « en français, tout *ton final* implique une frontière d'un certain degré » (2008 : 98).

a) Tons terminaux

Lorsqu’ils descendent jusqu’au niveau infra-bas<sup>205</sup>, les tons finaux « indique une frontière maximale », c'est-à-dire qu’ils entraînent la clôture d’une unité prosodique maximale, qui forme ainsi un objet informationnel (entité ou proposition) achevé » (ibid.). Il s’agit du niveau B- qui apparaît dans les tons B-B- et HB-, comme dans les exemples ci-dessous (P. Mertens, à paraître) :

*c’est les livre<sub>HB-</sub> \ qu’il jette<sub>b-b-</sub>*

*c’est lui<sub>B-B-</sub> \ qui jette les livres<sub>b-b-</sub>*

Le ton B- signifie la fin de l’énoncé (1987 : 106). Attribué au dernier GA accentué de l’énoncé, ce ton marque une modalité *énonciative* (Tesnière, 1969, §78) (1997 : 41) - assertive ou péremptoire.

Le contour HB- indique « à la fois une frontière terminale qui clôture la proposition et la *mise en valeur* du groupe intonatif » (2005 : 68). Ce contour a pour effet de désigner le « centre d’attention » ou le « focus ». Il apparaît « lorsque les marques de modalité affirmative et de focalisation tombent sur la même syllabe » (1997 : 39). Comme le ton HB, il peut « signaler l’implication du locuteur dans son propos » (2005 : 68).

b) Autres tons

Les tons H/H, HH, /BB, BB, \BB sont des tons qui indiquent des frontières « de degré de plus en plus élevé » (2008 : 98) : « le degré de frontière augmente avec le niveau de hauteur au pic du mouvement » (ibid.). Par exemple,

*enfin c’est comme ça HH que j’ai commencé à gager ma vie H/H* (P. Mertens, à paraître)

*j’ai toujours été étonnée de voir /BB que les gens HH ne voyaient pas des choses qui me paraissaient évidentes B-B- dans le comportement des autres \HH b- je veux dire b-* (ibid.)

---

<sup>205</sup> La remarque de M. Rossi (1985 : 141) va dans le même sens : « le conclusif majeur (CC) se réalise par une chute mélodique ou un ton statique dans les niveaux grave ou infra-grave ; il est accompagné d’un glissando d’intensité de l’ordre de -10 dB et d’un allongement de durée de l’ordre de 100% par rapport à la moyenne des voyelles atones ».

Le ton H/H - « une montée à partir du niveau haut » - « entraîne une frontière majeure, bien que non terminale » (2005 : 69), c'est-à-dire une continuation supérieure. Il marque « la demande de réponse » comme dans certains types d'interrogation comme *Tu viens ?* ou « l'inachèvement » (ibid.).

Le ton HH signifie la continuation majeure, alors que les tons /BB, BB, \BB marque la continuation mineure.

2) Il y a des tons finaux qui « ne se limitent pas à cette fonction délimitative et hiérarchisante, mais en même temps informent l'auditeur sur la façon dont le locuteur conçoit l'information en question » (2008 : 98). Ce sont les tons HB, BH, H+H+.

Le ton HB porte sur « la syllabe AF du GA où apparaît le constituant focalisé » (1997 : 39). L'emploi de ce ton « attire l'attention sur un point précis de l'énoncé », ce qui permet de « pointer vers un argument précis de la représentation sémantique correspondante » (ibid.). Cet « effet contrastif » peut être aussi provoqué par le ton HB- (2005 : 68). Les tons HB, HB- peuvent « signaler l'implication du locuteur dans son propos » (ibid.). Par exemple,

*mais<sup>H</sup> si ça avait été<sup>HH</sup> des imbéciles<sup>HB</sup>, euh, ça n'avait aucune importance<sup>HB</sup>*

Le ton BH qui est « la montée tardive à partir d'un palier bas », marque une continuation majeure (2005 : 69). Ce ton « semble inviter l'interlocuteur à donner un commentaire ou à confirmer ce qui vient d'être dit » (ibid.). Il est intéressant de noter que P. Mertens remarque que « on ajouterait volontiers un *n'est-ce pas* » (ibid.). Le ton BH « rend explicite la présence de l'interlocuteur »<sup>206</sup>, alors que le ton HB indique « la présence du locuteur » (1987 : 107-8).

---

<sup>206</sup> Malgré la différence définitoire, la remarque de L. Fontaney (1991 : 144) ne contredit pas ce point de vue : « l'intonation montante sur assertion y joue un rôle interactif important, en sollicitant la participation constante de l'interlocuteur ». Cela rejoint aussi la position de M. Callamand (1987b) qui appelle « la montée thématique » sur la dernière syllabe de groupe qui se caractérise « par une montée de la hauteur plus importante que celle du contour continuatif auquel elle se substitue », et qui « assure une fonction thématique permettant à la fois de capter l'attention des auditeurs (cas de tout discours adressé à un public) et d'indiquer aux interlocuteurs l'intention de conserver la parole (cas de tout discours type débat » (id. : 64). L'auteur relève également le « ton de justification » sur la dernière syllabe de groupe qui « associe montée

Le ton H+H+ signifie que « le locuteur souligne l'importance qu'il accorde au groupe intonatif portant ce morphème » (1987 : 106). Il indique une « implication du locuteur » (2008 : 99)<sup>207</sup>.

### 3) L'accent initial (AI)

L'accent initial « permet au locuteur de marquer un endroit de la chaîne linéaire comme le début<sup>208</sup> d'un objet informationnel. Ceci permet de délimiter des sous-chaînes au-dessous du niveau du groupe intonatif, ou au contraire au-delà de ce niveau, ou de mettre en valeur des éléments lexicaux de nature clitique<sup>209</sup> » (2008 : 98). Afin d'« indiquer que le fragment en question constitue un seul élément informatif, même s'il comporte éventuellement plusieurs GA », « on ajoute le ton initial H au début du morceau à délimiter, et on accentue la dernière syllabe de cette même chaîne ». (1997 : 42). « La cohésion interne du sous-constituant peut être renforcée à l'aide du ton h.. inséré derrière l'AI » (ibid.).

### 4) La syllabe atone pénultième de GI

La syllabe atone pénultième haute « ...h » sera suivie de la syllabe accentuée, « le plus souvent avec B-B-, mais aussi avec \HH, et BH, et même avec HB » (1997 : 41). Ceci implique « l'interaction entre le sens élémentaire du ton AF et celui du ton ...h » (ibid.).

Cette forme « ...h » est considérée « marquée », « vu que la syllabe pénultième atone est le plus souvent basse » (2005 : 69). Ce morphème « peut être défini comme le signifiant intonatif qui renvoie le signifié segmental à lui-même, à l'ensemble de concepts normalement associés au signifié segmental en question », ce qui « permet au locuteur de

---

mélodique (niveau sans doute équivalent à la montée thématique [...]) et longueur importante de la syllabe », et qui « soutient l'expression de la justification en se substituant à *n'est-ce pas* ou *hein* » (id. : 65).

<sup>207</sup> M. Callamand fait également remarquer que le ton suraigu « exprime dans certains cas *l'évidence*, dans d'autres *l'indignation* » (1987b : 64).

<sup>208</sup> Sur la relation entre les accents initiaux et l'organisation informationnelle du discours, voir A. Grobet (2001), A. Grobet et A. Auchlin (2001) et E. Couper-Kuhlen (2004).

<sup>209</sup> C'est-à-dire de « souligner un mot qui dans la chaîne linéaire ne peut pas se trouver l'accent final » (2005 : 69)



s'effacer », c'est-à-dire de présenter ses paroles comme si c'étaient celles d'un autre, ou celles des autres (1987 : 108-109).

Ce morphème s'emploie également dans une « demande de confirmation » (1997 : 41). « Quand le locuteur veut s'assurer que la représentation de l'allocutaire coïncide avec la sienne, il l'invite à confirmer l'information donnée » avec ce morphème (ibid.).

La combinaison « b..h B-B- » marque « un effet d'assertion ou d'évidence » pour le locuteur (2005 : 69, 1997 : 42, 1987 : 109), comme dans l'exemple suivant :

*j'ai toujours oui eu eu cette euh cette euh disons/BB cette faculté h B-B-* (Cf. 1987 : 110)

La combinaison « b..h \HH », c'est-à-dire « la chute à petit intervalle entre la pénultième et la finale », « provoque une connotation de *savoir partagé*, comme si on mettait entre guillemets la partie affectée du ton » (2005 : 69). Elle est souvent employée « pour évoquer des opinions générales, des lieux-communs, ou pour indiquer l'acceptation figurée ou générique des mots » comme « dans la citation et dans les énumérations d'éléments présentés comme allant de soi » (1987 : 109). Par exemple,

*tout ça HH ce sont des conditions objectives h \HH* (ibid.)

## 5) L'appendice

P. Mertens appelle contour d'« appendice »<sup>210</sup>, un contour mélodique plat au niveau infra-bas ou haut, sans syllabe accentuée, et qui va de pair avec une diminution de l'intensité (2008 : 96). L'auteur considère ce contour comme une partie facultative du groupe intonatif, après l'accent final (ibid.). L'appendice est utilisé dans certaines constructions comme la dislocation à droite (2005 : 70). Il permet aussi de « repousser à

---

<sup>210</sup> L'appendice bas et haut correspond respectivement à la parenthèse et à l'écho (parenthèse haute) de P. Delattre (1966 : 12-3). Il se rapproche de « l'incise (rupture vers le bas » et de « la focalisation (rupture vers le haut) » de M.-A. Morel. L'auteur remarque que cette incise présente « le fait énoncé comme une évidence » en écartant « par avance toute divergence potentielle », et que dans ce cas, l'énonciateur se donne un statut de « glosateur de son propre discours, en soulignant « une rupture dans la coénonciation » (1997 : 97). En revanche, l'auteur considère que la rupture vers le haut a « pour rôle de s'assurer de la convergence des points de vue », en contribuant ainsi à « assurer la cohérence globale du discours » (ibid.). Par ailleurs, M. Callamand relève également le phénomène de la rupture vers le bas (1987b : 59).

l'arrière-plan informationnel un constituant pourtant indispensable sur le plan syntaxique » (ibid.). Par exemple,

*il a contribué puissamment à la destruction du mythe HB- b- littéraire b- (à paraître)*

A.C. Simon et A. Grobet (2002 : 648) relève l'intonation basse qui s'apparente à l'appendice, caractérise le connecteur. Les auteurs considèrent que cette intonation rattache le connecteur au « constituant qui précède, qui se termine sur une intonation haute » (ibid.).

## 6) Changements de registre

Après avoir défini l'incise comme ci-dessous, P. Mertens observe que, sur le plan intonatif, « les changements de registre » sont utilisés afin de signaler les incises (1997, 2008).

« Une incise se définit comme une proposition généralement courte, tantôt insérée dans le corps de la phrase, tantôt rejetée à la fin pour indiquer qu'on rapporte les paroles de quelqu'un ou pour exprimer une sorte de parenthèse. Si l'insertion interrompt la construction syntaxique de la phrase, on parlera d'une parenthèse. L'incise forme donc une proposition autonome sur le plan logique et éventuellement aussi sur le plan syntaxique. » (1997 : 39)

Les changements de registre se manifestent ainsi : « Pendant un ou plusieurs **GI**, le locuteur passe à un registre de hauteur plus bas, pour revenir ensuite au registre usuel. Le registre bas va de pair avec un affaiblissement du niveau sonore. Le phénomène inverse, le passage au registre haut, est également attesté, bien qu'exceptionnellement » (1997 : 38-9)<sup>211</sup>.

## Distribution des tons dans le groupe intonatif

La distribution des tons dans le groupe intonatif maximal peut être présentée dans le tableau ci-dessous (2008 : 97) :

---

<sup>211</sup> P. R. Léon (1992 : 126) mentionne également que l'incise se réalise comme « *apposition*, dite aussi intonation *en écho*, en finale haute ou basse ».

NA		AI	NA		AF	appendice
b	b	H	b	b	B-B-	b-...b-
h	h	B	h	h	H+H+	
					HB-	
					H/H	h...h
					/HH	
					\HH	
					HB	
					BH	
					HH	
					/BB	
					BB	
					\BB	

Dans ce tableau, « les lignes horizontales indiquent les contraintes sur la combinaison d'éléments appartenant aux paradigmes traversés par cette ligne. Par exemple : les tons b- ne se combine qu'avec les tons B-B- HB- et H+H+ du paradigme AF » (ibid.).

#### 2.2.4.6.3. Prédiction de l'intonation par défaut

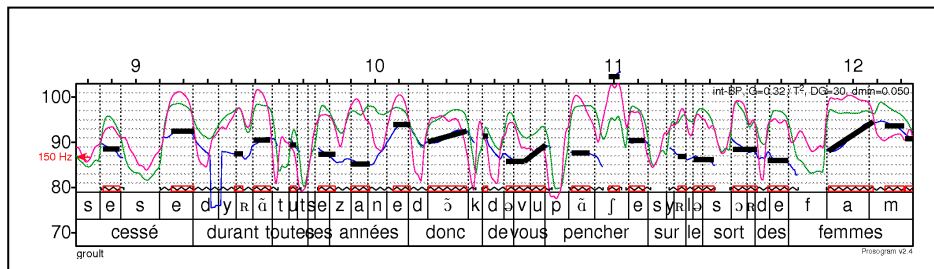
L'étude de P. Mertens consiste à faire « une prédiction des propriétés prosodiques non marquées » et ensuite à mettre en regard cette prosodie non marquée avec la prosodie employée par le locuteur (2008 : 88). Cette étude se fonde sur l'idée que « tout élément par lequel la prosodie effective diffère de la forme prédite acquiert un statut marqué<sup>212</sup> et correspondra à un signifié prosodique » (ibid.). Ce calcul de la prosodie non marquée s'effectue par une identification des syllabes accentuables, une délimitation des groupes intonatifs et leur association aux frontières prosodiques relatives.

Cette prédiction de l'intonation par défaut permet de « séparer ce qui revient à la structuration syntaxique de ce qui revient à l'intonation. Il apparaît clairement que les *constructions syntaxiques* ne sont pas neutres vis-à-vis de l'intonation. L'intonation permet de prédire le statut informationnel de certaines entités, sans passer par une interprétation sémantique du message ou du contexte pragmatique. » (2008 : 121)

<sup>212</sup> Ce qui rejoint la remarque de M. Callamand : la mise en relief d'une syllabe qu'elle appelle « rupture », est la caractéristique « du discours argumentatif, polémique destiné à imposer le message en faisant ressortir certains éléments du référent, les articulations du discours, mais aussi des unités grammaticales » (1987b : 58).

#### 2.2.4.6.4. Stylisation automatique<sup>213</sup>

P. Mertens a créé « un outil d'aide à la transcription de la prosodie dans les corpus oraux », nommé *Prosogramme*, qui « vise une transcription prosodique lisible, objective, quantifiée, semi-automatique, perceptuellement motivée, indépendante de telle ou telle théorie de l'intonation » (2004b : 1). Il s'agit d'« une stylisation de la courbe de F<sub>0</sub> basée sur un modèle de la perception tonale existant, qui est appliquée ici aux voyelles » (ibid.). Voici un exemple de *Prosogramme* :



Les caractéristiques du Prosogramme sont les suivantes :

- 1) « les variations infraliminaires apparaissent comme des traits plats, les glissandos comme des courbes » ;
- 2) « le tout est affiché sur une échelle musicale en demi-tons », ce qui facilite « l'estimation des intervalles mélodiques » ;
- 3) « la transcription est synchronisée avec la segmentation phonétique ; d'autres couches d'annotation peuvent être ajoutées » (ibid.).

Dans le schéma, « le trait noir épais donne une approximation de la hauteur perçue » (2006 : 9) ; la distance entre les deux pointillés horizontaux équivaut à deux demi-tons<sup>214</sup>.

#### Spécificités de Prosogramme

<sup>213</sup> Pour l'aspect historique de la stylisation, voir P. Mertens (2004a : 13).

<sup>214</sup> Pour plus de détails, voir P. Mertens (2006).

L'avantage majeur du Prosogramme réside dans sa facilité d'utilisation et d'interprétation, ainsi que dans sa représentation objective, car de façon générale, « la transcription manuelle de la prosodie est une tâche extrêmement coûteuse en temps, qui requiert des annotateurs très spécialisés, et qui est sujette à de multiples erreurs et une grande part de subjectivité. » (E. Campione et J. Véronis, 2001, repris par P. Mertens, 2004b : 2).

Une autre spécificité du Prosogramme est la prise en compte de la perception : étant donné qu'il est fondé sur « une simulation de la perception de la hauteur », cette transcription permet de « distinguer les variations de fréquence fondamentale audibles et inaudibles » (2004b : 4).

Toutefois le Prosogramme « ne fournit aucune information sur l'accentuation » (2008 : 94) : ce qui est regrettable, puisque le découpage en groupes intonatifs se base sur l'accentuation<sup>215</sup>.

#### **2.2.4.7. Paramètres intonatifs pour nos recherches**

Pour notre objectif de description des emplois de *hein*, de *quoi* et de *n'est-ce pas*, il nous paraît important de considérer en plus le contour mélodique qui caractérise le marqueur en question et le contour mélodique qui porte sur les syllabes précédentes ou/et suivantes, et de savoir s'il y a ou non une frontière intonative avant ou/et après le marqueur<sup>216</sup>. La présence ou l'absence de la frontière intonative permet de juger si le marqueur est lié avec le cotexte gauche ou droit, ou avec le cotexte gauche et droite (intégré au cotexte qui entoure le marqueur).

Le marqueur est lié au contexte droit en cas de présence de la frontière intonative à gauche du marqueur ; en revanche, il est lié au cotexte gauche, lorsque la frontière intonative est

---

<sup>215</sup> Par ailleurs, l'automatisation de la détection des proéminences syllabiques est en voie de construction (par exemple, A.C. Simon, M. Avanzi et J-P. Goldman, 2008).

<sup>216</sup> Ce sont des paramètres considérés dans les analyses des « incidentes » (E. Delais-Roussarie, 2006 ; F. Gachet et M. Avanzi, à paraître) ou de la dislocation (le détachement, selon le terme de l'auteur) à droite (A. Berrendonner, 2008) dont les résultats sont comparables avec *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas*, vu la ressemblance de leur comportements distributionnels.

présente à droite du marqueur. Dans le cas où il y a des frontières à gauche et à droite du marqueur, le marqueur est indépendant du contexte du point de vue intonatif.

D'une part, l'interprétation sémantico-fonctionnelle des tons permet de juger la valeur du marqueur lui-même, notamment sur le plan interactif : de manière simplifiée, le ton haut accentué et le ton montant accentué marqueraient une interpellation de la réaction de l'interlocuteur, contrairement au ton bas plat et au ton haut plat inaccentués (le ton d'appendice).

D'autre part, la comparaison entre les contours tonaux du marqueur et des syllabes précédentes ou/et suivantes permet en outre d'évaluer l'importance informationnelle (mis en retrait ou en relief). Issus de cette comparaison, certains phénomènes ont été relevés : 1) « copie réduite » (M. Rossi), 2) « échos » (A. Berrendonner), 3) « addenda » (A. Berrendonner).

#### 1) « copie réduite »

Selon M. Rossi, dans l'exemple suivant,

- *Tu l'aimes, le chocolat ?*
- *Oh ! oui, j'en mange énormément, du chocolat.*

« le morphème CC [=conclusif], marqueur de fin d'assertion, assure l'indépendance intonative de la phrase *j'en mange énormément* » et que le thème externe, *du chocolat*, « copie une forme réduite du marqueur de fin d'assertion qui précède » (1999 : 84). La forme est « réduite » dans la mesure où « le thème se termine par une chute mélodique d'environ un demi-ton, après un abaissement significatif de l'intensité et une mélodie plate dont la moyenne équivaut à peu près à la valeur du ton finale de CC ; l'allongement du dernier accent lexical du thème, [...] est un allongement automatique de fin de groupe de souffle, non de fin d'assertion. » (id. : 84-85).

#### 2) « échos »

Concernant l'intonation des détachements à droite, A. Berrendonner les appelle « échos » qui « dupliquent un intonème antérieur » (2008 : 676). Ce phénomène de « copie » est

relevé également par C. Beyssade et al. (2004 : 523). A. Berrendonner écrit que « la répétition en écho du même profil intonatif marque la prorogation du mode interactif en vigueur, et a pour but de le faire durer » (2008 : 678).

### 3) « addenda »

A. Berrendonner distingue des échos les « addenda » qui sont « caractérisés par une intonation individuelle autonome, indépendante de celle qui précède » (2008 : 676). Selon l'auteur, dans le cas des addenda, « le locuteur, tout en exécutant une tâche d'arrière-plan, signale que celle-ci constitue à ses yeux une nouvelle phase de l'interaction, caractérisée par une réévaluation de ses moyens et de ses attentes » (id. : 678).

Ces caractéristiques prosodiques doivent être interprétées en relation avec les observations d'ordre distributionnel, sémantique et pragmatique. Cette articulation des divers aspects ne va pas de soi : A. Berrendonner, par exemple, conclut que « la mélodie des articulateurs détachés à droite n'est pas un simple reflet conditionné de l'unité prosodique qui précède, mais varie en fonction de leur contenu sémantique propre : l'intonation montante de *hein* tient évidemment au fait que ce morphème sollicite une réaction de l'allocutaire, contrairement à *quoi* » (2008 : 673). Or nous verrons que *hein* n'est pas toujours accompagné d'une intonation montante : nous pensons que c'est l'intonation montante combinée avec la propriété sémantique qui donne la valeur de sollicitation de la réaction de l'interlocuteur<sup>217</sup>. Il est vrai que l'intonation des éléments détachés à droite ne peut être étudiée sans considérer la sémantique de ses éléments, mais on ne peut déterminer leur sémantique indépendamment de leur intonation, notamment pour les MD.

## 2.3. Méthodologie

Dans ce chapitre, nous discuterons les problèmes d'ordre méthodologique : 1) constitution des données, 2) transcription des données orales, 3) représentation prosodique et 4) analyse des données.

---

<sup>217</sup> R. Bertrand et C. Chanet remarquent également dans leur étude sur *enfin* que « la prosodie joue un rôle dans l'identification des valeurs pragmatiques des particules » (2005 : 65, mis en relief par nous-même).

### **2.3.1. Constitution des données**

Comment constituons-nous les données ? Quelles caractéristiques doivent-elles satisfaire ? Les grands corpus existants sont-ils utiles ? Quels types de données sont nécessaires pour les analyses comparatives de deux ou plusieurs langues ? Nous essayerons de répondre à ces questions.

#### **2.3.1.1. Natures des données**

##### ***2.3.1.1.1. De la spontanéité à l'authenticité***

Comme nous l'avons mentionné plus haut (1.1.2.2.), certains auteurs relèvent la spontanéité comme une des spécificités de l'oral : P. Thibault et D. Vincent (1988 : 20) soulignent l'importance d'étudier une « construction spontanée » qui « n'est pas une succession linéaire d'énoncés complets et bien formés » ; M. M. J. Fernandez (1994 : 141) considère également l'échange spontané comme « un terrain favorable » pour l'emploi des particules énonciatives.

Par rapport à cette « tendance à lier presque exclusivement le “parlé” au “spontané” et au “familier” », le groupe aixois du français parlé insiste sur la nécessité de travailler sur « toute la gamme des usages du français parlé » (C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean, 1987 : 4). Selon ce groupe, garantir la variabilité des données permet de dépasser l'influence « par la situation et par le type de sujet abordé » (C. Blanche-Benveniste et M. Bilger, 1999 : 26), et d'« explorer des zones que l'intuition aurait laissées à l'écart » (M. Balasco-Dulbecco et al., 1999 : 31).

En plus de la variabilité des données, leur authenticité - dans le sens de « non fabriqué » - est mise en évidence par les nombreux auteurs<sup>218</sup> : C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean (1987 : 3) remarquent que l'« on ne peut pas se permettre d'inventer les exemples de langue parlée en se fiant à l'intuition », ce qui rejoint les remarques de V. Lucci (1983 :

---

<sup>218</sup> M.-P. Jacques (2005 : 24), M. Balasco-Dulbecco et al., (ibid.), C. Blanche-Benveniste et al. (1990), E. Roulet et al., (1985), D. François (1979 : 42-3).



12) ; C. Kerbrat-Orecchioni mentionne également que « dans les interactions naturelles, rien n'est jamais acquis » et qu'elles « nous ménagent bien des surprises » (1999b : 51).

Dans les études sur la prosodie, depuis des années quatre-vingt, les analyses portent de plus en plus sur la parole spontanée, et non sur des phrases produites en laboratoire. Toutefois elles n'ont pas donné « toute la mesure de leur efficacité supposée » (A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre, 1999 : 201-2) eu égard à « la complexité des structures orales » et à « une intrication extrêmement complexe entre les marqueurs prosodiques et syntactico-sémantiques dans le langage parlé » (id. : 202).

En accord avec ces auteurs, il serait nécessaire d'observer les phénomènes langagiers dans toute leur diversité et leur hétérogénéité, sans être contraint par des règles normatives et sociales. Il est vrai que certains exemples fabriqués sont si peu naturels qu'ils ne sont nullement pertinents pour démontrer un phénomène linguistique. Mais les objets d'observation du linguiste peuvent-ils se limiter aux données attestées ?

#### **2.3.1.1.2. Possibilité de corpus « mixte »**

À l'encontre de ce « mythe » de l'authenticité des données, certains auteurs défendent l'utilité des exemples fabriqués : la fabrication d'exemples est « un apport significatif aux analyses effectuées » et non « une faille », puisque « cette procédure permet de pallier certaines lacunes inhérentes à tous corpus, quelle qu'en soit la taille » (G. Dostie, 2004a : 191).

Par ailleurs C. Kerbrat-Orecchioni relève la possibilité de « tirer profit de la formidable *intelligence de la conversation* » dont les corpus littéraires témoignent (2005 : 337). O. Ducrot (1980 : 9) est aussi favorable à l'usage du discours imaginaire, s'il est plausible<sup>219</sup>. Il est vrai que les dialogues romanesques sont « avant tout mis au service du récit, et de l'édification du lecteur », même s'ils « doivent “faire vrai” » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 335). M. M. J. Fernandez observe d'ailleurs l'absence des particules énonciatives dans

---

<sup>219</sup> Le jugement de « plausibilité » peut être discutable, vu le type de données analysées dans ses travaux. Mais cela ne remet pas totalement en cause l'usage même du discours imaginaire.

« l'oral simulé » que l'on rencontre notamment dans le théâtre et la fiction, ce qui provoque « une impression de “livresque” ou d'“artificiel” dans le dialogue (1994 : 141). Mais considérer les dialogues romanesques, en plus des données authentiques, peut être légitime, puisqu'ils arrivent à offrir « des simulacres si bien agencés » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 337). Comme le dit Henri Mitterand, « l'oreille d'un romancier comme Flaubert ou comme Proust vaut bien celle du meilleur de nos ethnolinguistes » (1998 : 254) ; « il arrive qu'en matière de langage, la réalité reste inférieure à la fiction » (id. : 267).

Nous constatons que l'objectif de ceux qui sont favorables à l'utilisation de données fabriquées est finalement de garantir la variabilité des données, tout en mettant l'accent sur les données authentiques.

D'ailleurs les données authentiques sont-elles vraiment « authentiques » ? L'activité langagière n'est-elle pas fondamentalement singulière ? Qu'il s'agisse de l'oral ou de l'écrit, nous ne pouvons revivre les circonstances mêmes de la production langagière. Cette singularité signifie que le corpus (dans le sens des données observables) n'est qu'une reconstruction de l'énoncé, comme le remarque J.-J. Franckel : « dès lors qu'ils [= une citation et un exemple inventé] constituent le support de l'analyse, ils prennent l'un comme l'autre le statut d'un **objet métalinguistique**. Il y a dans tous les cas **reconstruction analytique** de l'énoncé » (1989 : 28).

Dans la dimension intonative également, il est vrai que l'exigence de l'objectivité nous oblige à nous limiter aux enregistrements de conversations, d'entretiens, etc. qui n'ont pas été constitués pour les besoins de l'analyse linguistique, mais qui avaient au départ une autre finalité. Mais cela n'empêche pas d'appliquer à une séquence tirée d'un enregistrement des transformations comme des substitutions de contours intonatifs afin de vérifier les propriétés observées.

Ainsi, il nous apparaît que les exemples fabriqués peuvent être aussi utiles que les exemples transcrits : ce qui ne signifie pas pour autant que nous négligeons le fait que des éléments situationnels et des différences entre les locuteurs peuvent influencer les caractéristiques des données, et que l'attitude intuitive du linguiste peut fausser la constitution et l'analyse des exemples. Nous poserons les questions sur la procédure des

analyses de données plus loin. Néanmoins les exemples inventés ne s'identifient pas nécessairement aux exemples artificiels que l'on ne rencontre jamais dans les pratiques langagières quotidiennes : le plus important, ce n'est pas l'authenticité mais « la répétabilité » de l'exemple (J.-C. Milner, 1984 : 184).

#### **2.3.1.1.3. Exhaustivité et représentativité**

De nombreux chercheurs défendent l'idée que « les données analysées doivent être exhaustives et statistiquement représentatives » (A. Lacheret-Dujour et F. Beaugendre, 1999 : 202) : pour atteindre cet objectif, l'exploitation des corpus de grande taille est privilégiée<sup>220</sup>. Selon M.-P. Jacques, « se donner les moyens de déterminer la représentativité d'un corpus » signifie « indiquer de quel ensemble plus vaste il relève » (2005 : 28).

Toutefois comme le dit G. Dostie (2004a : 191), quelle qu'en soit la taille, il est inévitable que le corpus contienne certaines lacunes. M. Cori et S. David remarquent également que « tout ce qui est attesté ne peut entrer dans un corpus, si grand soit-il » (2008 : 125) et qu'« il existe de l'impossible attesté » (id. : 121) : toute donnée attestée n'est pas nécessairement grammaticale ou bien formée.

De plus, M. Cori et S. David soulignent que « les auteurs qui considèrent que la linguistique fondée sur les corpus est beaucoup plus objective que la linguistique qu'ils qualifient d'introspective oublient qu'il y a de l'arbitraire lors de la constitution des corpus » (ibid.), même si J. Sinclair (1996), un des fondateurs de la « linguistique de corpus », définit bien le corpus comme « un recueil des morceaux de la langue qui sont *sélectionnés* et ordonnés selon les critères linguistiques explicites afin d'être employés comme un exemple de la langue »<sup>221</sup>.

---

<sup>220</sup> M. Cori et S. David (2008 : 114), M. Hédiard (2005 : 170), D. Willems (2000 : 151), M. M. J. Fernandez (1994 : 225).

<sup>221</sup> Traduit et souligné par nous-même.

Les auteurs qui se revendiquent de « la linguistique de corpus » envisagent, grâce au grand corpus, d’« avoir des indications en terme de fréquence », d’« établir des relations statistiques entre ensembles de faits » (M.-P. Jacques, 2005 : 25), ou de trouver des phénomènes de « collocations » et de « colligations correspondant à des patrons récurrents sur le plan syntaxique (c'est-à-dire des régularités au niveau syntaxique) » (M. Hédiard, 2005 : 170). D.M. Lewis considère que « la fréquence et la distribution d’une expression font partie intégrante de sa valeur sémantique (2005 : 179). Il est vrai que la fréquence et les distributions récurrentes d’un marqueur peuvent donner une indication sur ses propriétés, puisque celles-ci se reflètent dans la fréquence et les distributions, mais elles ne sont qu’une partie des propriétés du marqueur en question. Par exemple, même si l’exploitation de grands corpus nous indiquait que la fréquence de *n'est-ce pas* était plus faible que celle de *hein*, ce résultat ne ferait que montrer que l’on rencontrerait moins souvent la situation où l’on emploie *n'est-ce pas* que la situation dans laquelle on emploie *hein*. Cette indication ne nous montre qu’un comportement humain à travers la langue<sup>222</sup>, et non les propriétés langagières respectives de *n'est-ce pas* et de *hein*. Ce qui nous intéresse serait plutôt de savoir quelle spécificité de *n'est-ce pas* ou de *hein* influence leur fréquence respective.

Ce n’est donc pas la taille en soi qui garantirait la légitimité et l’objectivité des résultats : tout dépendrait des objets de recherches. Certes plus la taille augmente, plus la fréquence d’emploi d’un marqueur augmente. Mais ce qui nous importe le plus est de dégager au maximum la totalité des emplois possibles à partir des données attestées ; la représentativité du corpus devrait « être justifiée a posteriori par la possibilité contrôlée de rapporter tout nouvel emploi à tel ou tel énoncé type » (J.-J. Franckel, 1987 : 17).

### 2.3.1.2. Grands corpus

Comme nous l’avons mentionné plus haut, la taille du corpus ne résoudrait pas complètement le problème de la légitimité et de la fiabilité des analyses ; cependant

---

<sup>222</sup> Ce qui est typiquement le cas de la sociolinguistique : « le corpus linguistique est l’objet d’étude devant représenter la distribution tant sociale que linguistique de la variable à l’intérieur d’une communauté » (D. Vincent, 1993 : 30).

l'exploitation des grands corpus peut nous offrir un certain nombre des données. Dans ce chapitre, nous ferons succinctement un état des lieux des grands corpus oraux et discuterons la possibilité de leur utilisation.

Tout d'abord, « les corpus d'oral transcrit sont encore rares » (B. Habert, A. Nazarenko et A. Salem, 1997 : 13). P. Cappeau et M. Seijido, après avoir effectué l'inventaire des corpus oraux en français, concluent que l'on est « encore un peu éloigné de l'objectif poursuivi dans plusieurs pays européens de constituer un corpus de plus de 10 000 000 de mots » (2005 : 14).

Cette situation peut être due au fait que « la transcription des productions orales enregistrées [...] est extrêmement coûteuse en termes de temps » (P. Thibault et D. Vincent, 1988 : 19). En même temps, c'est justement pour cela qu'il serait intéressant de partager les données avec les autres chercheurs. D. Willems (2000 : 151) souligne l'urgence de constituer pour le français un corpus de référence accessible à tous et aisément exploitable.

P. Cappeau et M. Seijido constatent d'autre part que l'on se trouve en présence d'un ensemble vaste de données », même si « cet ensemble apparaît à bien des égards hétérogène, disparate » (ibid.). Pour les grands corpus, citons quelques noms, afin d'illustrer la présence des corpus oraux au sein de différents laboratoires :

- 1) Corpus ESLO (Enquêtes Socio-Linguistique à Orléans) (voir L. Abouda et O. Baude, 2007, G. Bergounioux et al., 1992 et M. Blanc et P. Biggs, 1971) ;
- 2) Corpus du GARS (Groupe Aixoise de Recherches en Syntaxe), suivi par DELIC (Description Linguistique Informatisée sur Corpus), ensuite par TALEP (Traitement Automatique du Langage Ecrit et Parlé) ;
- 3) Corpus de Langue Parlée en Interaction (CLAPI) du groupe ICOR (Interaction CORpus) de l'Université Lyon 2.
- 4) Corpus du projet „Phonologie du français contemporain” (PFC) (voir J. Durand et Ch. Lyche, 2003) ;

- 5) Corpus ELICOP (Etude Linguistique de la COmmunication Parlée) de l'Université de Leuven et corpus LANCOM (M. Debrock, K. U. Leuven et D. Flament-Boistrancourt, Université de Paris X - Nanterre) ;
- 6) Corpus du centre « Valibel - Discours et variation » de l'Université de Louvain ;
- 7) Corpus Sankoff-Cedergren (1971) et Corpus « Montréal 84 » (1984) dans le cadre de la sociolinguistique développée par W. Labov et D. Sankoff (voir P. Thibault et D. Vincent, 1988).

Notre intention ici n'est pas d'examiner et de comparer ces divers corpus. Néanmoins nous en remarquons la grande hétérogénéité, en accord avec la remarque de P. Cappeau et M. Seijido citée plus haut : cette diversité des corpus serait due à la différence d'objectifs des projets ainsi que de la convention de transcription, ce qui ne facilite pas l'usage de ces données, sans parler de l'accessibilité et de la qualité de celles-là. Un autre problème réside dans un manque de corrélation entre le support sonore et la transcription : comparé à cette dernière, le support sonore est moins disponible et il est souvent séparé de la transcription.

### **2.3.1.3. Corpus comparables et corpus parallèles**

Dans le cadre des analyses contrastives de deux ou plusieurs langues, certains auteurs font le choix entre les corpus comparables et les corpus parallèles. Les corpus comparables sont « composés de textes originaux dans deux ou plusieurs langues et qui respectent des mêmes critères de genre, registre, public visé, époque de composition, etc. (Johansson & Hasselgård 1999 cité par L. Degand, 2005 : 155), alors que les corpus parallèles, nommés également « corpus de traduction », sont « composés de textes originaux dans une langue alignés avec leurs traductions dans une ou plusieurs autres langues » (Granger 2003 cité par L. Degand, *ibid.*).

Selon L. Degand, les corpus comparables ont pour avantage de « présenter des données originales produites par des locuteurs natifs », contrairement aux corpus parallèles qui « contiennent souvent des traces de la langue source » (*ibid.*). D. M. Lewis fait remarquer

que, dans l'analyse contrastive français-anglais des connecteurs adversatifs<sup>223</sup>, « les textes traduits sont souvent moins ambigus et plus conventionnels que les textes en langue maternelle » (2005 : 179) : pour cette raison, plusieurs auteurs optent pour les corpus comparables<sup>224</sup>.

Certes nous ne nous opposons pas à cette crainte relative à la qualité naturelle des textes traduits, mais comment un corpus comparable basé sur le contexte permet-il de dégager les propriétés d'un marqueur ? Sa fréquence et sa distribution dans le *même* contexte dans deux ou plusieurs langues offrent-elles les indications suffisantes pour déterminer les propriétés de chaque marqueur, surtout que, comme le dit L. Degand elle-même, des différences d'emploi sont « souvent très subtiles » dans le cas des connecteurs ? Nous ne voyons pas l'utilité des corpus comparables, si ce n'est pour tirer une conclusion telle que « les deux connecteurs ne pouvaient pas être traduits l'un par l'autre dans tous les contextes discursifs » (L. Degand, 2005 : 166).

Nous considérons qu'il est plus important de trouver un moyen pour dépasser les limites des corpus parallèles que d'avoir recours aux corpus comparables. Pour ce faire, il serait nécessaire de rendre compte d'abord des propriétés des marqueurs à l'intérieur d'une langue, et ensuite de comparer ces propriétés en faisant un va-et-vient entre les énoncés (originaux et traduits) et les descriptions métalinguistiques des propriétés en question. Par exemple, C. Rossari (1997) opte pour cette méthode dans ses études contrastive français-italien des connecteurs.

### 2.3.2. Transcription des données

Les modes de transcription varient selon les objectifs des analyses : études phonologiques, analyses de la syntaxe de l'oral, analyses de l'interaction, recherches sociolinguistiques, etc. Nous mentionnerons ici quelques problèmes liés à la transcription

---

<sup>223</sup> En l'occurrence, *au contraire*, *en revanche*, *par contre* en français et *by contrast*, *on the contrary*, *on the other hand*, en anglais.

<sup>224</sup> L. Degand (2005), M. Hédiard (2005), D.M. Lewis (2005), D. Siepmann (2005), etc.

qui ont été pertinents pour notre choix de transcription<sup>225</sup>. Une des difficultés incontournables dans les études des données orales se trouve dans l'équilibre fragile entre la nécessité et l'incomplétude inévitable de la transcription.

D'une part, la transcription est nécessaire, car « on ne peut pas étudier l'oral **par oral**, en se fiant à la mémoire qu'on en garde » (C. Blanche-Benveniste, 2000 : 24), c'est-à-dire qu'il est impossible de « travailler sur la langue orale sans disposer d'une représentation graphique » (M. Bilger, 1999 : 181). La transcription est un outil indispensable qui rend visibles les données sonores. Toutefois il reste important de travailler à leur écoute : « ce n'est qu'en s'immergeant dans la matière enregistrée que l'on peut espérer voir émerger les faits pertinents » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 28). Henri Frei (1929 : 36) remarque même qu'« en linguistique, toute vérité entre par les oreilles, toute sottise par les yeux ».

D'autre part, la transcription est forcément incomplète : « l'écrit ne présentera jamais qu'une image approximative<sup>226</sup> de la réalité linguistique orale » (F. Gadet, 1997 : 30). Comme le dit R. Barthes (1981), « ce qui se perd dans la transcription, c'est tout simplement le corps ». Qu'est-ce que ce « corps » ? Il s'agit de la situation, des gestes, des mimiques, de la qualité des voix et de l'intonation (C. Blanche-Benveniste, 1993 : 16).

Concernant l'intonation, C. Blanche-Benveniste remarque qu'on la perd, « sauf si l'on se donne les moyens de la représenter schématiquement » (ibid.). Toutefois il nous paraît important de souligner le fait que ces schémas intonatifs ne sont eux aussi qu'une représentation d'ordre graphique qui ne représenterait pas parfaitement les éléments sonores.

---

<sup>225</sup> Nous pouvons citer, parmi les études qui portent sur le mode de transcription, V. Labrie (1982), P. Thibault et D. Vincent (1988), GEDO (1997), ainsi que les conventions des grands corpus oraux proposées par les groupes ICOR (2007), DELIC (ex-GARS), VALIBEL (2007) et PFC (2002).

<sup>226</sup> Aussi M. M. J. Fernandez (1994 : 27) : « la notation de l'oral ne rend qu'une image imparfaite de l'énoncé réel ».



Bien que P. Encrevé manifeste des réserves sur l'usage de transcription<sup>227</sup>, les chercheurs ne remettent pas en question la nécessité même d'une transcription, comme le dit F. Gadet (ibid.). Ainsi la discussion porte plutôt sur le mode de transcription, afin de surmonter cette incomplétude : quels éléments doivent apparaître sur la transcription ? De quelle manière ?

Tout d'abord, « tout choix de transcription implique une théorie » (C. Blanche-Benveniste, 1993 : 8) et « le degré de précision de la transcription dépend des objectifs de l'analyse » (M. M. J. Fernandez, 1994 : 27). La transcription consiste à « *traiter des formes en les discrétisant, en les découpant, en les identifiant et en les catégorisant* » (L. Mondada, 2000 : 133). De ce point de vue, il est essentiel que les choix de l'analyste soient clarifiés et justifiés.

Observons deux grands courants sur ce sujet : un qui envisage la description du français parlé comme le GARS<sup>228</sup> et un autre qui s'intéresse à l'analyse de l'interaction comme ICOR<sup>229</sup>. Dans ce dernier, la transcription est considérée « non pas comme simple instrument d'accès empirique mais comme élément de l'analyse proprement dite » (Dieter Welke, 1986 : 210)<sup>230</sup>. Prenons le « tour de parole » comme exemple pour montrer la différence entre les écoles : chez les interactionnistes ou dans l'école de Genève, le tour de parole est un élément important dans les analyses<sup>231</sup>, ce qui est différent dans le cas du GARS qui choisit de négliger le changement de locuteurs (C. Blanche-Benveniste et al., 1990 : 35).

---

<sup>227</sup> « On oublie que la transcription de l'oral ne permet pas de travailler sur l'oral » (id. : 97). Selon lui, une fois que l'on transcrit de l'oral, on fait de l'écrit. C. Kerbrat-Orecchioni (2005 : 28) insiste également sur ce point : l'analyste ne doit pas « oublier que son véritable objet est de nature orale ».

<sup>228</sup> Le Groupe Aixois de Recherches en Syntaxe qui a été dirigé par C. Blanche-Benveniste. Son projet de corpus oraux a été pris en charge, à partir de 2000, par l'équipe DELIC (Description Linguistique Informatisée sur Corpus) dirigée par Jean Veronis. Depuis 2008, l'équipe DELIC rejoint le Laboratoire d'Informatique Fondamentale de Marseille, au sein de l'équipe TALEP (Traitement Automatique du Langage Ecrit et Parlé).

<sup>229</sup> Le groupe ICOR (Interaction CORpus) conçoit et développe la plateforme CLAPI (Corpus de LANGues Parlées en Interaction). Ce groupe fait partie d'ICAR (Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations), unité mixte de recherche (CNRS/Université Lyon 2, ENS-LSH, ENS Lyon, INRP).

<sup>230</sup> Pour le mode de transcription dans l'analyse de l'interaction, voir L. Fauré (2002), P. ten Have (2002), B. Bonu (2002) et L. Mondada (2000).

<sup>231</sup> Voir L. Mondada (2002) pour les problèmes liés à l'identification des locuteurs dans les transcriptions.

Par ailleurs, E. Gülich (1999 : 23) remarque que le tour de parole est « un concept sur lequel il est difficile de se mettre d'accord, dont la définition et la délimitation posent des problèmes ».

### 2.3.2.1. Outils de transcription des données sonores

Divers outils d'aide à la transcription des données sonores ont été élaborés<sup>232</sup>. Comme le remarque É. Delais-Roussarie, cette diversité est « intéressante, dans la mesure où chaque utilisateur n'a pas les mêmes objectifs et les mêmes attentes » (2003b : 155) : elle complique parfois la comparaison entre les outils et le choix. Parmi les plus connus, nous pouvons citer « Praat », « Transcriber » et « Winpitch ».

Le logiciel *Praat*<sup>233</sup> a été développé par Paul Boersma et par David Weenink. C'est un logiciel d'analyse de la parole qui permet, entre autres, d'obtenir une annotation alignée de la parole, c'est-à-dire d'effectuer une segmentation interactive du signal de parole et d'associer aux segments obtenus des transcriptions ou des étiquettes. Il permet également d'obtenir l'intensité, le spectrogramme, le sonagramme et la fréquence fondamentale.

Transcriber<sup>234</sup> est également un outil pour la segmentation, l'étiquetage et la transcription de la parole, toutefois il n'intègre pas l'analyse acoustique (Ph. Martin, 2009 : 36).

WinPitch a été développé par Ph. Martin : c'est un « logiciel d'analyse de la parole dédié [...] à l'étude des facteurs prosodiques, fréquence fondamentale, intensité, durée, formants » (Ph. Martin, 2009 : 37). WinPitch « offre certains avantages par rapport à Praat : (i) une ergonomie plus grande ; (ii) des fonctionnalités intéressantes pour effectuer un alignement entre transcription et signal de parole » (É. Delais-Roussarie, G. Caelen-Haumont, D. Hirst, Ph. Martin et P. Mertens, 2006 : 25). Ces auteurs, en remarquant que Praat « permet, au moyen de scripts, d'effectuer de nombreuses tâches comme des

---

<sup>232</sup> Explication détaillée et comparaison des outils (SoundScriber, VoiceWalker, Soundwalker, Transcriber, PRAAT, CLAN, AG Toolkit) dans E. Delais-Roussarie (2003) §3.

<sup>233</sup> Explication détaillée dans E. D-R, Abderrahim Meqqori et Jean-Michel Tarrier, in É. Delais-Roussarie et J. Durand (éd.), 2003.

<sup>234</sup> Voir C. Barras, E. Geoffrois, Z. Wu et M. Liberman (1998), E. Geoffrois, C. Barras, S. Bird et Z. Wu (2000).

stylisations de F0, des conversions de fichiers, etc. », recommandent d'utiliser deux outils en parallèle (ibid.). Nous avons choisi Praat pour sa facilité d'utilisation et pour sa compatibilité avec Prosogramme, outil de stylisation intonative créé par P. Mertens. Nous expliquerons plus loin notre choix de Prosogramme.

### 2.3.2.2. Transcription phonétique ou orthographique ?

La parole peut être transcrite de façon phonétique ou orthographique. La transcription phonétique se sert des symboles phonétiques<sup>235</sup> : elle n'est pas adoptée par les chercheurs qui accordent une grande importance autant à la lisibilité qu'à la fidélité de transcription<sup>236</sup>. En effet, l'étude de W. Zwanenburg (1964) qui opte pour la transcription phonétique est critiquée par P. R. Léon et Ph. Martin (1969 : 48) pour le manque de clarté dû au « système de notation difficile à lire ».

Cependant l'usage de symboles phonétiques est utile « pour la monstration de l'objet comme non écrit » et dans le cas d'« indécidabilité morphologique » (F. Gadet et F. Mazière (1986 : 30). De ce fait, on observe un recours occasionnel aux symboles phonétiques dans une transcription majoritairement orthographique.

De nombreux groupes de recherche<sup>237</sup> ont choisi la représentation en orthographe standard, pour sa facilité de lecture : elle maintient en effet des unités morphologiques de la langue. Toutefois l'emploi de l'orthographe standard dans la transcription comporte un certain nombre de difficultés par rapport à la conservation des phénomènes propres à l'oralité<sup>238</sup>. De nombreux chercheurs<sup>239</sup> adoptent la transcription orthographique avec quelques arrangements par rapport à certaines irrégularités phonétiques : par exemple, écrire « t'as vu » à la place de « tu as vu » ou « „fin » pour « enfin ». Ces arrangements ont été

---

<sup>235</sup> Par exemple, dans l'étude de W. Zwanenburg (1964).

<sup>236</sup> Par exemple, C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean (1987 : 115), M. Bilger (1999 : 181).

<sup>237</sup> Entre autres groupes, GARS, DELIC, VALIBEL (Variétés Linguistiques du français en BELgique) et PFC (Phonologie du Français Contemporain). Également dans le corpus Sankoff-Cedergren (D. Vincent, 1993 : 40).

<sup>238</sup> Ce problème est discuté longuement par M. Bilger (2000), GEDO (1997), D.-C. Giovannoni et M.-J. Savelli (1990).

<sup>239</sup> M.-A. Morel et L. Danon-Boileau (1998), V. Traverso (1996), R. Vion (1992, 2000), etc.

condamnés par C. Blanche-Benveniste at. al. (1990 : 36) qui les appellent « trucage orthographique »<sup>240</sup> ; H. Bauche (1946 : 159) craint qu'« en faisant ce type d'arrangement ; on arrive « à une écriture purement phonétique, qui serait difficilement compréhensible ».

La transcription orthographique peut contenir des informations prosodiques : par exemple, l'emploi de caractères en exposant ou en indice selon la montée ou la chute de la mélodie (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, 1998) ou la notation des saillances perceptuelles avec les majuscules (ICOR, 2007), etc.

Face à ces problèmes d'arrangements orthographiques et de notation prosodique, la question posée par F. Gadet et F. Mazière (1986 : 60) nous semble important : « peut-on encore parler de transcription quand on fait à ce point appel au savoir de l'analyste ? ». Les arrangements orthographiques peuvent être efficaces à condition que l'on réussisse à établir et maîtriser les règles de ces arrangements et à faire partager les conventions. Tout dépendrait des objectifs de recherches, mais en général, plus la transcription s'éloigne de l'orthographe standard, plus elle exige des efforts supplémentaires avant d'avoir accès à l'analyse elle-même. Il arrive de tomber sur des « excentricités dont on maîtrise mal les limites » (D.-C. Giovannoni et M.-J. Savelli, 1990 : 23).

Nous comprenons le besoin de faire apparaître la différence de prononciation, par exemple, entre « tu as vu » et « t'as vu » dans le texte de transcription orthographique ; il n'est d'ailleurs pas rare de rencontrer ce type d'écriture dans les écrits qui ne sont pas la transcription de supports sonores. Pour notre part nous adopterons l'orthographe standard pour des raisons de facilité de lecture et d'accessibilité. Nous ne ferons pas d'arrangements spécifiques, puisque la limite n'est pas facile à fixer.

Nous ne noterons pas dans le corps de texte les spécificités phonétiques telles que la phonation de /ə/ après une consonne<sup>241</sup>, la liaison et la prononciation non standard. Pour

---

<sup>240</sup> Aussi dans C. Blanche-Benveniste (2000 : 26).

<sup>241</sup> Notre choix se distingue, par exemple, de celui de Ch. Leroy (1985 : 14)) qui utilise « le trait de soulignement dans le cas où le « e » final serait prononcé ».

cette dernière, par exemple, quelle que soit la variation phonétique, « il y a » sera transcrit par « il y a » et non « y a ».

### **2.3.2.3. Quelques différences avec l'écrit**

Même si l'on emploie l'orthographe standard, la transcription de l'oral contient quelques différences avec le texte écrit : il s'agit de la ponctuation, de l'usage de la majuscule, de l'indication prosodique, de la notation des éléments para-verbaux, ainsi que de la marque de difficultés d'écoute.

#### **2.3.2.3.1. Ponctuation et Majuscule**

Dans les études de l'oral, comme nous l'avons mentionné plus haut, le groupe aixois abandonne la « phrase » comme unité d'analyse (C. Blanche-Benveniste et al., 1990 : 39). Cette position explique leur abandon de la ponctuation standard de l'écrit avec des points et des virgules pour délimiter les « phrases », ce qui est commun avec la convention de VALIBEL, d'ICOR<sup>242</sup> et du groupe de M.-A. Morel. En revanche, PFC adopte la ponctuation standard avec le point, la virgule et le point d'interrogation, ainsi que la majuscule pour le commencement de toutes les interventions (2002 : 30).

VALIBEL fait une exception à l'usage de point d'interrogation, « utilisé pour indiquer une intonation montante dans une question à forme déclarative » (2007 : 4). Cette exception est retenue également par Ch. Leroy (1985 : 9) et par V. Labrie (1982 : 132). Il est vrai que la distinction entre une phrase déclarative et interrogative peut être importante dans la transcription qui ne contient aucune indication mélodique. Toutefois la notion d'interrogation n'est pas stabilisée, comme nous l'avons vu plus haut. De plus, pour notre objet d'étude, il nous paraît préférable de ne pas déterminer si l'énoncé est interrogatif avant de l'examiner de plus près et de garder l'annotation prosodique en dehors du texte transcrit.

---

<sup>242</sup> ICOR utilise le point pour une indication prosodique.

Cette question de ponctuation est liée à celle de la majuscule en début de phrase : les groupes qui n'utilisent pas la ponctuation de l'écrit, ne mettent pas non plus le début de « phrase » en majuscule. L'usage de la majuscule est limité aux noms propres, à l'exception d'ICOR qui l'emploie pour la saillance perceptuelle.

Pour notre part, nous ne nous servirons d'aucune ponctuation ; nous ne mettrons pas en majuscule le début de l'intervention. Ce choix est dû au fait que les productions écrites ne s'identifient pas complètement à la transcription des productions orales dans lesquelles les éléments prosodiques jouent un rôle pertinent dans la délimitation des séquences : « l'indication de la longueur des pauses, les marques d'intonation et d'allongement tendent à remplacer les points et les virgules caractéristiques du discours écrit » (P. Thibault et D. Vincent, 1988 : 20).

Par ailleurs nous ne nous servirons ni du point ni de la virgule pour marquer des caractéristiques prosodiques : nous préférons marquer ces éléments prosodiques par d'autres signes que les points et les virgules qui s'emploient dans la norme de l'écrit, afin d'éviter une confusion et une difficulté d'adaptation à la nouvelle convention introduite.

#### ***2.3.2.3.2. La notation prosodique***

Même au sein des groupes qui adoptent l'orthographe standard, on n'exclut pas totalement la notation des phénomènes oraux dans le corps du texte : entre autres phénomènes, l'amorce, l'allongement, la pause et le chevauchement de parole. En revanche, il y a une différence entre les approches pour l'indication de la variation prosodique.

Nous marquons l'amorce<sup>243</sup> par un tiret collé à ce mot tronqué (par exemple, **main-****maintenant**) suivant en cela la convention du DELIC. Concernant l'allongement de la syllabe ou du phonème qui précède, nous le notons par deux points attachés (comme **de:**), suivant la plupart de conventions.

---

<sup>243</sup> Pour les études sur les amorces, voir M.-N. Roubaud (2004).

Selon les écoles, la typologie de la longueur de pause se diversifie, ainsi que les symboles correspondants (tiret, virgule, +, /). Pour notre part, nous utilisons « / » pour une pause qui dure entre 250 et 500 ms, « // » pour celle d'entre 500 et 750 ms et « /// » pour celle qui dure plus de 750 ms.

Le chevauchement de parole fait également partie des éléments notés par la plupart des écoles, malgré la divergence de notation. Adoptant la proposition du DELIC, lorsque les portions d'énoncé prononcées par deux locuteurs en même temps, nous les soulignons intégralement, et ce, pour la lisibilité et la facilité de compréhension, par exemple :

L1 je rêve en permanence

L2 c'est bien

La variation prosodique occupe une place importante dans les transcriptions effectuées par le groupe de Paris III (M.-A. Morel et L. Danon-Boileau, 1998) et de Lyon (ICOR, 2007), ainsi que celles proposées par R. Vion (2000, 1992) pour l'analyse des interactions. Il s'agit de la montée ou chute intonative et de l'accentuation des syllabes. Cette intégration des éléments prosodiques dans le corps de texte transcrit offre un contraste pertinent par rapport à la transcription qui ne les contient pas<sup>244</sup>.

Dans nos recherches, la prise en considération de la prosodie est primordiale, mais compte tenu de sa complexité, nous préférons de ne pas indiquer la variation mélodique ni l'accentuation dans le corps de texte. Nous reviendrons plus loin sur la représentation des éléments prosodiques, qui sera effectuée en dehors du texte.

### **2.3.2.3.3. Éléments para-verbaux**

La plupart des groupes, sauf le DELIC, indiquent des éléments para-verbaux entre parenthèses dans le corps de texte : rire, toux, soupir, bâillement, bruit, etc. Nous marquons ces éléments uniquement dans le cas où ils apparaissent significatifs pour l'analyse.

---

<sup>244</sup> Le corpus de DELIC, PFC et VALIBEL. Ce dernier marque seulement l'intonation montante dans une construction déclarative, notée par le point d'interrogation.

#### **2.3.2.3.4. Difficultés d'écoute.**

Le dernier point sur la différence avec l'écrit concerne les difficultés d'écoute. Les passages inaudibles sont notés, de façon générale, par X, XX ou XXX, selon qu'ils semblent être constitués d'une syllabe ou plus : nous adopterons également ce principe.

La présence des écoutes concurrentes nécessite le recours à la multi-transcription. Parmi les plusieurs modes de multi-transcription, nous utilisons la notation de VALIBEL : {**d'accord, d'abord**}. GEDO (1997) relève un certain nombre de problèmes dus à l'écart entre la perception sonore et son interprétation. C'est la considération de la cohérence textuelle qui permet au transcripateur de signaler la possibilité de multi-transcription. Par conséquent, le travail de transcription exige « les savoirs et expériences du transcripateur » (1997 : 71). Toutefois comme le précise GEDO (ibid.), il ne faut pas oublier que ce recours à la cohérence textuelle peut éliminer la signification véritablement proposée par le locuteur ; ce dernier peut envisager une signification inattendue ou improbable au regard du contexte.

Nous renvoyons au chapitre suivant pour la discussion sur les problèmes généraux d'écoute.

#### **2.3.2.4. Problèmes d'écoute**

Comme le remarquent C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean (1987 : 93), « il est beaucoup plus difficile qu'on ne croit d'écouter des enregistrements de sa propre langue ». Cette difficulté est due en premier lieu à la perception du transcripateur, ce que ces auteurs appellent « pièges de la perception » (id. : 6). Ils soulignent que « l'oreille est un traître » dans la mesure où « on écoute ce qu'on s'attend à écouter » (id. : 102) et que « la perception est un processus actif qui s'appuie sur la compréhension des énoncés » (id. : 103).

De plus, « l'écoute enregistrée diffère toujours de l'écoute directe, même si l'enregistrement et l'écoute sont faits avec les meilleurs moyens techniques » (id. : 94).

En deuxième lieu, nous pouvons citer le problème lié à la différence entre l'écoute de l'auditeur moyen et à celle du transcripateur. Citons F. Gadet et F. Mazière (1986 : 61) :



« Que l'écoute ordinaire vise à la fois la forme et le sens est chose certaine. Est-ce que l'écoute « fidèle », « totale » ne vient pas pratiquer la mouche du coche, prise entre révéler ce que tout le monde entend, et se croire plus fine que l'auditeur moyen ? »

L'auditeur moyen écoute-t-il aussi attentivement que le transcripteur ? Si l'attention de l'auditeur ne s'applique pas à tous les éléments du discours d'une manière homogène, quel serait le mécanisme de sélection auditive ?

Par ailleurs, C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean signalent que nous ne pouvons récupérer tous les indices dont les interlocuteurs ont disposé lors de leur conversation (1987 : 94). Il est vrai que « dans toutes les écoutes, aussi méticuleuses qu'elles soient, il y a toujours une part de flottement et d'approximation ; on ne peut pas certifier que l'on a « le texte » authentique » (id. : 112). Mais est-il vraiment nécessaire de récupérer tous les indices dans la transcription, même si c'était possible ?

#### **2.3.2.5. Sélection des indices**

Certains auteurs n'envisagent pas de reproduire tous les indices dans la transcription. Dans l'approche lexicographique, M. Francard (1997) propose certains aménagements afin de pouvoir « extraire des données de corpus oraux pour les adjoindre à celles fournies par l'écrit » (1997 : 375). Ces aménagements consistent à éliminer certaines « scories » (répétitions, reprise, etc.), à supprimer des didascalies (rires, coup de téléphone), des chevauchements, des indications sur la prise de parole, à abandonner la notation de formes non standard pour retrouver les graphies de l'orthographe standard, etc.

F. Gadet (1997 : 36) fait également remarquer que les scories peuvent être absorbées par le débit et qu'elles « n'influencent que peu l'impression produite sur les auditeurs ». Cette position amène l'auteur à remettre en question la nécessité de prendre en compte toutes les scories, ainsi que les bases sur laquelle se fera la réduction, si l'on ne tient pas compte de toutes.

Nous sommes d'accord avec cette nécessité de « « mettre en forme » les citations extraites de corpus oraux » (M. Francard, 1997 : 376), puisque certaines transcriptions provoquent une difficulté considérable de lecture due à « la fréquence des pauses, la fréquence des « euh », les hésitations, les corrections, les recherches de mots, les incomplétudes, les

redites, les reprises de phrase, les anticipations » (C. Blanche-Benveniste et C. Jeanjean, 1987). La question de lisibilité justifiera finalement notre choix de transcription : 1) usage de l'orthographe standard ; 2) omission des éléments para-verbaux, sauf s'ils sont significatifs ; 3) séparation des indications prosodiques du corps de texte, sauf pour les pauses et les chevauchements.

#### **2.3.2.6. Présentation des données**

Avant de clore la discussion sur la transcription, nous signalerons que certains chercheurs se servent d'une « grille » pour présenter des données orales (les équipes de C. Blanche-Benveniste ; P. Esquenet-Bernaudin, 1985, etc.). Dans le cadre de l'étude de la syntaxe du français parlé, l'analyse en grille « consiste à disposer les données du texte de manière à ce que l'on puisse suivre le déroulement syntagmatique et paradigmatique du discours qui a été produit » (M. Bilger, 1999 : 189). F. Gadet et F. Mazière (1986 : 60) apprécient ce mode de présentation, en remarquant qu'il a réussi à atténuer « l'impression de monstrueux » en adoptant la notion de « configuration » où une structuration se révèle. Nous nous servirons de cette grille quand ce sera nécessaire.

#### **2.3.3. Représentation prosodique**

De nombreux systèmes pour la notation de l'intonation existent, reflétant les choix théoriques et les techniques d'analyse utilisées. Dans l'état actuel, « aucun système n'est généralement accepté » (P. Mertens, 2005 : 45).

Selon P. Mertens (2005 : 45-6), les premières transcriptions de la hauteur de la voix étaient des « *transcriptions auditives* », puis « des *transcriptions* basées sur l'analyse *acoustique* apparaissent vers 1960 ».

Diverses techniques ont été créées pour représenter les courbes mélodiques<sup>245</sup> : 1) par les traits (H.N. Coustennoble et L.E. Armstrong, 1934, K.L. Pike, 1945, P. Delattre, 1961) ; 2) sous forme d'une partition musicale (F. Kahn, 1968, 1969, M. Martins-Baltar, 1977) ; 3) par le texte qui imite le mouvement mélodique (D. Bolinger, 1951, P. et M. Léon, 1976) ; 4) avec des flèches (G. Faure et A. Di Cristo, 1977).

### 2.3.3.1. Transcription auditive et acoustique

Depuis le développement de l'analyse acoustique, les chercheurs ne prennent pas toujours en considération la dimension perceptive<sup>246</sup> de la parole, mais « il n'y a pas de correspondance stricte entre la matière acoustique et la perception auditive » (P. R. Léon et Ph. Martin, 2001 : 715). L'oreille humaine « ne perçoit pas les sons trop faibles, trop graves ou trop aigus » (P. R. Léon, 1992 : 44), mais « nous saisissons immédiatement la signification du message parlé, même articulé à demi-mot ou entaché de distorsions variées » (J.-S. Liénard, 1977 : 180). F. Carton souligne la nécessité de prendre conscience de l'importance considérable des phénomènes de perception et de *compensation* (1974 : 55).

Dans son étude sur les MD, G. Dostie privilégie « une analyse perceptuelle des traits mentionnés (perception à l'oreille) plutôt qu'une analyse acoustique », puisque l'analyse perceptuelle est fidèle à la perception spontanée des locuteurs qui n'utilisent pas d'appareils pour faire leurs analyses » (2004a : 55). Toutefois les paramètres acoustiques « ont l'avantage de nous permettre d'établir un lien direct entre la phonétique objective et les formes significatives de la langue », bien qu'ils « n'aient pas de corrélation directe avec la perception » (A. Grundstrom, 1973 : 21).

---

<sup>245</sup> Nous constatons cette diversité également dans les comparaisons effectuées par Ph. Martin (2009 : 70-3), P. Mertens (2005 : 45-6), P. R. Léon (1992 : 124-5), P. R. Léon et Ph. Martin (1969 : 26-32) et G. Faure (1962 : 165-175).

<sup>246</sup> La *perception* « procède d'une activité mentale de reconnaissance », qui se distingue de l'*audition* qui « relève de la sensibilité de l'oreille à entendre » (P. R. Léon, 1992 : 41-2).

Comme le remarque M. Rossi, « il est indispensable d'associer l'analyse acoustique à la perception » (M. Rossi, et al., 1981 : 319)<sup>247</sup>, même si « les incertitudes de perception sont [...] nombreuses dans le décodage de la parole ordinaire » et que « l'audition est [...] une interprétation subjective (physiologique et linguistique) de la réalité physique » (P. R. Léon et Ph. Martin, 1969 : 18) : ces difficultés ne remettent pas en cause la nécessité de tenir compte de la perception dans l'analyse des supports sonores, puisque le but de notre recherche n'est pas uniquement de faire une description prosodique fidèle de la perception, mais aussi de dégager les caractéristiques prosodiques des MD. Comme le souligne J. Vaissière, « la description de la prosodie d'une langue pose un certain nombre de problèmes méthodologiques au départ, qu'il est difficile de résoudre », mais « les critères d'évaluation de l'adéquation d'une description [...] dépendent du but de la description » (1980 : 532).

### **2.3.3.2. Transcription avec les niveaux intonatifs**

Certains auteurs distinguent la hauteur de la voix des niveaux intonatifs, comme les quatre niveaux intonatifs de P. Delattre que nous avons cités plus haut (2.2.4.5.1.). P. R. Léon souligne la nécessité de prendre en compte dans le découpage des niveaux intonatifs le fait que « la perception de la hauteur varie de façon sensiblement logarithmique » (1992 : 44), bien qu'il choisisse de représenter ses cinq niveaux comme « équidistants » à « des fins pédagogiques » (id. : 125). Toutefois il nous apparaît que la représentation linéaire de la fréquence fondamentale risque de masquer son décalage avec la perception : dans une telle représentation, la montée de la hauteur du niveau 1 au niveau 2 et celle du niveau 3 au 4 ne seront pas perçues comme équivalente, mais le graphique donnera l'impression qu'elles le sont. Ce point n'est pas bien explicité dans les travaux de Paris III développés par M.-A. Morel et L. Danon-Boileau.

Malgré cette restriction, il nous semble intéressant de présenter les interprétations interlocutives („co-énonciatives“ selon les termes des auteurs<sup>248</sup>) proposées par ces auteurs.

---

<sup>247</sup> De ce point de vue, l'auteur effectue ses travaux sur le seuil de perception des variations tonales (1971, 1978) et sur le seuil différentiel de durée (1972).

<sup>248</sup> Pour la notion de « coénonciation » dans ce cadre de recherche, voir notre discussion en 2.12.4.

Ils distinguent quatre niveaux intonatifs et attribuent une valeur „énonciative“ pour chaque niveau (M.-A. Morel, 1995 : 201) :

4	4 mise en place de la co-énonciation
3	3 consensualité acquise
2	2 niveau neutre (hors co-énonciation)
1	1 rupture de la co-énonciation

Dans ce schéma, le niveau 4 correspond au « point le plus haut de la plage intonative d'un locuteur donnée » et le niveau 1 au point le plus bas qui est « celui de la finale absolue de son intervention » (M.-A. Morel, 1995 : 191-2). Deux niveaux intermédiaires (niveau 3 et niveau 2) se situent entre le niveau 4 et le niveau 1.

Selon M.-A. Morel (id. : 201), dans le niveau 4 et le niveau 3, « l'énonciateur se positionne par rapport à la co-énonciation et module son attitude entre consensualité et discordance », alors que dans le niveau 2 et le niveau 1, « il se place en rupture par rapport à la coénonciation et marque qu'il n'articule pas sa pensée à celle de l'autre, il adopte donc une position égocentrée ». Le niveau 4 correspond à « la mise en place de la consensualité », ou à « la remise en cause de cette consensualité préalable » (id. : 201). Dans le niveau 3, l'énonciateur « se fonde sur une consensualité préalable établie » et « suppose que cette consensualité est acquise » (ibid.). Dans le niveau 2, l'énonciateur « est seul face à son travail de formulation » (1995 : 192). Dans le niveau 1, l'énonciateur « souligne au maximum l'égocentrage de sa prise en charge » (id. : 201).

Contrairement à cette approche, nous ne distinguerons pas le niveau supra-segmental et le niveau segmental, en considérant que la prosodie fait partie du « texte » dans le sens de A. Culioli. Néanmoins l'interprétation des niveaux tonals proposés par ce groupe de Paris III nous donne une piste de réflexion.

### 2.3.3.3. Différentes annotations prosodiques

Plusieurs systèmes sont employés pour l'annotation prosodique<sup>249</sup>, c'est-à-dire « une représentation symbolique et discrète de la prosodie observée dans un document sonore » (E. Delais-Roussarie, 2003a : 113), par exemple :

1) « INTSINT » (an **I**nternational **T**ranscription **S**ystem for **I**ntonation) développé par D. Hirst<sup>250</sup> avec objectif de transcrire à la fois l'anglais et le français, et « opérant par réduction mathématique des courbes mélodiques en courbe spline du second degré » (Ph. Martin, 2006 : 140) ;

2) « ToBI » (for **T**one and **B**reak **I**ndices), proposé pour transcrire l'intonation de l'anglais américain par Silverman et al. (1992), est une « transcription s'appuyant sur une théorie phonologique sous-jacente » (Ph. Martin, 2006 : 140).

Certains chercheurs proposent un système d'automatisation de l'annotation prosodique :

1) « MOMEL », qui envisage une stylisation semi-automatique (E. Campione, D. J. Hirst et J. Véronis, 2000 ; E. Campione et J. Véronis, 2001) ;

2) « Prosogramme », proposé par P. Mertens (2004a), que nous avons présenté plus haut (2.2.4.6.4.).

Nous avons choisi d'utiliser le Prosogramme, puisqu'il offre « une transcription plus visuelle et plus proche de la substance » (A. C. Simon, et al., 2004 : 86). Selon Ph. Martin (2006 : 143-144)<sup>251</sup>, le point faible de Prosogramme se trouve dans le fait que « le seuil différentiel de glissando est un paramètre réglable par l'utilisateur » : cette approche « pourrait paraître au départ comme une simulation convaincante de la perception de l'auditeur », tandis qu'un simple changement de valeur conduise à des conclusions toutes autres. Il nous apparaît avantageux de pouvoir visualiser à l'aide du Prosogramme la

---

<sup>249</sup> Pour INTSINT et ToBI, voir D. Hirst et A. Di Cristo (1998), ainsi que E. Delais-Roussarie (2003) qui compare avec d'autres systèmes comme *British School*, *IPO*, *PIT*, *MOMEL*.

<sup>250</sup> D. Hirst, A. Di Cristo et R. Espesser (2000), D. Hirst et R. Espesser (1993).

<sup>251</sup> Aussi Ph. Martin (2009 : 75).

perception tonale, afin de compléter les analyses qui se fondent tout d'abord sur l'écoute par l'oreille : pour nos objectifs, il nous est essentiel d'avoir une « *représentation de l'intonation perçue* », qui « se rapproche de l'image auditive à laquelle a accès l'auditeur » (P. Mertens, 2004b : 3).

### 2.3.4. Analyse des données

Un problème crucial dans les études des MD se trouverait dans le fait que les descriptions de leurs emplois ne permettent pas de connaître les contraintes d'usage du marqueur en question, c'est-à-dire de juger si tel emploi est possible ou non<sup>252</sup>. Or les contraintes nous renseignent plus sur les emplois des MD que sur leurs possibilités d'emploi, comme le remarque D. Blakemore (2002 : 184). L'approche qui s'en tient aux descriptions des faits attestés aurait pour cause une forte méfiance à la méthode introspective employée notamment dans les grammaires génératives et transformationnelles.

#### 2.3.4.1. Méthode introspective : critiques

La linguistique introspective est souvent condamnée à cause de sa subjectivité et de sa systématicité abusive (A. Valdman, 1997 : 20) ; étant donné que le jugement d'acceptabilité et de grammaticalité<sup>253</sup> dépend de l'intuition du linguiste, la généralisation des résultats est peu crédible. Par exemple, M.-P. Jacques remarque ce qui suit :

« en définitive, autant les aléas du jugement de grammaticalité que le flou qui entoure la notion ont contribué à discréditer la linguistique introspective. Ces reproches sont à prendre très au sérieux, car ils inscrivent en filigrane le soupçon que le système dont les linguistes prétendent rendre compte n'est finalement que leur propre idiolecte, au sein duquel ils repèrent des régularités qu'ils généralisent peut-être abusivement à la langue entière » (2005 : 22).

La systématicité abusive est due également au fait que la méthode introspective ne prend pas en compte « des variations inter et même intra individuelles » (M. Cori et S. David,

---

<sup>252</sup> Nous notons que J.-M. Léard (1989) prend en considération les contraintes.

<sup>253</sup> Pour les notions d'acceptabilité et de grammaticalité, voir la discussion de M. Cori et S. David (2008) et de P. Corbin (1980). Ce dernier remarque la divergence entre les chercheurs au sein de ce courant.

2008 : 116), malgré l'existence de ces variations : « les différents locuteurs d'une même communauté linguistique n'ont pas tous, ni toujours, exactement les mêmes usages » (F. Gadet, 1997 : 3). Selon M.-P. Jacques,

« même si la langue décrite n'est pas purement la langue du linguiste, il est clair que l'introspection restreint considérablement, voire interdit totalement, la prise en compte de la variation », puisque « la linguistique introspective, dans la mesure où elle est avant tout préoccupée de la systématité de la langue, produit des descriptions qui tendent à donner de celle-ci une impression d'unicité » (2005 : 22-23).

Nous pouvons ajouter que dans les grammaires génératives ou transformationnelles, le jugement porte sur les phrases en dehors du contexte et de la situation.

De plus, dans la pratique de l'introspection, les chercheurs négligent le fait que le jugement peut être influencé par une norme qui diffère des pratiques réelles. Comme le remarquent C. Blanche-Benveniste et M. Bilger, « le jugement des informateurs natifs est fortement influencé par les « aspects „culturels“ des règles de la langue écrite apprises à l'école » (1999 : 22). Ch. Bally insiste sur la nécessité d'oublier « les notions fausses de la grammaire normative, la perpétuelle illusion créée par l'écriture et l'orthographe, l'étymologie, l'histoire » (1952 : 157).

Nous constatons également une gêne récurrente à expliquer les expressions familières aux locuteurs non-natifs, dues au « poids du culte de la belle langue » (F. Gadet, 1999 : 225) et aux « pressions institutionnelles considérables en faveur de l'idéologie de la "bonne" langue » (R.A. Lodge, 1997 : 315).

En plus de ce comportement normatif, les locuteurs natifs n'ont pas forcément le recul suffisant vis-à-vis de leur langage, d'autant plus que l'usage des MD est « une partie inconsciente de l'idiolecte d'un individu » (K. Beeching, 2004 : 80). L'excès des MD « peut "faire bruit" et perturber la communication » (C. Kerbrat-Orecchioni, 1990), mais tant que l'usage reste « normal », les locuteurs n'y prêtent pas attention ; ils en sont moins conscients que le linguiste qui prête particulièrement son oreille à ce phénomène : ce qui ne facilite pas la tâche du linguiste chargé de leur faire évaluer l'acceptabilité des exemples.



#### 2.3.4.2. Méthode introspective : avantages

Malgré ces nombreux défauts, P. Corbin souligne que

« les critiques que l'on peut formuler contre certaines utilisations de l'introspection, quel que soit leur bien-fondé, n'invalident pas les avantages spécifiques de cette technique tels qu'ils ont été mis en évidence dans les débuts de la grammaire générative » (1980 : 153).

Selon l'auteur, l'avantage de l'introspection est qu'elle est « une procédure infiniment plus souple et plus économique en temps et en investissements que le dépouillement de corpus, et ceux-ci, quelle que soit leur importance, continuent à comporter des lacunes » (ibid.). Même si le progrès de l'informatique résout en partie la charge de travail du dépouillement de corpus, l'introspection reste un moyen efficace pour compléter des lacunes. Si on laisse de côté les emplois que l'on entend quotidiennement avec la justification qu'ils sont absents des enregistrements, les résultats de l'analyse ne garantiront pas suffisamment leur légitimité : dans ce cas, il vaut mieux compléter les exemples, même si on précise qu'ils n'ont pas été attestés dans les corpus exploités.

Par ailleurs, la non-présence d'une forme dans un corpus ne nous donne aucune indication sur son emploi : elle « n'est en rien une preuve d'impossibilité » (M. Cori et S. David, 2008 : 127). C'est là que réside le grand avantage de l'introspection : elle est « *l'instrument privilégié d'une recherche sur les limites du possible prédictible à partir des observables* » (P. Corbin, ibid.), puisque « les "anti-exemples" ne peuvent être extraits des corpus » (M. Cori et S. David, ibid.).

Il est inévitable d'utiliser des exemples forgés et de juger de leur possibilité d'emploi, afin de dégager les contraintes des emplois et de rendre compte des propriétés des marqueurs en question. La manipulation des données est nécessaire pour tester les limites des possibilités d'emploi, et la méthode introspective est utile afin de prouver que les exemples fabriqués sont répétables.

#### 2.3.4.3. Complémentarité des deux méthodes

Reconnaître les avantages de l'introspection ne signifie pas nécessairement l'abandon des données attestées : ces deux méthodes « peuvent être complémentaires » (P. Corbin, ibid., aussi D. Willems, 2000 : 151). P. Encrevé (1992) souligne la nécessité des

deux types d'enquête (enregistrement et questionnement de grammaticalité) : ce n'est pas l'authenticité qui permet de dépasser les limites de l'introspection, en garantissant l'objectivité et la variation des données ; ce n'est pas non plus le seul usage de grand corpus qui garantirait l'exhaustivité des données et la systématique de l'analyse. Par ailleurs, le corpus ne doit pas être fermé, avant que l'analyse ne commence (Z. Harris : 1951 : 12).

Comme le remarque A. Martinet, « un linguiste a toujours intérêt à s'abstenir de porter des jugements de valeur. Mais il reste dans son rôle lorsqu'il note le degré d'adaptation de l'outil linguistique à ses fonctions » (1974 : 95).

La théorisation doit se fonder non sur la seule intuition du linguiste mais sur les observations minutieuses des données empiriques : il faut prendre en compte les variations omniprésentes (intra/interpersonnelles, situationnelles, etc.). Toutefois décrire les variations telles quelles n'est pas la fin de l'investigation : il est nécessaire de dépasser la singularité des phénomènes et de dégager les conditions permettant au sujet parlant d'utiliser les matériaux langagiers dans les diverses situations. Pour cet objectif, on ne peut se passer de la manipulation des données suivie par leur validation par les locuteurs natifs. Ce qui nous intéresse, répétons-le, ce ne sont pas des comportements humains à travers des pratiques langagières qui varient selon les situations (ou le but de communication), mais le fonctionnement du langage qui transcende les emplois singuliers.

## ***2.4. En guise de conclusion***

Dans ce chapitre, nous avons discuté quelques questions que nous avons soulevées au cours de nos lectures de recherches antérieures : du point de vue théorique, la définition de l'activité de langage et de l'énonciation, ainsi que l'altérité dans les productions langagières sont apparues comme étant particulièrement problématiques. En ce qui concerne la description linguistique, nous avons été amenée à poser des questions sur les divers domaines - distributionnel, sémantique, pragmatique et prosodique, afin de savoir comment décrire la spécificité de nos marqueurs d'étude : l'extériorité phrastique, l'absence de sens référentiel, l'affinité avec les éléments psycho-socioculturels, situationnels et prosodiques. Nos questionnements ont également concerné la méthodologie : la constitution des données, la transcription des données orales, leur

observation et la généralisation des phénomènes observés. Nous présenterons dans le chapitre suivant nos choix théoriques, descriptifs et méthodologiques visant à résoudre ces problèmes.

## Chapitre 3. Notre cadre théorique

Dans le chapitre précédent, nous avons soulevé plusieurs problèmes théoriques et méthodologiques. Afin de les dépasser, nous avons décidé de nous situer dans le cadre de la « Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciative » (TOPE) développée par A. Culioli : notre choix se justifie par le fait que cette théorie nous permet d'aborder directement la question des propriétés linguistiques des marqueurs que nous envisageons étudier. Nous exposerons dans ce chapitre les notions constitutives de la TOPE qui nous apparaissent importantes pour notre étude. Auparavant, nous présenterons l'objet d'étude, les objectifs et la méthodologie de cette théorie, en nous appuyant sur les travaux de A. Culioli, ainsi que ceux d'autres chercheurs qui s'en réclament. Nous nous focaliserons par la suite sur les questions du sujet, du « domaine notionnel » et de la modalité. Nous terminerons ce chapitre par la présentation de la typologie des MD proposée par D. Paillard.

### 3.1. *Objet de la linguistique*

A. Culioli situe l'activité de langage au cœur de la linguistique. Il privilégie l'énoncé comme unité d'étude. Sans entrer dans les détails, nous aimerions apporter quelques éléments de précision sur la définition de l'activité de langage et de l'énoncé.

#### 3.1.1. **Activité de langage**

A. Culioli soutient que la linguistique est une science qui « a pour objet *l'activité de langage* appréhendée à travers la diversité des langues naturelles » (1990 : 14)<sup>254</sup> : activité qui consiste « à produire et à reconnaître des *formes* en tant que *traces* d'opérations (de représentation, référenciation et régulation) » (1990 : 26)\*.

a) Les *formes* correspondent ici aux formes empiriques, séquences textuelles :

---

<sup>254</sup> Mis en relief par nous-même. Afin d'éviter l'encombrement du renvoi aux notes, nous mettrons « \* » sur la référence bibliographique, lorsque la mise en relief est effectuée par nous-même.

le *texte* « se caractérise par une forme, quelle qu'elle soit, un agencement de *marqueurs* qui n'est pas quelconque et qui est *complexe*, un positionnement des termes, une forme mélodique, un placement contextuel » (1990 : 24-5)\*.

La position de A. Culioli se distingue de celle selon laquelle l'activité de langage consiste à véhiculer du sens dont l'*existence* est supposée par ailleurs (c'est-à-dire avant d'être mis en mots)<sup>255</sup>. Selon A. Culioli, la forme textuelle n'est pas un déclencheur ou un support de ce sens ; la signification n'est pas « véhiculée, mais (re)-construite » (ibid.).

Le terme de *marqueur* repose sur le principe que « la pluralité, voire la disparité des valeurs associables à un marqueur, résulte de spécifications différentes d'une seule et même opération invariante dont ce marqueur est la trace » (J.-J. Franckel, 1989 : 13). Un marqueur n'est pas un symbole qui indique des valeurs stables, mais une forme qui renvoie à des opérations.

b) Il s'agit de *traces* d'opérations (et non des opérations elles-mêmes), ce qui repose sur l'idée que nous n'avons pas directement accès à ces opérations. A. Culioli distingue le niveau de représentation mentale auquel nous n'avons pas accès en tant que linguiste, des niveaux auxquels le linguiste a affaire<sup>256</sup>. Ce qui est à disposition du linguiste est le texte seul, « qui *n'est qu'une partie* des traces de l'activité cognitive » (A. Culioli, 1990 : 21)\*.

c) La complexité de l'agencement des marqueurs exige de dépasser « une solide division disciplinaire (phonétique ; syntaxe ; sémantique ; pragmatique) » (A. Culioli, 1990 : 128). Comme le remarquent J.-J. Franckel et D. Paillard (1997b : 64), « la construction du sens d'un énoncé ou d'une séquence d'énoncés met en jeu un ensemble de plans à la fois autonomes et profondément imbriqués, qui ne recoupent pas de façon directe les distinctions entre syntaxe, sémantique et pragmatique ».

Il nous importe de souligner que la prosodie fait partie des « traces matérielles » considérés par A. Culioli. J.-J. Franckel indique que l'« on peut couramment trouver des exemples où

---

<sup>255</sup> Par exemple, O. Ducrot insiste sur la nécessité de « décrire systématiquement les images de l'énonciation qui sont véhiculées à travers l'énoncé » (1984 : 174). Voir aussi (1980 : 28).

<sup>256</sup> Il s'agit du niveau empirique et du niveau formel (A. Culioli, 1987). Sur ces niveaux, voir également A. Culioli (1999a : 162).

une simple différence prosodique transforme la signification associable à un mot donné, et, par conséquent, ses synonymes possibles » (1992 : 207). Il ne s'agit pas ici de faire une analyse acoustique, mais A. Culioli insiste sur la nécessité de « travailler à *mélodie constante* » (1990 : 19)\*.

Par ailleurs, l'auteur considère que « la langue parlée a l'avantage d'être hors de portée du purisme, en tant que régulateur des formes » et que « c'est un domaine qui nous force à effectuer des observations minutieuses et microscopiques, ainsi qu'une théorisation où les outils habituels doivent, à un certain stade, être relayés par un système de représentation d'un autre ordre » (1999b : 141).

### 3.1.2. Énoncé

Dans cette théorie, l'énoncé est une « unité d'étude privilégiée », étant à la fois un « objet empirique » et un « concept abstrait » (J.-J. Franckel, 1989 : 16). D'une part, l'énoncé est un objet empirique avec sa délimitation matérielle, qu'il s'agisse de critères prosodiques à l'oral, ou de signes de ponctuation à l'écrit. D'autre part, l'énoncé est un concept abstrait, puisque l'on ne peut le poser qu'en le considérant isolément, et qu'il n'a pas « un mode de fonctionnement autonome » (ibid.).

L'énoncé n'est pas autonome : étant « directement rattaché à une activité discursive (activité de production langagière effective) », son statut énonciatif, et par conséquent les conditions de constitution de significations ne sont pas comparables (J.-J. Franckel, 1989 : 17). De ce point de vue, l'énoncé se distingue de la *phrase* qui n'a pas ce statut énonciatif.

Un énoncé « correspond au résultat d'un double système d'*opérations prédictives* et *énonciatives* abstraites, engendrées à partir d'un système de coordonnées appelé *situation d'énonciation* (Sit.) » (J.-J. Franckel, 1989 : 22)\*. Dans les relations intra-énoncés, un prédicat est considéré comme « la trace ou l'image d'une transformation ou de l'effectuation d'une opération portant sur un terme de l'énoncé fonctionnant comme opérande » (ibid.).

Les opérations énonciatives, permettant « d’ancrer directement ou par relais cet opérande au référentiel d’origine », établissent le *repérage*<sup>257</sup> des relations prédicatives par rapport aux coordonnées énonciatives origines, et peuvent mettre en jeu des relations inter-énoncés (ibid.)

La situation d’énonciation correspond à « une *construction théorique* introduisant un référentiel stable, tout en permettant la construction de référés indexables » (ibid.)\*. Ce système de coordonnées énonciatives ne se confondent pas avec « le lieu de pratiques langagières effectives » (1989 : 19). Comme le remarque J.-J. Franckel, « chaque prise de parole correspond à un événement irréductiblement singulier, alors que **la situation d’énonciation correspond à la construction d’un centre organisateur qui transcende la singularité de cet événement** » (id. : 20).

L’analyse peut porter également sur des classes d’énoncés, dans la mesure où on étudie les conditions de substitution dans tel ou tel entourage particulier de ces énoncés » (id. : 18). Il s’agit par exemple d’observer que « deux énoncés substituables dans tel entourage contextuel ou situationnel donné ne le seront plus nécessairement dans tel autre » (ibid.).

### **3.2. Objectifs de la linguistique**

Selon A. Culioli, le linguiste envisage de *reconstruire les opérations* qui « ont produit la forme empiriquement attestée », à partir des « traces formelles » de ces opérations (1990 : 25)<sup>258</sup> : c’est une démarche qui va « de l’empirique au formel ». L’objectif du linguiste est à la fois « de dégager une unité dans la *diversité* des emplois et des valeurs d’un même marqueur grammatical », et « d’expliquer comment se relie et s’enchaînent ses fonctions » c'est-à-dire de « dégager une caractérisation du marqueur dans la *généralité* de son fonctionnement » (J.-J. Franckel, 1989 : 14).

---

<sup>257</sup> *Repérer*, « c’est assigner les positions énonciatives d’où l’on situe cet objet qu’est une représentation » (A. Culioli, 1990 : 102).

<sup>258</sup> Cette reconstruction des opérations énonciatives se distingue de la « *reconstitution [...] des interprétations effectuées par tous les participants à l’interaction* » (C. Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 24), vu que des relations inter-énoncés restent une possibilité. Au niveau de l’énoncé, nous ne pouvons déterminer telle ou telle relation parmi d’autres.

Ces deux pôles - la diversité et la généralité - constituent un des aspects cruciaux dans la théorie de A. Culioli : « prendre en compte les phénomènes des langues, c'est nécessairement se poser la question du spécifique et du généralisable, du contingent et de l'invariant » (1990 : 11).

### **3.2.1. Description de la diversité**

L'activité de langage est complexe et hétérogène, ce qui nous oblige à l'observer et la décrire de façon fine et minutieuse dans toute sa complexité et toute son hétérogénéité. La description doit respecter le dynamisme et la déformabilité des phénomènes observés. La variation fait « partie intégrante de l'identité d'un terme » (J.-J. Franckel et D. Paillard, 1997a : 111) : le travail de linguiste consiste alors à « organiser des homogénéités locales, collecter, trier, classer, manipuler, représenter, calculer » (A. Culioli, 1990 : 20).

### **3.2.2. Généralisation**

En même temps, l'activité de langage n'est pas totalement hétérogène, puisque l'on arrive à plus ou moins se comprendre en se servant du langage<sup>259</sup> d'une part et que le langage est un moyen limité, voire « pauvre » par rapport à ce que nous voulons dire (plutôt „nous croyons vouloir dire“, car on ne peut „vérifier“ la correspondance du dit et du vouloir dire, si celui-ci n'est pas „dit“) D. Paillard qualifie cette façon dont l'état de chose est mis en mots de « partiale et partielle » : partiale, vu qu'elle « repose sur la perception/représentation d'un sujet » et partielle, « car rien ne permet de décider que l'énoncé arrive à dire le « à dire » jusqu'au bout » ; « le dire n'est qu'un dire parmi d'autres » (2010 : 5-6).

Selon J.-J. Franckel et D. Paillard, la langue est un « système intrinsèquement déformable dont les unités intègrent et régulent leurs variations en discours » qui se distingue d'un « système figé à partir duquel le discours s'élaborerait » (1997b : 55).

---

<sup>259</sup> « La communication se fonde sur cet ajustement plus ou moins réussi, plus ou moins souhaité, des systèmes de repérages des deux énonciateurs. [...] Le langage est un système, mais un système ouvert » (A. Culioli : 1999a : 48).



La linguistique a pour objet non seulement de décrire la variation mais aussi de dégager le régulier et le généralisable que recèle cette variation : la recherche de l'invariance dans le sens de l'identification du stabilisable s'effectue à travers une variation empirique foisonnante.

L'identité d'une unité « ne correspond pas à une valeur parmi d'autres, réputée plus centrale, ou plus fondamentale », mais « au rôle spécifique que l'unité joue dans la construction du sens des énoncés dans lesquels elle est mise en jeu » (J.-J. Franckel, 2004 : 104).

### **3.3. Méthodologie - Travail de linguiste**

Pour atteindre ce double objectif, le travail de linguiste consiste à « construire des ensembles d'observations qui *font problème* » (A. Culioli, 1990 : 28)\* d'une part et d'autre part à décrire des propriétés formelles avec un appareillage métalinguistique. La linguistique est « une science fondée sur l'observation », mais aussi « une science des régularités et du généralisable, sans que l'on puisse se passer de la théorisation et d'un système de représentation qui ne peut être le simple décalque de nos intuitions » (id. : 46)<sup>260</sup>.

#### **3.3.1. Observation**

L'observation des phénomènes langagiers ne se fait pas uniquement avec les données *attestées*, mais avec « une démarche qui, en multipliant l'empirique *de façon contrôlée*, produit une abstraction croissante » (A. Culioli, 1990 : 19)\*. Il s'agit d'une démarche consistant à fabriquer des séquences „inénonçables” « de façon à extraire des jugements d'acceptabilité stables pour un groupe donné »<sup>261</sup> (id. : 17), afin de « trouver une solution théorique qui assigne à un énoncé acceptable un statut d'énonçable, qui montre

---

<sup>260</sup> Malgré une différence d'attitude envers la théorisation, E. Benveniste refuse également la linguistique comme « science des faits empiriques » (1966 : 17).

<sup>261</sup> D'où « de façon contrôlée ». Les exemples s'établissent « à partir des hypothèses déjà solidement établies », et inversement ces hypothèses se constituent « à partir des “bons” exemples » (J.-J. Franckel, 1989 : 27).

pourquoi un inénonçable est mal formé » (id. : 29), ce qui appelle une « théorie des observables » (id. : 17).

Ce travail a un caractère „rudimentaire“ : « produire des observations, travailler sur des valuations (*c'est la même chose ; c'est différent, c'est la même chose à telle modulation près ; c'est acceptable ; c'est inacceptable*) ; théoriser pour pouvoir représenter ; retourner aux observations » (id. : 23). Nous y constatons la non-linéarité de la procédure, ainsi que la complexité des jugements d'acceptabilité. D'une part, l'observation ne se fait pas de façon linéaire, comme l'explique J.-J. Franckel :

« certains exemples vont jouer [...] un rôle de révélateur puissant, mais ces exemples ne se trouvent pas du premier coup, ni d'avance tout constitués. Il faut souvent de longs détours et de patients raisonnements avant de les débusquer dans leur apparente évidence » (1989 : 26).

D'autre part, un jugement d'acceptabilité ne va pas de soi (J.-C. Milner, 1978 : 20-21) ; il comporte plusieurs difficultés, comme le relève J.-J. Franckel (1989 : 26) : 1) un problème dû à une « norme grammaticale profondément intériorisée » : soit un informateur rejette une séquence régulièrement attestée mais hors norme, soit il accepte une séquence grammaticalement bien formée mais dont les conditions d'emploi sont difficilement trouvables ; 2) un glissement de « l'appréciation de l'attestabilité d'une forme à celle de sa plausibilité sémantique » ; 3) une modification du contexte assigné due à l'introduction inconsciente de l'intonation.

Afin de surmonter ces difficultés, « il importe de ne pas figer les jugements, mais de dégager des tendances stables dans l'appréciation des effets que peuvent susciter des manipulations effectuées de manière raisonnées sur tel paramètre de la séquence ou sur tel facteur contextuel » (J.-J. Franckel, *ibid.*).

### 3.3.2. Théorisation

La théorisation « ne surgit pas comme produit final de données amassées » (A. Culioli, 1990 : 27) : elle nécessite de « passer à un stade de représentation, de manipulation, de *calcul* » (*ibid.*)\*. Autrement dit, l'explication des phénomènes observés suppose « une construction théorique qui passe par des entités dégagées de l'empirique et des modes de

*calcul* qui sont détachés de la linéarité » (1990 : 19)\*. *Calculer* signifie ici « opérer en dehors de mes interventions subjectives et de mes courts-circuits intuitifs », « pouvoir s'engager dans ce passage du local au régional, voire au global » et donc « pouvoir décomposer les procédures de généralisation par lesquelles on passe d'une classe de phénomènes à une autre classe, d'une langue à une autre » (id. : 23). Il faut éviter d'« attribuer au fonctionnement propre de l'opération générale les propriétés particulières de ses spécifications locales », comme le souligne J.-J. Franckel (1989 : 15).

Qu'est-ce qui motive cette démarche complexe ? C'est la spécificité de l'objet d'étude qui l'exige ; l'enjeu est « de traiter des phénomènes appréhendés dans leur dynamisme et non comme des états tout constitués » (A. Culioli, 1990 : 27).

### **3.3.3. Description linguistique**

Un des problèmes fondamentaux de la linguistique porte sur le fait que la langue « n'est appréhendable qu'à partir d'elle-même » (J.-J. Franckel, 2005 : 78). Afin de pouvoir échapper à cette « circularité inhérente » (id. : 70), la description des propriétés formelles nécessite « une construction métalinguistique » (A. Culioli, 1990 : 21) : il s'agit d'« un système de représentation qui supporte la généralisation, qui soit robuste, et qui soit dans une relation d'extériorité par rapport à son objet » (ibid.).

i) Ce système est censé supporter la généralisation ; il permet « d'homogénéiser afin de rendre comparable, de raisonner, ou d'articuler des domaines hétérogènes » (A. Culioli, 1990 : 16).

ii) Ce système doit être robuste, explicite et stable pour qu'il « soit transmissible d'observateur à observateur avec un minimum de pertes, qu'il permette donc la reproduction des données et des raisonnements, qu'il soit modifiable sans qu'on ait à casser l'ensemble » (id. : 21).

Avant de présenter quelques notions constitutives de ce système, nous exposerons les notions de glose et de forme schématique qu'a introduites A. Culioli.

### 3.3.3.1. Glose

La notion de glose se fonde sur le postulat que « les formes de la langue rendent possibles sa propre formalisation dans une démultiplication incessante mais constituée comme lieu de résonance et de raisonnement » (J.-J. Franckel, 2005 : 78). Formuler une glose consiste à « cerner la part *stabilisable* du sens d'un énoncé » (id. : 58) : le terme de *glose* est réservé à « la reformulation d'une *séquence*, c'est-à-dire, [...] d'une petite suite de mots contextualisable et intelligible » (id. : 55).

La glose d'un énoncé « vise à établir une désintrication du rôle joué dans la construction du sens » d'un énoncé par les unités qui le constituent (id. : 69). Elle correspond à une tentative pour caractériser l'identité d'une unité dans « sa spécificité irréductible » (id. : 69-70).

Cette glose se distingue de ce que D. Maingueneau appelle gloses qui est du « métadiscours » dont le locuteur accompagne ce qu'il dit (1994 : 145) ; elle ne se confond pas non plus avec la reformulation établie en mobilisant les synonymies dans un contexte donné ; il ne s'agit pas d'une « formulation figée et parfaitement stabilisée » qui suppose la « compréhension immédiate » (J.-J. Franckel, 2005 : 77 et 69).

La glose relève d'« une station intermédiaire dans le va-et-vient entre l'empirique et le formel » (id. : 69). Elle correspond au « déploiement d'une dynamique fondée sur une caractérisation générale, abstraite et stabilisée », dans la mesure où elle « représente une sorte de négociation entre cette caractérisation abstraite [...] et la valeur qui correspond à son actualisation dans une séquence particulière » (id. : 77).

### 3.3.3.2. Forme schématique

A. Culioli a défini une *forme schématique* (noté FS) comme « la représentation métalinguistique associée, par construction, à une forme empirique » (1990 : 130). La FS d'une unité est définie comme « pôle de régulation des interactions de cette unité avec son environnement » (J.-J. Franckel et D. Paillard, 1997a : 111). Une FS est un « dispositif qui mobilise d'une façon spécifique (schéma) les éléments du co-texte qui en retour donnent corps à sa « forme » » (J.-J. Franckel et D. Paillard, 1997b : 55).

À la différence de la glose qui porte sur un énoncé et qui se situe à mi-chemin entre l'empirique et le formel, la FS est une configuration abstraite qui vise à établir l'identité d'une unité à travers sa variation sémantique. Il ne s'agit pas de « décrire la variation à partir d'une invariance, mais de constituer la variation comme constitutive des régularités qui définissent le fonctionnement du mot » (J.-J. Franckel et D. Paillard, 1997b : 55). L'identité d'une unité n'est pas définie comme « une valeur centrale, dont toutes les autres pourraient être dérivées », mais comme « un *potentiel* dont les différents emplois de l'unité sont autant d'actualisations » ; ces actualisations « s'effectuent à travers les *interactions* de l'unité avec les différents types d'environnement que constituent ces emplois » (J.-J. Franckel, 2004 : 104).

De ce point de vue, la critique de l'approche polysémique n'est pas appropriée : cette identité ne se confond pas avec « un seul sémantisme de base commune qui permettrait la dérivation de tous les emplois possibles » (M.-B. Hansen, 2000 : 174). D'un autre côté, il nous apparaît difficile de considérer, comme le propose l'approche polysémique, que les divers emplois d'un marqueur « forment un réseau sémantique, où chaque sens peut être relié à au moins un des autres » (ibid.), puisque tous ces emplois appartiennent à un seul marqueur ; ce qui nous intéresse n'est pas d'analyser la relation entre ces emplois, mais de cerner dans quel mesure le marqueur les transcende.

### **3.4. Le sujet et l'autre**

Une des spécificités de la TOPE résiderait dans sa conception du sujet et de l'autre. Les notions d'énonciateur et de coénonciateur, sujettes à malentendu comme nous l'avons souligné plus haut, nous apparaissent essentielles afin de mener une étude sur les MD.

#### **3.4.1. Le sujet au cœur de l'activité de langage**

Selon A. Culioli, l'énoncé « est situé dans un espace énonciatif muni d'un système de coordonnées subjectives et spatio-temporelles, pris dans un champ de relations inter-sujets » (1990 : 29). L'énoncé permet au linguiste de « construire un système de repérage grâce auquel les énonciateurs pourront référer, établir une relation entre un énoncé (donc, une situation énonciative) et un événement » (1999a : 62). Autrement dit, c'est « à partir

des traces matérielles du texte (agencement de marqueurs) » que le linguiste va « reconstruire les opérations constitutives des représentations à l'œuvre dans l'activité signifiante des sujets, représentations dont les marqueurs sont les représentants complexes, munis de valeurs de référence interprétables et de force de régulation inter-sujets » (1990 : 91-2).

Il nous importe de souligner que « l'énonciation n'est pas l'acte d'un sujet qui, développe en toute liberté, sa stratégie visant à mettre en mots sa pensée et, par là même, à agir sur son interlocuteur », mais « un processus que l'on restitue à partir de l'énoncé en tant qu'agencements de formes » (D. Paillard, 2010 : 5).

Dans cette perspective, l'« ajustement des systèmes de repérage entre énonciateurs » se trouve au cœur de tout acte de langage (1999a : 45) :

« *Énoncer*, c'est construire une *espace*, *orienter*, *déterminer*, établir un réseau de valeurs référentielles<sup>262</sup>, bref, un système de repérage. Tout énoncé est repéré par rapport à une situation d'énonciation qui est définie par rapport à un premier sujet énonciateur  $\mathfrak{S}_0$  (l'un des deux sujets énonciateurs sans lesquels il n'y a pas d'énonciation) et à un temps d'énonciation  $\mathfrak{T}_0$  » (1999b : 44, aussi 1999a : 49).

### 3.4.2. Énonciateurs et locuteur/interlocuteur

Ainsi, les énonciateurs font partie des paramètres qui permettent de reconstruire « la rencontre entre un (des) sujet(s), des formes et le monde » (D. Paillard, 2009 : 12). Ils sont des « **repères énonciatifs** » (J.-J. Franckel, 1989 : 20) : « il s'agit d'instances abstraites » dans un système métalinguistique (A. Culioli, 1985 : 61). En revanche, le locuteur et l'interlocuteur sont des instances qui « renvoient à des événements individuels, séparés » (ibid.). Les phénomènes d'énonciation se distinguent des phénomènes de locution : « on ne doit pas confondre le champ intersujets (où *sujet* renvoie à *énonciateur*) avec la mécanique interlocutoire (1990 : 130).

---

<sup>262</sup> L'auteur a introduit le terme de „valeurs référentielles” pour écarter le problème de la référence, puisqu'il pose qu'« il n'y a pas de relation directe, immédiate entre un énoncé et un événement » (1985 : 82). Il considère que le linguiste a affaire à « un événement représenté, construit », et qu'il travaille « sur des propriétés, sur des objets » qu'il construit (ibid.). L'auteur parle de valeurs référentielles « aussi pour les valeurs aspectuelles, les valeurs modales » (ibid.).

Il est nécessaire d'introduire une instance, appelée énonciateur, qui se distingue du « locuteur qui dit quelque chose », et « qui va faire que ce qui est dit est ramené à un sujet qui va dire » (1985 : 87). Par exemple, dans le cas où on jure en faisant une réserve intérieure, la distinction entre le locuteur et l'énonciateur nous permet de le considérer que c'est le locuteur qui a juré, mais que l'énonciateur n'a pas pris en charge.

Selon A. Culioli,

« Ramener l'énonciation à la seule production et l'énonciateur au locuteur, c'est, en fin de compte, ne pas comprendre que l'énoncé *n'a pas de sens* sans une double intention de signification chez les énonciateurs respectifs. Ces derniers sont *à la fois* émetteur et récepteur, non point seulement en succession, mais au moment même de l'énonciation. » (1999a : 47)

### 3.4.3. Statut du coénonciateur - séparabilité du sujet

Alors que le locuteur et l'interlocuteur sont *nécessairement* séparés dans la mesure où chacun prend la parole à son tour, les énonciateurs sont des instances « séparables et non pas nécessairement séparées » (A. Culioli, 1985 : 61) : cette question de séparabilité fait partie des singularités de la TOPE.

Il est d'abord indispensable d'introduire une instance séparable de l'énonciateur. Cette instance, appelée « coénonciateur », est nécessaire afin de résoudre le problème suivant : d'un côté, « vous ne pouvez pas être « autrui » au sens strict, vous ne pouvez pas être l'interlocuteur » (id. : 61) ; c'est-à-dire que on ne peut être à la fois « une personne physique, qui pense quelque chose » et « une autre personne physique, qui pense autre chose » (id. : 78). D'un autre côté, « il y a bien quelqu'un qui pose la question, quelqu'un qui reçoit la question et c'est celui dont on attend la réponse en règle générale » (ibid.). Il faut donc concevoir deux positions, mais « la relation entre sujets est *centrée, ramenée à l'énonciateur* » (A. Culioli, 1985 : 80)\*.

Le coénonciateur est un pôle d'altérité par rapport à l'énonciateur : « le coénonciateur n'a de statut que dans sa relation construite à l'énonciateur » (J.-J. Franckel, 1989 : 21). Par exemple, dans l'interrogation rhétorique, on part « de la mise en question de la position que l'on attribue à autrui, un autrui fictif, c'est-à-dire un co-énonciateur qui n'est pas un interlocuteur » (1990 : 110). Il faut souligner qu'il s'agit bien de « sujet-coénonciateur »,

puisque'il ne s'identifie pas à *l'autre*, c'est-à-dire qu'il renvoie toujours à **soi** (A. Culioli et C. Normand, 2005 : 164).

L'énonciateur et le coénonciateur peuvent être confondus, « au sens d'une coalescence » (1985 : 62, aussi 1990 : 130). Par exemple, « dans l'interrogation fictive d'un auteur qui au fur et à mesure écrit un article et se pose de fausses questions. Dans ce cas c'est un peu comme s'il construisait un interlocuteur fictif parce que tout énonciateur est en fait construit par rapport à soi-même comme son propre co-énonciateur » (1985 : 62).

Par ailleurs, D. Paillard distingue une troisième position qui est partagée par l'énonciateur et le coénonciateur, et qui est « à la fois miroir de l'énonciateur et image du co-énonciateur (pour l'énonciateur) » (2010 : 7). Pour notre part, nous ne distinguons que deux positions - l'énonciateur et le coénonciateur, sans négliger la possibilité qu'une position soit privilégiée, que les deux soient fusionnées, ou qu'elles soient activées selon des déterminations de divers ordres (morphosyntaxique, sémantique, prosodique, pragmatique).

### **3.5. Domaine notionnel**

Eu égard à nos objets d'études, le « domaine notionnel » a une grande importance ; A. Culioli appelle *notion* (ou *domaine*<sup>263</sup> *notionnel*), le « faisceau de propriétés physico-culturelles que nous appréhendons à travers notre activité énonciative de production et de compréhension d'énoncés » (1999b : 9). D'un côté, il s'agit d'« une forme de représentation non linguistique, liée à l'état de connaissance et à l'activité d'élaboration d'expériences de tout un chacun » (id. : 10) : c'est une représentation « dont la matérialité est inaccessible au linguiste » (ibid.)<sup>264</sup> ; de l'autre, il s'agit de « la première étape d'une représentation métalinguistique » (ibid.). La notion se présente à ce niveau comme insécable et non-saturée : elle renvoie à « un schéma prédicatif en attente d'une

---

<sup>263</sup> Selon A. Culioli, « le domaine peut être constitué par : ( $\alpha$ ) un ensemble structuré de propriétés physico-culturelle, ou ( $\beta$ ) un réseau de notions grammaticales, ou ( $\gamma$ ) de relations entre notions de type ( $\alpha$ ) » (1990 : 139-140). Nous nous intéressons ici à la notion de type ( $\alpha$ ) qui a un caractère prédicatif.

<sup>264</sup> A. Culioli dit aussi que la notion est « tout un ensemble de virtualités » (1990 : 85).



instanciation qui entraînera nécessairement la construction d'une occurrence-de-P » (ibid.). Elle est désignée par l'expression « *avoir la propriété P* » (ibid.).

Cette notion s'incarne dans des formes linguistiques : c'est à ce passage d'une représentation mentale, incorporelle, à une matérialité (les traces que constituent les agencements de formes) et à un système de référenciation que le linguiste a accès. L'auteur appelle ce passage « construction d'une occurrence » (1999b : 11) : une occurrence est « un événement énonciatif qui délimite une portion d'espace/temps spécifiée par la propriété P » (ibid.).

La *notion* « n'est ni quantifiée ni qualifiée, ni positive ni négative », mais elle est « compatible avec toutes les valeurs qu'entraînent les opérations de détermination énonciative et prédicative » (1999b : 120). À partir de la notion, le linguiste produira, par les opérations de détermination <sup>265</sup>, « un objet linguistique construit qui sera quantifiable/qualifiable » (1990 : 140). Ces opérations de détermination permettent de « constituer des relations prédicatives, qui, elles-mêmes, après différentes opérations de repérage par rapport à la situation d'énonciation, vont aboutir à des énoncés » (ibid.).

Le problème du prédicat amène à « travailler à partir d'une relation prédicative non saturée ( $p, p'$ ) qui, seule, permet d'appréhender le domaine notionnel » (1990 : 52). La notation ( $p, p'$ ) marque « l'espace topologique dérivé d'une notion P » (1990 : 141) : une propriété  $p$  et « le complémentaire linguistique de  $p$  » (noté  $p'$ ) (1999a : 130). La valeur «  $p'$  » signifie «  $p$  n'est pas le cas » <sup>266</sup> ou « *autre-que-p* » (1990 : 103).

### 3.6. Modalité

Nous présenterons la façon dont la modalité est conçue dans la TOPE, avant d'exposer le problème de l'interrogation. Selon A. Culioli,

« toute modalité comporte une mesure : l'interrogation : « dans quelle mesure », l'assertion : « en toute mesure » / « en aucune mesure », l'hypothétique : « dans la mesure où », la

---

<sup>265</sup> « Ces opérations de détermination sont l'extraction, le fléchage et le parcours » (1990 : 140).

<sup>266</sup> Nous y reviendrons plus loin.

capacité : « être en mesure de » ; etc. Mais la relation entre sujets énonciateurs entraîne un ajustement complexe, parce que nous ne fonctionnons pas comme des machines pré-réglées et synchronisées, qui auraient en commun un stock de représentations fixes. Bref, il n'y a ni pré-réglage, ni harmonie pré-établie<sup>267</sup>. Cela signifie que nous nous accordons, nous nous ajustons les uns aux autres, de sorte que nos représentations subjectives soient à portée d'autrui. » (1999b : 92)

Il s'agit bien ici de l'activité du sujet énonciateur, et non des comportements de « l'homme parlant et agissant par le discours sur son interlocuteur » et de l'homme qui « veut lui transmettre un élément de connaissance, ou obtenir de lui une information, ou lui intimer un ordre » (E. Benveniste, 1962 : 130).

### 3.6.1. Assertion

A. Culioli déclare que « pour pouvoir affirmer, produire une assertion, il faut déclarer publiquement », qu'il faut qu'il y ait « un engagement d'une personne qui prend en charge » (1985 : 61), et que cette prise de position se caractérise comme suit : « je tiens à dire que je crois / sais que  $\langle r \rangle$  est le cas » (1999b : 159)<sup>268</sup>.

Selon l'auteur,

1) *tient à dire* signifie « rendre accessible à autrui » (2001 : 281) : tant qu'elle n'est pas extériorisée (prononcée ou écrite), une assertion n'est pas une assertion. Une fois qu'elle est déclarée, « toute assertion écarte autrui en tant que contestataire éventuel », c'est-à-dire que « ce qui est asserté par un engagement subjectif est stabilisé par la force du statut social, du recours à une norme éthique, à une procédure rationnelle, vis-à-vis de toute éventuelle polémique » (1999b : 159).

---

<sup>267</sup> Autrement dit, « si le second énonciateur possède les mêmes règles de dérivation paraphrastiques, il ne possède pas nécessairement les mêmes règles de modulation », ce qui permet à l'énoncé de « supporter une pluralité d'interprétations » (1999a : 47).

<sup>268</sup> A. Culioli a employé d'abord une formulation telle que « je tiens à dire que je sais (je crois) que  $p$  est vrai » (1990 : 43). Nous constatons un changement de point de vue : « pour le linguiste, l'important n'est pas la valeur de vérité (sans jouer sur le mot *vérité*) mais la valeur référentielle : c'est-à-dire, l'énoncé permet-il de construire un système de repérage grâce auquel les énonciateurs pourront référer, établir une relation entre un énoncé (donc, une situation énonciative) et un événement (tout état ou changement d'état envisagé par les énonciateurs, qu'il soit factuel ou imaginé). » (1999a : 62)

2) *prendre en charge* veut dire « se porter garant » (1985 : 61). Dans l'assertion, « le sujet s'engage en tant qu'énonciateur, origine à la fois physique et symbolique, prise dans le jeu de sanctions et récompenses, et non pas comme simple locuteur qui, par des paroles en l'air, n'engagerait ni sa personne, ni son image - compétence, dignité, fiabilité » (1999b : 159).

L'auteur écrit que « toute assertion concerne l'adéquation, pour un sujet, entre énoncé et valeur référentielle » (1999b : 92). Autrement dit, « l'assertion prend en compte d'autres valeurs référentielles pour les écarter et dire que c'est < **r** > est non pas < **autre-que-r** > qui est le cas, ou encore que < **autre-que-r** > n'est pas le cas » (1999b : 159). Un *cas* est défini comme « un état de choses repéré » (2001 : 280). Dire que „quelque chose est le cas” signifie « situer ce quelque chose (une occurrence d'une relation prédicative non encore identifiée) dans un espace référentiel » (ibid.) :

« *p* est-il le cas ? nous ramène à (1) étant donné que « quelque chose est le cas », dans quelle mesure *p* est-il la bonne désignation du quelque chose en question ? (2) étant donné *p*, hors assertion, c'est-à-dire « *p* est/n'est pas le cas », dans quelle mesure puis-je conjoindre « *p* (ou autre que *p*) est le cas », et « *p* est/n'est pas le cas » pour aboutir à « *p* est le cas » ? » (1999b : 92)

### 3.6.1.1. Validation

A. Culioli appelle *opération de validation* la « sélection de la valeur estimée adéquate par un sujet » parmi les valeurs possibles (2001 : 281). Elle « s'accompagne de deux opérations d'ordre subjectif : (1) engagement du sujet énonciateur qui, par delà son activité de locuteur, tient à dire (rendre accessible à autrui) ce qu'il sait / pense / croit être le descripteur adéquat. D'où soit un marqueur nul („il fait beau”), soit les marqueurs de modulation tels que *certainement, sûrement, sans doute ; naturellement, évidemment, forcément ; probablement, vraisemblablement*. Le sujet prend en charge ce qu'il dit, grâce à cet engagement modulé, qui va permettre l'ajustement inter-subjectif ; (2) valuation par le sujet énonciateur qui assigne une valeur téléonomique (avantageux / désavantageux ; efficace / inefficace ; etc) à l'asserté, par rapport aux enchaînements d'énoncés et à la consécution des états de choses. » (ibid.)

### 3.6.2. Interrogation

Selon A. Culioli, toute interrogation comporte « une opération de *parcours* sur le domaine des valeurs possibles » ; il s'agit du « recours à autrui, comme capable de fournir la valeur définie et stable que ne peut découvrir celui qui pose la question » (1990 : 171) \*<sup>269</sup> :

« Interroger, c'est parcourir, de façon abstraite, les valeurs imaginables sans pouvoir en distinguer une qui soit valide. Le recours (réel ou fictif) à autrui fournit la représentation d'une issue à ce parcours. » (ibid.)

L'auteur explique le *parcours* comme suit :

le parcours « fait que l'on ne peut (ou veut) distinguer aucune occurrence dans le domaine. Si l'on en distinguait une, elle serait nécessairement située ; si l'on n'en distingue pas une, cela entraîne que les occurrences n'ont pas de site. Or, toute énonciation vise à (re)construire de bonnes formes, c'est-à-dire des occurrences munies d'un site, afin d'obtenir des formes stabilisées » (1990 : 121).

Dans le cas de l'interrogation, le parcours est maintenu ; « c'est la réponse qui stabilisera l'énoncé interrogatif » (ibid.).

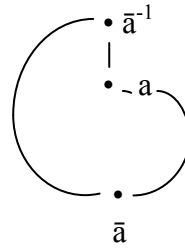
Poser une question oui/non revient à mettre autrui devant le choix entre la valeur  $p$  et la valeur  $p'$  ; il n'y a pas de bonne réponse attendue par le locuteur. En revanche, dans le cas d'une demande de confirmation, le locuteur sollicite une réponse positive : A. Culioli dit alors que « la valeur  $p$  est pondérée ». Dans tous les cas, « tout le jeu de l'interrogation consiste à provoquer une réponse qui distingue une valeur :  $p$  ou  $p'$  » (1985 : 64).

#### 3.6.2.1. Structure en « came » et interrogation

A. Culioli cherche à rendre compte de différents fonctionnements linguistiques à l'aide de la structure en *came* : les différents mécanismes de l'interrogation sont également explicités avec cette structure qui est schématisée de façon suivante :

---

<sup>269</sup> Aussi A. Culioli, 2001 : 280, 1999a : 50.

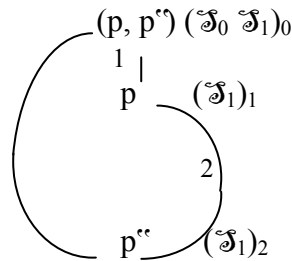


L'auteur note qu'« il ne s'agit pas ici d'une involution : le schéma n'est pas à deux dimensions, et  $\bar{a}^{-1}$  amorce une spirale, puis se projette en  $a$  et le cycle recommence » (1999a : 27).

Ce qui nous intéresse ici est le cas d'une question oui/non en comparaison avec le cas d'une demande de confirmation.

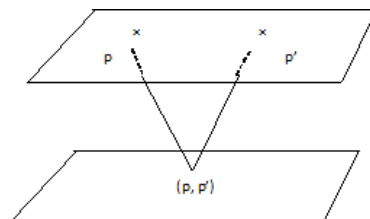
### 3.6.2.1.1. Cas d'une question oui/non

A. Culioli (1985 : 64) représente la question oui/non avec le schéma suivant :



Dans ce schéma intersubjectif,  $\mathfrak{S}_1$  correspond au  $\mathfrak{S}'_0$  séparé de  $\mathfrak{S}_0$ . Dans le cas de l'interrogation oui/non, que A. Culioli appelle interrogation « équi-pondérée », nous avons les deux possibles  $p$  et  $p'$  au point de départ ; nous n'avons pas la possibilité de choisir  $p$  ou  $p'$ . À l'étape 0,  $\mathfrak{S}_0$  présente à  $\mathfrak{S}_1$  ces deux possibilités qui vont être parcourues par  $\mathfrak{S}_1$ . La valeur  $p$  est placée en tête, puisqu'elle est « *représentative de tout le domaine* » (ibid.). Ce mécanisme peut continuer à tourner, tant qu'il n'est pas arrêté par une décision prise par  $\mathfrak{S}_1$  : par exemple, « *Il est venu ou il n'est pas venu ?* », pas de réponse, « *Il est venu ou il n'est pas venu ?* », pas de réponse et ainsi de suite.

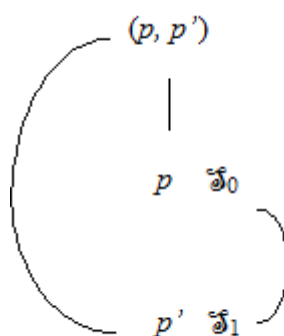
Ce jeu de l'interrogation « consiste à provoquer une réponse qui distingue une valeur :  $p$  ou  $p'$  »\* (ibid.) :



### 3.6.2.1.2. Cas d'une demande de confirmation

A. Culioli considère qu'on a affaire à une demande de confirmation lorsque l'on sollicite une réponse positive » (1985 : 62). Il s'agit de « la demande de confirmation de ce que l'on espère ou que l'on attend ; ce que l'on retrouve avec l'interrogation-négative, [...] l'emploi de „n'est-ce pas“, des tags en anglais » (ibid.).

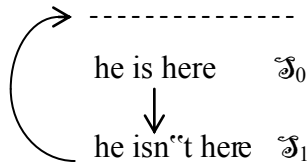
L'auteur dit qu'avec *n'est-ce pas*, « je pars de : „ce n'est pas“ et ça n'est plus équi-pondéré mais *biaisé du côté positif* » (1985 : 77). Par exemple, dans *N'est-ce pas qu'il pleut ?*, le point de départ est „ce n'est pas“ attribué à  $\mathfrak{S}_1$  et « ça me renvoie à mon état suspendu » (ibid.)<sup>270</sup> :



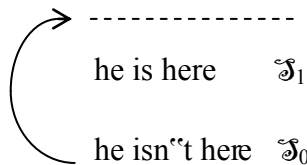
<sup>270</sup> Nous avons complété son schéma avec le placement des valeurs

Concernant *n'est-ce pas ?*, A. Culioli remarque que l'« on a une question biaisée négative ; c'est en fait une demande de confirmation » (1985 : 79). L'auteur ne le détaille pas plus ; il démontre simplement le problème des tags en anglais.

Dans l'exemple *he is here, isn't he ?*, « on reconstruit l'interrogation comme provenant de  $\mathfrak{S}_1$  et ça vous ramène à la case qui n'a pas été occupée par  $\mathfrak{S}_1$  » (ibid.) :

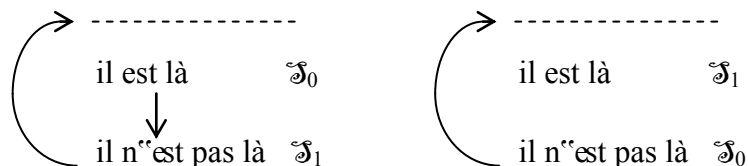


Pour l'exemple *he isn't here, is he ?*, le schéma suivant est donné :



Dans le cas de *n'est-ce pas*, à la différence de l'anglais, *n'est-ce pas* s'emploie aussi avec l'affirmation qu'avec la négation. Comment peut-on schématiser le cas de *n'est-ce pas ?* Nous nous demandons d'ailleurs si A. Culioli le considère vraiment comme une question biaisée *négative* (1985 : 79), puisqu'il remarque que „n'est-ce pas“ dans „n'est-ce pas que“ est « *biaisé du côté positif* » (id. 77).

Si nous prenons les exemples (a) *il est là, n'est-ce pas ?* et (b) *il n'est pas là, n'est-ce pas ?*, ils sont biaisés du côté positif dans la mesure où la réponse attendue est « il est là » dans l'exemple (a) et « il n'est pas là » dans l'exemple (b) :



Avec *vraiment* et *hein* ?, A. Culioli explique ce qui se passe de la manière suivante :

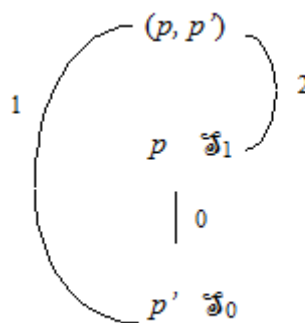
Dans les exemples,

*Ah tu es content, vraiment !*

*Ah tu es content, hein ?*

*I'm glad. - Oh you are. ou - Oh are you?,*

« on reprend en écho. On demande à  $\mathfrak{S}_1$  de reconfirmer qu'il a bien dit ce qu'il a dit » (ibid.).



Dans ce cas, « „Ah tu es content“ est attribué à  $\mathfrak{S}_1$  ;  $\mathfrak{S}_0$  dit : „je pense que tu n’es pas content“, et donc demande de reconfirmer » (1985 : 80). L’auteur ajoute que « avec « Ah tu es content, peut-être ? » c’est la même chose mais cela signifie « irais-tu jusqu’à dire que... » ou « comment pourrait-tu aller jusqu’à dire que... » et que l’« on se situe plus nettement en (p’) qu’avec „vraiment !“ » (ibid.).

Cette analyse peut-elle s’appliquer aux autres emplois de *hein*, par exemple, lorsqu’il est utilisé seul, en initiale ou médiane de l’énoncé ? Nous examinerons cette question dans la seconde partie.



### 3.6.3. Injonction

Concernant l'énoncé impératif<sup>271</sup>, A. Culioli écrit que l'« on a, d'un côté, une valeur visée par l'énonciateur [...], qui construit cette valeur comme à-valider ; de l'autre, on a, à partir de la position du co-énonciateur, qui est en *hors(p, p')*, deux chemins possibles, celui vers *p* et celui vers *p'* ; selon que le co-énonciateur écoute, ou n'écoute pas l'ordre, ou la prière, ou la suggestion, il validera ou non la représentation distinguée par l'énonciateur » (1990 : 103).

### 3.7. Études sur les MD

Bien que I. Léglise (1999 : 279) mentionne que « peu de marques de l'oral, ou de données plus spécifiquement orales, en français, ont été traitées dans ce cadre [TOPE] », les travaux sur *non mais !* (A. Culioli, 1998), sur *Mais oui... Eh non... Ben si !* (D. Lebaud, 1996), sur *tiens !* (E. Saunier, 1996), etc. permettent de rendre compte de la spécificité de ces marqueurs, d'une part, et, d'autre part, montrent que la TOPE convient pour analyser les emplois de MD. Il paraît même difficile de les décrire sans mettre en place le coénonciateur et les domaines notionnels.

Dans cette approche, D. Paillard soutient que les MD « constituent une classe d'unités de la langue au même titre que les verbes, les noms et les adjectifs, etc. » (2010 : 1) et qu'ils peuvent être décrits comme formant une classe d'unités identifiables dans la langue » (id. : 4). Cette affirmation se fonde sur le postulat que les MD participent « au fait qu'un énoncé est une façon partielle et partielle d'exprimer un état de choses » (id. : 7).

Considérer les MD comme trace de différents types de déterminations qui interviennent dans la construction d'un dire, permet de faire une description unitaire qui prend en compte l'hétérogénéité des MD, et de « donner un statut à la sémantique des MD du point de vue de la langue » (id. : 4).

---

<sup>271</sup> Nous ne distinguons pas l'injonction de l'énoncé impératif ; c'est-à-dire que l'énoncé impératif ne renvoie pas nécessairement à la forme verbale impérative.

### 3.7.1. Sous catégories de MD

D. Paillard (2010 : 8 et sq.) distingue quatre grands groupes de MD selon « une sémantique spécifique (la nature des déterminations en jeu) » et « des propriétés distributionnelles propres à chaque groupes » :

- 1) les mots du discours composés des mots du discours point de vue et des mots du discours garant ;
- 2) les modalisateurs ;
- 3) les particules énonciatives ;
- 4) les mots du dire.

Les mots du discours sont « des MD qui participent à la construction de la valeur référentielle de l'énoncé » : ils spécifient « à quel titre un énoncé est une « façon partielle et partielle » d'exprimer un état de choses » (ibid.).

Les modalisateurs regroupent « les marqueurs dont la sémantique réside dans une modalisation du dire correspondant à « **p** est le cas » ». Il s'agit d'« une forme de brouillage de la relation » par rapport à la sélection de **p** pour exprimer **R** (représentant de „œ qui est le cas“) (2010 : 8, 16).

Les particules énonciatives sont des MD qui « spécifient **p** du point de vue de son rapport à **p'** » (id. : 8). D. Paillard appelle « particules » les éléments qui « ne participent pas à la spécification de **p** comme une façon particulière d'exprimer **R** », mais qui « travaillent l'altérité **p** / **p'** » (id. : 18).

Enfin les mots du dire sont des « MD dont la sémantique fait intervenir un « vouloir dire » (d'un sujet, des mots, du monde) » (id. : 8).

Parmi ces sous-catégories des MD, les marqueurs qui nous intéressent - *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* en français, ainsi que *darô*, *yo*, *ne* et *yone* en japonais - feraient partie des particules

énonciatives<sup>272</sup>, puisqu'ils ne participent pas à la construction de la valeur référentielle de l'énoncé, ni à la spécification de **p** comme une façon particulière d'exprimer **R**, mais qu'ils travaillent l'altérité **p** / **p'**, sans remettre totalement en question la validation de **p**. C'est ce que nous démontrerons dans la seconde partie.

### ***3.8. En guise de conclusion***

Comme nous l'avons mentionné dans ce chapitre, la TOPE nous permet d'une part de rendre compte des propriétés des marqueurs à travers les possibilités et les contraintes de leurs emplois, tout en nous fondant sur l'observation minutieuse des données attestées, sans être prise au piège de l'enregistrement des faits. D'autre part, cette théorie nous conduit à prendre garde à la généralisation abusive qui néglige la finesse des faits, et qui se fie à l'intuition d'un linguiste, ainsi qu'aux outils inadéquats à la spécificité de nos objets d'étude.

---

<sup>272</sup> Nous préférons ne pas entrer ici dans la discussion s'il est toujours convenable d'appeler *n'est-ce pas* « particules ». Néanmoins suivant la définition de D. Paillard, *n'est-ce pas* jouerait effectivement sur l'altérité **p** / **p'**.

## Seconde partie

---

La deuxième partie de cette thèse portera sur des analyses d'emplois de marqueurs discursifs (désormais MD) effectuées dans le cadre théorique précisé dans la première partie. Nous nous sommes intéressée tout d'abord aux descriptions d'emplois de MD en français, en particulier, hein en comparaison avec quoi et n'est-ce pas, qui seront présentées dans le chapitre 4. Ces analyses nous ont conduit par la suite à nous interroger sur la traductibilité de MD : comment hein peut-il être traduit dans une autre langue ? En prenant comme exemple la langue japonaise, notre langue maternelle, cette question sera étudiée dans le dernier chapitre (chapitre 6). Mais avant de passer à cette étape, nous avons effectué des descriptions d'emplois de marqueurs comparables à hein en japonais, à savoir daroo, yo, ne et yone, tout en restant dans le même cadre théorique, auxquelles sera consacré le chapitre 5.

## **Chapitre 4. Emplois de « hein », « quoi » et « n'est-ce pas »**

Nous présenterons dans ce chapitre divers emplois de *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas*, en commençant par une caractérisation générale de chaque marqueur que nous avons formulée au travers d'un va-et-vient entre des observations empiriques et des formalisations (4.1.). Nous passerons ensuite à une illustration de cette caractérisation à l'aide de différents exemples qui montrent les rapports de similitude et de différence entre ces marqueurs (4.2.). Nous terminerons ce chapitre par des descriptions d'emplois de chaque marqueur effectuées du point de vue distributionnel, sémantique, prosodique et pragmatique (4.3.).

### ***4.1. Hypothèse sur le fonctionnement de « hein », « quoi » et « n'est-ce pas »***

Pour des raisons de lisibilité, nous préférons présenter d'abord les hypothèses sur le fonctionnement de chaque marqueur, avant d'analyser les contraintes d'emploi à partir des exemples.

Tout d'abord, les marqueurs *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* s'inscrivent dans une relation intersubjective entre l'énonciateur et le coénonciateur. Considérons l'énonciateur comme l'instance subjective à l'origine d'un énoncé, le garant de la validité / validabilité de cet énoncé, et le coénonciateur comme l'instance subjective séparable (mais non nécessairement séparée)

de l'énonciateur et constituant un pôle d'altérité possible sur l'énonciation de l'énonciateur. L'énonciateur et le coénonciateur peuvent être confondus, « au sens d'une coalescence » (A. Culioli, 1985 : 62) : par exemple, « dans l'interrogation fictive d'un auteur qui au fur et à mesure écrit un article et se pose de fausses questions. Dans ce cas c'est un peu comme s'il construisait un interlocuteur fictif parce que tout énonciateur est en fait construit par rapport à soi-même comme son propre co-énonciateur » (ibid.).

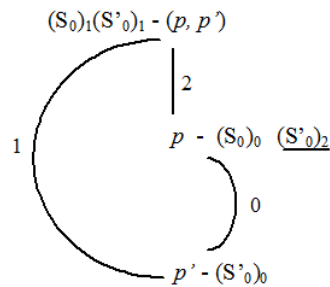
Il est important de souligner que l'énonciateur et le coénonciateur ne s'identifient nullement, respectivement, au locuteur et à l'interlocuteur. Le locuteur et l'interlocuteur sont des personnes physiques : le locuteur correspond à celui qui parle et l'interlocuteur à celui à qui la parole est adressée ; en revanche, l'énonciateur et le coénonciateur sont des instances abstraites que le linguiste mobilise pour rendre compte d'un énoncé en tant que résultat d'opérations prédicatives et énonciatives. Nous distinguerons l'interactivité, liée aux activités du locuteur et de l'interlocuteur, de l'intersubjectivité, liée à la mise en place du coénonciateur par rapport à l'énonciateur et à leur prise de position par rapport à une relation prédicative.

Admettons également que cette relation intersubjective soit constituée d'une notion prédicative  $P$  qui peut prendre une valeur positive  $p$  ou une valeur  $p'$  (valeur négative ou valeur autre que  $p$ ). Poser une question en oui/non revient à mettre autrui en position de devoir choisir entre la valeur  $p$  et la valeur  $p'$  : il n'y a pas de réponse attendue par le locuteur. En revanche, dans le cas de la demande de confirmation, le locuteur sollicite une réponse positive : la valeur  $p$  est pondérée.

#### 4.1.1. Caractérisation de « hein »

Dans le cas de *hein*, l'énonciateur (noté  $S_0$ ) valide l'existence de  $p$ , en introduisant le coénonciateur (noté  $S''_0$ ) comme instance qui peut éventuellement valider  $p'$ , ce qui constitue un état initial (0). La validation de  $S_0$ , étant d'ordre quantitatif, reste instable en attendant une validation d'ordre qualitatif.  $S_0$  demande alors à  $S''_0$  de valider  $p$  (1). Cette demande suppose le parcours des valeurs - d'où la notation de  $(p, p')$  dans le schéma -, avant d'aboutir par la validation de  $p$  à laquelle  $S_0$  voulait ramener  $S''_0$  (2).

Nous schématiserons le jeu intersubjectif de *hein*, en empruntant le modèle de la « came »<sup>273</sup> d'A. Culioli :



Selon la présence/absence de cotexte et l'intonation, trois cas peuvent être distingués :

1) Dans le cas où *hein* est attaché intonativement au cotexte gauche, ce dernier définit *p*.

Exemple (11)<sup>274</sup> bon c'est pas si grave {-4}<sup>275</sup> **hein** 0<sup>276</sup> (ccc12d)

2) Dans le cas où *hein* n'a pas de cotexte gauche ou qu'il est détaché intonativement de celui-ci, *p* sera défini par le cotexte droit. Dans ce cas, *hein* peut être suivi par le subordonnant *que*.

Exemple (87) ça l'étonne hein / {+4} **hein** +4 {-5} tu es habitué (ccc25g)

Exemple (90) [...] **hein que** c'est vrai Le Duc ? [...] (C. Baker, 1982 : 83)

3) Dans le cas où *hein* n'a pas de cotexte, *p* n'est pas qualitativement spécifié.

Exemple (15) Djamel : à demain

Chloé : ben oui demain

Djamel : **hein** 0

Chloé : oui (ccc23g)

<sup>273</sup> Sur ce modèle, voir 3.6.2.1.

<sup>274</sup> Le numéro des exemples dans cette section correspond à celui qui est employé dans les analyses.

<sup>275</sup> Concernant la transcription, le nombre entre l'accolade signifie l'intervalle entre les syllabes qui sont autour de ce nombre. Nous notons „+“ pour le cas où la syllabe suivante se situe plus haut que la syllabe précédente, „-“ pour le cas inverse, et „0“ pour le cas où il n'y a pas d'intervalle entre les deux syllabes. Par exemple, {-4} dans l'exemple (11) signifie que la hauteur de *hein* est plus basse de 4 demi-tons que celle de la syllabe Av.

<sup>276</sup> Le nombre après *hein* marque l'intervalle à l'intérieur de la syllabe en demi-ton. Nous notons „+“ pour le contour montant, „0“ pour le contour plat et „-“ pour le contour descendant. Par exemple, „+5“ signifie que *hein* a un contour montant de 5DT.

Dans tous les cas, *hein* marque l'existence de la valeur *p*.

La hauteur de ton qui porte sur *hein* et sur la syllabe qui précède *hein* dépend de l'interactivité : plus le ton est haut, plus le locuteur sollicite la réaction de l'interlocuteur.

#### 4.1.2. Caractérisation de « quoi »

*Quoi* joue strictement sur le plan qualitatif, à la différence de *hein* qui opère sur le plan quantitatif. Selon la présence/absence de cotexte gauche, deux cas peuvent être distingués :

1) Dans le cas où *quoi* a un cotexte gauche, *quoi* marque que  $S_0$  confronte  $S''_0$  à la validation qualitative de *p* (*p* ne peut être exprimée d'une autre manière).  $S_0$  ne remet pas en cause la validité de *p* ; il ne met pas  $S''_0$  face au choix *p*, *p'* (il n'y a pas de parcours possible). Dans ce cas, *quoi* est attaché intonativement au cotexte gauche qui définit *p*.

Exemple (97) ça me met un petit peu la pression {-12} **quoi** 0 (pala4a2a)

2) Dans le cas où *quoi* n'a pas de cotexte gauche ou que celui-ci est constitué d'un MD comme *ben*, *mais*,  $S_0$  fait porter à  $S''_0$  la responsabilité de la validation de *p*.

Exemple (38) Copine : je veux pas aller à l'hôtel

Al : **quoi** 0

Copine : je veux pas aller à l'hôtel (ieg38d)

Exemple (1) Franck : [en considérant que Camille hésite à lui adresser la parole] **quoi** 0

Camille : combien tu payes par mois pour sa maison de retraite

Exemple (39) Dame : heu au moins deux mille euros

Franck : **quoi** +4 / ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois (ect18-59-2)

Exemple (128) Franck : elle va rester combien de temps

Philibert : aussi longtemps /k/ qu'elle souhaitera

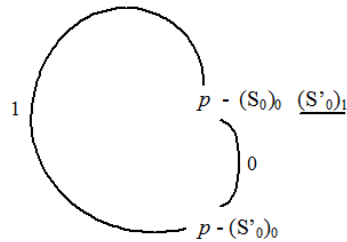
Franck : **quoi** -5 {+6} tu es amoureux

Philibert : pourquoi je le serais (ect28-43)

Dans le second cas, l'altérité est maintenue, alors que dans le premier, il n'y a plus d'altérité possible étant donné que  $S_0$  s'absorbe dans  $S''_0$  : dans les deux cas, c'est  $S''_0$  qui est la source de validation.



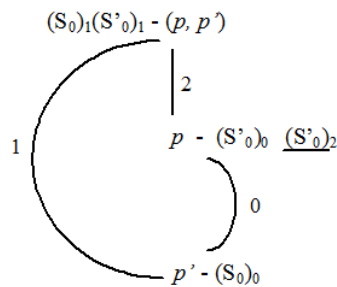
Nous pourrions schématiser le fonctionnement de *quoi* de la manière suivante :



*Quoi* peut s'employer même si le locuteur considère que son interlocuteur n'a rien dit : « *je sais que tu veux dire quelque chose, explique-moi ce que c'est* ». La demande de validation qualitative suppose l'existence de *p*. En revanche, dans le cas de *hein*, le locuteur considère que l'interlocuteur a dit quelque chose, d'où la validation quantitative de *p* ; ce qu'indique *hein*, c'est l'existence de *p* qui n'est pas différencié.

### 4.1.3. Caractérisation de « n'est-ce pas »

Dans le cas de *n'est-ce pas*,  $S_0$  suppose que *p* est valable pour  $S''_0$  (état initial). Ensuite  $S_0$  remet cette supposition en cause et la vérifie. Nous pouvons schématiser comme dans le cas de *hein*, le jeu intersubjectif de *n'est-ce pas* sous une forme de came :



Selon la présence/absence de cotexte et l'intonation, trois cas peuvent être distingués :

1) Dans le cas où *n'est-ce pas* est attaché de manière intonative au cotexte gauche, ce dernier définit *p*.

Exemple (129) elles sont parfaites {+6} **n'est-ce** {+2} **pas** (prf171)

2) Dans le cas où *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte gauche ou qu'il est détaché d'une manière intonative de celui-ci, *p* sera défini par le cotexte droit. Dans ce cas, *n'est-ce pas* peut être suivi par le subordonnant *que*.

Exemple (155) **n'est-ce** {+3} **pas** {-2} mon chéri ce n'est pas moi qui te pousse [...] (bth412)

Exemple (160) Letrinquier : [...] **N'est-ce pas** qu'elle est étonnante ?

Tacarel : C'est un prodige ! [...] (E. Labiche, *La Station Champbaudet*, II-iv)

3) Dans le cas où *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte, *p* est indiqué par ce que l'interlocuteur vient de dire. Dans ce cas, la hauteur de la syllabe *pas* se trouve plus basse que celle de la syllabe *n'est-ce*.

Exemple (21) L1 : c'est meilleur de couper comme ça non

L2 : **n'est-ce** {-5} **pas** (pala12-53)

## 4.2. Illustrations des hypothèses - analyses de contraintes d'emploi

Nous essaierons dans cette partie d'illustrer les hypothèses, que nous venons de présenter, avec des exemples qui nous ont permis de dégager les spécificités de chaque marqueur à travers l'observation des contraintes d'emploi. Nous présenterons des cas où l'emploi de chaque marqueur est contraint : à savoir *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas*.

### 4.2.1. Cas où l'emploi de « hein » est contraint

L'observation de cas où il est difficile d'employer *hein* nous conduit à formuler les spécificités de fonctionnement de *hein* suivantes :

- 1) la validation de  $S_0$  est d'ordre quantitatif ;  $S_0$  valide uniquement l'existence de *p*, ce qui appelle la validation de *p* par  $S''_0$  ;
- 2)  $S_0$  ne remet pas en cause la validité de *p*.

La première caractéristique est exprimée par le fait que l'emploi de *hein* est contraint dans les exemples suivants :

(1) Franck : (**quoi** 0 / ??hein / ??n'est-ce pas)

Camille : combien tu payes par mois pour sa maison de retraite (ectf1-02-31)

(2) Chloé : (**quoi** 0 / ??hein / ??n'est-ce pas)

Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort quoi: (ccc26g)

Dans ces exemples, le locuteur n'a pas entendu l'interlocuteur s'exprimer : dans ce cas, *hein* fonctionne difficilement comme *quoi* qui marque ici que le locuteur, en considérant que l'interlocuteur veut dire quelque chose, l'invite à expliciter.

*Quoi* suppose la présence de la valeur *p*, et sert à demander une explicitation - « *tu veux me dire quelque chose, dis-le-moi* », alors que *hein* indique uniquement la présence de la valeur *p* - « *tu as dit quelque chose, (est-ce bien le cas) ?* ». L'emploi de *hein* ne convient pas pour marquer une demande de précision sur le contenu de la valeur *p*.

La deuxième spécificité est manifestée par la différence avec l'emploi de *n'est-ce pas* dans les exemples suivants :

(3) c'est la troisième fois cette semaine // que vous venez admirer les tableaux de Vladimir Radsin {+4}  
(**n'est-ce** {+8} **pas** +4 / ??hein / ??quoi) (prf258)

(4) ça a recommencé {-4} (**n'est-ce** {+2} **pas** / ??hein / ??quoi) *demanda-t-elle.*  
- *Oui, répondit Jonathan en reprenant son souffle.*  
- *Moi aussi cela m'arrive, je fais ces rêves, murmura-t-elle.* (prf127)

Dans ces exemples, l'emploi de *n'est-ce pas* sert à demander une confirmation à l'interlocuteur ; cette demande a pour objet d'ouvrir une conversation et d'entrer dans le vif du sujet dans l'exemple (3) ; elle permet à la locutrice de montrer qu'elle reconnaît les difficultés respiratoires récurrentes de son interlocuteur donc qu'elle fait attention à lui dans l'exemple (4).

Dans ce cas, l'usage de *hein* convient beaucoup moins bien que celui de *n'est-ce pas*. En effet, bien qu'il ne contraigne pas forcément la suite du dialogue, il n'appelle cependant pas suffisamment de réaction de la part de l'interlocuteur, comme si le locuteur ne s'y intéressait pas vraiment et qu'il l'obligeait à partager son point de vue. Dans ces exemples, obtenir une réponse favorable de l'interlocuteur compte plus pour le locuteur que lui manifester son avis, ce qui favorise l'emploi de *n'est-ce pas* par rapport à *hein*.

Cette différence entre *hein* et *n'est-ce pas* indique que dans le cas de *hein*,  $S_0$  ne remet pas en cause la validité de  $p$  contrairement au cas de *n'est-ce pas*.

#### 4.2.2. Cas où l'emploi de « quoi » est contraint

À partir des cas où l'emploi de *quoi* est difficile, nous avons déduit les caractéristiques de fonctionnement de *quoi* suivantes :

$S''_0$  est la source de validation de  $p$  ;

1) soit dans le cas où  $S_0$  confronte  $S''_0$  à la validation de  $p$  : a)  $S_0$  ne remet pas en cause la validité de  $p$  et b)  $S_0$  ne met pas  $S''_0$  face au choix  $p, p'$  ;

2) soit dans le cas où  $S_0$  fait porter à  $S''_0$  la responsabilité de la validation de  $p$  ;  $S_0$  ne peut pas se porter garant de  $p$ , vu que  $p$  n'est pas déterminé.

1) La formulation selon laquelle  $S_0$  ne met pas  $S''_0$  face au choix  $p, p'$  est due au fait que l'emploi de *quoi* est difficile dans le cas où le locuteur a besoin d'une réaction confirmative de la part de l'interlocuteur. Par exemple,

(5) hé on y va Bel Canto {-2} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) (ccc44d)

Le locuteur impatient sollicite son interlocuteur surnommé Bel Canto, qui discute avec sa voisine, de partir. L'emploi de *hein* indique la volonté du locuteur de faire entendre à son interlocuteur sa proposition d'y aller. L'usage de *quoi* n'est pas compatible avec ce contexte qui implique une interaction ni avec l'importance de la prise en considération de la proposition du locuteur par l'interlocuteur, accentuée par l'emploi de *hé* et du vocatif *Bel Canto*.

Dans cet exemple, il est possible d'utiliser *n'est-ce pas*, mais cela implique que le locuteur demande l'accord à son interlocuteur ; lorsque c'est le locuteur qui prend l'initiative de partir, l'emploi de *hein* convient mieux que celui de *n'est-ce pas*.

Si *quoi* était employé après *on y va*, l'énoncé ne fonctionnerait pas comme une proposition, ce que montrent les exemples suivants :

- (6) Marcheballe, *au postillon* : T'es-t-encore là, feignant ? Laissa ça, et cours aux canons ; y en a un d'embourbé. Dépêche, ou gare à moi !  
Le Postillon : On y va, **quoi**, on y va ! (Il remonte à cheval et part au trot.) (G. Sand, *Cadio*)
- (7) Des fois, on en a ras-le-bol parce qu'ils partent toujours dans la famille, au même endroit... on y va, **quoi**, mais à force d'y aller... (C. Calogirou, *Sauver son honneur*)

Dans ces exemples, l'interlocuteur n'est pas concerné par l'action d'y aller. L'emploi de *quoi* à la fin de cet énoncé marque que le locuteur n'a pas d'autres choix que d'y aller, même si c'est le contraire qu'il préférerait.

Pour les mêmes raisons, il est difficile d'utiliser *quoi* à la place de *n'est-ce pas* dans les exemples suivants :

- (8) d'accord // d'accord demain vous /// vous serez là {-3} (**n'est-ce** {+2} **pas** / +hein / ??quoi) (ectr75)
- (9) bon le couloir /// il est très long mais vous pouvez tenir aux boiseries {-6} (**n'est-ce** {+6} **pas** +4 / +hein / ??quoi) (ectr388)
- (10) c'est bien votre mère {-6} (**n'est-ce** {-4} **pas** -5 / +hein / ??quoi) {0} qui vend des cierges à l'église d'à côté (vbn386)

Dans ces exemples, il importe au locuteur que l'interlocuteur manifeste son approbation, ce afin de vérifier que ce qu'il vient de dire est valable pour l'interlocuteur. L'importance de recueillir l'approbation de l'interlocuteur ne contraint pas à l'usage de *hein* ; toutefois cette motivation du locuteur est moins marquée par l'utilisation de ce marqueur discursif.

Dans les exemples suivants, l'emploi de *quoi* n'est pas adapté à la situation ; mais il pourrait l'être dans autre contexte :

- (11) bon c'est pas si grave {-4} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) (ccc12d)
- (12) oui: / et il fait beau aujourd'hui: -7 {0} (**hein** +6/ ??quoi / +n'est-ce pas) /// ah c'est agréable ce temps-là (ccc20gh)

Dans l'exemple (11), le locuteur essaie de consoler son interlocutrice, c'est-à-dire de lui faire accepter l'idée que ce n'est pas grave. Dans l'exemple (12), la locutrice ne cherche pas à vérifier s'il fait beau ou non, mais à avoir une conversation avec l'interlocutrice. L'usage de *hein* permet au locuteur de s'assurer que l'interlocuteur prend bien en compte ce qu'il vient de lui dire. Dans ce cas, il importe au locuteur de faire passer son message à l'interlocuteur : l'emploi de *quoi* ne conviendrait donc pas.

En revanche, il est possible d'utiliser *n'est-ce pas*, même si ce MD correspondrait moins bien que *hein* au contexte, dans la mesure où le locuteur n'attend qu'une réponse favorable. Avec *n'est-ce pas*, une réponse positive est également attendue, mais la possibilité d'avoir une réponse négative n'est pas totalement exclue, à la différence de l'utilisation de *hein*.

La difficulté d'employer *quoi* dans le cas où le locuteur a besoin d'une confirmation correspond également à l'incompatibilité de ce MD avec des expressions telles que *bonne nuit*, *merci* qui sont fondamentalement interactives - ce type d'expressions n'a de sens que lorsqu'elles s'adressent à autrui. En cela l'emploi de *quoi* se distingue de l'emploi de *hein*.

(13) bonne nuit {-3} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (ccc30dm)

(14) au revoir merci {-2} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (pala\_46-16)

Dans ces exemples, l'usage de *hein* sert à s'assurer de la *bonne* réception des salutations ou des remerciements de la part de l'interlocuteur : dans l'exemple (13), le locuteur veut attirer l'attention de la passante : « *je vous souhaite une bonne nuit, vous m'entendez ?* » ; dans l'exemple (14), le serveur du restaurant remercie son client : « *je vous remercie vraiment de votre venue* ». Par ailleurs, il est possible d'utiliser *merci hein* d'une manière ironique dans le sens, par exemple, de « *merci de me donner autant de travail au dernier moment* ».

2) *Quoi* s'emploie dans le cas où  $S_0$  ne peut pas se porter garant de  $p$ , étant donné que  $p$  n'est pas déterminé. Lorsque  $p$  est déterminé, il est difficile d'utiliser *quoi*, à la différence de *hein*.

Par exemple, il n'est pas convenable d'employer *quoi* à la place de *hein* qui indique que le locuteur vérifie à nouveau ce qui avait déjà été convenu, comme dans les exemples suivants :

(15) Djamel : à demain  
Chloé : ben oui demain  
Djamel : (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas)  
Chloé : oui (ccc23g)

(16) il y en a c'est très bien par contre il y en a un peu descendu c'est sûr que ça tire moins /// c'est moins joli / {+4} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) /// {+2} voilà: (pala\_14-35)

Dans l'exemple (15), le contenu de cette vérification porte sur l'échange précédent, tandis que dans l'exemple (16), il renvoie au cotexte gauche. Dans les deux cas,  $S_0$  ne remet pas en cause

la validité de *p*, bien que *S*<sub>0</sub> introduise *S*'<sub>0</sub> comme instance susceptible de valider *p*'. L'emploi de *quoi* marquerait une demande d'explicitation ou de précision de ce que l'interlocuteur vient de dire, ce qui n'est pas le cas dans ces exemples.

Pour les mêmes raisons, l'emploi de *quoi* ne convient pas aux exemples suivants :

(17) on va se faire belle {+1} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) Mali // hein (csd27)

(18) (**hein** +7/ ??quoi / +n'est-ce pas) {0} Matt /// tu es gentille avec les parents (pala\_25-49)

(19) - *Néanmoins, dit Marc*, Juliette pense à quelque chose qu'elle ne nous dit pas /// il n'y a pas que l'émancé qui la tracasse /// {+1} (**n'est-ce** {+6} **pas** / +hein / ??quoi) Juliette (dbm65)

(20) (**n'est-ce** {+6} **pas** -6 / +hein / ??quoi) {0} ma chère /// hier matin dès notre arrivée à Paris nous sommes allés voir monsieur Grandmorin (bth120)

Dans ces exemples, avec *hein*, le locuteur attire l'attention de son interlocuteur, et lui demande son approbation soit sur ce qu'il vient de dire, soit sur ce qu'il va dire. Dans ce cas, *n'est-ce pas* fonctionnerait de manière similaire à *hein*. Néanmoins *n'est-ce pas* convient davantage au contexte où la confirmation de l'interlocuteur importe au locuteur - par exemple, dans le cas où ce dernier n'est pas certain d'avoir l'approbation de la part de l'interlocuteur.

Il est difficile également d'utiliser *quoi* à la place de *n'est-ce pas* dont la syllabe Pa peut se trouver plus bas que la syllabe NeS, comme dans les exemples suivants :

(21) L1 : c'est meilleur de couper comme ça non  
L2 : (**n'est-ce** {-5} **pas** / +hein / ??quoi) (pala12-53)

(22) on se croirait presque dans *Amicalement vôtre* / {0} (**n'est-ce** {-4} **pas** -4 / +hein / ??quoi) Jonathan  
// alors / j'ai une question à te poser (prf191)

Dans ce cas, l'emploi de *n'est-ce pas* ne marque pas une demande d'assentiment. Dans l'exemple (21), la locutrice reprend ce que son interlocuteur vient de dire, l'examine et manifeste son accord : « *ça pourrait être autrement ? non, ça ne peut être autrement, c'est bien ça* », « *comment ça pourrait être autrement ? (ça ne pourrait l'être.)* ». Pour l'exemple (22), la locutrice formule une *fausse* demande d'approbation envers son interlocuteur, puisqu'elle lui impose une affirmation comme si elle répondait à sa place : « *comment vous pouvez ne pas être d'accord avec ça ? (vous ne le pouvez pas.)* ».

Dans le cas où  $S_0$  valide  $p$ , *quoi* ne peut pas fonctionner comme *n'est-ce pas* : dans l'exemple (21), *quoi* marquerait une demande de précision sur ce que l'interlocuteur vient de dire. Concernant l'exemple (22), si *quoi* était attaché de manière intonative au cotexte gauche, cela signifierait que la locutrice impose son point de vue à son interlocuteur. Cet emploi de *quoi* se rapproche de celui de *n'est-ce pas*, bien que celui-ci comporte plus d'interactivité que celui-là.

Contrairement à *quoi*, il est possible d'utiliser *hein* : celui-ci marque un simple accord avec son interlocuteur dans l'exemple (21), et une demande d'approbation sur ce que la locutrice vient de dire dans l'exemple (22).

### 4.2.3. Cas où l'emploi de « n'est-ce pas » est contraint

Nous avons formulé que dans le cas de *n'est-ce pas*,

$S_0$  suppose que  $p$  est valable pour  $S_0^0$  (état initial) et qu'ensuite  $S_0$  remet cette supposition en cause et la vérifie : la valeur  $p$  n'est pas totalement exclue, bien que la valeur  $p$  soit pondérée.

Lorsque la valeur  $p$  est exclue, il est difficile d'employer *n'est-ce pas* :

- 1) avec un prédicat subjectif ou un énoncé de caractère injonctif ;
- 2) avec des expressions telles que *bonne nuit*, *merci* ;
- 3) dans le cas où  $S_0$  étant garant de  $p$  ne remet pas la validité de  $p$  en question.

1) Contrairement à *hein* et *quoi*, il est difficile d'employer *n'est-ce pas* avec un prédicat subjectif tel que *avoir faim*, *savoir*, *croire* ou un énoncé de caractère injonctif comme *allez vite* :

(23) je commence j'ai faim {0} (**hein** +6 / +quoi / ??n'est-ce pas) (csd25)

(24) de toute façon pour moi c'est parfait mais je sais qu'elle va trouver quelque chose à me dire {-2}  
(**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) (pala\_7-50)

(25) donc non /i/ il est: il est très mal parti je crois que c'est vraiment pas le bon {0} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) moi j'ai pas envie de le revoir (csd17)



(26) quand on met du fond teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon ce n'est pas la peine d'en mettre hein mais si vous en mettez j'aimerais bien que vous soyez vivantes {-12} (**hein** +4-3 / +quoi / ??n'est-ce pas) {0} et ne pas avoir / des cadavres ou des gens qui travaillent aux pompes funèbres devant moi (pala\_14-35)

(27) allez vite {-1} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) vous savez vous avez pas beaucoup de temps pour une chambre hein (pala\_41-52)

Dans ce cas,  $S_0$  n'est pas dans une position propre à valider  $p$ , ce qui rend difficile l'usage de *n'est-ce pas*.

Dans le cas d'un prédicat subjectif comme les exemples (23) à (26), l'emploi de *quoi* ne se distingue pas complètement de celui de *hein* ; toutefois le premier donne l'impression que le locuteur s'adresse à lui-même.

Avec un injonctif, l'usage de *quoi* implique qu'il y a une situation contraire : dans l'exemple (27), la locutrice est énervée par la lenteur de l'interlocuteur : « *comment tu peux ne pas te dépêcher ! c'est pas possible !* ». L'emploi de *quoi* indique que la locutrice ne peut dire autre chose que « *allez vite* » et considère que l'interlocuteur n'a pas d'autres choses à faire que se dépêcher.

2) Avec des expressions telles que *bonne nuit*, *merci* qui sont fondamentalement interactives, il est difficile d'employer *n'est-ce pas* :

(28) bonne nuit {-3} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (ccc30dm)

(29) au revoir merci {-2} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (pala\_46-16)

L'utilisation de *n'est-ce pas* donnerait l'impression que le locuteur pose une question sur ce qui ne peut être interrogé. Avec ce type d'expression, la question sur la validité de  $p$  ne se pose pas, ce qui ne convient pas à l'usage de *n'est-ce pas*.

3) L'utilisation de *n'est-ce pas* n'est également pas adéquate dans les exemples suivants, étant donné que  $S_0$  ne remet pas en cause la validation de  $p$  :

- (30) L1 : et qu'est-ce / qu'est-ce que la schizophrénie réellement  
L2 : ben on peut dire que c'est vraiment euh euh / c'est un monde à part ils vivent dans leur monde / ils sont coupés de la réalité /// dissociés enfin bon c'est difficile à expliquer en termes psychiatriques quoi  
L1 : oui  
L2 : il faut s'y connaître un petit peu quand même /// mais c'est une pathologie quand même très sérieuse (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas)  
L1 : hum (l\_infirmiere)
- (31) c'est bon {+1} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) moi je peux rester hein c'est bon (ccc13dh)

Dans ces cas, le locuteur ne prend pas en considération l'avis de l'interlocuteur : dans l'exemple (30), c'est la spécialiste qui donne les explications à l'interviewer ; dans l'exemple (31), le locuteur essaie de convaincre son interlocutrice pour qu'il reste avec elle.

L'emploi de *hein* sert à assurer que l'interlocuteur tient bien compte de l'avis du locuteur. Il est possible ici d'utiliser *quoi* : son usage marque que le locuteur manifeste son point de vue comme s'il était évident, sans forcément se préoccuper de la bonne réception du message par l'interlocuteur.

Il en va de même pour les exemples suivants. Étant donné que S<sub>0</sub> n'est pas dans une position propre à valider *p*, il est difficile d'utiliser *n'est-ce pas*. En revanche cela ne contraint ni l'usage de *hein*, ni de *quoi* :

- (32) ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris 0 {-2} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) {-12} parce que par téléphone c'était pas ça du tout quoi (pala4a3a)
- (33) [...] je passe les journées à faire mais euh euh euh ça m'a un peu me soulé 0 {-3} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) {-1} au bout de: /// [...] (pala4a1a)
- (34) L1 : vous saviez en entrant à l'école que ça va être comme ça  
L2 : oui je savais /// je savais mais c'était que des mots 0 {-3} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) /// (pala1)
- (35) on sait pourquoi on est là: et pourquoi on galère +12 {-10} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) (pala2a)

Dans ces exemples, l'emploi de *quoi* marque que le locuteur, en imposant ce qu'il vient de dire à l'interlocuteur, ne lui laisse pas le choix de juger la véracité du propos, ce qui le distingue donc de l'emploi de *n'est-ce pas*.

Il est possible ici d'utiliser *hein* : cependant avec ce MD, le locuteur chercherait moins à imposer son avis à l'interlocuteur qu'avec *quoi*. Dans le cas de *hein*, le locuteur ne demande

pas forcément un avis à l'interlocuteur à la différence d'avec *n'est-ce pas*, mais le locuteur appelle l'interlocuteur afin de vérifier s'il est de son avis.

Dans le cas de *n'est-ce pas*, la validité de *p* est remise en question, même si *p* est pondéré. En revanche, dans le cas de *hein*,  $S_0$  propose la valeur *p* à  $S''_0$  pour que  $S''_0$  la valide. Avec *quoi*,  $S_0$  présente à  $S''_0$  la valeur *p* comme validée.

Lorsque le marqueur est employé sans cotexte gauche, il est difficile d'utiliser *n'est-ce pas* à la place de *hein* et de *quoi*, comme dans les exemples suivants :

- (36) Chloé : ben quoi ça t'excite pas  
Michel : moyen  
Chloé : (**hein** +3 / +quoi / ??n'est-ce pas)  
Michel : moyen (ccc31d)
- (37) Chloé : /s/ c'est à toi tout ça  
Claude : (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) / {0} ouais (ccc32d)
- (38) Copine : je veux pas aller à l'hôtel  
Al : (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas)  
Copine : je veux pas aller à l'hôtel (ieg38d)
- (39) Dame : mon garçon c'est très cher ça tu sais  
Franck : ah bon c'est c'est combien faut faut compter combien  
Dame : hah au moins deux mille euros  
Franck : (**quoi** +4 / +hein / ??n'est-ce pas) / ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois (ectf18-59-2)

Dans ces exemples, avec *hein*,  $S_0$  marque la présence de la valeur *p*, sans valider son contenu : « j'ai entendu quelque chose ». Cette indication de la présence de *p* peut être considérée par l'interlocuteur comme une demande de répétition, c'est-à-dire une demande d'explicitation de la valeur *p*, tel que dans l'exemple (36). Il est possible également que le locuteur arrive tout seul à se rendre compte de ce qui a été dit, avant que son interlocuteur réagisse, comme dans l'exemple (37). L'emploi de *hein* correspondrait plutôt à une situation où le locuteur n'a pas bien entendu (ou fait semblant) et demande donc une répétition afin de saisir ce qui lui a été dit. En revanche, l'emploi de *quoi* conviendrait plutôt à une situation, où le locuteur surpris par ce qui lui a été dit, refuse d'accepter son contenu et demande à son interlocuteur de le lui expliquer à nouveau.

Dans ces exemples, étant donné que *p* n'est pas remis en question, l'emploi de *n'est-ce pas* n'est pas adéquat. Lorsque *n'est-ce pas* est employé sans cotexte, *p* porte sur ce que

l'interlocuteur vient de dire, comme dans l'exemple (21). Dans ce cas,  $S_0$  remet la validité de  $p$  en question, bien que  $p$  soit pondéré.

### ***4.3. Illustrations des hypothèses - descriptions d'emplois de marqueur***

Dans cette partie, nous illustrerons les caractérisations de marqueurs avec les descriptions d'emplois de chacun d'eux. Nous avons distingué différents cas de figure selon les quatre critères suivants :

- 1) Présence ou absence de cotexte gauche<sup>277</sup> ;
- 2) Contour mélodique du marqueur (plat, montant et descendant) ;
- 3) Contour mélodique de la syllabe qui précède le marqueur - désormais „syllabe Av”- (plat, montant et descendant) ;
- 4) Hauteur relative du marqueur et de la syllabe qui le précède (plus haute, identique et plus basse).

#### **4.3.1. Emplois de « hein »**

Cette partie sera consacrée aux descriptions des divers emplois de *hein*. Nous présenterons les exemples classés selon les quatre critères que nous venons de mentionner. Nous avons constaté que : 1) *hein* peut être précédé ou non d'un cotexte gauche ; 2) *hein* présente un contour plat ou montant mais non descendant ; 3) la hauteur de *hein* peut être plus basse, plus haute ou identique à la hauteur de la syllabe Av :

---

<sup>277</sup> Nous entendons par « cotexte gauche » environnement textuel immédiat qui se trouve à gauche d'un marqueur.

Cotexte gauche	Contour de <i>hein</i>	Contour de la syllabe Av	Hauteur de la syllabe Av et de <i>hein</i>
Avec (4.3.1.1.)	Plat (4.3.1.1.1.)	Plat (4.3.1.1.1.1.)	<i>Av</i> > <i>hein</i>
			<i>Av</i> = <i>hein</i>
			<i>Av</i> < <i>hein</i>
		Montant (4.3.1.1.1.2.)	
	Descendant (4.3.1.1.1.3.)		
	Montant (4.3.1.1.2.)	Plat (4.3.1.1.2.1.)	<i>Av</i> > <i>hein</i>
			<i>Av</i> = <i>hein</i>
			<i>Av</i> < <i>hein</i>
		Montant (4.3.1.1.2.2.)	
		Descendant (4.3.1.1.2.3.)	
Sans (4.3.1.2.)	Plat (4.3.1.2.1.)		
	Montant (4.3.1.2.2.)		
Suivi par <i>que</i> (4.3.1.3.)			
<i>Hein</i> comme schwa (4.3.1.4.)			

Nous verrons que :

- 1) étant précédé d'un cotexte gauche sans pause importante, *hein* porte sur ce cotexte gauche ;
- 2) *hein* porte sur le cotexte droit, lorsque *hein* n'a pas de cotexte gauche ou qu'il est séparé par une pause importante du cotexte gauche ;
- 3) étant employé sans cotexte, *hein* marque l'existence de *p* : le locuteur considère qu'il a entendu quelque chose sans identifier son contenu ;
- 4) le contour de *hein* et sa hauteur sont liés étroitement au degré de l'interactivité : a) le contour montant marque que le locuteur appelle davantage à la réaction de l'interlocuteur par rapport aux contours plats ; b) plus la hauteur est élevée, plus le locuteur considère que son propos a d'importance pour l'interlocuteur.

#### 4.3.1.1. « Hein » employé avec un cotexte gauche

Nous examinerons tout d'abord le cas où *hein* est précédé d'un cotexte gauche sans pause importante. Nous commencerons par le cas de *hein* avec un contour plat (4.3.1.1.1.) et ensuite nous présenterons le cas de *hein* avec un contour montant (4.3.1.1.2.).

#### 4.3.1.1.1. « *Hein* » avec contour plat

Dans le cas où le contour plat porte sur *hein*, la syllabe Av peut avoir un contour plat (4.3.1.1.1.1.), montant (4.3.1.1.1.2.) ou descendant (4.3.1.1.1.3.).

##### 4.3.1.1.1.1. Syllabe Av avec contour plat

Les nombreux exemples font partie du cas où *hein* et la syllabe Av portent un contour plat. Nous les avons alors distingués selon la relation entre la hauteur de *hein* et celle de la syllabe Av : la hauteur de *hein* est-elle plus basse, identique ou plus haute que celle de la syllabe Av.

##### Hauteur de *hein* plus basse que celle de la syllabe Av

Concernant les cas où *hein* se situe plus bas que la syllabe Av, nous les avons classés en trois groupes selon l'intervalle entre les deux syllabes : 1) très grand (7-18DT<sup>278</sup>) ; 2) grand (4-6DT) et 3) petit (1-3DT).

1) La hauteur de *hein* peut être beaucoup plus basse (plus de 9DT) que celle de la syllabe Av. La syllabe Av est accompagnée d'un ton suraigu, alors que *hein* porte un ton bas ou infra-bas<sup>279</sup> :

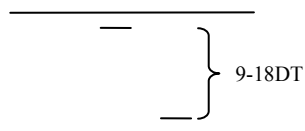


Schéma 1

Prenons d'abord les exemples dans lesquels *hein* n'a pas de cotexte droit :

(40) moi je sais pas mais c'est pas moi {-14} **hein** 0 (ccc11d)<sup>280</sup>

---

<sup>278</sup> DT : demi-ton.

<sup>279</sup> Dans le schéma, le premier trait correspond à la syllabe Av, et le deuxième à *hein*.

(41) ah / ah bon / oh c'est ton problème {-9} **hein** 0 (ccc24d)

Dans l'exemple (40), le locuteur a été soupçonné d'avoir volé un chat ; il importe donc au locuteur de clamer son innocence : ce n'est pas lui qui l'a volé. Concernant l'exemple (41), la locutrice qui s'est rendue compte qu'elle a posé une question indiscrete, essaie de se rattraper, en précisant qu'il s'agit bien du problème de son interlocuteur et non du sien. Dans les deux cas, les intentions du locuteur apparaissent dans l'accentuation sur la syllabe Av avec un ton suraigu qui indique l'« implication du locuteur » (P. Mertens, 2008 : 99).

Ce type de *hein* peut également avoir un cotexte droit :

(42) souvent les chats qui vont là-haut sur le toit ils redescendent par là alors forcément ils passent devant ma fenêtre et s'il était passé par là moi je l'aurais vu ça c'est sûr {-18} **hein** 0 // ah Djamel toi qui habites là-haut tu aurais pas vu un petit chat [...] (ccc11d)

(43) je faisais des livraisons (bruits) fallait des fois monter au sixième étage / c'était dur {-18} **hein** 0 pour une petite fille de quatorze ans (bruits) (la\_fleuriste\_ext1)<sup>281</sup>

(44) quand on met du fond de teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon c'est pas la peine d'en mettre {-13} **hein** 0 {+1} mais si vous en mettez [...] (pala\_14-35)<sup>282</sup>

Dans l'exemple (42), la locutrice insiste sur le fait qu'elle n'a pas vu le chat que son interlocutrice cherche, en précisant qu'elle l'aurait sûrement vu s'il était passé. En ce qui concerne l'exemple (43), la locutrice, fleuriste retraitée, parle de ses souvenirs au travail. Elle insiste sur la dureté du travail lorsqu'elle était très jeune. Dans l'exemple (44), la directrice de l'école hôtelière exige des élèves un maquillage avec de la couleur : si le fond de teint n'est pas coloré, cela n'a pas de sens d'en mettre. Dans tous les exemples, l'implication des locutrices est nette et explique l'accentuation sur la syllabe Av.

Concernant les exemples (42) et (44), *hein* n'est pas lié au cotexte droit du point de vue syntaxique. En revanche, dans l'exemple (43), *hein* se trouve à l'intérieur de la relation prédicative. Toutefois *hein* et son cotexte droit *pour une petite fille de quatorze ans* portent un ton d'« appendice », succession de tons bas non accentués. Cette caractéristique intonative

---

<sup>280</sup> ccc : Film *Chacun cherche son chat* de C. Klapisch.

<sup>281</sup> La\_fleuriste : In *Choix de textes de français parlé*.

<sup>282</sup> pala : Émission télévisée *À l'école des palaces* du 27 février 2006.

indique que cette séquence est mise en arrière-plan informationnel par rapport à l'assertion « cela est dur ». Bien que *hein* ait un cotexte droit, l'information principale est marquée par la partie qui précède *hein*, conformément au ton suraigu sur la syllabe Av.

Dans les exemples cités plus haut, avec ou sans cotexte droit, *hein* porte sur le cotexte gauche. Dans ce dernier, c'est le locuteur qui manifeste son avis, c'est-à-dire que l'énonciateur est l'unique garant du procès ; le coénonciateur n'est pas a priori partie prenante de la validation de *p* ou de *p'*, n'étant pas censé connaître la valeur de *p*.

L'emploi de *hein* marque que l'énonciateur prend en compte la présence du coénonciateur, mais qu'il n'ouvre pas une discussion sur le sujet.

Il n'est pas question de savoir si ce que le locuteur dit est le cas. Prenons l'exemple (42) : la locutrice affirme que c'est sûr ; il est vrai que cette affirmation est adressée à son interlocutrice, mais la locutrice ne cherche pas forcément à avoir une confirmation de sa part, comme si elle considérait qu'il ne puisse y avoir de raison pour que l'interlocutrice ne partage pas son affirmation : d'où le ton bas, voire infra-bas, sur *hein*.

2) Passons au cas où l'intervalle entre la hauteur de la syllabe Av et de *hein* est entre 4 et 6 DT :

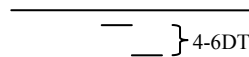


Schéma 2

Dans ce cas, *hein* peut ou non avoir de cotexte droit. Commençons par examiner les exemples où *hein* n'a pas de cotexte droit :

(45) ah ça va on peut jamais compter sur vous {-6} **hein** 0 (ccc6d)

(46) bon c'est pas si grave {-4} **hein** 0 (ccc12d)

(47) ben dites donc c'est sympa {-4} **hein** 0 (ccc15g)

Dans l'exemple (45), la locutrice manifeste sa colère et sa déception envers son interlocutrice qui n'a pas voulu garder son chat. Pour l'exemple (46), le locuteur essaie de consoler son



interlocutrice, en minimisant la gravité de la disparition de son chat. Concernant l'exemple (47), la locutrice est outrée de voir des personnes qui la connaissent faire demi-tour pour ne pas la croiser.

Dans tous les cas, le contexte est conflictuel : l'interlocuteur n'est pas de l'avis du locuteur. Exemple (45), l'interlocutrice ne semble pas d'accord avec la manière dont la locutrice, énervée, généralise ; ce n'est pas parce qu'elle a refusé de garder un chat qu'elle ne rend jamais service à quelqu'un. Cette opposition ne détermine nullement la réalité - il se peut très bien que l'interlocutrice ne soit jamais serviable, mais aussi qu'elle ne puisse pas l'être pour une fois. Ce qui nous importe, c'est que pour que cet énoncé se produise, il faut que le locuteur considère que l'interlocuteur n'est pas de son avis. Autrement dit, cela nécessite des positions opposées entre l'énonciateur et le coénonciateur.

Dans l'exemple (46), l'énoncé se fonde également sur cette opposition. La disparition du chat est un drame pour l'interlocutrice, ce que montre l'emploi de *si* par la locutrice : « ce n'est pas si grave (que tu le penses) ». On retrouve une situation conflictuelle dans l'usage d'une antiphrase dans l'exemple (47) : les comportements des interlocutrices ne sont pas des manifestations de sympathie.

Cette présence d'une situation conflictuelle correspond au ton haut sur la syllabe Av. L'emploi de *hein* permet à l'énonciateur de ramener le coénonciateur dans son camp.

Dans l'exemple suivant, *hein* possède un contexte droit :

(48) j' imagine beau /// gentil respectueux et drôle // mais d'abord beau {-4} **hein** 0 / un beau brun  
ténébreux / typé: euh voilà ouais [...] (csd13)<sup>283</sup>

La locutrice décrit au journaliste le type d'homme dont elle rêve. Selon elle, il doit être beau en premier lieu : dans ce cas, la validité du procès n'est pas discutable pour l'énonciateur. Cette évidence est conforme au ton bas sur la syllabe Av : la locutrice n'attend pas forcément de réaction de la part de son interlocuteur, considérant qu'il est de son avis.

---

<sup>283</sup> csd : Émission télévisée *Ça se discute, jour après jours* du 5 avril 2004.

3) L'intervalle entre la hauteur de la syllabe Av et de celle de *hein* peut être petit (1-3DT) :

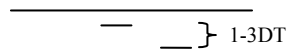


Schéma 3

Dans ce cas, *hein* peut ou non avoir un cotexte droit. Nous distinguerons : a) le cas où la hauteur de la syllabe Av est plus haute que celle de la syllabe qui la précède (ce que nous appellerons désormais „la syllabe Avv”) ; b) du cas inverse, où Av est moins élevée que Avv.

a) Dans les exemples suivants, la hauteur de la syllabe Av est plus élevée que celle de la syllabe Avv :

- (49) Djamel : ah oui comment je suis tombé /// d'un toit quand j'étais petit  
Chloé : tu es tombé d'un toit  
Djamel : ouais mais ça va mieux {-2} **hein** 0 (ccc17d18g)

- (50) ça va te changer {-2} **hein** 0 (pala\_25-28)

Dans l'exemple (49), après avoir affirmé être tombé d'un toit étant petit, le locuteur essaie d'atténuer l'étonnement et l'inquiétude manifestés par l'interlocutrice. Il importe au locuteur de s'assurer que l'interlocuteur saisit le message, ce qui correspond au ton haut sur la syllabe Av, ainsi qu'au petit intervalle entre la syllabe Av et *hein*. L'emploi de *hein* signifie que l'énonciateur présente le procès comme « à partager » par le coénonciateur.

Dans l'exemple (50), la locutrice parle à son fils qui va partir travailler à Londres. Elle pense que le fait d'aller travailler à Londres va le changer. Elle ne cherche pas à imposer son avis, ni à savoir si cela va le changer. Il n'y a pas de raison spécifique pour que l'interlocuteur ne soit pas de son avis. Cela correspond au fait que la syllabe Av est moins accentuée que dans le cas où le locuteur a besoin d'insister sur la validité du procès, et donc que la syllabe Av ne porte pas un ton montant.

En effet, que la syllabe Av soit accompagnée d'un ton haut signifie que la locutrice veut ouvrir la discussion avec son interlocuteur, en cherchant son approbation. L'emploi de *hein* va dans ce sens : sans *hein*, le ton haut sur la syllabe Av impliquerait une intention interactive,

mais l'usage de *hein* avec la hauteur qui reste élevée indique de manière lexicale l'interactivité. Nous entendons par « lexical » le fait que sans *hein* le ton haut sur la syllabe Av manifesterait une intention interactive, mais que la présence de *hein* rend plus claire cette intention.

Ce type de configuration mélodique - le ton haut sur la syllabe Av suivi du ton haut (légèrement plus bas) sur *hein* - est employé également avec des expressions telles que *bonne nuit* ou *merci* :

(51) *bonne nuit* {-3} **hein** 0 (ccc30dm)

(52) *au revoir merci* {-2} **hein** 0 (pala\_46-16)

Dans l'exemple (51), un homme souhaite une bonne nuit à une femme qui passe devant lui dans la rue. Dans l'exemple (52), un serveur remercie des clients qui partent. *Bonne nuit*, *merci* sont des locutions qui s'emploient dans un cadre interactif ; elles sont censées être adressées à l'autre. Le ton haut qui accompagne la syllabe Av et l'usage de *hein* vont dans le même sens : par ces moyens, le locuteur marque sa volonté d'assurer une bonne réception de ses salutations ou de son remerciement par l'interlocuteur.

b) La hauteur de la syllabe Av est moins élevée que la syllabe Avv dans les exemples suivants :

(53) *de toute façon pour moi c'est parfait mais je sais qu'elle va trouver quelque chose à me dire* {-2}  
**hein** 0 (pala\_7-50)

(54) *hé on y va Bel Canto* {-2} **hein** 0 (ccc44d)

Dans l'exemple (53), le locuteur, apprenti valet de chambre, dit au journaliste que la gouvernante va trouver quelque chose à lui dire, même s'il pense avoir fait un ménage parfait. Pour l'exemple (54), le locuteur invite son interlocuteur appelé Bel Canto à partir, vu que celui-ci est en train de discuter avec sa voisine. Dans tous les cas, l'énonciateur ne remet pas en question la validité de p : dans l'exemple (53), le locuteur est quasiment sûr que la personne en question va trouver quelque chose à dire ; dans l'exemple (54), le locuteur n'envisage pas que son interlocuteur n'accepte pas sa proposition.

Le ton bas sur la syllabe Av convient bien pour cette interprétation d'informations jugées évidentes par l'énonciateur.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, dans le cas où la hauteur de *hein* est plus élevée que celle de la syllabe Av, l'énonciateur invite le coénonciateur à faire attention à la valeur p. En revanche, dans le cas où la hauteur de *hein* est plus basse que celle de la syllabe Av, l'énonciateur sollicite moins la réaction du coénonciateur, considérant que sa position est partagée.

Lorsque l'intervalle entre la hauteur de la syllabe Av et de celle de *hein* est petit (1-3DT), *hein* peut être employé avec un cotexte droit :

(55) aller vite {-1} **hein** 0 vous savez vous avez pas beaucoup de temps pour une chambre hein (pala\_41-52)

(56) mais c'est pas loin {-1} **hein** 0 / juste week-end (ccc24g)

(57) Chloé : ah là là je peux pas la saquer celle-là /// j'en ai marre du boulot de con putain

Flo : non mais attends tu es assistante tu peux faire attention /// je veux dire même moi je ne sais pas ce que tu fais

Chloé : oui ben toi tu t'écrases c'est tout {-3} **hein** 0 je peux

Flo : eh ben alors non mais attends elle aussi elle a des problèmes [...](ccc25d26g)

Dans l'exemple (55), la locutrice, gouvernante de l'hôtel, demande à l'interlocuteur de se dépêcher de faire la chambre. Exemple (56), le locuteur essaie de convaincre l'interlocutrice de partir en voyage. Concernant l'exemple (57), Chloé, qui s'est plaint de son chef, refuse d'écouter le conseil de sa collègue de relativiser la situation. Dans ce cas, le raisonnement de la locutrice serait « si je m'exprime, toi tu te forces à ne rien dire, c'est simplement cela (tu n'oses pas t'exprimer, bien qu'il y ait des choses à dire), n'ai-je pas raison ? Je peux (dire ce que je pense, ne pas être d'accord avec elle, etc.) ».

Dans ces exemples, le locuteur considère que l'information est assez importante pour qu'elle nécessite que l'interlocuteur la prenne en compte, ce que montre le ton haut sur la syllabe Av. L'emploi de *hein* avec la hauteur restant haute maintient l'importance de l'information émise par le locuteur à l'interlocuteur.

Bien que *hein* ait un cotexte droit, *hein* porte sur le cotexte gauche. Le cotexte droit de *hein* sert à donner une justification à son cotexte gauche.

### Hauteur de *hein* identique à celle de la syllabe Av

Lorsque la syllabe Av et *hein* ont un contour plat, leur hauteur peut être identique :

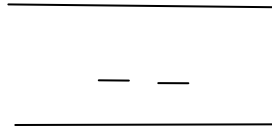


Schéma 4

Comme le montrent les exemples suivants, *hein* peut ou non avoir un cotexte droit, bien qu'il porte sur le cotexte gauche :

(58) /i/ il faut qu'il fasse attention {0} **hein** 0 (ccc38g)

(59) ça l'étonne {0} **hein** 0 / hein tu es habitué (ccc25g)

(60) donc non /i/ il est: il est très mal parti je crois que c'est vraiment pas le bon {0} **hein** 0 moi j'ai pas envie de le revoir (csd17)

Concernant l'exemple (58), la locutrice parle de Djamel qui est monté sur le toit pour attraper un chat. Dans (59), la locutrice remarque que le fait qu'elle parle à son mari décédé étonne Chloé qui la rencontre pour la première fois. Après le premier *hein*, elle demande à son interlocuteur qui la connaît depuis longtemps, de lui confirmer qu'il est habitué. Dans l'exemple (60), la locutrice exprime le fait qu'elle pense que l'homme qu'elle vient de rencontrer ne lui convient vraiment pas, au point qu'elle n'a pas envie de le revoir.

Dans tous les cas, il s'agit d'un jugement de la locutrice : il n'y a que la prise de position de l'énonciateur ; la position du coénonciateur n'est pas prise en considération par l'énonciateur. Cela correspond au fait que la syllabe Av porte un ton infra-bas qui marque une modalité assertive ou péremptoire.

L'emploi de *hein* avec un ton infra-bas signifie que l'énonciateur tient compte de la présence du coénonciateur (d'où la présence de *hein*), mais qu'il ne sollicite pas forcément la réaction de ce dernier (d'où le ton infra-bas). D'où l'impression que le locuteur parle tout seul.

### Hauteur de *hein* plus élevée que celle de la syllabe Av

Lorsque *hein* et la syllabe Av ont un contour plat, la hauteur de *hein* peut être plus élevée que celle de la syllabe Av : 1) avec un grand intervalle de 4 à 6DT ou 2) avec un petit intervalle de moins de 4DT.

1) Dans le cas où la hauteur de *hein* est plus haute que celle de la syllabe Av, c'est-à-dire avec un grand intervalle de 4 à 6DT, la syllabe Av peut se situer plus haut ou plus bas que la syllabe Avv !

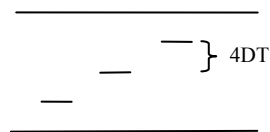


Schéma 5

Pour le premier cas, citons l'exemple suivant :

(61) alors là eux c'est difficile parce que bon ils arrivent toujours / plus ou moins /// bon pratiquement tous en fait {+4} **hein** 0 /// avec euh une séropositivité puis même des sidas déclarés (l\_infirmiere)<sup>284</sup>

Dans cet exemple, l'intervalle entre *hein* et la syllabe Av est de 4DT. L'accent porte sur *tous*. La hauteur des trois syllabes suivantes (en fait *hein*) augmente progressivement :

La locutrice, infirmière, décrit la situation de ses patients. Cet exemple peut être schématisé à l'aide de la grille inspirée du GARS :

parce que bon ils arrivent toujours / plus ou moins /// bon pratiquement tous en fait <b>hein</b> ///	avec euh une séropositivité puis même des sidas déclarés
---	---

<sup>284</sup> In *Choix de textes de français parlé*.

Comme le montre cette grille, *hein* se trouve en fin de reformulation de la modulation du prédicat *arriver avec une séropositivité*. La locutrice emploie d'abord *toujours*, ensuite baisse la hauteur en disant *plus ou moins*, enfin, la remonte un peu en utilisant *pratiquement tous*. L'emploi de *bon* annonce que l'énonciateur va clôturer cette démarche de reformulation ; et celui d'*en fait hein* désigne ce qui est finalement effectif.

*Hein* accompagné d'un ton haut indique que l'énonciateur attire l'attention du coénonciateur sur le fait qu'il a terminé cette reformulation : « c'est ce que je voulais dire finalement ».

L'exemple suivant montre que la syllabe Av est plus basse que celle de la syllabe Avv et de *hein* :

(62) il y en a c'est très bien par contre il y en a un peu descendu c'est sûr que ça tire moins /// c'est moins joli / {+4} **hein** 0 /// {+2} voilà: (pala\_14-35)

La locutrice, directrice d'une école hôtelière, donne des consignes aux élèves sur leurs tenues. Elle exige que les chignons soient en haut de la tête pour qu'ils soient jolis, bien que cela tire davantage. Le fait que *hein* se situe plus haut, de 4DT, que la syllabe Av, ajouté à la présence d'une pause avant *hein* indique que la locutrice attire l'attention des interlocuteurs sur ce sujet avant de conclure. L'emploi de *voilà* avec un ton plus élevé et l'allongement de la dernière syllabe marque la fin du discours.

2) Lorsque la hauteur de *hein* est plus élevée que celle de la syllabe Av avec un petit intervalle (moins de 4DT), la syllabe Av peut se situer plus haut (schéma 6) ou plus bas (schéma 7) que la syllabe Avv<sup>285</sup> :

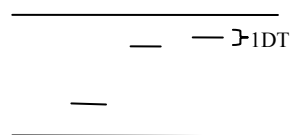


Schéma 6

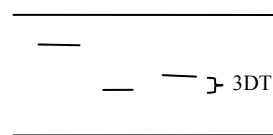


Schéma 7

<sup>285</sup> Dans ces schémas, le dernier trait correspond à *hein* et les deux premiers aux deux syllabes précédentes.

Dans les exemples suivants, la hauteur de la syllabe Av est plus élevée que celle de la syllabe Avv comme dans le schéma 6 :

(63) on va se faire belles {+1} **hein** 0 Mali // hein (csd27)

(64) c'est bon {+1} **hein** 0 moi je peux rester hein c'est bon (ccc13dh)

Dans l'exemple (63), la locutrice invite l'interlocutrice à se faire belles pour aller à la soirée. Exemple (64), le locuteur insiste sur le fait qu'il peut rester avec l'interlocutrice afin de chercher son chat. Cette dernière lui propose de se séparer pour gagner du temps, mais lui semble plus vouloir passer du temps avec elle plutôt que de chercher efficacement le chat.

Dans les deux cas, le fait que le sommet de la hauteur intonative se situe sur *hein* démontre que l'énonciateur met l'accent sur l'importance que le coénonciateur accorde à la valeur *p*, plutôt que sur le contenu de la valeur *p*.

Citons les exemples suivants pour le cas où la hauteur de la syllabe Av est plus basse que celle de la syllabe Avv :

(65) ouais en vélo / un jour où il y a quelqu'un qui m'a prêté un vélo: euh / et je vais vite en vélo {+3} **hein** 0 // et je baisse la tête / et je m'arrête pas: // je m'arrête même pas au feu rouge // ouais / je pourrais faire des courses hein /// [...] (ccc17d18g)

(66) Ronite : ça te convient ou pas ma puce saumon et oui il y a que ça hein  
Malika : saumon mais j'aime pas le foie gras  
Ronite : mais il y a que ça ma puce {+3} **hein** 0 // service de nuit il y a que ça [...] (csd25)

Dans l'exemple (65), le locuteur se vante d'aller vite en vélo et espère épater l'interlocutrice. Pour l'exemple (66), la locutrice explique à l'interlocutrice que l'on ne peut commander autre chose que ce qui est sur la table, même si tout ne lui convient pas. Dans les deux cas, le ton infra-bas sur la syllabe Av marque le caractère péremptoire de l'assertion. *Hein* se situe plus haut que la syllabe Av. Toutefois l'intervalle avec la syllabe Av n'est que de 3DT : la hauteur de *hein* n'est pas très haute. Cet emploi de *hein* signifie que l'énonciateur attire l'attention du coénonciateur sur son affirmation, sans nécessairement attendre de réaction de ce dernier.



#### 4.3.1.1.2. Syllabe Av avec contour montant

Passons au cas où la syllabe Av est accompagnée d'un ton montant, alors que le contour de *hein* est plat :

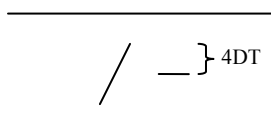


Schéma 8

Dans l'exemple suivant,

(67) Chloé : ouais c'est je sais pas moi je trouve que c'est vraiment la misère de rencontrer les gens comme ça

Mannequin : ah qu'est-ce que vous avez contre les annonces là toutes les deux

Chloé / Flo : ben rien

Mannequin : j'ai rencontré mon mec par annonce c'est pas la honte +7 {-4} **hein** 0 non plus hein (ccc34g)

Chloé et Flo, maquilleuses, parlent des rencontres par annonce ; elles n'y sont pas très favorables. La locutrice, mannequin à qui elles faisaient le maquillage, ne supporte plus de les écouter, car elle a fait sa connaissance de son ami par annonce ; elle manifeste ainsi qu'il n'y a pas de honte à rencontrer les gens de cette façon, même si ça n'est pas l'idéal.

Le ton montant avec un grand intervalle sur la première syllabe de *honte* marque que la locutrice veut convaincre ses interlocutrices et attire leur attention sur ce terme qui est désobligeant pour parler de ce sujet (rencontres par annonce).

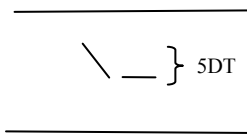
Par ailleurs, le deuxième *hein* porte sur *non plus* qui est accompagné d'un ton descendant suivi d'un ton plat. Cette caractéristique intonative sur *non plus* correspond à l'accentuation sur la seconde partie : « ce n'est peut-être pas idéal, mais ce n'est pas la honte non plus ». L'emploi de *hein* avec un ton plus bas que celui de la syllabe Av (*plus*) indique que l'énonciateur considère que son raisonnement est partageable avec le coénonciateur ; le premier n'appelant pas forcément le dernier, même si sa présence est prise en compte.

#### 4.3.1.1.1.3. Syllabe Av avec contour descendant

Lorsque le contour de *hein* est plat, le contour de la syllabe Av peut être descendant :

- (68) soit il accepte soit il accepte pas -5 {0} **hein** 0 je veux dire il y a pas deux: / deux poids mesures  
hein il a: il accepte et ben voilà il m'accepte avec tout ça avec tout ce qui tourne autour / et puis s'il  
accepte pas ben / salut hein (rire) (csd29)

Dans cet exemple, la hauteur de la syllabe Av descend de 5DT. *Hein* se situe à la même hauteur que la fin du contour de la syllabe Av :



**Schéma 9**

Dans ce cas, la locutrice exprime au journaliste sa position par rapport à l'homme de sa vie : elle ne conçoit que deux possibilités - l'acceptation ou le refus de ce qu'elle est par cet homme ; elle ne veut faire aucune concession envers lui. Cette attitude exclusive apparaît avec le ton descendant du grand intervalle sur la syllabe Av, en l'occurrence *pas*. Le contour de *hein* est plat, ce qui signifie que la locutrice impose son avis à l'interlocutrice sans attendre sa réaction.

#### 4.3.1.1.2. « Hein » avec contour montant

Nous avons examiné jusqu'ici les cas où *hein* est employé avec un cotexte gauche et qu'il est accompagné d'un contour plat. Dans cette partie, nous analyserons les cas où *hein* précédé par le cotexte gauche, porte un contour montant.

Dans ce cas, comme dans les cas de contour plat, la syllabe Av peut avoir un contour plat (4.3.1.1.2.1.), montant (4.3.1.1.2.2.) ou descendant (4.3.1.1.2.3.).

#### 4.3.1.1.2.1. Syllabe Av avec contour plat

*Hein* avec contour montant peut suivre la syllabe Av avec un contour plat. Il peut se situer plus bas, à la même hauteur ou plus haut qu'elle.

#### Hauteur de *hein* plus basse que celle de la syllabe Av

Commençons par les cas où *hein* avec un contour montant débute plus bas que la syllabe Av avec un très grand intervalle :

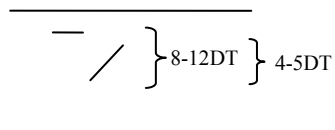


Schéma 10

Par exemple,

(69) il est gras {-8} **hein** +5 / ah il est bien trop gros (ccc7d)

(70) quand on met du fond de teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon ce n'est pas la peine d'en mettre hein mais si vous en mettez j'aimerais bien que vous soyez vivantes {-12} **hein** +4-3 {0} et ne pas avoir / des cadavres ou des gens qui travaillent aux pompes funèbres devant moi (pala\_14-35)

Dans l'exemple (69), la locutrice parle du chat de l'interlocutrice. Cet emploi de *hein* avec un contour montant signifie que la locutrice attend la réaction de l'interlocutrice - « vous vous en rendez bien compte ? » - cela le distingue du cas où *hein* porte un contour plat.

Concernant l'exemple (70), le professeur de l'école hôtelière donne des consignes à ses élèves sur le maquillage: si elles se maquillent, elles doivent montrer qu'elles sont vivantes. Cet emploi de *hein* sert à attirer l'attention des interlocutrices sur ce qui a été dit précédemment et qui va être étayé par la suite.

*Hein* avec un contour montant peut commencer plus bas de 3 ou 4DT que la syllabe Av :

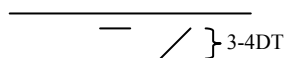


Schéma 11

Pour ce cas, nous pouvons citer les exemples suivants :

- (71) Chloé : mais tu connais toutes les vieilles du quartier en fait toi  
Djamel : ouais mais même des jeunes {-3} **hein** +3 (ccc17d18g)  
(72) moi j'ai déjà fait Boulogne-Bastille en moins d'une heure {-4} **hein** +4 (ccc17d18g)

Dans les deux exemples, la syllabe Av est accentuée et suivie par l'emploi de *hein* avec un ton montant. Cette caractéristique intonative converge avec le contexte : l'énonciateur se vante de connaître toutes les femmes du quartier, exemple (71), et de pouvoir aller vite en bicyclette (moins d'une heure entre Boulogne et Bastille), exemple (72).

Dans le premier cas, le locuteur apporte une rectification au point de vue de son interlocutrice : « je connais non seulement les dames âgées comme tu viens de le dire, mais aussi des jeunes filles ». Dans le deuxième cas, le locuteur donne une information qu'il pense être surprenante pour son interlocutrice. Dans les deux cas, le locuteur envisage d'impressionner l'interlocutrice, en parlant de lui-même, ce à quoi correspond l'emploi de *hein* avec un ton montant : l'attente de la part du locuteur d'une réaction de l'interlocutrice est plus forte que dans le cas où le contour de *hein* est plat.

### Hauteur de *hein* identique à celle de la syllabe Av

Lorsqu'il porte un contour montant, *hein* peut commencer à la même hauteur que la syllabe Av :

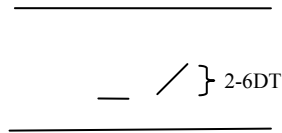


Schéma 12

Dans ce cas, il est possible que *hein* ait ou non un cotexte droit. Commençons par le cas où *hein* n'a pas de cotexte droit. Comme dans les autres cas, le contour montant implique plus d'interactivité que le contour plat et le degré d'interactivité augmente selon l'intervalle : plus il y a d'intervalle, plus il y a d'interactivité. Par exemple, dans l'exemple (73), la montée de *hein* est de 6DT, alors que dans les exemples (74) et (75), elle est de 2DT :

(73) je commence j'ai faim {0} **hein** +6 (csd25)

(74) L1 : et qu'est-ce / qu'est-ce que la schizophrénie réellement

L2 : ben on peut dire que c'est vraiment euh euh / c'est un monde à part ils vivent dans leur monde / ils sont coupés de la réalité /// dissociés enfin bon c'est difficile à expliquer en termes psychiatriques quoi

L1 : oui

L2 : il faut s'y connaître un petit peu quand même /// mais c'est une pathologie quand même très sérieuse **hein** +2 (l\_infirmiere)

L1 : hum

(75) c'est pas mon chat {0} **hein** +2 (ccc14gh)

Dans l'exemple (73), la locutrice impatiente prévient son interlocutrice qui est son amie, qu'elle commence à manger sans l'attendre ; pourtant selon la coutume, on attend normalement son invitée, mais la locutrice a tellement faim qu'elle se permet de commencer. Le ton infra-bas sur la syllabe Av marque qu'elle manifeste catégoriquement sa faim. L'emploi de *hein* avec un ton montant et un grand intervalle indique qu'elle appelle l'interlocutrice, afin que celle-ci tienne bien compte de ce qu'elle lui dit. Il ne s'agit pas d'une demande d'approbation ou de confirmation, car *hein* porte sur un prédicat subjectif : le coénonciateur ne peut juger la véracité du procès. Mais l'usage de *hein* marque la demande faite au coénonciateur de prendre en considération la valeur *p*.

Comparé à cet exemple, lorsque *hein* porte un ton montant avec un petit intervalle, le locuteur considère qu'obtenir une réaction de l'interlocuteur n'est pas primordial. Dans l'exemple (74), la locutrice, infirmière, répond à une question de son interlocutrice l'interrogeant sur son métier. C'est la locutrice qui fournit un renseignement à son interlocutrice sur la schizophrénie. Cet énoncé s'inscrit dans un cadre interactif où la locutrice attend la réaction de son interlocutrice ; la suite du dialogue montre en effet que l'interlocutrice réagit. Toutefois cette réaction ne reste avant tout qu'un signe d'écoute ; elle est moins significative que dans l'exemple (73) où elle traduit que l'interlocutrice accepte la demande de la locutrice.

Il en va de même pour l'exemple (75). Dans ce cas, le locuteur est en train de coller une annonce au sujet d'un chat disparu ; il précise à l'interlocuteur qui le regarde de manière curieuse, que ce n'est pas son chat. Le locuteur s'adresse à l'interlocuteur pour esquiver son regard inquisiteur, plutôt que pour l'informer. En effet, il n'est pas si important que celui-ci sache à qui appartient le chat.

Dans l'exemple suivant, *hein* avec contour montant de 2DT, commence à la même hauteur que la syllabe Av, et il est employé avec un cotexte droit :

- (76) [...] c'est pas les chignons en bas de la tête c'est pas les chignons de mère Poular / {0} **hein** +2 {-2}  
vous ne ressemblez pas à des petites vieilles de Bécassine le chignon est là-haut c'est un chignon  
danseuse mesdemoiselles (pala\_14-35)

La locutrice, professeur de l'école hôtelière, définit ce que doit être et ne pas être un « bon » chignon. *Hein* accompagné d'un contour montant - bien que l'intervalle soit de 2DT - sert à attirer l'attention de l'interlocuteur sur ce qui a été dit précédemment, afin de mieux pouvoir le reformuler par la suite.

### **Hauteur de *hein* plus élevée que celle de la syllabe Av**

L'exemple suivant montre que *hein* avec contour montant commence plus haut de 10DT que la syllabe Av, et qu'il y a une pause longue entre ces deux syllabes :

- (77) Chloé : mais euh c'est mes copines vous voulez que je leur présente  
Véra : oui enfin bon /y/ une autre fois parce que là j'ai: on doit voir des choses avec Catherine alors  
euh /// {+10} **hein** +4 {-1} une autre fois je vais voir avec plaisir  
Chloé : au revoir (ccc37d)

Véra refuse de façon diplomatique la proposition de Chloé, en lui expliquant qu'elle est occupée et en repoussant à une autre fois son offre ; elle ne semble pas intéressée de faire connaissance avec ces personnes. L'usage de *hein* avec un ton montant signifie « vous me comprenez ? » ; *hein* reprend la valeur *p* - une autre fois parce qu'on doit voir des choses avec Catherine alors (je ne peux pas les voir) - et exprime la demande d'assentiment adressée au coénonciateur, pour mieux insister par la suite sur *une autre fois* (je vais voir si je le pourrai).

#### 4.3.1.1.2.2. Syllabe Av avec contour montant

Passons au cas où le ton montant porte sur la syllabe Av et sur *hein* :

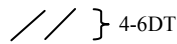


Schéma 13

par exemple,

- (78) Chloé : pourquoi je suis toute seule Michel  
Michel : /m/ je sais pas /// tu as trop peur des mecs /// c'est pas par hasard si tu partages ton appart  
avec un pédé +6 {-4} **hein** +2 /// pourquoi tu traînes toujours avec des pédés (ccc31h)
- (79) Chloé : ah ça va on peut jamais compter sur vous hein<sup>286</sup>  
Concierge : ben non /// faut se faire une raison +4 {-4} **hein** +4 (ccc6d)

Dans l'exemple (78), le locuteur essaie de réfléchir à la raison pour laquelle l'interlocutrice n'a pas de copain : selon lui, elle a peur de fréquenter des hommes, cela expliquera qu'elle habite et « traîne » toujours avec un homosexuel. Le ton montant avec un grand intervalle sur la deuxième syllabe de pédé signifie que le locuteur invite « l'interlocuteur à donner un commentaire ou à confirmer ce qui vient d'être dit » (P. Mertens, 2005 : 69). De plus, l'emploi de *hein* avec un ton montant, bien que l'intervalle soit plus petit que celui de la syllabe Av, va dans le même sens ; le locuteur demande à l'interlocutrice une confirmation de l'avis qu'il vient d'émettre : « tu ne penses pas comme moi ? ».

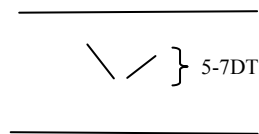
---

<sup>286</sup> Concernant l'emploi de ce *hein*, voir l'exemple (45).

L'exemple (79) montre que la locutrice fâchée à son tour contre l'interlocutrice lui explique qu'il faut qu'elle s'adapte à la situation. Comme dans l'exemple précédent, le ton montant sur la syllabe Av et sur *hein* manifeste une demande de confirmation, ce qui signifie dans ce contexte conflictuel.

#### 4.3.1.1.2.3. Syllabe Av avec contour descendant

Lorsque *hein* porte un contour montant, la syllabe Av peut avoir un contour descendant :



**Schéma 14**

Dans les exemples suivants, après la chute de 5 à 7DT sur la syllabe Av, le contour de *hein* commence à la même hauteur que la fin du contour de la syllabe Av :

(80) oui: / et il fait beau aujourd'hui: -7 {0} **hein** +6 /// ah c'est agréable ce temps-là (ccc20gh)

(81) par ailleurs /// euh /// quand il s'agit /// de euh /// bon d'écrire par exemple un texte quel qu'il soit la consigne peu importe /// chacun dans le groupe / théoriquement -5 {0} **hein** +5 bien sûr euh ça je parle de la théorie // va avancer // euh /// une solution /// bon si des solutions ne se si euh les solutions sont contradictoires il va falloir argumenter (réflexions)<sup>287</sup>

Dans l'exemple (80), la locutrice téléphone à l'interlocutrice pour l'informer qu'elle *n'a pas* de nouvelles de son chat disparu ; la locutrice, une dame âgée et qui s'ennuie désire plutôt bavarder avec quelqu'un que donner des renseignements sur le chat. D'ailleurs elle n'a rien à dire sur le chat. Le fait de parler compte plus pour la locutrice que le contenu de la conversation : elle commence justement à parler de la météo.

Le ton descendant avec un grand intervalle qui porte sur la syllabe Av sert à attirer « l'attention sur un point précis de l'énoncé » (P. Mertens, 1997 : 39). Dans cet exemple, l'intérêt de la locutrice se focalise sur le moment de la conversation (*aujourd'hui*). Cette

---

<sup>287</sup> In *Choix de textes de français parlé*.



caractéristique intonative n'appelle pas d'interaction. En revanche, l'emploi de *hein* avec contour montant indique que la locutrice veut s'assurer que l'interlocutrice suit bien ce qu'elle est en train de lui dire.

Concernant l'exemple (81), la locutrice, professeur de lettres dans un lycée, explique à l'interviewer le fonctionnement d'un travail de groupe. Cet énoncé peut être schématisé à l'aide d'une grille inspirée de GARS :

par ailleurs quand il s'agit de	bon d'écrire par exemple un texte quel qu'il soit la consigne peu importe
chacun dans le groupe	théoriquement <b>hein</b>
	bien sûr ça je parle de la théorie
	va avancer une solution

Dans cet énoncé, *hein* porte sur *théoriquement* qui est commenté par la suite (*bien sûr ça je parle de la théorie*). Cette partie - de *théoriquement* jusqu'à *théorie* - constitue comme une incise par rapport à la relation prédicative <chacun dans le groupe - avancer une solution>.

Comme dans l'exemple (80), le ton descendant avec un grand intervalle sur la syllabe *Av* signifie que la locutrice insiste sur son propre commentaire - le fait qu'elle parle en effet de la théorie. L'emploi de *hein* avec un ton montant indique que la locutrice demande à l'interlocutrice de bien saisir ce dont elle parle.

#### 4.3.1.2. « Hein » employé sans cotexte gauche

Les analyses ci-dessus (4.3.1.1.) portent sur les cas où *hein* possède un cotexte gauche. Nous examinerons dans la partie qui suit les cas où *hein* n'a pas de cotexte gauche : cas où ce MD peut également avoir un contour plat (4.3.1.2.1.) ou montant (4.3.1.2.2.).

##### 4.3.1.2.1. « Hein » avec contour plat

Dans les exemples suivants, *hein* est employé sans cotexte gauche et avec contour plat :

- (82) Djamel : à demain  
Chloé : ben oui demain  
Djamel : **hein** 0  
Chloé : oui (ccc23g)

- (83) Gisèle : ça l'étonne hein / hein tu es habitué  
Djamel : oui  
Gisèle : **hein** 0 (ccc25g)

- (84) Chloé : /s/ c'est à toi tout ça  
Claude : **hein** 0 / {0} ouais (ccc32d)

Dans l'exemple (82), le locuteur insiste pour confirmer qu'ils se voient demain. L'emploi de *hein*, bien qu'avec un contour plat, signifie que l'énonciateur demande encore une fois une validation de *p* : « c'est bien demain qu'ils se revoient ».

Concernant l'exemple (83), considérant que son interlocuteur est habitué au fait qu'elle parle à son mari décédé, la locutrice lui demande de le confirmer à nouveau ; avec *hein*, elle reprend la réponse favorable de son interlocuteur : « c'est bien ce que j'ai pensé ». L'usage de *hein* avec contour plat marque l'existence de la valeur *p* sans solliciter une réaction de l'interlocuteur. Comme dans l'exemple (82), la valeur *p* correspond à ce qui a été confirmé précédemment par l'interlocuteur, c'est-à-dire le fait qu'il connaît ses habitudes.

Dans l'exemple (84), étonnée par la quantité d'affaires, Chloé demande à Claude si tout lui appartient ; celui-ci répond à cette question par « *hein ouais* ». L'emploi de *hein* marque que le locuteur a pris acte que son interlocuteur avait dit quelque chose sans s'intéresser particulièrement au contenu de ce qui a été dit. Dans cet exemple, il a fini par saisir le contenu de la question et répond par l'affirmative « *ouais* ».

#### 4.3.1.2.2. « *Hein* » avec un contour montant

Lorsque *hein* n'a pas de cotexte gauche, son contour peut être montant :

- (85) Chloé : ben quoi ça t'excite pas  
Michel : moyen  
Chloé : **hein** +3  
Michel : moyen (ccc31d)
- (86) **hein** +7 {0} Matt /// tu es gentille avec les parents (pala\_25-49)
- (87) ça l'étonne hein / {+4} **hein** +4 {-5} tu es habitué (ccc25g)

Dans l'exemple (85), il est possible que la locutrice n'ayant pas entendu la réponse de l'interlocuteur demande de répéter ; il se peut également qu'elle ait été tellement surprise et déçue qu'elle fasse semblant de ne pas avoir compris, ou peut-être marque-t-elle simplement

son étonnement et sa déception. Dans tous les cas, l'emploi de *hein* manifeste l'existence du « dit » de l'interlocuteur, c'est-à-dire la présence de la valeur *p*. Le ton montant sur *hein* indique que la locutrice invite l'interlocuteur à réagir au fait qu'elle reconnaisse qu'il ait répondu mais sans avoir réellement compris ou voulu comprendre sa réponse. Il s'agit plutôt d'une reconnaissance de l'existence du « dit » par l'interlocuteur que d'une question visant le sens de ce qu'il a dit.

Dans cet exemple, l'interlocuteur répète la même chose d'une voix plus forte ; soit parce qu'il considère qu'elle ne l'a pas entendu, soit parce qu'il insiste malgré son étonnement « quoi que tu penses, c'est ça ce que je pense ».

Concernant l'exemple (86), le locuteur, après avoir appelé sa sœur cadette Matt, il lui demande d'être gentille avec leurs parents pendant qu'il est en Angleterre. L'emploi de *hein* avec le ton montant permet au locuteur de signifier qu'il envisage une interaction avec la personne à qui il s'adresse.

On peut interpréter de la même manière l'exemple (87). La locutrice constate d'abord que le fait qu'elle parle à son mari décédé étonne une de ses interlocuteurs ; elle appelle alors l'autre personne et lui demande si elle y est habituée. En utilisant *hein*, la locutrice force cette autre personne à entrer dans l'interaction. Cet emploi de *hein* avec le ton montant exprime l'existence de la valeur *p* à valider par le coénonciateur. Le contenu de cette valeur sera précisé par le cotexte droit de *hein*.

#### 4.3.1.3. « Hein » suivi par « que »

*Hein* peut être suivi par le subordonnant *que*. Toutefois l'absence de *hein que* dans les supports sonores que nous avons analysés nous conduit à travailler sur les discours oraux dans les textes écrits. Néanmoins, il nous semble que la variation intonative des énoncés commencés par *hein que* n'influence pas radicalement l'interprétation de ces énoncés.

Dans le cas de *hein que P*, l'énonciateur prévient, en employant *hein*, le coénonciateur qu'il doit valider la valeur *p* qui sera précisée dans *P*. Le subordonnant *que* représente, selon A. Culioli, « l'acte assertif du  $S_0$ , origine de toute énonciation » (t2 : 50, t3 : 119). Avec *hein que*

*P*, ce qui est à valider pour le coénonciateur est précisé lexicalement (l'usage de *que*), à la différence de cas où *que* n'est pas présent : l'exemple (87) - *hein tu es habitué*.

Nous verrons plus loin que l'usage de *hein que* donne l'impression que le locuteur veut absolument avoir une réponse positive - de façon quasi brutale même -, ce qui est dû au fait que l'emploi de *hein que* prive le coénonciateur de la possibilité de valider la valeur *p*.

Dans les exemples suivants, le locuteur demande l'approbation de son interlocuteur sur le procès cité par *que* :

- (88) Une dame appelle Paul : « Quand tu sors avec Sacha, **hein que** t'es fier comme un pape ? » Le visage ridé de Paul se fend d'un large sourire. (*Ouest France*, le 22 novembre 2004)
- (89) [...] J'attends la rencontre miraculeuse. Je dis que j'aime ma solitude. C'est la vérité... Mais je me déglingue ; les boîtes de conserve, je ne les fais même plus chauffer, je ne les vide plus dans une assiette. J'ai affreusement maigri ces dernières années. **Hein que** je suis affreuse ? Faudra que je pense à inviter des gens à manger... Je dis n'importe quoi. Parce que, en fait... en fait... j'ai besoin de manger avec quelqu'un qui a besoin de manger avec moi. [...] (C. Baker, 1982 : 182)

L'exemple (88) est tiré d'un article de presse qui parle d'un chien d'accompagnement social, nommé Sacha, présent dans la maison de retraite ; depuis son arrivée, il y est très apprécié, étant donné qu'il offre beaucoup de bonheurs aux personnes âgées. Dans cet exemple, la locutrice demande à l'un d'eux de lui confirmer qu'il est fier comme un pape, lorsqu'il sort avec ce chien.

Dans l'exemple (89), une femme raconte sa solitude au narrateur. Elle lui demande de l'approuver quand elle affirme être affreuse. Puis elle continue de parler, sans attendre de réponse.

Ces deux exemples montrent qu'avec *hein*, le locuteur prévient l'interlocuteur qu'il va dire quelque chose que celui-ci doit prendre en compte ; ceci est noté par l'utilisation de *que*. L'emploi de *hein que P* signifie que l'énonciateur demande au coénonciateur de valider la valeur *p* : « dis-moi oui sur P ». La validation de *p* par le coénonciateur sert à renforcer la position de l'énonciateur dans la mesure où le coénonciateur devient un témoin.

Dans l'exemple (90), le locuteur parle de son chien, Le Duc :

(90) - Il a quel âge votre chien ?

- Treize ans... C'est vieux, hein ! Moi j'en ai soixante-dix-huit, j'aurais voulu mourir avant lui. C'est la course contre la montre, à nous deux ; **hein que** c'est vrai Le Duc ? S'il meurt avant moi, je ne vaudrai pas cher, c'est moi qui vous le dis... C'est tout ce qui me reste, mon chien. (C. Baker, 1982 : 83)

À mi-discours, il s'adresse à son chien comme pour lui demander de le soutenir. Engager une tierce personne (bien qu'elle soit un chien) permet au locuteur de donner plus d'objectivité et de crédibilité à son propos.

La demande du locuteur peut être pressante et impérative dans le cas où l'approbation de l'interlocuteur lui importe, comme dans les exemples suivants :

(91) Le cambrioleur se laisse maîtriser. « **Hein, que** je vous ai même donné ma carte d'identité ? » Le locataire de la maison acquiesce. (*Ouest France*, 16 février 2005)

(92) Elle ne voudrait pas l'[=sa fille] effrayer et elle condamne sa belle-mère qui ne s'en prive pas : « Elle lui disait : « fais attention, il y a un homme là ». Ce ne sont pas des choses à dire aux enfants. Parfois, quand elle montre, elle vient me demander : « **hein** maman, **qu'il** n'y a pas de méchants hommes » ? Et je vois qu'elle n'est pas sûre... elle attend que je lui dise : « non, il n'y en a pas ». Alors elle est soulagée... [...] Une fois, sans penser que ça l'effrayait, je lui en avais raconté une [histoire] où des loups venaient dormir sous le lit d'une petite fille. Ça l'a frappée. De suite après, elle me disait tout le temps : « **hein, que** ce n'est pas vrai qu'il y a des méchants loups » ? Pour ça, elle est un peu comme moi... » (A. Husquinet, 1963 : 256)

L'exemple (91) est tiré d'un article de journal qui parle d'un cambrioleur gravement malade ; au tribunal correctionnel, il veut prouver qu'il n'a pas résisté au locataire de la maison qu'il cambriolait. Il lui importe dans ce cas d'obtenir l'approbation de l'interlocuteur afin d'affaiblir la charge.

L'exemple (92) est un extrait du cas clinique de la relation entre mère et fille. La mère parle au médecin de l'anxiété de sa fille. Au moment de ses « crises » d'angoisse, cette dernière exige (traduit pas *hein, que...*) que sa mère lui affirme qu'il n'y a pas de méchants hommes ou de méchants loups présents.

L'exemple suivant témoigne d'une certaine violence langagière impliquée par l'usage de *hein que* : le locuteur ne veut pas laisser l'interlocuteur répondre librement :

(93) On demande à un vieux monsieur s'il est bien, ici. C'est une question idiote. Le directeur dicte sa réponse : « **Hein que** vous êtes bien, ici, monsieur C. ? » (*L'Express*, 25 septembre 2003)

Cet exemple est issu d'un journal qui traite des problèmes en maison de retraite. Le journaliste pose des questions à un résident ; et comme il le décrit, « le directeur dicte sa réponse », voulant éviter ainsi que le résident raconte au journaliste les points négatifs de son établissement.

#### 4.3.1.4. « Hein » comme schwa

Avant de terminer la partie 4.3.1., nous signalons qu'il n'est pas toujours évident de distinguer *hein* du schwa (ou E caduc) qui « sert de “bourre” phonétique, pour faciliter l'articulation » (P. R. Léon, 1992 : 142) :

- (94) moi j'aurais bien voulu aller le soir à la sortie du cimetière pour récupérer les sous mais / c'était pas mon rôle **hein** / mais enfin j'aimais bien mon métier (la\_fleuriste)
- (95) mais quand j'avais des commandes de bien bonne heure / qu'il y avait pas de métro ben je partais à pied dans les rues / alors comme j'avais des sous dans mon sac // j'avais peur **hein** / alors ben / qu'est-ce que je faisais je marchais ai milieu de la rue (la\_fleuriste)
- (96) et ben je t'embrasse à samedi **hein** bonne soirée au revoir (csd15)

Dans ces exemples, la courbe de „hein” n'apparaît pas dans le prosogram. Or, ce „son” a été reconnu comme *hein* par les transcripteurs pour les exemples (94) et (95), comme nous le constatons dans la transcription faite par K. Lajara et revue par G. Bertuzzi (C. Blanche-Benveniste et al., 2002). Bien que nous défendions l'idée que *hein* n'est pas un simple bruit, nous ne pouvons nier complètement l'existence de cas où il est difficile de faire la distinction entre *hein* et un simple E caduc.

#### 4.3.2. Emplois de « quoi »

Dans cette partie, nous présenterons divers emplois de *quoi*. Comme pour *hein*, nous avons classé les exemples selon quatre grands critères : 1) la présence ou l'absence de contexte gauche ; 2) le contour intonatif de *quoi* - plat, montant ou descendant - ; 3) le contour de la syllabe qui précède *quoi* (désormais syllabe Av) ; 4) la hauteur de *quoi* par rapport à celle de la syllabe Av - plus basse, identique ou plus haute, comme le résume le tableau suivant :

Cotexte gauche	Contour de <i>quoi</i>	Contour de la syllabe Av	Hauteur de la syllabe Av et de <i>quoi</i>
Avec (4.3.2.1.)	Plat (4.3.2.1.1.)	Plat (4.3.2.1.1.1.)	$Av > \textit{quoi}$
			$Av = \textit{quoi}$
			$Av < \textit{quoi}$
		Montant (4.3.2.1.1.2.)	
		Descendant (4.3.2.1.1.3.)	
Sans (4.3.2.2.)	Montant (4.3.2.1.2.)		
	Plat (4.3.2.2.1.)		
	Montant (4.3.2.2.2.)		
	Descendant (4.3.2.2.3.)		

Dans le cas de *quoi*, le contour montant peut accompagner *quoi*, mais cette possibilité est plus limitée que dans le cas de *hein*. Contrairement à *hein*, *quoi* employé sans cotexte gauche peut avoir un contour descendant, bien que ce cas soit plutôt marginal.

Nous verrons que :

1) dans tous les cas - sans dépendre de la présence ou de l'absence du cotexte droit -, *quoi* porte sur le cotexte gauche ou le contexte gauche, à la différence de *hein*. Cette portée à gauche correspond à l'absence de pause entre *quoi* et la syllabe Av.

2) comme dans le cas de *hein*, le contour de *quoi* et sa hauteur reflètent le degré d'interactivité : a) avec le contour montant, le locuteur appelle davantage l'interlocuteur à réagir en comparaison d'avec les contours plats ou descendants ; b) plus la hauteur est haute, plus le locuteur considère que son propos est important pour l'interlocuteur.

#### 4.3.2.1. « Quoi » employé avec un cotexte gauche

Commençons par le cas où *quoi* est précédé par un cotexte gauche. Dans ce cas, son contour peut être plat (4.3.2.1.1.) ou montant (4.3.2.1.2.).

##### 4.3.2.1.1. « Quoi » avec un contour plat

Dans le cas où le contour intonatif de *quoi* est plat, la syllabe Av peut avoir un contour plat (4.3.2.1.1.1.), montant (4.3.2.1.1.2.) ou descendant (4.3.2.1.1.3.).

#### 4.3.2.1.1.1. Syllabe Av avec un contour plat

Lorsque *quoi* et la syllabe Av portent un contour plat, la hauteur de *quoi* peut être plus basse, identique ou plus élevée que celle de la syllabe Av, ce qui est commun avec le cas de *hein*.

##### Hauteur de « quoi » plus basse que celle de la syllabe Av

Lorsque la hauteur de *quoi* est plus basse que celle de la syllabe Av, l'intervalle entre ces deux syllabes peut être très grand (7-18DT), grand (4-6DT) ou petit (1-3DT).

1) Commençons par le cas où l'intervalle entre la syllabe Av et *quoi* est très grand et que le contour de ces syllabes est plat :

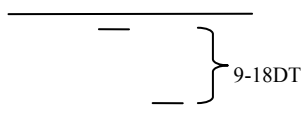


Schéma 15

Nous pouvons citer pour ce cas les exemples suivants :

(97) L1 : là tu es pas sûr de rester:

L2 : ben là tout de suite non /// là tout de suite non /// donc: /// ça crée un petit peu: euh /// ça me met un petit peu la pression {-12} **quoi** 0 (pala4a2a)

(98) Flo : en ben alors non mais attends elle aussi elle a des problèmes je veux dire il paraît que son mec n'arrête pas de la tromper en ce moment si tu crois que c'est facile

Chloé : je m'en fous de son mec attends c'est quoi cette histoire

Flo : d'accord mais tu t'en fous de tout {-12} **quoi** 0 {+2} tu as vu comment tu es habillée (ccc26g)

(99) Claude : tu es en voyage

Chloé : pardon

Claude : tu es en voyage / tu visites Paris

Chloé : ah non non non non j'habite ici // tiens

Claude : ah oui / chez Michel

Chloé : ben ben oui // ben on partage le loyer {-10} **quoi** 0 (ccc32)

Dans ce cas, la syllabe Av est accompagnée d'un ton haut (exemples (97) et (99)) ou d'un ton suraigu (exemple (98)), tandis que la hauteur de *quoi* est beaucoup plus basse que celle de la syllabe Av.



Concernant l'exemple (97), le locuteur explique à son interlocuteur qu'il n'est pas sûr de pouvoir rester travailler dans le restaurant, étant donné que son manque de compétence en anglais pose d'importants problèmes pour lui et pour l'employeur. Ce dernier lui a fait comprendre la nécessité de faire beaucoup de progrès en anglais, ce qui lui a mis la pression. Dans ce cas, le locuteur commence à dire « ça crée un petit peu » sans pouvoir terminer et finit par dire « ça me met un petit peu la pression ». *Quoi* portant sur cette deuxième partie marque la fin de la reformulation : en utilisant *quoi*, le locuteur clôture sa mise en mots, même si elle n'est pas forcément satisfaisante.

Dans l'exemple (98), Flo est irritée contre Chloé qui néglige tout ces derniers temps. L'emploi de *quoi* signifie le sentiment de lassitude de la locutrice et le fait qu'elle ne puisse pas dire autre chose que « tu t'en fous de tout ». La locutrice s'explique par la suite en donnant un exemple : Chloé est habillée n'importe comment.

En ce qui concerne l'exemple (99), Claude, nouvel ami intime de Michel, arrive pour la première fois dans l'appartement de Michel et de Chloé, mais Michel est absent ; devant l'étonnement de Claude quant à sa présence, Chloé lui explique, pour le rassurer, qu'elle est en colocation et non en concubinage avec Michel. L'usage de *quoi* signifie que la locutrice exclut toutes autres interprétations que « on partage le loyer ».

Dans tous les cas, le locuteur est convaincu de ce qu'il dit, d'où l'accentuation de la syllabe Av. L'emploi de *quoi* avec un ton bas signifie que ce qu'il vient de dire est „son dernier mot” : l'énonciateur prend en compte la présence du coénonciateur sans appeler sa réaction, comme s'il supposait que la validité de *p* était évidente pour ce dernier.

2) Passons au cas où l'intervalle entre la syllabe Av et *quoi* se situe entre 4 et 6DT :

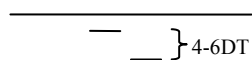


Schéma 16

Dans les exemples suivants, *quoi* se trouve à l'intérieur de la relation prédicative :

(100) on leur rend visite on les aide euh dans leur démarche et ils en ont à faire {-5} **quoi** 0 {-2} pour les points de vue administratifs /// (l\_infirmiere)

(101) [...] dans le quand tu es: quand tu es dans le speed du service ou quoi c'est un peu casse-pieds {-4} **quoi** 0 {+2} pour toi et pour eux hein parce que: (pala4a1a)

Dans l'exemple (100), l'infirmière raconte son activité professionnelle ; elle aide les patients dans leurs démarches administratives : ils ont beaucoup de travail à faire sur ce point.

Concernant l'exemple (101), la locutrice donne son avis à son ami qui a des difficultés linguistiques au travail ; ce dernier n'a pas suffisamment de compétence en anglais afin d'exercer son travail de restaurateur. Selon elle, bien que les Anglais soient patients envers quelqu'un qui ne maîtrise pas leur langue, un niveau insuffisant pose malgré tout des problèmes, non seulement pour son ami, mais aussi pour les clients et les collègues.

Dans les deux cas, la syllabe Av est accentuée : le locuteur insiste sur le fait qu'il est bel et bien partie prenante de ce qu'il dit, en anticipant une éventuelle opposition : *peut-être que tu ne penses pas comme ça, mais moi je te dis que c'est bien comme ça*. Le marqueur *quoi* suivant cette syllabe Av va dans le même sens ; il marque que l'énonciateur exclut d'autres possibilités que la valeur *p*. Le fait que la hauteur de *quoi* soit plus basse que celle de la syllabe Av avec un intervalle majeur signifie que l'énonciateur n'appelle pas spécialement de réaction du coénonciateur sur l'exclusion de la valeur *p'*, puisqu'il la considère comme évident.

Dans l'exemple (100), la syllabe qui suit *quoi* est plus basse, tandis que dans l'exemple (101), elle est plus haute. Par conséquent, pour le premier, la partie suivant *quoi* - « pour les points de vues administratifs » - est mise au second plan, alors que dans le second, le locuteur la met à nouveau au premier - « pour toi et pour eux hein ». Cette démarche correspond à l'usage de *hein* : l'énonciateur sollicite le coénonciateur afin qu'il se rende compte que la situation est problématique « pour toi et pour eux ».

Citons également un exemple dans lequel *quoi* n'a pas de cotexte droit :

- (102) Al : ils ont un hôtel  
Sam : l'hôtel  
Al : ouais enfin pfff /// il y a hôtel et hôtel {-4} **quoi** 0 (ieg62-63)<sup>288</sup>

Dans ce cas, le locuteur explique à son interlocuteur que son père et sa sœur tiennent un hôtel. Face à l'étonnement de son interlocuteur qui a certainement imaginé un hôtel de luxe, le locuteur manifeste son embarras : il y a des hôtels luxueux, mais aussi des hôtels qui ne le sont pas. En effet, l'hôtel de son père est un simple hôtel-restaurant en bord de route, qui est certainement différent de l'idée que se fait son interlocuteur, ancien entrepreneur riche, de ce que doit être un hôtel.

La hauteur de la syllabe Av est plus haute de 2DT que celle de la syllabe qui la précède. Bien que ce soit moins clair que dans le cas où il y a plus d'intervalle entre ces deux syllabes, le locuteur insiste sur le deuxième « hôtel », ce qui permet de sous-entendre un contraste entre différents types d'hôtels.

L'emploi de *quoi* avec une chute de la hauteur de 4DT par rapport à la syllabe Av, indique que l'énonciateur impose au coénonciateur la fin de sa mise en mots : *il n'y a rien à ajouter*. Cela implique que l'énonciateur n'a pas l'intention d'entrer dans les détails sur ce sujet. D'un côté, on peut supposer que le locuteur veut dire que ce n'est pas l'hôtel de luxe que son interlocuteur a imaginé, mais de l'autre, sans expliciter ce vouloir dire, l'énonciateur clôture, voire abandonne, sa formulation. Le locuteur ne désire peut-être pas non plus dire que l'hôtel de son père ne vaut rien.

---

<sup>288</sup> ieg : Film *Itinéraire d'un enfant gâté*.

3) L'intervalle entre la syllabe *Av* et *quoi* peut être petit (1-3DT). Prenons tout d'abord le cas où la syllabe *Av* est accompagnée d'un ton suraigu, et suivie par *quoi* avec un petit intervalle :

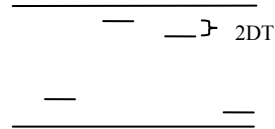


Schéma 17

L'exemple suivant montre que la hauteur de *quoi* n'est pas forcément basse contrairement à ce que dit souvent la littérature :

(103) ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris {-2}  
**quoi** 0 {-12} parce que par téléphone c'était pas ça du tout quoi (pala4a3a)

Cet exemple, que nous avons discuté plus haut, peut être schématisé de la manière suivante :

ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup voilà quoi <sub>1</sub> moi j'étais un peu surpris <b>quoi</b> <sub>2</sub> parce que par téléphone c'était pas ça du tout quoi <sub>3</sub>
--

Le locuteur tente de reformuler sa première phrase « ça m'a refroidi un petit peu », sans réussite, « ça m'a: ». Avec *bon*, il abandonne la phrase et recommence cette tentative de reformulation, mais il n'arrive toujours pas à trouver une expression satisfaisante ; il finit par laisser le coénonciateur deviner ce qu'il veut dire, ce à quoi correspond l'usage de *voilà quoi*. Le ton haut sur la syllabe *Av* (la deuxième syllabe de *voilà*) sert à attirer l'attention de l'interlocuteur sur ce que désigne *voilà* : *étant donné la situation, vous comprenez ce que je veux dire*. L'emploi de *quoi* marque que le locuteur élimine toutes autres possibilités de formulation, en considérant que l'interlocuteur se rend compte naturellement de ce qu'il est censé comprendre. Le ton bas sur *quoi* marque la fin de cette démarche.

Revenons au deuxième *quoi* dont la hauteur reste élevée après un ton suraigu de la syllabe *Av* (la dernière syllabe de *surpris*). Il se trouve à la fin de la proposition principale « moi j'étais un peu surpris » et, est suivi par la proposition subordonnée « parce que... ». L'emploi de

*quoi* indique, comme dans les autres exemples, que le locuteur a achevé de décrire son état d'esprit face à ses difficultés, mais cette hauteur de *quoi* marque qu'il n'a pas encore fini son discours. En effet, l'énonciateur explique par la suite la raison de son étonnement.

Lorsque l'intervalle entre la syllabe Av et *quoi* est petit, la syllabe Av n'est pas forcément accompagnée d'un ton suraigu :

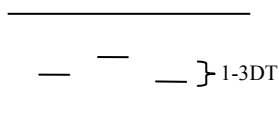


Schéma 18

Dans les exemples suivants, la syllabe Av est accentuée mais cette mise en relief n'est pas grande :

(104) ben je sais pas /// c'est un peu plus facile avec eux {-3} **quoi** 0 /// enfin je sais pas non /// il y a pas d'ambiguïté quoi (ccc31)

(105) L1 : vous saviez en entrant à l'école que ça va être comme ça  
L2 : oui je savais /// je savais mais c'était que des mots {-3} **quoi** 0 /// (pala1)

Concernant l'exemple (104), la locutrice répond à une question de son interlocuteur qui lui demande pourquoi elle est toujours avec des homosexuels. Elle essaie de trouver une réponse, mais elle n'y arrive pas totalement. En premier lieu, elle donne la facilité comme raison : « c'est un peu plus facile avec eux ». Toutefois, elle n'est pas forcément convaincue par ce qu'elle vient de dire, ceci apparaît dans le fait que la syllabe Av (en l'occurrence *eux*) n'est pas portée par le ton bas. L'emploi de *quoi* va dans le même sens : l'énonciateur met fin à sa mise en mots, sans chercher d'autres façons de dire.

D'ailleurs, dans cet exemple, la locutrice annule elle-même ce qu'elle vient de dire : « enfin je sais pas non ». Ensuite, elle fournit une autre raison : il n'y a pas d'ambiguïté amoureuse possible avec un homosexuel (ce qui est rassurant pour elle). La dernière syllabe d'*ambiguïté* est accompagnée d'un ton haut qui reste en suspens, ce à quoi correspond également l'emploi du deuxième *quoi* qui est à peine audible.

Dans l'exemple (105), le locuteur répond à la question du journaliste : il était au courant que la formation de cette école est très dure, mais en entendre parler n'est pas la même chose que de le vivre réellement. L'accent sur la syllabe *Av* marque ce contraste entre ce qu'il supposait et la réalité, ce qui rend conforme l'emploi de *quoi*. Ce dernier signifie que l'énonciateur exclut d'autres possibilités

Observons également le cas où la hauteur de *quoi* et des deux syllabes qui le précèdent descendent progressivement, tel que dans le schéma suivant :

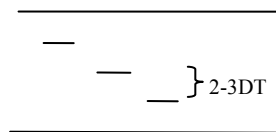


Schéma 19

Prenons les exemples :

- (106) et puis on sort avec eux on va même euh au restaurant on va boire un /v/ euh un petit café /// c'est une façon disons c'est un support {-2} **quoi** 0 {0} en fait le le restau le café c'est le support /// c'est pour euh continuer à discuter avec eux pour voir s'ils se sont bien intégrés à l'extérieur (l\_infirmiere)
- (107) [...] je passe les journées à faire mais euh euh euh ça m'a un peu saoulé {-3} **quoi** 0 {-1} au bout de: /// [...] (pala4a1a)
- (108) [...] et quand on sort pas la semaine pour un emploi qu'on apprécie pas alors là c'est dur {-1} **quoi** 0 // mais [...] (pala2-2)

Dans l'exemple (106), la locutrice, infirmière, explique son travail : selon elle, aller au restaurant ou boire un café avec les patients est un bon moyen de se rendre compte de leur capacité d'intégration au monde extérieur à l'hôpital. Pour l'exemple (107), le locuteur parle de ses journées au travail en Angleterre : étant donné qu'il ne maîtrise pas l'anglais, il est toujours en train de chercher ses mots, ce qui l'ennuie. Enfin dans l'exemple (108), la locutrice parle de sa formation hôtelière qui exige beaucoup de travail : elle estime que qu'il aurait été difficile de ne pas pouvoir sortir pendant la semaine, si la formation n'avait pas de débouchés ; mais elle arrive à supporter cette difficulté parce qu'elle sait que sa formation lui permettra d'avoir un bon travail.

Dans tous les cas, le locuteur donne son avis à son interlocuteur, ce à quoi correspondent les tons descendants progressivement. Le locuteur est sûr de ce qu'il dit : *c'est bien ça ; c'est*

*comme ça*. Avec *quoi*, l'énonciateur élimine toutes autres possibilités de formulation ; le fait d'employer *quoi* atténue en quelque sorte la *force* de l'affirmation, comme si le locuteur abandonnait la possibilité de mieux choisir ses expressions.

Autrement dit, sans *quoi*, l'énonciateur aurait produit une affirmation, mais l'emploi de *quoi* y ajoute une intersubjectivité dans la mesure où l'énonciateur laisse le coénonciateur compléter ce qu'il veut dire : (*peut-être que ce n'est pas bien dit ; je ne peux dire autrement, mais*) *vous me comprenez bien*.

### Hauteur de *quoi* identique à celle de la syllabe Av

La hauteur de *quoi* peut être identique à celle de la syllabe Av :

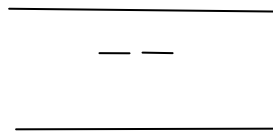


Schéma 20

Dans l'exemple suivant, la hauteur de la syllabe Av est plus élevée de 2DT que celle de la syllabe précédente ; ensuite celle de la syllabe Av et celle de *quoi* sont identiques, enfin celle de la syllabe qui suit *quoi* est plus basse de 2DT :

- (109) Flo : d'accord mais tu t'en fous de tout quoi tu as vu comment tu es habillée  
Chloé : attends comment je suis habillée {0} **quoi** 0 {-2} comment je suis habillée ça va (ccc26g)

La locutrice répond à une critique de son interlocutrice sur sa façon de s'habiller ; surprise par cette critique, la locutrice reprend la question « comment je suis habillée » en cherchant à répondre. L'emploi de *quoi* signifie que l'énonciateur reprend une nouvelle fois cette question „à sa façon” : *c'est ça ce que tu me demandes*. Il ne s'agit pas d'une vérification, mais la locutrice impose à son interlocutrice qu'elle a bien compris ce sur quoi portait la question, c'est-à-dire le reproche. Cela est conforme au fait que *quoi* se trouve à la même hauteur que la syllabe Av, c'est-à-dire qu'il a autant d'importance que ce qui le précède.

La locutrice ne s'attendait pas ici à ce que son interlocutrice critique sa manière de s'habiller, puisque dans un premier temps le sujet de conversation ne portait pas sur ce sujet, et que la

locutrice n'avait pas imaginé qu'elle pouvait être mal habillée. Cette perturbation apparaît dans la première reprise de la question et qui se termine par *quoi*, puis dans sa répétition, une nouvelle fois, avant que la locutrice ne donne son jugement « ça va ».

### Hauteur de *quoi* plus élevée que celle de la syllabe Av

La hauteur de *quoi* peut être plus élevée que celle de la syllabe Av :

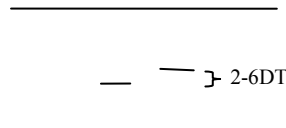


Schéma 21

L'exemple suivant est la suite de l'exemple (109) :

(110) Flo : attends le kaki avec le violet c'est hyper gai {+2} **quoi** 0 {0} c'est flatteur /// c'est mortel {+2}  
**quoi** 0 {0} sérieux et ta montre de bébé euh (ccc25d26g)

La locutrice essaie de convaincre son interlocutrice qui semble ne pas vouloir accepter que les couleurs de ses habits n'aillent pas ensemble. Pour le premier *quoi*, le pic de la hauteur se trouve sur la syllabe *c'est* ; ensuite elle descend jusqu'à la syllabe Av ; et enfin *quoi* remonte de 2DT de plus que la syllabe Av. La première syllabe après *quoi* (*c'est*) commence à la même hauteur que *quoi*. Concernant le deuxième *quoi*, le pic de la hauteur est sur la première syllabe de *mortel* ; ensuite la syllabe Av (c'est-à-dire la dernière syllabe de *mortel*) est plus basse de 2DT ; *quoi* remonte de 2DT ; et enfin la syllabe qui suit *quoi* en est à la même hauteur.

Bien que l'intervalle ne soit pas grand (c'est-à-dire 2DT), *quoi* est mis en relief, ce qui signifie que l'énonciateur demande au coénonciateur de prendre en compte le fait qu'il n'y a pas d'autres moyens pour mettre en mots la valeur *p*. Dans ce cas, la locutrice insiste sur le fait que l'association du kaki et du violet ne peut être qualifiée que d'« hyper gai » ou de « mortel », afin que son interlocutrice se rende bien compte qu'elle s'habille mal.



Dans les exemples suivants, *quoi* suit les MD comme *mais* ou *ben*, et la hauteur de *quoi* est plus élevée que celle de la syllabe Av (3-4DT):

(111) mais {+3} **quoi** 0 vous: vous êtes tout seul (ieg84)<sup>289</sup>

(112) ben {+4} **quoi** 0 {-1} ça t'excite pas (ccc31)

Dans l'exemple (111), la locutrice est étonnée de voir son interlocuteur arriver seul contrairement à ce qui était prévu. L'emploi de *mais* marque une non conformité entre ce qui est le cas et ce qui devait être. Dans l'exemple (112), la locutrice essaie de vérifier si une femme ne peut absolument pas exciter son interlocuteur homosexuel, et elle finit par être surprise que sa tentative de séduction n'ait aucun effet. L'utilisation de *ben* signifie que l'énonciateur prévient qu'il va dire quelque chose, en attendant de trouver ses mots.

Dans les deux cas, *quoi* employé avec un rehaussement de ton, indique que l'énonciateur demande au coénonciateur d'expliquer ce qui se passe, étant donné le décalage avec ce qui est attendu : *qu'est-ce que c'est que ça ! c'est pas possible*.

#### 4.3.2.1.1.2. Syllabe Av avec contour montant

Le contour de la syllabe Av peut être montant :

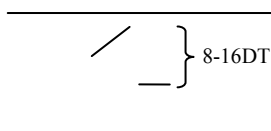


Schéma 22

Dans les exemples suivants, la hauteur de la syllabe Av monte de 6DT à 12DT :

(113) ben je faisais un contrôle sur le quartier /sa/ Sarcelles nord sur ce secteur +9 {-8} **quoi** 0 {-5} et puis j'ai voulu faire de l'essence / vous allez voir c'est assez troublant / je suis tombé vraiment sur / le pompiste c'est: / c'est la copie / conforme de: de votre père (ieg80-81)

(114) non mais attends ça va je veux dire ça va +8 {-13} **quoi** 0 / {-2} c'est c'est c'est on n'a pas les mêmes goûts c'est tout [...] (ccc25d26g)

<sup>289</sup> Dans cet exemple, on ne peut mesurer la hauteur de la syllabe après *quoi* (vous:) à cause du bruit.

(115) ils: parlent en anglais ils parlent anglais comme euh enfin normalement +6 {-16} **quoi** 0 {-1} /i/  
moi je suis là et que: // [...] (pala4a1a)

(116) on sait pourquoi on est là: et pourquoi on galère +12 {-10} **quoi** 0 (pala2a)

Dans l'exemple (113), le locuteur explique à son interlocutrice comment il a rencontré le pompiste qui ressemble au père disparu de cette dernière. *Quoi* concerne « sur ce secteur » qui est une reformulation de ce qui vient d'être dit - « sur le quartier Sarcelles nord ». Elle rend plus facile l'identification du lieu : l'énonciateur considère que le nom du quartier était une information trop détaillée qui n'avait finalement pas beaucoup d'importance.

L'exemple (114) montre également que l'emploi de *quoi* est lié à la reformulation, bien que l'énonciateur n'ait pas réussi à trouver d'autres façons de s'exprimer que « ça va ». Dans ce cas, la locutrice essaie de contredire son interlocutrice qui trouve qu'elle s'habille n'importe comment.

Dans l'exemple (115), l'énonciateur n'a pas pu trouver les mots, tels que « un natif », pour terminer la phrase « ils parlent anglais comme », et finit par dire « normalement ». Avec *quoi*, l'énonciateur indique la fin de la mise en mots, après avoir renoncé à dire « comme... (*un natif* ou quelque chose de ce genre) ».

Concernant l'exemple (116), la locutrice explique au journaliste la raison pour laquelle elle arrive à supporter la dureté du cursus de cette école : elle est consciente qu'au bout de la formation un bon emploi est garanti. Dans ce cas, il ne s'agit pas de la reformulation au sens de celle qui a pour objet d'annuler ce qui a commencé à être dit mais qui n'a pas été terminé comme dans l'exemple (115). Toutefois la locutrice reformule ce qui vient d'être dit afin de le rendre plus proche de ce qu'elle veut dire : elle insiste sur la prise de conscience des raisons pour lesquelles ils souffrent dans cette école, plutôt que sur la raison pour laquelle ils suivent simplement cette formation. L'utilisation de *quoi* indique que l'énonciateur arrive à la fin de sa formulation : *c'est ça finalement ce que je veux dire*.

Dans tous les cas, le contour montant de la syllabe Av indique que le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur la reformulation, afin de s'assurer que ce dernier suit bien. Le fait que la hauteur de *quoi* soit beaucoup plus basse que celle de la syllabe Av, correspond à la clôture de la reformulation.

Dans le cas précédent où la syllabe Av est accompagnée d'un ton haut ou suraigu, l'information a une importance pour l'énonciateur dans la mesure où celui-ci insiste sur la validité de *p*. En revanche, dans le cas d'un contour montant, l'énonciateur considère la reformulation comme également importante pour le coénonciateur : dans les exemples (113) et (114), la reformulation est motivée par une meilleure compréhension de la part du coénonciateur de l'information donnée initialement (même si dans l'exemple (114), l'énonciateur n'a pas totalement réussi à reformuler) ; dans les exemples (115) et (116), c'est le locuteur qui explique sa propre situation à son interlocuteur.

#### 4.3.2.1.1.3. Syllabe Av avec contour descendant

Lorsque la syllabe Av a un contour descendant, la hauteur de *quoi* peut être du même niveau que la fin de la syllabe Av, mais aussi plus basse :

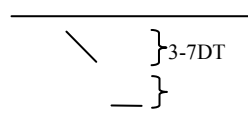


Schéma 23

Dans l'exemple (117), la syllabe Av avec un contour descendant de 8DT est suivie par *quoi* qui se trouve au même niveau de hauteur que la fin de la syllabe Av :

(117) ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris quoi<sup>290</sup>  
parce que par téléphone c'était pas ça du tout -8 {0} **quoi** 0 (pala4-5)

Le locuteur explique ici son découragement lié au fait que son travail ne se passe pas très bien à cause de son incompétence en anglais, et qu'il a été un peu surpris par le décalage avec ce qu'il avait imaginé lors de l'entretien téléphonique ; il n'avait pas prévu, avant son départ en Angleterre, que son niveau d'anglais poserait autant de problèmes.

<sup>290</sup> Pour l'emploi de deux premiers *quoi*, nous y reviendrons plus loin.

Ce contour descendant de la syllabe Av sert à attirer « l'attention sur un point précis de l'énoncé » (P. Mertens, 1997 : 39). Dans cet exemple, le locuteur pointe le fait que ce qu'il a cru comprendre au téléphone est complètement différent de la réalité.

L'emploi de *quoi* signifie dans ce cas que l'énonciateur exclut d'autres façons de s'exprimer : *c'est bien ça ; ça ne peut être dit autrement*.

Les exemples suivants montrent que *quoi* peut commencer plus bas que la fin de la syllabe Av :

(118) mais / et c'est vrai qu'on a besoin de montrer aux autres ce qu'on fait parce que si on le montre pas ça existe pas vraiment /// et en plus soi-même bon on a tendance à à dire // c'est rien -7 {-5} **quoi** 0 / {+6} c'est rien /// euh surtout quand on on est euh // autodidacte comme on dit / hein c'est-à-dire que moi j'ai pas pris de cours de dessin (les\_gris-gris\_ext)<sup>291</sup>

(119) il faut lui trouver euh ... il faut lui trouver un truc bien -3 {-1} **quoi** 0 {-1} ben /y/ une belle chambre: sur un parc ou: (ectf18-59-1)

L'exemple (118) peut être représenté à l'aide d'une grille inspirée de GARS :

et en plus soi-même bon on a tendance à dire c'est rien quoi c'est rien surtout quand on est autodidacte [...]
--

La locutrice qui a comme loisir la peinture, insiste sur l'importance de montrer aux autres ses productions, car leurs appréciations encouragent à continuer à peindre; sinon, on a tendance à sous-estimer la valeur de sa propre œuvre et à croire qu'elle ne vaut à rien.

Le contour descendant de la syllabe Av marque la volonté de la locutrice d'attirer l'attention de son interlocutrice sur cette sous-estimation possible, ce que corrobore la répétition de « c'est rien » avec une remontée considérable de 6DT.

En utilisant *quoi*, la locutrice indique que c'est vraiment ce qu'elle veut dire, sans laisser le choix de l'exprimer différemment.

---

<sup>291</sup> les\_gris-gris :In *Choix de textes de français parlé*.

Dans l'exemple (119), nous trouvons à nouveau une reformulation : le locuteur qui vient d'apprendre que sa grand-mère ne peut vivre seule dans sa maison, révèle à son interlocutrice la nécessité de lui trouver un bon logement alternatif, afin qu'elle ne soit trop triste de s'éloigner de chez elle.

Dans un premier temps, le locuteur n'achève pas sa phrase : il ne trouve pas les mots. Ensuite en se contentant de choisir « un truc bien » comme expression, il donne un exemple comme « une belle chambre sur un parc ». Le contour descendant sur « bien » indique l'importance donnée par le locuteur à la qualité du logement qu'il souhaite pour sa grand-mère. L'emploi de *quoi* marque que l'énonciateur renonce à s'exprimer autrement qu'avec « un truc bien », faute de trouver mieux, comme s'il imposait au coénonciateur de saisir ce qu'il veut dire malgré l'expression maladroite : *vous me comprenez bien ; vous entendez bien ce que je veux dire*. Avec *quoi*, l'énonciateur qui n'est pas vraiment satisfait de son expression, demande au coénonciateur de la compléter, tout en supposant que ce n'est pas si difficile : dans ce cas, l'énonciateur considère que, si on dit « un truc bien » pour un logement destiné aux personnes âgées dépendantes, on comprend nécessairement ce à quoi ça fait référence. Cette charge d'interprétation imposée au coénonciateur peut donner l'impression que le locuteur s'exprime d'une manière maladroite.

#### 4.3.2.1.2. « Quoi » avec un contour montant

*Quoi* peut également avoir un contour montant :

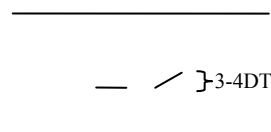


Schéma 24

Dans les exemples suivants, *quoi* est précédé par *mais*, comme dans l'exemple (111) :

- (120) Chloé : *quoi*<sup>292</sup>  
Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort *quoi*;  
Flo : *voilà*  
Chloé : non mais de quoi je me /me/ mais {+2} **quoi** +3 {-2} voilà  
Flo : mais attends mais c'est pour toi: c'est vrai (bruit) tu pourrais faire un effort [...] (ccc26g)
- (121) mais {+3} **quoi** +4 {-3} Michel tu as la trouille hein (ccc31)

Concernant l'exemple (120), la situation est la suivante : Chloé a commencé à se plaindre de sa chef, mais Flo la contredit en disant qu'elle pourrait être plus compréhensive vis-à-vis de leur chef. Le mannequin qui a entendu cette conversation entre les maquilleuses (Chloé et Flo), a visiblement envie de dire quelque chose ; sollicitée par Chloé, elle émet un avis favorable sur les propos de Flo. Celle-ci ayant obtenu du soutien manifeste son contentement par *voilà* : *c'est bien ce que je dis moi aussi ; tu as vu, elle dit la même chose que moi*. Chloé, sans terminer ce qu'elle a commencé à dire - *non mais de quoi je me /me/* (on suppose l'amorce de *mêle*)-, réagit au propos de Flo : *mais quoi voilà*.

Dans ce cas, comme dans l'exemple (111), l'emploi de *mais* indique qu'il n'y a pas conformité entre ce qui devrait arriver et ce qui se passe : *ce n'est pas ça ce que j'attendais*. Le marqueur *quoi* employé par la suite signifie que l'énonciateur demande au coénonciateur une explication sur cette non conformité. Comparé à l'exemple (111), le fait que le contour de *quoi* soit montant indique que l'énonciateur sollicite plus d'attention de la part du coénonciateur. Dans l'exemple (120), ce contour montant correspond au mécontentement de la locutrice envers son interlocutrice : *explique-moi ce que tu veux dire (par « voilà »), pourtant ce n'est pas possible que tu dises ça*.

L'exemple (121) est tiré du même dialogue que l'exemple (112). La locutrice a caressé Michel, son interlocuteur, ce qui est stupéfiant pour lui : elle est étonnée de sa réaction. Cela est conforme à l'emploi de *mais* et de *quoi* comme dans l'exemple précédent. Le marqueur *quoi* avec un contour montant indique que l'énonciateur demande au coénonciateur de donner

---

<sup>292</sup> Pour l'emploi de ce *quoi*, nous y reviendrons plus loin.

une explication sur ce qui se passe de manière inattendue. Dans ce cas, la locutrice donne une réponse, en en vérifiant par la suite la validité<sup>293</sup>.

#### 4.3.2.2. « Quoi » employé sans cotexte gauche

Nous avons observé plus haut les cas où *quoi* a un cotexte gauche. Dans ce chapitre, nous traiterons des cas où *quoi*, dans le même tour de parole, n'a pas de cotexte gauche. Toutefois nous verrons que *quoi* porte toujours sur le contexte qui se trouve à gauche, par exemple ce qui vient d'être dit par l'interlocuteur. Ce contexte peut être également lié au fait que le locuteur a considéré que son interlocuteur voulait dire quelque chose. Dans ce cas, *quoi* peut avoir un contour plat (4.3.2.2.1.), montant (4.3.2.2.2.) ou descendant (4.3.2.2.3.).

##### 4.3.2.2.1. « Quoi » avec un contour plat

Prenons d'abord le cas où *quoi* a un contour plat :

- (122) Copine : je veux pas aller à l'hôtel  
Al : **quoi** 0  
Copine : je veux pas aller à l'hôtel (ieg38d)
- (123) Chloé : c'est drôle quand même qu'on se soit vus plein de fois comme ça  
Jean-Stef : comment ça  
Chloé : avant /// qu'on se soit croisés  
Jean-Stef : non c'était pas moi  
Chloé : ben si  
Jean-Stef : non non je t'ai jamais vue moi  
Chloé : **quoi** 0 {-2} mais on s'est croisés plein de fois dans le quartier  
Jean-Stef : non non si je t'avais vue je t'aurais remarquée (ccc41)

Dans l'exemple (122), le locuteur est étonné par ce que sa copine vient de dire ; elle ne veut pas aller „à l'hôtel“, ce qui signifie ici qu'elle ne veut pas rentrer chez lui, c'est-à-dire l'hôtel tenu par son père. Elle l'a dit comme si elle voulait mettre un terme à leur relation.

L'exemple (123) montre également que la locutrice est surprise par les propos de son interlocuteur ; elle était persuadée de l'avoir déjà croisé plusieurs fois dans le quartier et qu'il en était conscient, alors qu'il ne semble absolument pas de cet avis.

---

<sup>293</sup> Concernant l'emploi de *hein*, voir plus haut.

Dans les deux cas, *quoi* porte sur la parole précédente de l'interlocuteur : *quoi* indique que la locutrice demande une explication à son interlocuteur sur ce qui a été dit et qui selon elle n'aurait pas dû l'être.

Passons au cas où *quoi* est employé, bien que l'interlocuteur n'ait rien dit :

- (124) Franck : **quoi** 0  
Camille : combien tu payes par mois pour sa maison de retraite (ectf1-02-31)
- (125) Chloé : **quoi** 0  
Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort quoi: (ccc26g)

Dans les deux cas, les locuteurs ont senti que leur interlocuteur voulait dire quelque chose. En disant *quoi*, ils les invitent à s'exprimer. Concernant l'exemple (124), Camille était en train de réfléchir si elle ne pouvait pas plutôt s'occuper de la grand-mère de Franck chez elle au lieu de la placer en maison de retraite. Toutefois elle n'osait pas le dire, ne sachant pas si elle était vraiment capable de le faire, si Franck serait d'accord avec elle, etc. Dans l'exemple (125) également, le mannequin ne voulait pas risquer de donner un avis qui allait certainement froisser Chloé. L'emploi de *quoi* signifie que l'énonciateur force le coénonciateur à rendre explicite ce qui est sous-entendu : il produit une impression de brutalité ou d'impolitesse, qui est dû au fait que l'existence de la valeur *p* dont le garant devait être le coénonciateur est prédéterminée par l'énonciateur, et que ce dernier exige même de la préciser.

#### 4.3.2.2.2. « *Quoi* » avec un contour montant

Les exemples suivants montrent que *quoi* peut avoir un contour montant :

- (126) Dame : mon garçon c'est très cher ça tu sais  
Franck : ah bon c'est c'est combien faut faut compter combien  
Dame : hah au moins deux mille euros  
Franck : **quoi** +4 / ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois (ectf18-59-2)
- (127) Djamel : je l'avais pas vu  
Carlos : **quoi** +5  
Djamel : je l'avais pas vu (ccc39)

Dans l'exemple (126), le locuteur est très étonné par ce que vient de dire son interlocutrice. Ils parlent du coût de la maison de retraite pour sa grand-mère : il n'avait pas imaginé qu'il soit égale à son salaire mensuel. Cet étonnement correspond au contour montant de *quoi*. Cet



emploi de *quoi* signifie que le locuteur ne veut pas croire ce que son interlocutrice vient de lui dire et demande alors des explications à cette dernière.

Concernant l'exemple (127), Carlos se moque de Djamel qui ne pense qu'à retrouver le chat perdu de la jeune fille qu'il aime, mais qui ne s'intéresse pas à lui. Il est vraisemblable que le locuteur a bien entendu ce que son interlocuteur a dit, mais pour le ridiculiser, il lui demande de répéter. Cette exigence de faire répéter, bien que cela soit peu nécessaire, apparaît dans le contour montant de *quoi*. Cet emploi de *quoi* signifie que, d'une part, l'énonciateur rejette ce que le coénonciateur vient de dire, car ça ne lui convient pas, et que, d'autre part, l'énonciateur demande au coénonciateur une reformulation : *répète ce que tu viens de dire et que je n'ai pas bien compris, puisque cela ne correspond pas à ce que ça devrait être*.

#### 4.3.2.2.3. « Quoi » avec un contour descendant

Le marqueur *quoi* peut avoir un contour descendant, comme dans l'exemple suivant :

- (128) Franck : elle va rester combien de temps  
Philibert : aussi longtemps /k/ qu'elle souhaitera  
Franck : **quoi** -5 {+6} tu es amoureux  
Philibert : pourquoi je le serais (ectf28-43)

Franck n'arrive pas à comprendre que son colocataire, Philibert, ait amené une jeune fille malade chez eux et qu'il prenne bien soin d'elle ; puisque lui n'a pas le même type de relation avec les jeunes filles et qu'il est, en plus, rare que Philibert soit avec une jeune fille. Franck ne peut imaginer que Philibert s'occupe d'elle juste par gentillesse et non par calcul amoureux. L'emploi de *quoi* donne l'impression que l'énonciateur pose une question et y répond tout seul : *qu'est-ce que c'est que ça, alors, ça veut dire que tu es amoureux*. Cette centration sur soi est conforme au contour descendant de *quoi*.

#### 4.3.3. Emplois de « n'est-ce pas »

Concernant *n'est-ce pas*, à la différence de *hein* et de *quoi*, sa fréquence dans les supports sonores est très faible, ce qui nous a obligée à nous appuyer sur d'autres supports : la lecture orale de romans. Nous avons choisi de travailler sur *La Bête humaine* de Émile Zola (noté „bth”), *Debout les morts* de Fred Vargas (noté „dbm”), *Ensemble c'est tout* de Anna

Gavalda (noté „ectr”), *La prochaine fois* de Marc Levy (noté „prf”), *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline (noté „vbn”). Ce choix s’est opéré en fonction de la présence du MD, mais aussi de la mise à disposition d’enregistrements. La lecture des romans a été réalisée par une seule personne pour „bth”, „dbm” et „vbn”, et par plusieurs personnes, selon les personnages, pour „ectr” et „prf”.

Nous sommes consciente des contraintes imposées par la nature de la lecture ; il est inévitable par exemple que les données soient *trop propres* - sans hésitation, amorce, répétition, etc. - par rapport à des propos que des locuteurs auraient produits librement. Toutefois ce support nous fournit un certain nombre de caractéristiques prosodiques qui peuvent être indicatives pour distinguer et décrire divers emplois de *n'est-ce pas*.

Nous avons classé les exemples comme pour les cas de *hein* et *quoi*. *N'est-ce pas* étant constitué de deux syllabes à la différence de *hein* et de *quoi*, nous avons choisi les quatre critères suivants : 1) la présence ou l’absence de cotexte ; 2) le contour intonatif de la première syllabe de *n'est-ce pas* (désormais „syllabe Pa”) - plat, montant ou descendant - ; 3) la relation entre la hauteur de la syllabe Pa et celle de la deuxième syllabe de *n'est-ce pas* (désormais „syllabe NeS”) - plus haut, plus bas, identique - et 4) la relation entre la hauteur de la syllabe NeS et celle de la syllabe qui la précède (désormais „syllabe Av”).

Nous avons obtenu les cas de figure suivants :

Cotexte gauche	Contour de la syllabe Pa	Hauteur de la syllabe Pa et de la syllabe NeS	Hauteur de la syllabe NeS et de la syllabe Av
Avec (4.3.3.1.)	Plat (4.3.3.1.1.)	NeS < Pa (4.3.3.1.1.1.)	Av < NeS
			Av > NeS
		NeS > Pa (4.3.3.1.1.2.)	
	Montant (4.3.3.1.2.)	NeS = Pa (4.3.3.1.1.3.)	
		NeS < Pa (4.3.3.1.2.1.)	
		NeS > Pa (4.3.3.1.2.2.)	
Sans (4.3.3.2.)	Descendant (4.3.3.1.3.)	NeS < Pa (4.3.3.1.3.1.)	
	Plat (4.3.3.2.1.)	NeS < Pa (4.3.3.2.1.1.)	
	Descendant (4.3.3.2.2.)	NeS < Pa (4.3.3.2.2.1.)	
Suivi par <i>que</i> (4.3.3.3.)			

Nous avons constaté que le contour de la syllabe NeS est, en général, plat, alors que celui de la syllabe Pa peut être plat, montant ou descendant.

Nous verrons que :

- 1) étant précédé par un cotexte gauche, *n'est-ce pas* porte sur celui-ci, sauf s'il y a une pause importante avant *n'est-ce pas* ;
- 2) *n'est-ce pas* porte sur le cotexte droit, lorsque *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte gauche ou que *n'est-ce pas* est séparé avec une pause importante du cotexte gauche.
- 3) de la même manière que pour *hein* et *quoi*, le contour montant sur la syllabe Pa indique plus d'interactivité. Lorsque la syllabe Pa se trouve plus haut que la syllabe NeS, le locuteur appelle à plus de réaction de la part de l'interlocuteur.

#### 4.3.3.1. « N'est-ce pas » employé avec un cotexte gauche

Commençons par le cas où *n'est-ce pas* est employé avec un cotexte gauche.

##### 4.3.3.1.1. Syllabe Pa avec un contour plat

Lorsque la syllabe Pa porte un contour plat, sa hauteur peut être plus élevée (4.3.3.1.1.1.), moins élevée (4.3.3.1.1.2.) ou identique (4.3.3.1.1.3.) que celle de la syllabe NeS.

##### 4.3.3.1.1.1. Hauteur de la syllabe Pa plus élevée que celle de la syllabe NeS

Dans le cas où la hauteur de la syllabe Pa est plus élevée que celle de la syllabe NeS, l'intervalle entre les deux syllabes se situe entre 2 et 6DT ; c'est pour ce cas de figure que nous avons rencontré le plus d'exemples :

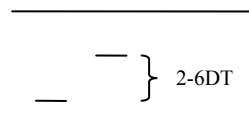


Schéma 25

Dans ce cas, la syllabe NeS peut commencer plus haut ou moins haut que la syllabe Av.

## Hauteur de la syllabe NeS plus élevée que celle de la syllabe Av

Prenons les exemples suivants :

(129) elles sont parfaites {+6} **n'est-ce** {+2} **pas** (prf171)<sup>294</sup>

(130) il faut faire attention à vous mon petit /// {+7} **n'est-ce** {+4} **pas** (ectr359)

Dans l'exemple (129), la locutrice parle des photos qu'elle a envoyées à son interlocutrice. Elle affirme qu'elles sont parfaites, ce qui correspond au ton infra-bas sur la syllabe Av. L'accentuation sur la première syllabe de *elles* montre que la locutrice est fière de ses photos.

La syllabe NeS commence plus haut que la syllabe Av, en ouvrant ainsi un nouveau groupe tonal. Cet emploi de *n'est-ce pas* indique que la locutrice demande une confirmation de son appréciation ; il lui importe d'avoir cette confirmation afin de partager sa satisfaction avec son interlocutrice. Toutefois la locutrice ne doute pas vraiment de l'approbation de son interlocutrice, ce qui apparaît dans le petit intervalle entre la syllabe NeS et Pa.

Concernant l'exemple (130), la locutrice, inquiète de la fragilité et de l'instabilité de son interlocutrice, lui demande de faire attention à elle. Le caractère injonctif de cet énoncé est conforme à l'accentuation sur *vous*. Le ton d'appendice sur *mon petit*, la présence de pause et l'intervalle de 7DT vers le haut sur la syllabe NeS signifient que *n'est-ce pas* est en discontinuité intonative avec ce qui le précède. Avec cette caractéristique intonative, l'emploi de *n'est-ce pas* montre que la locutrice insiste sur sa demande comme si elle la répétait. Elle exige de son interlocutrice de bien en tenir compte, ce qui apparaît dans l'intervalle plus grand que celui de l'exemple (129).

Dans ce cas, *n'est-ce pas* peut être suivi par le cotexte droit :

(131) - *Il faudra faire un effort, Saint Matthieu.*

- *Je ne m'appelle pas Saint Matthieu, bon sang !*

- *Bien sûr, dit Vandoosler en haussant les épaules, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Matthieu, Mathias... Lucien, Luc... c'est du pareil au même. Et moi, ça m'amuse. Cerné dans mon vieil âge par des évangélistes. Et où est le quatrième, hein ? Nulle part. Voilà ce que c'est... Une voiture à trois roues, un char à trois chevaux. Vraiment marrant.*

- *Marrant ? Parce que ça verse dans le fossé ? demanda Marc, énervé.*

---

<sup>294</sup> prf : *La prochaine fois* de Marc Lévy.

- Non, dit Vandoosler. Parce que ça ne veut jamais aller là où on voudrait, là où ça devrait. Imprévisible, donc. ça c'est marrant / {+8} **n'est-ce** {+5} **pas** Saint Matthieu (dbm53)<sup>295</sup>

(132) - Néanmoins, dit Marc, Juliette pense à quelque chose qu'elle ne nous dit pas /// il n'y a pas que l'émincé qui la tracasse /// {+1} **n'est-ce** {+6} **pas** Juliette (dbm65)

Concernant l'exemple (131), Vandoosler s'amuse à donner comme surnom à ses colocataires - son neveu Marc et les amis de Marc, Mathias et Lucien - le prénom des apôtres, bien que ces surnoms ne leur plaisent pas. Il trouve amusant qu'il manque le quatrième, et compare cette situation à une voiture à trois roues ou un char à trois chevaux dont on ne maîtrise pas la direction. Avant que Vandoosler ne précise son intention, cette comparaison avec les véhicules a froissé Marc qui a supposé qu'elle signifiait qu'ils versaient dans le fossé. Face à l'énervement de Marc, Vandoosler lui explique que c'est l'imprévisibilité générée par l'absence d'une roue sur un véhicule qu'il trouve amusant. À la fin de cette explication, le locuteur interpelle une tierce personne, en l'occurrence, Mathias surnommé « Saint Matthieu », en utilisant *n'est-ce pas*.

Dans ce cas, *n'est-ce pas* est séparé intonativement du cotexte gauche, marqué donc par le ton infra-bas sur la syllabe Av, la présence d'une pause entre la syllabe Av et la syllabe NeS et le grand intervalle entre ces syllabes (8DT). Le locuteur présente d'abord une affirmation *ça c'est marrant*, et ensuite il demande avec *n'est-ce pas* une approbation de la troisième personne, afin de consolider son affirmation. La forte volonté d'avoir cette approbation apparaît dans l'intervalle entre la syllabe NeS et Pa qui atteint 5DT.

De la même manière, dans l'exemple (132), *n'est-ce pas* n'est pas en continuité intonative avec un cotexte gauche, ce qu'indiquent le ton infra-bas sur la syllabe Av et la présence de la longue pause. Comme dans l'exemple précédent, l'emploi de *n'est-ce pas* sert à demander l'approbation d'une tierce personne. Dans ce cas, *n'est-ce pas* porte sur ce que suppose le locuteur de cette tierce personne : le locuteur cherche à obtenir sa confirmation afin de justifier ce qu'il vient de dire, ce qui correspond à l'intervalle de 6DT entre la syllabe NeS et Pa.

---

<sup>295</sup> dbm : *Debout les morts* de Fred Vargas.

Cet exemple est tiré de la situation suivante : Juliette rend visite à Vandoosler, Marc, Mathias et Lucien afin de parler de la disparition de leur voisine, Sophia. Juliette, restauratrice, leur explique le phénomène bizarre qui l'a poussé à constater la disparition de Sophia : elle n'est pas venue chercher, contrairement à ses habitudes, son plat - un émincé de veau aux champignons - et ce sans la prévenir. Au cours de la discussion, Marc suppose que Juliette n'a pas encore tout dit et qu'elle cache quelque chose : il lui demande donc de confirmer ce qu'il suppose, dans le but éventuel de l'inviter à fournir plus d'informations sur le sujet.

La relation entre Marc et Juliette dans cet exemple se distingue de celle entre Vandoosler et Mathias dans l'exemple (131) : dans la première, il n'y a pas a priori de raison pour que Juliette contredise Marc, bien qu'elle hésite, alors que dans la deuxième, Mathias vexé par son surnom se trouve en opposition avec Vandoosler. Cette différence quant à la facilité d'obtenir l'approbation de l'interlocuteur correspond à la différence intonative entre ces exemples : dans le premier, l'intervalle entre la syllabe Av et NeS est seulement de 1DT, tandis que dans le second, il s'élève à 8DT.

Dans les exemples suivants, *n'est-ce pas* porte sur le cotexte droit à la différence des exemples (131) et (132) :

- (133) [...] moi j'étais ici : / ma femme était là // {+6} **n'est-ce** {+6} **pas** ma chère il nous a dit qu'il partirait le lendemain  
- *Oui, le lendemain.* (bth121)<sup>296</sup>

- (134) *Oui, dans le square, le jour où je t'ai dit non, tu te rappelles ? la première fois que nous nous sommes trouvés seuls à Paris... Est-ce singulier ! je te disais que ce n'était pas nous et je savais parfaitement que tu entendais le contraire* // {+4} **n'est-ce** {+5} **pas** // c'était comme si je t'avais tout raconté (bth292)

Dans l'exemple (133), *n'est-ce pas* est en discontinuité intonative avec le cotexte gauche comme dans les exemples (131) et (132), marqué en cela par le ton descendant jusqu'à l'infra-bas sur la syllabe Av, la présence d'une pause et l'intervalle de 6DT vers le haut entre les syllabes P et NeS. Dans ce cas, *n'est-ce pas* est lié au cotexte droit du point de vue intonatif et

---

<sup>296</sup> bth : *La bête humaine* de Émile Zola.

sémantique, ce à quoi correspond également la ponctuation dans le texte original : « [...] *ma femme était là... N'est-ce pas, ma chère, il nous a dit qu'il partirait le lendemain ?* ».

Dans cet exemple, *n'est-ce pas* est suivi par un élément vocatif comme dans les exemples (131) et (132). Mais contrairement à ces derniers, ce que le locuteur demande à son interlocuteur de confirmer porte sur le cotexte droit. Le locuteur témoigne au commissaire que la victime d'un assassinat leur a dit, à lui et à sa femme, que le jour de son départ serait pour le lendemain. Puis après lui avoir indiqué où ils se trouvaient lors de la conversation avec la victime, le locuteur, en utilisant *n'est-ce pas*, fait appel à sa femme, afin de consolider la véracité de son propos. L'emploi de *n'est-ce pas* révèle que le locuteur sollicite l'attention de son interlocutrice sur ce qu'il va dire par la suite afin qu'elle le confirme : « *écoute-moi bien, c'était bien ça la situation ? Confirme-le-moi* ». Cette sollicitation correspond à l'intervalle majeur de 6DT entre les syllabes NeS et Pa.

L'exemple (134) montre également que *n'est-ce pas* est en discontinuité intonative avec le cotexte gauche : d'où le ton infra-bas sur la syllabe Av et la présence de pause avant *n'est-ce pas*. La locutrice parle de la discussion qu'elle a eue avec son interlocuteur, lorsqu'ils se sont rencontrés seuls pour la première fois : ce jour-là, face au soupçon de son interlocuteur, elle lui avait menti en disant que son mari et elle n'avaient pas commis un meurtre. En se rappelant ce moment, elle dit à son interlocuteur, devenu maintenant son amant, qu'elle sentait qu'il pensait le contraire, comme s'il savait qu'ils étaient coupables. L'emploi de *n'est-ce pas* avec l'intervalle de 5DT entre les syllabes NeS et Pa signifie que la locutrice demande l'approbation de son interlocuteur.

Dans ce cas, il n'est pas évident de juger de la portée sémantique de *n'est-ce pas*, puisque son cotexte droit est une reformulation de son cotexte gauche. La ponctuation du texte original montre que *n'est-ce pas* est attaché au cotexte droit : « [...] *tu entendais le contraire. N'est-ce pas, c'était comme si je t'avais tout raconté?... Oh ! chéri, [...]* ». Toutefois, la façon dont ce texte a été lu nous conduit à considérer plutôt que *n'est-ce pas* est lié au cotexte gauche : la locutrice formule d'abord son impression, et ensuite, avec *n'est-ce pas*, elle invite son interlocuteur à partager cette impression.

### Hauteur de la syllabe NeS moins élevée que celle de la syllabe Av

La syllabe NeS peut commencer plus bas que la syllabe Av :

- (135) d'accord // d'accord demain vous /// vous serez là {-3} **n'est-ce** {+2} **pas** (ectr75)
- (136) ça a recommencé {-4} **n'est-ce** {+2} **pas** *demanda-t-elle*.  
- *Oui, répondit Jonathan en reprenant son souffle.*  
- *Moi aussi cela m'arrive, je fais ces rêves, murmura-t-elle.* (prf127)
- (137) - *C'est la première fois depuis très longtemps qu'on s'occupe de moi comme ça...*  
- *Allons...*  
- si c'est vrai /// je veux dire sans rien attendre en retour /// parce que vous /// vous n'attendez rien  
{-4} **n'est-ce** {+5} **pas** (ectr126)

Dans l'exemple (135), le locuteur vient d'être invité à dîner par son interlocutrice : étant quelqu'un de très soucieux et maladroit, il s'assure qu'elle sera bien chez elle. Le sentiment d'incertitude est lié au fait que la syllabe Av ne descend pas autant que dans l'énoncé affirmatif. Toutefois il ne s'agit pas non plus d'une incertitude „totale“, étant donné que la syllabe Av ne porte pas un ton montant, c'est-à-dire que le pic intonatif se situe dans la syllabe /re/. Cela correspond au fait que *n'est-ce pas* est attaché intonativement à ce qui le précède ; la hauteur de la syllabe NeS est plus basse que celle de la syllabe Av. Le locuteur n'exige pas vraiment la réponse de son interlocutrice, ce que montre le petit intervalle entre la syllabe NeS et Pa.

Contrairement à l'exemple (135), dans l'exemple (136), la hauteur de la syllabe Av est plus élevée de 4DT que celle de la syllabe précédente : la syllabe Av est accentuée. La syllabe NeS commence plus bas de 4DT que la syllabe Av, puis la syllabe Pa remonte de 2DT, comme si le marqueur *n'est-ce pas* reprenait l'intonation de la fin de l'énoncé sur lequel il porte, bien que l'intervalle soit plus petit.

Dans ce cas, la locutrice constate que son interlocuteur a eu encore une fois un problème respiratoire. L'accentuation sur la syllabe Av sert à l'informer qu'elle n'est pas indifférente à son problème. Elle est quasiment certaine de ce qu'elle dit, ce à quoi correspond le petit intervalle entre la syllabe NeS et Pa. Toutefois l'emploi de *n'est-ce pas* lui permet d'entraîner une réaction de confirmation de son interlocuteur, et de mentionner par la suite que cette crise lui arrive également.



On retrouve les mêmes caractéristiques intonatives, sauf l'intervalle entre la syllabe NeS et Pa, dans l'exemple (137) : l'accentuation sur *rien* d'un intervalle de 4DT avec la syllabe qui précède et celle qui suit.

Dans cet exemple, la locutrice est malade à cause de ses conditions de vie très difficiles. Suite à des problèmes familiaux, elle est en manque d'affection. Elle parle à l'homme qui l'a amenée chez lui pour la soigner. Issu d'une famille noble, il est gentil, mais maladroit et complexé du fait d'une éducation sévère.

La locutrice émue insiste sur la gratuité de l'acte de son interlocuteur, ce à quoi correspond l'accentuation sur *rien*. Dans ce cas, la locutrice ne vérifie pas forcément si l'interlocuteur attend quelque chose d'elle ou non. Mais avec l'emploi de *n'est-ce pas*, elle veut faire prendre conscience à son interlocuteur que tout le monde n'est pas comme lui, et qu'il fait partie des personnes rares et précieuses qui font des choses sans attendre de récompense. Cette volonté de prise de conscience apparaît dans l'intervalle entre les syllables NeS et Pa plus grand que dans l'exemple précédent.

Lorsque la syllabe NeS se trouve plus bas que la syllabe Av, *n'est-ce pas* peut être suivi par le cotexte droit :

(138) la diarrhée // peut-être aussi que c'est la fièvre / j'ai les deux /// et même que j'en vois plus clair sur les cinq heures // c'est à ça que je vois que j'en ai de la fièvre / parce que pour la chaleur {-4} **n'est-ce** {+2} **pas** / c'est difficile d'avoir plus chaud qu'on a ici rien qu'avec la température du pays (vbn164)<sup>297</sup>

(139) *Ferdinand, qu'il me fit comme ça, je me suis demandé si vous consentiriez à donner quelques leçons d'anglais à ma petite fille Aimée ?...Qu'en dites-vous ?...* je sais que vous possédez un excellent accent // et dans l'anglais {-6} **n'est-ce** {+4} **pas** : l'accent c'est l'essentiel (vbn432)

(140) [...] *Au cours de ma carrière, vous m'accorderez le crédit d'avoir entendu à peu près tout ce qu'on peut entendre ici et ailleurs en fait de froids et de chauds délires ! Rien ne m'a manqué !... vous me l'accorderez {-18} **n'est-ce** {+2} **pas** Ferdinand // Et je ne donne point l'impression d'être non plus porté, vous l'avez certainement observé, Ferdinand, aux angoisses...Aux exagérations ? [...]* (vbn420)

Concernant l'exemple (138), un employé parle de sa vie quotidienne, au sein d'une compagnie située dans la forêt en Afrique, à un nouveau collègue : le locuteur explique qu'il

---

<sup>297</sup> vbn : *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline.

sait quand il a de la fièvre, non parce qu'il sent la chaleur, étant donné qu'il fait toujours chaud dans ce pays, mais parce que sa vision diminue le soir.

Du point de vue intonatif, la syllabe Av se situe plus haut de 2DT que la syllabe qui la précède ; ensuite la syllabe NeS se trouve plus bas de 4DT que la syllabe Av ; la syllabe Pa remonte de 2DT. Autrement dit, *n'est-ce pas* copie l'intonation de ce qui le précède, comme dans l'exemple (136). Toutefois à la différence de l'exemple (136), *n'est-ce pas* ne porte pas sur le cotexte gauche mais sur le cotexte droit. Avec *n'est-ce pas*, le locuteur prévient son interlocuteur qu'il a raison dans ce qu'il va dire par la suite, et appelle son accord : « *vous verrez bien (vous comprendrez naturellement) que j'ai raison dans ce que je dis, vous serez d'accord avec moi ?* ». Le cotexte droit de *n'est-ce pas* consiste à expliciter en quoi il a raison.

La relation entre les exemples (138) et (139) ressemble à celle entre les exemples (136) et (137) ; dans l'exemple (139), on retrouve les mêmes traits intonatifs que dans l'exemple (138), à part le degré d'accentuation qui est plus élevé : 1) la syllabe Av est accentuée avec un ton plus haut de 10DT que la syllabe qui la précède, alors que l'intervalle n'est que de 2 DT dans l'exemple (138) ; 2) la syllabe NeS se situe plus bas de 6DT que la syllabe Av, au lieu de 4DT dans l'exemple (138) ; 3) l'intervalle entre la syllabe NeS et Pa s'élève à 4DT, à la place de 2DT dans l'exemple (138) ; 4) la syllabe Pa est allongée à la différence de l'exemple (138).

Dans l'exemple (139), le locuteur est en train de demander à son interlocuteur s'il peut donner des cours d'anglais à sa fille. Comme dans l'exemple (138), *n'est-ce pas* se trouve à l'intérieur de la relation prédicative ; en commençant par *dans l'anglais*, le locuteur annonce de quoi il va parler ; ensuite avec *n'est-ce pas*, il prévient que ce qu'il va dire est juste, mais sollicite tout de même l'accord de son interlocuteur. Dans ce cas, diriger l'attention de son interlocuteur sur l'importance de l'accent en anglais et lui faire accepter cette opinion permet au locuteur de justifier sa demande (enseigner l'anglais à sa fille) - l'interlocuteur a un bon accent en anglais. Cette démarche est conforme au degré plus élevé de l'accentuation<sup>298</sup> dans cet exemple.

---

<sup>298</sup> La dislocation droite dans *l'accent c'est l'essentiel* fait partie également de cette accentuation.

L'exemple (140) montre différentes caractéristiques intonatives et syntaxiques des exemples (138) et (139) : 1) l'intervalle entre la syllabe Av et la syllabe NeS atteint 18DT ; 2) la séquence *n'est-ce pas Ferdinand* est accompagnée des tons d'appendice ; 3) *n'est-ce pas* porte sur le procès qui constitue le cotexte gauche ; 4) le cotexte droit est un élément vocatif.

Dans cet exemple, le locuteur, psychiatre expérimenté, explique à son stagiaire Ferdinand qu'il ne faut pas être influencé par les patients, et se donne comme exemple : il n'est pas porté aux angoisses ni aux exagérations, bien qu'au cours de sa longue carrière, il ait rencontré toutes les sortes de malades psychiatriques.

Le fait que la syllabe Av porte un ton haut signifie que le locuteur demande une approbation à son interlocuteur sur la relation prédicative < il - lui accorder le crédit >. L'emploi de *n'est-ce pas* qui marque morphologiquement cette demande d'approbation, se note essentiellement sur le ton de la syllabe Av : dans la mesure où la séquence *n'est-ce pas Ferdinand* est intonativement mise en arrière plan ; il n'y a pas de raison majeure pour que l'interlocuteur ne soit pas d'accord avec le fait que le locuteur ait tout vécu dans sa carrière.

Dans tous les cas, plus l'intervalle entre la syllabe NeS et Pa est grand, plus le locuteur appelle une réaction de son interlocuteur.

#### 4.3.3.1.1.2. Hauteur de la syllabe Pa moins élevée que celle de la syllabe NeS

La hauteur de la syllabe Pa peut être plus basse que celle de la syllabe NeS avec des intervalles entre 3 et 6DT :

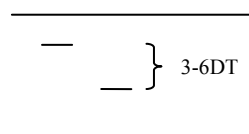


Schéma 26

Dans ce cas, bien qu'il soit suivi par le cotexte droit, *n'est-ce pas* porte sur le cotexte gauche ; le cotexte droit est constitué d'un élément vocatif dans l'exemple (141) ou d'un élément dit „disloqué à droite” dans les exemples (142) et (143) :

- (141) on se croirait presque dans *Amicalement vôtre* / {0} **n'est-ce** {-4} **pas** -4 Jonathan // alors / j'ai une question à te poser (prf191)
- (142) *Devenue soudain toute tendre et familière elle ne pouvait plus s'empêcher de me demander quelque intime réconfort. Je la tenais.*  
et vous Ferdinand /// vous pensez aussi qu'ils la guériront {-3} **n'est-ce** {-3} **pas** {0} ma mère (vbn220)
- (143) écoutez Ferdinand /// vous me faites une peine infinie vous vous en rendez compte /// je l'aime beaucoup ma mère vous le savez {-6} **n'est-ce** {-6} **pas** {-1} que je l'aime beaucoup (vbn221)

Concernant l'exemple (141), la locutrice parle d'une photo de l'interlocuteur qui était en couverture d'un journal à côté de celle de son ami. Elle compare la réussite de l'interlocuteur et de son ami à l'émission télévisée « *Amicalement vôtre* ». *N'est-ce pas* lui sert ici à demander l'approbation de l'interlocuteur sur l'avis qu'elle vient de lui présenter, tout en considérant d'emblée qu'il sera de son avis. Cela correspond au fait que la syllabe Pa est plus basse que la syllabe NeS.

Dans l'exemple (142), la locutrice parle de sa mère qu'elle fait soigner d'un cancer du foie par les meilleurs spécialistes. Elle souhaite sa guérison, comptant fortement sur eux ; ce qui apparaît dans l'accentuation avec un ton haut de la syllabe Av. En utilisant *n'est-ce pas*, elle demande à son interlocuteur une confirmation sur le fait qu'il pense également qu'ils guériront sa mère : elle considère qu'elle n'aura pas de difficulté à obtenir cette confirmation, ce qui est conforme au fait que la syllabe Pa est plus basse que la syllabe NeS. La locutrice agit comme si son interlocuteur était de son côté et qu'il ne la contrariait pas ; le passage du roman avant sa prise de parole l'indique également.

On retrouve la même construction verbale dans l'exemple (143) tiré d'un passage un peu plus éloigné que celui de l'exemple (142). La locutrice critique son interlocuteur qui lui a dit sèchement que sa mère ne guérira pas. Dans ce cas, avec *n'est-ce pas*, elle insiste sur le fait qu'il doit savoir qu'elle aime beaucoup sa mère, dans le but de lui reprocher d'oser lui dire des choses aussi dures. Cela correspond, d'une part, au fait que l'accentuation sur la syllabe Av est plus forte que dans l'exemple (142), c'est-à-dire que la syllabe Av se situe plus haut de 6DT que la syllabe NeS, et, d'autre part, au fait que l'intervalle entre les syllabes NeS et Pa est plus grand que dans l'exemple (142).

#### 4.3.3.1.1.3. Hauteur de la syllabe Pa identique que celle de la syllabe NeS

Lorsque le contour des syllabes NeS et Pa est plat, la hauteur de la syllabe Pa et de la syllabe NeS peut être identique :

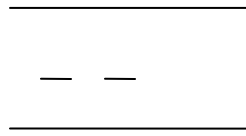


Schéma 27

Dans ce cas, *n'est-ce pas* peut ou non être accompagné d'un cotexte droit. Dans les exemples suivants, *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte droit :

(144) [...] tout était prévu y compris cette liaison aussi pathétique qu'un inévitable avec Clara c'est ainsi qu'elle se prénomme à nouveau **n'est-ce** {0} **pas** (prf220)

(145) vous faites attention à vous **n'est-ce** {0} **pas** (ectr85)

Concernant l'exemple (144), la locutrice révèle à son interlocuteur qu'elle l'a piégée : elle est au courant que la personne en question se prénomme Clara. La syllabe Av est accompagnée d'un ton descendant avec un intervalle de 6DT, ce qui est conforme au fait que la locutrice affirme fermement ce qu'elle vient de dire, tout en attirant l'attention de l'interlocuteur sur « à nouveau ».

Dans ce cas, la locutrice n'a pas besoin de vérifier auprès de l'interlocuteur la véracité de cette information. Toutefois avec *n'est-ce pas* elle lui demande une approbation, afin de s'assurer que l'interlocuteur tienne bien compte de ce qu'elle vient de lui dire. Étant donné l'objectif de la demande, elle n'appelle pas de façon insistante une réaction de l'interlocuteur, comme le montrent le ton bas qui porte sur les syllabes NeS et Pa et l'absence d'intervalle entre les deux.

On retrouve ces caractéristiques intonatives sur *n'est-ce pas* dans l'exemple (145). Contrairement à l'exemple (144), la syllabe Av est accompagnée d'un ton haut. Ce ton correspond au fait que le locuteur demande à son interlocutrice de prendre soin d'elle. Cette demande est renforcée par l'usage de *n'est-ce pas*, dans la mesure où il marque une demande d'approbation. Le locuteur se contente de cet usage, sans y ajouter de soulignement intonatif.

Comme l'exemple suivant, *n'est-ce pas*, employé sans intervalle entre les deux syllabes, peut avoir un cotexte droit :

(146) on sait bien que pour venir ici **n'est-ce** {0} **pas**: faut être prêt à tuer père et mère (vbn166)

Dans l'exemple (146), le locuteur ne comprend pas pourquoi son nouveau collègue a été surpris en découvrant qu'il participait à un trafic clandestin. Il est convaincu qu'on ne vient pas par hasard travailler au fin fond de la forêt en Afrique et que celui qui vient est prêt à tout.

Dans ce cas, *n'est-ce pas* se trouve à l'intérieur de la relation prédicative. Avec *pour venir ici*, le locuteur explique d'abord sur quoi porte la suite de son propos, en l'occurrence, les conditions pour venir à l'endroit où ils sont. Ensuite en utilisant *n'est-ce pas*, il demande à son interlocuteur une approbation sur ce qu'il va dire par la suite. La demande d'approbation est effectuée avant de préciser le contenu à approuver, comme dans les exemples (138) et (139). Toutefois à la différence de ces exemples, la syllabe Pa reste à la même hauteur que la syllabe NeS : cette caractéristique, ainsi que l'allongement de la syllabe Av, signifie qu'étant sûr de son propos, le locuteur ne cherche pas avec insistance à obtenir l'approbation de son interlocuteur.

#### 4.3.3.1.2. Syllabe Pa avec un contour montant

Dans ce chapitre, nous observerons les cas où le contour de la syllabe Pa est montant. Dans ces cas, l'énoncé n'a pas de cotexte droit. La hauteur de la syllabe Av peut être plus élevée ou moins élevée que celle de la syllabe NeS.

##### 4.3.3.1.2.1. Hauteur de la syllabe Pa plus élevée que celle de la syllabe NeS

La syllabe Pa avec un contour montant (4-10DT) peut commencer plus haut (entre 1-8DT) que celle de la syllabe NeS :

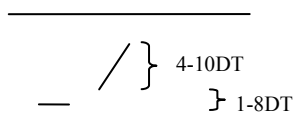


Schéma 28

Parmi les exemples concernant ce cas, *n'est-ce pas* peut commencer plus haut, à la même hauteur ou moins haut que la syllabe Av. Pour le cas où la hauteur de la syllabe NeS est plus élevée que celle de la syllabe Av, citons les exemples suivants,

- (147) *Jenkins l'attendait sur le perron, il déplaça son grand parapluie siglé et protégea Peter de la fine pluie qui tombait sur la ville.*  
- *J'ai fait demander votre automobile, déclara M. Jenkins, en fixant l'horizon bouché*  
fâcheux temps {+2} **n'est-ce** {+6} **pas** +10 *dit Peter.* (prf235)<sup>299</sup>
- (148) c'est la troisième fois cette semaine // que vous venez admirer les tableaux de Vladimir Radskin  
{+4} **n'est-ce** {+8} **pas** +4 (prf258)
- (149) fâcheux temps {+4} **n'est-ce** {+8} **pas** +6 (prf14)

Dans l'exemple (147), en attendant sa voiture, le locuteur parle du mauvais temps à son interlocuteur, concierge de sa résidence de luxe, afin d'éviter d'aborder d'autres sujets ; en effet le locuteur en a assez que son interlocuteur parle toujours de ses voisins. Cela correspond au contour montant avec un grand intervalle (10DT) de la syllabe Pa ; avec *n'est-ce pas*, le locuteur demande à l'interlocuteur s'il partage son avis. Dans ce cas, il est évident que le temps est fâcheux, ce qui apparaît dans le ton infra-bas sur la syllabe Av.

Concernant l'exemple (148), le locuteur a pour mission de trouver un couple qui s'intéresse en particulier aux tableaux de Vladimir Radskin et de lui transmettre la lettre qui lui a été confiée. En supposant qu'il a trouvé ce couple, le locuteur leur fait une remarque sur leur passion pour les tableaux du peintre ; il est sûr de son propos, ce que montre le ton infra-bas sur la syllabe Av. Toutefois il a besoin d'avoir une confirmation de la part de ses interlocuteurs afin de pouvoir passer au vif du sujet, c'est-à-dire : donner la lettre ; cette nécessité est marquée par l'emploi de *n'est-ce pas* avec un grand intervalle entre la syllabe NeS et la syllabe Pa, ainsi que le contour montant de cette dernière.

L'exemple (149) est tiré du même roman que l'exemple (147). Dans ce cas, c'est Jenkins qui s'adresse à Peter. Cette scène apparaît avant l'exemple (147). Peter attend l'arrivée de sa voiture, garée au parking, sur le perron ; il a coupé la parole à Jenkins, concierge de son immeuble, qui avait commencé à parler de sa voisine de palier. Jenkins change alors de

---

<sup>299</sup> Concernant les exemples de ce chapitre, nous avons mis en italique le cotexte de la partie transcrite. Celle-ci est réalisée suivant la convention de la transcription fixée plus haut pour les autres exemples.

sujet et parle du mauvais temps ; le ton descendant jusqu'à infra-bas sur *temps* signifie que le locuteur veut insister qu'il parle bien du temps et non d'autres choses. Le fait que le temps soit mauvais ne nécessite pas de vérification, mais avec *n'est-ce pas* le locuteur essaie de continuer la discussion avec son interlocuteur.

Passons au cas où la syllabe NeS commence à la même hauteur que la syllabe Av :

- (150) - *Et comment va ta maman ? coupa la très diplomate Mathilde. Toujours au bord du gouffre ?*  
- *Au fond plutôt...*  
- alors c'est tout va bien {0} **n'est-ce** {+1} **pas** +4  
- *Parfaitement bien, sourit Camille. (ectr201)*

La locutrice parle sur un ton moqueur de la mère de son interlocutrice qui a toujours des problèmes financiers : de plus, la relation mère-fille est tendue. Cet aspect ironique apparaît dans l'accentuation sur *va* à la place de *tout*. Avec *n'est-ce pas*, la locutrice demande une confirmation à son interlocutrice afin de créer de la complicité avec elle.

Dans ce cas, *n'est-ce pas* commence à la même hauteur que la syllabe Av ; en second lieu, l'intervalle entre la syllabe NeS et la syllabe Pa n'est pas significativement grande ; enfin la montée de la syllabe Pa est moins importante que dans les exemples (147) et (149). Ces trois caractéristiques prosodiques montrent que la locutrice appelle moins une réaction de l'interlocutrice que dans les cas où la montée de la syllabe Pa est plus grande et où l'intervalle est plus grand entre la syllabe Av et la syllabe NeS, ainsi qu'entre la syllabe NeS et la syllabe Pa, comme dans les exemples (147), (148) et (149).

Dans les exemples suivants, *n'est-ce pas* commence plus bas que la syllabe Av :

- (151) - *J'ai faim, dit-elle, pas vous ?*  
- *Si !*  
- *Vous aimez la cuisine japonaise ?*  
- *Oui.*  
- *Et vous êtes toujours aussi bavard ?*  
- *Oui, dit Jonathan juste avant de reprendre un nouveau coup de coude.*  
- c'est un tableau merveilleux {-2} **n'est-ce** {+2} **pas** +5 repris Clara d'une voix émue. (prf68)
- (152) bon le couloir /// il est très long mais vous pouvez tenir aux boiseries {-6} **n'est-ce** {+6} **pas** +4 (ectr388)

Concernant l'exemple (151), la locutrice essaie en vain de commencer une conversation avec son interlocuteur. Ils sont dans la galerie. L'accentuation porte sur la syllabe /*ta*/, ensuite on



observe une légère montée sur la syllabe Av, c'est-à-dire la dernière syllabe de *merveilleux*, marquant ainsi l'effet exclamatif. Que *n'est-ce pas* commence plus bas que la syllabe Av signifie qu'il est en continuité intonative avec un cotexte gauche, c'est-à-dire que le lien de *n'est-ce pas* avec un cotexte gauche est étroit. Il ne s'agit pas ici d'une demande de confirmation sur l'affirmation du locuteur ; si c'était le cas, on attendrait un ton infra-bas sur la syllabe Av et une remontée sur la syllabe NeS. Mais la locutrice exprime son admiration afin de la partager avec l'interlocuteur. Elle se situe toujours dans la tentative de mener une discussion avec lui, bien qu'elle ne pose plus de question sur lui.

Dans l'exemple (152), la locutrice est en train de montrer la maison à la dame âgée qui vient de s'installer chez elle. Cet exemple ne manifeste pas les mêmes caractéristiques intonatives que l'exemple précédent : la syllabe Av est accompagnée d'un ton haut ; la syllabe NeS commence plus bas de 6DT que la syllabe Av ; la syllabe Pa, en commençant plus haut de 6DT que la syllabe NeS, porte un contour montant de 4DT.

Tout d'abord, la syllabe Av est accompagnée d'un ton haut, ce qui distingue l'affirmation de l'exclamation. En utilisant ce ton, la locutrice attire l'attention de l'interlocutrice sur ce qu'elle suppose : le couloir est grand mais elle peut se tenir aux boiseries pour le traverser. Ensuite la syllabe NeS commence plus bas de 6DT que la syllabe Av : cette forte chute marque, contrairement à l'exemple (151), une coupure intonative avec le cotexte gauche, étant donné que la syllabe Av est accompagnée d'un ton haut. Enfin le fait que la syllabe NeS soit suivie par la syllabe Pa qui commence plus haut de 6DT et qui porte un contour montant de 4DT, signifie que la locutrice demande une confirmation sur la supposition qu'elle vient de faire : à savoir que son interlocutrice est capable de se tenir aux boiseries. Il lui importe de s'assurer que sa supposition est valable : elle dirige alors d'abord l'attention de son interlocutrice vers sa supposition, pour ensuite lui demander de la confirmer. Ce parcours marque mieux l'importance de cette demande de confirmation ; ce qui est différent d'avec l'exemple (151) dans lequel l'intention de la locutrice est plutôt de continuer la discussion et de partager son impression que d'avoir une confirmation.

#### 4.3.3.1.2.2. Hauteur de la syllabe Pa moins élevée que celle de la syllabe NeS

Accompagnée d'un contour montant, la syllabe Pa peut commencer également plus bas que celle de la syllabe NeS :

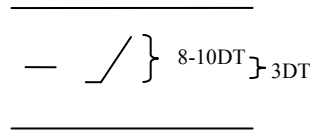


Schéma 29

Par exemple,

- (153) vous n'êtes pas du genre à lire votre horoscope {-4} **n'est-ce** {-3} **pas** +10 *demanda sa voisine.*  
*Elle avala une nouvelle gorgée et ajouta :*  
*- Je vous rassure, moi non plus ! (prf31)*

Concernant l'exemple (153), un homme et une femme viennent de se rencontrer au comptoir d'un bar. Après avoir lu le badge qu'elle porte autour du cou, il a l'air étonné d'apprendre que le symposium auquel elle participe concerne les sciences occultes. Face à cet étonnement, la locutrice parle de l'horoscope, pour mieux lui laisser entendre par la suite que ce qu'elle fait n'a rien à voir avec ce qu'il entend par *sciences occultes*.

Dans ce cas, la syllabe Av est accompagnée d'un ton descendant de 6DT, ce qui donne l'effet « contrastif » (P. Mertens, 2005 : 68) ; la locutrice attire l'attention de son interlocuteur sur l'*horoscope*. Ensuite la syllabe NeS commence plus bas que la syllabe Av, et la syllabe Pa commence encore plus bas que la syllabe NeS : *n'est-ce pas* est en continuité intonative avec ce qui le précède. Cela confirme que la locutrice n'attend pas forcément de confirmation de la part de son interlocuteur ; elle ne cherche pas à savoir s'il fait partie des personnes qui lisent leur horoscope, mais à contourner de façon indirecte et ironique le préjugé sur les sciences occultes de son interlocuteur. Toutefois comme le montre la grande remontée de la syllabe Pa, la parole de la locutrice est bien adressée à son interlocuteur.

#### 4.3.3.1.3. Syllabe Pa avec un contour descendant

En plus d'un contour montant et plat, la syllabe Pa peut avoir un contour descendant. Dans ce cas, contrairement au cas de présence d'un contour montant, *n'est-ce pas* est en général accompagné d'un cotexte droit.

##### 4.3.3.1.3.1. Hauteur de la syllabe Pa moins élevée que celle de la syllabe NeS

Portant un contour descendant, la syllabe Pa commence plus bas que la syllabe NeS :

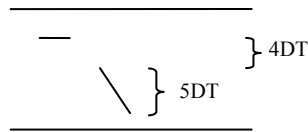


Schéma 30

Nous avons rencontré uniquement l'exemple suivant pour cette catégorie intonative :

(154) c'est bien votre mère {-6} **n'est-ce** {-4} **pas** -5 {0} qui vend des cierges à l'église d'à côté (vbn386)

Il est vrai qu'avec *n'est-ce pas*, le locuteur demande d'abord une confirmation à son interlocutrice sur l'information qu'il a sur sa mère ; mais le locuteur cherche aussi à gagner la sympathie de son interlocuteur, en lui montrant qu'il s'intéresse à sa mère. Cette intention du locuteur correspond à l'utilisation de la construction verbale « c'est...qui », au ton infra-aigu sur la syllabe Av, ainsi qu'au ton descendant sur la syllabe Pa.

#### 4.3.3.2. « N'est-ce pas » employé sans cotexte gauche

Nous examinerons dans cette partie le cas où *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte gauche. Dans ce cas, le contour de la syllabe Pa est soit plat, soit descendant.

##### 4.3.3.2.1. Syllabe Pa avec un contour plat

Lorsque *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte gauche et que la syllabe Pa porte un contour plat, la hauteur de la syllabe Pa peut être plus élevée ou moins élevée que celle de la syllabe NeS.

#### 4.3.3.2.1.1. Hauteur de la syllabe Pa plus élevée que celle de la syllabe NeS

Dans l'exemple suivant, *n'est-ce pas* est employé avec un cotexte droit :

- (155) **n'est-ce** {+3} **pas** {-2} mon chéri ce n'est pas moi qui te pousse /// il en est temps encore va-t'en si tu ne peux pas (bth412)

Dans cet exemple, la locutrice parle à son amant qui vient d'examiner le couteau qu'elle destine à l'assassinat de son mari : elle veut s'assurer que son interlocuteur ne se sent pas obligé de commettre ce meurtre, et qu'elle n'est pas seule responsable. À l'approche de la réalisation, elle est effrayée par l'idée d'éliminer son mari, bien qu'elle veuille sa disparition afin de pouvoir vivre tranquillement avec son amant.

Avec *n'est-ce pas*, la locutrice demande à l'interlocuteur de lui confirmer ce qu'elle va dire par la suite ; elle attire d'abord l'attention de l'interlocuteur sur l'existence de sa demande de confirmation, avant d'en formuler le contenu.

Dans ce cas, le fait que l'intervalle entre les syllabes NeS et Pa reste à 3DT montre que la locutrice sollicite une confirmation de la part de son interlocuteur pour se rassurer, mais qu'elle sait en même temps qu'elle est à l'initiative de ce crime.

#### 4.3.3.2.1.2. Hauteur de la syllabe Pa moins élevée que celle de la syllabe NeS

Passons au cas où la syllabe Pa avec contour se situe plus bas que la syllabe NeS. Dans l'exemple suivant, *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte droit, ni de cotexte gauche :

- (156) L1 : c'est meilleur de couper comme ça non  
L2 : **n'est-ce** {-5} **pas** (pala12-53)

Toutefois ce *n'est-ce pas* porte sur ce qui vient d'être dit par le locuteur L1. Ce dernier, ayant subi des remarques sur sa mauvaise manière de tenir les couverts, plaisante en disant qu'il est mieux de couper de cette façon. Avec *n'est-ce pas*, la locutrice L2 marque son approbation avec son interlocuteur : « *tu as raison* », « *oui, c'est bien ça* ».

Nous avons mentionné plus haut que dans le cas où la hauteur de la syllabe Pa est plus élevée que celle de la syllabe NeS, l'emploi de *n'est-ce pas* sert à demander une approbation ou une confirmation à l'interlocuteur.

Lorsque la hauteur de la syllabe Pa est plus basse que celle de la syllabe NeS comme dans cet exemple, cet emploi de *n'est-ce pas* fonctionne comme si le locuteur s'adressait à lui-même la demande d'approbation et y répondait, c'est-à-dire comme s'il vérifiait tout seul.

Dans tous les cas, avec *n'est-ce pas*, l'énonciateur remet en question la validité de *p* et la vérifie mais finalement sans vraiment la remettre en cause.

#### 4.3.3.2.2. Syllabe Pa avec un contour descendant

##### 4.3.3.2.2.1. Hauteur de la syllabe Pa plus élevée que celle de la syllabe NeS

Dans le cas où la syllabe Pa avec un contour descendant commence plus haut que la syllabe NeS, *n'est-ce pas* est en général accompagné d'un cotexte droit :

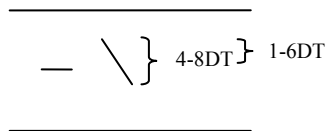


Schéma 31

Dans les exemples suivants, le cotexte droit de *n'est-ce pas* commence par un élément vocatif comme *mon cher Monsieur, ma chère* :

(157) [...] *Je crois pour ma part que Louissette, morte réellement d'une mauvaise fièvre, car un médecin l'a constaté, a succombé à quelque imprudence, des nuits à la belle étoile, des vagabondages dans les marais... n'est-ce* {+4} *pas* -8 {0} *mon cher Monsieur vous ne voyez pas mon frère supplicier cette gamine c'est odieux c'est impossible* (bth149)

(158) *n'est-ce* {+6} *pas* -6 {0} *ma chère /// hier matin dès notre arrivée à Paris nous sommes allés voir monsieur Grandmorin* (bth120)

Dans l'exemple (157), la locutrice témoigne de sa conviction au juge d'instruction que son frère n'est pas coupable de la mort de Louissette. La locutrice demande à son interlocuteur une approbation sur ce qu'elle va dire par la suite : cette demande est effectuée comme si elle considérait en même temps que son interlocuteur doit être de son avis. Le fait que la syllabe Av soit accompagnée d'un ton descendant et non d'un ton haut le souligne.

Concernant l'exemple (158), avant de commencer son témoignage au juge, le locuteur invite sa femme à confirmer ce qu'il va dire. L'emploi de *n'est-ce pas* marque une demande d'approbation faite à l'interlocutrice, mais le locuteur ne compte pas réellement sur celle-ci, supposant qu'il n'y a pas de raison qu'il ne l'obtienne pas. Cela est conforme au ton descendant sur la syllabe Pa. Cet emploi de *n'est-ce pas* sert davantage à attirer l'attention de son interlocutrice sur ce qu'il va dire par la suite.

#### 4.3.3.3. « N'est-ce pas » suivi par « que »

Comme *hein*, *n'est-ce pas* peut être suivi par le subordonnant *que*. Dans cette partie, faute d'enregistrement, nous nous contenterons d'examiner, sans indication intonative, des exemples tirés des conversations dans les romans ou les pièces de théâtre.

Commençons par les cas où *n'est-ce pas que* porte sur un état de fait ou sur une tierce personne :

- (159) Beantendon : Ah ! bravo ! bravo ! ravissant !...  
Thérèse, *s'asseyant*. : **N'est-ce pas** que c'est joli?...  
Madame de Sainte-Poule : Adorable ! (E. Labiche, *La Perle de la Canebière*, x)
- (160) Letrinquier : [...] **N'est-ce pas** qu'elle est étonnante ?  
Tacarel : C'est un prodige !... (*A part.*) Ce père est un idiot ! (E. Labiche, *La Station Champbaudet*, II-iv)

Dans l'exemple (159), la locutrice vient de chanter. Avec *n'est-ce pas que*, étant fière de sa chanson, elle demande une confirmation sur la beauté de son chant, comme si elle voulait montrer qu'elle a eu raison de chanter.

Concernant l'exemple (160), le locuteur vient de montrer que sa fille a des connaissances comme les noms des villes arrosées par l'Adige. Il demande à son interlocuteur une approbation sur le fait qu'elle soit étonnante ; il considère que son interlocuteur est de son avis, mais obtenir l'approbation de sa part est une façon de recevoir des compliments.

Comme dans les exemples suivants, *n'est-ce pas que* peut porter sur la deuxième personne :

- (161) **N'est-ce pas** que tu veux bien lire... dans ce beau livre-là ? (E. et J. de Goncourt, *Madame Gervaisais*)

- (162) Justin : Là, maintenant tu es une jolie femme... **n'est-ce pas** que tu es une jolie femme ?  
Boriquet : Oui, oui, je suis une jolie femme ! (G. Feydeau, *Dormez, je le veux !*, I-ii)

Dans l'exemple (161), une mère essaie désespérément d'encourager son fils à lire. La locutrice ne pose pas la question de savoir s'il veut lire ou non : en utilisant *n'est-ce pas que*, elle sollicite son interlocuteur pour qu'il donne son approbation ; il s'agit en quelque sorte de lui faire accepter à tout prix ce qu'elle attend de lui.

Pour l'exemple (162), Justin hypnotise son maître Boriquet. L'emploi de *n'est-ce pas* permet au locuteur de vérifier si sa procédure a fonctionné, sans avoir à craindre un échec.

*N'est-ce pas que* peut être employé avec la première personne :

- (163) Eh bien ! comment me trouvez-vous ? **N'est-ce pas** que je ne suis pas si changée ? Et sans lui laisser le temps de parler : C'est que j'ai un vilain papa qui me trouve toujours mauvaise mine... et qui est entêté ! J'ai beau lui dire que je vais mieux... il me soutient que non. Quand je serai guérie, vous verrez qu'il voudra toujours me croire malade... (E. et J. de Goncourt, *Renée Mauperin*, p.254)

- (164) **N'est-ce pas** que je suis gentille ? (E. Labiche, *Le choix d'un gendre*, v)

Concernant l'exemple (163), avec *n'est-ce pas que*, la locutrice demande à l'interlocuteur de lui confirmer qu'elle n'a pas vraiment changé. Obtenir cette confirmation lui importe pour convaincre son père, très soucieux, qui pense qu'elle est toujours malade.

Dans l'exemple (164), la demande de confirmation marquée par *n'est-ce pas que* donne l'impression que la locutrice est prétentieuse, comme si elle se faisait des compliments à elle-même. Ainsi elle essaie de démontrer à son interlocuteur qu'elle est la personne parfaite à épouser.

Avant de terminer cette partie, il est important de noter également que *n'est-ce pas que* s'emploie, comme *hein*, pour solliciter le recours à la tierce personne :

- (165) Gargaret : [...] (*Avec émotion.*) Albert... veux-tu devenir mon associé ?  
Albert : Mais je ne sais si je dois...  
Gargaret : Je t'en prie... Ma femme t'en prie aussi... (*A Lucie.*) **N'est-ce pas** que tu veux bien qu'il soit mon associé ?  
Lucie, *baissant les yeux*. : Mais... comme tu voudras, mon ami.  
Albert : Allons, puisque vous l'exigez... j'accepte... (E. Labiche, *Doit-on le dire ?*, III-x)

Dans cet exemple, le locuteur est en train de convaincre son interlocuteur de devenir son associé : afin d'ajouter du poids à son argument, il essaie de mettre une tierce personne, en l'occurrence sa femme, de son côté. Après avoir présenté l'avis de sa femme à sa place, il lui demande de le confirmer, en utilisant *n'est-ce pas que*.

#### **4.4. Conclusion**

Comme nous l'avons mentionné, les marqueurs *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* s'inscrivent dans une relation intersubjective entre énonciateur et coénonciateur. Le jeu intersubjectif s'élabore et se module selon les variations distributionnelles, sémantiques, prosodiques et pragmatiques qui se nouent, avec une grande complexité, au sein de l'énoncé.

Tous ces marqueurs ont affaire avec la valeur *p* que  $S_0$  ne remet pas totalement en question : *hein* marque que le mode de présence de *p* est d'ordre quantitatif, alors qu'avec *quoi* il est d'ordre qualitatif ; dans le cas de *n'est-ce pas*, il s'agit d'une vérification de la validité de *p*.



## Chapitre 5. Expressions comparables avec « hein » en japonais : Emplois de « darô », « yo », « ne » et « yone »

### 5.1. Introduction

Dans le passage d'une langue à une autre, comment les marqueurs discursifs (désormais MD) peuvent-ils être traduits ? Nous aborderons cette question en prenant *hein* comme exemple : comment peut-il être traduit en japonais, notre langue maternelle ?

Nous avons tout d'abord examiné comment étaient traduites en japonais les occurrences de *hein* que nous avons repérées dans les conversations des romans français. Il s'agit des romans d'Anna Gavalda, Daniel Pennac, Fred Vargas et Boris Vian. Ce choix est dû au fait qu'ils comportent des conversations relativement naturelles, familières et peu archaïques. Il est vrai qu'il s'agit d'oraux scripturalisés qui peuvent avoir des propriétés différentes de celles des oraux spontanés, mais il nous a paru essentiel d'étudier les traductions effectuées par des professionnels qui ne s'intéressent pas en particulier aux emplois de *hein*, afin de dégager les termes comparables à *hein* en japonais.

Nous avons constaté dans ces romans qu'environ quatre-vingts pour cent des occurrences de *hein* sont employés avec le cotexte gauche et portent sur celui-ci, comme dans *il est bon hein*. La comparaison entre le roman original en français et sa traduction en japonais nous a permis d'identifier ensuite les marqueurs *darô*<sup>300</sup>, *ne*, *yone*<sup>301</sup> et *yo*, en tant qu'éléments comparables à ce type de *hein*.

Par exemple, *Il [= ce vin] est bon hein ?* (A. Gavalda, 2002 : 65) a été traduit par Y. Takahata (2003 : 73) comme *Umai daro, kono wain ?*<sup>302</sup> (délicieux - *darô* - ce - vin). Dans cet énoncé,

---

<sup>300</sup> *Darô* peut être employé sous la forme de *daro*, *deshô*, *desho*. Nous avons pris dans cette recherche *darô* comme représentant de ces termes dans l'analyse, conformément aux autres recherches.

<sup>301</sup> *Ne* et *yone* peuvent apparaître respectivement sous la forme de *nê* ou de *yonê*. Nous ne discuterons pas dans cette étude la question de savoir s'ils peuvent être considérés ou non comme une simple variante prosodique. Concernant *nê*, voir H. Oshima (1994, 1.2.8.).

<sup>302</sup> Pour la transcription en alphabet latin des séquences en japonais, nous avons opté pour le système Hepburn. Sur ce sujet, voir L. Labruno (2000).

il est possible d'employer *ne*, *yone* ou *yo* à la place de *darô*. Cette possibilité ne signifie pas que ces quatre marqueurs sont interchangeables, sans modification contextuelle, mais qu'ils peuvent mobiliser des enjeux énonciatifs et intersubjectifs comparables. Nous dirons dès maintenant, d'une manière quelque peu brutale, que tous ces marqueurs s'inscrivent dans cadre intersubjectif entre l'énonciateur et le coénonciateur, et que dans tous les cas c'est la validation de la valeur *p*, et non de la valeur *p'*, qui est en jeu : ce qui rend possible la comparaison avec *hein*.

Il nous intéresse de savoir dans quelle mesure ces enjeux intersubjectifs se croisent. Afin de pouvoir effectuer cette comparaison, nous avons d'abord décrit les propriétés de ces marqueurs japonais : ce chapitre y sera donc consacré. Nous aborderons dans le chapitre suivant (chapitre 6) la question du croisement énonciatif entre *hein* et les marqueurs japonais.

Ce chapitre commencera d'abord par une présentation succincte des études précédemment menées sur ces marqueurs. Nous présenterons ensuite leurs caractérisations générales puis viendra enfin les analyses des exemples. Ce choix de présentation ne correspond pas réellement à notre démarche effective - va-et-vient entre exploration des données empiriques et élaboration des hypothèses -, mais il se justifie par des raisons de lisibilité.

En ce qui concerne les occurrences de *hein* employé sans cotexte gauche, nous ne les étudions pas ici du fait de leur nombre très limité et de l'irrégularité de la traduction.

## ***5.2. Études précédentes sur les emplois de « darô », « yo », « ne » et « yone »***

Dans cette partie, nous présenterons succinctement les descriptions des emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone* effectuées dans des études précédentes.

### **5.2.1. Aspects généraux constatés dans les études précédentes portant sur « darô », « yo », « ne » et « yone »**

Dans la grammaire japonaise, *darô* ne fait pas partie de la même classe grammaticale que *yo*, *ne* et *yone* : *darô* est considéré comme « jodôshi » ; *yo*, *ne* et *yone* comme « shûjoshi »,

« joshi » qui s'emploient à la fin d'une phrase<sup>303</sup>. Toutefois ces deux catégories contiennent les mots qui s'emploient toujours après d'autres mots pouvant constituer une unité significative comme les verbes, les adjectifs, les adverbes ou les noms. Les « jodôshi » se conjuguent, à la différence des « joshi » dont font partie les « shûjoshi ».

D'un point de vue distributionnel, un/des « shûjoshi » se trouve(nt) après un/des « jodôshi ». Concernant *darô*, *yo*, *ne* et *yone*, il est possible d'avoir des combinaisons comme *darôyo*, *darône*<sup>304</sup> ou *darôyone*, mais il est impossible d'employer *darô* après *yo*, *ne* ou *yone*. Les « shûjoshi » peuvent être combinés entre eux comme *yone - yo* et *ne -*, mais la combinaison n'est pas aléatoire, par exemple, l'emploi de *neyo* est inattestable.

Comme pour les marqueurs discursifs en français, les emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone* n'ont pas été pendant longtemps des objets centraux d'études en linguistique japonaise traditionnelle : l'intérêt de cette dernière se portait essentiellement sur l'écrit. Toutefois comme le remarque S. Kinsui (1993 : 118), le nombre de recherches augmente régulièrement depuis la fin des années quatre-vingts : à cette époque, l'importance de la maîtrise de « shûjoshi » afin de pouvoir parler naturellement japonais a été soulignée dans l'enseignement du japonais langue étrangère. En effet, il n'est pas facile pour les non-natifs de s'approprier l'emploi de ce genre de marqueurs, comme le signale N. Mizutani (1987 : 20).

À partir de la fin des années quatre-vingts, des nombreuses recherches sur la modalité ont été effectuées. Dans ce cadre, *darô*, *ne* et *yone* ont été analysés comme expressions de « kakunin yôkyû » (demande de confirmation), parmi ces travaux, citons ceux de T. Miyake (1996), K. Miyazaki (2000), (2002a). Cependant, l'objectif principal de ces études vise plutôt à décrire la diversité des demandes de confirmation, qu'à étudier les propriétés linguistiques de ces marqueurs. De ce fait, la différence entre ces marqueurs n'a été explicitée que dans le cadre de la demande de confirmation.

---

<sup>303</sup> Plus précisément, ces marqueurs sont considérés comme « shûjoshi » (*particule finale*), lorsqu'ils sont employés à la fin d'un phrase et, comme « kantôshi » (*marqueur interjectif*), lorsqu'ils se trouvent à la fin d'un composant de la phrase (pour les descriptions détaillées sur chaque catégorie, voir K. Sakuma, 1952, S. Hashimoto, 1969, A. Tanaka, 1977, etc.). Nous ne considérerons ici que les cas de « shûjoshi », étant donné que nous limitons nos analyses aux emplois sans cotexte gauche de *hein*.

<sup>304</sup> Concernant *darône*, voir K. Miyazaki (1999).

La comparaison entre *darô*, *yo*, *ne* et *yone* reste rare compte tenu de leur appartenance catégorielle différente ; cependant S. Kinsui (1998, 1992) a analysé leurs emplois dans le cadre de la « théorie de la gestion du discours » (*Danwa kanri riron*). Avant d’y revenir, nous proposons un résumé des descriptions des emplois de ces marqueurs dans les études antérieures.

Comme pour les MD français, l’intonation joue un rôle important dans l’interprétation des emplois de ces marqueurs japonais. Il existe des recherches qui prennent en compte l’intonation (A. Tanaka, 1977 : 436 sqq., T. Moriyama, 1989b, 2001, Y. Katagiri, 1997, I. Iori et al., 2001, M. Sugitô, 2001, T. Inukai, 2001, etc.), mais il reste très rare les études fondées sur les analyses acoustiques minutieuses.

Certains auteurs remarquent les différences sexuelles ou régionales sur les emplois de ces marqueurs (par exemple, A. Tanaka, 1977) : pour notre présente étude, nous privilégierons les emplois *standards* sans entrer dans le débat sur ces différences.

### 5.2.2. Descriptions de « darô » dans les études précédentes

La grammaire du japonais contemporain considère *darô* comme un *jodôshi* qui marque, d’une part, une conjecture et, d’autre part, une demande de confirmation : par exemple, « *ashita ame ga furu darô* » (demain - pluie - p.s.<sup>305</sup> - tomber - *darô*) peut signifier selon l’intonation « *demain il va pleuvoir.* » ou « *demain il va pleuvoir, tu ne crois pas, non ?* » ; dans le premier cas, la dernière syllabe porte un ton bas, alors que dans le second, elle porte un ton haut.

T. Miyake (1996 : 112) et K. Miyazaki (2002a : 213) considèrent que l’emploi de demande de confirmation est dérivé de celui de conjecture. K. Miyazaki (2002a : 216) considère l’emploi de demande de confirmation comme un glissement de la portée de la conjecture - de l’état réel au contenu de la connaissance de l’interlocuteur.

---

<sup>305</sup> p.s. = particule de sujet.

### 5.2.3. Descriptions de « yo », « ne », « yone » dans les études précédentes

*Yo*, *ne* et *yone* font partie des particules finales qui « concernent essentiellement le problème de la régulation des relations inter-énonciateurs. » (F. Dhorne et al., 1995 : 243), ce qui rejoint à la remarque de Ch. Claudel (2002 : 217) ; S. K. Maynard (1993) appelle *yo* et *ne* « particules interactionnelles ». Sur ce sujet, J. Kawaguchi (1994 : 127) remarque également que l'interlocuteur « participe à la construction de l'énoncé », bien que ce soit « toujours le locuteur qui à un moment donné prend en charge son énoncé ».

La plupart des études antérieures portent plus sur *yo* ou/et *ne* que sur *yone*. Elles soulignent souvent les caractères opposées de *yo* et de *ne* : *yo* est une des particules centrée sur le locuteur, tandis que *ne* fait partie des particules centrée sur l'interlocuteur (H. Suzuki, 1976).

Concernant *yo*, de nombreux chercheurs notent qu'il sert à attirer l'attention de l'interlocuteur sur les choses qu'il ignore (M. Ôso, 1986, T. Masuoka et Y. Takubo, 1992, I. Iori et al., 2001, etc.). Ce marqueur indique que le locuteur considère que le contenu de la phrase est utile pour l'interlocuteur et qu'il doit être porté à sa connaissance (Ch. H. Chén, 1983 : 100, M. Ôso, 1986 : 93, H. Shirakawa, 1992 : 42, 47, S. K. Maynard, 1993, T. Matsui, 2000 : 167, H. Noda, 2002 : 267, etc.) : « utiliser cette particule est un moyen pour le locuteur d'amener l'interlocuteur à accepter son affirmation » (Ch. Claudel, 2002, t2 : 8). S. -Y. Kuroda (1979 : 248) mentionne que *yo* ajoute « une connotation qui pourrait se traduire comme : *je vous le dis* ».

H. Oshima remarque également que l'énoncé avec *yo* « possède une force d'action sur l'interlocuteur » (1994 : 50). Dans les descriptions en japonais, le verbe *Oshitsukesu* (*presser*) est souvent employé pour signifier que le locuteur *impose* son affirmation à l'autre (M. Tokieka, 1954 : 89, K. Saji, 1956 : 29, T. Ueno, 1972 : 69-70, etc.). Cependant il est possible d'utiliser *yo* en s'adressant à soi-même (T. Ueno, 1972 : 72, T. Masuoka, 2007 : 77), bien que certains auteurs considèrent cet emploi comme un « cas exceptionnel » (H. Noda, 2002 : 266) : « *Mate-yo* (*attends - yo*) ».

En revanche, « l'emploi de *ne* indique que le locuteur attend de l'interlocuteur une confirmation sur ce qu'il vient d'avancer » (Ch. Claudel, *ibid.*), ce qui est noté également par T. Ueno (*ibid.*), K. Saji (1956 : 28). L'énoncé avec *yo* « n'oblige pas l'autre à répondre », tandis que l'énoncé avec *ne* réclame une réponse de la part de l'interlocuteur (H. Oshima, 1994 : 52, aussi S. K. Maynard, 1993, §6). Cependant l'étude de M. Tsuchihashi (1983) montre que l'énoncé avec *yo* est suivi par la réponse autant que l'énoncé avec *ne*.

De nombreux chercheurs mentionnent également que *ne* indique que le locuteur considère que ses connaissances et celles de l'interlocuteur sont identiques, à la différence de *yo* qui indique l'opposition entre les connaissances du locuteur et celles de l'interlocuteur (M. Ôso, 1986 : 93, T. Masuoka et Y. Takubo, 1992 : 53, etc.). Selon Ch. H. Chén (1983), S. K. Maynard (1993), Ch. Claudel (2002, t2 : 8), dans le cas de *yo*, le locuteur possède plus d'informations que l'interlocuteur, contrairement au cas de *ne*. Cependant, comme le signale H. Noda (2002 : 241), cette opposition entre *yo* et *ne* ne permet pas d'expliquer la formation de *yone*. De plus, comme le signale A. Hasunuma (1988 : 95), *ne* peut être employé dans le cas où la position du locuteur s'oppose à celle de l'interlocuteur<sup>306</sup>.

Concernant *ne*, F. Dhorne et Y. Kobayashi (2005 : 204) remarquent qu'il manifeste ou vérifie qu'une connaissance ou un sentiment sont partagés entre l'énonciateur et le coénonciateur. Selon N. Onodera (2004 : 152), l'emploi de *ne* a pour objectif d'arriver à l'harmonie entre le locuteur et l'interlocuteur. K. Miyazaki explique de ce point de vue la différence entre *ne* et *darô* : dans le cas de *ne*, le locuteur vérifie l'information présentée comme étant une connaissance commune entre les locuteurs, tandis que dans le cas de *darô*, le locuteur présente l'information comme une connaissance de l'interlocuteur qu'il doit vérifier, puisque c'est l'interlocuteur qui a accès à cette information.

*Yone* est une combinaison des deux « *shûjoshi* », *yo* et *ne*. Certains chercheurs expliquent les emplois de *yone* par rapport aux propriétés de *yo* et de *ne* (par exemple, S. Kinsui, 1998) ; d'autres soulignent le fait que *yone* a des propriétés spécifiques indépendantes

---

<sup>306</sup> Nous reviendrons à cet emploi dans 6.3.3.

de celles de *yo* et de *ne* (par exemple, T. Miyake, 1996 : 114), car ils décrivent les emplois de ces derniers comme étant opposés, comme nous l'avons mentionné plus haut.

Certains auteurs, comme K. Noda (1993), considèrent que l'emploi de *yone* est plutôt lié à l'égalité des informations entre les locuteurs qu'à leur opposition ; H. Noda (2002 : 285) mentionne également que *yone* s'emploie dans le cas où le locuteur présente le contenu de la phrase comme ce qui devrait être, et vérifie s'il est identique à la connaissance de l'interlocuteur, demande à ce qu'il soit identique ou manifeste qu'ils sont identiques.

H. Oshima (1994 :69) explique que « quant à l'énoncé avec « yone », tout en gardant le caractère assertorique de « yo », il a besoin, comme l'énoncé avec « ne », d'une participation de l'interlocuteur, c'est-à-dire que l'ajout de « ne » entraîne l'engagement de l'interlocuteur ».

Toutefois les études consacrées aux emplois de *yone* restent moins nombreuses que celles de *yo* ou de *ne*. Une analyse minutieuse des emplois de *yone*, permettant de rendre compte de ses propriétés linguistique, et aussi de les saisir par rapport à celles de *yo* et de *ne* nous semble encore nécessaire. Ne serait-il pas possible de décrire ces trois marqueurs de manière unifiée ?

#### **5.2.4. Description de « darô », « yo », « ne » et « yone » dans la théorie de S. Kinsui**

S. Kinsui (1998, 1992) envisage de décrire les emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone* dans le cadre de la « théorie de la gestion du discours » (*Danwa kanri riron*), afin de résoudre un des problèmes théoriques des recherches sur les emplois de *yo*, *ne* et *yone* : la notion de « connaissances » du locuteur et de l'interlocuteur ne permet pas toujours de décrire les emplois de ces marqueurs. Comme nous l'avons mentionné plus haut, avec cette notion, *yone* ne peut être traité comme une combinaison de *yo* et de *ne*, étant donné la contradiction entre les fonctionnements de *yo* et de *ne*. Un autre problème est que *ne* peut être employé dans le cas où l'interlocuteur n'a pas les mêmes connaissances que le locuteur, comme dans l'exemple suivant :

L1 : *Ima nan ji desu ka ?* (maintenant - quel - heure - cop.<sup>307</sup> - p.f.<sup>308</sup> : *quelle heure est-il ?*)

L2 : *Shichi ji desu ne.* (sept - heure - cop. - ne : il est sept heures.)

Le locuteur L1 n'a pas l'heure, à la différence du locuteur L2. Les études de S. Kinsui se fondent sur la distinction entre les connaissances des expériences directes et indirectes. Selon l'auteur (1992 : 41), les connaissances des expériences directes correspondent à celles que le locuteur obtient sur place ou par l'expérience. En revanche, celles des expériences indirectes sont construites linguistiquement et conceptuellement ou formulées comme hypothèses à partir de déductions ; par exemple, à partir des nouvelles informations que l'interlocuteur apporte au locuteur au cours de leur échange ou à partir des connaissances que le locuteur suppose à l'interlocuteur (ibid.).

S. Kinsui considère que l'emploi de *darô* marque une inscription unilatérale de l'information dans le domaine des expériences indirectes et qu'il ne dépend pas de la supposition du locuteur selon laquelle les informations qui se trouvent dans les domaines directs et indirects sont identiques (1992 : 57).

Concernant *yo*, l'auteur soutient que *yo* est une manifestation de l'inscription de l'information dans le domaine des expériences indirectes comme *darô*, mais qu'à la différence de ce dernier, *yo* ne suppose pas de déduction (ibid.).

Selon l'auteur, *ne* est une demande pour vérifier si une information qui se trouve dans le domaine de l'expérience indirecte est identique avec celle qui se trouve dans le domaine de l'expérience, soit indirecte, soit directe (1992 : 54) ; tandis que *yone* est une demande pour vérifier si l'information que le locuteur a déduite et inscrite dans le domaine de l'expérience indirecte est identique avec celle que l'interlocuteur possède a priori (1992 : 50).

L'auteur, reconnaissons-le, a réussi à expliquer le fonctionnement des quatre marqueurs de manière cohérente : ses explications reposent toujours sur la gestion des informations entre les locuteurs. Cependant, comme dans la majorité d'études précédentes, il nous apparaît problématique de décrire les emplois de ces marqueurs dans le cadre de l'interaction entre le

---

<sup>307</sup> cop. = marqueur de copule.

<sup>308</sup> p.f. = particule finale.



locuteur et l'interlocuteur et, d'utiliser l'information que l'interlocuteur possède comme paramètre : comme nous l'avons discuté dans la première partie, lorsque l'on envisage de reconstruire les opérations prédicatives et énonciatives, il est nécessaire d'introduire l'énonciateur et le coénonciateur, d'une part, et, d'autre part, il n'est pas possible de déterminer l'information que l'interlocuteur possède effectivement au niveau d'analyse linguistique.

### 5.3. Hypothèses sur les emplois de « darô », « yo », « ne » et « yone »

Comme dans la partie précédente et pour des raisons de lisibilité, nous présenterons des hypothèses sur les emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone*, avant de proposer des analyses d'exemples.

Dans le cas de *darô*,  $S_0$  suppose que  $p$  est valable pour  $S''_0$  et constitue  $S''_0$  comme pôle de validation. Pour que *darô* puisse être employé,  $S_0$  doit pouvoir faire cette supposition : « *je suppose que p est valable pour vous, confirmez* ».  $S_0$  ne remet pas en question la validité de  $p$ , mais étant donné qu'elle dépend de  $S''_0$ , elle est en attente de la confirmation de  $S''_0$ .

Exemple : koko yoku kuru deshô (M. Miyabe, 1993 : 240)

ici - souvent - venir - darô

*Vous venez souvent ici*

Dans le cas de *yo*,  $S_0$  valide  $p$  et constitue  $S''_0$  comme pôle de validation : « *validez la valeur p que j'ai validée et qui est une bonne valeur pour vous* ». Il s'agit de signifier à  $S''_0$  le fait que  $p$  est une bonne valeur pour  $S''_0$ .

Exemple : yoku zonjiteorimasu yo (M. Miyabe, 1993 : 275)

bien - connaître - yo

*Je le connais bien*

Dans le cas de *ne*,  $S_0$  valide  $p$  en tant que valeur choisie par  $S''_0$  : « *j'ai validé p comme valable pour vous et pour moi* ». Les deux instances  $S_0$  et  $S''_0$  finissent par être fusionnées, dans la mesure où  $S_0$  s'absorbe dans  $S''_0$ .

Exemple : chotto mattekudasai ne (M. Miyabe, 1993 : 98)

un peu - attendez - ne

*Attendez un instant s'il vous plaît*

Dans le cas de *yone*,  $S_0$  choisit la valeur  $p$ , mais en suspendant ce choix,  $S_0$  constitue  $S''_0$  comme instance de validation potentielle de  $p$ . La valeur  $p$  est pondérée, mais la valeur  $p'$  n'est pas totalement exclue : « *il me semble que la valeur  $p$  est valable, vous la validez ?* ».

Exemple : Iwanaga san - Iwanaga san de yoroshiindesu yone ? (M. Miyabe, 1993 : 17)

nom propre - M. - nom propre - M. - p.<sup>309</sup> - être bien - *yone*

*Monsieur Iwanaga, c'est bien Monsieur Iwanaga*

Nous pouvons résumer la différence entre les marqueurs sous le tableau suivant :

	État initial	État visé
DARÔ	$S_0 (S''_0 - p)$	$S''_0 - p$
YO	$S_0 - p \quad S''_0 - p, p'$	$S_0 - p \quad S''_0 - p$
NE	$S_0 - p \quad S''_0 - p$	$S''_0 (S_0) - p$
YONE	$S_0 - p \quad S''_0 - \underline{p}, p'$	$S_0 - p \quad S''_0 - p$

N.-B. Dans le schéma ci-dessus,  $S_0 (S''_0 - p)$  signifie que  $S_0$  valide  $p$  comme valable pour  $S''_0$  ;  $S''_0 (S_0)$  signifie que  $S''_0$  et  $S_0$  sont fusionnés dans la mesure où  $S_0$  s'est absorbé dans  $S''_0$  ; «  $\underline{p}$  » signifie que  $p$  est pondérée.

## 5.4. Analyses d'exemples

Ce chapitre sera consacré aux analyses d'exemples de divers emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone*. Nous présenterons d'abord les cas de figure où il est difficile d'employer l'un de ces quatre marqueurs, ensuite nous exposerons les cas où il y a des différences entre les quatre. Nous commencerons par les cas où l'emploi de *darô* est contraint. Dans les exemples, nous ajouterons une évaluation de l'acceptabilité des autres marqueurs mais l'observation portera en particulier sur le marqueur en question, à moins qu'il y ait une nécessité de comparaison qui illustre la différence entre les marqueurs. Puis nous reprendrons les exemples en cas de besoin pour l'analyse des autres marqueurs.

<sup>309</sup> p. = particule.

### 5.4.1. Cas où l'emploi de « darô » est contraint

L'emploi de *darô* est contraint :

- 1) avec une suggestion marquée par une forme d'intention « -*u* » ;
- 2) avec un remerciement ou une excuse ;
- 3) avec un injonctif ;
- 4) avec un prédicat subjectif employé à la première personne ;
- 5) avec une vérification de ce que l'interlocuteur vient de dire ;
- 6) avec le marqueur *sôda* ;
- 7) avec une information dont l'interlocuteur n'est pas censé pouvoir évaluer la véracité ;
- 8) dans le cas où la supposition  $\langle S''_0 - p \rangle$  implique un effet d'impolitesse.

Dans tous les cas,  $S''_0$  ne peut pas être constitué comme pôle de validation de la valeur *p*.

#### 5.4.1.1. Suggestion

Il est difficile d'employer *darô* avec une suggestion marquée par une forme d'intention comme dans l'exemple suivant :

- (1) 今度の日曜日、海に行こう{\*だろう／よ／ね／よね}  
kondo no nichiyôbi umi ni ikô ( \**darô* / yo / ne / yone)  
prochain - p.dét.<sup>310</sup> - dimanche - mer - p.loc.<sup>311</sup> - allons - (*darô* / yo / ne / yone )  
*Dimanche prochain on va à la mer*<sup>312</sup>

*Ikô* est composé de *iko*, forme conjuguée du verbe *iku* (*aller*) et de *u*, « *jodôshi* » qui marque la conjecture. Ce *u* marque 1) une intention ou une décision du locuteur adressé à lui-même, 2) une suggestion ou un ordre atténué<sup>313</sup> adressé à l'autre.

---

<sup>310</sup> p.dét. = particule déterminante.

<sup>311</sup> p.loc. = particule locative.

<sup>312</sup> Nous notons une traduction à titre indicatif. Toutefois elle ne prend pas en compte le sens du marqueur en question, afin de pouvoir mieux discuter des fonctionnements de chaque marqueur.

Selon les règles grammaticales reconnues, il n'est pas possible de faire suivre *ikô* par *darô* : sans même parler de norme, cette impossibilité peut être expliquée par le fait que dans ce cas *S''*<sub>0</sub> ne peut pas être constitué comme pôle de validation.

#### 5.4.1.2. Remerciements et excuses

Comme le montrent les exemples suivants, il est difficile d'employer *darô* après des expressions de remerciement et d'excuses :

- (2) ありがとう(ございます){??だろ／よ／ね／??よね}  
arigatô (gozaimasu) (??darô / yo / ne / ??yone)  
merci - (poli.<sup>314</sup>) - (darô / yo / ne / yone)  
*Je vous remercie (beaucoup)*

- (3) どうも{??だろ／??よ／ね／??よね}  
dômo (??darô / ??yo / ne / ??yone)  
merci - (darô / yo / ne / yone)  
*Merci*

- (4) すみません{??だろ／??よ／ね／??よね}  
sumimasen (??darô / ??yo / ne / ??yone)  
excusez-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excusez-moi*

- (5) ごめんなさい{??だろ／よ／ね／よね}  
gomennasai (??darô / yo / ne / yone)  
excusez-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excusez-moi*

- (6) ごめん{??だろ／よ／ね／よね}  
gomen (??darô / yo / ne / yone)  
excuse-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excuse-moi*

Si *darô* est employé dans ce cas, il doit être nécessairement détaché de ce qui précède par une pause : il s'agirait alors du cas où le locuteur impose à l'interlocuteur de dire un remerciement

---

<sup>313</sup> Selon *Daijirin*, deuxième édition de Sanseidô (<http://dictionary.gô.ne.jp/>).

<sup>314</sup> poli. = marqueur de politesse.

ou une excuse : *Tu devrais dire « arigatôgozaimasu », etc.* Il ne s'agit plus d'une manifestation de remerciement ou d'excuse de la part du locuteur, ce qui confirme l'hypothèse que l'emploi de *darô* est en lien avec la position de  $S''_0$  et non de  $S_0$ .

### 5.4.1.3. Injonction

Plusieurs expressions peuvent être considérées comme injonctives : 1) demande marquée par un verbe sous la forme *-te* ; 2) instruction avec la forme de politesse *-nasai* ; 3) ordre marqué par un verbe sous la forme impérative. Dans tous les cas, il est difficile d'employer *darô* comme le montrent les exemples suivants :

- (7) 前もって知らせて{\*だろ／よ／ね／よね}  
maemotte shirasete ( \*darô / yo / ne / yone)  
à l'avance - informe-moi - (darô / yo / ne / yone)

*Préviens-moi*

- (8) 起きなさい{\*だろ／よ／ね／よね}  
okinasai ( \*darô / yo / ne / yone)  
lève-toi - (darô / yo / ne / yone)

*Lève-toi*

- (9) 起きろ{\*だろ／よ／\*ね／よね}  
okiro ( \*darô / yo / \*ne / yone)  
lève-toi - (darô / yo / ne / yone)

*Lève-toi*

Dans l'exemple (7), *shirasete* est composé d'une forme conjuguée du verbe *shiraseru* (*informer*) et de *te* qui est un « *shûjoshi* » qui marque ici un ordre ou une demande. Dans l'exemple (8), *okinasai* est une combinaison de *oki-*, radical du verbe *okiru* (*se lever*) et de *-nasai*, forme conjuguée du verbe *nasaru* (*faire*) qui exprime la politesse envers l'interlocuteur. Cette forme marque un ordre plus poli qu'un ordre marqué par un verbe sous une forme impérative comme dans l'exemple (9), très autoritaire.

Du point de vue normatif, il est agrammatical de mettre *darô* après *-te*, *-nasai* ou une forme impérative. Nous préférons toutefois expliquer ce phénomène par le fait que *darô* convient difficilement à ce genre d'énoncés injonctifs où  $S''_0$  n'a pas le statut de valideur de la valeur *p* ou *p'*.

On peut observer également que l'emploi de *ne* n'est pas adéquat dans l'exemple (9) à la différence des deux autres exemples. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

#### 5.4.1.4. Prédicat subjectif employé à la première personne

Il est très difficile d'employer *darô* avec un prédicat subjectif employé à la première personne, comme le remarquent S. Kinsui (1992 : 51) et K. Miyazaki (1993 : 58) :

- (10) (私は)頭が痛い{\*だろ／よ／\*ね／\*よね}  
(watashi wa) atama ga itai (\*darô / yo / \*ne / \*yone)  
(je - p.t.<sup>315</sup>) - tête - p.s. - douloureux - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai mal à la tête*

Les maux de tête d'un individu ne peuvent être vécus par un autre : S<sub>0</sub> ne peut pas être constitué comme pôle de validation de la valeur *p*, ce qui bloque l'emploi de *darô*.

Il est important de souligner qu'en japonais la phrase peut ne pas contenir l'élément sujet : il est possible de dire uniquement « *atama ga itai* » pour dire *j'ai mal à la tête*. L'énoncé « *atama ga itai darô* » porte nécessairement sur la deuxième personne, et marque une demande de confirmation : « *tu as mal à la tête ?* ».

---

<sup>315</sup> p.t. = particule thématique.

### 5.4.1.5. Vérification de ce que l'interlocuteur vient de dire

Il est difficile d'employer *darô* dans l'énoncé qui sert à vérifier le propos précédent de l'interlocuteur comme dans l'exemple suivant :

(11) X : 塩、取って。

X : shio, totte.

sel - passe-moi

*Passe-moi le sel.*

Y : 塩{??だろ／??だよ／だね／だよね}<sup>316</sup>

Y : shio (??darô / ??da yo / da ne / da yone)

sel - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Le sel*

Dans cet exemple, le locuteur Y vérifie si c'est bien le sel que le locuteur X lui a demandé ; le locuteur Y n'est pas sûr de la demande du locuteur X :  $S_0$  ne peut pas introduire  $S''_0$  comme pôle de validation potentiel de  $p$ . Dans ce cas, l'emploi de *darô* n'est pas adéquat.

S'il s'agit d'une situation où X semble chercher quelque chose et où Y devine qu'il s'agit du sel, il est possible d'employer *darô* : « *je suppose que ce que tu cherches est le sel, est-ce le cas ?* ». Le locuteur demande alors à son interlocuteur de lui confirmer sa supposition.

Il est possible de présenter un autre contexte où *darô* peut être employé : suite à la demande de X de lui passer le sel, Y peut supposer que ce que X cherche n'est pas le sel mais le poivre et peut dire « *koshô darô* » (poivre - *darô*) : « *je suppose que ce que tu veux est le poivre, non le sel comme tu as dit, est-ce le cas ?* ». Dans ce cas,  $S_0$  met  $S''_0$  face à la validation de la valeur  $p$ .

---

<sup>316</sup> Concernant *yo*, *ne* et *yone*, il est nécessaire d'employer *da*, marqueur de copule, après un nom.

Nous présentons un exemple similaire à l'exemple (11) qui est souvent cité dans les études précédentes<sup>317</sup> et qui concerne la différence entre *darô* et *ne* :

- (12a) 乗客： 奈良まで1枚下さい。  
jôkyaku : Nara made ichi mai kudasai.  
passager : Nara - jusqu'à - un - clt.<sup>318</sup> - donnez-moi  
*Passager : Un ticket pour Nara s'il vous plaît.*
- 車掌： 奈良(??でしょう／ですね)<sup>319</sup>  
shashô : Nara (??deshô / desu ne)<sup>320</sup>  
contrôleur : Nara - (*darô* / cop. - *ne*)  
*Contrôleur : C'est Nara*

Les auteurs remarquent que dans ce cas, *darô* ne peut être employé contrairement à *ne*, mais si un peu plus tard le même passager avait demandé, par exemple, combien de temps il fallait pour aller à Kyôto, le contrôleur pouvait utiliser *darô*, et non *ne*, pour vérifier si le passager ne se trompait pas de destination :

- (12b) 車掌： え？お客さん、奈良(でしょう／??ですね)  
shashô : e ? okyakusan, Nara (deshô / ??desu ne)  
contrôleur : oh - passager - Nara - (*darô* / cop. - *ne*)  
*Contrôleur : Oui mais, vous allez à Nara ?*

Selon T. Moriyama (1989a : 111), *darô* est employé dans le cas où le locuteur et l'interlocuteur n'ont pas forcément le même avis, tandis que dans le cas de *ne*, ils ont la même opinion depuis le début ; ce qui va dans le même sens que le point de vue de I. Iori et al. (2001 : 259).

En prenant en compte cette remarque de T. Moriyama (1989a), S. Kinsui (1992 : 56) considère que *darô* est une expression qui vise à rétablir une connaissance de l'interlocuteur

---

<sup>317</sup> Takurô Moriyama (1989a : 110), S. Kinsui (1992 : 55) et I. Iori et al. (2001 : 259).

<sup>318</sup> clt. = classificateur.

<sup>319</sup> En ce qui concerne la présentation et les symboles de l'acceptabilité pour les citations, elles peuvent être différentes de l'original afin de garder la cohérence avec les autres exemples. Il en est de même pour les autres citations.

<sup>320</sup> Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, *darô* peut être employé sous la forme *deshô*. Dans cet exemple, *desu* est un marqueur de copule.



qui devrait exister, et que *ne* est une vérification de l'identité des informations (c'est-à-dire une égalité du locuteur et de l'interlocuteur devant l'information).

Il nous apparaît que ces trois analyses se rejoignent sur le point suivant : dans le cas de *darô*, l'égalité d'informations entre les locuteurs n'est pas garantie contrairement au cas de *ne* : cette explication semble valable pour les exemples (12a) et (12b). Or il est important de signaler que *darô* peut être employé dans le cas où il n'y a pas toujours de différence entre les connaissances des locuteurs. Par exemple, dans « *umai darô, kono wain* » (délicieux - *darô* - ce - vin : *il est bon, ce vin*), le locuteur peut avoir le même avis que l'interlocuteur, même si c'est l'avis de l'interlocuteur qui est en question. Dans le cas de *darô*, il n'est pas nécessaire que les avis des locuteurs soient différents. Il ne s'agit pas de rétablir la connaissance de l'interlocuteur, étant donné qu'il n'est pas nécessairement censé connaître ce vin. Comment peut-on alors expliquer l'emploi de *darô* ?

Concernant l'exemple (12b), le contrôleur, en se fondant sur l'échange précédent avec le passager, suppose qu'il va à Nara et veut le vérifier : il est vrai que la vérification est causée par le fait que le passager lui demande le temps nécessaire pour aller à Kyôto alors qu'il est muni d'un ticket pour Nara, mais elle n'a pas nécessairement pour objet de *rétablir* une connaissance de l'interlocuteur qui devrait exister ; le passager peut très bien poser cette question sans nécessairement se tromper de nom de ville, mais c'est le contrôleur qui vérifie le nom de la ville, supposant que son interlocuteur peut s'être trompé.

Revenons à l'exemple (12a). Dans le cas de *ne*, le locuteur vérifie la destination tout en considérant qu'elle est celle de son interlocuteur ; donc le locuteur n'attend pas forcément de réponse de l'interlocuteur.

Avec *darô*, le locuteur demande à l'interlocuteur une confirmation sur la supposition qu'il a effectuée à son égard, dans cet exemple : « *je suppose que vous allez à Nara, confirmez* ». Étant donné que son interlocuteur a déjà dit qu'il allait à Nara, il n'est plus question de faire une supposition, ce qui contraint l'emploi de *darô*.

#### 5.4.1.6. Marqueur « sôda »

Passons aux énoncés comportant le « jodôshi » *sôda*. Il appuie, d'une part, une citation de ce que le locuteur a entendu dire (*denbun*) et, d'autre part, une supposition du locuteur sur un état de chose (*yôtai*).

Sans entrer dans la discussion de savoir s'il est possible de considérer que les cas de *denbun* et de *yôtai* appartiennent à la même forme *sôda*, nous examinerons la possibilité d'emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone* avec *sôda*<sup>321</sup>.

##### 5.4.1.6.1. « Sôda » **de** « denbun »

*Darô* peut difficilement suivre *sôda* de « *denbun* » qui rapporte ce que le locuteur a entendu dire, comme le montre l'exemple suivant :

- (13) 引っ越した{ ??そうだろう / そうだよ / そうだね / ?? そうだよね }  
hikkoshita ( ??sôdarô / sôda yo / sôda ne / ??sôda yone)  
avoir déménagé - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)  
*J'ai entendu dire (que vous avez /qu'il a) déménagé*

Cet exemple avec *darô* est cité par K. Miyazaki (1996 : 116), comme un cas où il n'est pas acceptable de l'employer. L'auteur remarque que l'emploi de *sôda* indique que l'information qui est censée être vérifiée existe en tant qu'information saisie par le locuteur, qu'elle correspond à ce qu'il a entendu et qu'elle marque une expérience directe pour l'interlocuteur (ibid.). L'auteur considère que ce caractère asymétrique de l'information n'est pas compatible avec l'emploi de *darô*. Or, l'emploi de *darô* est également difficile dans le cas où celui qui a déménagé est une tierce personne. Le fait qu'il s'agisse d'une expérience directe de l'interlocuteur n'est pas donc pas toujours significatif pour expliquer l'incompatibilité de *darô*. À notre avis, dans le cas de *sôda*, seul *S<sub>0</sub>* peut être garant du procès ; il n'y a pas d'altérité possible entre *S<sub>0</sub>* et *S''<sub>0</sub>*, ce qui interdit l'emploi de *darô*.

---

<sup>321</sup> Étant donné que *darô* n'appartient pas au même paradigme syntaxique que *yo*, *ne* et *yone*, la combinaison de *sôda* avec *darô* est *sôdarô*, alors qu'avec *yo*, *ne* et *yone*, elle donne respectivement *sôdayo*, *sône* et *sôyone*.

Par ailleurs, T. Adachi (1991 : 54) explique cette incompatibilité entre *sôda* et *darô* par l'interrogativité que contient *darô*. Nous pensons que cette interrogativité de *darô* est due au fait que dans ce cas de *darô* S<sub>0</sub>, qui fait une supposition sur la position de S''<sub>0</sub>, vérifie la validité de cette supposition.

#### 5.4.1.6.2. « Sôda » **de** « yôtai » *employé sur l'interlocuteur*

Il est difficile d'utiliser *darô* avec *sôda* de « yôtai » employé à la deuxième personne. Dans la grammaire japonaise, « yôtai » signifie un jugement du locuteur sur un état de chose à partir d'éléments visibles. Par exemple, il est difficile d'utiliser *darô* dans le cas suivant :

- (14) 君、元気( ??そうだろう / そうだよ / そうだね / ?? そうだよね )  
kimi, genki ( ??sôdarô / sôda yo / sôda ne / ??sôda yone)  
tu - en forme - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)  
*Tu as l'air en forme*

Cet exemple a été cité par T. Adachi (1991 : 53) et repris par K. Miyazaki (1993, 1996, 2000, 2002a, 2002b). Dans cet exemple, le locuteur donne un jugement sur l'état de santé de l'interlocuteur à partir de son apparence. Selon K. Miyazaki (2002b : 15), *darô* vérifiant la connaissance de l'interlocuteur, rend difficile son emploi dans l'exemple (14).

T. Adachi (1991 : 54) remarque que le fait que *darô* implique une interrogativité pose problème pour l'employer dans cet exemple, car avec *darô*, le sujet parlant qui donne le jugement « avoir l'air en forme » passerait du locuteur à l'interlocuteur. C'est-à-dire, l'énoncé *genki sô darô* porterait nécessairement sur l'apparence du locuteur : « j'ai l'air en forme, tu ne trouves pas ? ». *Darô* marque dans ce cas une demande d'approbation adressée à l'interlocuteur.

#### 5.4.1.7. Cas où l'interlocuteur n'est pas censé pouvoir juger de la véracité de l'information

Il est difficile d'utiliser *darô* dans une réponse à une question sur une propriété qualifiant l'interlocuteur (son nom, son âge, son adresse, son métier, etc.), comme le montrent les exemples suivants :

(15) A : お子さんの年齢は？

A : okosan no nenrei wa ?

votre enfant - p.dét. - âge - p.s.

*Quel âge a-t-il votre enfant ?*

B : もうすぐ、12{??でしょう／ですよ／ですね／ ??ですよね}

B : môsugu, jûni ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

bientôt - 12 - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Bientôt 12 ans*

(16) A : 勤めて何年目ですか

A : tsutomete nan nen me desu ka

travailler - quel - an - ème - cop. - p.f.

*Ça fait combien de temps que vous travaillez ?*

B : もう 20 年に{??なるでしょう／なりますよ／なりますね／ ??なりますよね}

B : mô nijû nen ni ( ??naru deshô / nari masu yo / nari masu ne / ??nari masu yone)

déjà - 20 - an - p.loc - (devenir - darô / devenir - suf.p.<sup>322</sup> - yo / devenir - suf.p. - ne / devenir - suf.p. - yone)

*Ça fait déjà vingt ans*

Ce sont des exemples cités par S. Kinsui (1993 : 119) concernant l'emploi de *ne* ; nous nous intéressons ici aux emplois de *darô*. Dans ces exemples, si le locuteur s'adressait à la tierce personne afin de vérifier l'âge de son enfant ou le nombre d'années de travail, il ne serait pas impossible d'employer *darô*. Nous supposons que l'acceptabilité de l'utilisation de *darô* dans l'énoncé sur l'âge de l'enfant est plus forte que pour l'énoncé portant sur le nombre d'années de travail, dans la mesure où il est plus facile d'imaginer qu'une tierce personne (père ou mère de l'enfant) puisse également donner cet âge, alors que qui mieux que le locuteur lui-même connaîtrait le nombre de ses années de travail.

Toutefois, en s'adressant au locuteur A, il est difficile d'employer *darô* : l'utilisation de *darô* donnerait une impression étrange, comme si le locuteur ne connaissait plus son identité. Dans ce cas, c'est  $S_0$  qui est garant de  $p$ , et  $S''_0$  ne peut l'être, ce qui ne convient pas à l'usage de *darô*.

---

<sup>322</sup> suf.p. = suffixe poli.

Dans le cas où le locuteur répond à la question de l'interlocuteur, il est difficile d'employer *darô* :

(17) A: いま何時ですか？

A : ima nan ji desu ka ?

maintenant - quel - heure - cop. - p.f.

*Quelle heure est-il ?*

B : ええと、7時{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : êto shichi ji ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

heu - 7 - heures - (*darô* / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Heu sept heures*

(18) A : おもちゃ売り場は、何階ですか？

A : omocha uriba wa, nan kai desuka ?

jouet - rayon - p.t. - quel - étage - cop. - p.f.

*À quel étage le rayon des jouets est-il ?*

B : 7階{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : nana kai ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

7 - étage - (*darô* / p.cop. - yo / p.cop. - ne / p.cop. - yone)

*C'est au sixième<sup>323</sup> étage*

Dans ces exemples, S<sub>0</sub> ne peut être en position de valideur, ce qui ne convient pas à l'emploi de *darô*. L'utilisation de *darô* dans ce cas donne l'impression que le locuteur reproche à l'interlocuteur de poser des questions : « *comment est-ce possible que vous ne le connaissiez pas !* ». Dans l'exemple (18), si le locuteur A est une vendeuse apprentie et qu'elle pose sa question à une collègue plus expérimentée, l'emploi de *darô* ne serait pas impossible, et impliquerait un effet de reproche : « *maintenant tu devrais le connaître* », « *je te l'ai déjà dit* ». Dans ce cas, l'information que le locuteur B fournit au locuteur A est considérée comme connue par l'interlocuteur : l'usage de *darô* marque que S<sub>0</sub> procède à une vérification de la valeur qui est supposée être validée par S<sub>0</sub>; mais étant donné que la parole précédente de l'interlocuteur indique que cette valeur n'est pas validée, l'emploi de *darô* implique alors un effet de reproche.

---

<sup>323</sup> Au Japon, il n'y a pas de rez-de-chaussée.

Comme dans les exemples suivants<sup>324</sup>, l'emploi de *darô* est difficile dans le cas où le locuteur annonce ce qu'il va faire et qu'a priori l'interlocuteur n'est pas au courant :

(19) A : 歓迎会には出てくださいますね？

A : kangeikai ni wa dete kudasai masu ne ?

réception - p.loc. - p.t. - assister - recevoir - suf.p. - ne

*Vous venez à la réception ?*

B : ええ、{?? 出るでしょう／出ますよ／出ますね／?? 出ますよね}

B : ê, (??deru deshô / de masu yo / de masu ne / ??de masu yone)

oui - assister - (assister - *darô* / assister - suf.p. - yo / assister - suf.p. - ne / assister - suf.p. - yone)

*Oui je viens*

(20) じゃ、私が{?? 行くでしょう／行きますよ／行きますね／?? 行きますよね}

ja watashi ga (??iku deshô / iki masu yo / iki masu ne / ??iki masu yone)

alors - je - p.s. - (aller - *darô* / aller - suf.p. - yo / aller - suf.p. - ne / aller - suf.p. - yone)

*Alors j'y vais*

(21) {?? 行くでしょう／行きますよ／?? 行きますね／?? 行きますよね} 行けばいいんでしょう

(??iku deshô / iki masu yo / ??iki masu ne / ??iki masu yone) ikeba ii n deshô

(aller - *darô* / aller - suf.p. - yo / aller - suf.p. - ne / aller - suf.p. - yone) aller - bon - *ndarô*

*J'y vais ça sera bon si je vais*

Dans l'exemple (19), il est difficile d'utiliser *darô* en tant que réponse au locuteur A. Si *darô* est employé, le locuteur B s'adresserait à une autre personne afin de lui demander une confirmation : par exemple, dans une situation où la participation à la réception dépend de cette personne et non du locuteur B.

Dans les exemples (20) et (21), de même l'emploi de *darô* n'est pas convenable. Soit volontairement, soit involontairement<sup>325</sup>, le locuteur annonce ce qu'il va faire : il ne s'agit donc pas d'une situation où il a besoin de l'avis des autres, afin de poursuivre son action, ce qui rend difficile l'utilisation de *darô*.

---

<sup>324</sup> L'exemple (19) a été cité par K. Miyazaki (199 : 75) pour l'emploi de *ne*. Les exemples (20) et (21) ont été cités par M. Inoue (1997 : 63) pour l'emploi de *yo*.

<sup>325</sup> Le fait que ce soit volontaire ou non concerne l'acceptabilité de *ne*. Nous verrons cette question dans 5.4.3.8.

Quand le locuteur veut informer l'interlocuteur d'un état de chose que celui-ci ignore, il est difficile d'employer *darô*, comme dans l'exemple suivant<sup>326</sup> :

- (22) おい、背中に毛虫がついてる{??だろう／よ／??ね／??よね}  
oi, senaka ni kemushi ga tsuiteru (??darô / yo / ??ne / ??yone)  
hé - dos - p.loc. - chenille - p.s. - être attaché - (*darô* / *yo* / *ne* / *yone*)  
*Hé tu as une chenille sur le dos*

Cet énoncé sert à faire remarquer à l'interlocuteur qu'il a une chenille sur le dos. L'emploi de *darô* n'est pas compatible avec ce contexte, puisque le locuteur considère que son interlocuteur n'est pas au courant de l'information en question. Si la chenille était sur le dos du locuteur ou de la tierce personne et que son existence était constatable par l'interlocuteur, il serait alors possible d'employer *darô* (*ne* et *yone* également).

#### 5.4.1.8. Effet d'impolitesse

Comme le remarque T. Adachi (1999 : 208), l'emploi de *darô* peut impliquer un effet d'impolitesse, s'il adresse à une personne envers qui il est souhaitable d'employer un langage honorifique<sup>327</sup> :

- (23) 先生、三越はご存じ{でしょ／??ですよ／ですね／ですよね}5時にライオン像の前です。  
sensei, Mitsukoshi wa gozonji (desho / ?? desu yo<sup>328</sup> / desu ne / desu yone) goji ni raionzô no mae desu.  
professeur - Mitsukoshi - p.t. - connaître - (*darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne* / cop.p. - *yone*) - 5 heures - p.loc. - statue du lion - p.dét. - devant - cop.  
*Professeur, vous connaissez Mitsukoshi, c'est à 5 heures devant la statue du lion.*

Dans cet exemple, l'étudiant explique l'heure et le lieu du rendez-vous à son professeur. Mitsukoshi est le nom d'un grand magasin connu pour avoir une statue de lion à son entrée. *Gozonji*, (*zonji* qui signifie la connaissance, précédé par une particule honorifique *go*) marque que le sujet de « connaître » à une position plus haute que le locuteur en terme de critères

<sup>326</sup> Cet exemple est cité par K. Miyazaki (1993 : 57) concernant *darô* et *ne*.

<sup>327</sup> Nous n'entrons pas dans les détails mais en japonais le respect dû à l'interlocuteur peut être marqué linguistiquement. Ce langage honorifique est employé en fonction de l'âge, du statut social, etc.

<sup>328</sup> Dans ce cas, l'emploi de *yo* est difficile, vu qu'il s'agit d'une connaissance de l'interlocuteur. Voir le chapitre 5.4.2.1.

sociaux. L'emploi de *darô* avec *gozonji* implique que le locuteur considère que l'interlocuteur connaît Mitsukoshi : « *Je suppose que vous connaissez Mitsukoshi, est-ce le cas ?* », ce qui peut impliquer « *vous devriez connaître Mitsukoshi* ». Cette évidence sous-entendue peut manifester de l'impolitesse compte tenu que la connaissance qu'une personne est censée valider par elle-même se retrouve validée par une autre personne du fait de l'emploi de *darô*. Cela montre que *darô* est lié à la position sociale de l'interlocuteur : ce qui peut poser des problèmes dans le cas où le locuteur ferait des suppositions sur les connaissances de l'interlocuteur en négligeant la position en question.

### 5.4.2. Cas où il est difficile d'employer « yo »

Passons aux cas où l'emploi de *yo* est difficile :

- 1) avec une action ou un état de l'interlocuteur ;
- 2) dans le cas d'une vérification sur le propos précédent de l'interlocuteur ;
- 3) avec le marqueur *sôda* de « *denbun* » (manifestation de ce que le locuteur a entendu dire) employé à la deuxième personne.

Dans tous les cas, *yo* n'est pas compatible avec le cas où  $S_0$  n'est pas en position d'être garant de *p*.

#### 5.4.2.1. Action ou état de l'interlocuteur

Il est difficile d'employer *yo* dans les énoncés qui portent sur une action ou un état de l'interlocuteur, comme le montrent les exemples suivants :

- (24) 田中さん、今朝、買い物に行った{だらう／??よ／ね／よね}  
Tanaka san, kesa, kaimono ni itta (darô / ??yo / ne / yone)  
Tanaka - M./Mme. - ce matin - courses - p.loc. - être allé - (darô / yo / ne / yone)  
*M/Mme Tanaka, vous êtes allé(e) faire des courses ce matin*



- Professeur, vous connaissez Mitsukoshi, c'est à 5 heures devant la statue du lion.*

*Yo* n'est pas compatible avec le cas où  $S_0$  ne peut être garant de  $p$ , ni avec le cas où il n'y a pas de sens à donner l'information à l'interlocuteur.

#### 5.4.2.2. Vérification sur le propos précédent de l'interlocuteur

L'emploi de *yo* ne fonctionne pas comme vérification de ce que l'interlocuteur vient de dire, comme dans l'exemple suivant :

(27)<sup>331</sup> X : 塩、取って。

X : shio, totte.

sel - passe-moi

*Passe-moi le sel.*

Y : 塩{??だろう／??だよ／だね／だよね}<sup>332</sup>

Y : shio (??darô / ??da yo / da ne / da yone)

sel - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Le sel*

Comme nous l'avons vu dans le cas de *darô*, dans cet exemple, le locuteur Y vérifie ce qu'il vient d'entendre. Ce contexte ne convient pas à l'emploi de *yo* qui annonce à l'interlocuteur que l'objet en question est le sel. Pour pouvoir donner une information sur le fait que l'objet en question est bien le sel, il faut que  $S_0$  valide cette relation. N'étant pas totalement validée ici, l'emploi de *yo* est difficile.

#### 5.4.2.3. « Sôda » de « denbun » employé à la deuxième personne

Comme le montre l'exemple suivant, l'emploi de *yo* n'est pas compatible avec *sôda* de « *denbun* » employé à la deuxième personne :

(28) 引っ越した{ ??そだろう／ ??そだよ／そだね／そだよね }

hikkoshita ( ??sôdarô / ??sôda yo / sôda ne / sôda yone)

avoir déménagé - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)

*J'ai entendu dire que vous avez déménagé*

---

<sup>331</sup> = l'exemple (11).

<sup>332</sup> Concernant *yo*, *ne* et *yone*, il est nécessaire d'employer *da*, marqueur de copule, après un nom.

L'énoncé « *hikkoshita sôda* » peut être utilisé à la fois pour le cas où l'interlocuteur aurait déménagé ainsi que pour le cas où une tierce personne aurait déménagé. Toutefois l'usage de *yo* signifie nécessairement que c'est une tierce personne qui est concernée. Il indique que le locuteur donne cette information à l'interlocuteur ; il rend l'énoncé interactif en comparaison d'un énoncé sans *yo* où « *hikkoshita sôda* » ne serait alors qu'un constat neutre. Si l'interlocuteur avait déménagé, il ne serait plus question de l'informer de ce fait.

### 5.4.3. Cas où il est difficile d'employer « ne »

Il est difficile d'utiliser *ne*

- 1) avec une injonction ;
- 2) avec une permission ;
- 3) avec un prédicat subjectif employé à la première personne ;
- 4) dans le cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de choses qu'il ignore ;
- 5) avec une propriété qualifiant le locuteur ;
- 6) avec une action effectuée dont le locuteur est l'auteur ;
- 7) avec un prédicat subjectif employé à la deuxième personne ;
- 8) dans le cas où le locuteur envisage de faire quelque chose bien que se soit à contrecœur.

Ce qui caractérise les six premiers cas c'est la relation  $\langle S''_0 - p \rangle$  qui ne peut être établie. Dans le septième cas,  $S_0$  ne peut être garant du procès. Dans le dernier cas, il pose problème à  $S_0$  de valider la valeur  $p$  choisie par  $S''_0$ .

#### 5.4.3.1. Injonction

Comme nous l'avons observé pour *darô*, plusieurs expressions peuvent être considérées comme injonctives : 1) demande marquée par un verbe sous la forme *-te* ; 2) instruction avec la forme de politesse *-nasai* ; 3) ordre marqué par un verbe sous la forme

impérative. Dans le dernier cas, il est difficile d'employer *ne* à la différence des deux premiers cas :

- (29)<sup>333</sup> 前もって知らせて{\*だろ／よ／ね／よね}  
maemotte shirasete ( \*darô / yo / ne / yone)  
à l'avance - informe-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Préviens-moi*

- (30)<sup>334</sup> 起きなさい{\*だろ／よ／ね／よね}  
okinasai ( \*darô / yo / ne / yone)  
  
*Lève-toi*

- (31) 気をつけて帰りなさいね。(Miyazaki, 2000 : 16)  
kiwotsukete kaerinasai ne. (Miyazaki, 2000 : 16)  
en faisant attention - rentre - *ne*  
*Rentre bien*

- (32)<sup>335</sup> 起きろ{\*だろ／よ／\*ね／よね}  
okiro ( \*darô / yo / \*ne / yone)  
lève-toi - (darô / yo / ne / yone)  
*Lève-toi - (darô / yo / ne / yone)*

K. Miyazaki (2002b : 16-17, 2000 : 16) remarque qu'il est possible d'employer *ne* dans le cas où l'injonctif marqué par *-nasai* fonctionne comme une instruction ou un conseil, comme dans l'exemple (31). Mais si cette injonction est employée comme un ordre, il est difficile d'ajouter *ne*, par exemple, quand une mère s'énerve contre sa fille qui ne veut pas se lever.

L'auteur explique cette incompatibilité de *ne* avec un ordre, par le fait qu'il est à l'origine une demande d'action univoque où il n'est pas nécessaire de considérer l'intention de l'interlocuteur. Selon lui, la fonction de *ne* est de demander à l'interlocuteur d'accepter le fait que le locuteur considère qu'il accepte sa demande (2002b : 17).

---

<sup>333</sup> = l'exemple (7).

<sup>334</sup> = l'exemple (8).

<sup>335</sup> = l'exemple (9).

On peut penser qu'il est possible d'employer *ne* dans le cas où le locuteur peut supposer que l'interlocuteur accepte sa demande. *Ne* utilisé avec une forme injonctive introduit une sorte de consentement préalable entre les énonciateurs, c'est-à-dire que  $S_0$  présente la demande comme si elle était déjà partagée par  $S''_0$ .

Dans le cas d'une demande marquée par la forme *-te*, il est possible d'employer *ne*, comme dans l'exemple (29). Avec *ne*, la demande est présentée comme si elle avait été acceptée : l'emploi de *ne* suppose que le locuteur n'a pas vraiment de doute sur la réalisation de cette demande. En revanche, cette acceptation ne peut être présupposée dans le cas d'un ordre avec un verbe sous la forme impérative, ce qui empêche d'employer *ne*.

#### 5.4.3.2. Permission

Comme dans l'exemple suivant, lorsque le locuteur donne une permission à l'interlocuteur, il est difficile d'employer *ne* :

(33) X : ちょっとボールペン貸してもらえますか？

X : chotto bôrupen kashite morae masu ka ?

un peu - stylo à bille - prêter - pouvoir recevoir - suf.p. - p.f.

*Pouvez-vous me prêter le stylo à bille ?*

Y : いい{でしょう／ですよ<sup>336</sup>／??です／??です／??ですよ}

Y : ii (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)

bien (darô / cop. yo / cop. ne / cop. yone)

*Bien sûr !*

Comme dans le cas de l'ordre, la permission se fait d'une manière unilatérale, dans la mesure où  $S_0$  ne prend pas en considération la position de  $S''_0$  : il y a donc incompatibilité avec l'usage de *ne*. En effet celui-ci donnerait l'impression que le locuteur pose la question de savoir si c'est à son interlocuteur ou non qu'il la pose.

---

<sup>336</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 64) pour l'emploi de *yo*.

### 5.4.3.3. Prédicat subjectif employé à la première personne

Avec un prédicat subjectif employé à la première personne, il est également difficile d'utiliser *ne*, comme dans l'exemple suivant :

- (34)<sup>337</sup> (私は) 頭が痛い { \*darô / よ / \*ne / \*yone }  
(watashi wa) atama ga itai (\*darô / yo / \*ne / \*yone)  
je - p.t.) - tête - p.s. - douloureux - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai mal à la tête*

Dans ce cas, la position de  $S_0$  n'est pas prise en compte, étant donné que c'est uniquement  $S_0$  qui est dans une position propre à valider  $p$  : suivant l'exemple, il n'y a que le sujet qui a mal à la tête qui peut manifester sa douleur.

### 5.4.3.4. Cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de chose que celui-ci ignore

Comme dans l'exemple suivant, lorsque le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de chose que ce dernier ignore, il est difficile d'employer *ne* :

- (35)<sup>338</sup> おい、背中に毛虫がついてる { ??darô / よ / ??ne / ??yone }  
oi, senaka ni kemushi ga tsuiteru (??darô / yo / ??ne / ??yone)  
hé - dos - p.loc. - chenille - p.s. - être attaché - (darô / yo / ne / yone)  
*Hé tu as une chenille sur le dos*

Dans ce cas, le locuteur considère que l'interlocuteur ne sait pas qu'il a une chenille sur le dos :  $S_0$  ne peut alors supposer que  $p$  est valable pour  $S_0$ , donc l'emploi de *ne* ne convient pas.

### 5.4.3.5. Propriété qualifiant le locuteur

Dans le cas où l'énoncé porte sur des informations concernant une propriété qualifiant le locuteur - son nom ou son âge -, il est difficile d'employer *ne* :

---

<sup>337</sup> = l'exemple (10).

<sup>338</sup> = l'exemple (22).

- (36) 私の名前は田中{でしょう／ですよ／??ですね／??ですよね}  
 watashi no namae wa Tanaka (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)  
 je - de - nom - p.t. - Tanaka - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Mon nom est Tanaka*

- (37) 私は 36 歳{でしょう／ですよ／??ですね／??ですよね}  
 watashi wa sanjûroku sai (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)  
 je - p.t. - 36 - an - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*J'ai 36 ans*

Ces énoncés avec *ne* sont introduits par S. Kinsui (1998 : 261), afin de montrer les contraintes d'emploi de ce MD. Selon l'auteur, lorsque le locuteur présente des choses évidentes pour lui, il n'est pas logique d'ajouter *ne* : le locuteur n'a pas besoin de vérifier leur validité. Or, comme nous l'avons vu dans l'exemple (12b), il est difficile d'employer *ne*, même si le locuteur a besoin de vérifier l'information.

Nous pensons que la difficulté à employer *ne* dans les exemples (36) et (37) est due au fait que le genre d'informations donné (nom, âge) est peu discutable avec l'interlocuteur plutôt qu'au fait qu'une vérification n'est pas nécessaire. Car seul  $S_0$  peut être garant du procès ;  $S''_0$  ne peut être introduit comme pôle d'altérité.

En revanche, elles peuvent convenir au processus visant à informer l'interlocuteur (cas de *yo*) ou à réactiver ses connaissances (cas de *darô*). Dans le premier cas,  $S_0$  qui suppose que  $S''_0$  n'a pas encore validé la valeur *p*, lui demande de le faire ; dans le deuxième cas,  $S_0$  qui suppose que *p* est valable pour  $S''_0$ , lui demande si c'est le cas.

#### 5.4.3.6. Action résolue dont le locuteur est l'auteur

*Ne* n'est pas forcément compatible avec une action résolue dont le locuteur serait l'auteur, comme dans l'exemple suivant :

- (38) (私、) 今朝、買い物に行った{だろう／よ／?ね／よね}  
 (watashi,) kesa, kaimono ni itta (darô / yo / ? ne / yone)  
 je - ce matin - courses - p.loc. - être allé - (darô / yo / ne / yone)  
*Je suis allé(e) faire des courses ce matin*

Dans ce cas, le fait que le locuteur soit allé faire des courses le matin ne s'inscrit pas dans une relation intersubjective, dans la mesure où la position de  $S''_0$  n'est pas en question.

En revanche, il est possible d'employer *ne*, lorsqu'il s'agit de l'action de l'interlocuteur, d'une tierce personne ou des locuteurs (le locuteur et l'interlocuteur), c'est-à-dire s'ils se trouvaient, d'une manière ou d'une autre, dans une relation intersubjective.

Par ailleurs, avec l'action envisagée par le locuteur, il est possible d'employer *ne* :

- (39) (私、) 今朝、買い物に行くね  
(watashi,) kesa, kaimono ni iku ne  
je - ce matin - courses - p.loc. - aller - *ne*  
*Je vais faire des courses ce matin*

Comme cette action reste indéterminée contrairement au cas de l'action résolue, il est envisageable d'avoir un jeu intersubjectif entre  $S_0$  et  $S''_0$ . L'emploi de *ne* signifie que le locuteur prévient son interlocuteur qu'il va faire des courses ce matin-là ; toutefois par rapport au cas de *yo*, le locuteur n'attache pas forcément d'importance au fait que son interlocuteur prenne bien en compte l'information, comme si ce dernier était déjà au courant.

#### 5.4.3.7. Prédicat subjectif employé à la deuxième personne

L'emploi de *ne* est difficilement acceptable avec un prédicat subjectif utilisé à la deuxième personne comme dans le cas de *yo* :

- (40)<sup>339</sup> (君は)寒い{だろう／??よ／??ね／よね}  
(kimi wa)<sup>340</sup> samui (darô / ??yo / ??ne / yone)  
(tu - p.t.) froid (darô / yo / ne / yone)  
*Tu as froid*

Cet exemple avec *ne* est traité dans la théorie du « territoire de l'information »<sup>341</sup> développée par A. Kamio (1990 : 62, 1989 : 238). Selon lui, *ne* indique que l'information possédée par le locuteur et l'interlocuteur sont identiques. Il explique que dans le cas d'un prédicat subjectif

---

<sup>339</sup> = l'exemple (25).

<sup>340</sup> Dans cet exemple, la partie qui marque le sujet « *kimi wa* » est mise en parenthèse, vu qu'elle n'apparaît pas forcément.

<sup>341</sup> Cette théorie introduit une distinction entre les informations suivant qu'elles émanent du locuteur ou/et de l'interlocuteur. Un prédicat subjectif employé à la deuxième personne appartient à la catégorie des informations dont le locuteur n'a pas l'expérience directe à l'inverse de l'interlocuteur.



employé à la deuxième personne, les informations du locuteur et de l'interlocuteur ne sont pas les mêmes et qu'il est donc difficile d'employer *ne*.

Pour ce cas, il est vrai que cette explication est valable, mais comme le remarque par exemple S. Kinsui (1993 : 119), *ne* peut être employé pour transmettre une information que l'interlocuteur ignore (exemples (17) et (18)).

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il est difficile d'employer « *kimi wa samui* » (*Tu as froid*). Mais contrairement à *darô* et *yone*, l'ajout de *ne* ne rend pas cet énoncé acceptable : le fait que  $S_0$  ne peut être garant de  $p$  contraint l'usage de *ne*.

Si le sujet n'est pas marqué lexicalement comme dans *samuine*, *ne* signifie que le locuteur a froid et qu'il suppose que l'interlocuteur a froid aussi. Avec *ne*, le locuteur exprime son état comme étant partageable par l'interlocuteur ; ce n'est pas compatible avec un marqueur de la deuxième personne, parce que  $S_0$  ne peut valider  $p$  et qu'il s'agit uniquement de l'état de l'autre.

#### 5.4.3.8. Le cas où le locuteur envisage de faire quelque chose à contrecœur

Dans l'exemple suivant, le locuteur manifeste son intention d'y aller (*ikimasuyo*), bien qu'il ait des réticences, pour répondre à l'attente de l'interlocuteur :

- (41)<sup>342</sup> {?? 行くでしょう／行きますよ／?? 行きますね／?? 行きますよね} 行けばいいんでしょう  
(??iku deshô / iki masu yo / ??iki masu ne / ??iki masu yone) ikeba ii n deshô  
(aller - *darô* / aller - suf.p. - *yo* / aller - suf.p. - *ne* / aller - suf.p. - *yone*) aller - bon - *ndarô*  
*J'y vais ça sera bon si je vais*

L'interlocuteur attend que le locuteur y aille, mais celui-ci n'a pas forcément envie d'y aller, même s'il finit par exprimer son accord. Dans ce cas, il est difficile d'employer *ne* à la place de *yo* : l'usage de *ne* signifierait que le départ du locuteur repose sur un consensus entre le locuteur et l'interlocuteur, ce qui n'est pas le cas dans cet exemple ; la valeur  $p$  n'est pas valable pour  $S''_0$ .

---

<sup>342</sup> = l'exemple (21).

#### 5.4.4. Cas où il est difficile d'employer « yone »

Il est difficile d'employer *yone*

- 1) dans une réponse à une question sur une information dont  $S_0$  est seul garant ;
- 2) avec une permission ;
- 3) pour marquer une opposition avec l'interlocuteur ;
- 4) avec une action, un avis ou un état du locuteur ;
- 5) avec le marqueur *sôda* de « denbun » ;
- 6) dans le cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de chose ;
- 7) avec des expressions de remerciement ou d'excuse.

Dans ces cas, il est difficile de demander l'avis de l'interlocuteur sur le procès ; seul  $S_0$  est en position de valideur.

##### 5.4.4.1. Réponse à une question sur une information dont $S_0$ est seul garant

Il est difficile d'utiliser *yone* dans la réponse à une question sur une information dont  $S_0$  est seul garant, comme dans les exemples suivants :

(42)<sup>343</sup> A: いま何時ですか？

A : ima nan ji desu ka ?

maintenant - quel - heure - cop. - p.f.

*Quelle heure est-il ?*

B: ええと、7時{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : êto shichi ji ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

heu - 7 - heures - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Heu sept heures*

---

<sup>343</sup> = l'exemple (17).

(43)<sup>344</sup> A : おもちゃ売り場は、何階ですか？

A : omocha uriba wa, nan kai desuka ?

jouet - rayon - p.t. - quel - étage - cop. - p.f.

*À quel étage le rayon des jouets est-il ?*

B : 7階{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : nana kai ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

7 - étage - (darô / p.cop. - yo / p.cop. - ne / p.cop. - yone)

*C'est au sixième étage*

(44) A : 井上さんからのファクス届いてますか？

A : Inoue san kara no fakusu todoite masu ka ?

Inoue - M./Mme - p.prov.<sup>345</sup> - p.dét. - fax - être arrivé - suf.p. - p.f.

*Le fax de Monsieur/Madame Inoue est-il arrivé ?*

B : ええ、{届いてるでしょう／届いてますよ<sup>346</sup>／届いてますね／??届いてますよね}

B : ê, (todoiteru deshô / todoite masu yo / todoite masu ne / ?? todoite masu yone)

ouais - (être arrivé - darô / être arrivé - suf.p. - yo / être arrivé - suf.p. - ne / être arrivé - suf.p. - yone)

*Oui il est arrivé*

Dans ces exemples, le locuteur A demande une information qu'il ne possède pas au locuteur B. Pour répondre à cette demande, il est difficile d'employer *yone* : son utilisation donnerait une impression étrange : le locuteur B aurait oublié cette information et reposerait la question au locuteur A qui ne serait pas non plus au courant.

Si le locuteur B s'adressait à une tierce personne, il ne serait pas impossible d'utiliser *yone*. Dans l'exemple (42), le locuteur B n'a pas de montre mais il vient d'entendre le locuteur C dire qu'il était sept heures ; il fait donc une vérification auprès du locuteur C : « *comme vous venez de le dire, est-ce bien vrai qu'il est sept heures ?* ». Mais la présence de *êto* qui marque une réflexion rend cette interprétation moins facile (si le locuteur B n'avait pas de montre, il ne commencerait pas à réfléchir sur l'heure).

Pour les exemples (43) et (44), si le locuteur A s'adresse, par exemple, à son collègue qui est plus expérimenté ou plus au courant de l'information demandée, l'emploi de *yone* peut

<sup>344</sup> = l'exemple (18).

<sup>345</sup> p.prov. = particule de provenance.

<sup>346</sup> Cet exemple avec *yo* est cité par M. Inoue (1997 : 64).

fonctionner comme une demande de confirmation : « *c'est bien au huitième étage ?* », « *le fax est bien arrivé ?* ».  $S_0$  a choisi la valeur  $p$ , mais il en suspend la validation afin de vérifier auprès de  $S''_0$  si elle est bien valable.

#### 5.4.4.2. Permission

L'emploi de *yone* ne convient pas à un énoncé qui sert à donner une permission :

(45)<sup>347</sup> X : ちょっとボールペン貸してもらえますか？

X : chotto bôrupen kashite morae masu ka ?

un peu - stylo à bille - prêter - pouvoir recevoir - suf.p. - p.f.

*Pouvez-vous me prêter le stylo à bille ?*

Y : いい{でしょう／ですよ<sup>348</sup>／??ですね／??ですよね}

Y : ii (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)

bien (*darô* / cop. *yo* / cop. *ne* / cop. *yone*)

*Bien sûr !*

Dans cet exemple, l'usage de *yone* donnerait l'impression que le locuteur n'est pas sûr de ce qu'il dit. Dans le cas d'une permission, c'est  $S_0$  qui est censé valider la valeur  $p$  ; cependant avec *yone*,  $S_0$  ne la valide pas complètement, c'est-à-dire qu'il n'élimine pas totalement la possibilité que la valeur  $p'$  soit valable, d'où la difficulté d'emploi de *yone* avec une permission.

---

<sup>347</sup> = l'exemple (33).

<sup>348</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 64) pour l'emploi de *yo*.

### 5.4.4.3. Opposition

Comme le remarque K. Noda (1993 : 14) en citant l'exemple suivant, il est difficile d'employer *yone* pour marquer une opposition avec son interlocuteur :

(46) A : 明日は晴れるよ。

A : ashita wa hareru yo.

demain - p.t. - faire beau - yo

*Demain il va faire beau.*

B : いや、晴れない{だろう／よ／ね／??よね}

B : iya hare nai (darô / yo / ne / ??yone)

non - faire beau - nég. - (darô / yo / ne / yone)

*Non, il ne fera pas beau*

L'énoncé *harenai yone* marque que le locuteur demande à son interlocuteur de confirmer qu'il ne fera pas beau : dans cet exemple, comme l'interlocuteur a manifesté précédemment une opinion inverse, l'utilisation de *yone* n'est pas adéquate.

Si le locuteur B adresse la parole à une tierce personne, il ne serait pas impossible d'employer *yone* : celui-ci sert alors à lui demander un soutien pour contrer la position du locuteur A.

Dans cet exemple également, avec *yone*,  $S_0$  n'exclut pas la possibilité que la valeur  $p$  soit valable par rapport à  $S_0^0$ , bien que la valeur  $p$  soit pondérée.

### 5.4.4.4. Action, avis ou état du locuteur

#### 5.4.4.4.1. Action du locuteur

Lorsqu'il s'agit de l'action envisagée par le locuteur, il est difficile d'employer *yone* :

(47)<sup>349</sup> じゃ、私が{?? 行くでしょう／行きますよ／行きますね／?? 行きますよね}

ja watashi ga (??iku deshô / iki masu yo / iki masu ne / ??iki masu yone)

alors - je - p.s. - (aller - darô / aller - suf.p. - yo / aller - suf.p. - ne / aller - suf.pf. - yone)

*Alors j'y vais*

---

<sup>349</sup> = l'exemple (20).

- (48)<sup>350</sup> {?? 行くでしょう／行きますよ／?? 行きますね／?? 行きますよね} 行けばいいんでしょう  
(??iku deshô / iki masu yo / ??iki masu ne / ??iki masu yone) ikeba ii n deshô  
(aller - darô / aller - suf.p. - yo / aller - suf.p. - ne / aller - suf.p. - yone) aller - bon - ndarô  
*J'y vais ça sera bon si je vais*
- (49)<sup>351</sup> A : 歓迎会には出てくださいますね？  
A : kangeikai ni wa dete kudasai masu ne ?  
réception - p.loc. - p.t. - assister - recevoir - suf.p. - ne  
*Vous venez à la réception ?*
- B : ええ、{?? 出るでしょう／出ますよ／出ますね／?? 出ますよね}  
B : ê, {??deru deshô / de masu yo / de masu ne / ??de masu yone)  
oui - assister - (assister - darô / assister - suf.p. - yo / assister - suf.p. - ne / assister - suf.p. - yone)  
*Oui je viens*

Dans ces exemples, le locuteur exprime l'action qu'il va faire : soit aller, soit venir. Il est difficile ici d'utiliser *yone* qui donne l'impression que le locuteur ne sait plus ce qu'il va faire.

Comparons les exemples suivants qui portent sur une action envisagée ou effectuée du locuteur :

- (50)<sup>352</sup> 私、今朝、買い物に行く{だらう／よ／ね／??よね}  
watashi, kesa, kaimono ni iku (darô / yo / ne / ??yone)  
je - ce matin - courses - p.loc. - aller - (darô / yo / ne / yone)  
*Je vais faire des courses ce matin*
- (51) 私、今朝、ここにおく{だらう／よ／ね／??よね}  
watashi, kesa, koko ni oku (darô / yo / ne / ??yone)  
je - ce matin - ici - p.loc. - poser - (darô / yo / ne / yone)  
*Je pose ça ici ce matin*
- (52)<sup>353</sup> (私、) 今朝、買い物に行った{だらう／よ／？ね／よね}  
(watashi,) kesa, kaimono ni itta (darô / yo / ? ne / yone)  
je - ce matin - courses - p.loc. - être allé - (darô / yo / ne / yone)  
*Je suis allé(e) faire des courses ce matin*

<sup>350</sup> = l'exemple (21).

<sup>351</sup> = l'exemple (19).

<sup>352</sup> Cf. l'exemple (39).

<sup>353</sup> = l'exemple (38).

- (53) 私、今朝、ここにおいた{だろう／よ／??ね／よね}  
 watashi, kesa, koko ni oita (darô / yo / ??ne / yone)  
 je - ce matin - ici - p.loc. - avoir posé - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai posé ça ici ce matin*

Comme le montrent les exemples (50) et (51), il est difficile d'employer *yone* avec une action envisagée par le locuteur : l'usage de *yone* signifierait que le locuteur ne sait plus ce qu'il compte faire.

En revanche, avec une action effectuée dont le locuteur est l'auteur, comme dans les exemples (52) et (53), l'utilisation de *yone* est possible si le locuteur a un doute sur ce qu'il a fait : dans l'exemple (53), l'emploi de *yone* est envisageable, car il indique une demande de confirmation de la part du locuteur sur ce qu'il a posé à cet endroit ce matin. Cependant, dans l'exemple (52), il est beaucoup plus difficile, étant donné qu'il porte sur une action que le locuteur aurait plus de difficulté à oublier. Il n'est pas impossible que le locuteur ne se rappelle plus être allé faire des courses ce matin-là, mais cela est moins fréquent que la situation de l'exemple (53).

Dans tous les cas, avec *yone*,  $S_0$  n'exclut pas totalement la valeur  $p'$ , ce qui n'est pas compatible avec le cas où  $S_0$  est censé être garant de la valeur  $p$  (non-validation de  $p$ ).

#### 5.4.4.2. Information sur le locuteur

L'usage de *yone* n'est pas adapté à un énoncé qui concerne des informations portant sur une propriété qualifiant le locuteur (nom, âge, etc.), comme le montrent les exemples suivants :

- (36)<sup>354</sup> 私の名前は田中{でしょう／ですよ／??です／??ですよ}  
 watashi no namae wa Tanaka (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)  
 je - de - nom - p.t. - Tanaka - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Mon nom est Tanaka*

---

<sup>354</sup> = l'exemple (36).

- (37)<sup>355</sup> 私は 36 歳 {でしょう / ですよ / ??ですね / ??ですよね}  
watashi wa sanjûroku sai (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)  
je - p.t. - 36 - an - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*J'ai 36 ans*

Cette incompatibilité est due au fait que l'emploi de *yone* signifie que le locuteur demande à l'interlocuteur de lui confirmer son propre nom ou âge, comme s'il ne s'en souvenait plus.

Les exemples suivants montrent également qu'il est difficile d'employer *yone*, lorsqu'il s'agit d'informations dont seul le locuteur est censé être garant :

- (56)<sup>356</sup> A : お子さんの年齢は？  
A : okosan no nenrei wa ?  
votre enfant - p.dét. - âge - p.s.  
*Quel âge a-t-il votre enfant ?*
- B : もうすぐ、12 {??でしょう / ですよ / ですね / ??ですよね}  
B : môsugu, jûni ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)  
bientôt - 12 - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Bientôt 12 ans*
- (57)<sup>357</sup> A : 勤めて何年目ですか  
A : tsutomete nan nen me desu ka  
travailler - quel - an - ème - cop. - p.f.  
*Ça fait combien de temps que vous travaillez ?*
- B : もう 20 年に {??なるでしょう / なりますよ / なりますね / ??なりますよね}  
B : mô nijû nen ni ( ??naru deshô / nari masu yo / nari masu ne / ??nari masu yone)  
déjà - 20 - an - p.loc - (devenir - darô / devenir - suf.p. - yo / devenir - suf.p. - ne / devenir - suf.p. - yone)  
*Ça fait déjà vingt ans*

L'utilisation de *yone* impliquerait que le locuteur B ne se reconnaît plus et qu'il demande au locuteur A une vérification sur l'information que celui-ci cherche à obtenir.

---

<sup>355</sup> = l'exemple (37).

<sup>356</sup> = l'exemple (15).

<sup>357</sup> = l'exemple (16).



#### 5.4.4.3. Prédicat subjectif employé à la première personne

Pour les mêmes raisons que dans le cas d'informations portant sur le locuteur, il est difficile d'utiliser *yone* avec un prédicat subjectif employé à la première personne :

- (58)<sup>358</sup> (私は)頭が痛い{\*だろ／よ／\*ね／\*よね}  
 (watashi wa) atama ga itai (\*darô / yo / \*ne / \*yone)  
 (je - p.t.) - tête - p.s. - douloureux - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai mal à la tête*

Dans cet exemple, l'usage de *yone* indiquerait que le locuteur demande s'il a mal à la tête à quelqu'un d'autre, ce qui rend la séquence inacceptable.

#### 5.4.4.5. Cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de choses

Il est difficile d'employer *yone* dans le cas où le locuteur attire l'attention de l'interlocuteur sur un état de choses :

- (59)<sup>359</sup> おい、背中に毛虫がついてる{??だろ／よ／??ね／??よね}  
 oi, senaka ni kemushi ga tsuiteru (??darô / yo / ??ne / ??yone)  
 hé - dos - p.loc. - chenille - p.s. - être attaché - (darô / yo / ne / yone)  
*Hé tu as une chenille sur le dos*

Dans cet exemple, l'emploi de *yone* suppose que le dos en question est celui du locuteur ou d'une tierce personne. Il ne serait pas impossible d'utiliser *yone*, si l'interlocuteur était au courant de la présence d'une chenille sur son dos. Dans tous les cas, pour que l'emploi de *yone* soit possible, il faut que  $S_0$  puisse considérer que  $S''_0$  est capable de choisir la valeur  $p$  et que  $S_0$  lui laisse la validation finale. La valeur  $p$  est pondérée mais la valeur  $p'$  n'est pas complètement exclue.

<sup>358</sup> = l'exemple (10).

<sup>359</sup> = l'exemple (22).

#### 5.4.4.6. Expressions de remerciement ou d'excuse

Avec certaines expressions de remerciement ou d'excuse, il est difficile d'employer *yone* comme le montrent les exemples suivants :

(60)<sup>360</sup> ありがとう(ございます){??だろ／よ／ね／??よね}  
arigatô (gozaimasu) (??darô / yo / ne / ??yone)  
merci - (poli.) - (darô / yo / ne / yone)  
*Je vous remercie (beaucoup)*

(61)<sup>361</sup> どうも{??だろ／??よ／ね／??よね}  
dômo (??darô / ??yo / ne / ??yone)  
merci - (darô / yo / ne / yone)  
*Merci*

(62)<sup>362</sup> すみません{??だろ／??よ／ね／??よね}  
sumimasen (??darô / ??yo / ne / ??yone)  
excusez-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excusez-moi*

(63)<sup>363</sup> ごめんなさい{??だろ／よ／ね／よね}  
gomennasai (??darô / yo / ne / yone)  
excusez-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excusez-moi*

(64)<sup>364</sup> ごめん{??だろ／よ／ね／よね}  
gomen (??darô / yo / ne / yone)  
excuse-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excuse-moi*

Si *yone* est employé après *arigatô* (*gozaimasu*), *dômo*, *sumimasen* avec une pause, alors cet usage de *yone* indique que le locuteur demande l'accord de l'interlocuteur sur le fait que l'on dit normalement *arigatô*, etc. dans cette situation donnée, ce afin de mentionner que la situation actuelle ne correspond pas ce qu'elle devrait être : « *on dit arigatô, mais vous ne le*

---

<sup>360</sup> = l'exemple (2).

<sup>361</sup> = l'exemple (3).

<sup>362</sup> = l'exemple (4).

<sup>363</sup> = l'exemple (5).

<sup>364</sup> = l'exemple (6).

*croyez pas ?* ». Par exemple, si l'on ajoute *futsû kôiu iu toki wa* (normalement dans ce genre de situation) en début de l'énoncé, alors l'énoncé *futsû kôiu toki wa* « arigatô », *yone ?* serait plus acceptable, car il signifierait : « dans ce genre d'occasion, on dit normalement « arigatô », mais vous ne le croyez pas ? (pourquoi vous ne le dites pas ?) ».

Dans le cas de *yone*,  $S_0$  demande à  $S''_0$  de choisir une bonne valeur en lui présentant  $p$  comme susceptible d'être valable.

### 5.4.5. Cas où il est possible d'employer les quatre marqueurs

Dans cette partie, nous examinerons quelques cas où il est possible d'employer *darô*, *yo*, *ne* et *yone* afin d'illustrer la différence entre ces marqueurs.

#### 5.4.5.1. Prédicat subjectif

Prenons tout d'abord un exemple de prédicat subjectif :

(65) 寒い{だろう／よ／ね／よね} (cf. 25 = Kimiwa)

samui (darô / yo / ne / yone)

froid - (darô / yo / ne / yone)

Darô : Tu as / Il fait froid ; Yo : J'ai / Il fait froid ; Ne / Yone : Il fait froid

L'énoncé « *samui* » peut signifier « j'ai froid » ou « il fait froid ». Comme nous l'avons montré précédemment (5.4.1.4.), l'utilisation de *darô* est difficile avec le prédicat subjectif employé à la première personne. Si *darô* est employé, l'énoncé fonctionne alors comme une demande de confirmation sur le fait que l'interlocuteur a froid ou qu'il fait froid : « je suppose (que tu as froid / qu'il fait froid), confirme » ; le fait que le locuteur ait froid ou non n'est pas en question. Dans le cas de *darô*,  $S_0$  introduit  $S''_0$  comme valideur potentiel de la valeur  $p$  et met  $S''_0$  face à la validation de  $p$ .

En revanche, dans le cas de *yo*, il n'y a pas de supposition sur la position de  $S''_0$ . Avec *yo*, le locuteur annonce à l'interlocuteur soit qu'il a froid, soit qu'il fait froid. Il considère que cette information mérite d'être prise en compte par l'interlocuteur, par exemple, pour qu'il ne sorte pas sans une veste.  $S_0$  choisit la valeur  $p$ , et introduit  $S''_0$  comme une instance pour qui  $p$  est valable.

Dans le cas de *ne*, le locuteur présente le froid comme un ressenti partagé : il demande l'approbation de l'interlocuteur sans nécessairement attendre sa réaction, ce qui se distingue de l'emploi de *darô*. Il ne s'agit pas d'une demande de confirmation sur la supposition du locuteur que l'interlocuteur a froid ; ce qui compte pour le locuteur est d'exprimer qu'il sent le froid et de le partager avec l'interlocuteur. Avec *ne*,  $S_0$  manifeste son choix de la valeur  $p$  en considérant qu'il est partagé par  $S''_0$ , à la différence du cas de *darô* où la position de  $S''_0$  est en question et non celle de  $S_0$ .

Avec *yone*, il est possible d'avoir deux grands cas : 1) le locuteur qui a froid suppose que l'interlocuteur a froid aussi et lui demande une confirmation tout en pensant qu'il se peut que l'interlocuteur n'ait pas froid, 2) le locuteur a l'impression qu'il fait froid mais il n'est pas totalement sûr de sa sensation, il demande donc à l'interlocuteur de confirmer. Dans les deux cas,  $S_0$  suspend la validation de  $p$ , et met  $S''_0$  face au choix de la bonne valeur ; la valeur  $p$  est pondérée mais la valeur  $p'$  n'est pas totalement exclue.

#### 5.4.5.2. Auto-évaluation

Examinons le cas où le locuteur évalue son propre état comme dans l'exemple suivant :

(66) 私、顔、赤い{だろ／よ／ね／よね}  
watashi, kao, akai (darô / yo / ne / yone)  
je - visage - rouge - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai le visage rouge*

Cet exemple est proposé par S. Kinsui (1992 : 54) pour illustrer les différences d'emplois entre *darô* et *ne* ; selon lui, *darô* est employé normalement dans le cas où 1) le locuteur ne peut voir son visage, ou 2) s'il peut le voir, l'interlocuteur, en revanche, lui, n'a pas noté qu'il était rouge et il veut le lui faire remarquer : *darô* s'emploie pour rétablir une égalité des connaissances qui devaient être identiques à la base et qui ne le sont plus.

Nous pouvons dire alors que *darô* peut s'employer indépendamment de la possibilité pour le locuteur de voir ou non son visage ; ce qui compte pour le locuteur c'est que l'interlocuteur lui confirme que son visage rouge. Il s'agit d'une confirmation dans la mesure où c'est le locuteur qui introduit cette relation prédicative < mon visage - rouge >, mais il nous est difficile de considérer que *darô* sert à « rétablir » une égalité des connaissances entre

locuteurs, puisqu'elles ne sont pas toujours censées être identiques : dans cette situation, il n'y a rien qui oblige l'interlocuteur à savoir que le visage du locuteur est rouge.

Concernant l'emploi de *ne*, S. Kinsui remarque qu'il n'est pas vraiment acceptable, sauf dans une situation où les locuteurs se regardent dans le miroir l'un à côté de l'autre : selon l'auteur, *ne* est employé pour vérifier que les connaissances du locuteur et de l'interlocuteur correspondent (id. : 54-55). Nous considérons également que l'emploi de *ne* suppose, d'une part, que le locuteur constate lui-même que son visage est rouge, et, d'autre part, que son interlocuteur puisse le constater également. Toutefois, à la différence de S. Kinsui, ce qui compte pour le locuteur c'est d'exprimer son constat plutôt que de vérifier si les connaissances des locuteurs sont identiques ; le locuteur parle de son constat comme s'il était partagé avec son interlocuteur.

Dans cet exemple, l'emploi de *yo* signifie que le locuteur annonce à l'interlocuteur que son visage est rouge, ce qui est proche de l'usage de *ne* : dans les deux cas,  $S_0$  se porte garant de  $p$ . Toutefois à la différence de *ne*, dans le cas de *yo*, le locuteur ne considère pas que l'interlocuteur partage son constat.

Avec *yone*, le locuteur vérifie auprès de l'interlocuteur que son visage est rouge, ce qui ressemble au cas de *darô* ; toutefois dans le cas de *yone*, le locuteur est plus dubitatif sur le fait que son visage soit rouge que dans le cas de *darô*. Avec *yone*,  $S_0$  n'exclut pas totalement la valeur  $p'$ , bien que la valeur  $p$  soit pondérée. En revanche, avec *darô*,  $S_0$  ne remet pas en question la validité de  $p$ , même si  $S_0$  introduit  $S'_0$  afin que  $S'_0$  valide  $p$ .

#### 5.4.5.3. Action du locuteur

Comme nous l'avons examiné plus haut (3.5.2.), il est difficile d'employer *yo* dans le cas où  $S_0$  n'a pas la possibilité d'être garant de  $p$ , par exemple, de l'action de l'interlocuteur. Dans le cas où le sujet grammatical n'est pas marqué lexicalement, comme dans l'exemple suivant, l'énoncé avec *yo* porte nécessairement sur l'action du locuteur, à la différence de *darô*, *ne* et *yone* :

- (67) そんなことぐらい{わかっているでしょう／わかっていますよ／わかっていますね／わかっていますよね}  
 sonna koto gurai (wakatteiru deshô / wakattei masu yo / wakattei masu ne / wakattei masu yone)<sup>365</sup>  
 pareil - chose - au moins - (comprendre - *darô* / comprendre - suf.p. - *yo* / comprendre - suf.p. - *ne* /  
 comprendre - suf.p. - *yone*)

*Yo* : *Je connais bien ce genre de choses*; *Darô*, *ne*, *yone* : *Vous savez...*

Dans cet exemple, l'énoncé avec *yo* fonctionne comme une contestation : « ce n'est pas la peine de me dire ça, je le sais bien, c'est pas ça le problème... », « c'est bien gentil de me donner des conseils, mais je le sais bien, ce n'est pas ça qui pose problème... ». L'usage de *yo* ajoute au procès « sonna koto gurai wakatte imasu » (je comprends bien ce genre de choses) une valeur comme « c'est moi qui te le dis », « crois-moi ». Dans ce cas, il est difficile que le sujet de « wakatteimasu » (comprendre) soit la deuxième personne.

En revanche, l'énoncé avec *darô*, *ne* ou *yone* prend la deuxième personne comme sujet, même si ces trois marqueurs n'impliquent pas totalement les mêmes valeurs. L'emploi de *darô* appelle à la conscience de l'interlocuteur. L'énoncé avec *darô* peut même fonctionner comme un reproche : « *tu devrais savoir ce genre de chose* », « *comment c'est possible que tu ne le saches pas* ». Ce qui est en question ici c'est que  $S_0$  confronte  $S''_0$  à la validation de la relation  $\langle S''_0 - \text{connaître ce genre de chose} \rangle$  qu'il a introduite.

L'usage de *yone* fait également appel à la conscience de l'interlocuteur mais avec réserve :  $S_0$  laisse la possibilité que la relation ne soit pas valable à la différence du cas de *darô* où  $S_0$  ne remet pas en question la validité de la relation  $\langle S''_0 - \text{connaître ce genre de chose} \rangle$ . De ce fait, l'énoncé avec *yone* impliquerait moins une valeur de reproche que celui avec *darô*.

Dans le cas de *ne*, le locuteur présente son avis selon lequel l'interlocuteur sait très bien ces choses, sans nécessairement demander une confirmation à l'interlocuteur :  $S_0$  introduit la valeur *p* comme valable également pour  $S''_0$ .

<sup>365</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 63) pour l'emploi de *yo*.

#### 5.4.5.4. Expression « -te mo ii »

L'énoncé avec *-te mo ii*, qui signifie littéralement « *même si l'on fait..., c'est bon* », marque une possibilité : « *on peut...* » ; par exemple, « *terebi o tsuke te mo ii* » signifie que l'on peut allumer la télévision :

(68) テレビをつけてもいい{だろう／よ／ね／よね}  
terebi o tsuke te mo ii (darô / yo / ne / yone)<sup>366</sup>  
téléviseur - p.o.<sup>367</sup> - allumer - p.conj.<sup>368</sup> - p.- bien - (darô / yo / ne / yone)  
Yo: *Tu peux allumer la télé* ; Darô, ne, yone : *Je peux allumer la télé*

Dans ce cas, l'énoncé avec *yo* fonctionne comme une autorisation : « *tu peux allumer la télévision* », alors que l'énoncé avec *darô*, *ne* ou *yone* correspond à une demande de permission. Avec *darô*, le locuteur demande la permission à l'interlocuteur, en s'attendant à ce qu'il l'accepte.

Dans le cas de *yone*, l'énoncé donne l'impression que le locuteur fait attention à l'avis de l'interlocuteur : il ne pense pas forcément que l'interlocuteur n'accepte pas que la télévision soit allumée, mais il anticipe un éventuel désaccord avec celui-ci.

Dans le cas de *ne*, le locuteur n'attend pas forcément l'accord de l'interlocuteur pour allumer la télévision : il introduit la possibilité d'allumer la télévision comme partagée. L'énoncé avec *ne* peut même convenir dans une situation où le locuteur, en le prononçant, est déjà engagé dans le procès d'allumer la télévision.

#### 5.4.5.5. Action commune

Dans le cas où le locuteur parle d'une action commune avec quelqu'un, l'emploi de *yo* marque que celui-ci est nécessairement une tierce personne à la différence de *darô*, *ne* et *yone* :

---

<sup>366</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 63) pour l'emploi de *yo*.

<sup>367</sup> p.o. = particule d'objet.

<sup>368</sup> p.conj. = particule conjonctive.

(69) 学生時代、よく一緒に旅行した{だろう／よ／ね／よね}

gakusei jidai, yoku isshoni ryokô shita (darô / yo / ne / yone)

étudiant - époque - souvent - ensemble - voyage - avoir fait - (darô / yo / ne / yone)

Yo : *Quand j'étais étudiant, j'ai souvent voyagé avec lui* ; Darô, ne, yone : *Quand j'étais étudiant, on a souvent voyagé ensemble*

Dans cet exemple, l'énoncé avec *yo* donne à l'interlocuteur l'information selon laquelle le locuteur a souvent voyagé avec une troisième personne dont ils sont en train de parler. En revanche, l'emploi de *darô* dans cet exemple marque un rappel à l'interlocuteur d'un souvenir commun. Avec *darô*, la personne avec qui le locuteur a voyagé est l'interlocuteur ; elle peut être la troisième personne, dans la mesure où l'interlocuteur a également fait le voyage avec cette personne et le locuteur : dans ce cas, cet énoncé avec *darô* sert à rappeler à l'interlocuteur qui elle est. Dans tous les cas, il importe pour le locuteur que l'interlocuteur se rappelle de cet événement.

Dans le cas de *ne*, la personne avec qui le locuteur a voyagé peut être l'interlocuteur ou/et la troisième personne. Si elle est l'interlocuteur, le locuteur parle de leur souvenir en commun sans nécessairement demander une confirmation. Si la personne en question est une troisième personne, l'énoncé est plus acceptable avec une expression qui précise de qui il s'agit, comme « aitsu to wa » (*il - avec - p.th. ; avec lui*). Dans ce cas, le locuteur exprime un souvenir sans nécessairement attendre la réponse de l'interlocuteur.

Avec *yone*, comme avec *ne*, il est possible que la personne avec qui le locuteur a fait un voyage soit l'interlocuteur ou une tierce personne. Dans le premier cas, le locuteur rappelle à l'interlocuteur leur voyage en demandant une confirmation. Par rapport au cas de *darô* qui peut être glosé comme « *je suppose que tu te rappelles que l'on a souvent voyagé ensemble, est-ce le cas ?* », dans le cas de *yone*, le locuteur prend en compte le fait que l'interlocuteur n'ait pas nécessairement de souvenirs : « *Tu te rappelles que l'on a souvent voyagé ensemble ?* ».

Dans le deuxième cas, l'acceptabilité de l'énoncé serait meilleure en ajoutant certains éléments : « *aitsu to wa gakuseijidai sorenishitemo yoku isshoni ryokôshitayone* » (*aitsu to wa : il - avec - p.th., avec lui ; sorenishitemo : quand même, malgré les difficultés*). L'expression « *sorenishitemo* » introduit une opposition avec quelque chose qui est sous-entendu par ailleurs et qui tend vers la valeur *p'*, par exemple, « *je me suis pris la tête souvent*



*avec lui mais... », « on n'avait pas beaucoup de moyens pour voyager mais... », etc. Dans ce cas, l'emploi de yone indique qu'en considérant la valeur p', S<sub>0</sub> choisit la valeur p.*

#### 5.4.5.6.. Annonce

Dans les exemples suivants, avec *yo*, le locuteur indique que l'information en question est à donner à l'interlocuteur, alors qu'avec *darô*, *ne* ou *yone*, le locuteur vérifie cette information auprès de l'interlocuteur :

- (70) 急患{でしょう／ですよ／ですね／ですよね}  
kyûkan (deshô / desu yo / desu ne / desu yone)  
malade à soigner d'urgence - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*C'est un malade à soigner d'urgence*

- (71) 終点{でしょう／ですよ／ですね／ですよね}  
shûten (deshô / desu yo / desu ne / desu yone)  
terminus- (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*C'est le terminus*

Dans l'exemple (70), avec *yo*, il s'agit par exemple d'une situation où l'infirmière informe le docteur de l'arrivée d'un malade en urgence, afin qu'il réagisse en conséquence. Pour l'exemple (71), l'énoncé peut être employé par le contrôleur du train pour informer un passager qui n'a pas remarqué qu'il était au terminus (parce qu'il dormait, etc.) et, en conséquence, pour qu'il descende du train. Dans ces cas, le locuteur considère qu'il est nécessaire que l'interlocuteur prenne en compte l'information.

Avec *darô*, l'énoncé fonctionne non seulement comme une vérification, mais aussi comme un reproche envers l'interlocuteur : le locuteur vérifie la validité de l'information dans le premier cas ; dans le second, le locuteur insiste pour que l'interlocuteur, qui ne semble pas le vouloir, prenne en compte l'information : *« pourquoi tu ne prends pas en compte cette information ? Tu devrais le faire. »*.

L'emploi de *ne* et de *yone* marque également une vérification. : avec *yone*, le locuteur serait plus sceptique qu'avec *ne* sur la validité de l'information.

#### 5.4.5.7. Compliment

L'usage de *ne* peut fonctionner comme un compliment :

- (72) きれいなブラウス{でしょう／ですよ／ですね／ですよね}  
kireina burausu (deshô / desu yo / desu ne / desu yone)<sup>369</sup>  
beau - chemise - (*darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne* / cop. - *yone*)  
*Belle chemise*

Dans cet exemple, l'énoncé avec *ne* est le signe que le locuteur fait un compliment à propos de la chemise que porte l'interlocuteur. Cet énoncé peut être employé également dans le cas où le locuteur et l'interlocuteur voient la chemise ensemble. Dans tous les cas, l'emploi de *ne* signifie que le locuteur introduit son appréciation comme partageable par l'interlocuteur.

En revanche, avec *darô*, il est difficile que la chemise soit celle que porte l'interlocuteur ; l'emploi de *darô* convient par exemple au cas où le vendeur conseille une chemise au client : le locuteur suppose que son interlocuteur trouve que la chemise est belle et lui demande de confirmer cette supposition : « *je pense que tu trouves que la chemise est belle, est-ce le cas ?* ». Dans cette situation de vente, l'usage de *yo* est possible : le locuteur annonce à l'interlocuteur son impression, afin de faire remarquer la beauté de la chemise ; toutefois, dans le cas de *yo*, l'importance est mise sur la transmission du message « la chemise est belle », alors que dans le cas de *darô*, le locuteur essaie d'avoir une réaction positive de la part de l'interlocuteur.

Dans le cas de *yone*, le locuteur demande l'approbation de l'interlocuteur, tout en faisant attention à son éventuel désaccord. L'énoncé avec *yone* peut fonctionner autant comme un compliment que comme un conseil, mais dans les deux cas, l'emploi de *yone* donne l'impression que le locuteur n'exprime que modérément son opinion.

---

<sup>369</sup> Cet exemple est tiré de K. Noda (1993 : 13) concernant les emplois de *ne* et de *yone*.

## 5.5. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons démontré que les marqueurs *darô*, *yo*, *ne* et *yone* s'inscrivent dans une relation intersubjective entre  $S_0$  et  $S''_0$  par rapport à la relation prédicative : ce qui est commun entre ces marqueurs est que la validité de  $p$  n'est pas totalement remise en cause. Dans le cas de *darô*,  $S_0$  met  $S''_0$  face à la validation de  $p$  considérée valable pour  $S''_0$  : il ne s'agit pas de choisir  $p$  ou  $p'$ , mais de confirmer la validation de  $p$ . Concernant *yo*,  $S_0$  introduit  $S''_0$  comme pôle de validation de  $p$  : à la différence de *darô*, il ne s'agit pas d'une confirmation dans la mesure où il n'y a pas de préconstruction sur ce qui est valable pour  $S''_0$ . Avec *ne*,  $S_0$  valide  $p$  comme valable également pour  $S''_0$ . Dans le cas de *yone*,  $S_0$  suspend la validation de  $p$  et confronte  $S''_0$  à la validation de  $p$  : contrairement aux trois autres marqueurs, la valeur  $p'$  n'est pas complètement exclue, bien que la valeur  $p$  soit pondérée.

## Chapitre 6. Confrontation entre les emplois de « hein » et de « darô », « yo », « ne » et « yone »

### 6.1. Introduction

Dans les chapitres précédents, nous avons essayé, d’une part, de décrire les emplois de *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* et, d’autre part, ceux de quatre marqueurs japonais comparables avec *hein* - *darô*<sup>370</sup>, *yo*, *ne* et *yone*. Dans ce chapitre, nous examinerons en quoi ils sont comparables, afin de mieux rendre compte des spécificités de chaque marqueur et, en particulier, de celles de *hein*.

Pour mener cette étude à bien, nous avons choisi de travailler des énoncés tirés de romans en version française et japonaise. Nous sommes bien consciente, répétons-le, que nos objets d’étude sont des éléments fondamentalement oraux ; toutefois ce choix de données écrites se justifie par la nécessité de comparaison entre les traductions qui sont effectuées par des spécialistes du domaine, mais qui ne s’inscrivent pas dans le cadre de recherches linguistiques sur les marqueurs discursifs.

Comme nous l’avons mentionné dans l’introduction du chapitre 5, les marqueurs japonais *darô*, *yo*, *ne* et *yone* ont été choisis comme éléments comparables à *hein* en français : dans la plupart des cas, *hein* peut être traduit par ces quatre marqueurs et vice versa. Toutefois, nous verrons que, selon le cotexte ou le contexte, les possibilités de traduction sont restreintes. Nous tenterons de démontrer quel marqueur convient le mieux pour traduire *hein* employé dans un cotexte ou dans un contexte particulier.

Après avoir présenté l’analyse des cas où *hein* correspond à *darô*, *yo*, *ne* ou *yone*, nous mentionnerons des cas où l’emploi de *hein* ne correspond à aucun de ces marqueurs japonais : en effet, bien qu’ils soient marginaux, il est, dans certains cas, difficile d’utiliser *hein* pour traduire *darô*, *yo*, *ne* ou *yone*.

---

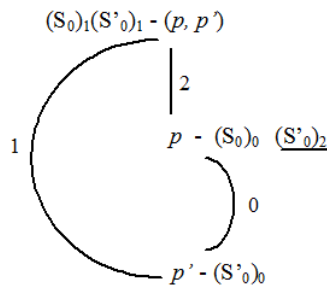
<sup>370</sup> *Darô* peut apparaître sous forme de *daro*, *deshô* ou *desho*. Nous n’avons pas pris en compte ici la différence entre ces différentes formes.

Dans ce chapitre, comme ailleurs, nous avons marqué « ?? » des séquences pour lesquelles il est difficile de trouver une situation où l'on peut employer le marqueur en question et « ? » des séquences dans lesquelles il est *possible* de l'employer dans d'autres situations, mais qui convient difficilement pour le contexte en question.

## 6.2. Cas où « hein » correspond à « darô », « yo », « ne » ou « yone »

### 6.2.1. « Darô »

Avant d'étudier les exemples, reprenons d'abord nos caractérisations de fonctionnements de *hein* et de *darô*. Dans le cas de *hein*,  $S_0$  valide l'existence de  $p$ , en introduisant  $S'_0$  comme instance qui peut éventuellement valider  $p'$ , ce qui constitue un état initial (0). La validation de  $S_0$  étant d'ordre quantitatif,  $p$  reste instable en l'attente d'une validation d'ordre qualitatif.  $S_0$  demande alors à  $S'_0$  de valider  $p$  (1). Cette demande suppose le parcours des valeurs - d'où la notation de  $(p, p')$  dans le schéma -, avant d'aboutir à la validation de  $p$  à laquelle  $S_0$  voulait ramener  $S'_0$  (2) :



Dans le cas de *darô*,  $S_0$  suppose que  $p$  est valable pour  $S'_0$  et le constitue donc comme pôle de validation. Pour que *darô* puisse être employé,  $S_0$  doit pouvoir faire cette supposition :  $S_0$  ne remet pas en question la validité de  $p$ , mais étant donné qu'elle dépend de  $S'_0$ , elle est en attente de sa confirmation.

Dans les deux cas,  $S_0$  introduit  $S'_0$  comme pôle susceptible de valider  $p$  :  $S_0$  veut amener  $S'_0$  à la validation de  $p$ .

### 6.2.1.1. Cas où « hein » est traduit par « darô »

Nous commençons par les exemples où *hein* est traduit par *darô* et examinons le choix de traduction en relation avec les possibilités d'utilisation des autres marqueurs (*yo*, *ne* ou *yone*). S'il est permis, l'emploi de *darô* est-il le plus approprié pour traduire *hein* ? Ce choix de traduction est-il justifiable ?

- (1) - Il (= le vin) est bon, **hein** ?  
- Très. Dommage qu'il tienne si peu ses promesses... (JLA : 65)  
美味い(だろ / ?よ / ?ね / ?よね)、このワイン？  
umai (**darô** / ?yo / ?ne / ?yone ), kono wain ? (JLAj : 73)  
délicieux - *darô* - ce - vin

Cet exemple a été employé dans la situation suivante : le locuteur a choisi un vin qui s'appelle « Château Chasse-Spleen », car il convient à l'humeur du moment des locuteurs, c'est-à-dire un spleen qu'ils aimeraient chasser. Avec *hein*, le locuteur veut avoir l'approbation de la part de l'interlocuteur sur le fait que son vin est bon. Il suppose que l'interlocuteur est d'accord avec lui, mais il lui importe d'avoir une approbation concrète qui signifierait qu'il a bien fait d'ouvrir cette bouteille. L'intérêt du locuteur est d'être rassuré sur son choix en ayant une confirmation sur le fait que le vin est bon, plutôt que de s'assurer la véracité de ce fait.

Cette attente du locuteur peut être signifiée par *darô*, qui est effectivement employé dans la version japonaise. Dans ce cas, il est difficile d'utiliser *yo*, *ne* ou *yone* à la place de *darô*.

L'emploi de *yo* indiquerait un avis sur le goût du vin, par exemple un conseil de la part du vendeur : « *il est bon, je vous le dis.* ». Dans ce cas, la réponse « *très.* » n'est pas adéquate, mais une réponse du type « *ah oui ?* » (« *Â sô ?* » (ah - cela) en japonais) conviendrait mieux à l'utilisation de *yo*.

Avec *ne*, le locuteur manifesterait qu'il apprécie le vin. Il est vrai que cet emploi de *ne* fonctionne comme une demande d'approbation faite à l'interlocuteur, mais ici l'intérêt du locuteur est plutôt d'exprimer son appréciation que d'avoir un assentiment. Le fait de prononcer cet énoncé avec *ne* peut inviter l'interlocuteur à réagir au propos : mais pour le locuteur qui considère que l'interlocuteur est de son avis, avoir son approbation n'est pas sa préoccupation principale.

Dans le cas de l'exemple (1), ce qui importe pour le locuteur c'est que l'interlocuteur affirme clairement que le vin est bon : cela reviendrait à le complimenter pour son choix. Dans ce cas, il boit aussi le vin et l'apprécie, mais son intérêt est centré sur l'avis de l'interlocuteur : il n'est donc pas adéquat d'employer *ne* dans cette situation.

Dans le cas de *yone*, il est possible d'avoir trois contextes : 1) le locuteur, qui n'est pas en mesure d'apprécier le vin pour diverses raisons (il est malade, n'est pas connaisseur, etc.), demande vérification à l'interlocuteur, mais c'est une réponse favorable qui est attendue ; 2) le locuteur qui apprécie ce vin, demande à l'interlocuteur s'il est d'accord avec lui, tout en pensant que celui-ci n'est pas nécessairement de son avis ; 3) après avoir pris en considération des opinions contraires, le locuteur qui a conclu que le vin était bon, demande à l'interlocuteur s'il est de son avis.

Dans tous les cas, avec *yone*, la possibilité que la valeur *p'* soit valable est prise en compte, même si le choix de la valeur *p* n'est pas totalement remis en question. La valeur *p* est pondérée, mais la validation de la valeur *p'* n'est pas exclue. C'est-à-dire que dans le premier cas, *S*<sub>0</sub> ne peut éliminer complètement la valeur *p'* ; dans le deuxième cas, pour *S*<sub>0</sub> la valeur *p* est valable mais *S*<sub>0</sub> laisse la possibilité que la valeur *p'* soit valable pour *S*<sub>0</sub>' ; dans le troisième cas, la valeur *p'* a été prise en compte, mais n'a pas été validée.

Dans l'exemple (1), le locuteur n'a pas de doute sur son jugement à propos du vin, ni sur sa supposition que l'interlocuteur sera du même avis. Le fait que le vin ne soit pas bon n'est pas forcément pris en compte, ce qui rend difficile l'emploi de *yone* dans cet exemple.

Passons à un autre exemple dans lequel *hein* est traduit par *darô*.

- (2) - Mais enfin, tu me crois quand même, **hein** ?

Pour la première fois, sa voix tremble d'inquiétude. (ABO : 223)

でも、結局、ぼくのいうことは信じる(でしょ／??よ／?ね／よね) ?

demo, kekkyoku, boku no iu koto wa shinjiru (**desho** / ??yo / ?ne / yone) ? (ABOj : 225)

mais - enfin - je - p.dét. - dire - chose - p.t. - croire - *darô*

Dans ce cas, le locuteur qui a fait quelque chose d'incroyable, demande à son interlocuteur (son grand frère) de le croire sur parole. Étant donné qu'il s'agit de l'avis de son interlocuteur, le locuteur ne peut pas affirmer à sa place ; mais en utilisant *hein*, il ne lui laisse pas le choix

de croire ou non, puisqu'il sous-entend attendre fortement que l'interlocuteur lui confirme qu'il le croit.

Ce *hein* est traduit par *darô* qui signifie : « *je suppose que tu me crois, est-ce le cas ?* ». L'emploi de *darô* correspond à celui de *hein* : les deux marquent que ce qui importe au locuteur c'est d'avoir une confirmation de la part de l'interlocuteur.

Dans cet exemple, il est possible de traduire *hein* par *yone* : comme dans le cas de *darô*, l'emploi de *yone* révèle que le locuteur vérifie si l'interlocuteur le croit. Toutefois avec *yone*, le locuteur prend en compte l'éventuel désaccord de l'interlocuteur, à la différence de *darô* ; l'usage de *yone* impliquerait davantage que le locuteur appréhende de ne pas avoir une réponse conforme à son attente.

L'emploi de *ne* serait possible s'il s'agissait d'une situation où le locuteur ne s'inquiète pas trop que son interlocuteur le croie ou non. Avec *ne*, même si l'énoncé peut fonctionner comme une demande d'approbation, il importe moins au locuteur de savoir si l'interlocuteur le croit que dans le cas de *darô* ou de *yone*, puisqu'il fait comme si l'interlocuteur le croyait. Dans cet exemple, le locuteur a besoin d'une réaction concrète et favorable de la part de l'interlocuteur, afin de se redonner confiance : le locuteur compte vraiment sur son interlocuteur, étant donné que d'autres personnes ont du mal à le croire. Cette nécessité d'une réaction de l'interlocuteur apparaît davantage dans le cas de *darô* et de *yone* que dans le cas de *ne*.

Dans cet exemple, l'utilisation de *yo* n'est pas possible, puisqu'il s'agit d'une action de l'interlocuteur.

#### **6.2.1.2. Cas où « darô » est traduit par « hein »**

Examinons également les exemples où *hein* est utilisé pour traduire *darô* : dans ce cas, nous étudierons la possibilité d'emploi de *yo*, *ne* ou *yone* à la place de *darô* et discuterons s'ils sont également traduisibles par *hein*.



- (3) そのわかさぎ悪くない(でしょ / ?よ / ?ね / よね) ?  
 sono wakasagi waruku nai (**desho** / ?yo / ?ne / yone) ?  
 ce - « nom de poisson » - mauvais - nég. - *darô*

悪くない。

Waruku nai. (FTM2 : 269-270)

mauvais - nég.

[...] dis-je en lui passant le plat d'aubergines.

En échange, elle me tendit la marinade de poissons. [...]

- Pas mauvaise cette marinade, **hein** ?

- Pas mauvaise. (FRMf : 479)

Dans cet exemple, la locutrice qui a passé l'assiette de marinade de poissons (*wakasagi*) après l'avoir eu goûtée, demande, en utilisant *darô*, si l'interlocuteur est d'accord sur le fait que c'est une bonne marinade ; en supposant au préalable son accord : « *je suppose que tu trouves qu'elle est bonne, est-ce le cas ?* ».

À la place de *darô*, il est possible d'employer *yone*. Dans ce cas, la locutrice prend en compte la possibilité pour l'interlocuteur de ne pas être toujours de son avis, même si elle suppose son accord : « *elle n'est pas mauvaise, tu ne trouves pas ?* » ; de ce fait, l'emploi de *yone* donne l'impression que le locuteur impose moins son avis qu'avec *darô*.

Par ailleurs, *yone* peut également être utilisé pour une situation où il y a eu une prise en considération d'une appréciation tendant vers : « la marinade est mauvaise », dans le cas où par exemple, avant de commander le plat, les locuteurs se sont demandés s'il était bon, ou ils ont entendu dire qu'il n'était pas bon, etc. Dans ce cas, l'emploi de *yone* indiquerait qu'après avoir tenu compte de cet avis négatif, le locuteur conclut que la marinade n'est pas mauvaise et demande à son interlocuteur s'il est de son avis : « *malgré cela / finalement, je trouve qu'elle n'est pas mauvaise, pas toi ?* ».

Concernant *yo*, à la différence de *darô* et de *yone*, il est difficile de l'employer : avec *yo*, le locuteur informe l'interlocuteur que la marinade n'est pas mauvaise. La réponse de l'interlocuteur serait dans ce cas du type « *â, sô ? (ah, oui ?)* » signifiant qu'il a compris ce qui vient d'être dit ; ou alors, pourrait être « *warukunai* », prononcé avec une intonation montante et agissant comme une vérification de ce qui a été dit : « *tu as bien dit "pas mauvaise" ?* ».

L'emploi de *ne* correspondrait plutôt à la situation où le locuteur manifeste spontanément son appréciation sur le goût du poisson, comme si elle était d'emblée partagée par son interlocuteur. Dans cet exemple, la locutrice n'est plus en train de goûter le poisson, mais elle s'intéresse plutôt à recueillir l'avis de son interlocuteur qu'à exprimer le sien, ce qui rend difficile l'usage de *ne*.

*Hein* peut être employé pour traduire ces différents emplois des quatre marqueurs japonais : cependant, les éléments prosodiques joueraient un rôle significatif, afin de différencier les enjeux énonciatifs.

Passons au deuxième exemple de *darô* qui est traduit par *hein* :

- (4) 狭い部屋(でしょう / ?よ / ?ね / よね)。それに黴臭い。  
semai heya (**deshô** / ?yo / ?ne / yone). soreni kabi kusai. (DIS2 : 131)  
étroit - chambre - *darô* ; en plus - moisissure - puant  
- Vous étiez là ?  
Utsumi la regarda sans répondre. Elle sourit en recevant son regard.  
- C'est petit, **hein** ? Et puis ça sent le renfermé.  
Elle avait à la main un verre d'eau et un sachet de somnifère.  
- Monsieur Utsumi, si vous ne prenez pas vos médicaments, vous n'arriverez pas à dormir. (DISf : 390)

Dans cet exemple, la locutrice parle d'une chambre de sa maison à son interlocuteur qui la visite pour la première fois et qui est déjà dans la chambre avant qu'elle n'arrive. Avec l'utilisation de *darô*, la locutrice suppose que son interlocuteur trouve la chambre petite. Cela lui permet d'anticiper sur les sentiments de l'interlocuteur et d'exprimer sa gêne envers lui : « *je pense bien que tu trouves qu'elle petite, est-ce le cas ?* ».

Dans ce cas, la locutrice n'a pas besoin d'une réponse validant que la chambre est petite, à la différence des exemples (1) et (2) et, comme le montre justement la suite de l'énoncé : elle continue à parler sans attendre la réaction de son interlocuteur.

Ici la demande de confirmation porte sur ce que l'interlocuteur n'oserait pas dire, car défavorable à la locutrice : le fait de confirmer un propos avancé par celle-ci lui permet donc d'oser dire plus facilement ce qu'il pense. En utilisant *darô*, la locutrice exprime ce que l'interlocuteur pourrait penser, afin d'éviter que celui-ci ne soit gêné.

Pour cet exemple, il est possible d'employer *yone*, contrairement à *yo* et à *ne*, à la place de *darô*. L'utilisation de *yone* signifierait 1) « *je trouve que c'est petit, tu ne le trouves pas ?* », 2) « *j'aurais bien voulu que cela soit autrement, mais c'est petit* ». Dans le premier cas, la locutrice demande à son interlocuteur s'il est de son avis, en faisant attention à son éventuel désaccord ; dans le second, elle conclut que c'est petit mais après avoir considéré d'autres possibilités que celle-ci. Dans tous les cas, avec *yone*, la validité de *p* n'est pas complètement exclue, bien que la valeur *p* soit pondérée.

Avec *yone*, l'intérêt de la locutrice est d'abord d'exprimer son opinion puis de demander l'avis de son interlocuteur, alors qu'avec *darô*, la locutrice fait plus attention à l'opinion de son interlocuteur.

L'emploi de *yo* aurait été possible s'il s'agissait d'un cas où la locutrice avertit à l'avance que la chambre est petite : il ne convient donc pas dans ce cas où l'interlocuteur est déjà dans la chambre avant qu'elle y soit. *Yo* sert à informer l'interlocuteur, ce qui ici n'a pas de sens puisqu'il peut constater par lui-même les faits.

Concernant *ne*, il est également difficile de l'employer dans cet exemple : son utilisation marquerait une appréciation de la part de la locutrice, par exemple dans une situation où elle entrerait dans cette chambre pour la première fois ou bien qu'elle se rendrait compte à nouveau de la petitesse de la pièce. De plus, cette appréciation est présentée comme si elle était partagée par son interlocuteur : l'emploi de *ne* marque moins l'attention portée à l'opinion de l'interlocuteur que celui de *darô* et de *yone* ; il pourrait donc faire penser à l'interlocuteur : « *ben alors, pourquoi tu dis ça ? C'est chez toi, si tu n'es pas contente, pourquoi tu m'amènes ici ?* ».

Il est possible d'employer *hein* pour traduire les quatre marqueurs japonais. Comme pour l'exemple précédent, les différentes valeurs énonciatives seront marquées par les éléments intonatifs.

## 6.2.2. « Yo »

Concernant *yo*, nous avons proposé la caractérisation suivante :  $S_0$  valide  $p$  et constitue  $S''_0$  comme pôle de validation ; il s'agit de signifier à  $S''_0$  le fait que  $p$  est une bonne valeur pour lui.

À la différence du cas de *hein*, dans le cas de *yo*, il n'y a pas de valeur de départ pour  $S''_0$  : dans les deux cas, la validation de  $p$  par  $S''_0$  est envisagée.

### 6.2.2.1. Cas où « hein » est traduit par « yo »

Nous commençons par les exemples où *hein* est traduit par *yo* :

- (5) Attention ! pas trop longtemps, **hein**, sinon c'est du charbon. [...] (JLA : 42)

あんまり長くはだめ(よ / ?でしよう / ?ね / ?よね) ! だって真っ黒に焦げちゃうものね。

anmari nagaku wa dame (**yo** / ?deshô / ?ne / ?yone) ! datte makkuro ni kagechau mono ne. (JLAj : 47)

trop - longtemps - p.t. - inutile - *yo* ; sinon - tout noir - p.loc. - finir par brûler - p. - *ne*

Cet énoncé est utilisé dans une situation où une mère explique à ses filles comment faire des toasts : elle précise qu'il ne faut pas laisser le pain sur le feu trop longtemps, puis argumente. L'emploi de *hein* rend plus explicite le fait que la partie « *pas trop longtemps* » est une consigne et sert à inviter l'interlocuteur à tenir compte de cette consigne : « *pas trop longtemps, je vous le dis / vous comprenez* ». Avec *hein*,  $S_0$  demande à  $S''_0$  de valider la valeur  $p$  choisie par  $S_0$ .

Dans ce cas, seul *yo* est possible pour traduire cet usage de *hein*. Comme l'emploi de *hein*, l'utilisation de *yo* marque que ce qui précède *yo*, « *anmari nagaku wa dame* », fonctionne comme consigne. Dans le cas de *yo*,  $S_0$  présente à  $S''_0$  la valeur  $p$  comme « à valider ».  $S_0$  considère que  $S''_0$  a intérêt à choisir cette valeur.

Ces emplois de *yo* et de *hein* se ressemblent au niveau énonciatif. Toutefois, l'utilisation de *yo* marque plus clairement qu'avec *hein* que le procès est une indication : dans cet exemple, *hein* sert à renforcer « *pas trop longtemps* » qui peut fonctionner comme une consigne, même s'il n'est pas suivi par *hein*, tandis qu'avec *yo* il est possible de faire fonctionner comme une indication un énoncé qui ne l'est pas obligatoirement sans ce marqueur (par exemple, comme

dans les exemples (1), (3), (4)). D'où l'emploi de *yo* qui implique que  $S_0$  considère que  $S''_0$  a intérêt à choisir la valeur  $p$ , ce qui est différent du cas de *hein* où  $S_0$  ne demande pas nécessairement à  $S''_0$  de valider la valeur  $p$  comme étant la bonne valeur pour lui, même si le choix de cette valeur par  $S''_0$  est attendu. Dans l'exemple (5), étant donné que valider la valeur  $p$  est bénéfique pour  $S''_0$ , l'emploi de *hein* correspond à celui de *yo*.

Concernant les autres marqueurs (*darô*, *ne* ou *yone*), il est difficile de les employer ; ils indiqueraient une vérification sur la durée, à savoir : est-ce bien « de ne pas laisser les toasts trop longtemps ». C'est un des exemples où leurs emplois sont proches d'un point de vue fonctionnel, bien que leurs enjeux énonciatifs ne se rejoignent pas vraiment.

Dans le cas de *darô*, le locuteur vérifie sa supposition « pas trop longtemps ». Il a une hypothèse sur la réponse de l'interlocuteur, mais attend tout de même une confirmation de sa part. En revanche, dans le cas de *ne*, le degré de certitude sur la validité de la durée « pas trop longtemps » est plus élevé que dans le cas de *darô*. L'emploi de *ne* peut même fonctionner dans le cas où le locuteur poserait une question et y répond lui-même.

Avec *yone*, soit le locuteur a un doute sur la validité du procès, et la vérifie - même s'il ne la remet pas totalement en question -, soit il prend en compte l'éventuel désaccord de l'interlocuteur sur la validité du procès et, lui demande de la confirmer. Dans les deux cas, le locuteur attend une confirmation de la part de l'interlocuteur, ce qui se rapproche de l'emploi de *darô*. Dans le cas de *yone*,  $S_0$  n'exclut pas totalement la possibilité que  $p$  soit valable, à la différence du cas de *darô*.

### 6.2.2.2. Cas où « yo » est traduit par « hein »

Dans l'exemple suivant, *yo* est traduit par *hein* :

- (6) 目に付いたから買ったんだ。でも悪くはない(よ／だろう／ね／よね)。  
me ni tsuita kara kattanda. demo waruku wa nai (**yo** / darô / ne / yone). (FTM2 : 263)  
œil - p.loc. - être collé - p.prov. - avoir acheté ; mais - mauvais - p.t. - neg.<sup>371</sup> - *yo*  
- Ah, tu aimes Pinnock ?  
- Pas spécialement. J'ai trouvé ça, alors je l'ai acheté. Mais c'est pas mal, **hein** ? (FTMf : 474)  
[...] Mais c'est pas si mauvais, **hein**

Les locuteurs parlent de différentes versions du « Concerto Brandebourgeois » de Bach : l'interprétation considérée est celle de Trevor Pinnock. Le contexte gauche de l'énoncé avec *hein* signifie « *je n'aime pas spécialement ce chef d'orchestre, j'ai acheté cette version sans motivation particulière* », qui tend vers « *ce n'est pas super* ». Le locuteur se rattrape donc « *mais cela ne veut pas dire qu'elle est mauvaise, c'est pas si mauvais, je te le dis.* ». *Warukuwanai* dans l'énoncé original, qui est une négation de *warui* (*mauvais*), correspondrait plutôt à « *ce n'est pas si mauvais* » qu'à « *ce n'est pas mal* ». L'emploi de *yo* marque une demande à l'interlocuteur de tenir bien compte de l'information que le locuteur lui donne : « *je te le dis* ».

Dans cet exemple, il est possible d'employer également *darô*, *ne* et *yone*, mais chaque marqueur ne supporte pas les mêmes propriétés. L'utilisation de *darô* fonctionne comme une demande de confirmation de l'avis de l'interlocuteur que suppose le locuteur : « *je suppose que tu trouves qu'elle n'est pas si mauvaise, est-ce le cas ?* ». Dans ce cas, le locuteur suppose que l'interlocuteur connaît déjà le morceau de musique en question ou alors ils sont en train de l'écouter. Avec *darô*, le locuteur a l'intention de vérifier le jugement de l'interlocuteur, même s'il ne remet pas totalement en question la validité de sa supposition, ce qui se distingue du cas de *yo* qui est une indication sur l'avis que le locuteur adresse à son interlocuteur. Pour que l'emploi de *darô* soit possible, il est nécessaire que  $S_0$  soit capable de supposer que *p* est valable pour  $S_0$ .

---

<sup>371</sup> neg. = suffixe verbale de négation.

Il est possible de considérer que l'emploi de *ne* est moins interactif que l'emploi de *yo* et de *darô*. C'est-à-dire que contrairement au cas de *ne*, le locuteur a une certaine attente sur la réaction de l'interlocuteur : dans le cas de *yo*, il est important pour le locuteur que l'interlocuteur prenne en compte l'information qu'il lui fournisse ; et dans le cas de *darô*, le locuteur attend que l'interlocuteur juge de la validité de sa supposition. Dans le cas de *ne*, le locuteur exprime son appréciation sur le morceau de musique en question tout en supposant que l'interlocuteur est de son avis donc sans nécessairement demander son assentiment. Il est vrai que l'emploi de *ne* peut fonctionner comme une demande d'assentiment, mais il peut être comme une manifestation de l'avis du locuteur qui ne conduirait pas nécessairement à une réaction de son interlocuteur.

À la différence de *darô* qui est lié à la position de  $S''_0$ , *ne* et *yo* ont affaire avec la position de  $S_0$  : dans le cas de *ne*, la position de  $S''_0$  est considérée comme identique à celle de  $S_0$ , tandis qu'avec *yo*,  $S_0$  présente la valeur *p* comme bonne valeur pour  $S''_0$ , en lui demandant de la valider. Dans le cas de *yone*, le locuteur n'élimine pas la possibilité de se confronter à d'autres jugements (*mon évaluation n'est pas forcément juste, je ne sais pas ce que tu en penses, je sais qu'il y a des critiques négatives*, etc.), tout en maintenant son avis « la musique n'est pas mauvaise ». Il demande à l'interlocuteur s'il est d'accord avec lui, même s'il ne remet pas totalement son accord en question : « *C'est pas si mauvais, tu ne trouves pas ?* ».

*Hein* peut correspondre aux quatre marqueurs japonais.

### 6.2.3. « Ne »

Dans le cas de *ne*,  $S_0$  valide *p* en tant que valeur choisie par  $S''_0$  ; ces deux instances  $S_0$  et  $S''_0$  finissent par fusionner, dans la mesure où  $S_0$  s'absorbe dans  $S''_0$ .

Comme pour <i>hein</i> , $S_0$ choisit la valeur <i>p</i> . Avec <i>hein</i> , la validation de <i>p</i> par $S''_0$ est attendue, mais $S''_0$ et $S_0$ ne fusionnent pas, à la différence de <i>ne</i> .
--

### 6.2.3.1. Cas où « hein » est traduit par « ne »

Dans l'exemple suivant, *ne* est employé pour traduire *hein* :

- (7) Il s'approcha de Chloé et lui prit la main.  
- Un peu chaud, **hein** ?...  
- Je ne me rends pas compte. (LEJ : 162)  
少々熱がある(ね／??だろう／よ／よね)。  
shôshô netsu ga aru (**ne** / ?darô / yo / yone). (LEJ : 149)  
un peu - fièvre - p.s. - exister - *ne*

Dans cet exemple, le médecin (=il) examine sa patiente, Chloé. Avec *hein*, il attire son attention sur le fait qu'elle est fiévreuse : il n'est pas question de savoir si sa main est chaude ou non, ni d'évaluer le degré de température (un peu chaud, très chaud, etc.), mais il s'agit de confirmer qu'elle est fiévreuse, sans nécessairement attendre de réaction de sa part. Le médecin n'a pas besoin de l'avis de sa patiente pour mesurer la température, mais l'emploi de *hein* lui permet d'ouvrir un jeu interactif avec la patiente : S<sub>0</sub> demande à S'<sub>0</sub> de valider la valeur *p* qu'il a choisie.

Par rapport à cet emploi de *hein*, *ne* est utilisé dans la version japonaise. Il est possible d'employer *yo* et *yone*, mais c'est l'usage de *ne* qui convient le mieux : avec *ne*, le locuteur fait le constat que la patiente a de la fièvre, sans qu'il sollicite nécessairement de réaction de sa part. Il considère le fait qu'elle ait de la fièvre comme d'emblée partagé par elle. Le cas de *ne* peut correspondre également au cas où *hein* n'est pas suivi par un point d'interrogation. Dans ce cas, le degré d'interactivité est moins élevé, dans la mesure où l'emploi sans point d'interrogation donne l'impression que le locuteur se parle à lui-même.

Si *yo* était employé dans cet exemple, il pourrait être interprété comme « *je vous annonce que vous avez de la fièvre* ». À la différence des cas de *ne*, l'emploi de *yo* n'implique pas que le locuteur suppose que l'interlocutrice se soit rendue compte de sa fièvre. Avec *yo*, le locuteur l'informe simplement qu'elle a de la fièvre.

Dans le cas de *yone*, le locuteur demande un assentiment de la part de l'interlocutrice, en prenant en compte la possibilité qu'elle ne soit pas consciente de sa fièvre : « *vous avez de la fièvre, vous êtes d'accord ?* ». *Yone* peut être utilisé dans le cas où 1) le locuteur qui n'est pas complètement sûr de son évaluation de la température, demande à son interlocuteur de



confirmer son impression ou 2) après avoir considéré d'autres possibilités que « un peu chaud », le locuteur conclut finalement que c'est effectivement « un peu chaud ». Ces deux cas correspondent difficilement à cet exemple, parce qu'il est difficile d'imaginer que 1) le médecin ne soit pas en capacité de pouvoir évaluer la température de la patiente, et que 2) il y ait un préconstruit qui obligerait à considérer d'autres possibilités que « un peu chaud ».

Contrairement à *ne*, *yo* et *yone*, l'emploi de *darô* ne convient pas à cette situation, car il indiquerait une vérification de la supposition faite quant à l'état de l'interlocutrice : « *Je suppose que vous avez de la fièvre, est-ce le cas ?* ». Dans ce cas, le fait d'avoir pris la main de la patiente rend difficile l'emploi de *darô*. S'il s'agit d'une situation où le médecin fait une supposition, en regardant la patiente de loin, il est éventuellement possible d'utiliser *darô*.

### 6.2.3.2. Cas où « hein » est employé pour traduire « ne »

Prenons les exemples où *ne* est traduit par *hein* : cas d'excuse (exemple (8)), de prédicat subjectif (exemple (9)), et de demande sous forme *-te* (exemple (10)).

- (8) ああ、すみません(ねえ／??だらう／??よ／??よね)。わざわざ。あたしが大塚です。  
â, sumimasen (**nê** / ??darô / ??yo / ??yone). wazawaza. atashi ga Ôtsuka desu. (DIS1 : 301)  
ah - excusez-moi - *ne* ; exprès ; je - p.s. - « n. de famille » - cop.  
- Ah, excusez-moi, **hein**. Je suis désolée de vous avoir fait déplacer. Je suis Otsuka. (DISf : 246)

Dans l'exemple (8), la locutrice présente ses excuses pour avoir fait venir de loin son interlocuteur. *Ne* fait appel à ce qui est préconstruit et marque que le locuteur le reconnaît. Dans cet exemple, avec *ne* la locutrice manifeste qu'elle est consciente du fait qu'elle est à l'origine du long déplacement de l'interlocuteur : « *je sais bien que c'est moi qui vous ai fait venir jusqu'ici.* ». L'emploi de *hein* peut représenter également cette valeur. Dans ce cas, il est peu possible d'employer *darô*, *yo* et *yone*.

Passons au cas où un prédicat subjectif est employé :

- (9) そうか。心配(だね／?だろ／?だよ／だよね)。  
sôka. shinpai (da **ne** / ?darô / ?dayo / dayone). (DIS2 : 34-35)  
ah bon ; inquiétude - (cop. - *ne* / *darô* / cop - *yo* / cop. - *yone*)  
- M. Asanuma est allé vérifier, c'étaient de fausses informations.  
- Ah bon ? C'est inquiétant, **hein**. (DISf : 251)

Les locuteurs sont à la recherche d'une petite fille disparue : monsieur Asanuma est policier. Le locuteur veut témoigner sa sympathie à son interlocutrice, la mère de l'enfant, qui vient de lui dire qu'une des pistes pour retrouver sa fille était fausse : « *c'est inquiétant comme (je suppose que) vous le trouvez.* » ; « *je suis inquiet et je suppose que vous l'êtes aussi.* ». S<sub>0</sub> manifeste la valeur *p* comme valeur partagée par S''<sub>0</sub>.

La particularité de « *shinpai da* », c'est que la même forme peut être employée pour le cas où l'état de chose est inquiétant, mais aussi pour le cas où c'est une personne qui est inquiète. Selon les marqueurs qui suivent « *shinpai da* », le sujet qui s'inquiète varie : avec *darô*, il s'agit de l'inquiétude de l'interlocuteur supposée par le locuteur, alors qu'avec *yo*, le locuteur manifeste son inquiétude ; dans le cas de *ne*, elle est présentée comme partagée par l'interlocuteur ; avec *yone*, le locuteur exprime son inquiétude, tout en supposant que l'interlocuteur est de son avis, mais sans éliminer complètement la possibilité que l'interlocuteur ne le soit pas.

Dans cet exemple, il est vrai que l'emploi de *yone* est très proche de celui de *ne*, mais il marque moins de sympathie envers l'interlocuteur. L'usage de *yone* peut impliquer une attention du locuteur sur la possibilité que l'interlocuteur ne soit pas de son avis, même si l'avis du locuteur reste « c'est inquiétant ». Cela rend moins adéquat l'emploi de *yone* que celui de *ne* dans l'exemple (9) où il est peu probable que les choses ne soient pas inquiétantes, surtout pour l'interlocutrice.

Concernant *darô* et *yo*, il est difficile de les employer dans cet exemple. L'usage de *darô* supprimerait le témoignage de sympathie, car il signifie « *je suppose que vous êtes inquiet, est-ce le cas ?* », « *Je suppose que vous trouvez que c'est inquiétant, est-ce le cas ?* ». Il s'agit seulement de la position de S''<sub>0</sub>.

Avec *yo*, l'énoncé sert à manifester le sentiment du locuteur : « *je trouve que c'est inquiétant, je te le dis.* » ou « *je suis inquiet, je te le dis.* ». L'inquiétude ne concerne que le locuteur : ce dernier indique à l'interlocuteur qu'il est inquiet ou que les faits en question sont inquiétants et lui demande de prendre en compte cela. L'emploi de *yo* n'est pas adéquat à cette situation, étant donné que l'interlocuteur est la mère de l'enfant disparu, donc la première personne à s'inquiéter.

L'emploi de *hein* peut correspondre à ces différents cas. En français, l'expression de l'inquiétude du locuteur sur l'état de chose se distingue formellement de celle du locuteur : « *c'est inquiétant* » pour le premier et « *je suis inquiet(e)* » pour le second. Dans l'énoncé *c'est inquiétant hein*, le locuteur ne demande pas forcément à son interlocutrice une approbation, ce qui convient à l'usage de *ne*. Toutefois, *hein* exprime moins de sympathie envers l'interlocuteur que *ne*, ce qui est dû à l'absence de la supposition de la position de  $S''_0$  : avec *hein*,  $S_0$  présente  $p$  à  $S''_0$  et lui demande de le valider, alors qu'avec *ne*,  $S_0$  introduit  $p$  en tant que valeur partagée par  $S''_0$ .

L'exemple suivant comporte une demande sous forme *-te* :

- (10) さあ、もう少しよ。でもまだ油断はしないで(ね／??だろ／よ／よね)。  
sâ, môsukoshi yo. demo mada yudan wa shi nai de (**ne** / ??darô / yo / yone). (FTM2 : 173)  
exc.<sup>372</sup> - bientôt - *yo* ; mais -encore -imprudence - p.t.-faire - nég. - p.conj. - *ne*  
- Bon, on y est presque. Mais reste sur tes gardes, **hein**. Le pouvoir des ténébrides s'étend jusqu'à l'intérieur du métro. [...] (FTMf : 409)

Dans ce cas, la locutrice guide son interlocuteur. : ils sont en train de sortir d'un endroit rendu dangereux par les « ténébrides ». La demande de la locutrice de rester toujours vigilant est atténuée par l'emploi de *ne*, dans la mesure où cela marque qu'elle suppose que l'interlocuteur va accepter. À la place de *ne*, il est possible d'employer *yo* et *yone*, mais difficile d'employer *darô* comme nous l'avons vu dans la partie précédente.

Dans le cas de *ne* où la demande de rester prudent est présentée comme si la locutrice avait peu de doute sur l'acceptation de son interlocuteur, alors que dans le cas de *yo*, il n'y a pas de

---

<sup>372</sup> exc. = marqueur exclamatif.

supposition de la locutrice sur le fait que sa demande sera naturellement acceptée. L'usage de *yo* marque une intention forte de la locutrice afin que l'interlocuteur prenne bien en compte sa demande. L'emploi de *yone* implique que la locutrice anticipe l'éventuelle possibilité que sa demande ne soit pas acceptée (parce que l'interlocuteur a l'air de ne pas vouloir l'écouter, etc.).

Les usages de *ne*, de *yo* et de *yone* varient en fonction de la manière dont le locuteur suppose que sa demande sera acceptée par son interlocuteur. Dans cet exemple, il n'y a pas de condition discriminatoire qui contraigne l'emploi de *ne*, *yo* et *yone*.

L'emploi de *hein* peut correspondre à ces différents cas en japonais en fonction de l'intonation.

## 6.2.4. « Yone »

Nous avons proposé de caractériser le fonctionnement de *yone* de la manière suivante :  $S_0$  choisit la valeur  $p$ , mais en suspendant ce choix,  $S_0$  constitue  $S''_0$  comme instance de validation potentielle de  $p$  ; la valeur  $p$  est pondérée, mais la valeur  $p'$  n'est pas totalement exclue.

Comme dans le cas de *hein*, la valeur  $p$  est choisie par  $S_0$ , d'une part, et, d'autre part, la validation de  $p$  par  $S''_0$  est attendue. Toutefois la possibilité que la valeur  $p'$  soit valable n'est pas complètement éliminée dans le cas de *yone*, ce qui se distingue du cas de *hein*.

### 6.2.4.1. Cas où « hein » est traduit par « yone »

Dans l'exemple suivant, *hein* est traduit par *yone* :

- (11) - Tout confort mais pas très finaude, **hein** ?  
« Je l'attendais pour dîner. J'attendais des heures. [...] (JLA : 64)  
安穩快適、でも鈍い妻だったわけ(よね / ?deshô / ?yo / ?ne) ?  
annon kaiteki, demo nibui tsuma datta wake (**yone** / ?deshô / ?yo / ?ne) ? (JLAj : 72)  
aise - confort - mais - insensible - femme - était - circonstance - *yone*  
Tout confort mais en fin de compte j'étais une femme insensible **hein** ?

Dans cet exemple, la locutrice qui vient d'être quittée par son mari se souvient de sa vie conjugale et l'analyse ; l'interlocuteur est son beau-père. Pour elle, l'infidélité de son mari était complètement inattendue, mais avec le recul, elle se souvient d'indices auxquels elle n'avait même pas fait attention.

L'emploi de *hein* dans cet énoncé ne marque pas une véritable demande d'approbation, dans la mesure où la locutrice ne veut pas forcément admettre son propos, même si c'est elle qui le dit. Toutefois, il ne s'agit pas non plus de savoir si c'est le cas ou non. Elle ne demande pas à l'interlocuteur de donner une évaluation sur l'analyse de son passé. Ce *hein* sert à marquer une étape dans son raisonnement, afin que l'interlocuteur tienne bien compte de ce qui a été dit et qu'il puisse suivre l'explication suivante « *je l'attendais...* ».

Dans la traduction japonaise, c'est *yone* qui est employé par rapport à *hein*. L'emploi de *yone* correspond le mieux à celui de *hein* à la différence des marqueurs *darô*, *yo* ou *ne*. L'énoncé en japonais est plus explicatif qu'en français et, qui peut être traduit comme « *Tout confort mais en fin de compte j'étais une femme insensible hein ?* ». Toutefois, cela n'influence pas sur la préférence de *yone* par rapport aux autres marqueurs.

L'utilisation de *yone* permet à la locutrice de manifester son sentiment sur le fait qu'elle ne veuille pas admettre totalement ce qu'elle dit, comme si elle avait fait son évaluation en fonction du point de vue d'une autre personne. L'emploi de *yone* implique également un espoir pour la locutrice d'entendre l'interlocuteur exprimer éventuellement son désaccord : « *non, vous n'étiez pas une femme naïve* », « *ce n'est pas votre faute si votre mari est parti.* », même si elle suppose plus ou moins que ce ne sera pas le cas, et qu'elle n'attend pas forcément une réaction explicite de l'interlocuteur. Cette complexité des valeurs énonciative est exprimée davantage par *yone* que par *hein*, ce qui est dû au fait que dans le cas de *yone*, la valeur *p* n'est pas totalement exclue, bien que la valeur *p* soit pondérée.

Dans cette situation, il est difficile d'employer *darô*, *yo* et *ne* à la place de *yone*. Avec *darô*, la locutrice demanderait à l'interlocuteur de confirmer sa supposition à savoir qu'il est de son avis : « *Je suppose que vous êtes d'accord que c'était tout confort mais je n'étais pas très finaude, est-ce le cas ?* ». Toutefois dans cet exemple la locutrice ne vérifie pas la validité de son analyse : elle ne cherche pas à clarifier ce que son interlocuteur pense.

L'emploi de *yo* marquerait que la locutrice affirme son propos, en annonçant à son interlocuteur son point de vue sur sa vie d'avant comme une évidence. Cette démarche de donner une explication à l'interlocuteur ne correspond pas vraiment à cet exemple où la locutrice n'est pas complètement partie prenante de son évaluation.

L'utilisation de *ne* signifierait que la locutrice est entièrement d'accord avec sa propre analyse, et qu'elle considère que l'interlocuteur est de son avis. Cela ne convient pas pour cet exemple où elle n'est pas totalement convaincue elle-même : cela l'arrangerait si l'interlocuteur lui disait le contraire.

#### 6.2.4.2. Cas où « yone » est traduit par « hein »

*Hein* est employé pour traduire *yone* dans cet exemple :

- (12) もういいから、ごめん。お母さんが忙しかったから(だよね / ?でしょう / ?だよ / ?だね)。カスミのこと、もっと見てなくちゃいけなかったん(だよね / ?でしょう / ?だよ / ?だね)。

mô ii kara, gomen. Okâsan ga isogashikatta kara (da yone / ?deshô / ?da yo / ?da ne). Kasumi no koto, motto mite nakuchaikenakattan (da yone / ?deshô / ?da yo / ?da ne). (DIS2 :192)

maintenant - bon - car - excuse-moi ; maman - p.s. - était occupé - parce que - (cop. - yone / darô / cop. - yo / cop. - ne) ; « prénom » - p.dét. - chose - plus - voir - il fallait - (cop. - yone / darô / cop. - yo / cop. - ne)

- Pourquoi tu as suivi ce monsieur ?

Elle a eu l'air surprise par ma question et s'est mise à sangloter. Une enfant de cinq ans ne pouvait pas être responsable, alors je me suis dépêchée d'ajouter :

- C'est fini, excuse-moi. C'est parce que maman est très prise par son travail, **hein** ? J'aurais dû faire plus attention à toi, **hein** ?

Mais Kasumi m'a répondu carrément :

- Non. C'est le monsieur qui m'a demandé si j'avais pas envie de monter dans le bus. (DISf : 437)

La situation décrite dans cet exemple est la suivante : Kasumi, petite fille de cinq ans a été kidnappée par un homme. Sa mère raconte le moment où elle a retrouvée sa fille : elle a commencé par lui faire des reproches, mais comme sa fille s'est mise à pleurer, elle a essayé de remettre la faute sur elle-même pour se rattraper.

Dans cet exemple, *yone* est employé deux fois en fin d'énoncé. Les deux *yone* correspondent à *hein* dans la traduction en français. L'usage de *yone* permet à la locutrice de manifester le sentiment qu'elle ne veut pas forcément admettre que la disparition de sa fille soit de sa responsabilité et aimerait qu'elle la rassure sur le fait qu'elle n'est pas responsable, malgré sa

culpabilisation : son objectif est de se rattraper, plutôt que d'admettre son erreur. La valeur *p* est pondérée, mais la possibilité que la valeur *p* ' soit valable n'est pas totalement exclue.

Dans ce cas, il est difficile de remplacer *yone* par *darô*, *yo*, et *ne*. Avec *darô*, il s'agirait de vérifier, dans le premier énoncé, si le fait qu'elle ait été très occupée est en cause dans la fuite de sa fille et, dans le deuxième énoncé, s'il fallait qu'elle s'occupe plus d'elle.  $S_0$  introduit la valeur *p* comme valable pour  $S''_0$ , et vérifie si c'est le cas. Dans ces cas, l'emploi de *darô* ne marque pas nécessairement la culpabilité de la locutrice : avec *darô*, ce qui intéresse la locutrice c'est simplement d'identifier les raisons de la disparition. Dans cet exemple, la locutrice essaie d'endosser la responsabilité de la disparition, plutôt que de déterminer les raisons, ce afin de se rattraper.

L'emploi de *yo* convient difficilement à cette situation, car il sert à annoncer et informer l'interlocuteur des raisons de la disparition, ainsi que ce qu'il aurait fallu faire pour l'éviter. Cela serait possible si la petite fille expliquait à sa mère les raisons pour lesquelles elle avait disparu et les précautions que sa mère aurait dû prendre.

Avec *ne*, la cause de la disparition - le manque de disponibilité et d'attention de la mère - est présentée comme évidente et partagée, ce qui implique que la locutrice reconnaît sa faute dès le départ et console sa fille. Dans le cas de *ne*, c'est comme si la locutrice déterminait les raisons de la disparition sans consulter véritablement sa fille. Cependant, dans cet exemple, la locutrice n'admet pas totalement sa faute : elle l'endosse afin d'arrêter de critiquer sa fille et de la faire pleurer, plus que pour exprimer des regrets sur son comportement. De ce fait, elle attend une réponse de la part de sa fille.

Il est possible d'employer *hein* non seulement pour *yone* mais aussi pour *darô*, *yo* et *ne*. Toutefois *hein* ne marque pas aussi clairement que *yone* la mise à distance de la locutrice sur son propre propos. Il est vrai que dans le cas de *hein* on peut également considérer que la locutrice n'attend pas forcément une réaction de l'interlocutrice. Cependant, dans ce cas, la locutrice ne prévoit pas d'éventuelle réponse négative, contrairement au cas de *yone* : dans le cas de *hein*, la seule valeur *p* est en question. Avec *hein*, il est moins explicite qu'avec *yone* que la démarche de la locutrice de rejeter la faute sur elle-même a pour objet de se rattraper

plutôt que de manifester sa culpabilité. L'emploi de *hein* dans cet exemple se rapproche de celui de *ne*, dans la mesure où la valeur *p'* n'est pas en question.

Prenons un autre exemple de *yone* traduit par *hein* :

- (13) あんた、初めて(だよね／でしょう／??だよ／だね)。  
anta, hajimete (da **yone** / deshô / ??da yo / da ne). (DIS2 : 62)  
toi - pour la première fois - (cop. - *yone* / *darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne*)  
- Dis, c'est ta première fois, **hein** ? (DISf : 335)

Cet exemple est la question d'une cliente habituelle d'un bar adressée au nouveau serveur. Dans ce cas, l'emploi de *yone* marque que la locutrice demande une confirmation à l'interlocuteur sur le fait qu'elle suppose que ce soit sa première fois, mais en prenant tout de même en compte la possibilité qu'elle puisse se tromper : « *si je ne me trompe / peut-être que tu n'es pas d'accord, c'est ta première fois, est-ce le cas ?* ».

Dans cet exemple, il est possible d'utiliser *darô* et *ne* à la place de *yone*. D'un point de vue interactif ou communicatif, ces trois marqueurs fonctionnent de manière similaire : comme une demande de confirmation ou d'approbation. Dans le cas de *darô*, la locutrice vérifierait si ce qu'elle suppose - « c'est sa première fois » - est juste : « *je suppose que c'est ta première fois, est-ce le cas ?* », ce qui implique « *j'ai bien deviné ?* ». Ce qui importe pour la locutrice c'est de savoir si sa supposition est juste ou non, même si elle ne la remettra pas totalement en question. Car avec *darô*, la locutrice n'anticipe pas la possibilité qu'elle puisse se tromper, à la différence du cas de *yone*.

À la différence des cas de *darô* et de *yone*, avec *ne*, la locutrice attend moins de réaction de la part de l'interlocuteur, c'est-à-dire que le procès est présenté comme un constat partagé. Il est vrai que l'emploi de *ne* peut ouvrir également une discussion sur le fait que ce soit la première fois ou non, mais par rapport au cas de *darô* et de *yone*, l'intérêt de la locutrice est moins centré sur cette question : elle fait une remarque sans nécessairement avoir la motivation de vérifier que c'est le cas. Même si *ne* peut fonctionner comme une demande d'approbation, le but de la locutrice est plutôt de manifester verbalement sa supposition que de la faire confirmer. Avoir une réaction de l'interlocuteur est secondaire par rapport à la présentation de son hypothèse.



Concernant *yo*, il est difficile de l'employer. Comme nous l'avons vu, cet énoncé porte sur un état de choses propre à l'interlocuteur, ce qui ne convient pas à l'utilisation de *yo*.

*Hein* peut correspondre non seulement à *yone* mais aussi à *darô* et à *ne*. *Dis* employé dans la version française appelle la réaction de l'interlocuteur, ce qui est différent d'*anta* dans la version originale en japonais, qui signifie « toi » et qui peut être vocatif et/ou sujet selon l'intonation. Dans cet exemple, *hein* utilisé avec *dis* fonctionne plutôt comme *darô* que comme *ne* dans la mesure où l'interlocuteur est davantage sollicité à réagir.

*Hein* correspond plus à l'emploi de *darô* qu'à celui de *yone*, parce qu'à la différence de *yone*, l'utilisation de *hein* n'implique pas nécessairement de prendre en compte que la supposition du locuteur puisse ne pas être juste. Toutefois dans tous les cas, soit avec *hein*, soit avec *darô*, *yo*, *ne*, *yone*, la valeur *p* n'est pas remise en question.

### **6.3. Cas où « hein » ne correspond pas à « darô », « yo », « ne » ou « yone »**

L'emploi de *hein* correspond de manière générale à au moins un des emplois de *darô*, *yo*, *ne* et *yone*. Mais il existe des cas, même s'ils sont plutôt marginaux, où il est difficile d'employer *hein* comme élément correspondant à l'usage de ces marqueurs. Dans ce chapitre, nous les examinerons, afin de dégager les emplois de *hein* par rapport à ceux des marqueurs en japonais. Nous analyserons les quatre cas suivants : 1) Donner la réponse à une question ; 2) Présenter ce dont on a entendu parler ; 3) Marquer une opposition et 4) Exprimer une invitation.

#### **6.3.1. Donner une réponse à une question**

Dans une réponse à une question dont l'information ne peut être garantie par *S*<sub>0</sub>, il est difficile d'employer *hein* à la différence de *yo* et de *ne*, comme le montrent les exemples suivants :

(14) A : 歓迎会には出てくださいますね？

A : kangeikai ni wa dete kudasai masu ne ?

réception - p.loc. - p.t. - assister - recevoir - suf.p. - ne

a) *Vous venez à la réception ?*; b) *Vous venez bien à la réception ?*

B : ええ、{?? 出るでしょう／出ますよ／出ますね／?? 出ますよね}

B : ê, (??deru deshô / de masu yo / de masu ne / ??de masu yone)

oui - assister - (assister - darô / assister - suf.p. - yo / assister - suf.p. - ne / assister - suf.p. - yone)

a) *Oui je viens hein* ; b) *Oui je viens ??hein*

Dans cet exemple, l'énoncé du locuteur A - en japonais - formulé avec *ne* peut être traduit par a) *Vous venez à la réception ?* et par b) *Vous venez bien à la réception ?*. Le cas (a) fonctionne comme une question biaisée, c'est-à-dire que le locuteur suppose que l'avis de l'interlocuteur est favorable tout en demandant une réponse de sa part. Le cas (b) est une demande de confirmation où la venue du locuteur B est déjà annoncée mais le locuteur A la vérifie.

Dans ce cas, l'emploi de *ne* dans l'énoncé du locuteur A indique que l'information sur la venue du locuteur B est partagée par les locuteurs : la différence entre les deux traductions en français rend compte du fait que la venue du locuteur B a été prévue (le cas avec *bien*) ou non (le cas sans *bien*). Cette différence n'influence pas l'utilisation de *ne*, dans les deux cas, le locuteur suppose la venue de l'interlocuteur. En revanche, concernant *hein*, il est possible de l'employer dans l'énoncé du locuteur B pour le cas (a), mais difficile pour le cas (b).

Dans le cas (b), la démarche de demande de confirmation signifie que le locuteur suspend la validité de l'information sur la venue de son interlocuteur - information préconstruite -, c'est-à-dire qu'il l'interroge sur la validité de la valeur *p* sans la remettre totalement en question. En revanche, dans le cas (a), le locuteur suppose la validation de la valeur *p*, c'est-à-dire que la valeur *p* est pondérée, mais la valeur *p'* n'est pas exclue. L'énoncé (b) du locuteur A peut être glosé comme « *La valeur p est toujours valable ?* », alors que l'énoncé (a) du locuteur A comme « *Vous validez la valeur p ?* ». Cette différence joue sur la possibilité d'emploi de *hein* dans la réaction du locuteur B.

La suspension de la validité de la valeur *p* par le locuteur A dans le cas (b) rend difficile l'utilisation de *hein* par son interlocuteur (locuteur B) qui doit valider la valeur *p*. Ce n'est pas un cas où celui-ci pourrait supposer que celui-là partage sa position, c'est-à-dire la validation

de la valeur *p*, même si le locuteur A ne suppose pas non plus que le locuteur B ne vienne pas à la réception. Contrairement au cas (b), dans le cas (a), le locuteur B peut supposer que son interlocuteur (locuteur A) attend plutôt sa venue. Cette supposition est représentée par l'usage de *hein* : « *Oui je viens comme vous l'attendez.* ». Il marque que le locuteur a pris en compte l'attente de son interlocuteur qui est compatible avec sa position.

Cet emploi de *hein* correspond à celui de *ne* qui introduit la venue de B comme partagée, connue par les locuteurs : « *comme vous le savez ; comme vous le souhaitez ; effectivement, etc.* ».

Dans cet exemple, il est possible d'employer *yo* à la place de *ne* : avec *yo*, le locuteur demande à l'interlocuteur de bien noter sa venue : « *je vous le dis* ».

Passons à l'exemple suivant qui traite de l'information sur le locuteur. Plus précisément, elle porte sur l'enfant du locuteur, mais vis-à-vis de l'interlocuteur qui l'interroge, seul le locuteur peut être garant de la validité de l'information.

(15) A : お子さんの年齢は？

A : okosan no nenrei wa ?

votre enfant - p.dét. - âge - p.s.

*Quel âge a-t-il votre enfant ?*

B : もうすぐ、12{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : môsugu, jûni ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

bientôt - 12 - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Bientôt 12 ans ??hein*

Dans cet exemple, il est difficile d'employer *hein* contrairement à *yo* et *ne*. L'information en question, l'âge de l'enfant, ne peut être envisagée comme connue de l'interlocuteur qui pose cette question, puisqu'il n'est pas censé avoir l'information : cette configuration n'est donc pas compatible avec l'emploi de *hein*.

Il est éventuellement possible, même si c'est marginal, dans le cas où le locuteur B adresserait la parole à une tierce personne en lui demandant de soutenir son propos envers le locuteur A : « *Dis-lui oui.* ». Le locuteur considère que cette tierce personne va valider son propos : quelle que soit sa capacité réelle à juger de la véracité du propos, elle est considérée comme une

instance qui valide et non qui juge. Ce possible emploi de *hein* fait apparaître également qu'il dépend du possible partage de l'information.

Ce problème de partageabilité des informations ne se pose pas dans le cas de *yo* : il est possible d'employer *yo* dès qu'il s'agit de donner une information à l'interlocuteur qui n'est pas, a priori, au courant. En revanche, l'emploi de *ne* est lié à la question de partage : d'une manière générale, avec *ne*,  $S_0$  qui a validé la valeur *p* en considérant qu'elle est valable pour  $S''_0$  manifeste cette validation. Dans cet exemple, il est vrai que l'interlocuteur n'est pas censé connaître la validité de l'information, étant donné qu'il demande à l'avoir. Mais la réponse à cette demande devra être acceptée, c'est-à-dire que l'interlocuteur n'a pas le choix de juger inexacte la véracité du procès. Dans ce cas, il est possible d'employer *ne*, mais il est difficile d'employer *hein* : l'information en question est peu partageable par les locuteurs, même si l'interlocuteur n'a que le choix de l'accepter.

Toutefois, la question de savoir si l'information est partageable ou non n'est pas toujours facile à trancher. Par exemple, dans le cas suivant, il est possible d'employer *hein* :

(16) A : 勤めて何年目ですか

A : tsutomete nan nen me desu ka

travailler - quel - an - ème - cop. - p.f.

*Ça fait combien de temps que vous travaillez ?*

B : もう 20 年に { ??なるでしょう / なりますよ / なりますね / ??なりますよね }

B : mô nijû nen ni ( ??naru deshô / nari masu yo / nari masu ne / ??nari masu yone)

déjà - 20 - an - p.loc - (devenir - *darô* / devenir - suf.p. - *yo* / devenir - suf.p. - *ne* / devenir - suf.p. - *yone*)

*Ça fait déjà vingt ans hein*

Cet exemple est traité dans le chapitre précédent dans le même cadre que l'exemple (15) que nous venons de voir et les exemples (17) et (18) que nous allons observer ci-dessous. Ce sont des cas où il est possible d'employer *yo* et *ne* mais difficilement *darô* et *yone*.

Dans l'exemple (16), à la différence de l'exemple (15), il est possible d'employer *hein*. Il est vrai que l'information en question, le nombre d'années de travail, n'est pas forcément partageable. Mais l'usage de *hein* indique que le locuteur sollicite l'interlocuteur pour saisir l'information avec lui : « *ça fait déjà vingt ans, vous vous rendez compte ?* ». Même si le locuteur sait que l'interlocuteur n'est pas au courant de ce nombre d'années, ce qui lui

importe c'est de lui faire prendre conscience de l'information plutôt que de la lui donner simplement.

Revenons aux exemples où il est difficile d'employer *hein* dans une réponse à la question :

(17) A: いま何時ですか？

A : ima nan ji desu ka ?

maintenant - quel - heure - cop. - p.f.

*Quelle heure est-il ?*

B : ええと、7時{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : êto shichi ji ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

heu - 7 - heures - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Heu sept heures ??hein*

(18) A: おもちゃ売り場は、何階ですか？

A : omocha uriba wa, nan kai desuka ?

jouet - rayon - p.t. - quel - étage - cop. - p.f.

*À quel étage le rayon de jouets est-il ?*

B : 7階{??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : nana kai ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

7 - étage - (darô / p.cop. - yo / p.cop - ne / p.cop. - yone)

*C'est au sixième étage ??hein*

Comme dans l'exemple (15), l'emploi de *hein* est difficile dans les exemples (17) et (18) : pour ces cas, le locuteur A est un simple demandeur d'information, dans la mesure où il n'est pas question d'un processus de prise de conscience. Des informations comme l'heure ou le nombre d'étage permettent moins d'avoir une coloration modale que le nombre d'année de travail.

À la différence de *hein*, le fait qu'il s'agisse de la transmission d'une information n'empêche pas d'utiliser *ne*. Lorsque  $S_0$  est seul garant de la valeur  $p$ , autrement dit, quand  $S''_0$  est censé suivre cette validation, même s'il ne peut pas juger de la validité de cette valeur, il est possible d'employer *ne*.

### 6.3.2. Présenter ce qu'on a entendu dire

L'exemple suivant porte sur ce que le locuteur a entendu dire :

- (19) 引っ越した{ ??そだらう / そうだよ / そうだね / ?? そうだよね }  
hikkoshita ( ??sôdarô / sôda yo / sôda ne / ??sôda yone)  
avoir déménagé - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)  
*J'ai entendu dire (que vous avez /qu'il a) déménagé ??hein*

Dans ce cas, il est difficile d'employer *hein*, alors qu'en japonais l'utilisation de *yo* et de *ne* est possible. Le fait que seul le locuteur soit garant de cette information, car c'est lui qui la cite, signifie que son interlocuteur ne peut l'être, donc l'utilisation de *hein* est difficile. Dans le cas des exemples que nous avons cités ci-dessus, l'information en question est peu partageable entre les locuteurs ; il n'est pas question de savoir si l'interlocuteur est réellement au courant ou non. Le fait que le locuteur soit la source de l'information pour l'interlocuteur rend difficile de considérer qu'elle puisse être partageable dans l'énonciation, ce qui ne convient pas à l'emploi de *hein*.

En revanche, dans l'énoncé en japonais, il est possible d'utiliser *yo* et *ne*. Dans le cas de *yo*, il s'agit d'une transmission de l'information par le locuteur qui considère que l'interlocuteur n'est pas au courant et qu'elle est importante pour celui-ci. Contrairement au cas de *yo*, avec *ne*, le locuteur considère que l'information est partagée par les locuteurs. Quelle que soit la réalité, à savoir que l'interlocuteur soit informé ou non, le locuteur introduit la relation < il - avoir déménagé > comme partagée : comme dans le cas en français, c'est le locuteur qui est garant de cette relation, mais ce qui joue dans le cas de *ne* est la question de la partageabilité de cette relation et, non celle du garant.

### 6.3.3. Marquer une opposition

L'exemple suivant est un cas où le locuteur marque une opposition envers son interlocuteur :

(20) A : 明日は晴れるよ。

A : ashita wa hareru yo.

demain - p.t. - faire beau - yo

*Demain il va faire beau.*

B : いや、晴れない{だろう／よ／ね／??よね}

B : iya hare nai (darô / yo / ne / ??yone)

non - faire beau - nég. - (darô / yo / ne / yone)

*Non, il ne fera pas beau ??hein*

L'emploi de *hein* est difficile contrairement à celui de *darô*, *yo*, et *ne* dans l'énoncé en japonais : dans ce cas, le locuteur contredit son interlocuteur. Comme l'opposition est marquée verbalement, le locuteur peut difficilement considérer son avis comme partageable avec son interlocuteur, ce qui n'est pas vraiment compatible avec l'usage de *hein*.

Avec *yo*, le locuteur manifeste simplement un avis qui s'oppose à ce qui vient d'être dit par son interlocuteur.

Dans le cas de *ne*, l'avis du locuteur est envisagé comme partagé par les locuteurs ; l'emploi de *ne* peut impliquer une certaine ironie comme « *Tu dis ça comme ça, mais en vrai ce n'est pas ça, tu le sais bien ?* », due au fait que l'opposition est apparue verbalement dans l'intervention préalable de son interlocuteur.

À la différence du cas de *hein*, quel que soit le contexte, autrement dit, même si le contexte ne permet pas de considérer que l'interlocuteur ne se situe pas dans une même position, il est possible d'employer *ne*, si le locuteur considère que l'information est partageable.

### 6.3.4. Exprimer une invitation

Passons au cas qui porte sur une invitation ou une proposition :

- (21) 今度の日曜日、海に行こう{\*だろう／よ／ね／よね}  
kondo no nichiyôbi umi ni ikô ( \*darô / yo / ne / yone)  
prochain - p.dét. - dimanche - mer - p.loc. - allons - (darô / yo / ne / yone )  
*Dimanche prochain on va à la mer **hein***  
*Dimanche prochain allons à la mer ??hein*

La forme verbale *-ô* peut marquer l'intention du locuteur, ainsi que celle de l'ensemble des personnes qui font partie de l'échange ; lorsque cette forme est suivie par *ne*, elle implique que le locuteur considère que son intention est partagée par l'interlocuteur. En revanche, dans le cas de *yo*, c'est le locuteur qui prend l'initiative de proposer d'aller à la mer : l'emploi de *yo* marque une demande de prise en compte de cette proposition : dans ce cas, l'intention du locuteur est présentée comme « à partager », qui devrait être partagé.

Avec *ne*, le locuteur fait sa proposition sans nécessairement craindre une opposition de la part de son interlocuteur ; il n'en attend donc pas la confirmation. F. Dhorne et al. (1995 : 244) remarquent également que « *isshoni asobô NE* (jouons ensemble, n'est-ce pas) signifie que l'énonciateur suppose que le co-énonciateur est d'accord pour viser comme lui la possibilité de jouer ensemble ».

Concernant *yone*, son emploi indique que le locuteur fait une proposition et demande l'avis de l'interlocuteur tout en supposant qu'il est favorable : « *Dimanche prochain on va à la mer tu trouves que c'est une bonne idée ?* ».

Dans ce cas, « *umi ni ikô* » peut correspondre à « *allons à la mer* » et à « *on va à la mer* » : pour le second cas, il est possible d'enchaîner par *hein*, alors que c'est difficile pour le premier. Avec la forme verbale marquée par *-ons*, le locuteur propose à son interlocuteur d'aller à la mer ; il n'est pas discutable d'y aller ou de ne pas y aller ; en revanche, avec *on*, la question d'y aller ou de ne pas y aller est mise en jeu. Différence qui va jouer sur la possibilité d'emploi de *hein* en ce qu'il marque une demande de confirmation.



## 6.4. Conclusion

Les emplois de *hein*, *darô*, *yo*, *ne* et *yone* se rejoignent autour de la validation de la valeur *p*. Mais la diversité de la prise de position de  $S_0$  et de  $S''_0$  par rapport à cette validation rend complexe les conditions d'emplois de chaque marqueur.

Comme nous l'avons montré dans ce chapitre, *hein* peut être employé pour traduire ces quatre marqueurs japonais dans la majorité des cas sauf dans le cas où  $S''_0$  ne peut être introduit comme garant potentiel de *p*.

Dans le cas de *darô*, la valeur *p* que  $S_0$  envisage de valider porte sur  $S''_0$ , ce qui nécessite une validation de sa part ; la réaction de l'interlocuteur est attendue d'une manière générale. En revanche, dans le cas de *hein*, la valeur *p* ne porte pas forcément sur  $S''_0$  ; le locuteur peut attendre ou non la réaction de son interlocuteur, ce qui apparaîtra dans les différentes intonations.

Par rapport à l'emploi de *yo*, ce qui est commun avec celui de *hein*, c'est que dans les deux cas,  $S_0$  considère que la valeur *p* est une bonne valeur pour  $S''_0$ , ce qui devrait conduire  $S''_0$  à la valider : la possibilité d'employer *yo* ne dépend pas de l'état de  $S''_0$ , tandis qu'avec *hein*, il est nécessaire que la situation permette à  $S_0$  d'établir la relation  $\langle S''_0 - p \rangle$ . Il est difficile d'employer *hein*, si  $S''_0$  ne peut valider ou n'est pas dans une position de valider la valeur *p* au moment de l'énonciation. En revanche, cette condition ne pose pas de problème dans le cas de *yo* : il est possible de l'employer si  $S_0$  considère que la valeur *p* est valable pour  $S''_0$  quel que soit son état réel.

En ce qui concerne le cas de *ne*, comme dans celui de *hein*, la valeur *p* est valable pour  $S_0$  et  $S''_0$ . Il est possible d'employer *ne* lorsque la valeur *p* est valable pour  $S''_0$ , quel que soit l'état réel, alors qu'il est difficile d'utiliser *hein* dans le cas où  $S''_0$  se trouve dans la position *p'* ou hors jeu, c'est-à-dire que sa position n'est pas prise en compte dans l'énonciation.

Avec *yone*, la possibilité que la valeur *p'* soit valable n'est pas totalement exclue, même si la valeur *p* est pondérée. Ce non-rejet de la valeur *p'* différencie les emplois de *yone* de ceux de *hein*, mais aussi de *darô*, *yo* et *ne*. Toutefois ; l'usage de *yone* peut correspondre à celui de *hein*, lorsqu'il implique que le locuteur a un doute sur la validité du procès ou que le locuteur

présente sa conclusion après avoir considéré le cas contraire. Ceci est dû au fait que dans les deux cas, la validation de  $p$  est envisagée à la fin.

En revanche, contrairement à *yone*, l'emploi de *hein* marque difficilement une anticipation de l'éventuel désaccord de l'interlocuteur, puisqu'avec *hein*, la possibilité que la valeur  $p$  soit valable n'est pas prise en compte.

Il est important de souligner que la diversité des emplois surgit dans les différentes intonations, qui varient selon les valeurs énonciatives, autant pour les marqueurs japonais que pour *hein*.

## Conclusion

Cette étude a été menée tout d'abord pour rendre compte des propriétés en langue du marqueur *hein*, à partir d'une hypothèse forte : il n'y a pas deux unités de langue, quel que soit leur statut, qui soient strictement équivalentes, c'est-à-dire substituables l'une à l'autres sans conséquence<sup>373</sup>. Afin de mieux dégager ces propriétés, nous étions amenées à comparer les emplois de *hein* avec ceux de *quoi* et de *n'est-ce pas*, puis, en nous confrontant à la question du passage d'une langue à une autre, avec les marqueurs japonais - *darô*, *yo*, *ne* et *yone*.

Au cours de notre travail d'analyse, il ne nous a pas toujours été facile de recevoir des jugements sur la malformation des séquences de la part des locuteurs natifs : ils ont souvent peu de recul par rapport aux emplois des MD. Ces emplois sont chez eux inconscients et leur discours à leur propos est souvent influencé par une vision normative de langue : ils ont tendance à dire qu'ils n'utilisent jamais *n'est-ce pas* - alors qu'ils sont capables de l'utiliser dans une situation d'énonciation appropriée -, ou à penser devoir enseigner une langue plus soignée aux non natifs (sur ce problème, voir H. Noda, 2007b).

Lors de la description des emplois, il nous a été très difficile d'être constamment attentive au basculement entre l'interlocuteur et le coénonciateur ; bien que leurs définitions se distinguent l'une et de l'autre, il n'était pas toujours évident de maintenir cette distinction, tant l'assimilation d'une instance à l'autre est prégnante dans de nombreux cas.

Néanmoins nous avons fini par dégager une configuration fonctionnelle spécifique à chaque marqueur - sa caractérisation fonctionnelle - qui se fonde sur son enjeu intersubjectif - comment l'énonciateur se positionne et positionne le coénonciateur par rapport aux valeurs possibles (*p*, *p'*) d'une notion prédicative *P* et la validation d'une de ces valeurs. Les différentes caractérisations proposées montrent :

---

<sup>373</sup> Cependant, comme nous l'avons constaté à de multiples reprises, les différences spécifiques peuvent être écrasées par l'environnement textuel et, alors, donner l'illusion toute locale d'une parfaite synonymie.

1) que chaque marqueur a ses propres spécificités qui montrent avec beaucoup de force qu'il ne s'agit nullement d'un simple bruit et qu'il ne se confond pas avec d'autres marqueurs. En conséquence nous avons fait apparaître : a) que la présence ou l'absence de ce marqueur influence considérablement la configuration énonciative de l'énoncé ; b) qu'un marqueur n'est pas interchangeable avec un autre marqueur, même si dans certains cas particulier leurs propriétés peuvent être convergentes ;

2) que les fonctionnements et les positionnements énonciatifs des marqueurs sont assignables à des prédicats ;

3) que la configuration par le positionnement énonciatif subit un filtrage des valeurs potentielles par l'intonation : cette dernière contraint les emplois.

Nous sommes également arrivée à rendre explicite comment ces marqueurs, qui ont leur spécificité, pouvaient être traduits dans une autre langue, c'est-à-dire comment se mettait en place une configuration de paramètres dans un énoncé de la langue de départ et comment cette configuration particulière pouvait rencontrer une configuration sensiblement comparable, sinon identique, dans la langue d'arrivée : le filtrage des traductions possibles s'effectue selon des conditions cotextuelles, contextuelles ou/et prosodiques.

Dans le cadre de cette thèse nous nous sommes limitée à une comparaison entre *hein* et quatre marqueurs japonais :

1) en tant qu'unité comparable à *hein*, *quoi* et *n'est-ce pas* peuvent avoir des fonctionnements également comparables avec *darô*, *yo*, *ne* ou *yone* ;

2) il serait intéressant de partir d'un marqueur japonais afin d'approfondir la question de la traductibilité et d'affiner la caractérisation d'un marqueur : comment *darô*, *yo*, *ne* ou *yone* peuvent-ils être traduits en français ? ;

3) bien que nous n'ayons pas pu aborder la question de l'intonation dans les analyses des marqueurs japonais, il serait important de la prendre en compte, d'en dégager les propriétés nécessaires à nos analyses, afin d'affiner davantage les descriptions et les caractérisations de ces marqueurs ;

4) nous pourrions étudier également les fonctionnements des autres marqueurs tels que *tu sais*, *tu vois*, *pas vrai* en français et *nâ*, *jan*, *kayo* en japonais.

Ces questions en suspens nous encouragent vivement à prolonger nos recherches. Nous aimerions, dans le même mouvement, étudier d'autres marqueurs discursifs en français et en japonais, et ainsi d'approfondir la question de leur traductibilité, donc celle des ajustements intersubjectifs et de la plasticité des représentations non pas seulement au sein d'une même langue mais dans la confrontation de langues très éloignées, comme le sont le français et le japonais. À travers ces travaux, nous pourrions continuer à réfléchir à la question de l'altérité dans la langue et dans les langues.

Au terme de la présente thèse, nous soutenons

- 1) qu'une *forme* possède son identité spécifique qui se distingue de celle de toute autre forme ;
- 2) que c'est un système métalinguistique partagé et partageable avec d'autres linguistes qui permet d'établir la caractérisation des marqueurs, de rendre possible le va et vient entre théorisation et données empiriques et, donc, de mettre les raisonnements à l'épreuve des productions langagières, en prenant appui sur la diversité des langues.

Citons, pour finir, A. Culioli : « une fois le levier empirique et son point d'appui installés, le reste du travail suivra, pour peu que sous la chaîne des mots on ait la curiosité de rechercher le travail incessant du langage » (2001 : 284).

## Références bibliographiques

- ABOUDA, Lotfi et BAUDE, Olivier (2007), Constituer et exploiter un grand corpus oral : choix et enjeux théoriques. Le cas des ESLO, <http://www.univ-orleans.fr/eslo/IMG/pdf/Abouda-Baude-ESLO.pdf>, visité le 3 juin 2009.
- ADACHI, Taro 安達太郎 (1991), いわゆる「確認要求の疑問表現」について『大阪大学日本学報』10, pp.45-59.
- ADACHI, Taro 安達太郎 (1999), 『日本語疑問文における判断の諸相』くろしお出版, 東京.
- AIJMER, Karin (1996), *Conversational Routines In English: Convention and Creativity*, Longman, Londres et New York.
- AIJMER, Karin et SIMON-VANDENBERGEN, Anne-Marie (2006), Introduction, In *Pragmatic Markers in Contrast*, K. Aijmer et A.-M. Simon-Vandenberg (éds.), Elsevier, Amsterdam, pp.1-10.
- AIJMER, Karin et SIMON-VANDENBERGEN, Anne-Marie (éds.), (2006), *Pragmatic Markers in Contrast*, Elsevier, Amsterdam.
- ANDERSEN, Gisle et FRETHEIM, Thorstein (2000), Introduction, In *Pragmatic Markers and Propositional Attitude*, G. Andersen et T. Fretheim (éds.), J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, pp.1-16.
- ANDERSEN, Hanne Leth et THOMSEN, Christa (2004), Introduction, In *Sept approches à un corpus*, Peter Lang, Berne, pp.1-13.
- ANDRE, Virginie (2006), *Construction collaborative du discours au sein de réunions de travail en entreprise : de l'analyse micro-linguistique à l'analyse socio-interactionnelle*, Thèse, Université Nancy 2.
- ANDRE-LAROCHEBOUVY, Danielle (1984), *Introduction à l'analyse sémio-linguistique de la conversation*, Didier, Crédif, Paris.
- ANDREWS, Barry J. (1989), Terminating devices in spoken French, *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 27-3, pp.193-216.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude (1983), Pour autant, pourtant (et comment) : A petites causes, grands effets, *Cahiers de linguistique française*, pp. 37-84.
- ANZAI, Yuki 安齋有紀 (2008), *Quelques considérations sur l'ajustement intersubjectif et informationnel dans les dialogues spontanés*, 『自然対話における主体間調整に関する考察』, Thèse de Doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Université Aoyama Gakuin, Paris, Tokyo.
- AOKI, Saburo et DHORNE, France (1992), Le grand enfermement, La forme verbale en *TE SHIMAU* en japonais, *L'information grammaticale*, 55, pp.8-11.
- ARLEO, Andy et FERNANDEZ-VEST, M.M. Jocelyne (2004), De quelques particules anglaises et françaises dans le dialogue cinématographique : Hannah and Her Sisters - Hannah et ses sœurs de Woody Allen, In *Structure Informationnelle et Particules Enonciatives*, Harmattan, Paris, Budapest, Torino.
- ARRIVÉ, Michel, GADET, Françoise et GALMICHE, Michel (1986), *La Grammaire d'aujourd'hui, guide alphabétique de linguistique française*, Flammarion, Paris.
- AUCHLIN, Antoine (1981a), Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation, *Etudes de linguistique appliquée*, 44, pp.88-103.
- AUCHLIN, Antoine (1981b), Mais hein, pis bon, ben alors voilà, quoi! Marqueur de structuration de la conversation, *Cahiers de linguistique française*, 2, pp.141-160.
- AUCHLIN, Antoine, FILLIETTAZ, Laurent, GROBET, Anne et SIMON, Anne Catherine (2004), (Én)action, expérientiation du discours et prosodie, *CLF*, 26, pp.217-249.
- AUCHLIN, Antoine, MOESCHLER, Jacques (1985), Stratégies interactives, interactionnelles et interprétatives, In E. Roulet et al., pp. 195-257.

- BAKHTINE, Mikhaïl (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage*, Minuit, Paris.
- BALIGAND, Renée et JAMES, Eric (1973), Les structures mélodiques de la phrase interrogative lexicale en Franco-ontarien, In *Interrogation et intonation*, A. Grundstrom et P. Léon (éds.), Didier, Montréal, Paris, Bruxelles, pp.123-167.
- BALLY, Charles (1921), Langage naturel et langage artificiel, *Journal de psychologie normale et pathologique*, 18, pp.625-643.
- BALLY, Charles (1942), Syntaxe de la modalité explicite, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2, pp.3-13.
- BALLY, Charles (1951), *Traité de stylistique française, troisième édition*, Volume I, George, Genève, Klincksieck, Paris.
- BALLY, Charles (1952), *Le langage et la vie*, troisième édition augmentée, Droz, Genève, Giard, Lille.
- BALLY, Charles (1965), *Linguistique générale et linguistique française*, Francke, Berne.
- BARBÉRIS, Jeanne-Marie (1995), L'interjection, De Tesnière à l'analyse de discours, In *Lucien Tesnière aujourd'hui*, Peeters, Louvain, pp.199-206.
- BARBÉRIS, Jeanne-Marie (1999), Présentation, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.5-10.
- BARTHESE, Roland (1981), *Le grain de la voix*, Seuil, Paris.
- BAUCHE, Henri (1946), *Le langage populaire*, Nouvelle édition, Première édition en 1920, Payot, Paris.
- BAUTIER, Roger (1977), Note sur l'oral et la véridiction, *Pratiques*, 17, pp.53-55.
- BEECHING, Kate (2002), *Gender, Politeness and Pragmatic Particles in French*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- BEECHING, Kate (2004), Pragmatic particles - polite but powerless ? Tone-group terminal *hein* and *quoi* in contemporary spoken French, *Multilingua*, 23, pp.61-84.
- BEECHING, Kate (2007), La co-variation des marqueurs discursifs *bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi* et *si vous voulez* : une question d'identité ?, *Langue française*, 154, pp.78-93.
- BENVENISTE, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, 1, Gallimard, Paris.
- BENVENISTE, Emile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris.
- BENZITOUN, Christophe (2004), L'annotation syntaxique de corpus oraux constitue-t-elle un problème spécifique ?, *RECITAL 2004*, Fès, 21 avril 2004.
- BERGOUNIOUX, Gabriel, BARADUC, Jean et DUMONT, Céline (1992), L'étude socio-linguistique sur Orléans (1966-1991), 25 ans d'histoire d'un corpus, *Langue Française*, 93, pp.74-93.
- BERRENDONNER, Alain (1988), Normes et variations, In *La langue française est-elle gouvernable ?*, Delachaux & Niestle, Neuchatel, Paris, pp.43-62.
- BERRENDONNER, Alain (2004), Grammaire de l'écrit vs grammaire de l'oral : le jeu des composantes micro- et macro-syntaxiques, In *Interactions orales en contexte didactique*, PUL, Lyon.
- BERRENDONNER, Alain (2008), Il est beau le lavabo: il fait problème, cet intonème, In *L'énonciation dans tous ses états*, Peter Lang, Berne, Berlin, Bruxelles, pp.669-685.
- BERTRAND, Roxane et CHANET, Catherine (2005), Fonctions pragmatiques et prosodie de *enfin* en français spontané, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 17, pp.41-68.
- BESSE, Henri (1979), Contribution à l'histoire du français fondamental, *Le Français dans le Monde*, 148, pp.23-30.
- BEYSSADE, Claire, DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth et MARANDIN, Jean-Marie (2007), The prosody of interrogatives in French, *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 28, pp.163-175.

- BEYSSADE, Claire, DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth, DOETJIES, Jenny, MARANDIN, Jean-Marie et RISSLLAND, Annie (2004), Prosody and Information in French, In *Handbook of French Semantics*, F. Corblin et H. de Swart (eds.), CSLI, Stanford, pp.472-528.
- BIBER, Douglas, JOHANSSON, Stig, CONRAD, Susan et FINEGAN, Edward (1999), *Longman Grammar of Spoken and Written English*, Longman, Pearson Education Limites, Harlow.
- BILGER, Mireille (1999), Quelques problèmes autour de la "représentation" des données orales, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.181-193.
- BILGER, Mireille (2000), Au sujet de la représentation de la langue parlée, *LINX*, 42, pp.151-156.
- BILGER, Mireille (éd.), (2000), *Corpus : méthodologie et applications linguistiques*, Honoré Champion, Paris.
- BILGER, Mireille, BLASCO, Mylène, CAPPEAU, Paul, PALLAUD, Berthille, SABIO, Frédéric, SAVELLI, Marie-Josée (1997), Transcription de l'oral et interprétation. Illustration de quelques difficultés, *Recherches sur le français parlé*, 14, pp.57-86.
- BLAKEMORE, Diane (2002), *Relevance and linguistic meaning, The semantics and pragmatics of discourse markers*, Cambridge University Press, Cambridge.
- BLANC, Michel et BIGGS, Patricia (1971), L'enquête socio-linguistique sur le français parlé à Orléans, *Le Français dans le Monde*, 85, pp.16-25.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1987), Syntaxe, choix de lexique, et lieux de bafouillage, *DRLAV*, 36-37, pp.123-157.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1992), In J.-C. Chevalier et al. (1992).
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1993), Une description linguistique du français parlé, *Le gré des Langues*, 5, pp.8-29.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire (2000), Corpus de français parlé, In *Corpus : méthodologie et applications linguistiques*, Mireille Bilger (éd.), Honoré Champion, Paris, pp.15-25.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire et BILGER, Mireille (1999), "Français parlé - oral spontané" Quelques réflexions, *Revue française de linguistique appliquée*, 4-2, pp.21-30.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire et JEANJEAN, Colette (1987), *Le français parlé. Transcription et édition*, Didier, Paris.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire, BILGER, Mireille, ROUGET, Christine et EYNDE, Karel van den (1990), *Le français parlé. Etudes grammaticales*, CNRS, Paris.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire, ROUGET, Christine et SABIO, Frédéric (éds.), *Choix de textes de français parlé, 36 extraits*, Honoré Champion, Paris.
- BLASCO-DULBECCO, Mylène, CAPPEAU, Paul et SAVELLI, Marie (1999), Preuves à l'appui : les relations entre les données et l'analyse, *Revue française de linguistique appliquée*, 4-2, pp.31-41.
- BOË, Louis-Jean et CONTINI, Michel (1975), Etude de la phrase interrogative en français (question totale), *Bulletin de l'Institut de Phonétique de Grenoble*, 4, pp.85-102.
- BOLINGER, Dwight (1975), *Aspects of language*, Second Edition, 1968, Harcourt Brace Jovanovich, New York, Chicago, San Francisco, Atlanta.
- BONNOT, Jean-François P. et KEMPF, Catherine-Barbara (2002), « JOO, HOP, ON Y VA, JA », ou : comment faire bon usage des pauses et des hésitations lorsque l'on est bilingue (français/alsacien), In *Etudes de syntaxe, de sémantique et de rhétorique*, M.-J. Béguelin, A. Berrendonner, et M. Bonhomme (éds.), Scolia, 14, pp.29-51.
- BONU, Bruno (2002), Transcription et analyse : les unités Evaluatives de Construction de Tour, *Cahiers de praxématique*, 39, pp.135-159.



- BOUCHADDAKH, Samia et DOSTIE, Gaétane (2007), Sens lexical, sens grammatical et sens discursif : un continuum ? Quelques réflexions à partir du cas de b(i)en, In *Variation et stabilité du français*, P. Larrivée (éd.), Peeters, Louvain, Paris, Dudley MA, pp.15-32.
- BOUCHARD, Robert (1999), Le dialogue pédagogique : unités pragmatiques et procédés énonciatifs, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.69-89.
- BOUCHARD, Robert (2000), *M'enfin!!!* Des "petits mots" pour les "petites" émotions ?, In *Les émotions dans les interactions*, Presses Universitaires de Lyon, pp.223-238.
- BOUSCAREN, Janine et CHUQUET, Jean (1987), *Grammaire et textes anglais, guide pour l'analyse linguistique*, Ophrys, Paris.
- BREMOND, Capucine (2002), Les petites marques du discours : le cas du marqueur méta-discursif "bon" en français, Thèse de doctorat, Université de Provence, Aix-en-Provence.
- BRINTON, Laurel J. (1996), *Pragmatic Markers in English*, Mouton de Gruyter, Berlin, New York.
- BRONCKART, Jean-Paul (1996), *Activité langagière, textes et discours*, Delachaux et Niestlé, Lausanne.
- BRUNOT, Ferdinand (1953), *La pensée et la langue*, troisième édition, Masson et CIE, Paris.
- BRUXELLES, Sylvie et TRAVERSO, Véronique (2001), Ben : apport de la description d'un "petit mot" du discours à l'étude des polylogues, *Marges Linguistiques*, 2, pp.38-55.
- BUCHI, Eva (2000), Approche diachronique du marqueur métadiscursif français *quoi* ("La pragmatisation d'un réévaluatif, *quoi*"), In *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, pp.81-91.
- CAELEN-HAUMONT, Geneviève (1997), Du faire-savoir au faire-croire : aspects de la diversité prosodique, *T.A.L.*, 38, pp.5-26.
- CALBRIS, Geneviève et PORCHER, Louis (1989), *Geste et communication*, Harier-Crédif, Didier, Paris.
- CALLAMAND, Monique (1987a), *Grammaire vivante du Français*, Larousse, CLE international, Paris.
- CALLAMAND, Monique (1987b), Analyse des marques prosodiques de discours, *Etudes de linguistique appliquée*, 66, pp.49-70.
- CAMPIONE, Estelle (2004), Étude des interactions entre pauses silencieuses et pauses remplies en français parlé, *Recherches sur le français parlé*, 18, pp.185-200.
- CAMPIONE, Estelle et VÉRONIS, Jean (2001), Etiquetage prosodique semi-automatique des corpus oraux, *TALN 2001*, Tours, 2-5 juillet 2001.
- CAMPIONE, Estelle et VÉRONIS, Jean (2004), Pauses et hésitations en français spontané, [www.lpl.univ-aix.fr/jep-taln04/proceed/actes/jep2004/Campione-Veronis.pdf](http://www.lpl.univ-aix.fr/jep-taln04/proceed/actes/jep2004/Campione-Veronis.pdf), consulté le 12/07/2005.
- CAMPIONE, Estelle, HIRST, Daniel J. et VÉRONIS, Jean (2000), Automatic Stylisation and Modelling of French and Italian Intonation, In *Intonation, Analysis, Modelling and Technology*, Antonis Botinis (ed.), Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, pp.185-208.
- CANDEA, Maria (2001), *Euh* et allongements dits "d'hésitation" : contraintes combinatoires, *Travaux linguistiques du CERLICO*, 14, pp.35-46.
- CAPPEAU, Paul et SEIJIDO, Magali (2005), Les corpus oraux en français (inventaire 2005 v.1.0), [http://www.dglf.culture.gouv.fr/recherche/corpus\\_parole/Presentation\\_Inventaire.pdf](http://www.dglf.culture.gouv.fr/recherche/corpus_parole/Presentation_Inventaire.pdf), visité le 3 juin 2009.
- CARON-PRAGUE, Josiane et CARON, Jean (1995), La fonction cognitive des interjections, *Faits de langues*, 6, pp.111-120.
- CARTON, Fernand (1974), *Introduction à la phonétique du français*, Bordas, Paris.
- CERVONI, Jean (1987), *L'énonciation*, PUF, Paris.

- CHANET, Catherine (2001), 1700 occurrences de la particule *quoi* en français parlé contemporain : approche de la "distribution" et des fonctions en discours, *Marges Linguistiques*, 2, pp.56-80.
- CHANET, Catherine (2004), Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé : quelques problèmes de méthodologie, *Recherches sur le français parlé*, 18, pp.83-107.
- CHARAUDEAU, Patrick (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, Paris.
- CHÉN, Cháng Hǎo 陳常好 (1983), 終助詞—話し手と聞き手の認識のギャップをうめるための文接辞—, 『日本語学』 6-10, pp.93-109.
- CHEVALIER, Jean-Claude, BLANCHE-BENVENISTE, Claire, ARRIVE, Michel, PEYTARD, Jean (1997, 1964), *Grammaire du français contemporain*, Larousse, Paris.
- CHEVALIER, Jean-Claude, BLANCHE-BENVENISTE, Claire, DUMONT, Céline, ENCREVÉ, Pierre, SIMONI-AUREMBOU, Marie-Rose et BERGOUNIOUX, Gabriel (1992), Actualité de l'enquête et des études sur l'oral, *Langue Française*, 93, pp.94-119.
- CHISS, Jean-Louis (1986), Charles Bally : qu'est-ce qu'une "théorie de l'énonciation"?, Histoire, Epistémologie, *Langage*, 8-2, pp.165-176.
- CHOMSKY, Noam (1956), Three models for the description of language, *IRE Transactions on Information Theory*, 2, pp.113-124.
- CLAUDEL, Chantal (2002), *Comparaison du genre interview de presse en français et en japonais : une approche énonciative et pragmatique à travers la notion translangagière de figure*, Thèse de Doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris III, Paris.
- COLINEAU, Nathalie et CAELEN, Jean (1996), Analyse de Dialogues Oraux et Modélisation des Actions de Communication, In *Actes des JST'97, Journées Scientifiques et Techniques du Réseau Francophone de l'Ingénierie de la Langue de l'AUPELF-UREF*, Avignon, pp. 447-454, [http://www-clips.imag.fr/geod/User/jean.caelen/Publis\\_fichiers/MarqueursPragmatiques.pdf](http://www-clips.imag.fr/geod/User/jean.caelen/Publis_fichiers/MarqueursPragmatiques.pdf), consulté le 17/07/2006.
- CORBIN, Pierre (1980), De la production des données en linguistique introspective, In *Théories linguistiques et Traditions grammaticales*, préparé par A.-M. Dessaux-Berthonneau, Presses universitaires de Lille, Lille, pp.121-179.
- CORI, Marcel et DAVID, Sophie (2008), Les corpus fondent-ils une nouvelle linguistique ?, *Langages*, 171, pp.111-129.
- COSTE, Daniel COURTILLON, Janine, FERENCZI, Victor, MARTINS-BALTAR, Michel, PAPO, Eliane, CREDIF et ROULET, Eddy (1990), *Un niveau-seuil*, Hatier, Paris.
- COUPER-KUHLEN, Elizabeth (2004), Prosody and sequence organization in English conversation, The case of new beginnings, In *Sound Patterns in Interaction, Cross-linguistic studies from conversation*, E. Couper-Kuhlen et C. E. Ford (éds.), John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- COUSTENOBLE, Hélène N. et ARMSTRONG, Liliás E. (1934), *Studies in French Intonation*, W. Heffer & sons, Cambridge.
- CRESTI, Emanuela et SCARANO, Antonietta (2000), Sur la notion de parlé spontané, In Mireille Bilger (éd.), *Corpus : méthodologie et applications linguistiques*, Honoré Champion, Paris, pp.340-350.
- CULIOLI, Antoine (1976), Comment tenter de construire un modèle logique adéquat à la description des langues naturelles, In *Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique*, Université de Metz, Metz, pp.35-47.
- CULIOLI, Antoine (1983), Pourquoi le français parlé est-il si peu étudié ?, *Recherches sur le français parlé*, 5, pp.291-300.
- CULIOLI, Antoine (1985), *Notes du séminaire de D.E.A. 1983-1984*, D.R.L. (Université de Paris 7), Poitiers.
- CULIOLI, Antoine (1987), La linguistique : de l'empirique au formel, In A. Culioli (1990) t1, pp.9-46.
- CULIOLI, Antoine (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 1, Ophrys, Paris.

- CULIOLI, Antoine (1998), "Non mais, des fois!", In A. Culioli (1999), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 3, Ophrys, Paris, pp.135-141.
- CULIOLI, Antoine (1999a), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 2, Ophrys, Paris.
- CULIOLI, Antoine (1999b), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 3, Ophrys, Paris.
- CULIOLI, Antoine (2001), Heureusement !, In *Saberes no Tempo - Homenagem a Maria Henriqueta Costa Campos*, Colibri, Lisboa, pp.279-284.
- CULIOLI, Antoine (2002), *Variations sur la linguistique*, Klincksieck, Paris.
- CULIOLI, Antoine et NORMAND, Claudine (2005), *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Ophrys, Paris.
- DAMOURETTE, Jacques et PICHON, Edouard (1911-1940), *Essai de Grammaire de la Langue Française*, Artrey, Paris.
- DANEŠ, František (1960), Sentence Intonation from a Functional Point of View, *Word*, 16, pp.34-54.
- DANJOU-FLAUX, Nelly et DESSAUX, Anne-Marie (1976), L'interrogation en français, Données linguistiques et traitements transformationnels, In *Grammaire transformationnelle : syntaxe et lexique*, PUL, Lille, pp.139-231.
- DAROT, Mireille et LEBRE-PEYTARD, Monique (1983), "Ben, ici, c'est pas restreint hein" ou "hein", marqueur d'interaction et d'argumentation, *Le français dans le monde*, 176, pp.89-91.
- DEBAISIEUX, Jeanne-Marie (2001a), Contraintes syntaxiques et discursives des emplois de *quant à* et *en ce qui concerne* en français parlé, *Cahiers de praxématique*, 37, pp.125-146.
- DEBAISIEUX, Jeanne-Marie (2001b), Vous avez dit "inachevé" De quelques modes de construction du sens à l'oral," *Le français dans le monde*, Numéro spécial, Oral : variabilité et apprentissages, pp. 53-62.
- DEBROCK, Mark, FLAMENT-BOISTRANCOURT, Danièle et GEVAERT, Raymond (1999), Le manque de "naturel" des interactions verbales du non-francophone en français. Analyse de quelques aspects à partir du corpus LANCOM," *Faits de Langues*, 13, pp.46-56.
- DEGAND, Liesbeth (2005), De l'analyse contrastive à la traduction : le cas de paire puisque - aangezien, In *La linguistique de corpus*, PUR, Rennes, pp.155-168.
- DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth (2003a), Constitution et annotation de corpus : Méthode et Recommandations, In É. Delais-Eoussarie et J. Durand (éds.), chapitre 2, pp. 91-125.
- DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth (2003b), Quelques outils d'aide à la transcription et à l'annotation de données audio pour constituer des corpus oraux, In É. Delais-Eoussarie et J. Durand (éds.), chapitre 3, pp. 127-157.
- DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth (2006), La prosodie des incidentes en français, *Cahiers de Grammaire*, 30, pp.129-138.
- DELAIS-ROUSSARIE, Élisabeth et DURAND Jacques (éds.), (2003), *Corpus et variation en phonologie du français*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse.
- DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth, CAELEN-HAUMONT, Geneviève, HIRST, Daniel, MARTIN, Philippe et MERTENS, Piet (2006), Outils d'aide à l'annotation prosodique de corpus, *Bulletin PFC*, 6, pp.7-26.
- DELAIS-ROUSSARIE, Elisabeth, DURAND, Jacques, LYCHE, Chantal, MEQQORI, Abderrahim, TARRIER, Jean-Michel (2002), Transcription orthographique des données, <http://www.projet-pfc.net/transcription.htm>, visité le 26/01/2005.
- DELATOUR, Y., JENNEPIN, D., LÉON-DUFOUR, M., MATTLE-YEGANEH, A. et TEYSSIER, B. (1991), *Grammaire du français*, Hachette, Paris.
- DELATTRE, Pierre (1938, 1966), L'accent final en français, In *Studies in french and comparative phonetics*, Mouton, Londres, the Hague, Paris, pp.65-72.

- DELATTRE, Pierre (1961, 1966), La Leçon d'intonation de Simone de Beauvoir, étude d'intonation déclarative comparée, In *Studies in french and comparative phonetics*, Mouton, Londres, the Hague, Paris, pp.75-82.
- DELATTRE, Pierre (1966), Les Dix Intonations de base du français, *French Review*, 40-1, pp.1-14.
- DELATTRE, Pierre (1967), La nuance de sens par l'intonation, *French Review*, 41 (3), pp.326-339.
- DELATTRE, Pierre (1969), L'intonation par les oppositions, *Le Français dans le Monde*, 64, pp.6-13.
- DELIC, <http://www.up.univ-mrs.fr/delic/corpus/index.html>, visité le 26/01/2005.
- DELIÉRE, Charles (1997), « Tu fais attention à c'que tu dis, quoi » ou première approche de « quoi », *Travaux de l'Institut de Phonétique de Strasbourg*, 27, pp.25-61.
- DELOMIER, Dominique (1999), *Hein* particule désémantisée ou indice de consensualité ?, *Faits de Langues*, 13, pp.137-149.
- DELOMIER, Dominique (2000), *Hein* dans les dialogues finalisés, In *le français et ses usages à l'écrit et à l'oral*, édité par BOUCHER, Karine, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, pp.229-243.
- DELOMIER, Dominique et MOREL, Mary-Annick (2002), Les deux voix de l'énonciateur en français oral spontané (propriétés intonatives), *Faits de langues*, 19, pp.221-230.
- DEMERS, Monique (1998), La prosodie du discours rapporté, *CIRAL*, Québec.
- DESSAINTE, Maurice (1971), *Recherche linguistique et enseignement*, Duculot, Gembloux, Paris.
- DHORNE, France, KAWAGUCHI, Junji et AOKI, Saburô (1995), La personne en japonais, In *Langues et langage. Problèmes et raisonnement en linguistique*, PUF, Paris, pp.237-246.
- DHORNE, France et KOBAYASHI, Yasuo フランス・ドルヌ, 小林康夫 (2005), 『日本語の森を歩いて』 講談社現代新書, 講談社, 東京.
- DI CRISTO, Albert (1998), Intonation in French, In *Intonation Systems*, Cambridge University Press, Cambridge, pp.195-218.
- DI CRISTO, Albert et HIRST, Daniel (1997), L'accentuation non-emphatique en français : stratégies et paramètres, In *Polyphonie pour Iván Fónagy*, Harmattan, Paris, Montréal, pp.71-101.
- DIJK, Teun A. van (2001), Discourse, Ideology and Context, *Folia Linguistica*, XXXV/1-2, pp.11-40.
- DOPPAGNE, Albert (1966), *Trois aspects du français contemporain*, Larousse, Paris.
- DOSTIE, Gaétane (1998), Deux marqueurs discursifs issus de verbes de perception : de écouter/regarder à écoute/regarde, *Cahiers de Lexicologie*, 73, pp.85-106.
- DOSTIE, Gaétane (2001), La gradation du sens et ses traces morphologiques et syntaxiques. Considérations sur la (poly)pragmaticalisation, *Travaux linguistiques du CERIC*, 14, pp.61-91.
- DOSTIE, Gaétane (2004a), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs : analyse sémantique et traitement lexicographique*, De Boeck et Larcier, Duculot, Bruxelles.
- DOSTIE, Gaétane (2004b), Considérations sur la forme et le sens. Pis en français québécois. Une simple variante de puis? Un simple remplaçant de et?, *French Language Studies*, 14, pp.113-128.
- DOSTIE, Gaétane (2007), La reduplication pragmatique des marqueurs discursifs. De là à làlà, *Langue française*, 154, pp.45-60.
- DOSTIE, Gaétane et LEARD, Jean-Marcel (1997), Les marqueurs discursifs en lexicographie. Le cas de *tiens*, In *Les formes du sens*, KLEIBER, Georges et RIEGEL, Martin (éds), Duculot, Louvain-la-Neuve, pp.95-114.
- DOSTIE, Gaétane et SÈVE, Suzanne de (1999), Du savoir à la collaboration. Etude pragma-sémantique et traitement lexicographique de *t'sais*, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 5, pp.11-35.
- DUBOIS, Jean (1969), Enoncé et énonciation, *Langages*, 13, pp.100-110.

- DUCROT, Oswald (1980), Analyse de textes et linguistique de l'énonciation, In *Les mots du discours*, Minuit, Paris, pp.7-56.
- DUCROT, Oswald (1984), *Le dire et le dit*, Minuit, Paris.
- DUCROT, Oswald et al. (1980), *Les mots du discours*, Minuit, Paris.
- DUCROT, Oswald et SCHAEFFER, Jean-Marie (1995), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Points, Seuil, Paris.
- DUEZ, Danielle (1991), *La pause dans la parole de l'homme politique*, CNRS, Paris.
- DUEZ, Danielle (1999), La fonction symbolique des pauses dans la parole de l'homme politique, *Faits de langues*, 13, pp.91-97.
- ENCREVÉ, Pierre (1992), In J.-C. Chevalier et al. (1992).
- Équipe DELIC (2004), Présentation du Corpus de référence du français parlé, *Recherches sur le français parlé*, 18, pp.11-42.
- ESQUENET-BERNAUDIN, Monique (1985), Lisibilité de l'oral : une gageure ?, *Langue française*, 65, pp.17-27.
- FAURE, Georges (1962), *Recherches sur les caractères et le rôle des éléments musicaux dans la prononciation anglaise*, Didier, Paris.
- FAURE, Georges (1968), Accent, rythme et intonation, *Le Français dans le Monde*, 57, pp.15-19.
- FAURE, Georges (1970), Contribution à l'étude du statut phonologique des structures prosodématiques, In *Prosodic feature analysis, Analyse des faits prosodiques*, LEON, Pierre R., FAURE, Georges et RIGAULT, André, Didier, Montréal, Paris, Bruxelles, pp.93-108.
- FAURE, Georges (1973), La description phonologique des systèmes prosodiques, In *Interrogation et intonation*, GRUNDSTROM, Allan et LEON, Pierre R., Didier, Montréal, Paris, Bruxelles, pp.1-16.
- FAURE, Georges et DI CRISTO, Albert (1977), *Le français par le dialogue*, Hachette, Paris.
- FAURÉ, Laurent (2002), Transcrire les données vocales : en quoi les corrélats prosodiques des interjections sont-ils notables ?, *Cahiers de praxématique*, 39, pp.101-133.
- FERNANDEZ, M.M. Jocelyne (1994), *Les particules énonciatives*, PUF, Paris.
- FILLOL, François et MOUCHON, Jean (1977), "Alors cet événement s'est passé..." Les éléments organisateurs du récit oral," *Pratiques*, 17, pp.100-127.
- FIRTH, J.R. (1957, 1968), A synopsis of linguistic theory, 1930-55, In *Selected Papers of J.R. Firth 1952-59*, Longmans, London, Harlow.
- FISCHER, Kerstin (éd.), (2006), *Approches to Discourse Particles*, Elsevier, Oxford.
- FÓNAGY, Ivan (1983, 1991), *La vive voix*, Payot, Paris.
- FÓNAGY, Ivan (2003), Des fonctions de l'intonation : Essai de synthèse, *Flambeau*, 29, pp.1-20.
- FONAGY, Ivan et BERARD, Eva (1973), Questions totales simples et implicatives en français parisien, In *Interrogation et intonation*, GRUNDSTROM, Allan et LEON, Pierre R., Didier, Montréal, Paris, Bruxelles, pp.53-97.
- FONTANEY, Louise (1991), A la lumière de l'intonation, In *La Question*, PUL, Lyon, pp.113-161.
- FRANCARD, Michel (1997), L'oral au risque de l'écrit. Corpus oraux et pratiques lexicographiques, In *Le corpus lexicographique*, Cl. Frey & D. Latin dir., Duculot, Louvain-la-Neuve, pp. 369-379.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (1987), Alors - Alors que, *BULAG*, 13, pp.17-49.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (1989), *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Droz, Genève-Paris.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (1992), Les mots sont-ils un sens ?, *Le gré des Langues*, 4, pp.200-215.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (1993), Il y a lieu de prendre place dans un endroit facilement localisable, In *Opérations énonciatives et interprétation de l'énoncé*, Ophrys, Gap, Paris, pp.209-221.

- FRANCKEL, Jean-Jacques (2004), Sentir / sens, *LINX*, 50, pp.103-134.
- FRANCKEL, Jean-Jacques (2005), De l'interprétation à la glose : vers une méthodologie de la reformulation, In *Actes du colloque « d'une langue à l'autre »*, Besançon, 5-7 septembre 2002, D. Lebaud (éd.), PU de Franche-Comté, Besançon, pp.51-78.
- FRANCKEL, Jean-Jacques et LEBAUD, Daniel (1990), *Les figures du sujet*, Ophrys, Paris.
- FRANCKEL, Jean-Jacques et PAILLARD, Denis (1997a), Prépositions et travail notionnel sur les termes mis en relation, le cas de sous en français, In *La notion*, Ophrys, Paris, pp.111-120.
- FRANCKEL, Jean-Jacques et PAILLARD, Denis (1997b), Représentation formelle des mots du discours. Le cas de D'ailleurs, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 1, pp.51-64.
- FRANÇOIS, Denise (1977), Traits spécifiques d'oralité et pédagogie, *Pratiques*, 17, pp.31-52.
- FRANÇOIS, Denise (1979), L'oral, les oraux et leur grammaire, *Le Français dans le Monde*, 145, pp.40-45.
- FRANÇOIS, Frédéric (1969), Contexte et situation, In *La linguistique, Guide alphabétique*, A. Martinet (dir.), Denoël, Paris, pp.64-72.
- FRASER, Bruce (1990), An approach to discourse markers, *Journal of Pragmatics*, 14, pp.383-395.
- FRASER, Bruce (1998), Contrastive Discourse Markers in English, In *Discourse Markers*, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia, pp.301-326.
- FRASER, Bruce (1999), What are discourse markers ?, *Journal of Pragmatics*, 31, pp.931-952.
- FRASER, Bruce (2006), On the universality of discourse markers, In *Pragmatic Markers in Contrast*, K. Aijmer et A.-M. Simon-Vandenberg (éds.), Elsevier, Amsterdam, pp.73-92.
- FREI, Henri (1929), *La grammaire des fautes*, Société anonyme des arts graphiques de France, Bellegarde.
- FUCHS, Catherine (1982), *La paraphrase*, PUF, Paris.
- FUCHS, Catherine (1984), Le sujet dans la théorie énonciative d'Antoine Culioli : quelques repères, *DRLAV*, 30, pp.45-53.
- FUCHS, Catherine (1994), *Paraphrase et énonciation*, Ophrys, Paris.
- FUCHS, Catherine (1995), Encore... des paraphrases : approches linguistiques de la signification et mises en perspective cognitives, In *Langues et langage. Problèmes et raisonnements en linguistique, Mélanges offerts à A. Culioli*, BOUSCAREN, J., FRANCKEL, J. J. et ROBERT, S. (dir.), PUF, Paris, pp.279-300.
- FUCHS, Catherine (1997a), La synonymie en co-texte, In *Co-texte et calcul du sens*, Presses Universitaires de Caen, Caen, pp.31-39.
- FUCHS, Catherine (1997b), L'interprétation des polysèmes grammaticaux en contexte, In *Les formes du sens*, Georges Kleiber et Martin Riegel (éds.), Duculot, Paris, pp.127-133.
- GACHET, Frédéric et AVANZI, Mathieu (à paraître), Description prosodique des "recteurs faibles en incise", In *Actes du colloque Interface Discours & Prosodie 2009 (IDP09)*.
- GADET, Françoise (1990), Les outils grammaticaux qu'il risque de l'oral non standard, *Travaux de Linguistique*, 21, pp.13-24.
- GADET, Françoise (1997), *Le français ordinaire*, 2e édition revue et augmentée, Armand Colin, Paris.
- GADET, Françoise (1999), La variation diaphasique en syntaxe, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.211-228.
- GADET, Françoise et MAZIÈRE, Francine (1986), Effets de langue orale, *Langages*, 81, pp.57-73.
- GAULMYN, Marie-Madeleine de (1991), La question dans tous ses états. Les cinq types de questions de l'explication conversationnelle, In *La Question*, PUL, Lyon, pp.295-322.
- GIOVANNONI, Dominique-Catherine et SAVELLI, Marie-Josée (1990), Transcrire, Traduire, Orthographier le français parlé. De l'impossible copie à la falsification des données orales, *Recherches sur le français parlé*, 10, pp.19-37.

- GOLDMAN EISLER, F. (1968), *Psycholinguistics, Experiments in Spontaneous Speech*, Academic, London, New York.
- GOOSSE, André (1993), *Le Bon Usage*, treizième édition, Duculot, Paris, Louvain-la Neuve.
- GOUGENHEIM, G., MICHEA, R., RIVENC, P., SAUVAGEOT, A. (1964), *L'élaboration du français fondamental (1er degré)*, Didier, Paris.
- GOUGENHEIM, Georges (1962), *Système grammatical de la langue française*, Artrey, Paris.
- GREVISSE, Maurice (1980), *Le Bon Usage*, onzième édition, Duculot, Paris-Gembloux.
- GROBET, Anne (2001), Note sur le marquage prosodique de l'organisation informationnelle et topicale, *Cahiers de linguistique française*, 23, pp.127-142.
- GROBET, Anne et AUCHLIN, Antoine (2001), A l'attaque ! Vers une typologie des différentes prises d'élan du discours, *Cahiers de linguistique française*, 23, pp.165-187.
- GROBET, Anne et SIMON, Anne Catherine (2001), Différents critères de définition des unités prosodiques maximales, *Cahiers de linguistique française*, 23, pp.143-163.
- GROBET, Anne, AUCHLIN, Antoine et SIMON, Anne Catherine (2005), Des marquages prosodiques de la question dans l'interaction, In *Les états de la question*, Nota bene, Québec, pp.213-237.
- GROSJEAN, François et DESCHAMPS, Alain (1972), Analyse des variables temporelles du français spontané, *Phonetica*, 26-3, pp.129-156.
- GROSJEAN, François et DESCHAMPS, Alain (1973), Analyse des variables temporelles du français spontané, *Phonetica*, 28, pp.191-226.
- GROSJEAN, François et DESCHAMPS, Alain (1975), Analyse contrastive des variables temporelles de l'anglais et du français : vitesse de parole et variables composantes, phénomènes d'hésitation, *Phonetica*, 31, 3-4, pp.143-183.
- GROSS, Gaston (1990), Définition et reconstruction du sens, In *La définition*, Jacques Chaurand et Francine Mazière (éds.), Larousse, Paris, pp.193-205.
- GRUNDSTROM, Allan (1973), L'intonation des questions en français standard, In *Interrogation et intonation*, GRUNDSTROM, Allan et LEON, Pierre R., Didier, Montréal, Paris, Bruxelles, pp.19-51.
- GRUNIG, Blanche-Noëlle (1997), Du caractère essentiellement relatif des invariants : réflexions après un débat, In *Diversité des langues et représentations cognitives*, Catherine Fuchs et Stéphane Robert (éds.), Ophrys, Gap, Paris, pp.272-283.
- GUAÏTELLA, I. (1996), Analyse prosodique des hésitations vocales : propositions pour un modèle rythmique, *Revue de phonétique appliquée*, 118-119, pp.113-144.
- GUESPIN, L. (1971), Problématique des travaux sur le discours politique, *Langages*, 23, pp.3-24.
- GUILLAUME, Bénédicte (2006), *Approche énonciative des questions tags en anglais contemporain*, Ophrys, Paris.
- GÜLICH, Elisabeth (1999), Les activités de structuration dans l'interaction verbale, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.21-47.
- GÜLICH, Elisabeth et KOTSCHI, Thomas (1983), Les marqueurs de la reformulation paraphrastique, *Cahiers de linguistique française*, 5, pp.305-351.
- GUMPERZ, John, J. (1992), Contextualization and understanding, In *Rethinking Context*, Alessandro Duranti et Charles Goodwin (eds.), Cambridge University Press, Cambridge, pp.229-252.
- HABERT, Benoît, NAZARENKO, Adeline et SALEM, André (1997), *Les linguistiques de corpus*, Armand Colin, Paris.
- HAGÈGE, Claude (1985), *L'homme de paroles*, Folio essais, Fayard, Paris.

- HALLIDAY, Michael A. K. (1989), *Spoken and written language*, Second edition, First published 1985, Oxford University Press, Oxford.
- HANSEN, Maj-Britt Mosegaard (1996), Some common discourse particles in spoken French, In *Le Discours : Cohérence et Connexion*, Museum Tusculanum Press, Copenhagen, pp.105-149.
- HANSEN, Maj-Britt Mosegaard (1998), *The function of discourse particles, A study with special reference to spoken standard French*, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia.
- HANSEN, Maj-Britt Mosegaard (2000), La polysémie de l'adverbe *déjà*, In *Le français parlé*, Corpus et résultats, Hanne Leth Andersen et Anita Berit Hansen (éds.), Museum Tusculanum Press, Université de Copenhague, Copenhague, pp.157-177.
- HANSEN, Maj-Britt Mosegaard (2001), Syntax in interaction, Form and function of yes/no interrogatives in spoken standard French, *Studies in Language*, 25-3, pp.463-520.
- HARRIS, Zellig S. (1969), Analyse du discours, *Langages*, 13, pp.8-45.
- HARRIS, Zellig, S. (1951), *Structural linguistics*, Phoenix Books, University of Chicago Press, Chicago, London.
- HASHIMOTO, Shinkichi 橋本進吉 (1969), 『助詞・助動詞の研究』 岩波書店, 東京.
- HASUNUMA, Akiko 蓮沼昭子 (1988), 続・日本語ワンポイントレッスン, 『月刊言語』, 17-6, pp.94-95.
- HAVE, Paul ten (2002), Reflections on transcription, *Cahiers de praxématique*, 39, pp.21-43.
- HÉDIARD, Marie (2005), Analyse sur corpus de l'expression du temps en français et en italien : valeur ponctuelle vs valeur durative dans les emplois de "jusqu'à ce que" et de "tant que", In *La linguistique de corpus*, PUR, Rennes, pp.169-177.
- HIRST, Daniel et DI CRISTO, Albert (1998), A survey of intonation systems, In *Intonation Systems*, Cambridge University Press, Cambridge, pp.1-44.
- HIRST, Daniel et DI CRISTO, Albert (éds.), (1998), *Intonation Systems, A Survey of Twenty Languages*, Cambridge University Press, Cambridge.
- HIRST, Daniel et ESPESSER, Robert (1993), Automatic modelling of fundamental frequency using a quadratic spline function, *Travaux de l'Institut de Phonétique d'Aix-en-Provence*, 15, pp.75-85.
- HIRST, Daniel, DI CRISTO, Albert et ESPESSER, Robert (2000), Levels of representation and levels of analysis for the description of intonation systems, In *Prosody : Theory and Experiment*, M. Horne (ed.), Kluwer, Dordrecht.
- HOLMES, Janet (1986), Functions of *you know* in women's and men's speech, *Language in Society*, 15-1, pp.1-22.
- HOLMES, Janet (1995), *Women, men and politeness*, Longman, Londres.
- HOLMES, Janet (1998), Women's talk : the question of sociolinguistic universals, In *Language and Gender*, J. Coates (éd.), Blackwell, Oxford, pp.461-485.
- HYMES, Dell H. (1991), *Vers la compétence de communication*, Hatier-Crédif, Paris.
- INOUE, Masaru 井上優 (1990), 「ダロウネ」 否定疑問文について 『日本語学』 9-12, pp.28-35.
- INOUE, Masaru 井上優 (1997), 「もしもし、切符を落とされましたよ」－終助詞「よ」と使うことの意味, 『月刊言語』 26-2, pp.62-67.
- INUKAI, Takashi 犬飼隆 (2001), 低く短く付く終助詞「ね」 『文法と音声 III』 音声文法研究会編, くろしお出版, 東京, pp.17-29.
- IORI, Isao, TAKANASHI, Shino, NAKANISHI, Kumiko et YAMADA, Toshihiro 庵功雄・高梨信乃・中西久実子・山田敏弘 (2001), 『中上級を教える人のための日本語文法ハンドブック』 スリーエーネットワーク, 東京.
- ISRAËL, Fortunato (2002), La trace du lien en traduction, In *Identité, altérité, équivalence? La traduction comme relation*, Lettres modernes minard, Paris, Caen, pp.83-95.



- IZUHARA, Eiko 伊豆原英子 (1992), 「ね」のコミュニケーション機能, 『日本語研究と日本語教育』名古屋大学出版会, 名古屋, pp.159-172.
- JACQUEL, Géraldine (2005), *C'est-à-dire*, locution polyfonctionnelle, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 17, pp.113-124.
- JACQUES, Marie-Paule (2005), Pourquoi une linguistique de corpus ?, In *La linguistique de corpus*, PUR, Rennes, pp.21-30.
- JAKOBSON, Roman (1963, 2003), *Essais de linguistique générale*, 1. Les fondations du langage, Minuit, Paris.
- JAKOBSON, Roman (1984), *Une vie dans le langage*, Minuit, Paris.
- JEANNERET, Thérèse (2001), Vers une respécification de la notion de coénonciation : pertinence de la notion de genre, *Marges Linguistiques*, 2, pp.81-94.
- KAHN, Félix (1968), Introduction à l'étude de la mélodie de l'énoncé français chez un jeune parisien cultivé du 16e arrondissement, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 24, pp.15-44.
- KAHN, Félix (1969), Différenciations mélodiques dans l'énoncé français, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 26, pp.15-31.
- KAMIO, Akio 神尾昭雄 (2002), 『続・情報のなわ張り理論』大修館, 東京.
- KAMIO, Akio 神尾昭雄 (1990), 『情報のなわ張り理論』大修館, 東京.
- KATAGIRI, Yasuhiro 片桐恭弘 (1997), 終助詞とイントネーション 『文法と音声』音声文法研究会編, くろしお出版, 東京, pp.235-256.
- KATZ, J.J. et FODOR, J.A. (1966, 1967), Structure d'une théorie sémantique avec applications au français, *Cahier de lexicologie*, 9, pp. 39-72, 10, pp.47-66.
- KAWAGUCHI, Junji (1980), Interrogation et personne en japonais, In *Langage et psychomécanique du langage*, Presses Universitaires de Lille, Presses de l'Université Laval, Lille, Québec, pp.387-399.
- KAWAGUSHI, Junji (1984), Le concept de personne, In *E. Benveniste aujourd'hui*, Peeters, Louvain, pp.119-125.
- KAYSER, Daniel (1987), Une sémantique qui n'a pas de sens, *Langages*, 87, pp.33-45.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1990, 1998), *Les interactions verbales, 1/ Approche interactionnelle et structure des conversations*, Armand Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1991), L'acte de question et l'acte d'assertion : opposition discrète ou continuum ?, In *La Question*, PUL, Lyon, pp.87-111.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1992), *Les interactions verbales, 2*, Armand Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1994, 1998), *Les interactions verbales, 3/ Variations culturelles et échanges rituels*, Armand Colin, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1999a), Gestion des conflits et constitution de coalitions dans les polylogues, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.49-68.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1999b), L'oral dans l'interaction : une liberté surveillée, *Revue française de linguistique appliquée*, 4-2, pp.41-55.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2005), *Le discours en interaction*, Armand Colin, Paris.
- KINSUI, Satoshi 金水敏 (1992), 「談話管理理論からみた「だろう」」『神戸大学文学部紀要』19, pp.41-59.
- KINSUI, Satoshi 金水敏 (1993), 終助詞ヨ・ネ 『月刊言語』22-4, pp.118-121.
- KINSUI, Satoshi 金水敏 (1998), 談話管理理論に基づく「よ」「ね」「よね」の研究『音声による人間と機械の対話』オーム社, 東京, pp.257-271.

- KISSELEVA, Ksenia et PAILLARD, Denis (1999), Les Mots du discours : garant et point de perspective, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 5, pp.37-56.
- KLEIBER, Georges (1997a), Contexte, où es-tu ?, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 1, pp.65-79.
- KLEIBER, Georges (1997b), Quand le contexte va, tout va et ... inversement, In *Co-texte et calcul du sens*, Presses Universitaires de Caen, Caen, pp.11-29.
- KLEIBER, Georges (2006), Sémiotique de l'interjection, *Langages*, 161, pp.10-23.
- KURODA, Shigeyuki (1979), *Aux quatre coins de la linguistique*, Seuil, Paris.
- LABOV, William (1971), The study of language in the social context, In *Advances in the sociology of language*, I, J.A. Fishman (éd.), Mouton, Hague, pp.152-216.
- LABOV, William et FANSHEL, David (1977), *Therapeutic Discourse, Psychotherapy as Conversation*, Academic, Orlando.
- LABRIE, Vivian (1982), *Précis de transcription de documents d'archives orales*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec.
- LABRUNE, Laurence (2000), Transcrire le japonais, *DARUMA*, 617, pp.340-356.
- LACHERET-DUJOUR, Anne et BEAUGENDRE, Frédéric (2002, 1999), *La prosodie du français*, CNRS, Paris.
- LAGARDE, J.-P. (1988), Les parties du discours dans la linguistique moderne et contemporaine, *Langages*, 92, pp.93-108.
- LAKOFF, Robin Tolmach (2004, 1975), *Language and Woman's Place, Text and commentaries*, Revised and expanded edition, Mary Bucholtz (éd.), Oxford University Press, Oxford.
- LANDERCY, Albert et RENARD, Raymond (1977), *Éléments de phonétique*, Didier, Bruxelles.
- LARCHER, Pierre (1998), Le concept de polyphonie dans la théorie d'Oswald Ducrot, In *Les sujets et leurs discours*, Université de Provence, Aix-en Provence, pp.203-224.
- LARTHOMAS, Pierre (1980), *Le langage dramatique*, PUF, Paris.
- LAUWERS, Peter (2002), *Les parties du discours* au croisement du grammatical et du lexical. Une innovation dans la grammaire "traditionnelle" de la première moitié du 20e siècle, *Le français moderne*, LXX -2, pp.211-230.
- LE BIDOIS, Georges et LE BIDOIS, Robert (1935), *Syntaxe du français moderne*, Tome 1, Auguste Picard, Paris.
- LE BIDOIS, Georges et LE BIDOIS, Robert (1938), *Syntaxe du français moderne*, Tome 2, Auguste Picard, Paris.
- LE GOFFIC, Pierre (1993), *Grammaire de la Phrase Française*, Hachette, Paris.
- LÉARD, Jean-Marcel (1989), Les mots du discours: variété des enchaînements et unité sémantique, *Revue québécoise de linguistique*, 18-1, pp.85-108.
- LEBAUD, Daniel (1996), Mais oui... Eh non... Ben si ! ou *Ce que TU dois penser quand JE te réponds*, *BULAG*, 21, pp.141-161.
- LEDERER, Marianne (2002), Correspondances et équivalences, In *Identité, altérité, équivalence? La traduction comme relation*, Lettres modernes minard, Paris, Caen, pp.17-33.
- LEFEUVRE, Florence (2006), Quoi de neuf sur *quoi?*, étude morphosyntaxique du mot *quoi*, PU de Rennes, Rennes.
- LEFEUVRE, Florence, MOREL, Mary-Annick et TESTON-BONNARD, Sandra (à paraître), Valeurs prototypiques de *quoi* à travers ses usages en français oral, *Bulletin de la Société Néophilologique* (Neuphilologisch Mitteilungen).
- LÉGLISE, Isabelle (1999), *Contraintes de l'activité de travail et contraintes sémantiques sur l'apparition des unités et l'interprétation des situations, L'exemple de la particule énonciative hein dans les dialogues de la Patrouille Maritime*, Thèse, Université Paris 7 - Denis Diderot, Paris.
- LEIPP, E. (1984), *Acoustique et musique*, Masson, Paris.

- LEMARÉCHAL, Alain (1989), *Les parties du discours, Sémantique et syntaxe*, PUF, Paris.
- LÉON, Monique (1979), Culture, didactique et discours oral, *Le Français dans le Monde*, 145, pp.46-53.
- LÉON, Pierre (1977), L'oral en question(s), *Pratiques*, 17, pp.9-13.
- LEON, Pierre et BHATT, Parth (1987), Structures prosodiques du questionnement radiophonique, *Etudes de linguistique appliquée*, 66, pp.88-105.
- LEON, Pierre R. (1970), Systématique des fonctions expressives de l'intonation, In *Prosodic feature analysis, Analyse des faits prosodiques*, LEON, Pierre R., FAURE, Georges et RIGAULT, André, Didier, Montréal, Paris, Bruxelles, pp.57-74.
- LEON, Pierre R. (1992), *Phonétisme et prononciations du français*, Nathan, Paris.
- LEON, Pierre R. (1993), *Précis de phonostylistique, Parole et expressivité*, Nathan, Paris.
- LEON, Pierre R. et MARTIN, Philippe (1969), *Prolégomènes à l'étude des structures intonatives*, Didier, Montréal, Paris, Bruxelles.
- LÉON, Pierre R. et MARTIN, Philippe (2001), Intonation, In *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, Vol.I., Günter Holtus et al. (éds.), Max Niemeyer Verlag, Tübingen.
- LEON, Pierre R. et LEON, Monique (1976), *Introduction à la phonétique corrective*, Deuxième édition, Hachette et Larousse.
- LEROY, Christine (1985), La notation de l'oral, *Langue française*, 65, pp.6-16.
- LEVINSON, Stephen C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge.
- LEWIS, Diana M. (2005), Corpus comparables et analyse contrastive : l'apport d'un corpus français/anglais de discours politiques à l'analyse des connecteurs adversatifs, In *La linguistique de corpus*, PUR, Rennes, pp.179-190.
- LEWIS, Diana M. (2006), Discourse markers in English : a discourse-pragmatic view, In *Approaches to Discourse Particles*, K. Fischer (éd.), Elsevier, Oxford.
- LIÉNARD, Jean-Sylvain (1977), *Les processus de la communication parlée*, Masson, Paris, New York, Barcelone, Milan.
- LODGE, R. Anthony (1997), *Le français, Histoire d'un dialecte devenu langue*, l'original anglais 1993, Fayard, Paris.
- LUCCI, Vincent (1983), *Etude Phonétique du Français Contemporain à travers la Variation Situationnelle*, Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, Grenoble.
- LUSCHER, Jean-Marc (1989), Instructions inférentielles sur les connecteurs, L'exemple de *d'ailleurs*, In *Modèles du discours, Recherches actuelles en Suisse romande*, Peter Lang, Berne, Francfort-s. Main, New York, Paris, pp.149-171.
- LUSCHER, Jean-Marc (1994), Les marques de connexion : Des guides pour l'interprétation, In *Langage et pertinence*, Presses universitaires de Nancy, Nancy, pp.175-227.
- LUZZATI, Daniel (1982), "Ben" appui du discours, *Le français moderne*, 50-3, pp.193-207.
- LUZZATI, Daniel (1985), Analyse périodique du discours, *Langue Française*, 65, pp.62-73.
- LYONS, John (1995), *Linguistic semantics, An introduction*, Cambridge University Press, Cambridge.
- MACLAY, Howard et OSGOOD, Charles E. (1959), Hesitation Phenomena in Spontaneous English Speech, *Word*, 15, pp.19-44.
- MAINGUENEAU, Dominique (1986), Le langage en suspens, *DRLAV*, 34-35, pp.77-94.
- MAINGUENEAU, Dominique (1991), *L'Analyse du Discours*, Hachette, Paris.
- MAINGUENEAU, Dominique (1994), *L'Énonciation en linguistique française*, Hachette, Paris.
- MALANDAIN, Jean-Louis (1983), Il faut bien faire avec des bribes, hein !, *Le français dans le Monde*, 176, pp.84-99.

- MALINOWSKI, Bronislaw (1949, 1923), The problem of meaning in primitive languages, In *The Meaning of Meaning*, C.K. Ogden and I.A. Richards (éds.), Routledge & Kegan Paul LTD, London, pp.296-336.
- MAROUZEAU, J. (1969), *Précis de stylistique française*, Masson et Cie, Paris.
- MARTIN, Philippe (1973), Les problèmes de l'intonation : recherches et application, *Langue Française*, 19, pp.4-32.
- MARTIN, Philippe (1975), Analyse phonologique de la phrase française, *Linguistics*, 146, pp.35-68.
- MARTIN, Philippe (1987), Prosodic and Rhythmic Structures in French, *Linguistics*, 25/5, pp.925-950.
- MARTIN, Philippe (1999), L'intonation en parole spontanée, *Revue française de linguistique appliquée*, 4-2, pp.57-75.
- MARTIN, Philippe (2006), Intonation du français : parole spontanée et parole lue, *Estudios de fonética experimental*, 15, pp.133-162.
- MARTIN, Philippe (2009), *Intonation du français*, Armand Colin, Paris.
- MARTIN, Robert (1976a), *Inférence, antonymie et paraphrase*, Klincksieck, Paris.
- MARTIN, Robert (1976b), La paraphrase par double antonymie en français, In *Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique*, Université de Metz, Metz, pp.113-129.
- MARTIN, Robert (2002), *Comprendre la linguistique*, PUF, Paris.
- MARTINET, André (1974), *Le français sans fard*, PUF, Paris.
- MARTINS-BALTAR, M. (1977), *De l'énoncé à l'énonciation : une approche des fonctions intonatives*, Centre de recherche et d'étude pour la diffusion du français, Paris.
- MASUOKA, Takashi 益岡隆志 (1991), 『モダリティの文法』 くろしお出版, 東京.
- MASUOKA, Takashi et TAKUBO, Yukinori 益岡隆志・田窪行則 (1992), 『基礎日本語文法－改訂版－』 くろしお出版, 東京.
- MASUOKA, Takashi 益岡隆志 (2007), 『日本語モダリティ探求』 くろしお出版, 東京.
- MATASCI-GALAZZI, Enrica et PEDOYA-GUIMBRETIERE, Elisabeth (1987), A l'écoute de Bernard Pivot : une stratégie de hiérarchisation des informations par la prosodie, *Etudes de linguistique appliquée*, 66, pp.106-117.
- MATSUI, Tomoko (2000), Linguistic encoding of the guarantee of relevance: Japanese sentence-final particle YO, *Pragmatics & beyond*, New series, 79, pp.145-172.
- MAURY, Nicole (1973a), Observations sur les formes syntaxiques et mélodiques de l'interrogation dite totale, *The French Review*, 47, pp.302-311.
- MAURY, Nicole (1973b), Forme et fonction de *-hein* ? D'après un corpus de français ontarien, *Canadian journal of linguistics*, 18-2, pp.146-156.
- MAURY-ROUAN, Claire (2001), Le flou des marques du discours est-il un inconvénient ? Vers la notion de "leurre discursif", *Marges Linguistiques*, 2, pp.163-176.
- MAYNARD, Senko, K. (1993), *Discourse Modality, Subjectivity, Emotion and Voice in the Japanese Language*, J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- MEL'ČUK, I. (1988), Paraphrase et lexique dans la théorie linguistique sens-texte, Vingt ans après, *Cahier de lexicologie*, 52, pp.5-50 et 53, pp.5-53.
- MERTENS, Piet (1987), *L'intonation du français. De la description linguistique à la reconnaissance automatique*, Thèse de doctorat, Université catholique de Louvain.
- MERTENS, Piet (1990), Intonation, In *Le français parlé, Études grammaticales*, C. Blanche-Benveniste et al. (éds.), Chapitre IV, CNRS, Paris, pp.159-176.
- MERTENS, Piet (1997), De la chaîne linéaire à la séquence de tons, *T.A.L.*, 38-1, pp.27-51.

- MERTENS, Piet (2004a), Le prosogramme : une transcription semi-automatique de la prosodie, *CILL*, 30, 1-3, pp.7-25.
- MERTENS, Piet (2004b), Un outil pour la transcription de la prosodie dans les corpus oraux, *Traitement Automatique des langues*, 45, (<http://bach.arts.kuleuven.ac.be/pmertens/papers/tal2004.pdf>, visité le 7/04/2005).
- MERTENS, Piet (2005), *Phonétique française*, Acco, Leuven.
- MERTENS, Piet (2006), Tutoriel Prosogram, [http://bach.arts.kuleuven.be/pmertens/prosogram/tutoriel\\_prosogram.pdf](http://bach.arts.kuleuven.be/pmertens/prosogram/tutoriel_prosogram.pdf), consulté le 7 janvier 2011.
- MERTENS, Piet (2008), Syntaxe, prosodie et structure informationnelle : une approche prédictive pour l'analyse de l'intonation dans le discours, *Travaux de linguistique*, 56, pp.87-124.
- MERTENS, Piet (à paraître), Prosodie, syntaxe et discours : autour d'une approche prédictive, In *Actes du colloque Interface Discours & Prosodie 2009 (IDP09)*.
- MESCHONNIC, Henri (1982), Qu'entendez-vous par oralité ?, *Langue française*, 56, pp.6-23.
- MILIĆEVIĆ, Jasmina (2007), *La paraphrase, Modélisation de la paraphrase langagière*, Peter Lang, Berne.
- MILNER, Jean-Claude (1978), *De la syntaxe à l'interprétation*, Seuil, Paris.
- MILNER, Jean-Claude (1984), La constitution du fait en Linguistique, In *Histoire et Linguistique*, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, Paris, pp.177-190.
- MITTERAND, Henri (1998), Dialogue et littérarité, In *Le roman à l'œuvre, genèse et valeurs*, PUF, Paris, pp.253-267.
- MIYAKE, Tomohiro 三宅知宏 (1996), 「日本語の確認要求的表現の諸相」 『日本語教育』 89, pp.111-122.
- MIYAZAKI, Kazuhito 宮崎和人 (1993), 「～ダロウ」の談話機能について 『国語学』 175, pp.63-50.
- MIYAZAKI, Kazuhito 宮崎和人 (1996), 確認要求表現と談話構造－「～ダロウ」と「～ジャナイカ」の比較－ 『岡山大学文学部紀要』 25, pp.107-120.
- MIYAZAKI, Kazuhito 宮崎和人 (1999), 確認要求表現としての「ダロウネ」 『日本語科学』 6, pp.71-90.
- MIYAZAKI, Kazuhito 宮崎和人 (2000), 確認要求表現の体系性 『日本語教育』 106, pp.7-16.
- MIYAZAKI, Kazuhito 宮崎和人 (2002a), 確認要求 『モダリティ』 第6章, くろしお出版, 東京, pp.203-227.
- MIYAZAKI, Kazuhito 宮崎和人 (2002b), 終助辞「ネ」と「ナ」 『阪大日本語研究』 14, pp.1-19.
- MIZUTANI, Nobuko 水谷信子 (1987), 助詞の指導－英語との対応－ 『日本語教育』 62, pp.13-26.
- MOESCHLER, Jacques (2002), Pragmatique : état de l'art et perspectives, In *Faits de langue - Faits de discours*, vol.1, Michel Santacroce (éd.), Collection Marges Linguistiques, L'Harmattan, Paris, Budapest, Torino, pp.197-228.
- MOIGNET, Gérard (1981), *Systématique de la langue française*, Klincksieck, Paris.
- MONDADA, Lorenza (2000), Les effets théoriques des pratiques de transcription, *LINX*, 42, pp.131-149.
- MONDADA, Lorenza (2002), Pratiques de transcription et effets de catégorisation, *Cahiers de praxématique*, 39, pp.45-75.
- MOREAU, M.-L. (1977), Français oral et français écrit : deux langues différentes ?, *Le français moderne*, 45-3, pp.204-242.
- MOREL, Mary-Annick (1995), Valeur énonciative des variations de hauteur mélodique en français, *French Language Studies*, 5-2, pp.189-202.
- MOREL, Mary-Annick (1997), Stratégies intonatives et syntaxe du discours dans l'oral spontané en français, *T.A.L.*, 38-1, pp.83-100.

- MOREL, Mary-Annick (1999), Indices suprasegmentaux et coénonciation dans l'oral spontané en français, In *Le français parlé, Variétés et discours*, J.-M. Barbéris (éd.), Praxiling, Université P. Valéry, Montpellier, pp.161-179.
- MOREL, Mary-Annick (2003), Fusion / Dissociation des points de vue dans le dialogue oral : intonation et syntaxe discursive, *Cahiers de praxématique*, 41, pp.157-190.
- MOREL, Mary-Annick (2004), Intonation et regard dans la structuration du dialogue oral en français, In *Interactions orales en contexte didactique*, IUFM de l'académie de Lyon, PUL, Lyon, pp.335-351.
- MOREL, Mary-Annick et DANON-BOILEAU, Laurent (1998), *Grammaire de l'intonation*, Ophrys, Paris.
- MOREL, Mary-Annick et RIALLAND, Annie (1992), Emboitements, autonomies, ruptures dans l'intonation française, *Travaux linguistiques du CERLICO*, 5, pp.221-243.
- MOREL, Mary-Annick (2000), Complémentarité des indices du plan segmental et du plan suprasegmental dans l'oral spontané en français, In *Le français parlé, Corpus et résultats*, H. L. Andersen et A. B. Hansen (éds.), Museum Tusculanum Press, Université de Copenhague, Copenhague, pp.89-104.
- MORIYAMA, Takurô 森山卓郎 (1989a), コミュニケーションにおける聞き手情報－聞き手情報配慮非配慮の理論－『日本語のモダリティ』くろしお出版, 東京, pp.95-120.
- MORIYAMA, Takurô 森山卓郎 (1989b), 文の意味とイントネーション 『講座日本語と日本語教育 1』, 明治書院, 東京, pp.172-196.
- MORIYAMA, Takurô 森山卓郎 (2001), 終助詞「ね」のイントネーション－修正イントネーション制約の試み－『文法と音声 III』音声文法研究会編, くろしお出版, pp.31-54.
- NÄSSLIN, Siv (1986), Restriction dans l'emploi de *n'est-ce pas* ?, *Le Langage et l'Homme*, 21, pp.167-172.
- NEMO, François (2000), *Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emplois, In *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, pp.499-511.
- NODA, Harumi 野田春美 (2002), 終助詞の機能『モダリティ』第8章, くろしお出版, 東京, pp.203-227.
- NODA, Hiroko (2002), *Analyse des formes linguistiques de demande, d'acceptation et de refus dans une séquence de « Chacun cherche son chat » de Cédric Klapisch*, Mémoire de Maîtrise des Sciences du Langage, Université de Franche-Comté, Besançon.
- NODA, Hiroko (2003), Étude sur l'emploi de *hein* et de *n'est-ce pas*, Mémoire de DEA en Sciences du Langage, Université de Franche-Comté, Besançon.
- NODA, Hiroko (2006), L'emploi des mots du discours et la prosodie, Le cas de *hein*, In *Actes du colloque « Interface Discours Prosodie 2005 (IDP05) : Symposium International, Discours et Prosodie comme interface complexe »*, Université de Provence (CD-ROM).
- NODA Hiroko (2007a), L'analyse sémantique et phonétique des mots du discours, Le cas de *hein*, In *Actes des « Rencontres Jeunes Chercheurs ED268 »*, Université Paris III.
- NODA, Hiroko (2007b), L'enseignement des emplois des mots du discours dans les classes de FLE : le cas de *hein*, In *Le français parlé au XXIe siècle : normes et variations dans les discours et en interaction*, Vol. 2, L'Harmattan, Paris, pp.161-171.
- NODA, Hiroko (2008), Essai de description d'emplois des mots du discours, Autour de *hein*, In *Autour des langues et du langage, Perspective pluridisciplinaire*, PUG, Grenoble, pp.95-102.
- NODA Hiroko (à paraître), Emplois des marqueurs discursifs et intersubjectivité : autour de *hein*, In *Actes du colloque international « Énonciation et texte au cœur de la grammaire »*, Université de Toulouse-le Mirail, mars 2009.
- NODA, Keiko 野田恵子 (1993), 終助詞「ね」と「よ」の機能－「よね」と重なる場合－『言語文化と日本語教育』6, pp.10-21.
- NØLKE, Henning (1993), *Le regard du locuteur*, Kimé, Paris.

- NORMAND, Claudine (1986), Les termes de l'énonciation de Benveniste, *Histoire Épistémologie Langage*, 8-2, pp.191-206.
- OLIVIER, Claudine (1986), *Traitement pragmatique des interjections en français*, Thèse, Toulouse.
- ONODERA, Noriko O. (2004), *Japanese Discourse Markers, Synchronic and diachronic discourse analysis*, J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.
- ORR, John (1965), *Hein ! Essai d'une Étymologie*, *Revue de linguistique romane*, 29, pp.275-288.
- OSHIMA, Hiroko (1994), *Principes conversationnels du japonais parlé*, Thèse de doctorat, Université René Descartes, Paris V, Paris.
- ÔSO, Mieko 大曾美恵子 (1986), 「今日はいいい天気ですね。」－「はい、そうです。」『日本語学』5-9, pp.91-94.
- ÖSTMAN, Jan-Ola (1991), On the language-internal interaction of prosody and pragmatic particles, In *Levels of Linguistic Adaptation, Selected papers of the International Pragmatics Conference*, Antwerp, August 17-22, 1987, Vol. II, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, pp.203-221.
- PAILLARD, Denis (1998), Les mots du discours comme mots de la langue, *Le Gré des Langues*, 14, pp.10-41.
- PAILLARD, Denis (2001), Les mots du discours comme mots de la langue : pour une typologie formelle, *Le Gré des Langues*, 16, pp.99-115.
- PAILLARD, Denis (2009), Prise en charge, commitment ou scène énonciative, *Langue française*, 162, pp.109-128.
- PAILLARD, Denis (2010), Marqueurs discursifs et scène énonciative, In S. Hancil (éd.), *Connecteurs discursifs*, Presses Universitaires de Rouen, pp. 13-39 (sous presse).
- PAVEAU, Marie-Anne et SARFATI, Georges-Élia (2003), *Les grandes théories de la linguistique*, Armand Colin, Paris.
- PERRET, Michèle (1994), *L'énonciation en grammaire du texte*, Nathan, Paris.
- PEYTARD, Jean (1977), Le français parlé, langue et usage, *Le français moderne*, 45-3, pp.193-203.
- PFC (La phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure), <http://www.projet-pfc.net/>, visité le 26/01/2005.
- PIKE, Kenneth L. (1945), *The Intonation of American English*, University of Michigan Press.
- POTTIER, Bernard (1974), *Linguistique générale, théorie et description*, Klincksieck, Paris.
- PURSON, Alain et DI CRISTO, Albert (1998), Aspects pragmatiques et prosodiques de la demande de confirmation en français, *TIPA*, 18, pp.113-126.
- RABATEL, Alain (2005), Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation, In J. Bres et al., *Dialogisme et polyphonie*, de boeck. duculot, Bruxelles, pp.95-110.
- RASTIER, François (1998), Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage, *Langages*, 129, pp.97-111.
- RÉCANATI, François (1979), Insinuation et sous-entendu, *Communication*, 30, pp.95-106.
- REDEKER, Gisela (1990), Ideational and Pragmatic Markers of Discourse Structure, *Journal of Pragmatics*, 14, pp.367-381.
- RENCHON, Hector (1969), *Etudes de syntaxe descriptive, II, La syntaxe de l'interrogation*, Palais des Académies, Bruxelles.
- REY-DEBOVE, Josette (1988), À la recherche de la distinction oral/écrit, In *Pour une théorie de la langue écrite*, N. Catach (éd.), Centre national de la recherche scientifique, Paris, pp.77-90.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe et RIOUL, René (1994), *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris.

- RIGAULT, André (1964), Réflexions sur le statut phonologique de l'intonation, *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, La Haye, pp.849-856.
- RIVENC, Paul (1979), Le français fondamental vingt-cinq ans après, *Le Français dans le Monde*, 148, pp.15-22.
- ROBACH, Inger-Britt (1974), *Etude socio-linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé*, Gleerup, Lund.
- ROSSARI, Corinne (1989), Analyse contrastive en français et en italien de l'adverbial, In *Modèles du discours, Recherches actuelles en Suisse romande*, Peter Lang, Berne, Francfort-s. Main, New York, Paris, pp.215-223.
- ROSSARI, Corinne (1996), Considération sur la méthodologie contrastive français-italien, A propos de locutions adverbiales fonctionnant comme connecteurs, In *Le Discours : Cohérence et Connexion*, Museum Tusculanum Press, Copenhague, pp.55-68.
- ROSSARI, Corinne (1997), *Les opérations de reformulation, Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français - italien*, Peter Lang, Bern, Berlin, Frankfurt/M., New York, Paris, Wien.
- ROSSARI, Corinne (2005), Les questions totales : une évocation de l'état de connaissances de l'autre, In *Les états de la question*, Nota bene, Québec, pp.173-189.
- ROSSI, Mario (1985), L'intonation et l'organisation de l'énoncé, *Phonetica*, 42, pp.135-153.
- ROSSI, Mario (2000), Intonation : Past, Present, Future, In *Intonation, Analysis, Modelling and Technology*, Antonis Botinis (ed.), Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, pp.13-52.
- ROSSI, Mario, DI CRISTO, Albert, HIRST, Daniel, MARTIN Philippe, NISHINUMA, Yukihiro (1981), *L'intonation, de l'acoustique à la sémantique*, Klincksieck, Paris.
- ROUBAUD, Marie-Noëlle (2004), Du bon usage des amorces dans la transcription des corpus, *Recherches sur le français parlé*, 18, pp.163-184.
- ROULET, E., AUCLIN, A., MOESCHLER, J., RUBATTEL, C. et SCHELLING, M. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Peter Lang, Berne.
- ROULET, Eddy (1990), L'apport de l'analyse de dialogues oraux à l'analyse linguistique du discours, *Travaux de Linguistique*, 21, pp.37-42.
- ROULET, Eddy, FILLIETTAZ, Laurent et GROBET, Anne (2001), *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, avec la collaboration de Marcel Burger, Peter Lang, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt/M., New York, Oxford, Wien.
- SACKS, Harvey (1992), *Lectures on Conversation*, Volumes I & II, G. Jefferson (éd.), Blackwell, Malden, Oxford, Victoria.
- SAJI, Keizô 佐治圭三 (1956), 終助詞の機能 『国語国文』 26-7, pp.23.-31.
- SAKUMA, Kanae 佐久間鼎 (1952), 『現代日本語法の研究』 恒星社厚生閣, 東京.
- SALINS, Geneviève-Dominique de (1996), *Grammaire pour l'enseignement / apprentissage du FLE*, Didier, Hatier, Paris.
- SAUNIER, Evelynne (1996), *Identité lexicale et régulation de la variation sémantique, Contribution à l'étude des emplois de mettre, prendre, passer et tenir*, Thèse, Université de Paris X - Nanterre.
- SCHEGLOFF, Emanuel A. (1992), In another context, In *Rethinking Context*, Alessandro Duranti et Charles Goodwin (eds.), Cambridge University Press, Cambridge, pp.191-227.
- SCHIFFRIN, Deborah (1987), *Discourse markers*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SCHØSLER, Lene (2004), La grammaticalisation des constructions verbales en français parlé, In *Sept approches à un corpus*, Peter Lang, Berne, pp.165-185.
- SCHOURUP, Lawrence C. (1985), *Common Discourse Particles in English Conversation*, Garland, New York, London.



- SCHOURUP, Lawrence C. (1999), Discourse markers, *Lingua*, 107, pp.227-265.
- SETTEKORN, Wolfgang (1977), Pragmatique et rhétorique discursive, *Journal of Pragmatics*, 1, pp.195-210.
- SÈVE, Suzanne de et DOSTIE, Gaétane (2000), Réflexions sur les rôles conversationnels de *t'sais*, In *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, pp.171-179.
- SHIRAKAWA, Hiroyuki 白川博之 (1992), 終助詞「よ」の機能 『日本語教育』 77, pp.36-48.
- SIEPMANN, Dirk (2005), *Discourse Markers Across Languages*, Routledge, London, New York.
- SIEPMANN, Dirk (2007), Les marqueurs de discours polylexicaux en français scientifique, *Revue française de linguistique appliquée*, XXII-2, pp.123-136.
- SIMON, Anne Catherine (2001), Le rôle de la prosodie dans le repérage des unités textuelles minimales, *Cahiers de linguistique française*, 23, pp.99-125.
- SIMON, Anne Catherine (2004), La variation prosodique régionale en français, <http://valibel.fltr.ucl.ac.be/Elements/bulletin%20PFC%20simon.pdf>, visité le 22/02/2005.
- SIMON, Anne Catherine, AVANZI, Mathieu et GOLDMAN, Jean-Philippe (2008), La détection des prééminences syllabiques. Un aller-retour entre l'annotation manuelle et le traitement automatique, In *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08*, Institut de Linguistique Française, Paris, pp.1685-1698.
- SIMON, Anne Catherine, GROBET, Anne et AUCHLIN, Antoine (2004), Le discours, scène globale ? Constituance prosodique et (ir)régularités structurelles, *CILL*, 30, 1-3, pp.85-113.
- SIMON, Anne-Catherine et GROBET, Anne (2002), Intégration ou Autonomisation Prosodique des Connecteurs, *Speech Prosody 2002. Proceedings of the 1st International Conference on Speech Prosody*, Aix-en-Provence, 11-13 avril 2002, pp.647-650.
- SINCLAIR, John (1996), Preliminary recommendations on Corpus Typology, *EAGLES*, <http://www.ilc.cnr.it/EAGLES96/corpus/corpus.html>, visité le 10 janvier 2010.
- SPERBER, Dan et WILSON, Deirdre (1989, 1986), *La pertinence*, Minuit, Paris.
- SUGITÔ, Miyoko 杉藤美代子 (2001), 終助詞「ね」の意味・機能とイントネーション 『文法と音声 III』 音声文法研究会編, くろしお出版, pp.3-16.
- SUZUKI, Hideo 鈴木英夫 (1976), 現代日本語における終助詞のはたらきとその相互承接について 『国語と国文学』 11月号, pp.58-70.
- SWIGGERS, Pierre (1997), *Histoire de la pensée linguistique*, PUF, Paris.
- SZMIDT, Yvette (1968), Etude de la phrase interrogative en français canadien et en français standard, In *Recherches sur la structure phonique du français canadien*, Léon, P. (éd.), Studia Phonetica 1, Didier, Montréal, Paris et Bruxelles, pp.192-209.
- SZMIDT, Yvette (1979), Niveaux de voix caractéristiques des questions totales, In *Problèmes de prosodie, vol. II : Expérimentations, modèles et fonctions*, P. LEON et M. ROSSI (éds.), Didier, Ottawa, pp.17-28.
- HART, Johan, COLLIER, René et COHEN, Antonie (1990), *A perceptual study of intonation*, Cambridge University Press, Cambridge.
- TAKAHARA, Paul O. (1998), Pragmatic Functions of the English Discourse Marker anyway and its Corresponding Contrastive Japanese Discourse Markers, In *Discourse Markers*, John Benjamins, Amsterdam, Philadelphia, pp.327-351.
- TANAKA, Akio 田中章夫 (1977), 助詞 (3) 『岩波講座 日本語 7 文法 II』 7章, 大野晋、柴田武編, 岩波書店, 東京.
- TANNEN, Deborah (2001, 1991), *You Just Don't Understand : Men and Women in Conversation*, Quill.
- TAULELLE, Dominique (1984), *L'enfant à la rencontre du langage, Comment l'enfant découvre et crée sa langue maternelle*, Pierre Mardaga, Bruxelles.

- TERADA, Akira (1992), *Notion de téléonomie en tant que système générateur de sens linguistique (exemples pris en japonais)*, Thèse, Université de Paris 7, Paris.
- TERRY, Robert M. (1970), *Contemporary Franche interrogative structures*, Cosmos, Montréal.
- TESNIÈRE, Lucien (1936), Sur la classification des interjections, In *Mélanges dédiés à la mémoire de Prokop M. Haškovec*, Brno, pp.343-352.
- TESNIÈRE, Lucien (1965), *Eléments de syntaxe structurale, deuxième édition*, Klincksieck, Paris.
- TESTON-BONNARD, Sandra (2006), *Propriétés topologiques et distributionnelles des constituants non régis, Application à une description syntaxique des particules discursives (PDI)*, Thèse, Université Aix-Marseille I - Université de Provence, Aix-en-Provence.
- THIBAUT, Pierrette et VINCENT Diane (1988), La transcription ou la standardisation des productions orales, *LINX*, 18, pp.19-32.
- TOKIEDA, Motoki 時枝誠記 (1951), 対人関係を構成する助詞、助動詞 『国語国文』 209, pp.1-10.
- TRAVERSO, Véronique (1991), Question et commentaire dans la conversation familière, In *La Question*, PUL, Lyon, pp.201-223.
- TRAVERSO, Véronique (1996), *La conversation familière*, PUL, Lyon.
- TRAVERSO, Véronique (1999), *L'analyse des conversations*, Nathan, Paris.
- TRAVERSO, Véronique (2002), Transcription et traduction des interactions en langue étrangère, *Cahiers de praxématique*, 39, pp.77-99.
- TROUBETZKOY, Nicolas S. (1976, 1938), *Principes de phonologie*, Klincksieck, Paris.
- TSUCHIHASHI, Mika (1983), The speech act continuum : an investigation of Japanese sentence final particles, *Journal of Pragmatics*, 7, pp.361-387.
- UENO, Tazuko 上野田鶴子 (1972), 終助詞とその周辺 『日本語教育』 17, pp.62-77.
- VAISSIÈRE, Jacqueline (1980), La structuration acoustique de la phrase française, *Annali della Scuola normale superiore di Pisa. Classe di lettere e filosofia*, 10-2, pp.529-560.
- VALDMAN, Albert (1997), Collecte de corpus et procédures d'enquête dans l'étude du français en francophonie, In *Le corpus lexicographique*, Cl. Frey & D. Latin dir., Duculot, Louvain-la-Neuve, pp. 15-36.
- VALIBEL *Corpus oraux, Banque de données textuelle orales VALIBEL*, <http://valibel.fltr.ucl.ac.be/>, visité le 26/01/2005.
- VICTORRI, Bernard (1997), La polysémie : un artefact de la linguistique ?, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2, pp.41-62.
- VINCENT, Diane (1993), *Les ponctuels de la langue et autres mots du discours*, Nuit Blanche, Québec.
- VINCENT, Diane et DEMERS, Monique (1994), Les problèmes d'arrimage entre les études discursives et prosodiques : le cas du là ponctuel, *Langues et linguistique*, 20, pp.201-212.
- VINCENT, Diane et SANKOFF, David (1992), Punctors: A pragmatic variable, *Language Variation and Change*, 4, pp.205-216.
- VINCENT, Diane, LAFOREST, Maury et NICOLE, Julie (1995), L'étonnement et l'étonnant dans le discours oral spontané, *Faits de Langues*, 6, pp.121-130.
- VION, Robert (1998), Du sujet en linguistique, In *Les sujets et leurs discours*, Université de Provence, Aix-en-Provence, pp.189-202.
- VION, Robert (2000, 1992), *La Communication Verbale*, Hachette, Paris.
- VOGÜE, Sarah de (1992), Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration, *LINX*, 26, pp.77-108.
- VOGÜÉ, Sarah de et PAILLARD, Denis (1987), Modes de présence de l'autre, In *Les particules énonciatives en russe contemporain*, 2, Institut d'études slaves, Paris.

- WAGNER, Robert Léon et PINCHON, Jacqueline (1991), *Grammaire du Français, classique et moderne*, Hachette, Paris.
- WALTER, Henriette (1977), *La phonologie du français*, PUF, Paris.
- WARTBURG, Walter von et ZUMTHOR, Paul (1947, 1989), *Précis de syntaxe du français contemporain*, quatrième édition, Francke Berne.
- WELKE, D. (1986), La semi-interprétativité dans les transcriptions en 'analyse conversationnelle' et pragmatique linguistique : travaux américains et allemands, *DRLAV*, 34-35, pp.195-213.
- WIERZBICKA, Anna (1986a), Introduction, *Journal of Pragmatics*, 10/5, pp.519-534.
- WIERZBICKA, Anna (1986b), Precision in vagueness, The Semantics of English 'Approximatives', *Journal of Pragmatics*, 10, pp.597-614.
- WILLEMS, Dominique (2000), Objet d'étude, théories et données, sur la place des corpus dans la recherche linguistique contemporaine, In Mireille Bilger (éd.), *Corpus : méthodologie et applications linguistiques*, Honoré Champion, Paris, pp.149-155.
- WILMET, Marc (2003), *Grammaire critique du français*, 3e édition, revue et augmentée, Duculot, Bruxelles.
- ZWANENBURG, Wiecher (1964), *Recherches sur la prosodie de la phrase française*, Universitaire Pers Leiden, Leiden.

## Références de corpus

### Corpus oraux publiques

*Choix de textes de français parlé*, édité par Claire Blanche-Benveniste, Christine Rouget et Frédéric Sabio, 2002, Honoré Champion, Paris.

- La fleuriste (noté la\_fleuriste)
- Le professeur : réflexions sur l'enseignement (noté reflexions)
- Les gris-gris pour le quotidien (noté les\_gris-gris)
- L'infirmière (noté l\_infirmiere)

### Émissions de télévision

*À l'école des palaces* du 27 février 2006 (noté pala).

*Ça se discute, jour après jours* du 5 avril 2004 (noté csd).

### Films

*Chacun cherche son chat* par Cédric Klapisch en 1996 (noté ccc).

*Ensemble, c'est tout* par Claude Berri en 2007 (noté ectf).

*Itinéraire d'un enfant gâté* par Claude Lelouch en 1988 (noté ieg).

### Journaux

*L'Express*, le 25 septembre 2003

*Ouest France*, le 22 novembre 2004, le 16 février 2005.

### Ouvrages en français

BAKER, Catherine (1982), *Balade dans les solitudes ordinaires*, Stock/2, Paris.

CALOGIROU, Claire (1989), *Sauver son honneur*, L'Harmattan, Paris.

GONCOURT, Edmond de et GONCOURT, Jules de (1869), *Madame Gervaisais*, Librairie internationale, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven & C°, Bruxelles, Leipzig, Livourne.

GONCOURT, Edmond de et GONCOURT, Jules de (1864, 1990), *Renée Mauperin*, GF-Flammarion, Paris.

HUSQUINET, Albert (1963), *La relation entre la mère et l'enfant à l'âge préscolaire*, Les Belles Lettres, Paris.

SAND, Georges (1868), *Cadio*, Michel Lévy Frères, Paris.

### Pièces de théâtre

FEYDEAU, Georges (1897, 2008), *Dormez, je le veux !*, In *Pièces courtes, monologues, vaudevilles et comédies*, Omnibus, Paris, pp.149-186.

LABICHE, Eugène (1872, 1991), *Doit-on le dire ?*, In *Théâtre II*, Robert Laffont, Paris, pp.785-850.

LABICHE, Eugène (1855, 1991), *La Perle de la Canebière*, In *Théâtre I*, Bordas, Paris, pp.739-778.

LABICHE, Eugène (1862, 1991), *La Station Champbaudet*, In *Théâtre II*, Robert Laffont, Paris, pp.1-59.

LABICHE, Eugène (1869, 1992), *Le choix d'un gendre*, In *Théâtre III*, Bordas, Paris, pp.473-499.

**Romans en français avec leur lecture**

CÉLINE, Louis-Ferdinand (1952, 1932), *Voyage au bout de la nuit*, Folio Plus, Gallimard, Paris (noté vbn).

Lu par Denis Podalydès, Frémeaux & Associés, Paris.

GAVALDA, Anna (2004, 2005), *Ensemble, c'est tout*, J'ai lu, Paris.

Lu par Julie Gayet, Gisèle Casadesus, Malik Zidi, Eric Elmosnino, Julien Rochefort et 13 comédiens, Gallimard, Paris (noté ectr).

LEVY, Marc (2004, 2005), *La prochaine fois*, Pocket, Paris (noté prf).

Interprété par Christophe Caysac, Véronique Groux de Miéri et Yves Mugler, 2004, Robert Laffont, Paris.

VARGAS, Fred (1995, 2000), *Debout les morts*, J'ai lu, Paris (noté dbm).

Lu par Paul Barge, Thélème, Paris.

ZOLA, Émile (2001, 1890), *La bête humaine*, Folio classique, Gallimard, Paris (noté bth).

Interprété par Eric Herson-Macarel, Livraphone, 2007, Paris.

**Romans en français et leur traduction en japonais**

GAVALDA, Anna (2002), *Je l'aimais*, J'ai lu, Paris.

Traduit par TAKAHATA, Yûki (飛幡祐規). アンナ・ガヴァルダ (2003), 『ピエールとクロエ』新潮社, 東京.

GAVALDA, Anna (1999), *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, J'ai lu, Le Dilettante, Paris.

Traduit par TAKAHATA, Yûki (飛幡祐規). アンナ・ガヴァルダ (2001), 『泣きたい気分』新潮社, 東京.

PENNAC, Daniel (1985), *Au bonheur des ogres*, Folio, Gallimard, Paris.

Traduit par CHÛJÔ, Shôhei (中条省平). ダニエル・ペナック (2000), 『人喰い鬼のお愉しみ』白水Uブックス, 白水社, 東京.

PENNAC, Daniel (1987), *La fée carabine*, Folio, Gallimard, Paris.

Traduit par HIRAOKA, Atsushi (平岡敦). ダニエル・ペナック (1998), 『カービン銃の妖精』白水社, 東京.

VARGAS, Fred (1995, 2000), *Debout les morts*, J'ai lu, Paris.

Traduit par FUJITA, Mariko (藤田真利子). フレッド・ヴァルガス (2002), 『死者を起こせ』創元推理文庫, 東京創元社, 東京.

VIAN, Boris (1947), *L'écume des jours*, Le Livre de Poche, Société Nouvelle des Éditions Pauvert, Paris.

Traduit par ITÔ, Morio (伊東守男). ボリス・ヴィアン (1979, 2002), 『うたかたの日々』ハヤカワ epi 文庫, 早川書房, 東京.

**Romans en japonais et leur traduction en français**

KIRINO, Natsuo 桐野夏生 (2004, 1999), 『柔らかな頬』下, 文春文庫, 文藝春秋, 東京.

(2002), traduit par Sylvain CHUPIN, *Disparitions*, 10/18, Rocher, Paris.

MIYABE, Miyuki 宮部みゆき (1993), 『淋しい狩人』新潮文庫, 新潮社, 東京.

(1999), traduit par Annick LAURENT, *La Librairie Tanbe*, Picquier poche, Arles.

MURAKAMI, Haruki 村上春樹 (1985), 『世界の終りとハードボイルド・ワンダーランド』(下) 新潮文庫, 新潮社, 東京.

(1992), traduit par Corinne ATLAN, *La fin des temps*, Points, Seuil, Paris.

## Index des auteurs cités

- ADACHI, T.....363, 367
- ANDRÉ, V.....52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 72, 73, 75, 77, 78, 80, 82, 83, 107, 140, 141, 142, 143, 167
- AUCLIN, A.....33, 36, 37, 39, 46, 99, 153, 190
- BAKHTINE, M.....116
- BALLY, Ch.....64, 104, 111, 112, 113, 115, 116, 117, 118, 119, 232
- BEECHING, K.....33, **48**, 49, 52, 53, 57, 59, 77, 94, 96, 97, 99, 108, 153, 232
- BENVENISTE, E.....12, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 145, 164, 250
- BLANCHE-BENVENISTE, C.....19, 20, 22, **25**, 26, 27, 28, 31, 140, 146, 147, 148, 177, 208, 216, 217, 220, 221, 224, 225, 226, 232, 302
- CHANET, C.....33, **49**, 50, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 148
- CULIOLI, A.....13, 19, 22, 31, 84, 110, 111, 120, 137, 140, 143, 144, 160, 173, 229, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 262, 263, 299, 429
- DELATTRE, P.....100, 104, 176, 182, 184, 191, 227, 228
- DELOMIER, D.....52, 55, 75, 76, 77, 80, 84, 87
- DOSTIE, G.....32, 33, 34, 35, 42, **46**, 59, 61, 75, 77, 87, 138, **139**, 140, 142, 146, 156, 157, 163, 174, 181, 209, 211, 227
- DUCROT, O.....33, 37, 39, 45, 120, **127**, 128, 129, 130, 131, 140, 143, 168, 209
- FERNANDEZ, M. M. J.....10, 33, 35, **41**, 42, 52, 59, 77, 79, 80, 82, 83, 84, 90, 101, 106, 138, 139, 141, 146, 149, 151, 152, 159, 163, 166, 167, 208, 209, 216, 217
- FRANCKEL, J.-J.....127, 152, 154, 155, 157, 158, 163, 165, 174, 210, 212, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247
- FUCHS, C.....111, 143, 154, 156, 159, 161, 162, 163, 164, 167
- GADET, F.....19, 21, 76, 84, 87, 146, 147, 151, 178, 216, 217, 219, 220, 224, 225, 226, 232
- GÜLICH, E.....33, 35, 36, 37, 38, **45**, 218
- HANSEN, M.-B.....33, **42**, 146, 156, 157, 158, 245
- JAKOBSON, R.....66, 158
- KAMIO, A.....376
- KERBRAT-ORECCHIONI, C.....18, 19, 21, 22, 23, 24, 26, **27**, 28, 30, 31, 32, **44**, 55, 59, 69, 70, 80, 81, 84, 100, 107, 119, **123**, 124, 128, 142, 154, 167, 169, 170, 171, 209, 210, 216, 217, 232, 239
- KINSUI, S.....347, 348, 350, **351**, 352, 358, 360, 364, 375, 377, 388, 389
- KLEIBER, G.....66, 168, 171
- LABOV, W.....30, 49, 166, 214
- LEBAUD, D.....15, 257, 438
- LEFEUVRE, F.....91, 93, 94, 96, 98, 99
- LÉGLISE, I.....52, 53, 54, 55, 57, 58, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 88, 89, 108, 141, 149, 151, 152, 153, 154, 157, 257

---

LÉON, P.-R.....20, 175, 176, 180, 181, 182, 184, 186, 187, 189, 202, 219, 227, 228, 302

MARTIN, Ph.....175, 176, 181, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 218, 219, 227, 228, 230

MARTIN, R.....159, 160

MASUOKA, T.....349, 350

MERTENS, P.....13, 149, 176, 180, 182, 187, 189, **190**, **192**, 219, 226, 230, 231, 279, 295, 296, 316, 338

MILNER, J.-C.....211, 242

MIYAKE, T.....347, 348, 351

MIYAZAKI, K.....347, 348, 350, 358, 362, 363, 372

MOREL, M.-A.....24, **30**, 31, 33, **43**, 59, 84, 93, 98, 99, 100, 107, 120, **132**, 134, 137, 138, 148, 149, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 186, 187, 220, 221, 223, 228, 229

PAILLARD, D.....32, 33, 34, **50**, 51, 131, 157, 236, 237, 240, 244, 245, 246, 248, 257, 258

ROSSI, M.....176, 180, 181, 182, 187, 188, 206, 228

ROULET, E.....19, **29**, 37, 99, **120**, 151

TRAVERSO, V.....33, 44, 47, 51, 71, 72, 219

VINCENT, D.....20, 22, 30, 33, 35, **40**, 52, 53, 59, 75, 76, 84, 105, 110, 138, 139, 147, 149, 151, 154, 166, 208, 213, 214, 222

VOGÜÉ, S. de.....110

## Index des notions et des termes étudiés

Altérité.....12, 84, 85, 111, 130, 144, 233, 246, 257, 258, 261, 263, 361, 374, 428

Came (Modèle de).....251, 262

Coénonciateur.....246

*Darô*.....344, 345, **352**, 354, 395, 396, 416

Énoncé.....235, 236, 244, 245, 3.1.2.

Énoncéciation.....**245**, 246, 251

Énonciateurs.....245

Glose.....3.3.3.1.

*Hein*.....52, 105, 106, **261**, 265, 275, 344, 395

Intersubjectivité.....115, 116, 141, 261, 310

Marqueur.....236

Marqueurs discursifs.....**32**, 33, 34, 42, 46, 48, 49, 50, 260, 344

*Ne*.....344, 345, **352**, 370, 395, 406, 416

*N'est-ce pas*.....100, 105, **264**, 271, 320

Notion (Domaine notionnel).....3.5.

Occurrence.....248, 250

Opération.....235, 236, 237, 238, 245, 250

Prédicat.....**237**

Prédicat subjectif.....271, 272, 292, 354, 357, 368, 370, 373, 375, 384, 386, 408, 409

*Prosogramme*.....203, 204, 218, 229

*Quoi*.....89, 106, **263**, 267, 301

Validation.....250

*Yo*.....344, 345, **352**, 367, 395, 403, 416

*Yone*.....344, 345, **353**, 377, 395, 411, 416

---

**Titre en français** : Intersubjectivité : Modulation et ajustement, Cas des marqueurs discursifs *hein, quoi, n'est-ce pas* en français et *darô, yo, ne, yone* en japonais

**Résumé en français** :

Cette recherche vise à rendre compte du fonctionnement et des conditions d'emploi de quelques marqueurs discursifs, en relation avec la problématique de l'intersubjectivité. Elle s'inscrit dans le cadre théorique développé par A. Culioli « la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives ». Ce travail est consacré d'abord aux descriptions des emplois de *hein, quoi* et *n'est-ce pas* en français du point de vue distributionnel, sémantique, pragmatique et prosodique. L'analyse se fonde sur un corpus oral constitué de séquences tirées de film et d'émissions de télévision. L'étude porte également sur les descriptions des emplois de *darô, yo, ne* et *yone* en japonais qui sont des marqueurs comparables à *hein* ; elle se termine par une analyse comparative entre *hein* et les marqueurs japonais étudiés dans le but de montrer dans quelle mesure leur enjeux énonciatifs se recouvrent. Il s'avère que ces deux ensembles de marqueurs jouent un rôle crucial dans l'organisation des rapports intersubjectifs entre l'énonciateur et le coénonciateur.

**Mots clefs** : Marqueurs discursifs ; Intersubjectivité ; Modulation , Ajustement

---

**English titre** : Intersubjectivity : Modulation and Adjustment, Case of the Discourses Markers *hein, quoi, n'est-ce pas* in French and *darô, yo, ne, yone* in Japanese

**Summary in English** :

This research aims to account for the functions and the conditions of the usage of the discourse markers in connection to the problem of intersubjectivity. It falls within the theoretical framework developed by A. Culioli "Theory of Enunciative Operations". This work is devoted primarily to the descriptions of the usage of *hein, quoi* and *n'est-ce pas* in French with the distributional, semantic, pragmatic and prosodic point of view. The analysis is based on a corpus consisting of the clips from film and television. The study is also concerned with the descriptions of *darô, yo, ne* and *yone* in Japanese which are comparable with the marker *hein*. It is followed by a comparative analysis between *hein* and these Japanese markers which shows how their enunciative issues intersect. It proves that all these markers play a very important part in the organization of the intersubjective relations between the enunciator and coenunciator.

**Keywords** : Discourses Markers ; Intersubjectivity ; Modulation ; Adjustment

---



**UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE**  
**ECOLE DOCTORALE «LANGAGES, ESPACES, TEMPS, SOCIETES»**

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en

**SCIENCES DU LANGAGE**

**INTERSUBJECTIVITÉ : MODULATION ET AJUSTEMENT**  
**CAS DES MARQUEURS DISCURSIFS**  
***HEIN, QUOI, N'EST-CE PAS EN FRANÇAIS***  
**ET**  
***DARÔ, YO, NE, YONE EN JAPONAIS***

Vol. 2

Présentée et soutenue publiquement par

**Hiroko NODA**

Le 29 juin 2011

Sous la direction de M. le Professeur Daniel LEBAUD

Membres du jury :

Saburô AOKI, Professeur à l'université de Tsukuba, Rapporteur  
Jean CHUQUET, Professeur à l'université de Poitiers, Rapporteur  
France DHORNE, Professeur à l'université Aoyama Gakuin  
Daniel LEBAUD, Professeur à l'université de Franche-Comté  
Philippe MONNERET, Professeur à l'université de Bourgogne  
Catherine PAULIN, Professeur à l'université de Franche-Comté

## **Présentation de l'annexe**

Dans la présente annexe, nous reprendrons les caractérisations des marqueurs sur lesquels portent nos analyses, ainsi que le glossaire concernant les termes spécifiques employés dans nos études. Après avoir mentionné les abréviations utilisées pour la traduction littérale du japonais en français, nous présenterons les explications succinctes des exemples avec les schémas de l'intonation par source. Ils seront également présentés par la suite dans l'ordre de citation dans les chapitres 4, 5 et 6.

# Table des matières

<b>Présentation de l'annexe .....</b>	<b>2</b>
<b>Table des matières.....</b>	<b>3</b>
<b>Glossaire .....</b>	<b>4</b>
<b>Caractérisations .....</b>	<b>10</b>
<b>Abréviations pour la traduction littérale du japonais en français .....</b>	<b>15</b>
<b>Présentation de corpus .....</b>	<b>16</b>
« Choix de textes de français parlé » (ctf).....	17
« La fleuriste » .....	17
« Le professeur » .....	19
« Les gris-gris » .....	20
« L'infirmière » .....	21
« À l'école des palaces » du 27 février 2006 (pala).....	25
« Ça se discute, jour après jours » du 5 avril 2004 (csd). .....	37
« Chacun cherche son chat » (ccc).....	41
« Ensemble, c'est tout » (ect).....	63
« Itinéraire d'un enfant gâté » (ieg). .....	69
« Debout les morts » (dbm).....	72
« La bête humaine » (bth).....	74
« La prochaine fois » (prf) .....	78
« Voyage au bout de la nuit » (vbn) .....	83
<b>Liste des exemples .....</b>	<b>88</b>
Exemples cités dans le chapitre 4.....	88
Exemples cités dans le chapitre 5.....	100
Exemples cités dans le chapitre 6.....	109

## Glossaire

**CAME** : Structure en came. Outil de représentation introduit par A. Culioli afin de rendre compte de différents fonctionnements linguistiques. Voir 3.6.2.1..

**CAS** : « Un état de choses repéré » (A. Culioli, 2001 : 280). Dire que „quelque chose est le cas” signifie « situer ce quelque chose (une occurrence d’une relation prédicative non encore identifiée) dans un espace référentiel » (ibid.)

**COÉNONCIATEUR** (noté  $S''_0$ ) : Instance subjective abstraite, qui est séparable (mais non nécessairement séparée) de l’énonciateur en constituant un pôle d’altérité possible sur l’énonciation de l’énonciateur : l’énonciateur et le coénonciateur peuvent être confondus « au sens d’une coalescence » ; par exemple, « dans l’interrogation fictive d’un auteur qui au fur et à mesure écrit un article et se pose de fausses questions. Dans ce cas c’est un peu comme s’il construisait un interlocuteur fictif parce que tout énonciateur est en fait construit par rapport à soi-même comme son propre co-énonciateur » (A. Culioli, 1985 : 62). Le coénonciateur renvoie toujours à soi : « la relation entre sujets est centrée, ramenée à l’énonciateur » (id. : 80).

**ÉNONCÉ** : « Résultat d’un double système d’opérations prédictives et énonciatives abstraites, engendrées à partir d’un système de coordonnées appelé situation d’énonciation (Sit.) » (J.-J. Franckel, 1989 : 22). « Unité d’étude privilégiée », étant à la fois un « objet empirique » et un « concept abstrait » (id. : 16).

**ÉNONCIATEUR** (noté  $S_0$ ) : « Repère subjectif origine, l’énonciateur [...] est l’une des deux coordonnées de la situation d’énonciation, repère origine absolu. [...] Construit à partir du locuteur, avec lequel il ne doit pas être confondu, il incarne la position énonciative à partir de laquelle une représentation linguistique est envisagée. » (J. Chuquet, E. Gilbert et H. Chuquet, 2010).

**ÉNONCIATION** : « Processus que l’on restitue à partir de l’énoncé en tant qu’agencement de formes » (D. Paillard, 2010 : 5).

**GLOSE** : Reformulation d'une séquence en tant qu'« une petite suite de mots contextualisable et intelligible » (J.-J. Franckel, 2005 : 55). La glose sert à cerner la part stabilisable et irréductible du sens d'un énoncé .

**INTERACTIVITÉ** : Qualité liée aux activités du locuteur et de l'interlocuteur.

**INTERLOCUTEUR** : Celui à qui la parole est adressée.

**INTERSUBJECTIVITÉ** : Qualité liée à la prise de position par rapport à la relation prédicative de l'énonciateur et du coénonciateur.

**LOCUTEUR** : Celui qui parle.

**MARQUEUR** : « Représentant linguistique d'opération langagière. Un marqueur peut correspondre à un morphème, à une périphrase, à un schéma syntaxique, etc. » (J. Chuquet, et al., 2010). Il ne se confond pas avec le symbole qui indique des valeurs stables. Le terme de marqueur repose sur le principe que « la pluralité, voire la disparité des valeurs associables à un marqueur, résulte de spécifications différentes d'une seule et même opération invariante dont ce marqueur est la trace » (J.-J. Franckel, 1989 : 13).

**NOTION** : « Faisceau de propriétés physico-culturelles que nous appréhendons à travers notre activité énonciative de production et de compréhension d'énoncés » (A. Culioli : t3 : 9). La notion « n'est ni quantifiée ni qualifiée, ni positive ni négative », mais elle est « compatible avec toutes les valeurs qu'entraînent les opérations de détermination énonciative et prédicative » (id. : 120). La notion permet au linguiste de produire « un objet linguistique qui sera quantifiable/qualifiable » par les opérations de détermination (constitution des relations prédicatives qui vont aboutir à des énoncés après différentes opérations de repérage par rapport à la situation d'énonciation) (A. Culioli, t1 : 140). Le linguiste n'a pas d'accès direct à la notion, mais par biais de la construction d'une occurrence et d'un système de référenciation.

**OCCURRENCE** : « Exemple, représentant, incarnation d'une notion. » (J. Chuquet et al., 2010). « Un événement énonciatif qui délimite une portion d'espace/temps spécifiée par la

propriété  $P$  » (A. Culioli, t3 : 11). La construction d'une occurrence correspond au « passage d'une représentation mentale, incorporelle à une matérialité (les traces que constituent les agencements de formes) » (ibid.).

**OPÉRATION** : Il n'y a « pas d'activité symbolique sans opérations » (A. Culioli, t1 : 85) ; « Il n'y a pas de représentation qui ne soit prise dans un ensemble de relations » (id. : 101). « L'activité langagière est analysée comme le résultat d'une série d'opérations (énonciatives, prédicatives et de détermination), opérations que le linguiste cherche à reconstruire à travers la trace que constituent les agencements de marqueurs dans le texte » (J. Chuquet et al., 2010). Cf. A. Culioli, t1 : 26, 139 ; t2 : 97.

**OPÉRATION ÉNONCIATIVE** : Opération qui établit le repérage des relations prédicatives par rapport aux coordonnées énonciatives origines, et qui peut mettre en jeu des relations inter-énoncés. (Cf. J.-J. Franckel, 1989 : 22).

**$p$**  : Étant donné une catégorie notionnelle  $P$ , on distingue une propriété  $p$ , selon le domaine (sémantique, notion grammaticale, notion quantitative/qualitative) (Cf. A. Culioli, t1 : 52).

**$p'$**  : Complémentaire linguistique de  $p$  qui est „autre-que- $p$ “. Il faut noter la dissymétrie entre  $p$  et  $p'$ , au sens où  $p$  peut « fonctionner non seulement comme représentant du positif en tant qu'opposable au négatif, mais aussi comme forme neutre, susceptible de représenter à la fois le positif et le négatif ou ni l'un ni l'autre » (J.-J. Franckel, 1989 : 49) ; « Envisager une mauvaise valeur n'est possible qu'en référence à ce qui se conçoit comme bonne valeur » (J.-J. Franckel et D. Lebaud, 1990 : 215).

**$(p, p')$**  : Cette notation marque « l'espace topologique dérivé d'une notion  $P$  » (A. Culioli, t1 : 141). Seule une relation prédicative non saturée  $(p, p')$  « permet d'appréhender le domaine notionnel » (id. : 52).

**PRÉDICAT** : « La trace ou l'image d'une transformation ou de l'effectuation d'une opération portant sur un terme de l'énoncé fonctionnant comme opérande » (J.-J. Franckel, 1989 : 22). Dans la construction d'un énoncé, la relation prédicative qui résulte de la mise en relation d'un terme et d'un prédicat, précède « toute opération de détermination : choix

du temps, d'un aspect, d'une modalité pour le verbe, choix d'un déterminant pour les noms » (J. Bouscaren et J. Chuquet, 1987 : 9).

**PRÉDICAT SUBJECTIF** : Prédicat qui « [implique] une identification entre sujet du prédicat et sujet de l'énonciation, telle que toute dissociation conduit à des relations d'inférences dont les conséquences modales sont variables et plus ou moins nettement repérables (intonation spécifique, présence de certains marqueurs) » (J.-J. Franckel et D. Lebaud, 1990 : 52). Par exemple, le prédicat *être fâché* est considéré comme prédicat subjectif, dans la mesure où « il ne peut faire l'objet d'une véritable assertion que directement rapporté à l'énonciateur », alors que un prédicat comme *être bronzé* n'est pas subjectif, étant donné qu'il « se prête à une assertion de l'énonciateur à toutes les personnes » ; « la séquence *tu es fâché*, ne peut correspondre qu'à une question (*Tu es fâché ?*), à une reprise (exemple du type *Tu es fâché, je le comprends, mais ce n'est pas une raison pour l'insulter*) ou à une supputation de l'énonciateur (*à te voir, tu m'as l'air fâché*) » (ibid.).

**QUANTIFICATION/QUALIFICATION** : Deux concepts qui « permettent de figurer la construction d'une occurrence de notion. Construire une occurrence revient à effectuer une double délimitation sur la notion, une délimitation quantitative (opération de quantification) et une délimitation qualitative (opération de qualification). La première, notée QNT, concerne l'ancrage spatio-temporel de l'occurrence, son repérage par rapport au paramètre T de la situation d'énonciation, et donc son existence, et la seconde, notée QLT, a trait à sa nature, ses propriétés, ses qualités, et donc son repérage par rapport au paramètre S de la situation d'énonciation, sa structuration subjective par un sujet énonciateur. » (J. Chuquet, et al., 2010). QLT « entre en jeu chaque fois que l'on effectue une opération d'identification / différenciation portant sur un quelque chose » (A. Culioli, t3 : 83-84). La différenciation qualitative suppose « l'appartenance des occurrences différenciées à une même classe » (J.-J. Franckel et D. Lebaud, 1990 : 209). *Différencier* « suppose conjointement la possibilité d'identifier : des occurrences ne sont qualitativement distinguables qu'en tant qu'elles ont identifiables » (ibid.).

**REPÉRAGE** : La notion de *repérage* se fonde sur l'idée qu'« énoncer, c'est construire un espace, orienter, déterminer, établir un réseau de valeurs référentielles, bref un système de repérage », c'est-à-dire que « tout énoncé est repéré par rapport à une situation d'énonciation » (A. Culioli, t2 : 49). Le repérage est « le moteur de la détermination des différentes notions en présence dans un énoncé : il intervient donc dans la construction même de ces notions, dans la détermination nominale et verbale, dans les relations entre notions, dans la construction enfin d'un énoncé par rapport à une origine [...]. Le terme repère, s'il ne correspond pas lui-même au repère origine absolu (situation d'énonciation), sera à son tour repéré par rapport à un autre terme repère. Il n'existe pas de terme isolé, un terme, quel qu'il soit, ne pouvant acquérir une valeur référentielle que s'il est plongé dans un système de repérage. » (J. Chuquet, et al., 2010).

**SITUATION D'ÉNONCIATION** : Construction d'un centre organisateur qui transcende la singularité de l'événement auquel correspond chaque prise de parole (Cf. J.-J. Franckel, 1989 : 20). « Repère origine absolu, noté  $Sit_0$  et muni de deux coordonnées,  $S_0$  pour le sujet énonciateur (paramètre subjectif) et  $T_0$  pour le moment-lieu d'énonciation (paramètre spatio-temporel) » (J. Chuquet et al., 2010).

**VALEUR PONDÉRÉE** : On dit que „la valeur  $p$  est pondérée“, dans le cas où l'énonciateur présente  $p$  comme « bonne » valeur, tel que dans le cas de la demande de confirmation. La « bonne valeur » se trouve « contrariée dans les faits, ou dans le cadre de relations inter-énonciateurs, conflictuelles ou contradictoires » (J.-J. Franckel, 1989 : 53).

**VALIDATION** : « Sélection de la valeur estimée adéquate par un sujet » parmi les valeurs possibles (A. Culioli, 2001 : 281). Elle « s'accompagne de deux opérations d'ordre subjectif : (1) engagement du sujet énonciateur qui, par delà son activité de locuteur, tient à dire (rendre accessible à autrui) ce qu'il sait / pense / croit être le descripteur adéquat. D'où soit un marqueur nul („Il fait beau“), soit les marqueurs de modulation tels que *certainement, sûrement, sans doute ; naturellement, évidemment, forcément ; probablement, vraisemblablement*. Le sujet prend en charge ce qu'il dit, grâce à cet engagement modulé, qui va permettre l'ajustement inter-subjectif ; (2) valuation par le sujet énonciateur qui assigne une valeur téléonomique (avantageux / désavantageux ; efficace / inefficace ; etc) à

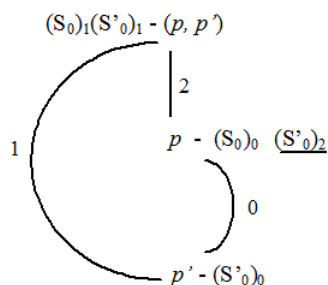


l'asserté, par rapport aux enchaînements d'énoncés et à la consécution des états de choses. » (ibid.) Une relation prédicative est « dite validée si elle reçoit la valeur p (valeur positive) ou (exclusif) non validée si elle reçoit la valeur p'' (valeur négative) pour une situation donnée » (J. Chuquet, et al., 2010).

## Caractérisations

Nous proposons des caractérisations suivantes pour les marqueurs étudiés dans cette thèse avec quelques exemples.

**HEIN** :  $S_0$  valide l'existence de  $p$ , en introduisant  $S'_0$  comme instance qui peut éventuellement valider  $p'$ , ce qui constitue un état initial (0). La validation de  $S_0$ , étant d'ordre quantitatif, reste instable en attendant une validation d'ordre qualitatif.  $S_0$  demande alors à  $S'_0$  de valider  $p$  (1). Cette demande suppose le parcours des valeurs - d'où la notation de  $(p, p')$  dans le schéma -, avant d'aboutir par la validation de  $p$  à laquelle  $S_0$  voulait ramener  $S'_0$  (2).



Selon la présence/absence de cotexte et l'intonation, trois cas peuvent être distingués :

1) Dans le cas où *hein* est attaché intonativement au cotexte gauche, ce dernier définit  $p$ .

Exemple (7) *bon c'est pas si grave* {-4} **hein** (ccc12d)

2) Dans le cas où *hein* n'a pas de cotexte gauche ou qu'il est détaché intonativement de celui-ci,  $p$  sera défini par le cotexte droit. Dans ce cas, *hein* peut être suivi par le subordonnant *que*.

Exemple (48) *ça l'étonne hein* / {+4} **hein** +4 {-5} *tu es habitué* (ccc25g)

Exemple (51) [...] **hein que** *c'est vrai Le Duc ?* [...] (C. Baker, 1982 : 83)

3) Dans le cas où *hein* n'a pas de cotexte,  $p$  n'est pas qualitativement spécifié.

Exemple (43) Djamel : *à demain*

Chloé : *ben oui demain*

Djamel : **hein**

Chloé : *oui* (ccc23g)

Dans tous les cas, *hein* marque l'existence de la valeur  $p$ .

La hauteur de ton qui porte sur *hein* et sur la syllabe qui précède *hein* dépend de l'interactivité : plus le ton est haut, plus le locuteur sollicite la réaction de l'interlocuteur.

**QUOI** : Selon la présence/absence de cotexte gauche, deux cas peuvent être distingués :

1) Dans le cas où *quoi* a le cotexte gauche, *quoi* marque que  $S_0$  confronte  $S''_0$  à la validation qualitative de  $p$  ( $p$  ne peut être exprimée d'une autre manière).  $S_0$  ne remet pas en cause la validité de  $p$  ; il ne met pas face  $S''_0$  au choix  $p, p'$  (il n'y a pas de parcours possible). Dans ce cas, *quoi* est attaché intonativement au cotexte gauche qui définit  $p$ .

Exemple (58) *ça me met un petit peu la pression **quoi*** (pala4a2a)

2) Dans le cas où *quoi* n'a pas de cotexte gauche ou que celui-ci est constitué d'un MD comme *ben, mais*,  $S_0$  fait porter à  $S''_0$  la responsabilité de la validation de  $p$ .

Exemple (83) Copine : *je veux pas aller à l'hôtel*

Al : **quoi**

Copine : *je veux pas aller à l'hôtel* (ieg38d)

Exemple (85) Franck : [en considérant que Camille hésite à lui adresser la parole]  
**quoi**

Camille : *combien tu payes par mois pour ses maisons de retraite*

Exemple (87) Dame : *heu au moins deux mille euros*

Franck : **quoi** +4 / *ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois* (ect18-59-2)

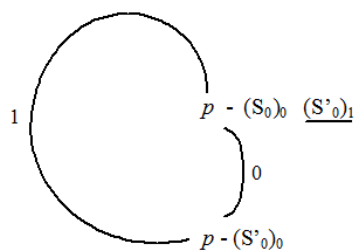
Exemple (89) Franck : *elle va rester combien de temps*

Philibert : *aussi longtemps /k/ qu'elle souhaitera*

Franck : **quoi** -5 {+6} *tu es amoureux*

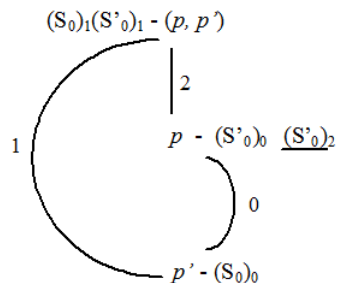
Philibert : *pourquoi je le serais* (ect28-43)

Dans le second cas, l'altérité est maintenue, alors que dans le premier, il n'y a plus d'altérité possible, étant donné que  $S_0$  s'absorbe dans  $S''_0$ . Dans les deux cas, c'est  $S''_0$  qui est la source de validation.



Remarques : *Quoi* peut s'employer même si (le locuteur B considère que) le locuteur A n'a rien dit : « *je sais que tu veux dire quelque chose, explique-moi ce que c'est* ». La demande de validation qualitative suppose l'existence de  $p$ . En revanche, dans le cas de *hein*, le locuteur B considère que le locuteur A a dit quelque chose, d'où la validation quantitative de  $p$  ; ce qu'indique *hein*, c'est l'existence de  $p$  qui n'est pas différencié.

**N'EST-CE PAS** :  $S_0$  suppose que  $p$  est valable pour  $S'_0$  (état initial). Ensuite  $S_0$  remet cette supposition en cause et la vérifie.



Selon la présence/absence de cotexte et l'intonation, trois cas peuvent être distingués :

1) Dans le cas où *n'est-ce pas* est attaché intonativement au cotexte gauche, ce dernier définit  $p$ .

Exemple (90) *elles sont parfaites* {+6} **n'est-ce** {+2} **pas** (prf171)

2) Dans le cas où *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte gauche ou qu'il est détaché intonativement de celui-ci, *p* sera défini par le cotexte droit. Dans ce cas, *n'est-ce pas* peut être suivi par le subordonnant *que*.

Exemple (116) *n'est-ce* {+3} *pas* {-2} *mon chéri ce n'est pas moi qui te pousse* [...] (bth412)

Exemple (121) Letrinquier : [...] *N'est-ce pas qu'elle est étonnante ?*

Tacarel : C'est un prodige ! [...] (E. Labiche, *La Station Champbaudet*, II-iv)

3) Dans le cas où *n'est-ce pas* n'a pas de cotexte, *p* est indiqué par ce que l'interlocuteur vient de dire. Dans ce cas, la hauteur de la syllabe *pas* se trouve plus basse que celle de la syllabe *n'est-ce*.

Exemple (117) L1 : *c'est meilleur de couper comme ça non*

L2 : *n'est-ce* {-5} *pas* (pala12-53)

**DARÔ** :  $S_0$  suppose que *p* est valable pour  $S''_0$ , et constitue  $S''_0$  comme pôle de validation. Pour que *darô* puisse être employé,  $S_0$  doit pouvoir faire cette supposition.  $S_0$  ne remet pas en question la validité de *p*, mais étant donné qu'elle dépend de  $S''$ , elle est en attente de la confirmation de  $S''_0$ .

Exemple : *koko yoku kuru deshô* (*Yuganda kagami* : 240)

ici - souvent - venir - *darô*

Vous venez souvent ici

**YO** :  $S_0$  valide *p* et constitue  $S''_0$  comme pôle de validation. Il s'agit de signifier à  $S''_0$  du fait que *p* est une bonne valeur pour  $S''_0$ .

Exemple : *yoku zanjiteorimasu yo* (*Sabishii karyuudo* : 275)

bien - connaître - *yo*

Je le connais bien

**NE** :  $S_0$  valide *p* en tant que valeur choisie par  $S''_0$ . Ces deux instances  $S_0$  et  $S''_0$  finissent par être fusionnées, dans la mesure où  $S_0$  s'absorbe dans  $S''_0$ .

Exemple : *chotto mattekudasai ne* (*Damatte itta* : 98)

un peu - attendez - *ne*

Attendez un instant s'il vous plaît

**YONE** :  $S_0$  choisit la valeur  $p$ , mais en suspendant ce choix,  $S_0$  constitue  $S''_0$  comme instance de validation potentielle de  $p$ . La valeur  $p$  est pondérée, mais la valeur  $p'$  n'est pas totalement exclue.

Exemple : *Iwanaga san - Iwanaga san de yoroshiindesu yone ? (Rokugatsu wa nabakari no tsuki : 17)*

nom propre - M. - nom propre - M. - p. - être bien - yone

Monsieur Iwanaga, c'est bien Monsieur Iwanaga

	État initial	État visé
DARÔ	$S_0 (S''_0 - p)$	$S''_0 - p$
YO	$S_0 - p \quad S''_0 - p, p'$	$S_0 - p \quad S''_0 - p$
NE	$S_0 - p \quad S''_0 - p$	$S''_0 (S_0) - p$
YONE	$S_0 - p \quad S''_0 - \underline{p}, p'$	$S_0 - p \quad S''_0 - p$

N.-B. Dans le schéma ci-dessus,  $S_0 (S''_0 - p)$  signifie que  $S_0$  valide  $p$  comme valable pour  $S''_0$  ;  $S''_0 (S_0)$  signifie que  $S''_0$  et  $S_0$  sont fusionnés dans la mesure où  $S_0$  s'est absorbé dans  $S''_0$  ; «  $\underline{p}$  » signifie que  $p$  est pondérée.

## Abréviations pour la traduction littérale du japonais en français

Nous avons employé les abréviations pour la traduction littérale du japonais en français, en nous fondant sur celles qui sont employées par S. Aoki et F. Dhorne (1992). La traduction employée dans nos analyses ne représente pas nécessairement l'emploi de marqueur concerné. Comme le remarque A. Terada, il n'est pas facile de classer et de définir les particules en japonais à cause du fait qu'elles sont polyfonctionnelles.

cmt. :	compteur ( <i>mai</i> )
cop. :	marqueur de copule ( <i>da, desu</i> )
exc. :	marqueur exclamatif ( <i>sâ</i> )
neg. :	suffixe verbale de négation ( <i>nai</i> )
p. :	particule ( <i>mo</i> )
p.conj. :	particule conjonctive
p.dét. :	particule déterminante ( <i>no</i> )
p.f. :	particule finale ( <i>ka</i> )
p.loc. :	particule locative ( <i>ni</i> )
p.o. :	particule d'objet ( <i>wo</i> )
poli. :	marqueur de politesse
p. prov. :	particule de provenance ( <i>kara</i> )
p.s. :	particule de sujet ( <i>ga</i> )
p.t. :	particule thématique ( <i>wa</i> )
suf.p. :	suffixe poli : suffixe verbale ( <i>masu</i> )

## Présentation de corpus

Nous présenterons les exemples transcrits avec les schémas de l'intonation (Prosogramme) par leur sources. Les supports sonores avec le Prosogramme se trouvent dans le CD-ROM ci-joint : l'abréviation de nom de corpus correspond au nom de présentation diapositive.

### 1) Corpus oraux publics :

- *Choix de textes de français parlé*, édité par C. Blanche-Benveniste, C. Rouget et F. Sabio (noté ctf).

### 2) Émissions de télévision :

- *À l'école des palaces* du 27 février 2006 (noté pala).
- *Ça se discute, jour après jours* du 5 avril 2004 (noté csd).

### 3) Films

- *Chacun cherche son chat* par Cédric Klapisch en 1996 (noté ccc).
- *Ensemble, c'est tout* par Claude Berri en 2007 (noté ectf).
- *Itinéraire d'un enfant gâté* par Claude Lelouch en 1988 (noté ieg).

### 4) Lecture oralisée du roman :

- *Debout les morts* de F. Vargas lu par P. Barge (noté dbm).
- *Ensemble, c'est tout* de A. Gavalda lu par J. Gayet, G. Casadesus, M. Zidi, E. Elmosnino, J. Rochefort et treize comédiens (noté ectr).
- *La bête humaine* de É. Zola interprété par E. Herson-Macarel (noté bth).
- *La prochaine fois* de M. Levy interprété par C. Caysac, V. Groux de Miéri et Y. Mugler (noté prf).
- *Voyage au bout de la nuit* de L.-F. Céline (noté vbn) lu par D. Podalydes.



## « Choix de textes de français parlé » (ctf)

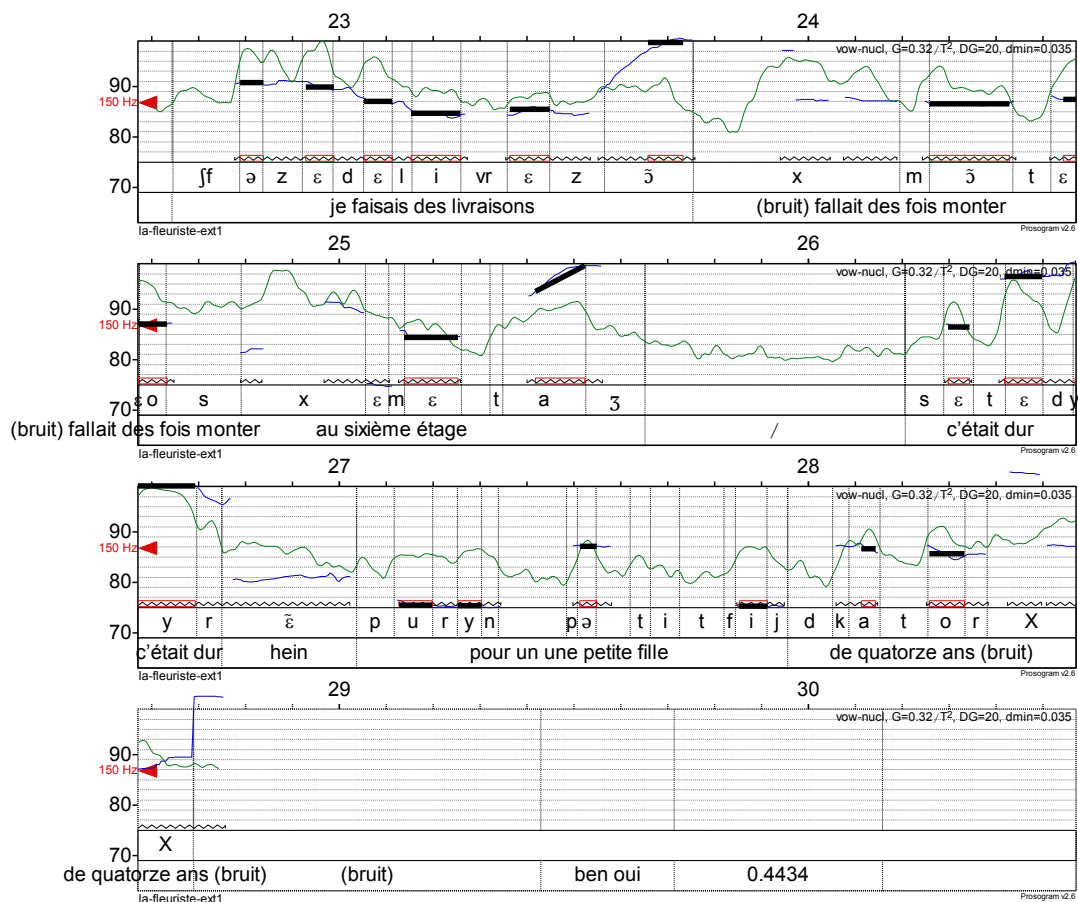
Les corpus oraux édités par C. Blanche-Benveniste, C. Rouget et F. Sabio. Voici les titres de corpus :

- « La fleuriste » (noté la\_fleuriste)
- « Le professeur : réflexions sur l'enseignement » (noté reflexions)
- « Les gris-gris pour le quotidien » (noté les\_gris-gris)
- « L'infirmière » (noté l\_infirmiere)

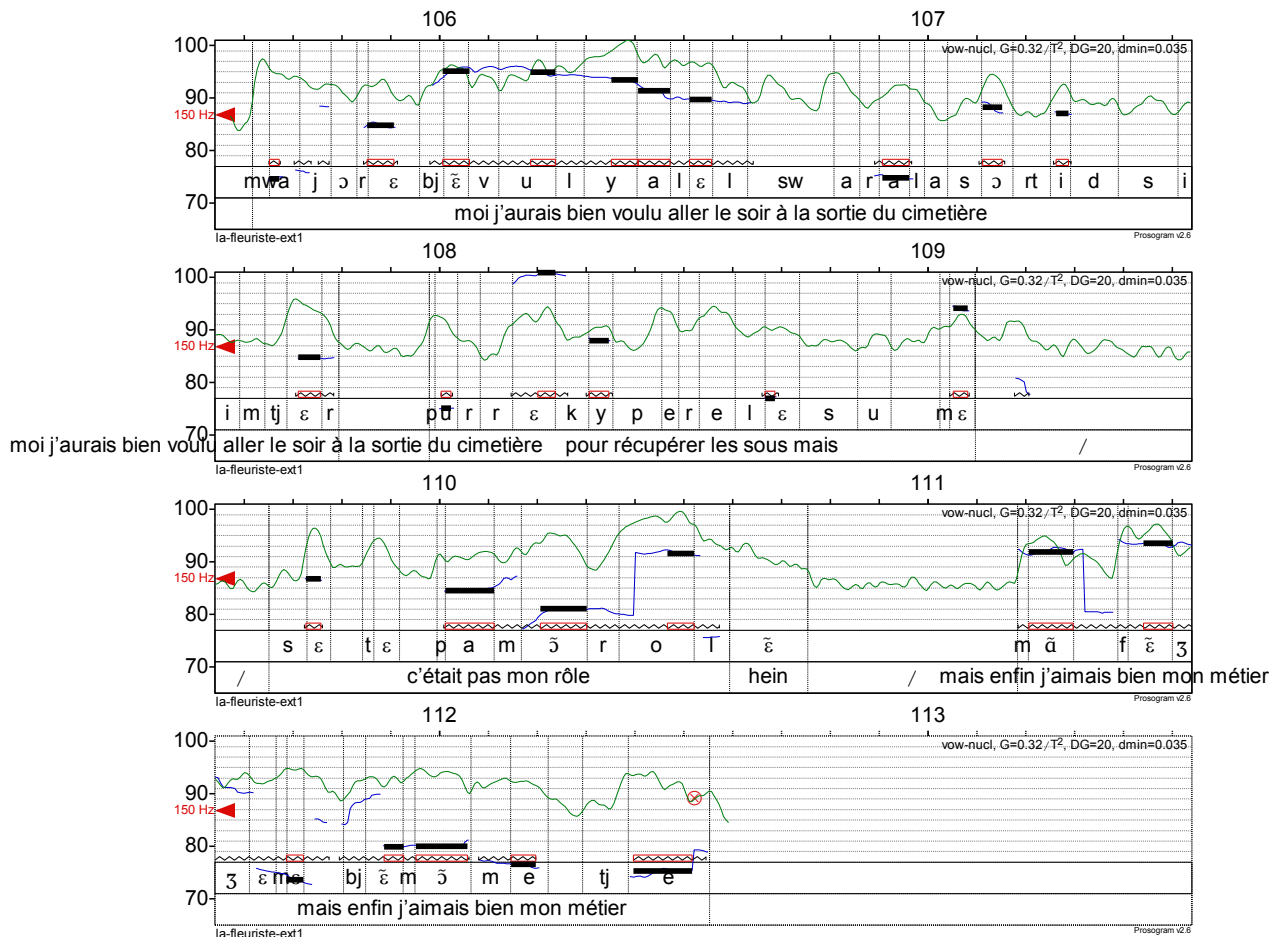
### « La fleuriste »

La locutrice, fleuriste retraitée, parle de ses souvenirs au travail.

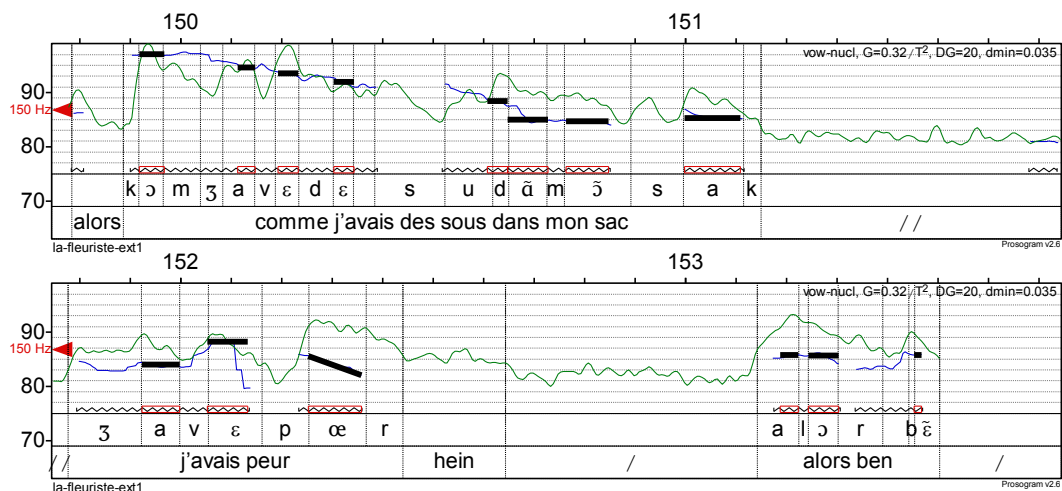
- (43) je faisais des livraisons (bruits) fallait des fois monter au sixième étage / c'était dur {-18}  
 hein 0 pour un une petite fille de quatorze ans (bruits) (la\_fleuriste\_ext1)



- (94) moi j'aurais bien voulu aller le soir à la sortie du cimetière pour récupérer les sous mais / c'était pas mon rôle **hein** / mais enfin j'aimais bien mon métier (la\_fleuriste)



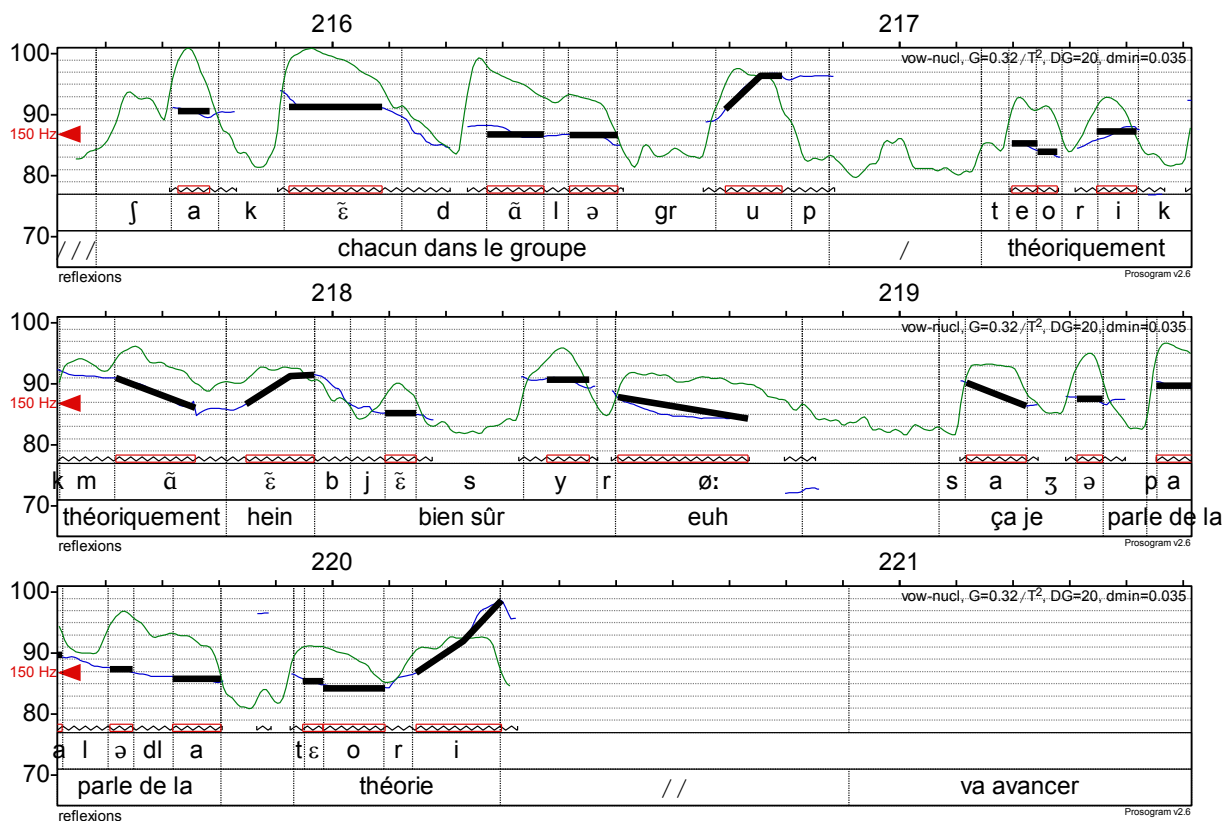
- (95) mais quand j'avais des commandes de bien bonne heure / qu'il y avait pas de métro ben je partais à pied dans les rues / alors comme j'avais des sous dans mon sac // j'avais peur **hein** / alors ben / qu'est-ce que je faisais je marchais au milieu de la rue (la\_fleuriste)



## « Le professeur »

la locutrice, professeur de lettres dans un lycée, explique à l'interviewer le fonctionnement d'un travail de groupe.

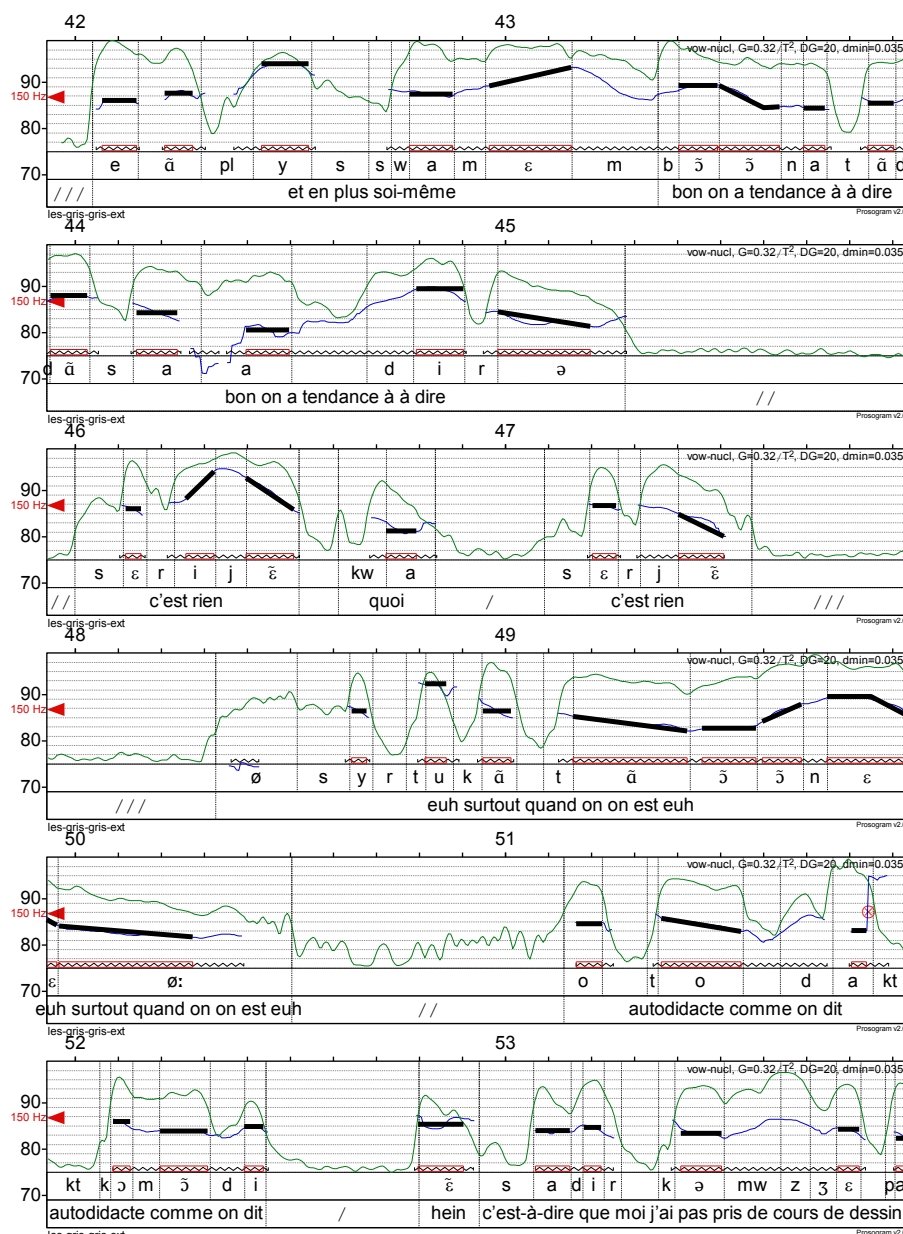
- (81) par ailleurs /// euh /// quand il s'agit /// de euh /// bon d'écrire par exemple un texte quel qu'il soit la consigne peu importe /// chacun dans le groupe / théoriquement -5 {0} hein +5 bien sûr euh ça je parle de la théorie // va avancer // euh /// une solution /// bon si des solutions ne se si euh les solutions sont contradictoires il va falloir argumenter (reflexions)



## « Les gris-gris »

La locutrice qui a comme loisir la peinture, insiste sur l'importance de montrer aux autres ses productions, car leurs appréciations encouragent à continuer la peinture ; sinon, on a tendance à sous-estimer la valeur de sa propre œuvre et à croire qu'elle ne vaut à rien.

- (118) mais / et c'est vrai qu'on a besoin de montrer aux autres ce qu'on fait parce que si on le montre pas ça existe pas vraiment /// et en plus soi-même bon on a tendance à à dire // c'est rien -7 {-5} **quoi** 0 / {+6} c'est rien /// euh surtout quand on on est euh // autodidacte comme on dit / hein c'est-à-dire que moi j'ai pas pris de cours de dessin (les\_gris-gris\_ext)



## « L'infirmière »

La locutrice (L2), infirmière, répond à une question de son interlocutrice (L1) l'interviewant sur son métier.

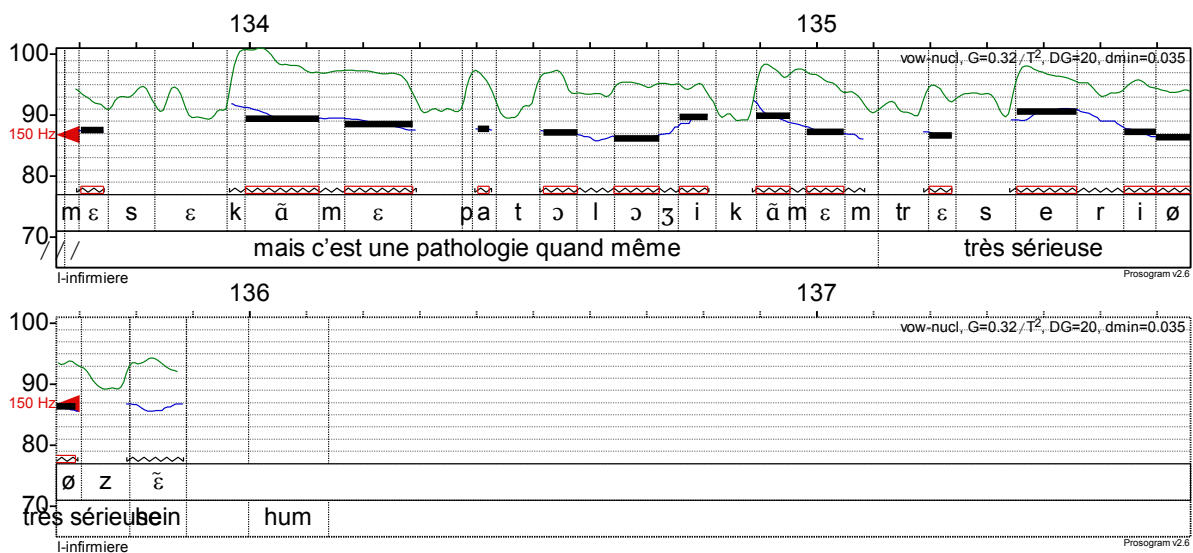
(74) L1 : et qu'est-ce / qu'est-ce que la schizophrénie réellement

L2 : ben on peut dire que c'est vraiment euh euh / c'est un monde à part ils vivent dans leur monde / ils sont coupés de la réalité /// dissociés enfin bon c'est difficile à expliquer en termes psychiatriques quoi

L1 : oui

L2 : il faut s'y connaître un petit peu quand même /// mais c'est une pathologie quand même très sérieuse hein +2

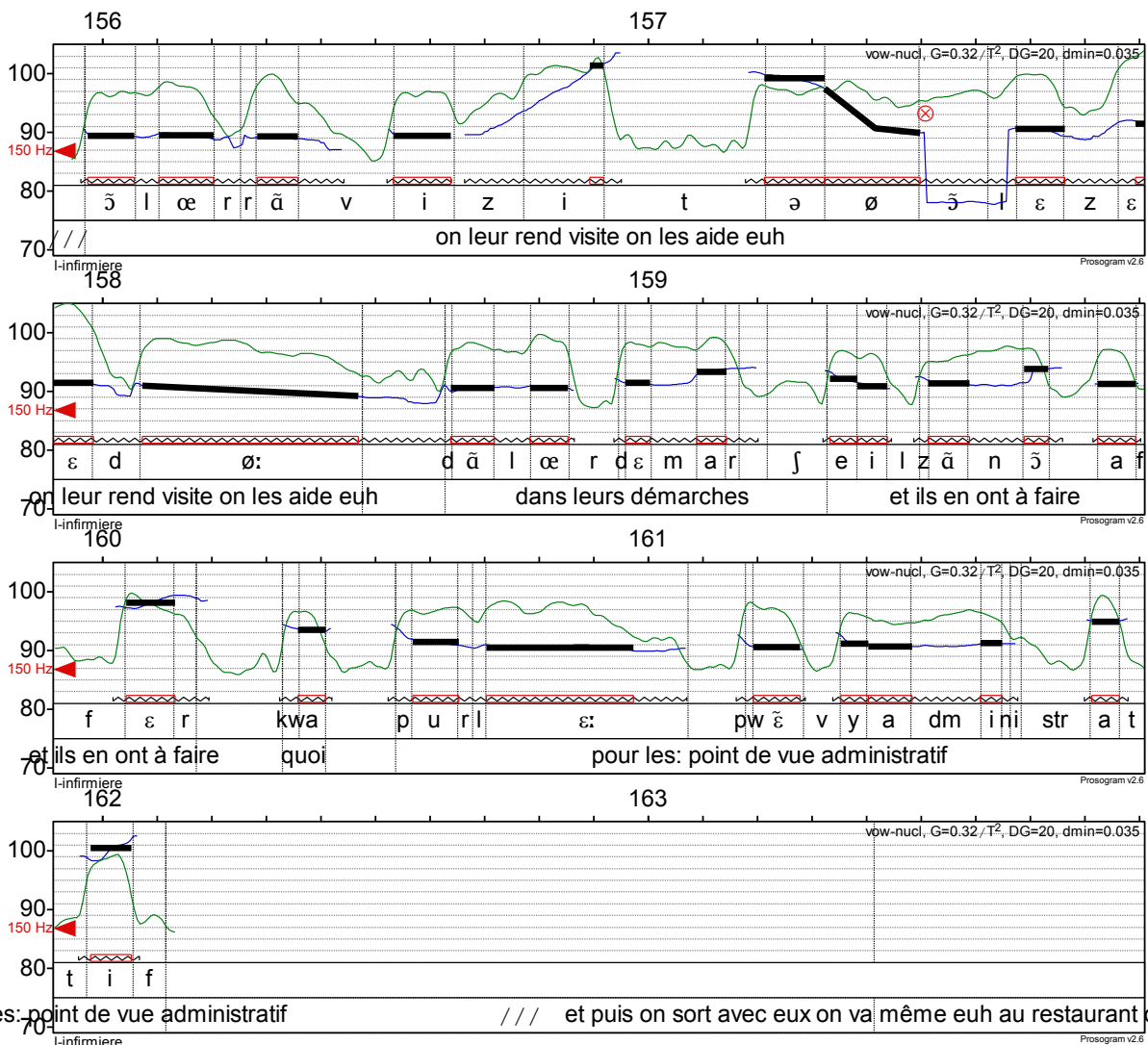
L1 : hum (l\_infirmiere) = l'exemple (30)

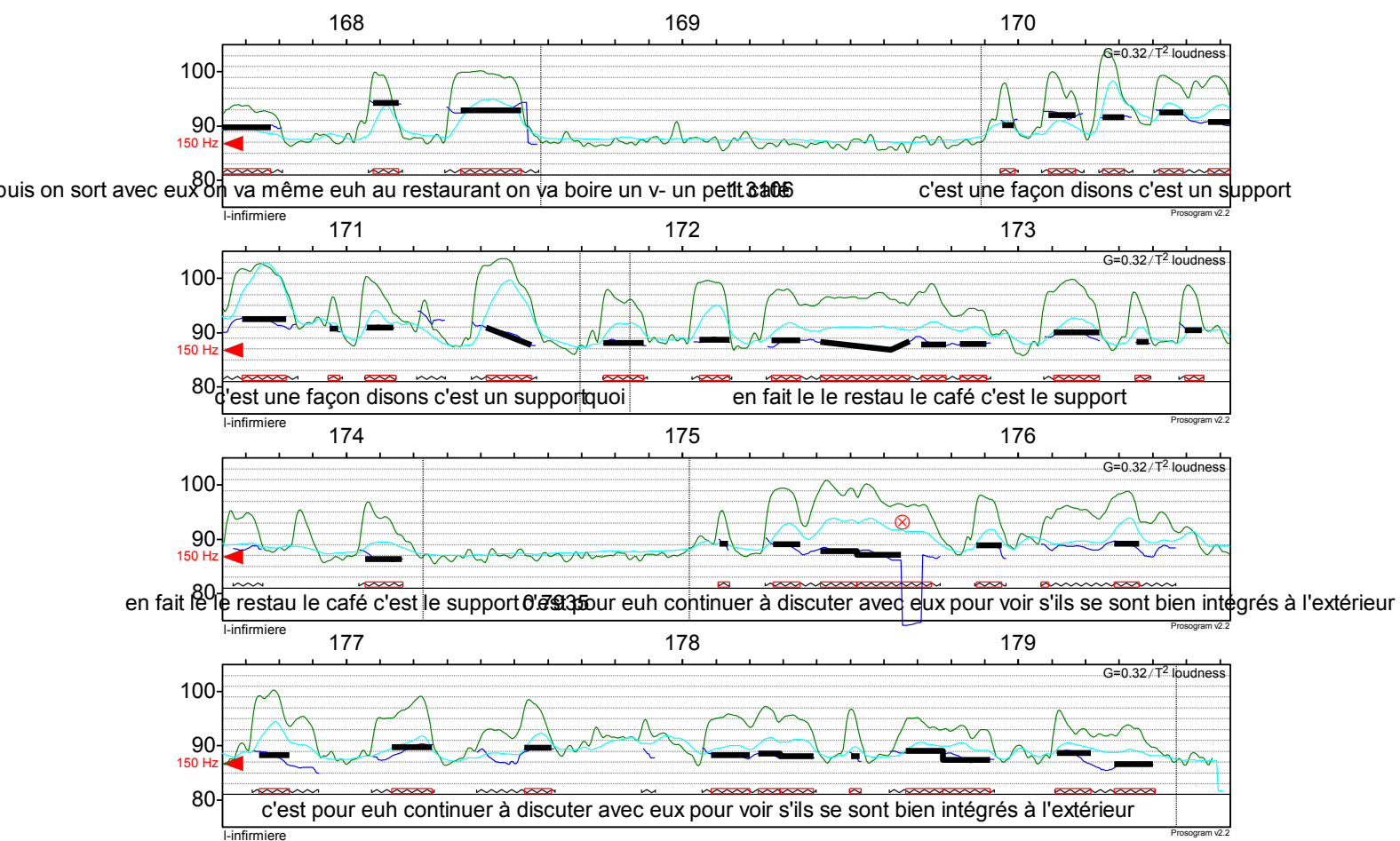


L'infirmière aide les patients dans leurs démarches administratives : ils ont beaucoup de travail à faire sur ce point ; Aller au restaurant ou boire un café avec les patients est un bon moyen de se rendre compte de leur capacité d'intégration au monde extérieur à l'hôpital.

(100) on leur rend visite on les aide euh dans leur démarche et ils en ont à faire {-5} **quoi** 0 {-2}  
pour les: points de vue administratifs ///

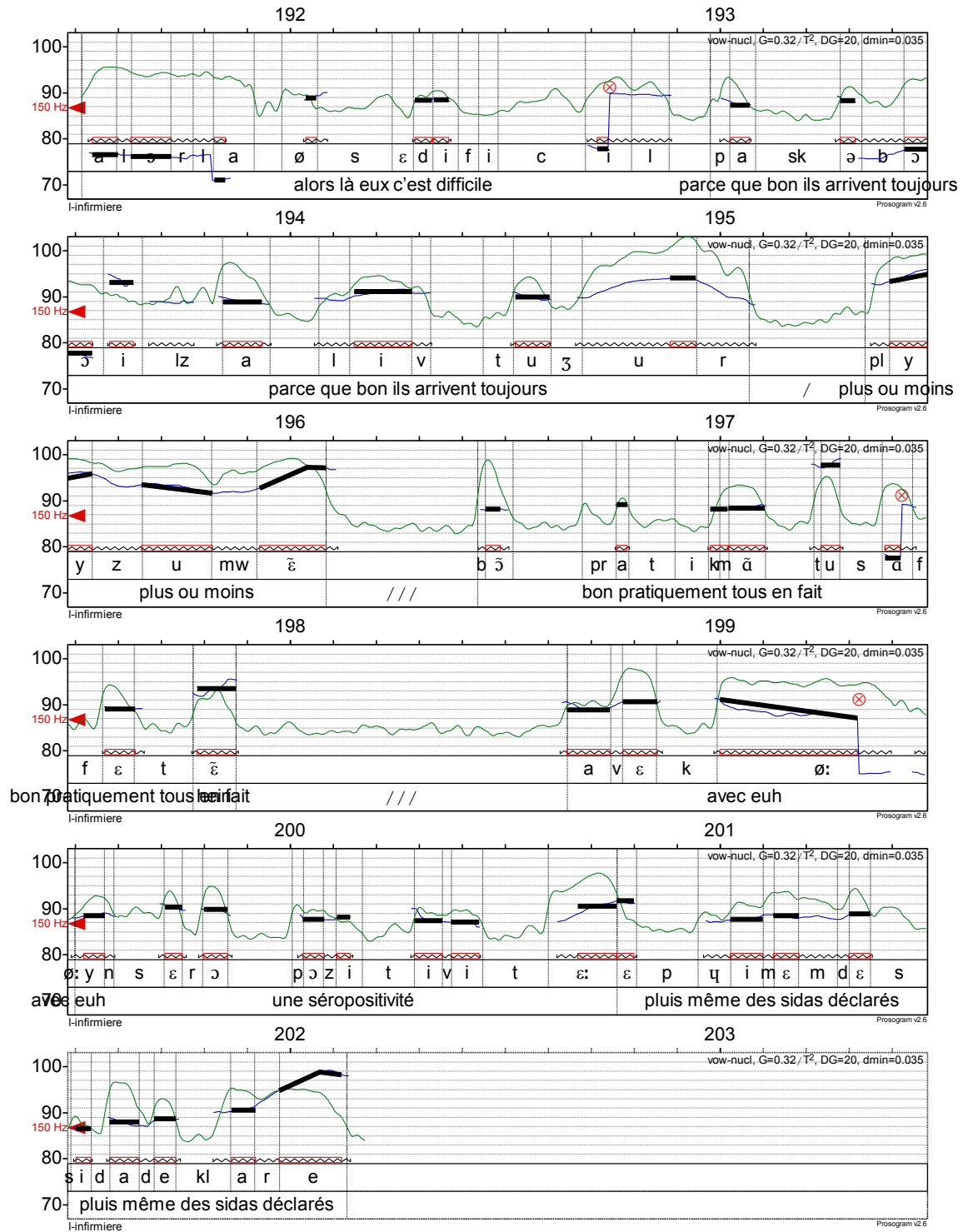
(106) et puis on sort avec eux on va même euh au restaurant on va boire un /v/ euh un petit cédé  
/// c'est une façon disons c'est un support {-2} **quoi** 0 {0} en fait le le restau le café c'est  
le support /// c'est pour euh continuer à discuter avec eux pour voir s'ils se sont bien  
intégrés à l'extérieur (l\_infirmiere)





L'infirmière décrit la situation de ses patients :

- (61) alors là eux c'est difficile parce que bon ils arrivent toujours / plus ou moins /// bon pratiquement tous en fait {+4} **hein** 0 /// avec euh une séropositivité puis même des sidas déclarés (l\_infirmiere)



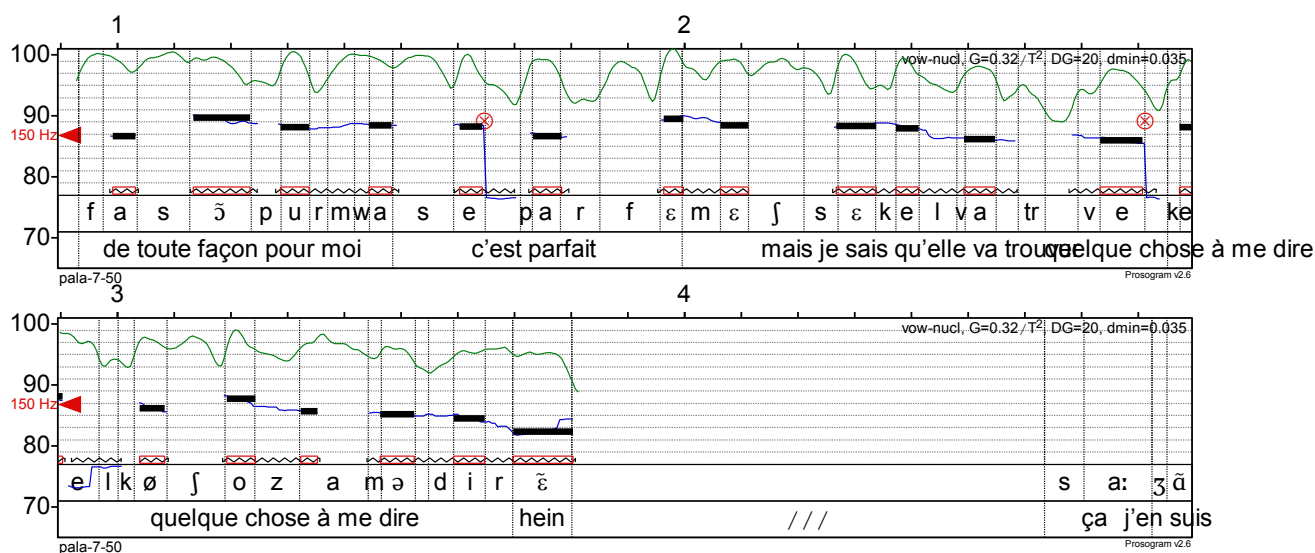


## « À l'école des palaces » du 27 février 2006 (pala)

Il s'agit d'un reportage sur une école hôtelière. Les élèves suivent une formation intensive et partent en stage.

Un élève joue de rôle de valet de chambre : il nettoie la salle de bain. Il parle de sa gouvernante jouée également par une élève : même s'il pense avoir nettoyé parfaitement, elle va trouver un défaut (l'exemple 53). Le journaliste lui demande s'il savait que la formation était si dure (l'exemple 105). La gouvernante lui dit de se dépêcher (l'exemple 55).

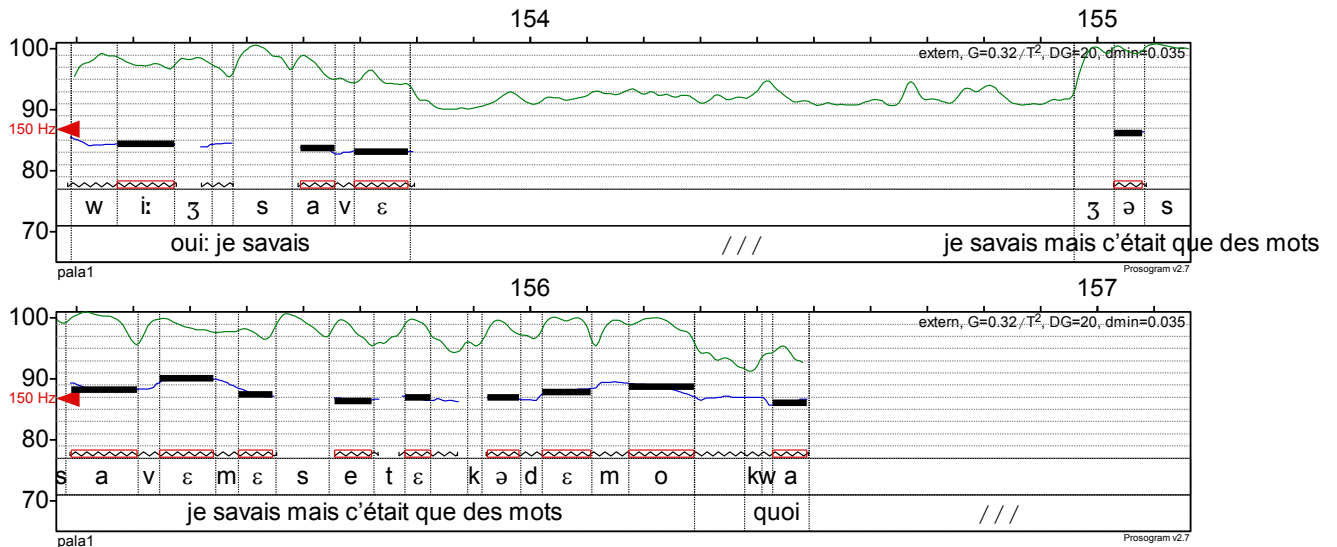
- (53) de toute façon pour moi c'est parfait mais je sais qu'elle va trouver quelque chose à me dire {-2} **hein** 0 (pala\_7-50) = l'exemple (24)



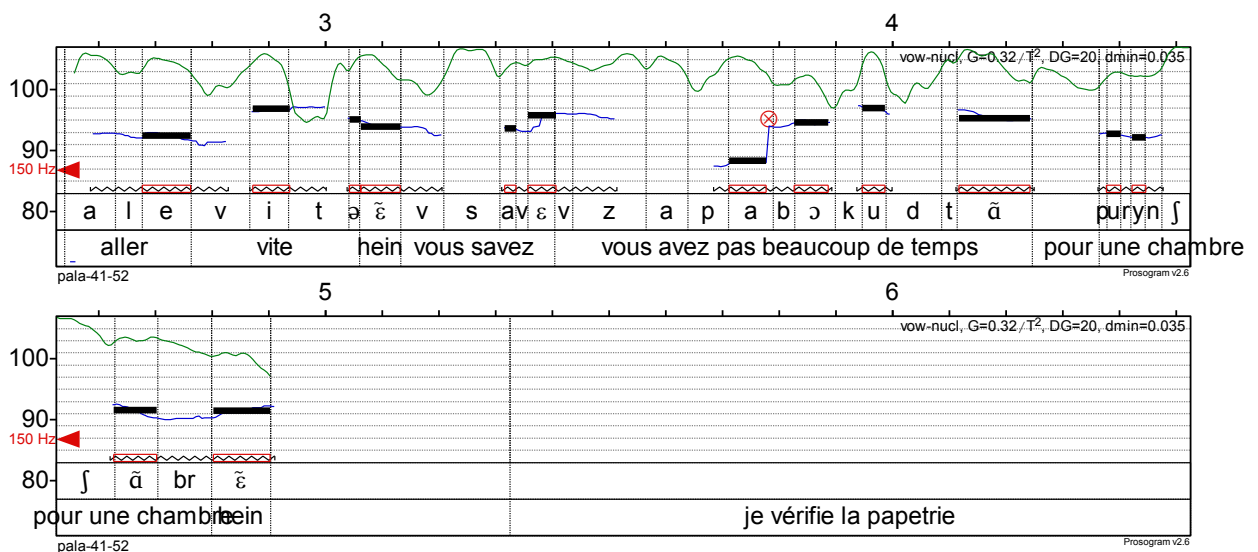
(105) L1 : vous saviez en entrant à l'école que ça va être comme ça

L2 : oui je savais /// je savais mais c'était que des mots {-3} **quoi** 0 /// (pala1)

= l'exemple (34)

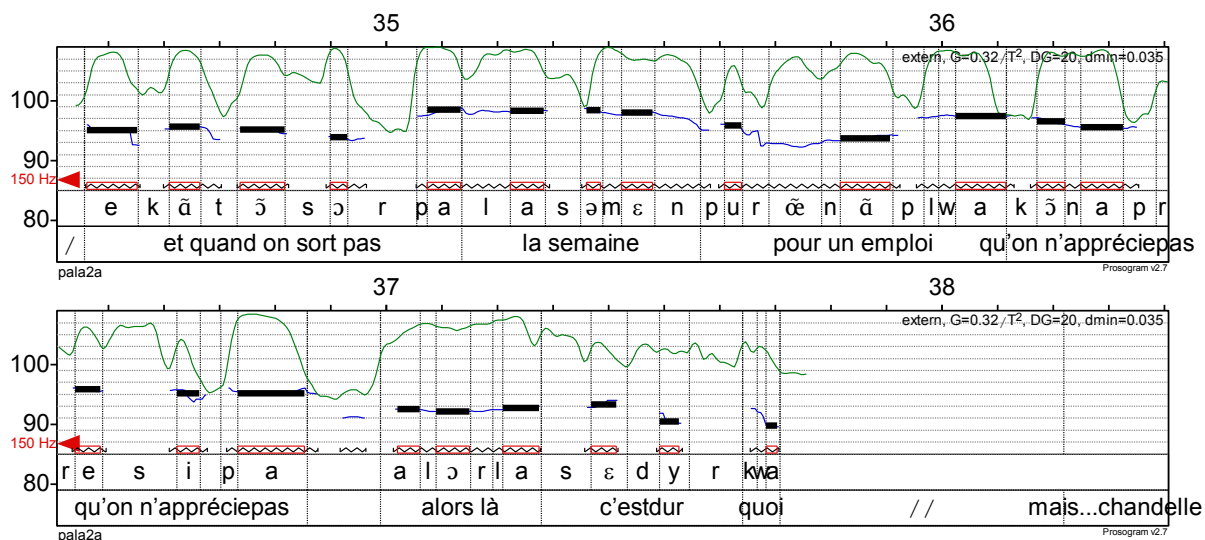


(55) aller vite {-1} **hein** 0 vous savez vous avez pas beaucoup de temps pour une chambre hein  
(pala\_41-52) = l'exemple (27)



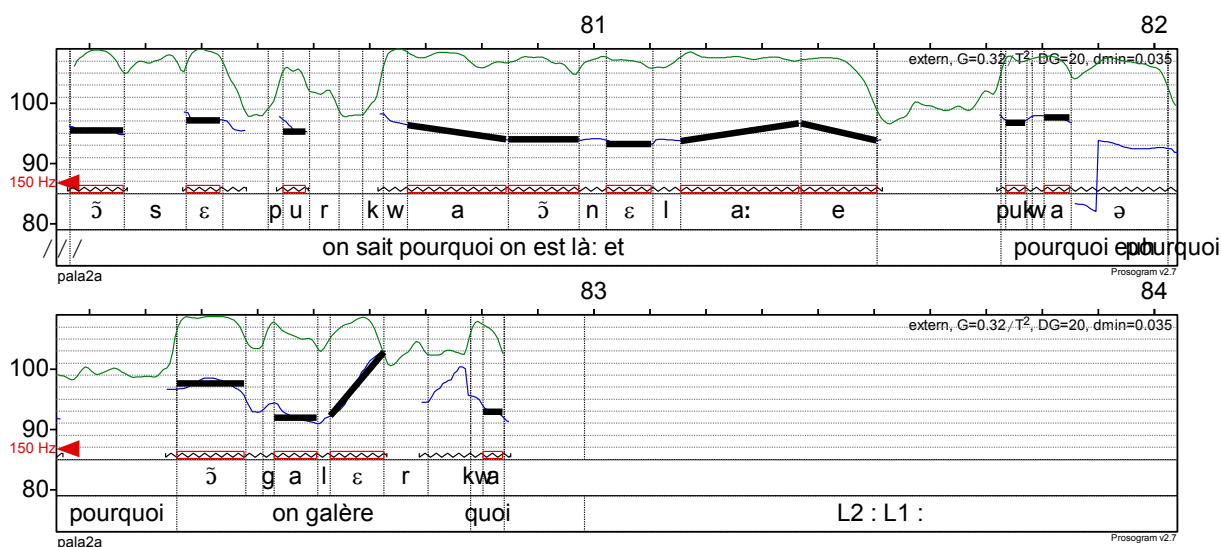
Une élève est dans un café avec ses amies. Elle explique au journaliste que la formation est dure, mais elle arrive à la supporter, étant donné qu'elle sait qu'elle lui permettra d'avoir un bon poste dans un grand hôtel.

(108) [...] et quand on sort pas la semaine pour un emploi qu'on apprécie pas alors là c'est dur {-1} **quoi** 0 // mais [...] (pala2-2)



(116) on sait pourquoi on est là: et pourquoi on galère +12 {-10} **quoi** 0 (pala2a)

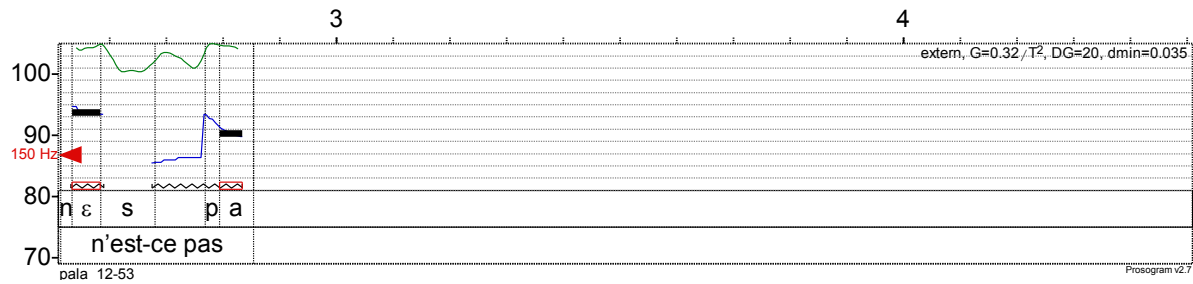
= l'exemple (35)



Un élève s'amuse avec le couteau à table.

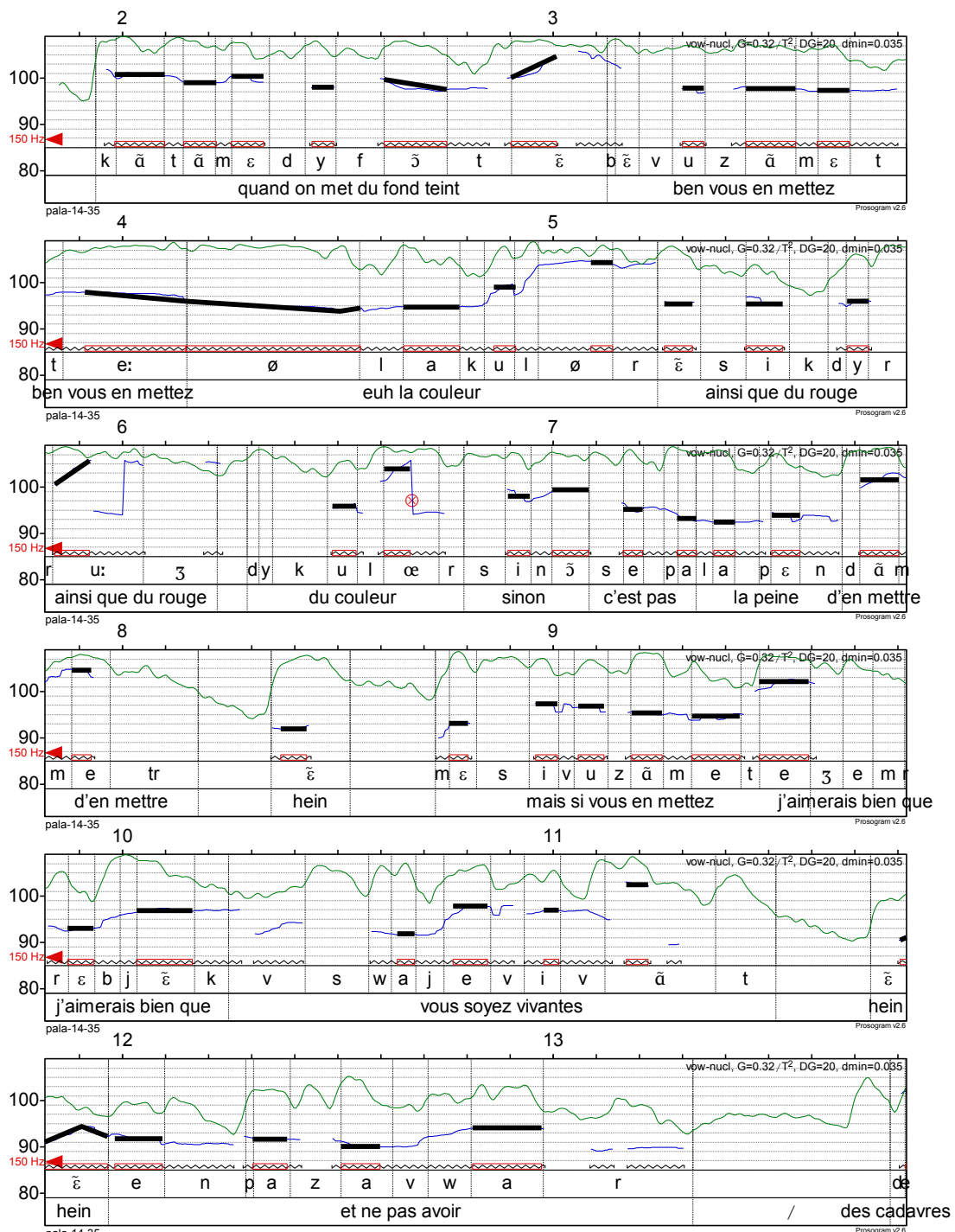
(156) L1 : c'est meilleur de couper comme ça non

L2 : **n'est-ce {-5} pas** (pala12-53) = l'exemple (21)

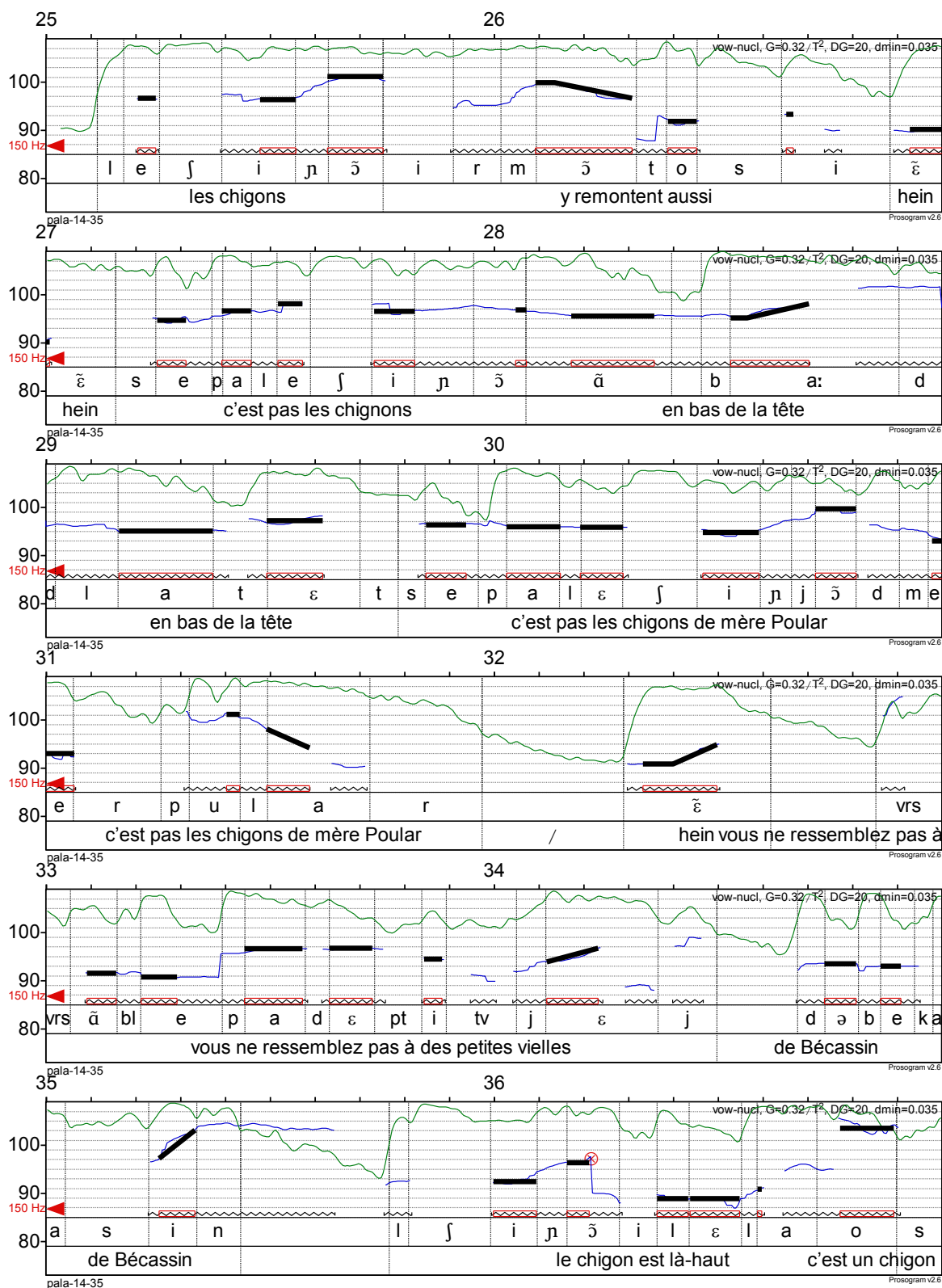


La directrice de l'école fait un discours aux élèves, leur expliquant comment elles doivent se maquiller et se coiffer.

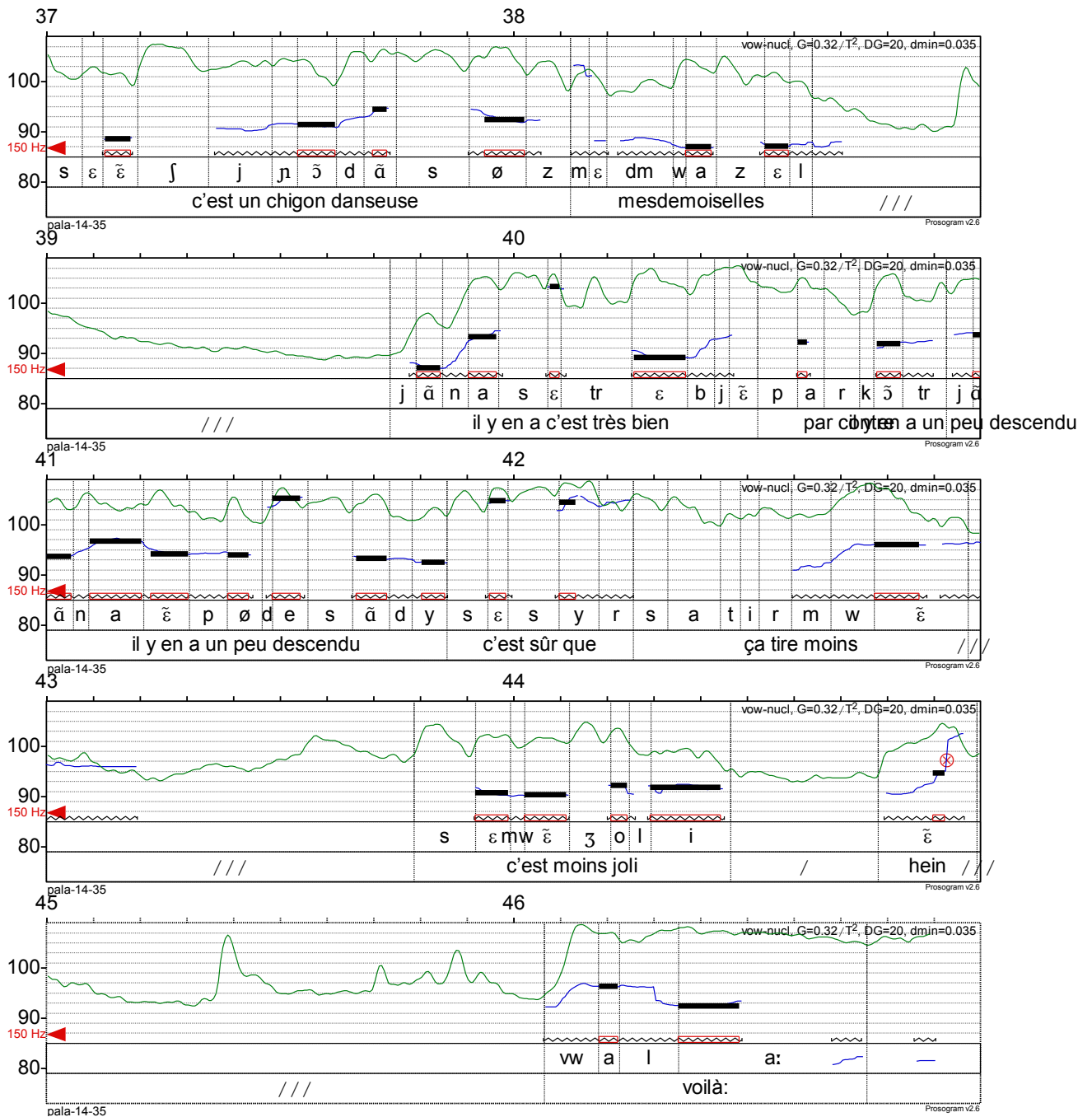
quand on met du fond de teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon ce n'est pas la peine d'en mettre {-13} **hein<sub>1</sub>** 0 {+1} mais si vous en mettez j'aimerais bien que vous soyez vivantes {-12} **hein<sub>2</sub>** +4-3 {0} et ne pas avoir / des cadavres ou des gens qui travaillent aux pompes funèbres devant moi (pala\_14-35) (hein<sub>1</sub> = l'exemple (44) ; hein<sub>2</sub> = les exemples (26), (70))



- (76) [...] c'est pas les chignons en bas de la tête c'est pas les chignons de mère Poular / {0}  
**hein** +2 {-2} vous ne ressemblez pas à des petites vieilles de Bécassine le chignon est là-  
haut c'est un chignon danseuse mesdemoiselles (pala\_14-35)

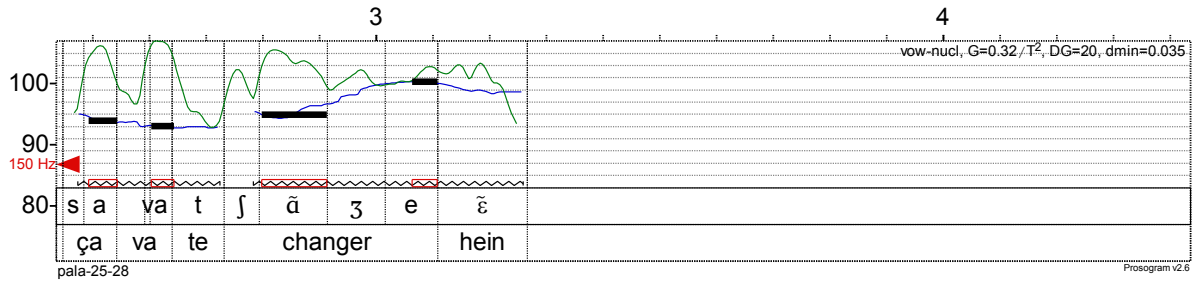


(62) il y en a c'est très bien par contre il y en a un peu descendu c'est sûr que ça tire moins ///  
c'est moins joli / {+4} **hein** 0 /// {+2} voilà: (pala\_14-35) = l'exemple (16)

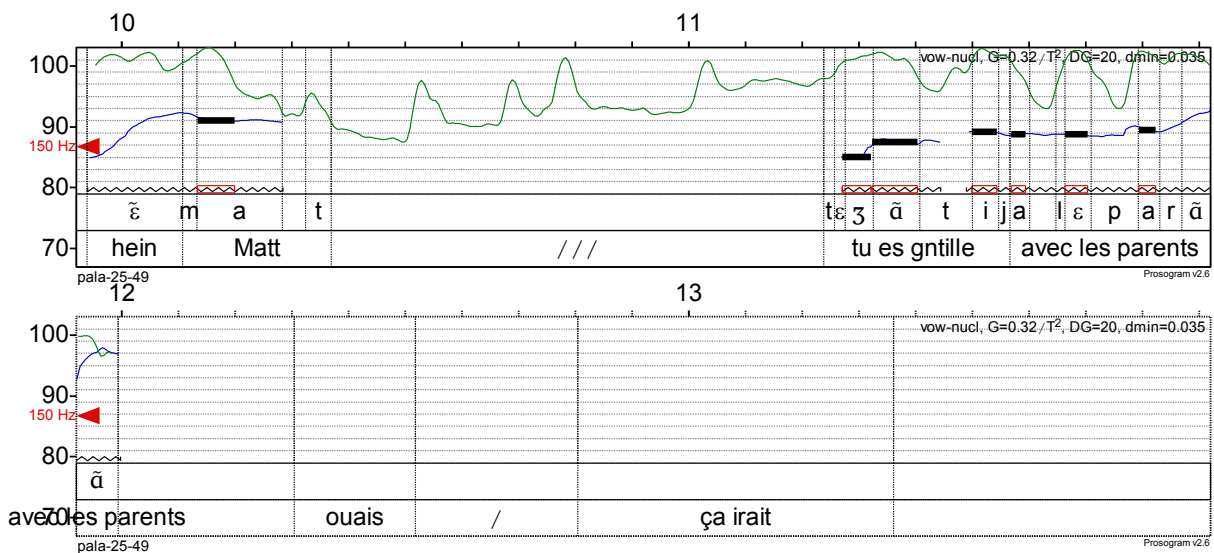


Un élève part en Angleterre pour son stage. Sa mère pense que ce sera un changement pour lui (l'exemple 50) ; il dit à sa petite sœur, Matt, d'être gentille avec leur parents (l'exemple 18).

(50) ça va te changer {-2} **hein** 0 (pala\_25-28)



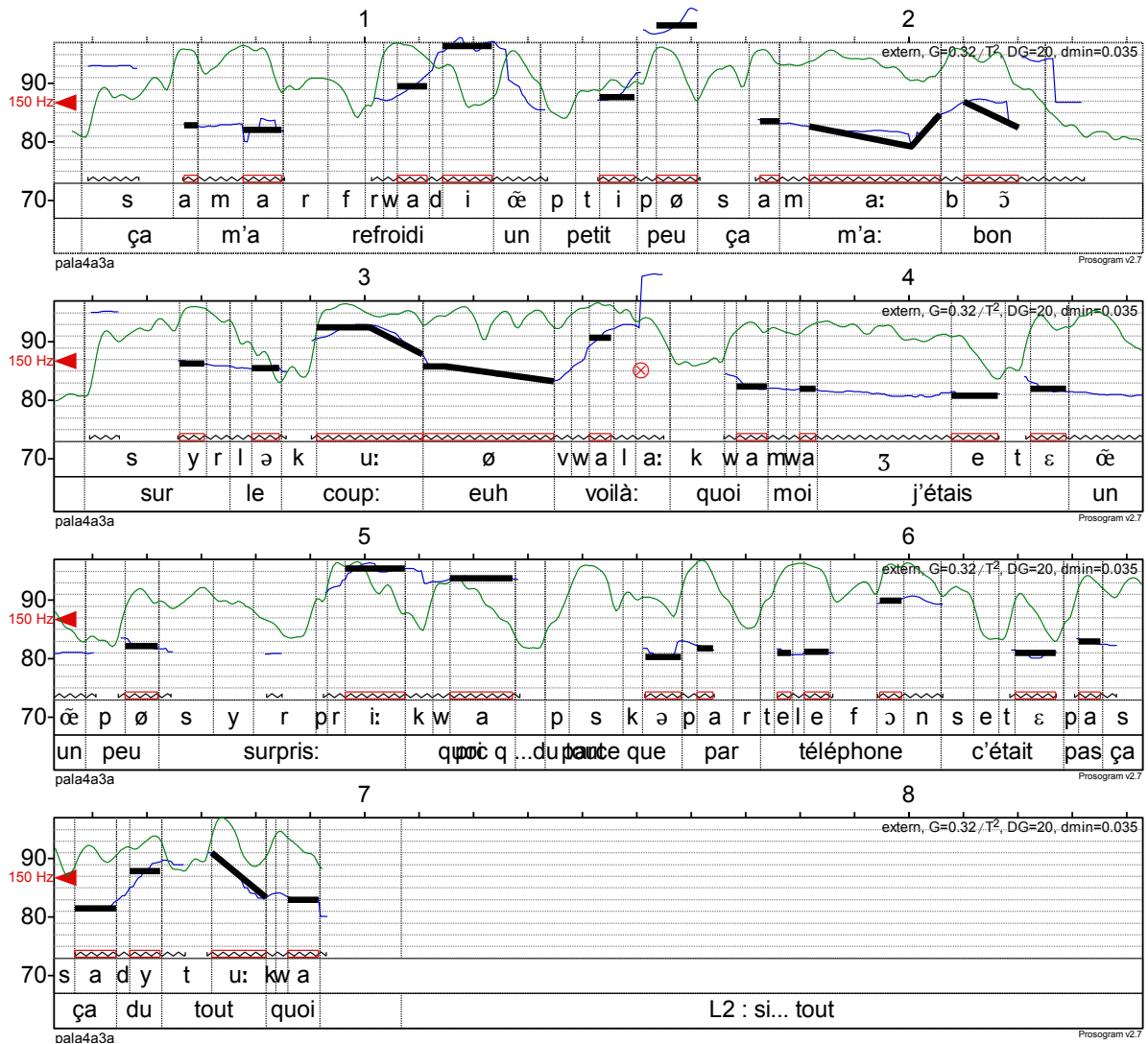
(86) **hein** +7 {0} Matt /// tu es gentille avec les parents (pala\_25-49) = l'exemple (18)





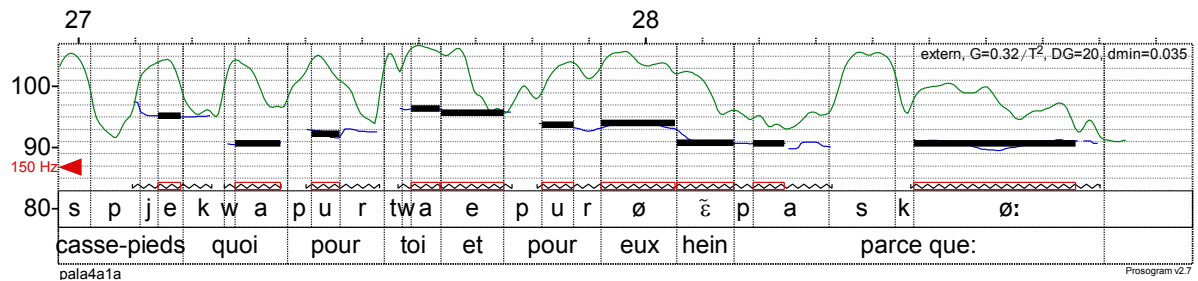
L'élève est confronté à une grande difficulté : son niveau d'anglais ne suffit pas pour travailler dans un restaurant à Londres. Il exprime sa déception :

ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris {-2} **quoi<sub>1</sub>** 0 {-12} parce que par téléphone c'était pas ça du tout -8 {0} **quoi<sub>2</sub>** 0 (pala4-5) (quoi<sub>1</sub>=les exemples (32), (103) ; quoi<sub>2</sub>=l'exemple (117))



Sa copine pense que le fait qu'il ne maîtrise pas l'anglais pose des problèmes non seulement pour lui mais aussi pour son employeur et ses collègues :

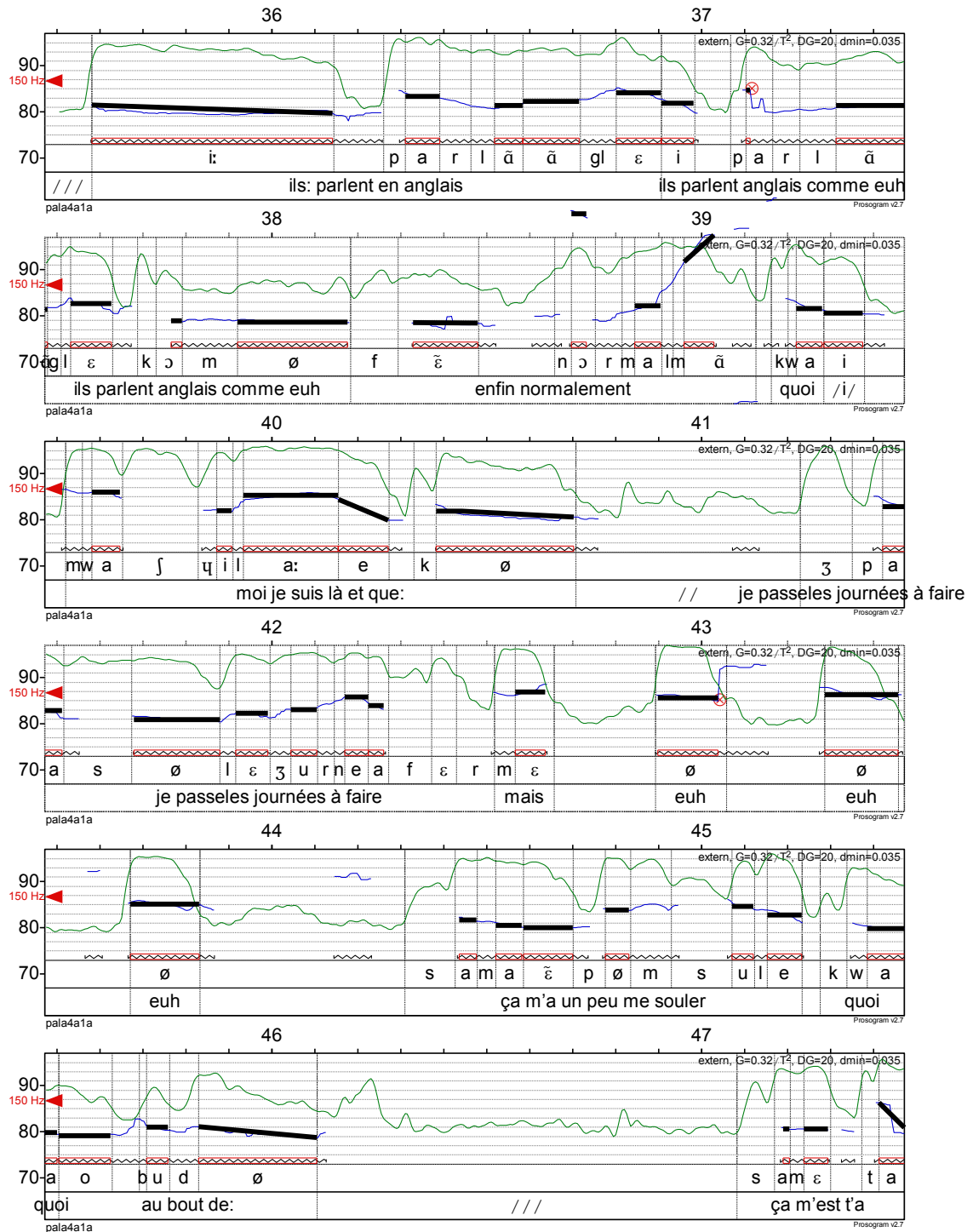
(101) [...] dans le quand tu es: quand tu es dans le speed du service ou quoi c'est un peu casse-pieds {-4} **quoi** 0 {+2} pour toi et pour eux hein parce que: (pala4a1a)



Il s'est lassé de ne pas pouvoir parler à son aise :

(115) ils: parlent en anglais ils parlent anglais comme euh enfin normalement +6 {-16} **quoi** 0 {-1} /i/ moi je suis là et que: // [...] (pala4a1a)

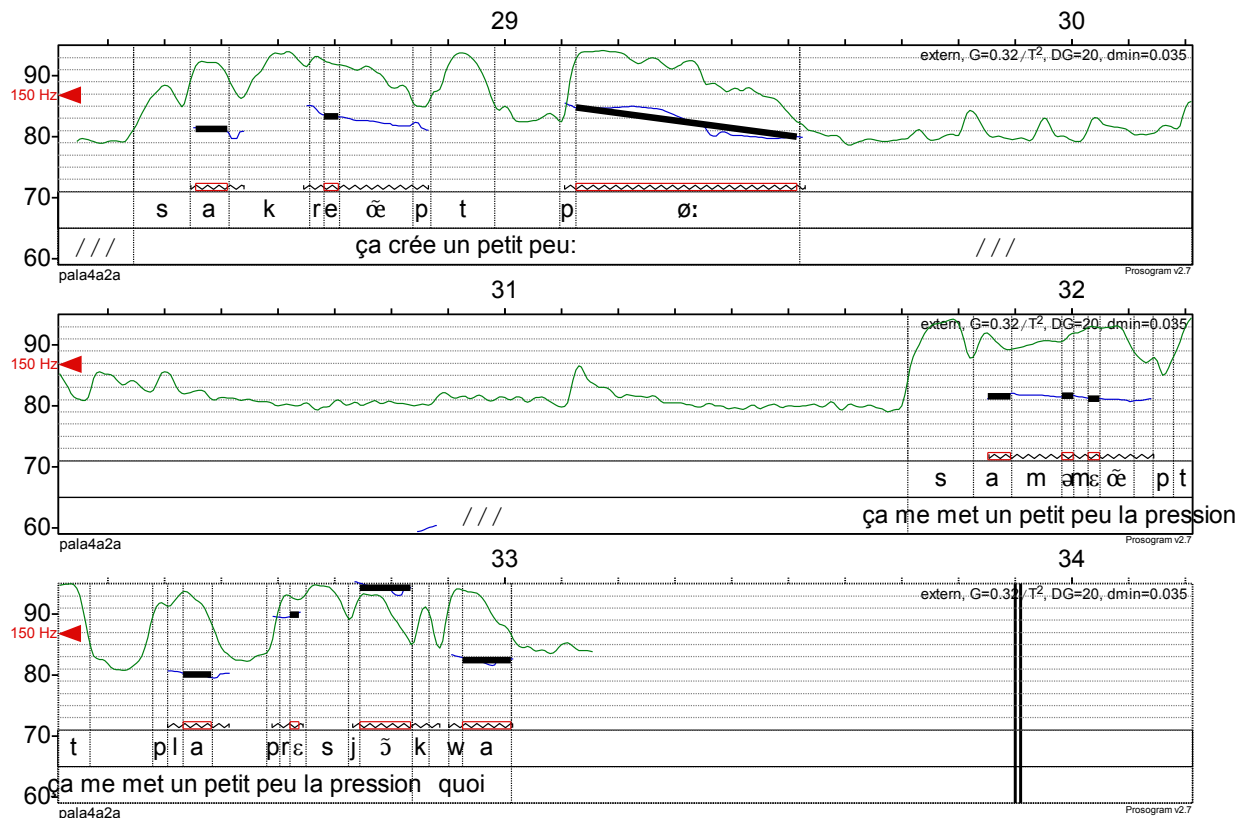
(107) [...] je passe les journées à faire mais euh euh euh ça m'a un peu saoulé {-3} **quoi** 0 {-1} au bout de: /// [...] (pala4a1a) = l'exemple (33)



Le journaliste lui demande s'il est sûr de pouvoir continuer son stage.

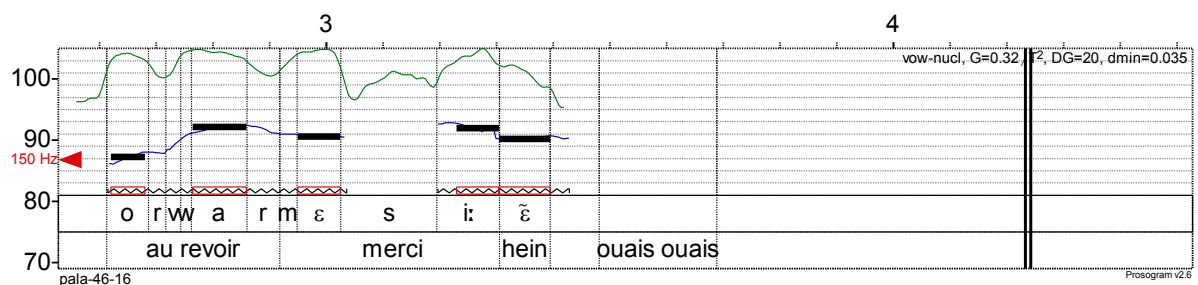
(97) L1 : là tu es pas sûr de rester:

L2 : ben là tout de suite non /// là tout de suite non /// donc: /// ça crée un petit peu: euh ///  
ça me met un petit peu la pression {-12} **quoi** 0 (pala4a2a)



Un serveur dit aux clients qui partent du restaurant.

(52) au revoir merci {-2} **hein** 0 (pala\_46-16) = les exemples (14), (29)

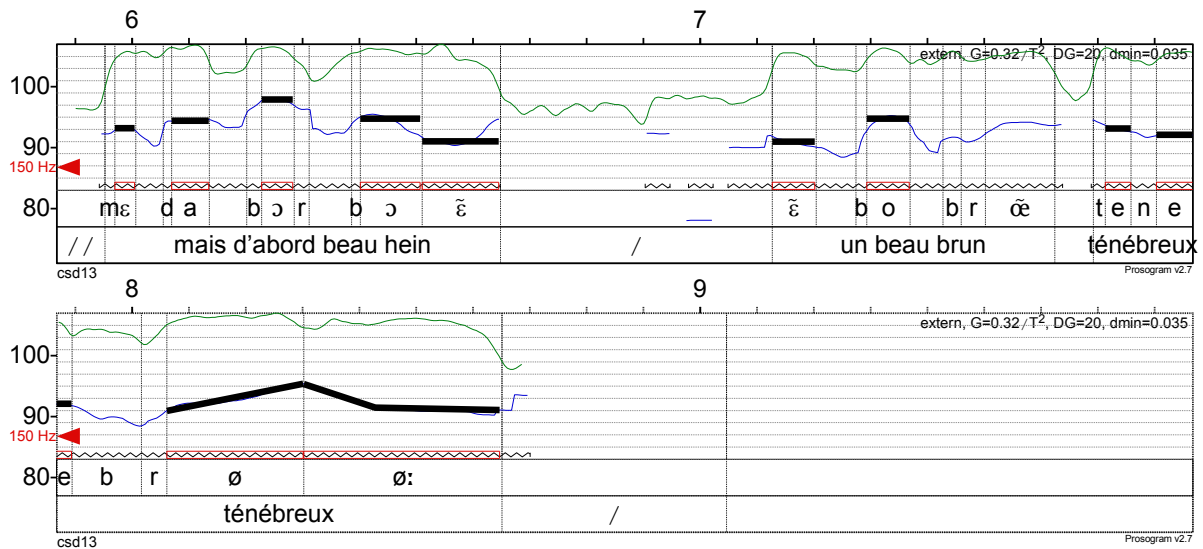


« *Ça se discute, jour après jours* » du 5 avril 2004 (csd).

Il s'agit d'un reportage sur les femmes cherchant l'homme de leur vie.

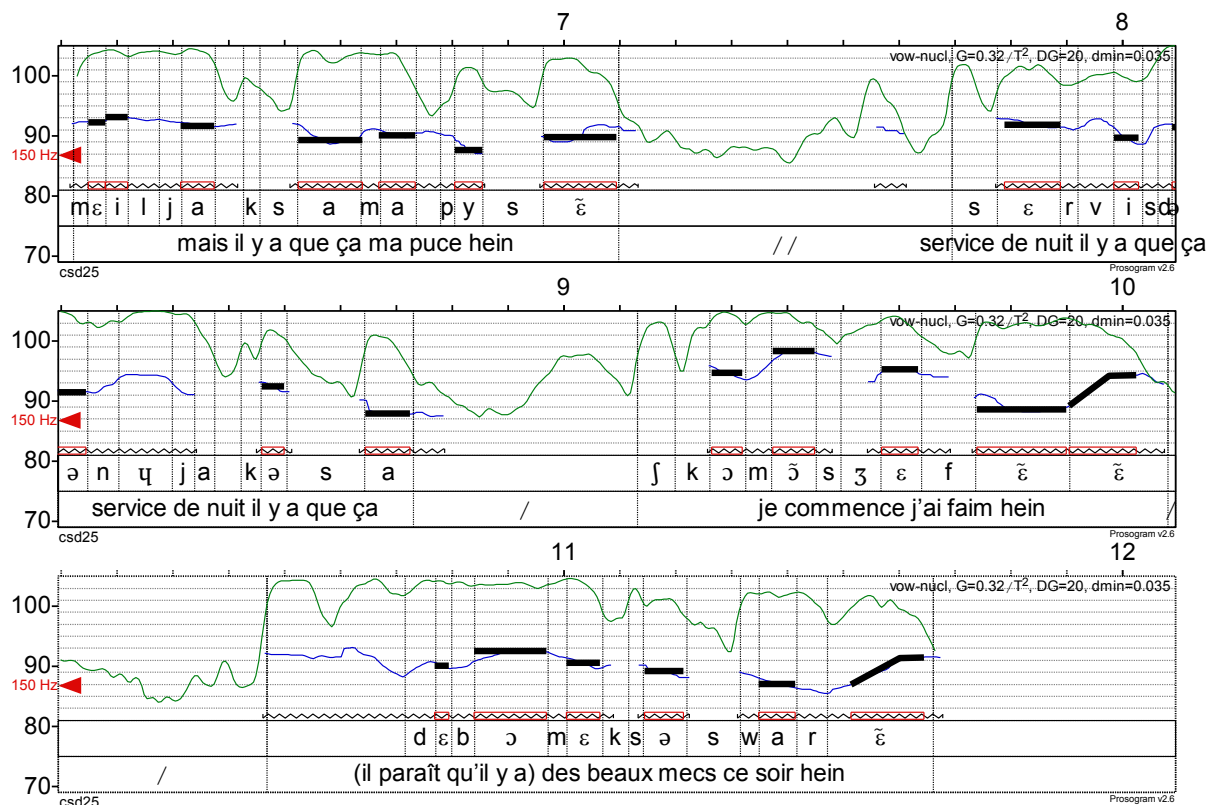
L'une des femmes, Ronite, explique au journaliste son image de l'homme idéal.

(48) j' imagine beau /// gentil respectueux et drôle // mais d'abord beau {-4} **hein** 0 / un beau brun ténébreux / typé: euh voilà ouais [...] (csd13)



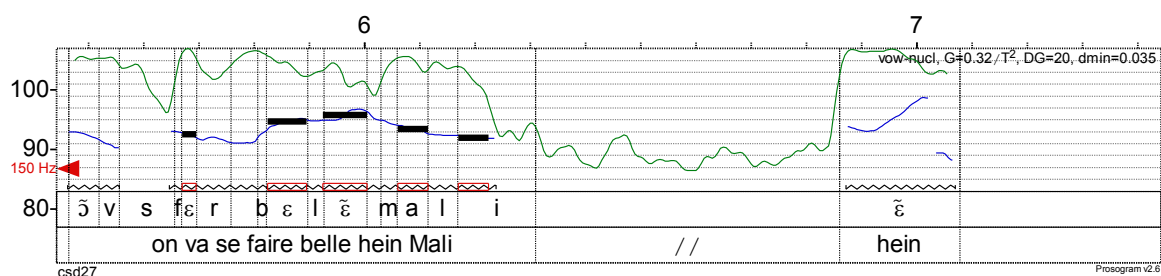
Ronite est dans une chambre d'hôtel avec son amie Malika. Elles sont à table. Elle lui demande si le repas lui convient. Elle est pressée de commencer à manger ; elle la prévient tout de même, étant donné que c'est elle qui l'invite.

- (66) Ronite : ça te convient ou pas ma puce saumon et oui il y a que ça hein  
 Malika : saumon mais j'aime pas le foie gras  
 Ronite : mais il y a que ça ma puce {+3} **hein** 0 // service de nuit il y a que ça  
 (73) je commence j'ai faim {0} **hein** +6 (csd25) = l'exemple (23)



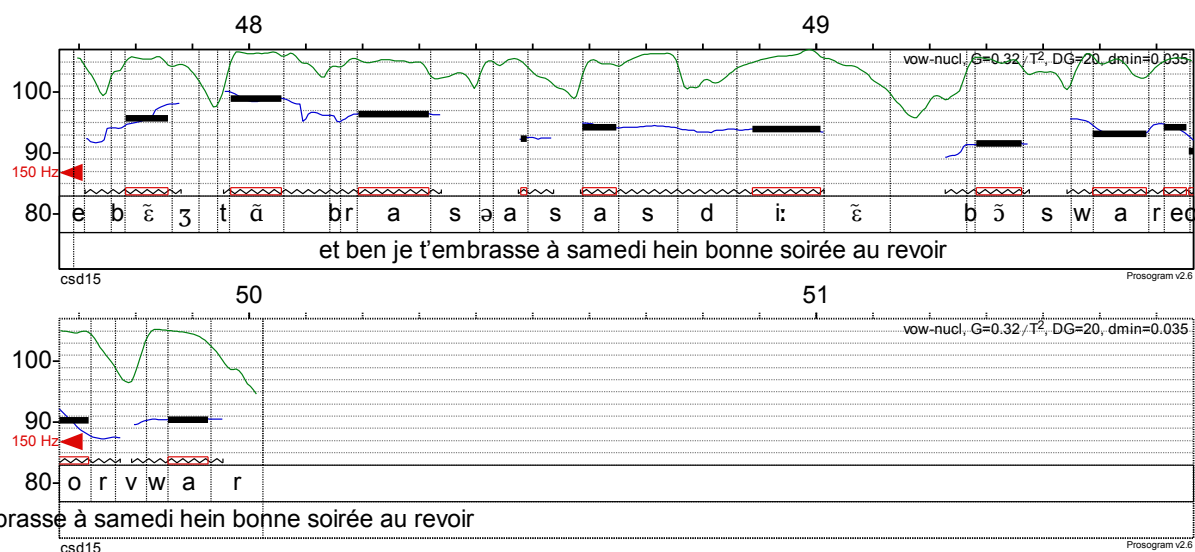
Ronite parle de la soirée à laquelle elles vont ensemble dans un instant.

- (63) on va se faire belles {+1} **hein** 0 Mali // hein (csd27) = l'exemple (17)



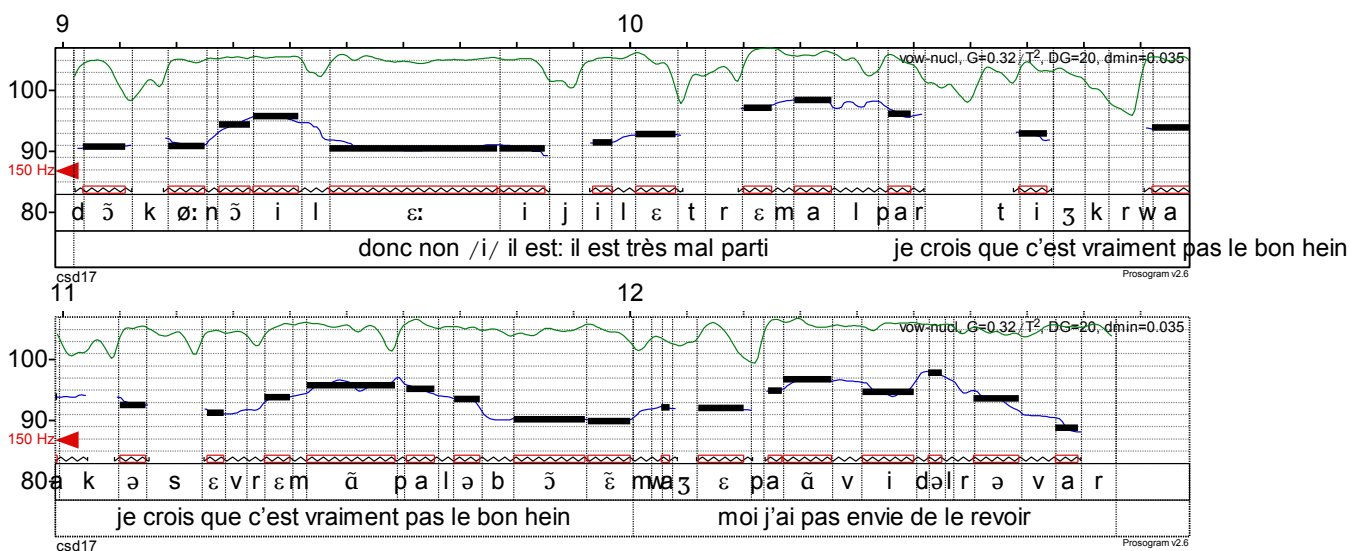
Orane fixe un rendez-vous à l'homme avec qui elle a fait connaissance sur internet.

(96) et ben je t'embrasse à samedi **hein** bonne soirée au revoir (csd15)



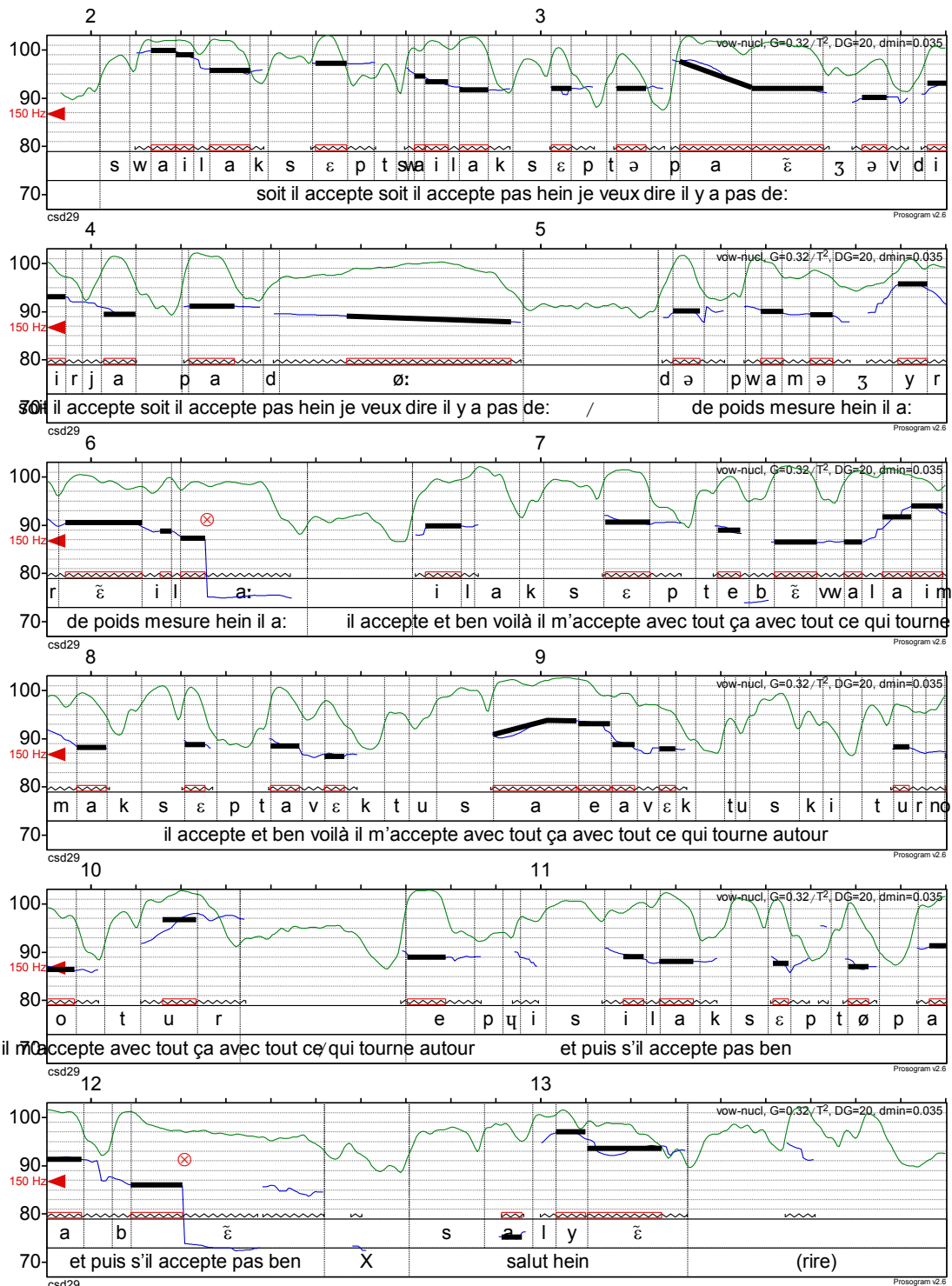
Après l'avoir rencontré, elle explique au journaliste qu'il ne l'intéresse pas du tout.

(60) donc non /i/ il est: il est très mal parti je crois que c'est vraiment pas le bon {0} **hein** 0  
moi j'ai pas envie de le revoir (csd17) = l'exemple (25)



Karine explique au journaliste qu'elle ne veut pas faire de concessions vis-à-vis d'un homme en changeant sa façon de vivre.

- (68) soit il accepte soit il accepte pas -5 {0} **hein** 0 je veux dire il y a pas deux : / deux poids mesures hein il a: il accepte et ben voilà il m'accepte avec tout ça avec tout ce qui tourne autour / et puis s'il accepte pas ben / salut hein (rire) (csd29)





## « *Chacun cherche son chat* » (ccc).

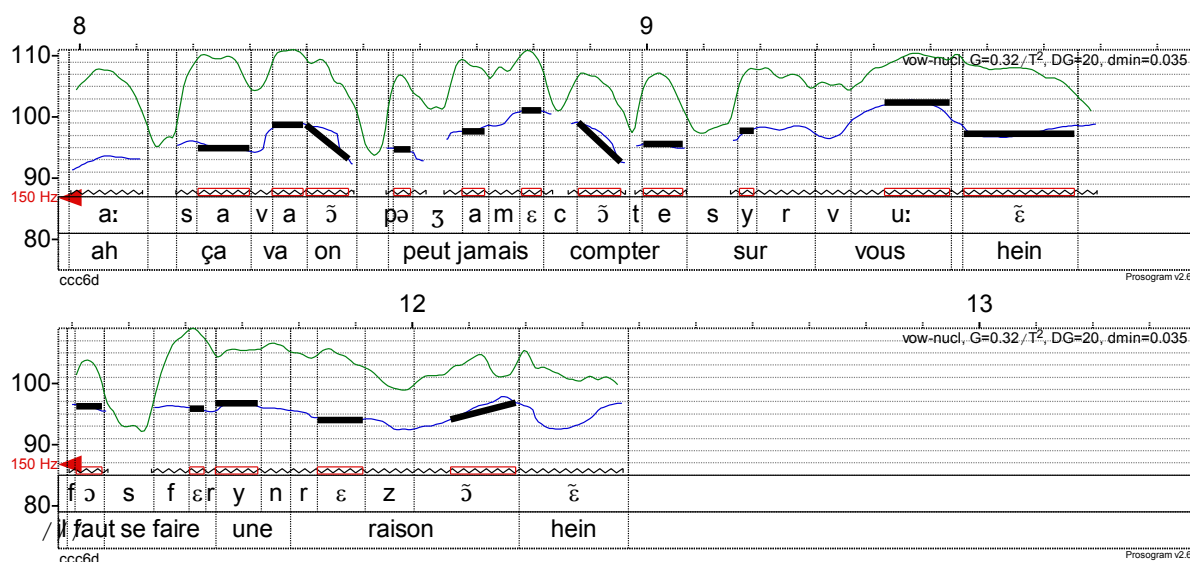
Histoire : Chloé, jeune maquilleuse, cherche quelqu'un pour faire garder son chat pendant son voyage. Elle demande en vain à son colocataire homosexuel, Michel, et à sa concierge. Elle finit par demander à Madame Renée, dame âgée du quartier. À son retour, Chloé apprend que Madame Renée a perdu son chat et que cela l'a rendue malade. Tout le monde se met à chercher le chat : Michel, des dames âgées disposant de beaucoup de temps libre, Djamel qui vit également dans le quartier et qui s'intéresse à Chloé, etc. Finalement le chat est retrouvé chez Madame Renée ; il était caché derrière un placard.

En parallèle à la recherche du chat se déroule une histoire amoureuse concernant Chloé. Elle est frustrée et énervée de ne pas pouvoir trouver de petit copain, que ce soit au travail ou dans son entourage ; son collègue Flo et Michel essaient de lui donner des conseils. Après une amourette avec Jean-Steff, jeune frivole, elle rencontre à la fin Bel Canto, son voisin, à l'occasion de son déménagement.

Chloé demande à sa concierge de garder son chat. La demande ayant faite sur un ton agressif, la concierge refuse sèchement, et les deux finissent par s'énervé :

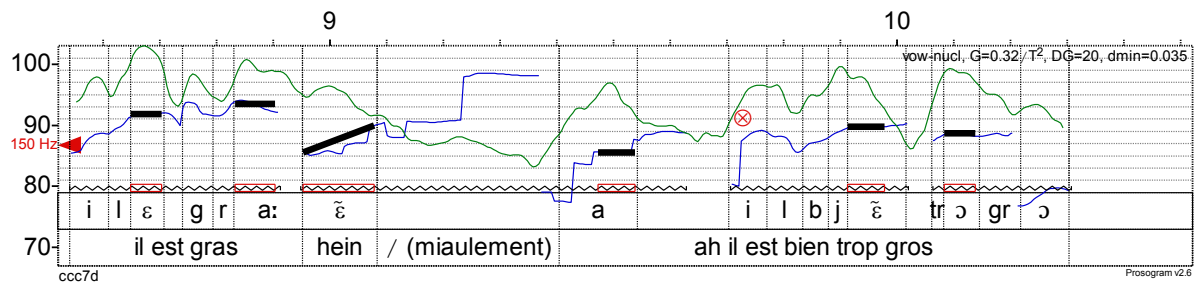
(45) Chloé : ah ça va on peut jamais compter sur vous {-6} **hein** 0 (ccc6d)

(79) Concierge : ben non /// faut se faire une raison +4 {-4} **hein** +4 (ccc6d)



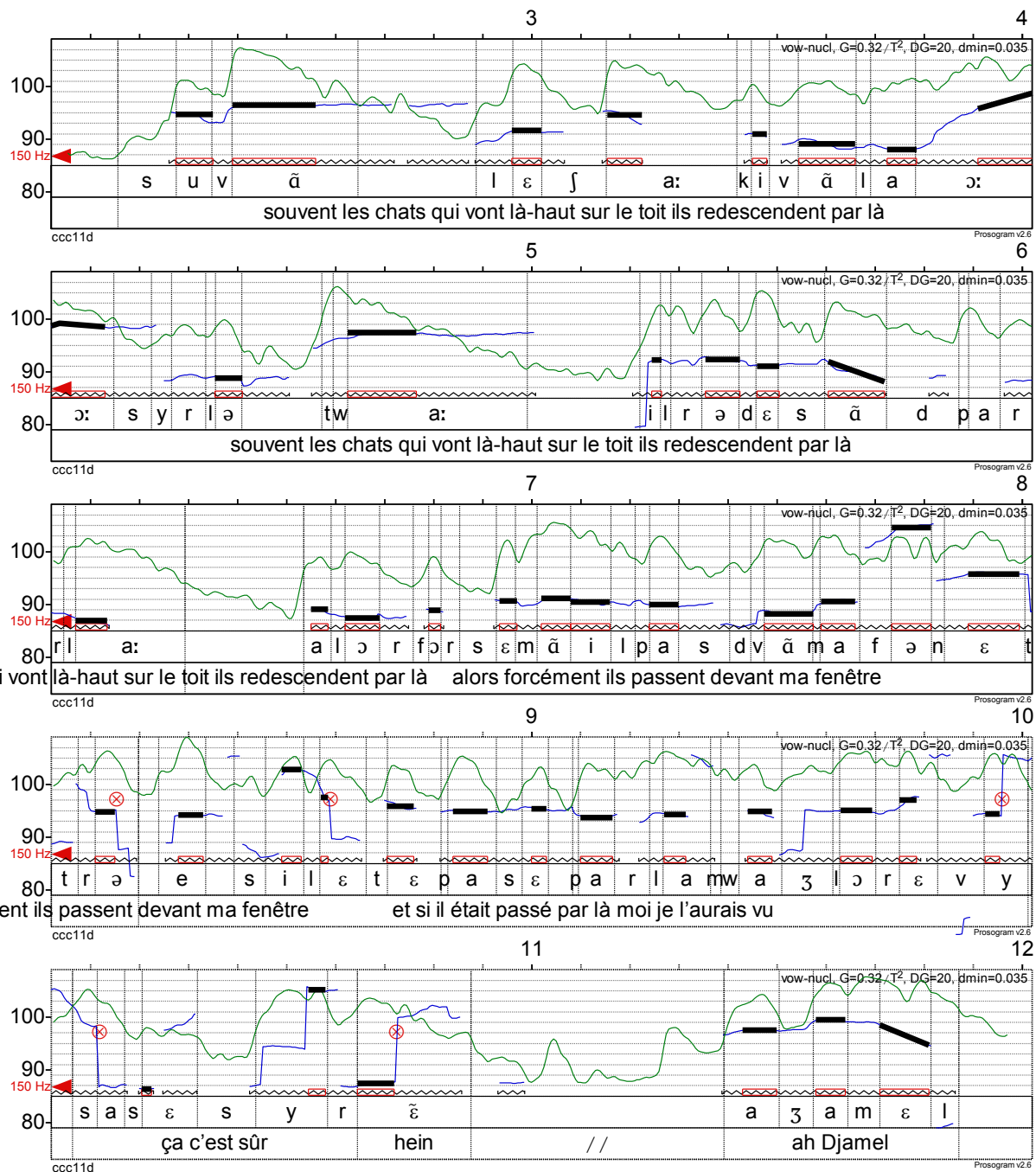
Madame Renée parle du chat de Chloé, lors de leur première rencontre.

(69) il est gras {-8} **hein** +5 / ah il est bien trop gros (ccc7d)



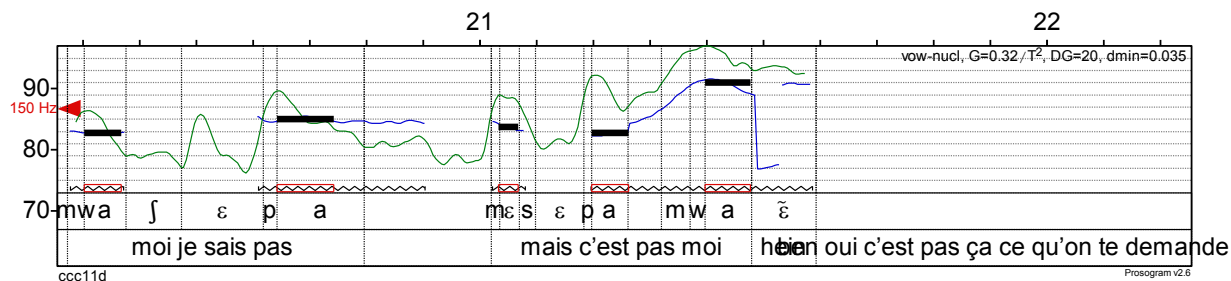
Une dame explique à Chloé que le chat n'est pas passé devant sa fenêtre :

- (42) souvent les chats qui vont là-haut sur le toit ils redescendent par là alors forcément ils passent devant ma fenêtre et s'il était passé par là moi je l'aurais vu ça c'est sûr {-18}  
**hein** 0 // ah Djamel toi qui habites là-haut tu aurais pas vu un petit chat [...] (ccc11d)



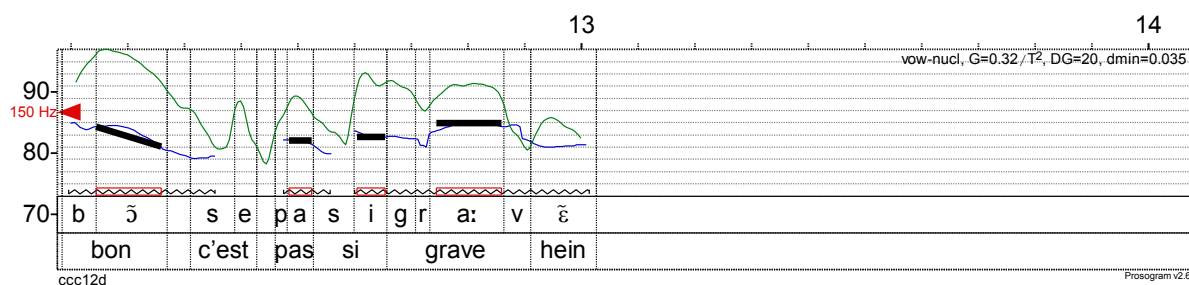
Cette dame demande à Djamel s'il n'a pas vu le chat de Chloé. Djamel a pensé qu'elle le soupçonnait de l'avoir volé :

(40) moi je sais pas mais c'est pas moi {-14} **hein** 0 (ccc11d)



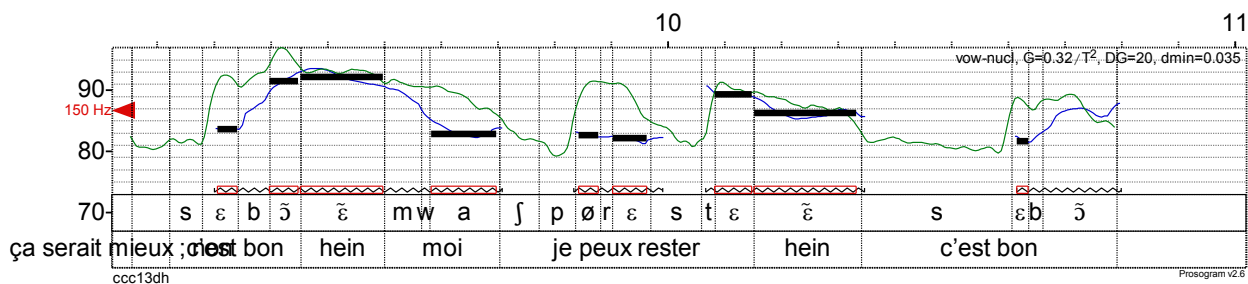
Michel essaie de consoler Chloé attristée par la disparition de son chat :

(46) bon c'est pas si grave {-4} **hein** 0 (ccc12d) = l'exemple (11).



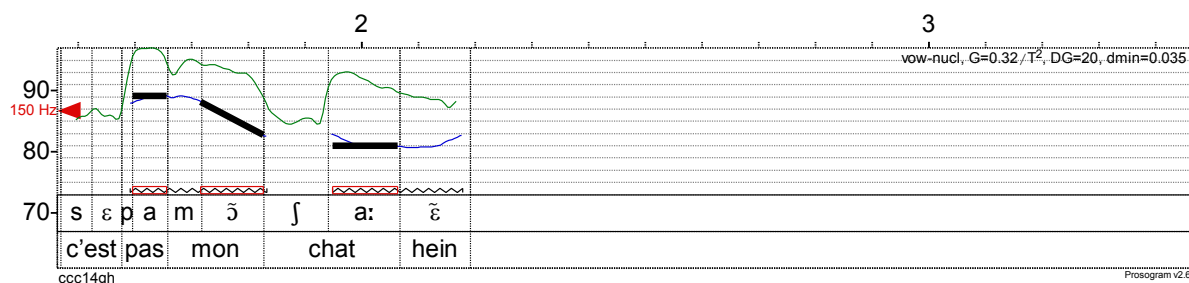
Lors de la recherche du chat, Chloé propose à Djamel de se séparer pour gagner du temps. Toutefois, Djamel, voulant rester avec elle, lui explique que continuer à le chercher ensemble ne lui pose aucun problème :

(64) c'est bon {+1} **hein** 0 moi je peux rester hein c'est bon (ccc13dh) = l'exemple (31).



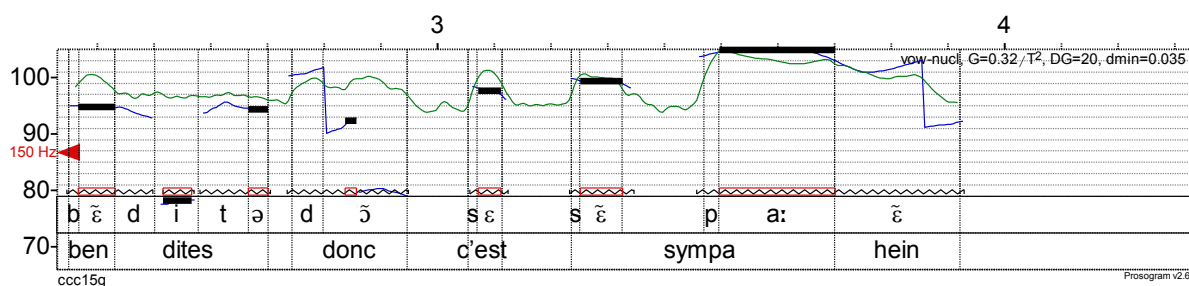
Michel est en train de coller une affiche du chat disparu. Un passant le regarde bizarrement. Gêné par ce regard, Michel lui explique que ce n'est pas son chat :

(75) c'est pas mon chat {0} **hein** +2 (ccc14gh)



Madame Renée et ses amies font demi-tour, afin de ne pas croiser une certaine dame. En l'apercevant, cette dernière leur crie :

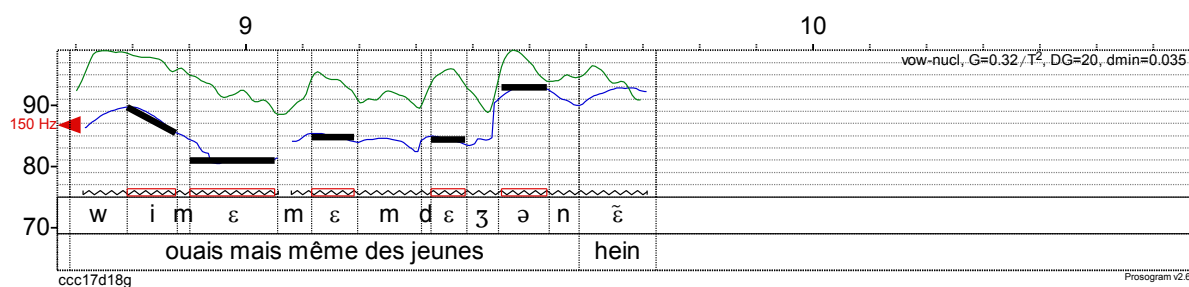
(47) ben dites donc c'est sympa {-4} **hein** 0 (ccc15g)



En cherchant le chat avec Chloé, Djamel essaie d'attirer son attention :

(71) Chloé : mais tu connais toutes les vieilles du quartier en fait toi

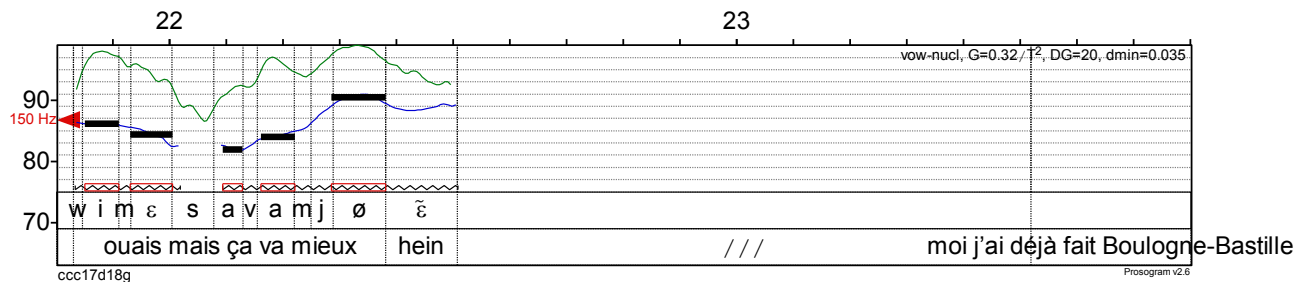
Djamel : ouais mais même des jeunes {-3} **hein** +3 (ccc17d18g)



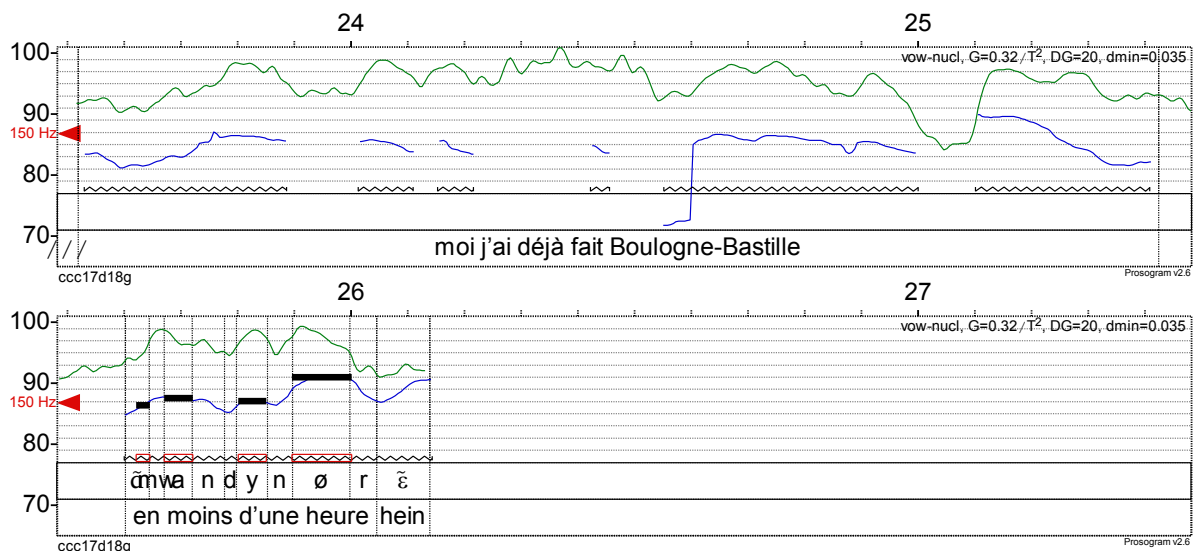
(49) Djamel : ah oui comment je suis tombé /// d'un toit quand j'étais petit

Chloé : tu es tombé d'un toit

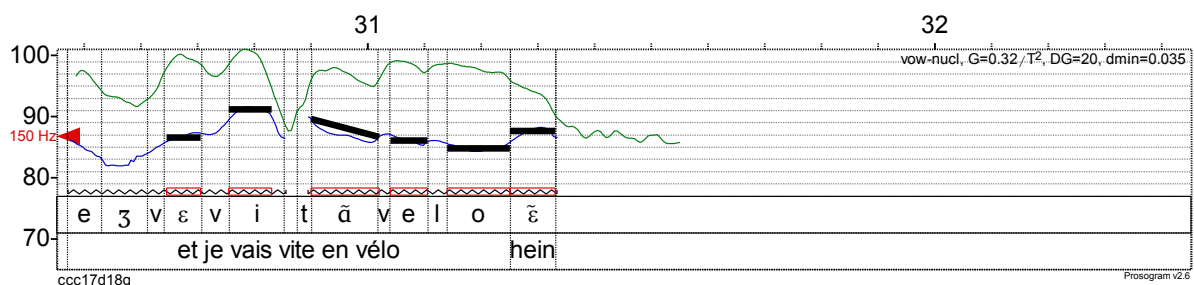
Djamel : ouais mais ça va mieux {-2} **hein** 0 (ccc17d18g)



(72) moi j'ai déjà fait Boulogne-Bastille en moins d'une heure {-4} **hein** +4 (ccc17d18g)

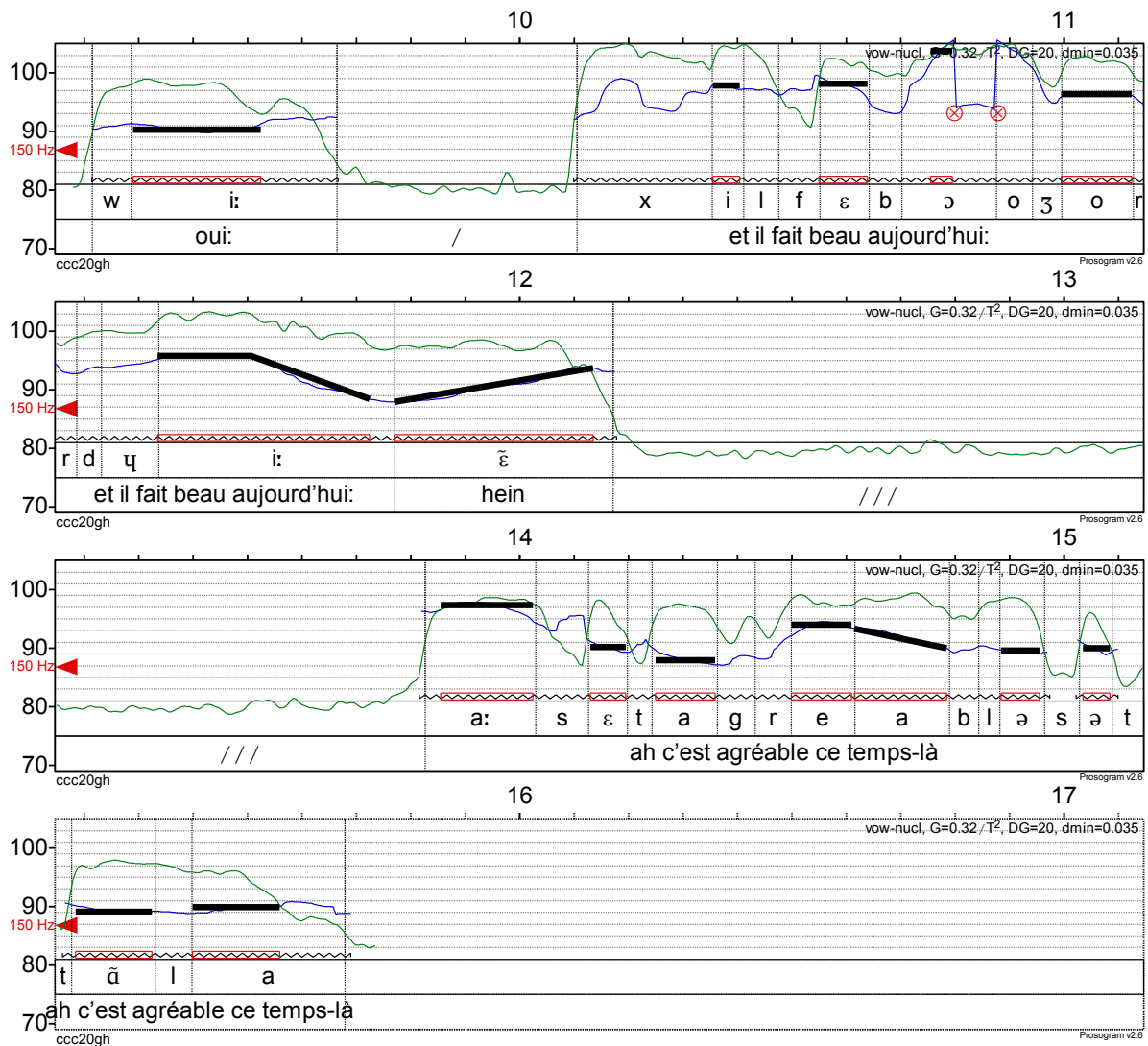


(65) ouais en vélo / un jour où il y a quelqu'un qui m'a prêté un vélo: euh / et je vais vite en vélo {+3} **hein** 0 // et je baisse la tête / et je m'arrête pas: // je m'arrête même pas au feu rouge // ouais / je pourrais faire des courses hein /// [...] (ccc17d18g)



Une dame âgée téléphone à Chloé pour lui dire qu'elle n'a pas de nouvelle de son chat. Elle a envie de parler avec Chloé plutôt pour dissiper l'ennui que pour l'informer au sujet de son chat.

- (80) oui: / et il fait beau aujourd'hui: -7 {0} **hein** +6 /// ah c'est agréable ce temps-là (ccc20gh)  
= l'exemple (12).



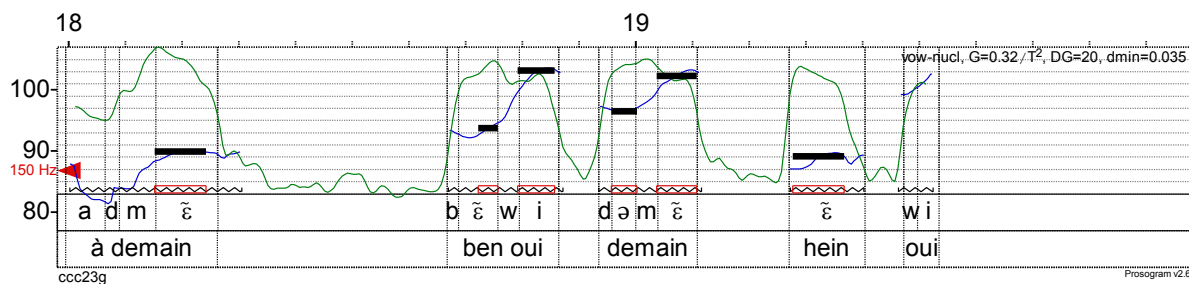
Avant de se quitter, Djamel propose avec insistance à Chloé de se revoir le lendemain.

(82) Djamel : à demain

Chloé : ben oui demain

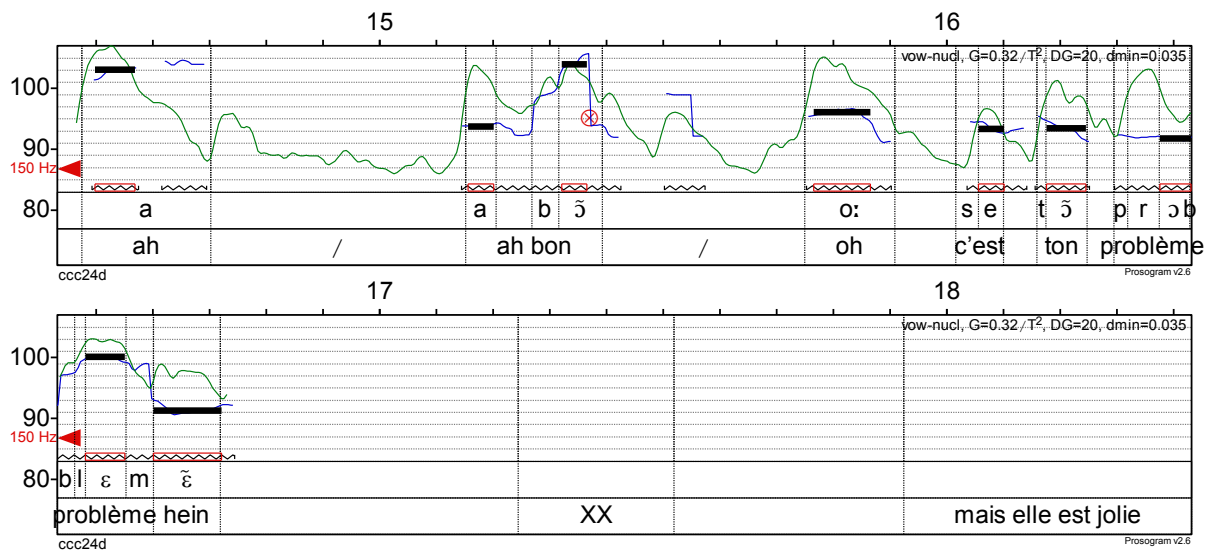
Djamel : **hein** 0

Chloé : oui (ccc23g) = l'exemple (15)



Djamel rend visite avec Chloé à Gisèle, qui a cru qu'elle était sa copine. Il lui explique alors qu'il cherche son chat. En voyant Djamel très gêné, la dame essaie de se rattraper, en disant que cela ne la regarde pas. En effet, Djamel essaie de séduire Chloé en vain.

(41) ah / ah bon / oh c'est ton problème {-9} **hein** 0 (ccc24d)





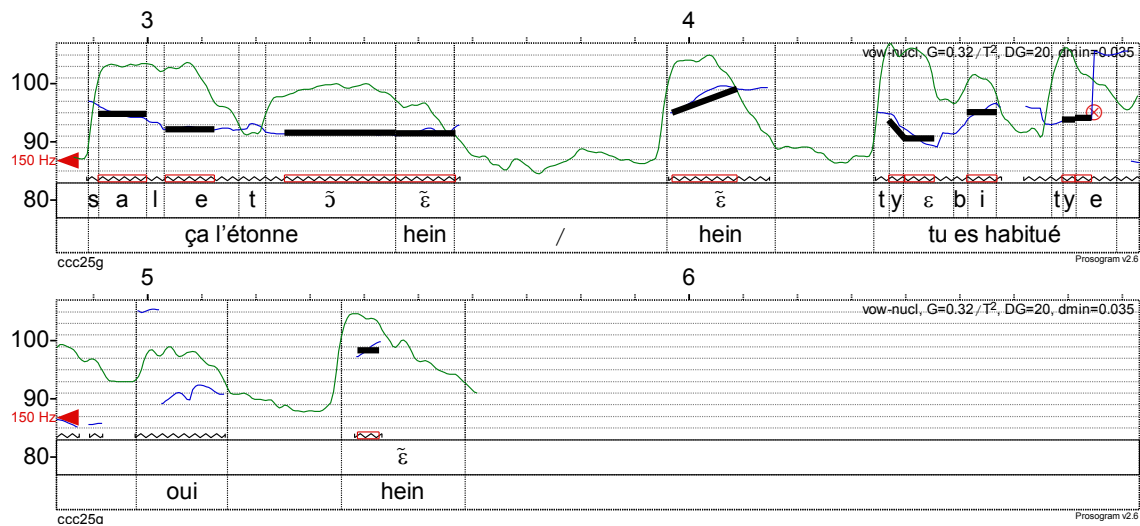
Chloé est étonnée de voir Gisèle qui parle à son mari décédé :

Gisèle : ça l'étonne {0} **hein<sub>1</sub>** 0 / {+4} **hein<sub>2</sub>** +4 {-5} tu es habitué (ccc25g)

Djamel : oui

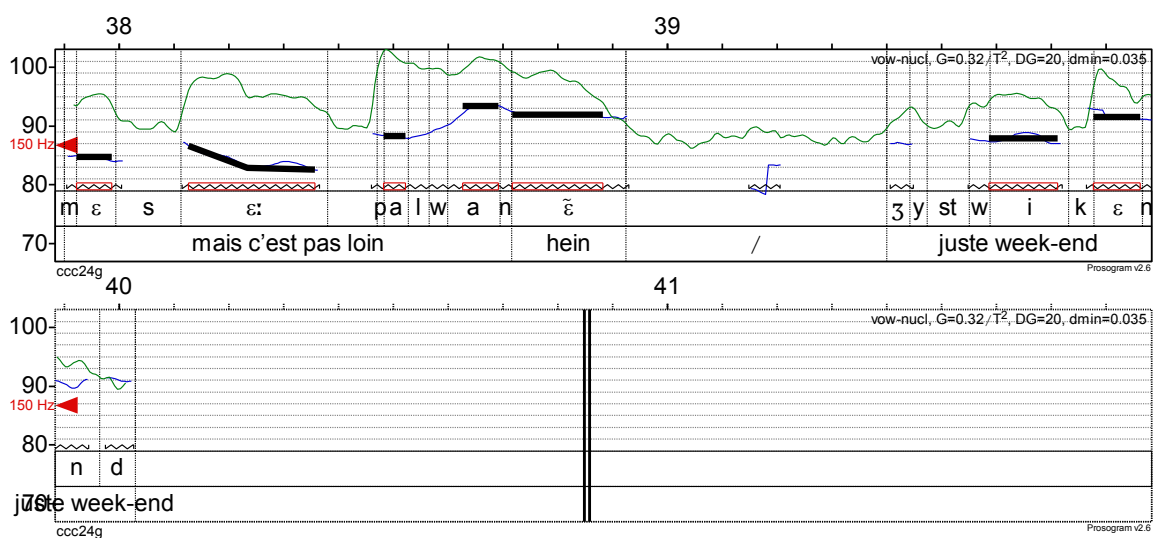
Gisèle : **hein<sub>3</sub>** 0 (ccc25g)

(hein<sub>1</sub>=l'exemple 59, hein<sub>2</sub>=l'exemple 87, hein<sub>3</sub>=l'exemple 83)



Djamel propose à Chloé de partir en voyage, mais elle lui donne des excuses pour ne pas y aller.  
Il continue d'insister :

(56) mais c'est pas loin {-1} **hein** 0 / juste week-end (ccc24g)



Chloé est au travail : elle est en train de maquiller une mannequin avec sa collègue, Flo. Elle est énervée et sent que rien ne va en ce moment. Flo essaie de la calmer et de lui donner des conseils, mais Chloé ne l'écoute pas vraiment.

(57) Chloé : ah là là je peux pas la saquer celle-là /// j'en ai marre du boulot de con putain

Flo : non mais attends tu es assistante tu peux faire attention /// je veux dire même moi je ne sais pas ce que tu fais

Chloé : oui ben toi tu t'écrases c'est tout {-3} **hein** 0 je peux (ccc25d26g)

(98) Flo : eh ben alors non mais attends elle aussi elle a des problèmes je veux dire il paraît que son mec n'arrête pas de la tromper en ce moment si tu crois que c'est facile

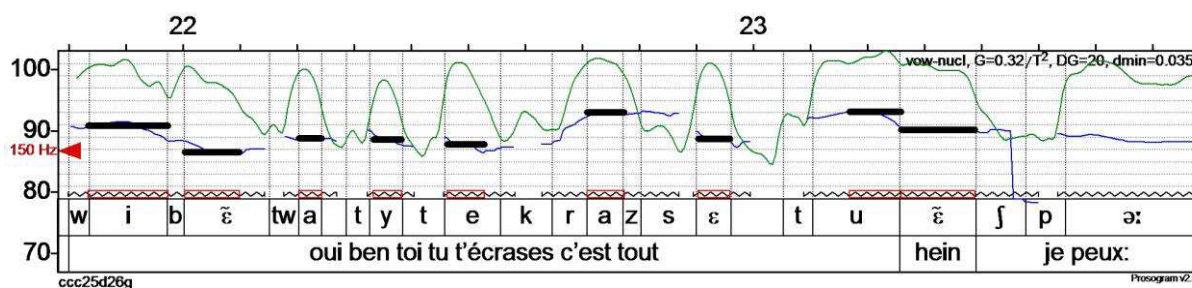
Chloé : je m'en fous de son mec attends c'est quoi cette histoire

Flo : d'accord mais tu t'en fous de tout {-12} **quoi** 0 {+2} tu as vu comment tu es habillée

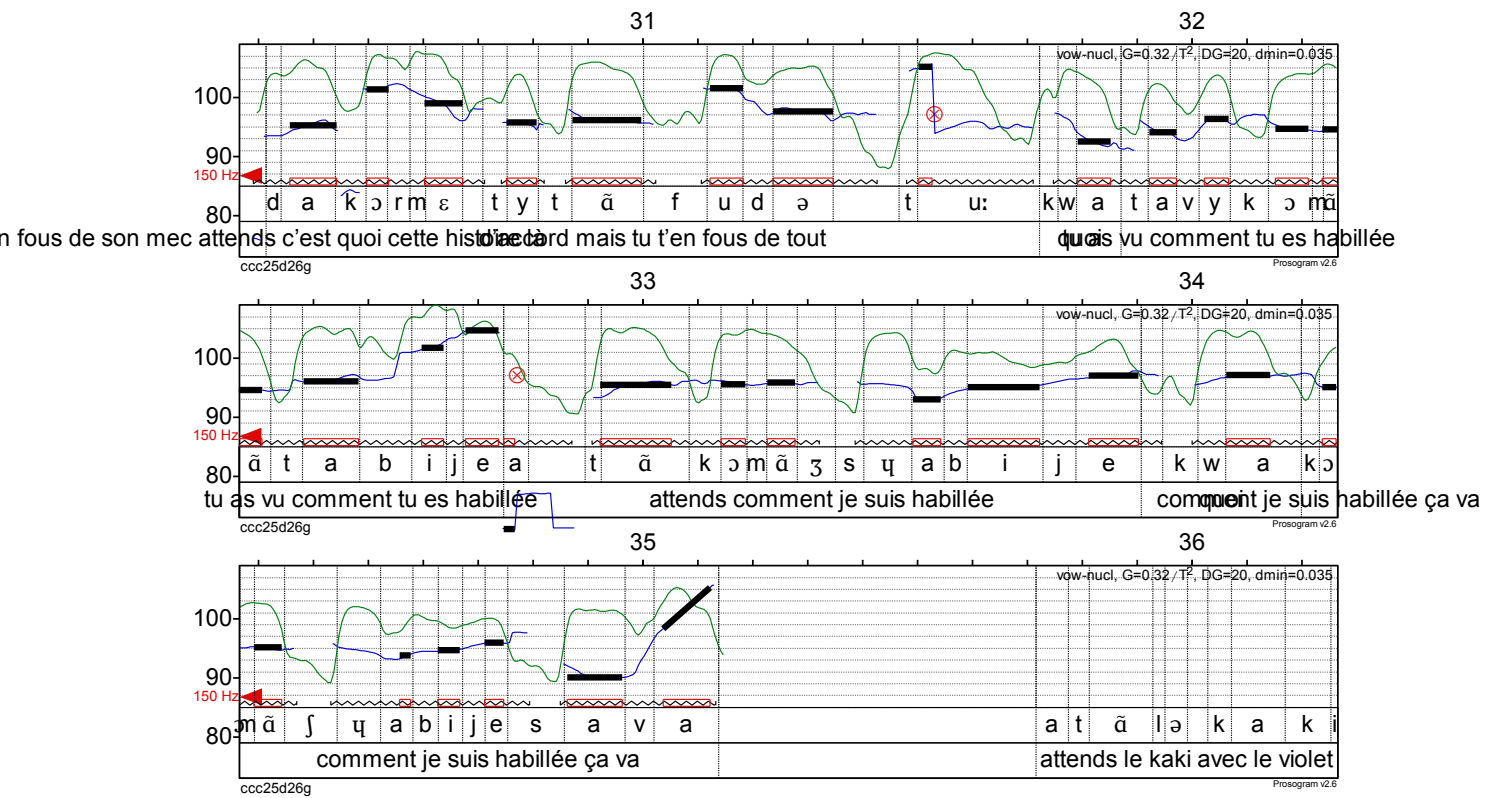
(109) Chloé : attends comment je suis habillée {0} **quoi** 0 {-2} comment je suis habillée ça va (ccc26g)

(110) Flo : attends le kaki avec le violet c'est hyper gai {+2} **quoi** 0 {0} c'est flatteur /// c'est mortel {+2} **quoi** 0 {0} sérieux et ta montre de bébé euh (ccc25d26g)

(114) Chloé : non mais attends ça va je veux dire ça va +8 {-13} **quoi** 0 / {-2} c'est c'est c'est on n'a pas les mêmes goûts c'est tout [...] (ccc25d26g)



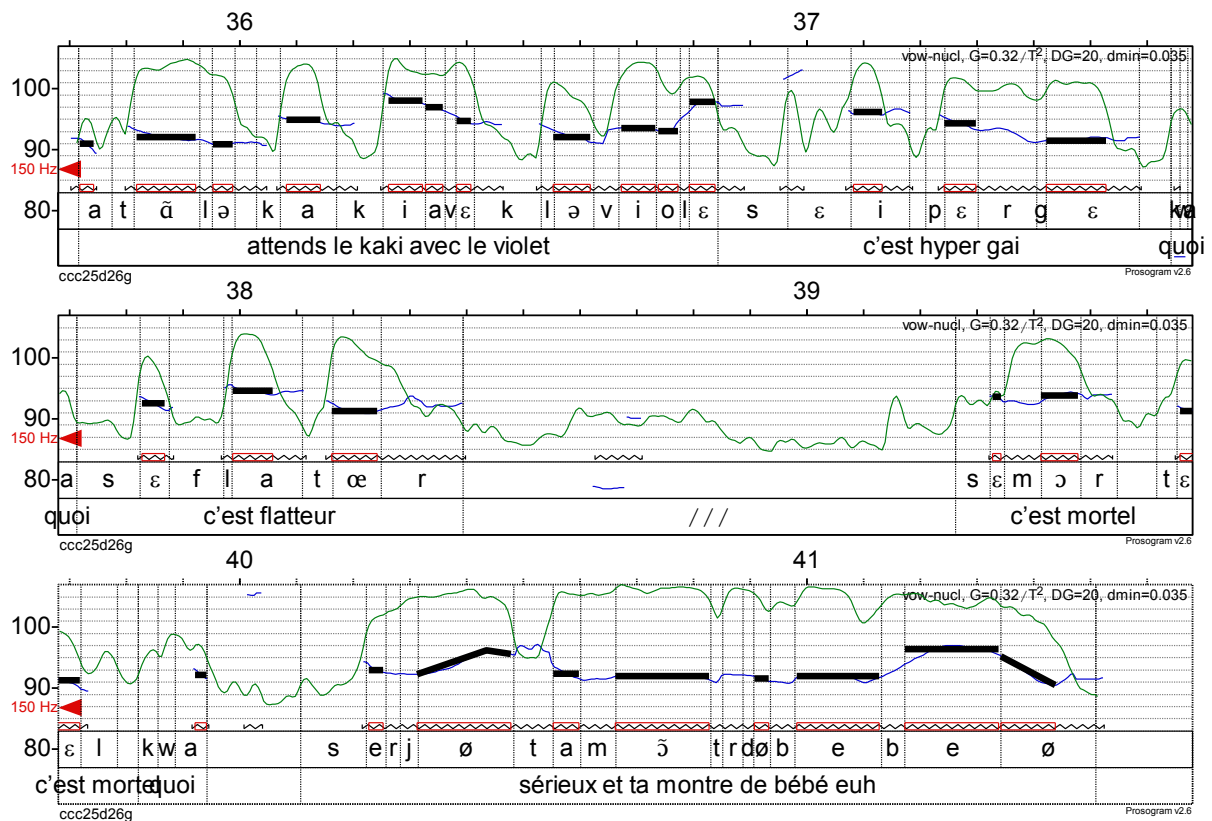
[...]

Flo : d'accord mais tu t'en fous de tout {-12} **quoi** 0 {+2} tu as vu comment tu es habillée(109) Chloé : attends comment je suis habillée {0} **quoi** 0 {-2} comment je suis habillée ça va  
(ccc26g)

[...]

(110) Flo : attends le kaki avec le violet c'est hyper gai {+2} **quoi** 0 {0} c'est flatteur /// c'est mortel {+2} **quoi** 0 {0} sérieux et ta montre de bébé euh (ccc25d26g)

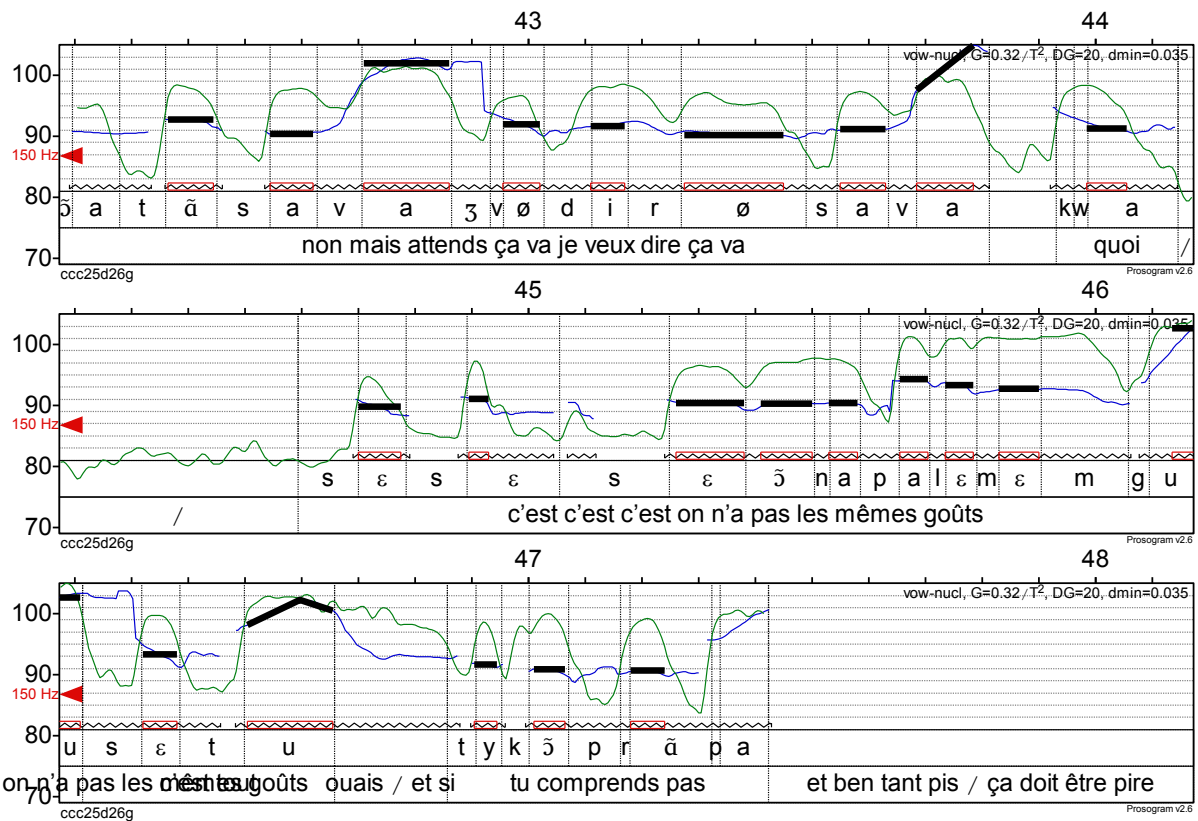
[...]



[...]

(114) Chloé : non mais attends ça va je veux dire ça va +8 {-13} **quoi** 0 / {-2} c'est c'est c'est  
on n'a pas les mêmes goûts c'est tout [...] (ccc25d26g)

[...]



Le mannequin qui écoutait la conversation entre Chloé et Flo les regardent comme s'il avait envie de dire quelque chose.

(125) Chloé : **quoi** 0

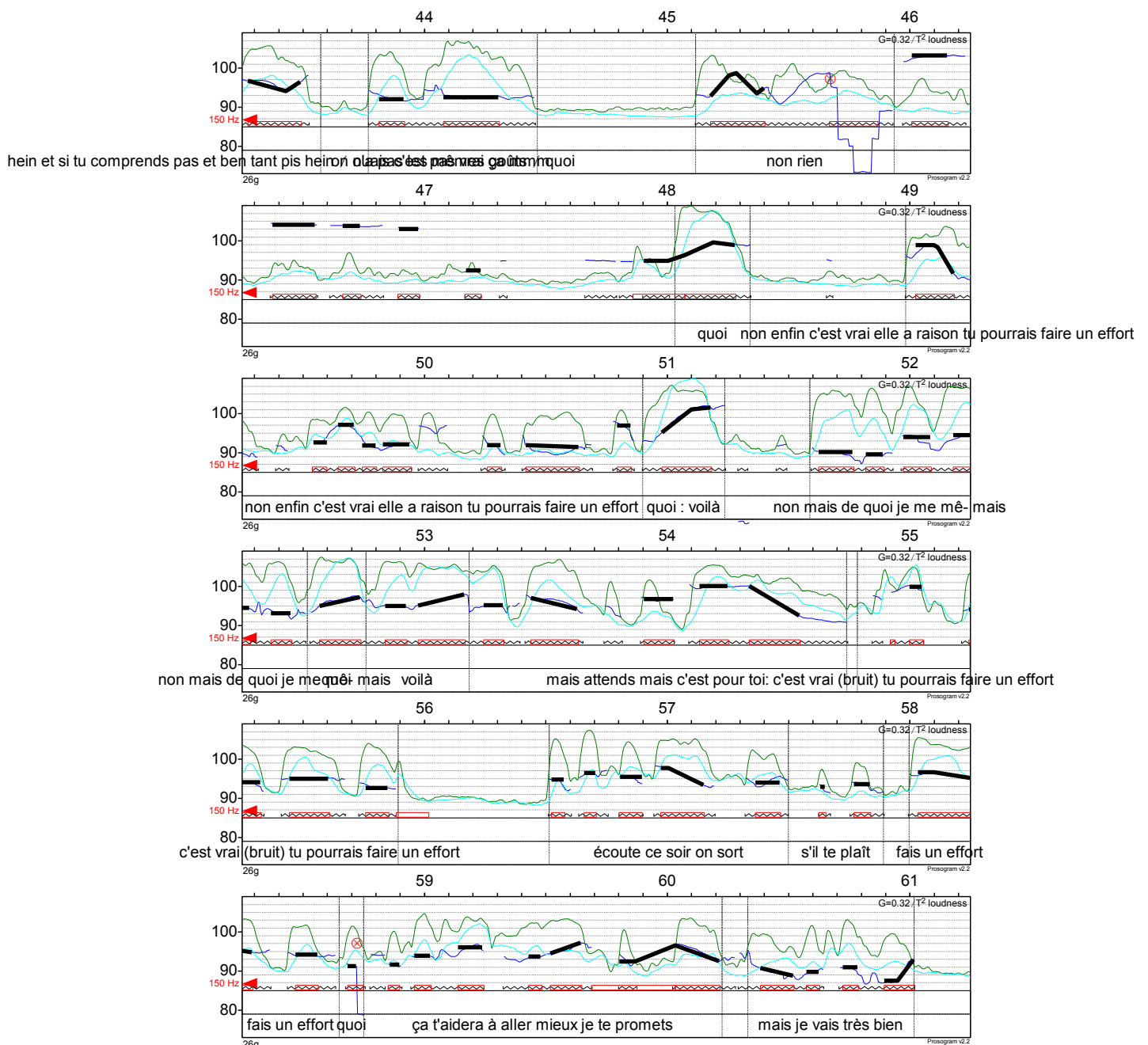
Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort quoi: (ccc26g)

(120) Flo : voilà

Chloé : non mais de quoi je me /me/ mais {+2} **quoi** +3 {-2} voilà

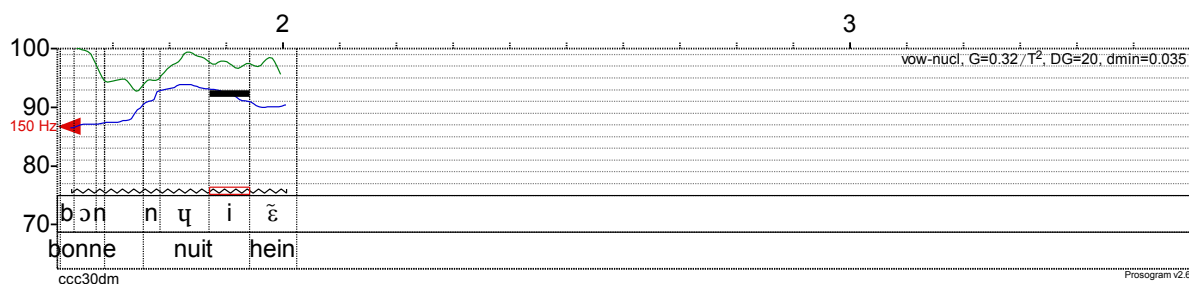
Flo : mais attends mais c'est pour toi: c'est vrai (bruit) tu pourrais faire un effort [...](ccc26g)

\*L'exemple (125) = l'exemple (2).



Chloé marche dans la rue le soir pour rentrer chez elle. Un homme ivre lui souhaite une bonne nuit.

(51) bonne nuit {-3} **hein** 0 (ccc30dm) = les exemples (13), (28)

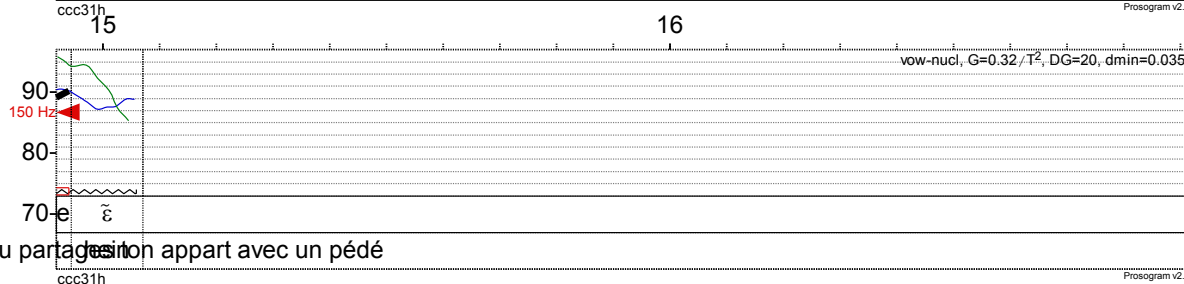
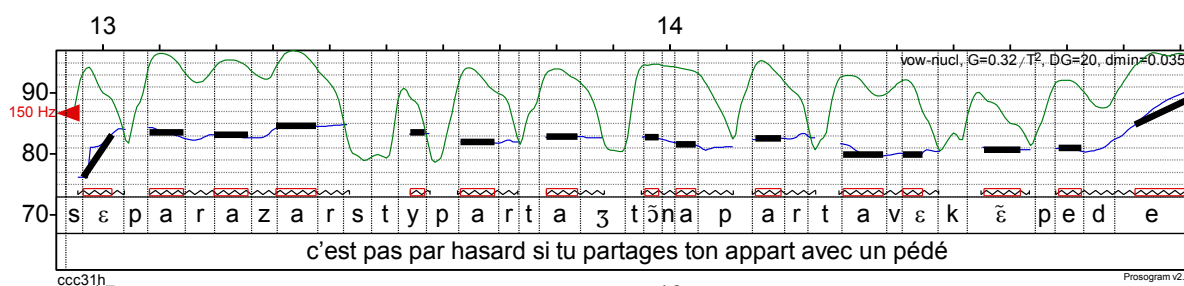


Chloé prostrée demande à Michel de dormir avec elle juste pour cette nuit. Elle lui parle dans le lit de Michel.

(78) Chloé : pourquoi je suis toute seule Michel

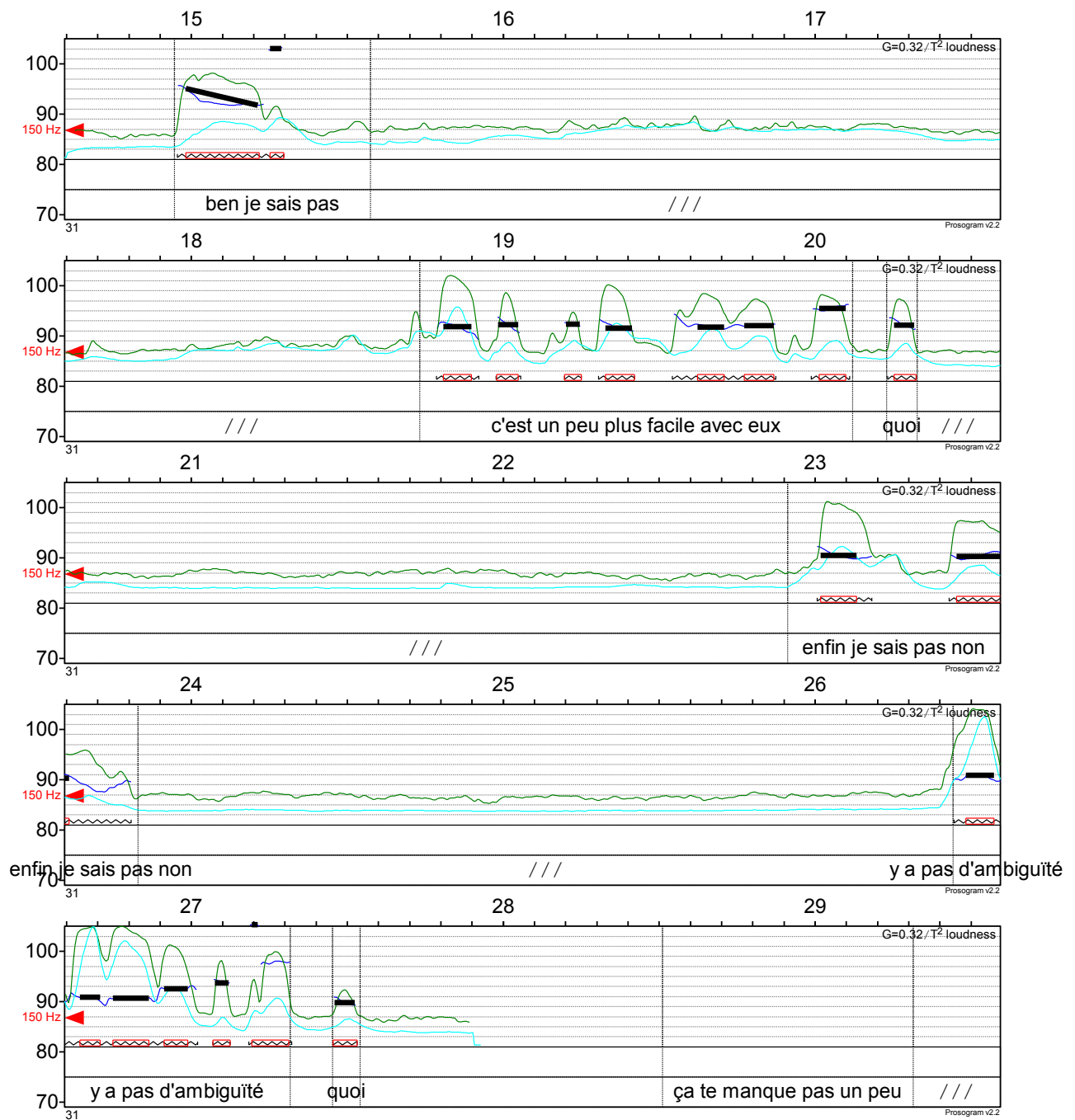
Michel : /m/ je sais pas /// tu as trop peur des mecs /// c'est pas par hasard si tu partages ton appart avec un pédé +6 {-4} **hein** +2 /// pourquoi tu traînes toujours avec des pédés (ccc31h)

(104) Chloé : ben je sais pas /// c'est un peu plus facile avec eux {-3} **quoi** 0 /// enfin je sais pas non /// il y a pas d'ambiguïté quoi (ccc31)



[...]

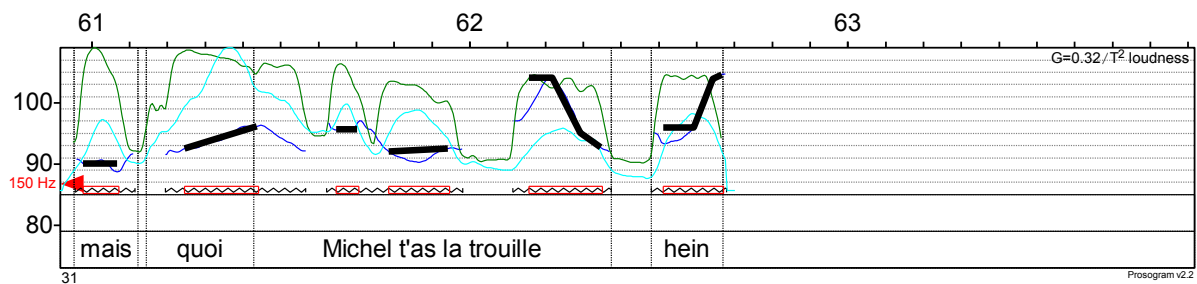
(104) Chloé : ben je sais pas /// c'est un peu plus facile avec eux {-3} **quoi** 0 /// enfin je sais pas non /// il y a pas d'ambiguïté quoi (ccc31)





Chloé caresse le torse de Michel :

(121) Chloé : mais {+3} **quoi** +4 {-3} Michel tu as la trouille hein (ccc31)



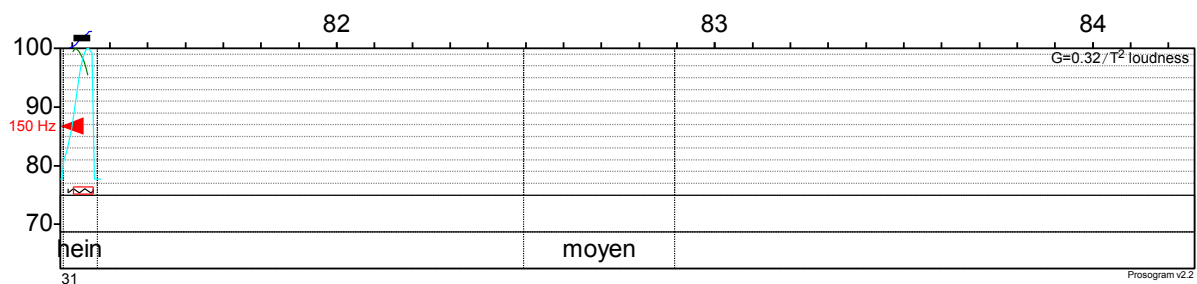
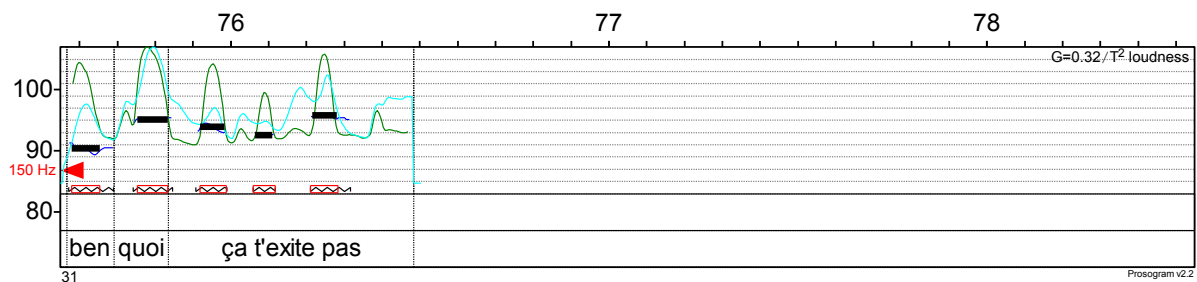
Chloé met la main de Michel sur sa poitrine ; elle est déçue de savoir que cela ne l'excite pas.

(112) Chloé : ben {+4} **quoi** 0 {-1} ça t'excite pas (ccc31)

(85) Michel : moyen

Chloé: **hein** +3

Michel : moyen (ccc31d) = l'exemple (36)



Claude, le nouvel ami de Michel, vient pour la première fois chez lui et Chloé, mais Michel est absent. Elle est étonnée par sa venue et par la quantité de ses affaires. Claude est surpris également par la présence de Chloé : au premier abord il pense qu'elle est de passage chez Michel. Chloé essaie de le rassurer en lui précisant qu'elle y habite mais en tant que colocataire, et non concubine.

(84) Chloé : /s/ c'est à toi tout ça

Claude : **hein** 0 / {0} ouais (ccc32d) = l'exemple (37)

[...]

(99) Claude : tu es en voyage

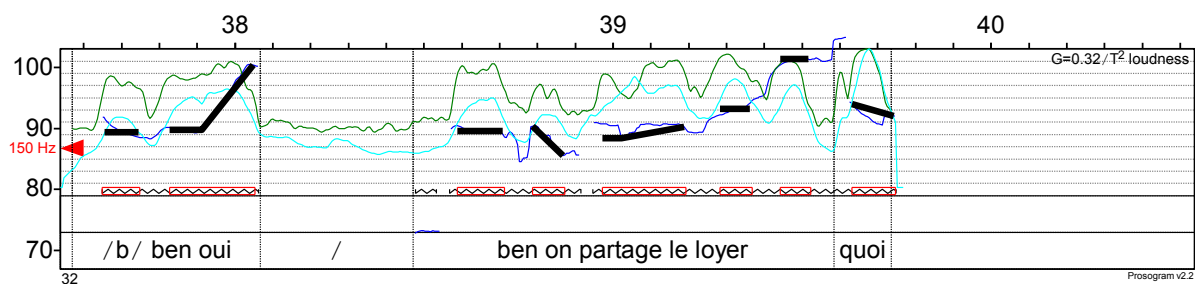
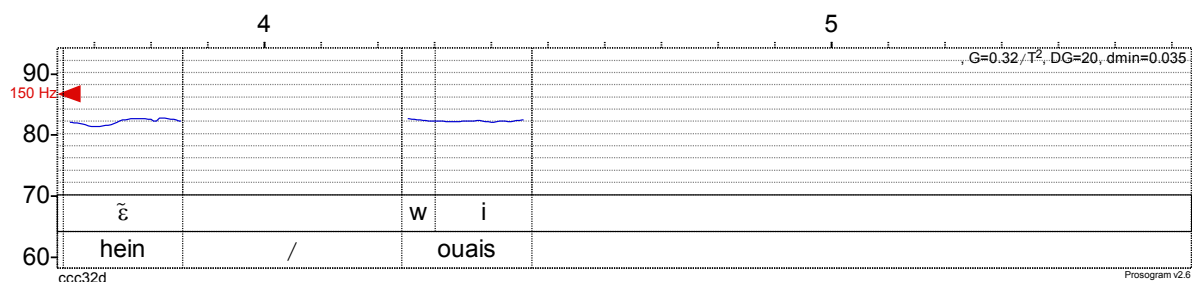
Chloé : pardon

Claude : tu es en voyage / tu visites Paris

Chloé : ah non non non non j'habite ici // tiens

Claude : ah oui / chez Michel

Chloé : ben ben oui // ben on partage le loyer {-10} **quoi** 0 (ccc32)



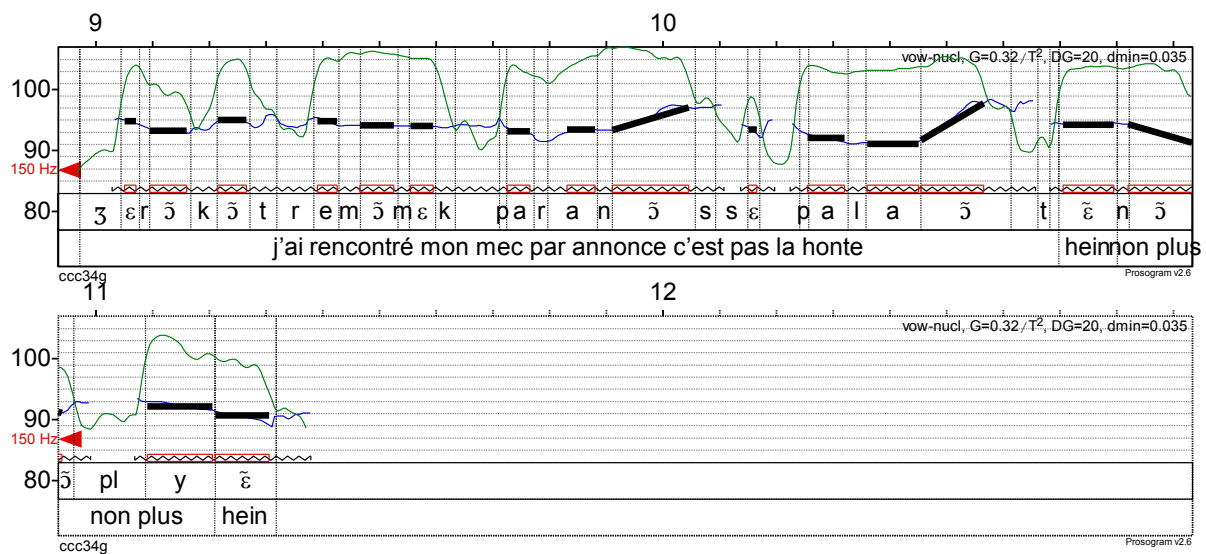
Chloé et Flo parle de rencontres par petites annonces. Elles ne sont pas favorables à cette façon de faire connaissance avec les gens, mais le mannequin les contredit : elle a rencontré son ami grâce à une annonce.

(67) Chloé : ouais c'est je sais pas moi je trouve que c'est vraiment la misère de rencontrer les gens comme ça

Mannequin : ah qu'est-ce que vous avez contre les annonces là toutes les deux

Chloé / Flo : ben rien

Mannequin : j'ai rencontré mon mec par annonce c'est pas la honte +7 {-4} **hein** 0 non plus hein (ccc34g)

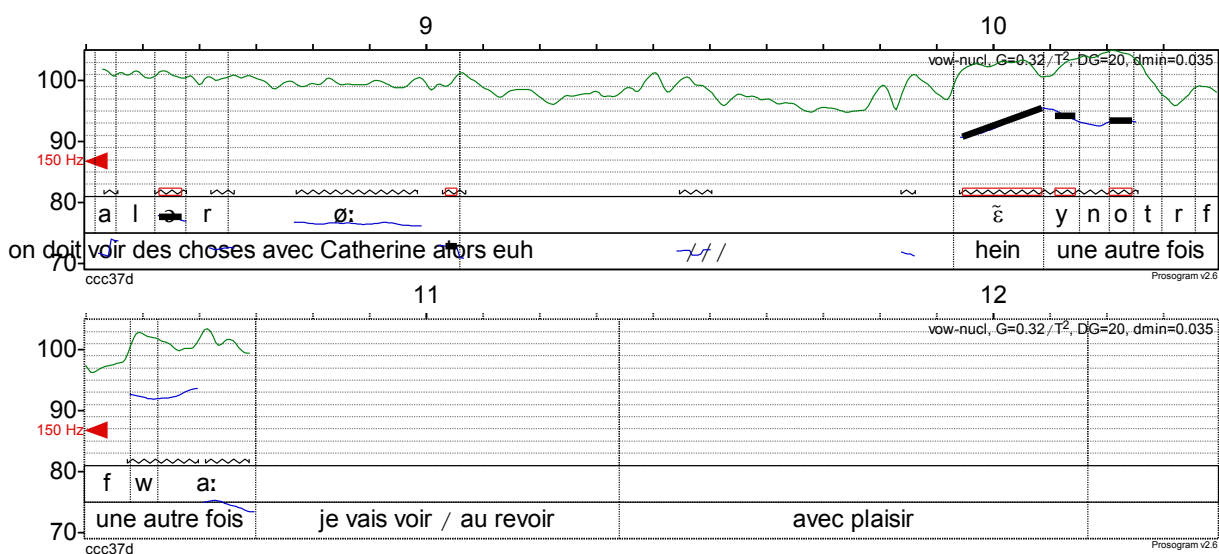


Chloé propose à sa collègue Véra de la présenter à Madame Renée et ses amies, mais cela ne l'intéresse pas.

(77) Chloé : mais euh c'est mes copines vous voulez que je leur présente

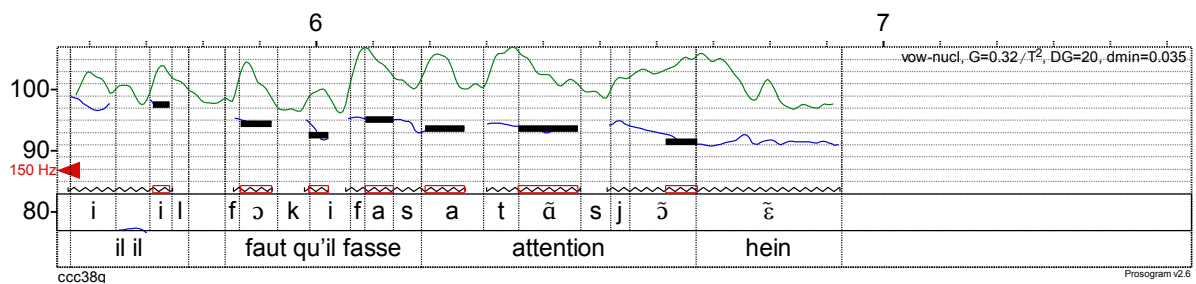
Véra : oui enfin bon /y/ une autre fois parce que là j'ai: on doit voir des choses avec Catherine alors euh /// {+10} **hein** +4 {-1} une autre fois je vais voir avec plaisir

Chloé : au revoir (ccc37d)



Djamel monte sur un toit pour rattraper un chat, en pensant qu'il s'agit de celui de Chloé. La dame qui le regarde d'en bas dit à Chloé qu'il faut qu'il fasse attention.

(58) /i/ il faut qu'il fasse attention {0} **hein** 0 (ccc38g)

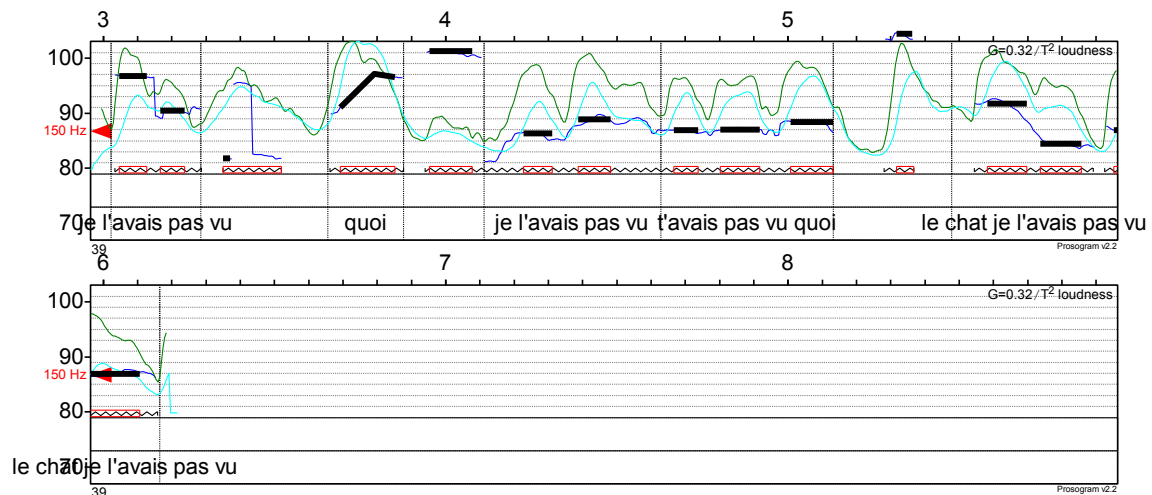


Dans un bar où ils ont leurs habitudes, Carlos se moque de Djamel qui ne pense plus qu'au chat de Chloé.

(127) Djamel : je l'avais pas vu

Carlos : **quoi** +5

Djamel : je l'avais pas vu (ccc39)



Chloé était persuadée que Jean-Stef faisait attention à elle à chaque fois qu'ils se croisent. Mais il ne s'en souvient pas.

(123) Chloé : c'est drôle quand même qu'on se soit vus plein de fois comme ça

Jean-Stef : comment ça

Chloé : avant /// qu'on se soit croisés

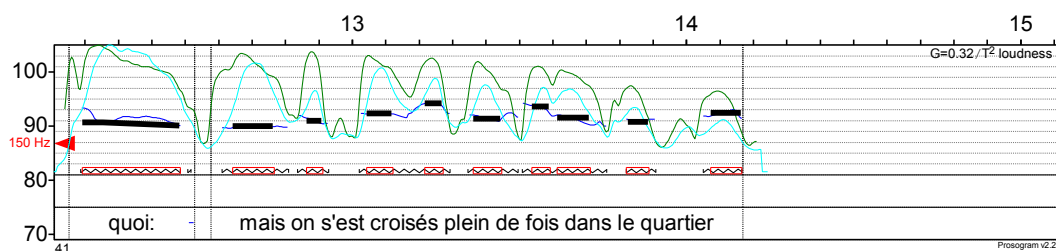
Jean-Stef : non c'était pas moi

Chloé : ben si

Jean-Stef : non non je t'ai jamais vue moi

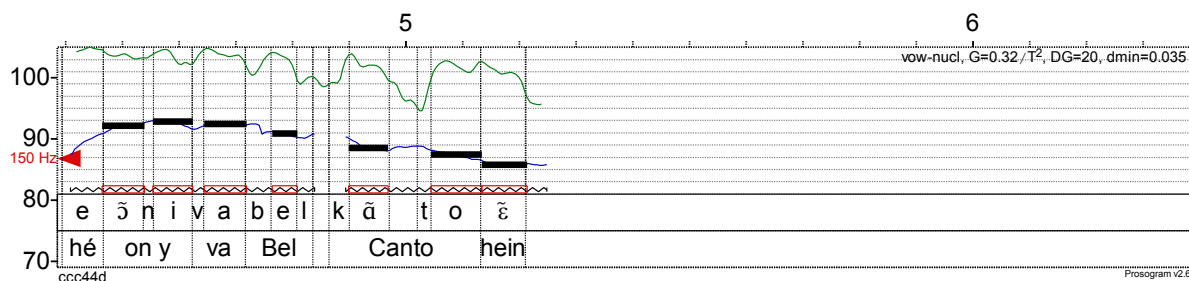
Chloé : **quoi** 0 {-2} mais on s'est croisés plein de fois dans le quartier

Jean-Stef : non non si je t'avais vue je t'aurais remarquée (ccc41)



Bel Canto, voisin de Chloé, fait son déménagement. Ce n'est qu'à cette occasion qu'ils font connaissance. À la fin du déménagement, il discute avec Chloé : il a dû mal à partir. Un ami de Bel Canto l'invite alors à y aller.

(54) hé on y va Bel Canto {-2} **hein** 0 (ccc44d) = l'exemple (5)



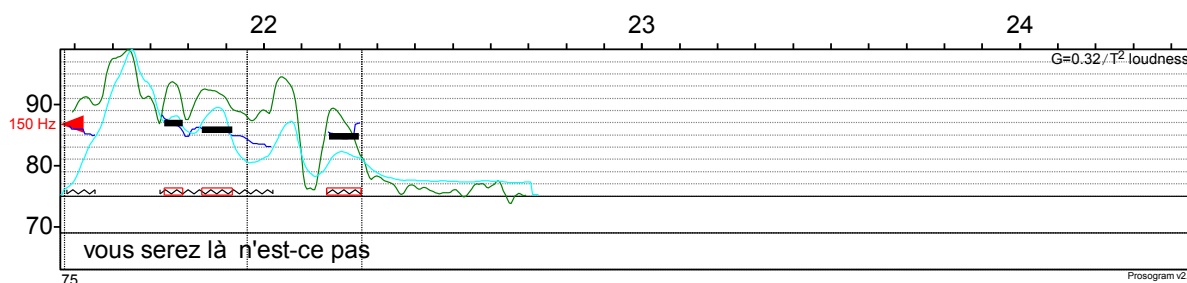
## « *Ensemble, c'est tout* » (ect)

Nous avons utilisé l'interprétation cinématographique par Claude Berri en 2007 (noté ectf) et la lecture oralisée par J. Gayet, G. Casadesus, M. Zidi, E. Elmosnino, J. Rochefort et 13 comédiens du roman *Ensemble, c'est tout* de Anna Gavalda (noté ectr). Ce choix est dû au fait que nous n'avons pas trouvé dans le film les occurrences de *n'est-ce pas* présentes dans le texte original.

Histoire : Les personnages principaux sont Camille, Franck, Philibert et la grand-mère de Franck. Chacun des jeunes personnages souffre de problèmes familiaux. Leur rencontre leur redonne au fur et à mesure du courage et de la joie de vivre. Philibert loue une partie de son appartement à Franck.

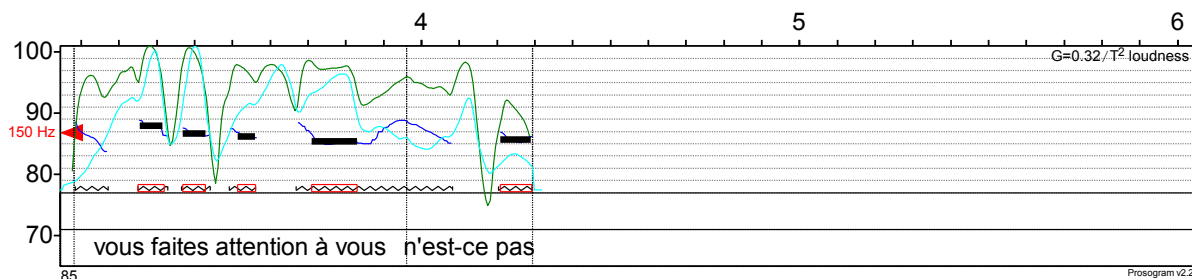
Camille invite Philibert, son voisin, à dîner. Il est tellement anxieux qu'il vérifie si elle sera chez elle.

(135) d'accord // d'accord demain vous /// vous serez là {-3} **n'est-ce** {+2} **pas** (ectr75) =  
l'exemple (8)



Philibert dit à Camille de prendre soin d'elle, en partant de chez elle ; elle vit dans des conditions très difficiles.

(145) vous faites attention à vous **n'est-ce** {0} **pas** (ectr85)

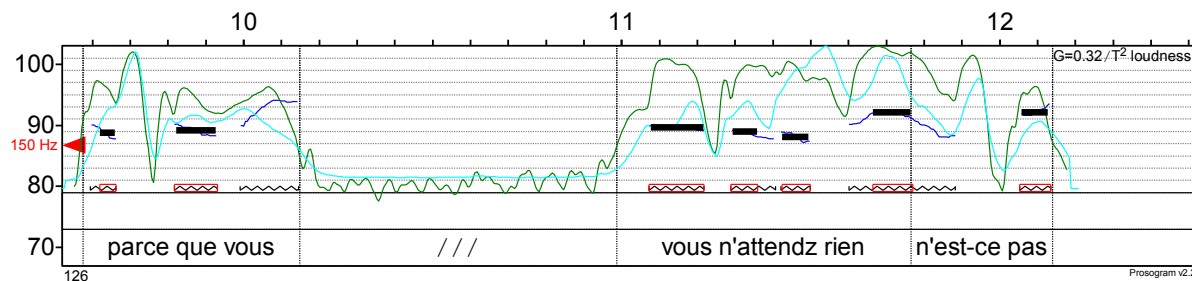


Camille est tombée gravement malade. Philibert la ramène chez lui et lui donne des soins assidus sans attendre une récompense. Ses attentions touchent profondément Camille qui n'a pas l'habitude que quelqu'un s'occupe d'elle d'une telle façon.

(137) - C'est la première fois depuis très longtemps qu'on s'occupe de moi comme ça...

- Allons...

- si c'est vrai /// je veux dire sans rien attendre en retour /// parce que vous /// vous n'attendez rien {-4} **n'est-ce** {+5} **pas** (ectr126)





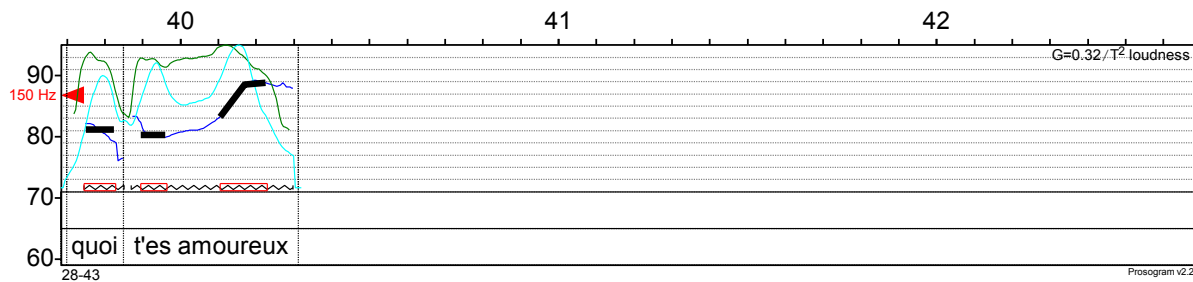
Franck est étonné de voir Philibert prendre soin de Camille.

(128) Franck : elle va rester combien de temps

Philibert : aussi longtemps /k/ qu'elle souhaitera

Franck : **quoi** -5 {+6} tu es amoureux

Philibert : pourquoi je le serais (ectf28-43)



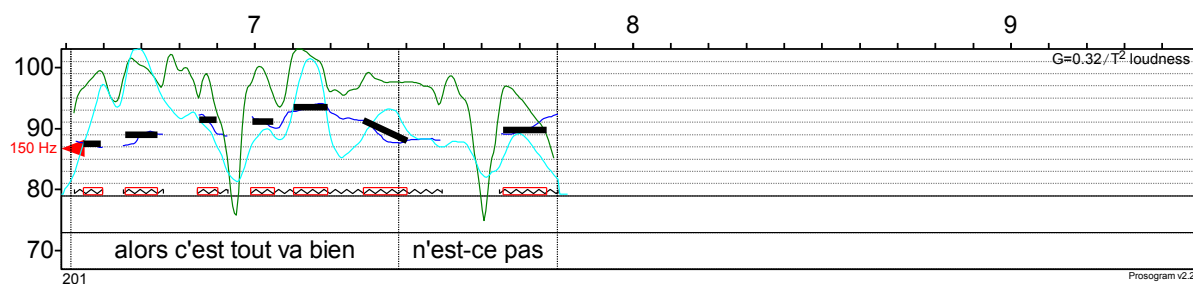
Mathilde, une connaissance de Camille, lui demande des nouvelles de sa mère : Camille ne s'entend pas bien avec celle-ci qui a toujours des problèmes.

(150) - *Et comment va ta maman ?* coupe la très diplomate Mathilde. *Toujours au bord du gouffre ?*

- *Au fond plutôt...*

- alors c'est tout va bien {0} **n'est-ce** {+1} **pas** +4

- *Parfaitement bien*, sourit Camille. (ectr201)



La grand-mère de Franck ne peut plus vivre seule dans sa maison. L'amie de sa grand-mère téléphone à Franck pour lui expliquer la situation. Il veut qu'elle soit dans une maison de retraite confortable, mais il apprend qu'elle est hors de prix.

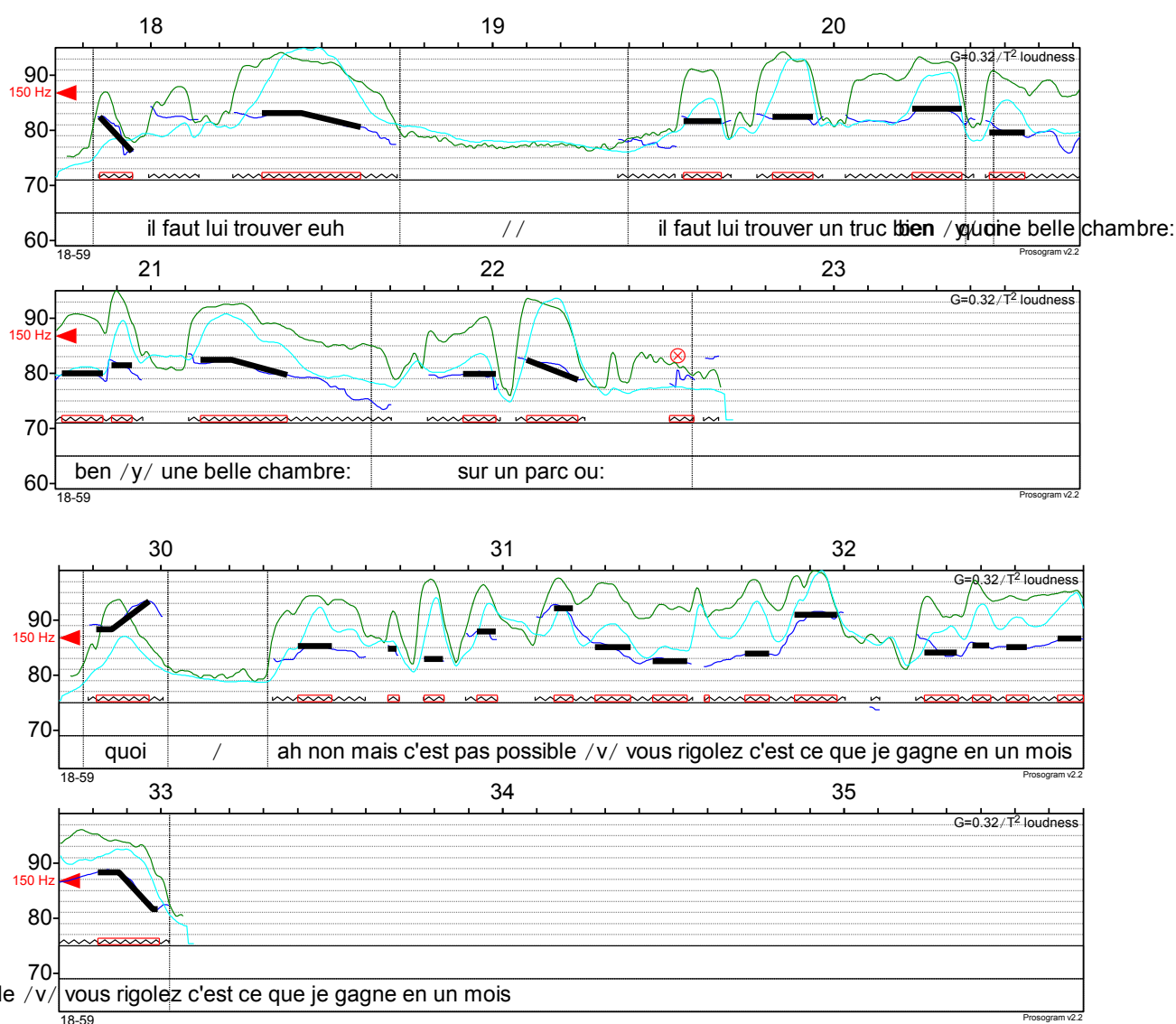
(119) Franck : il faut lui trouver euh ... il faut lui trouver un truc bien -3 {-1} **quoi** 0 {-1} ben /y/ une belle chambre: sur un parc ou: (ectf18-59-1)

(126) Dame : mon garçon c'est très cher ça tu sais

Franck : ah bon c'est c'est combien faut compter combien

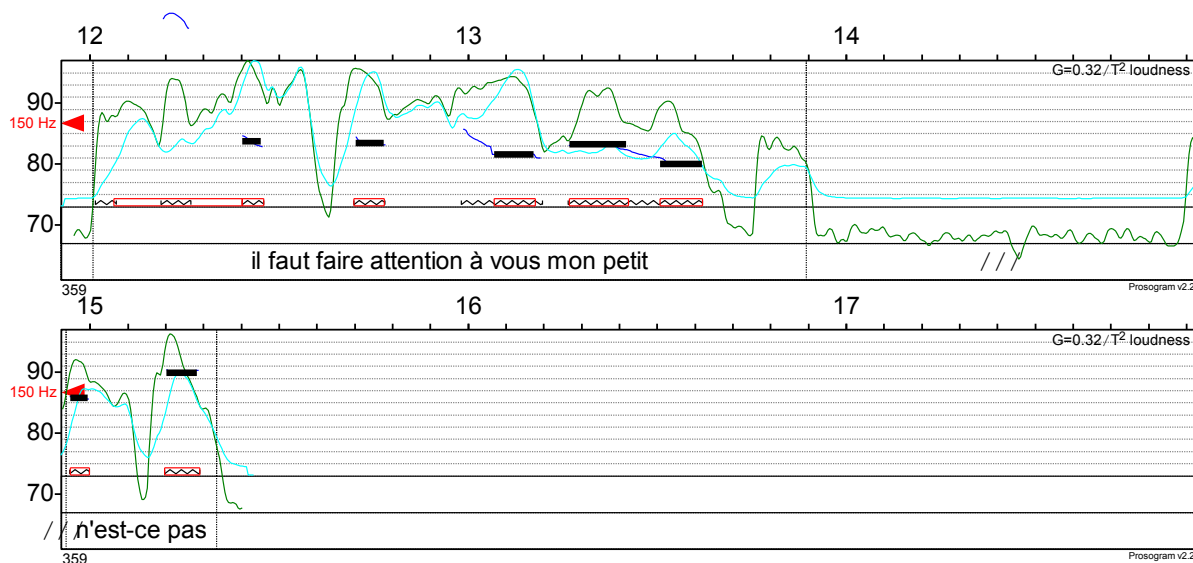
Dame : hah au moins deux mille euros

Franck : **quoi** +4 / ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois (ectf18-59-2) = l'exemple (39)



La grand-mère de Franck s'inquiète pour Camille qui n'allait pas bien.

(130) il faut faire attention à vous mon petit /// {+7} **n'est-ce** {+4} **pas** (ectr359)

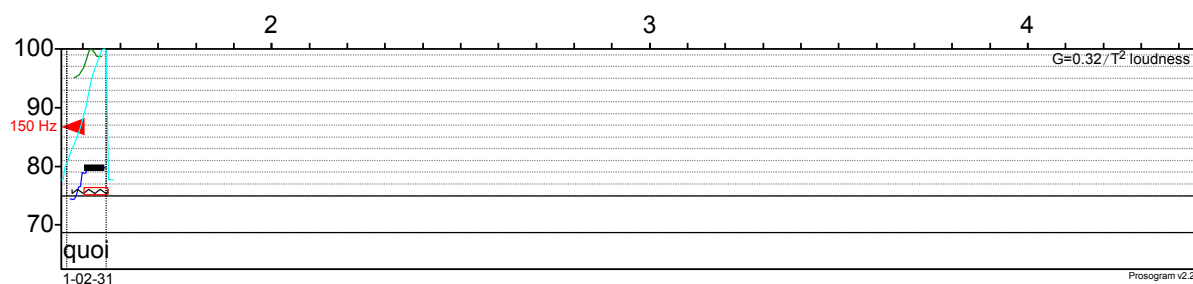


Camille, pensive, regarde Franck comme si elle voulait lui dire quelque chose : elle hésite à lui proposer de s'occuper de sa grand-mère chez eux (Camille s'est également installée chez Philibert et Franck).

(124) Franck : **quoi** 0

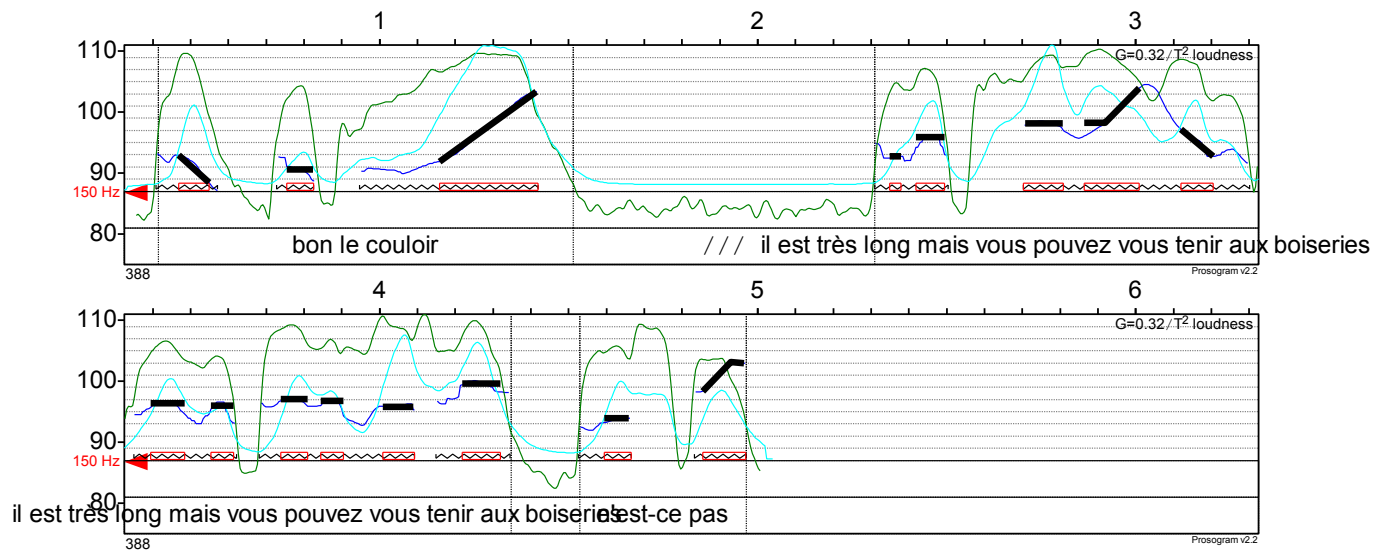
Camille : combien tu payes par mois pour sa maison de retraite (ectf1-02-31) )

= l'exemple (1)



Camille fait visiter leur appartement à la grand-mère de Franck.

(152) bon le couloir /// il est très long mais vous pouvez tenir aux boiserries {-6} **n'est-ce** {+6}  
**pas** +4 (ectr388) = l'exemple (9)



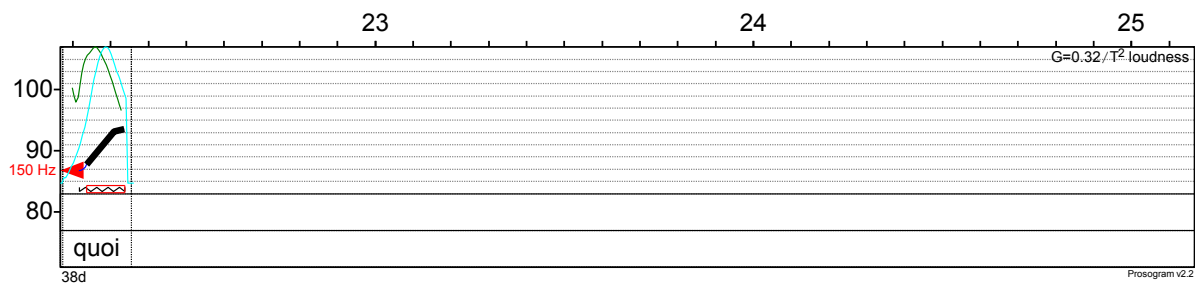
## « Itinéraire d'un enfant gâté » (ieg).

Al habite dans l'hôtel tenu par son père. Sa copine, ennuyée de lui, lui dit qu'elle veut pas aller chez lui - « à l'hôtel ».

(122) Copine : je veux pas aller à l'hôtel

Al : **quoi** 0

Copine : je veux pas aller à l'hôtel (ieg38d) = l'exemple (38)

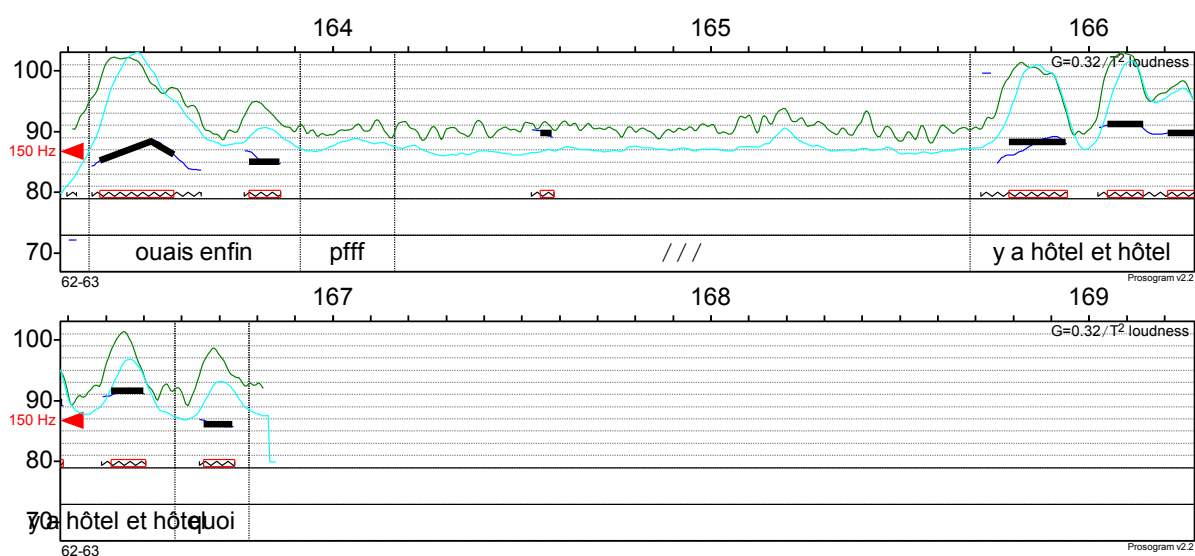


Al fait connaissance avec Sam, ancien entrepreneur riche. Celui-ci lui demande ce que fait son père. Face à l'étonnement admiratif de Sam, Al lui explique que ce n'est pas l'hôtel qu'il semble imaginer.

(102) Al : ils ont un hôtel

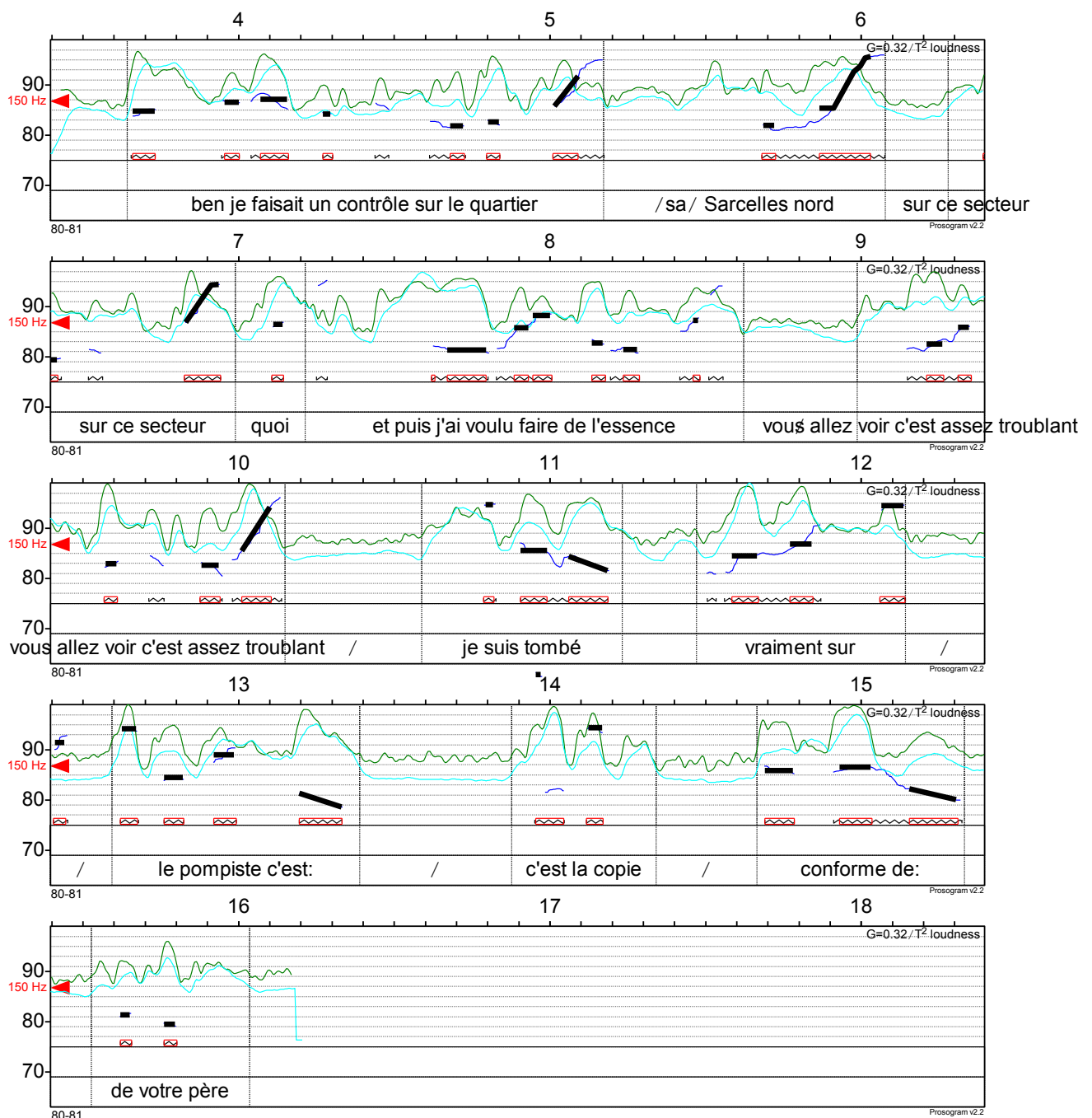
Sam : l'hôtel

Al : ouais enfin pfff /// il y a hôtel et hôtel {-4} **quoi** 0 (ieg62-63)



Al explique à une dame qui cherche son père depuis longtemps le moment où il a rencontré un homme qui lui ressemble beaucoup.

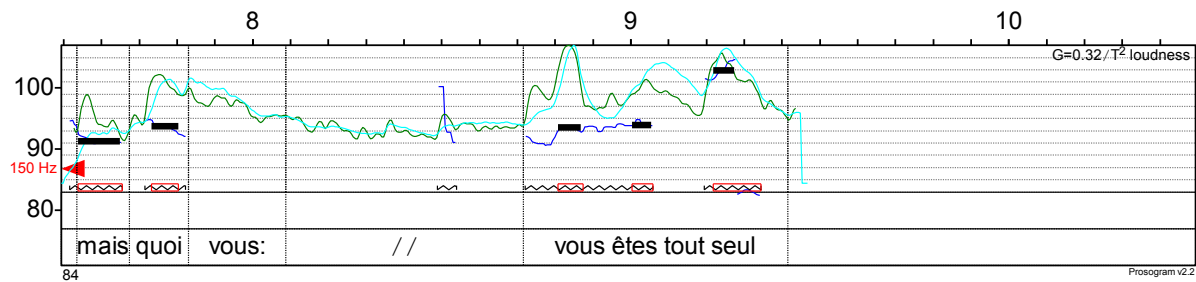
(113) ben je faisais un contrôle sur le quartier /sa/ Sarcelles nord sur ce secteur +9 {-8} **quoi** 0 {-5} et puis j'ai voulu faire de l'essence / vous allez voir c'est assez troublant / je suis tombé vraiment sur / le pompiste c'est: / c'est la copie / conforme de: de votre père (ieg80-81)



La dame s'attendait à ce que Al vienne avec sa fiancée. Mais il n'ayant pas réussi à la voir, vient seul.

(111) mais {+3} **quoi** 0 vous: vous êtes tout seul (ieg84)

\*Dans cet exemple, on ne peut mesurer la hauteur de la syllabe après *quoi* (*vous:*) à cause du bruit.



## « *Debout les morts* » (dbm).

Vandoosler s’amuse à donner comme surnom à ses colocataires - son neveu Marc et les amis de Marc, Mathias et Lucien - le prénom des apôtres, bien que ces surnoms ne leur plaisent pas. Il trouve amusant qu’il manque le quatrième, et compare cette situation à une voiture à trois roues ou un char à trois chevaux dont on ne maîtrise pas la direction. Avant que Vandoosler ne précise son intention, cette comparaison avec les véhicules a froissé Marc qui a supposé qu’elle signifiait qu’ils versaient dans le fossé. Face à l’énervement de Marc, Vandoosler lui explique que c’est l’imprévisibilité générée par l’absence d’une roue sur un véhicule qu’il trouve amusant. À la fin de cette explication, le locuteur interpelle une tierce personne, en l’occurrence, Mathias surnommé « Saint Matthieu ».

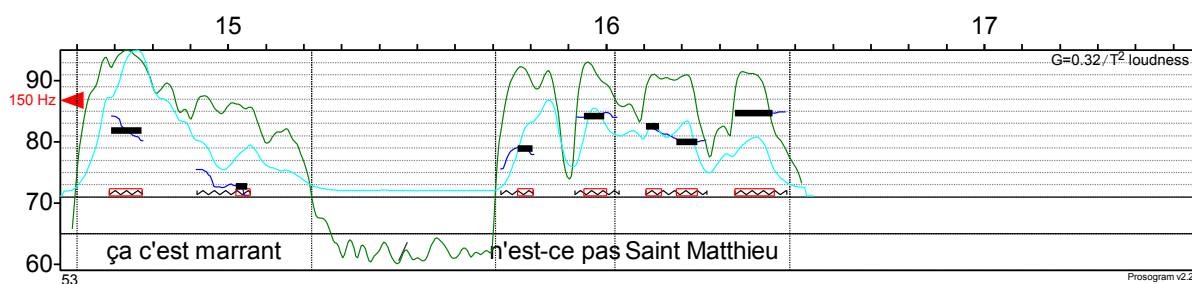
(131) - *Il faudra faire un effort, Saint Matthieu.*

- *Je ne m'appelle pas Saint Matthieu, bon sang !*

- *Bien sûr, dit Vandoosler en haussant les épaules, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Matthieu, Mathias... Lucien, Luc... c'est du pareil au même. Et moi, ça m'amuse. Cerné dans mon vieil âge par des évangélistes. Et où est le quatrième, hein ? Nulle part. Voilà ce que c'est... Une voiture à trois roues, un char à trois chevaux. Vraiment marrant.*

- *Marrant ? Parce que ça verse dans le fossé ?* demanda Marc, énervé.

- *Non, dit Vandoosler. Parce que ça ne veut jamais aller là où on voudrait, là où ça devrait. Imprévisible, donc. ça c'est marrant / {+8} n'est-ce {+5} pas Saint Matthieu (dbm53)*

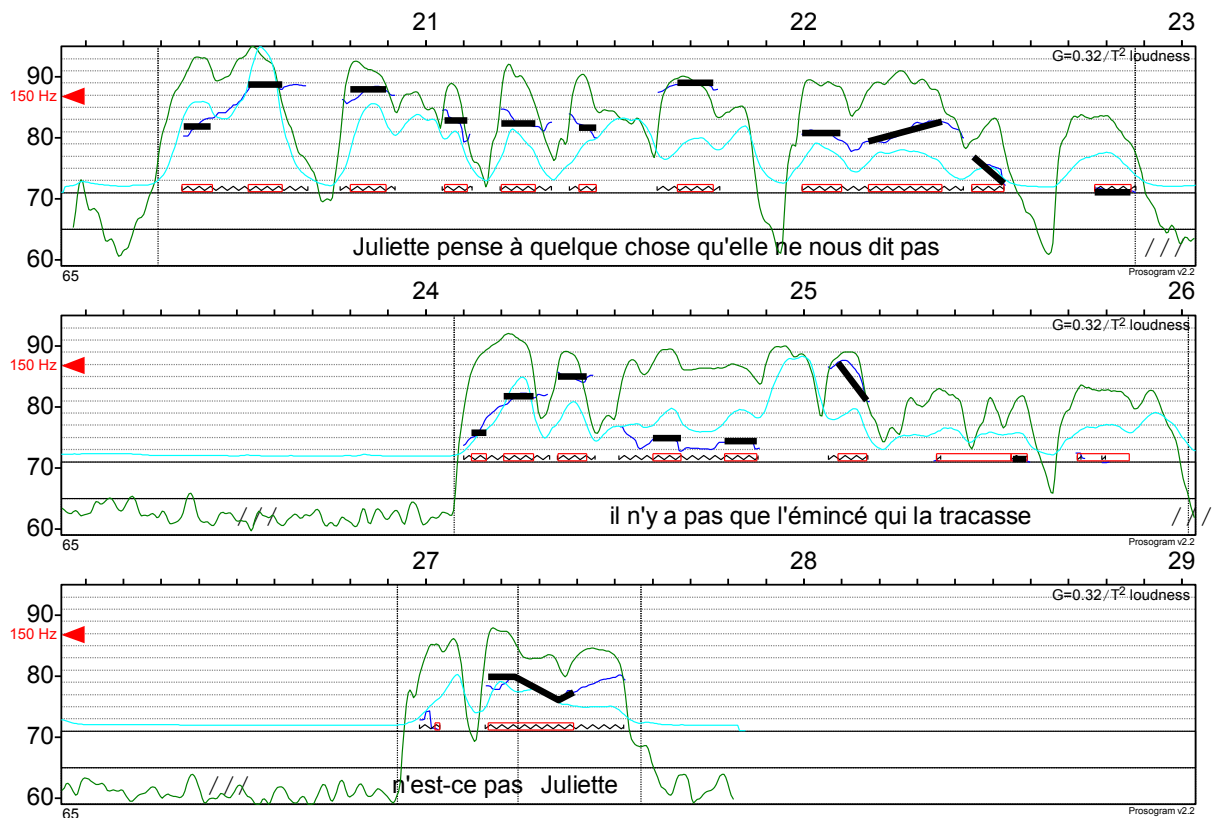




Juliette rend visite à Vandoosler, Marc, Mathias et Lucien afin de parler de la disparition de leur voisine, Sophia. Juliette, restauratrice, leur explique la phénomène bizarre qui l'a poussé à constater la disparition de Sophia : elle n'est pas venue chercher, contrairement à ses habitudes, son plat - un émincé de veau aux champignons - et ce sans la prévenir. Au cours de la discussion, Marc suppose que Juliette n'a pas encore tout dit et qu'elle cache quelque chose. Il lui demande donc de confirmer ce qu'il suppose, dans le but éventuel de la solliciter pour fournir plus d'information sur le sujet.

(132) - *Néanmoins, dit Marc, Juliette pense à quelque chose qu'elle ne nous dit pas /// il n'y a pas que l'émincé qui la tracasse ///* {+1} **n'est-ce** {+6} **pas** Juliette (dbm65)

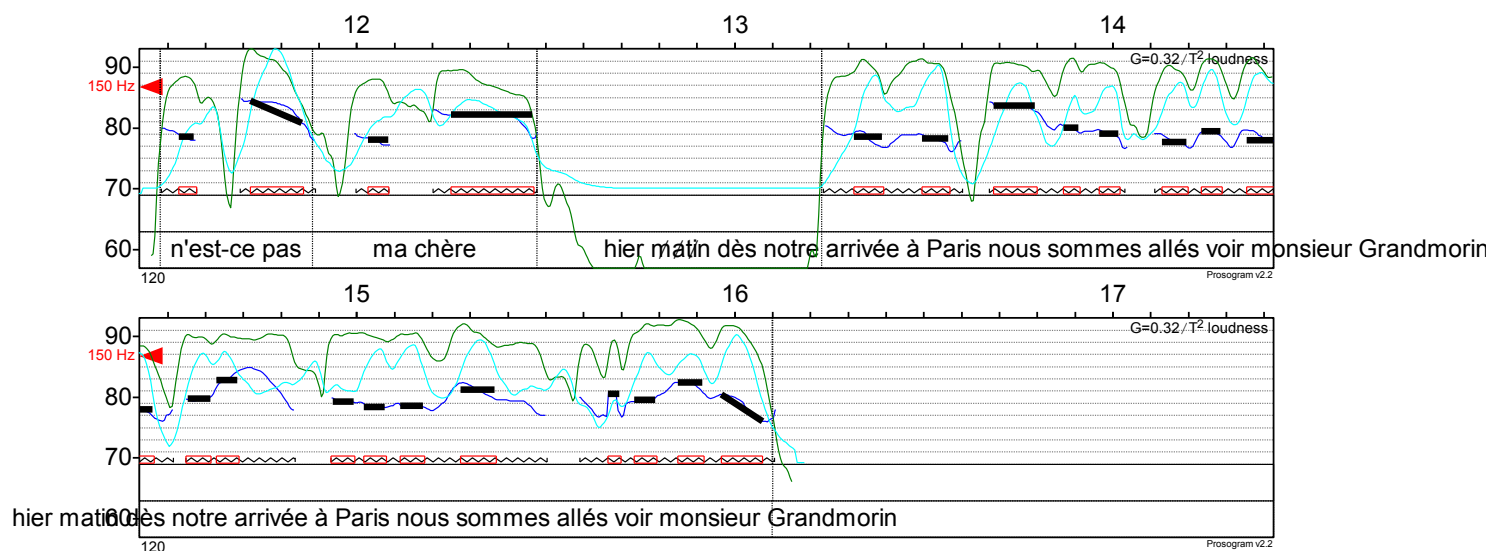
= l'exemple (19)



## « La bête humaine » (bth).

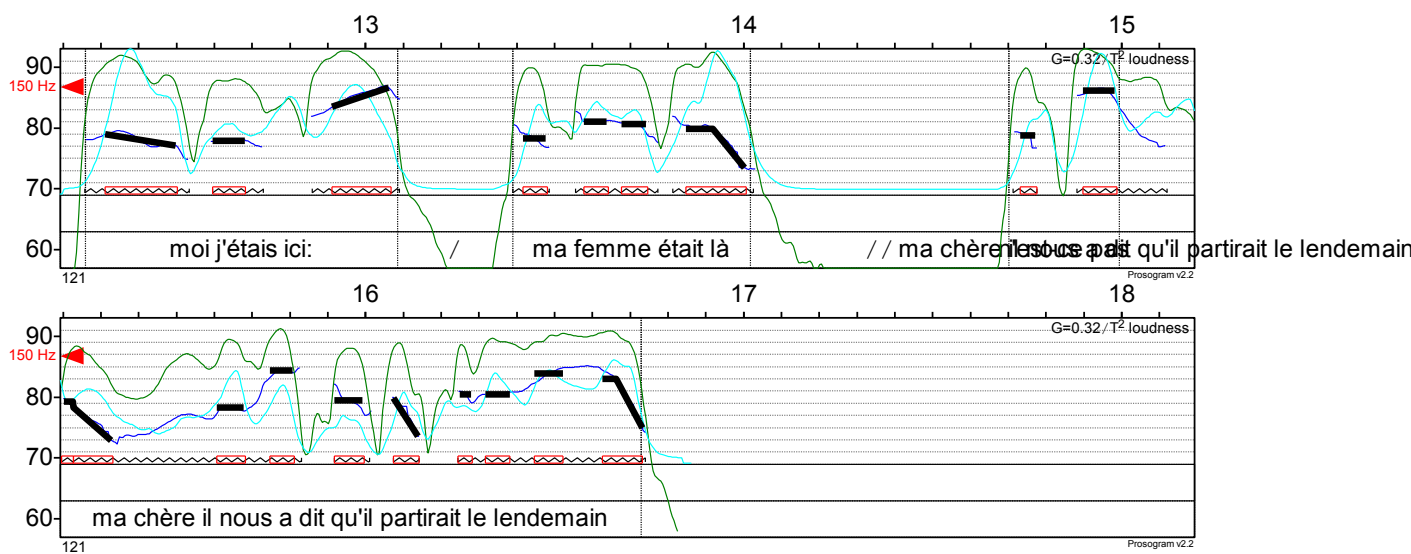
Le locuteur fait un témoignage au commissaire :

(158) **n'est-ce** {+6} **pas** -6 {0} ma chère /// hier matin dès notre arrivée à Paris nous sommes allés voir monsieur Grandmorin (bth120) = l'exemple (20)



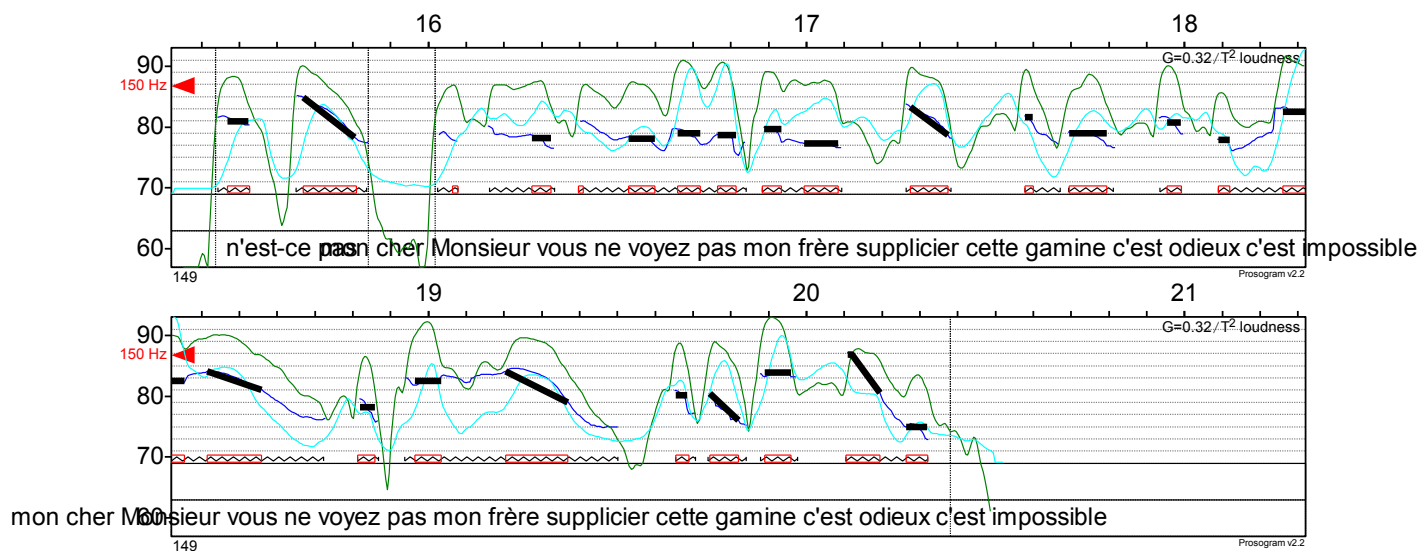
(133) [...] moi j'étais ici: / ma femme était là // {+6} **n'est-ce** {+6} **pas** ma chère il nous a dit qu'il partirait le lendemain

- *Oui, le lendemain.* (bth121)



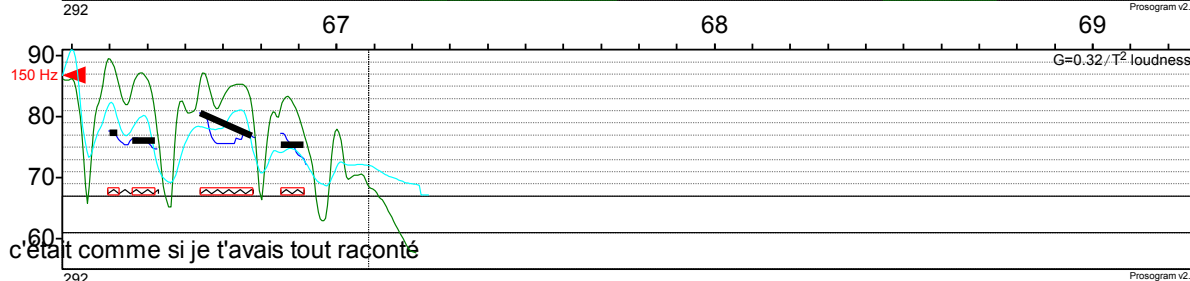
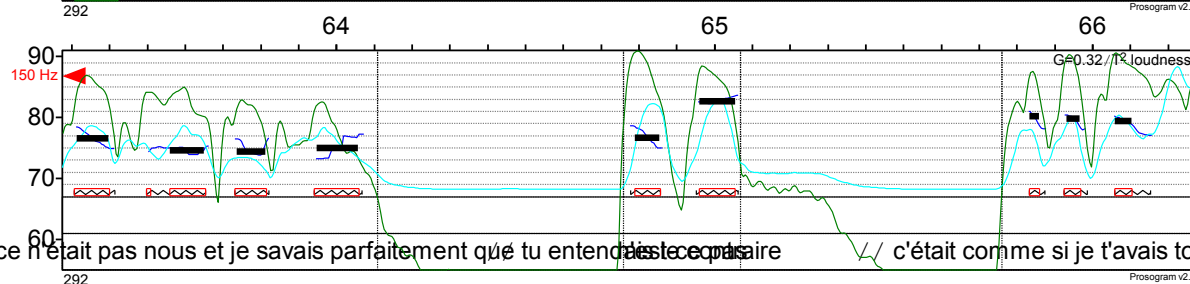
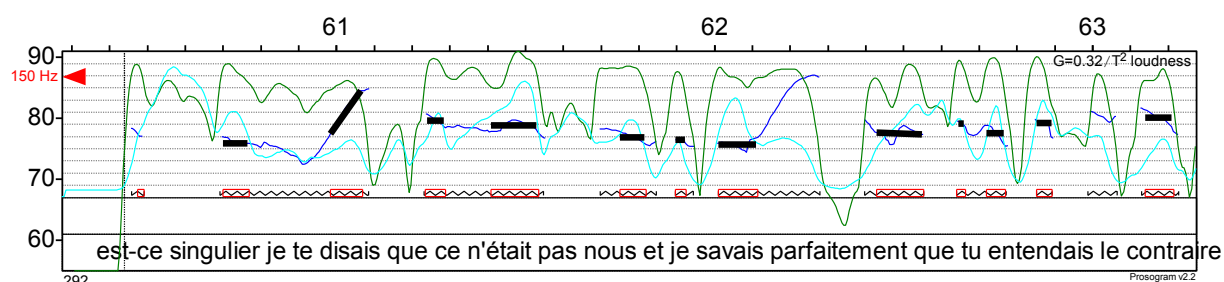
La locutrice parle au commissaire : elle essaie de défendre son frère.

(157) [...] *Je crois pour ma part que Louissette, morte réellement d'une mauvaise fièvre, car un médecin l'a constaté, a succombé à quelque imprudence, des nuits à la belle étoile, des vagabondages dans les marais... n'est-ce {+4} pas -8 {0} mon cher Monsieur vous ne voyez pas mon frère supplicier cette gamine c'est odieux c'est impossible* (bth149)



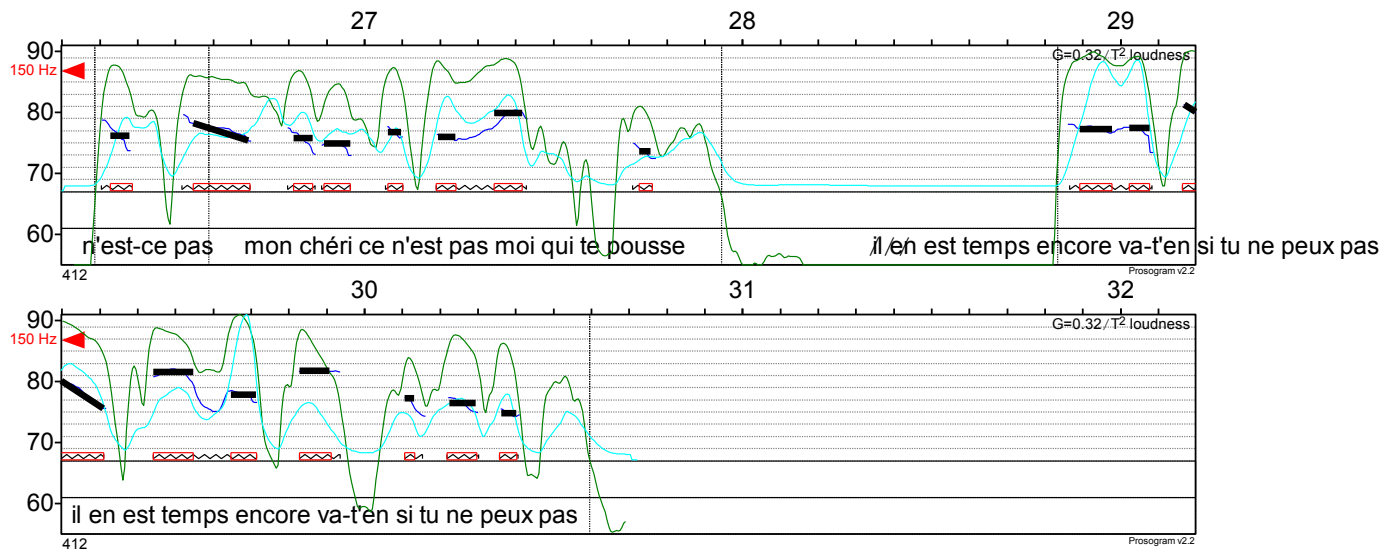
La locutrice parle à son amant de la première fois qu'elle l'a rencontré toute seule : il lui a demandé si elle était coupable de meurtre. En niant, elle lui a menti, mais elle sentait qu'il savait qu'elle mentait. En effet, elle avait commis un meurtre avec son mari.

(134) *Oui, dans le square, le jour où je t'ai dit non, tu te rappelles ? la première fois que nous nous sommes trouvés seuls à Paris... Est-ce singulier ! je te disais que ce n'était pas nous et je savais parfaitement que tu entendais le contraire // {+4} n'est-ce {+5} pas // c'était comme si je t'avais tout raconté (bth292)*



Son amant a décidé de tuer son mari ; elle commence à se demander si ce n'est pas elle qui l'y oblige.

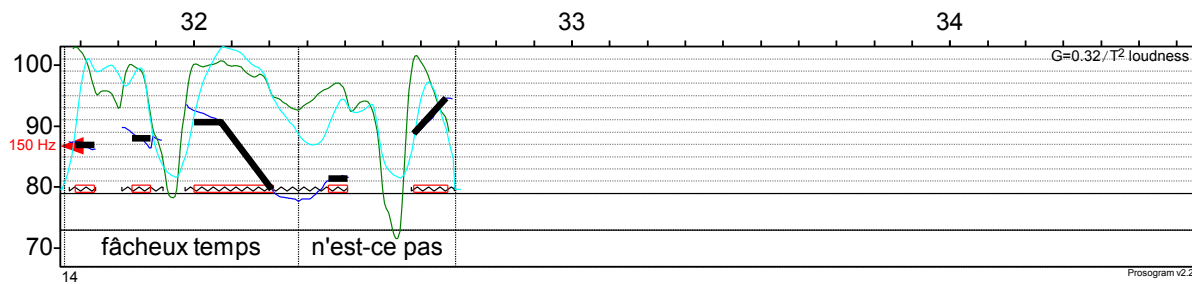
(155) **n'est-ce** {+3} **pas** {-2} mon chéri ce n'est pas moi qui te pousse /// il en est temps encore  
va-t'en si tu ne peux pas (bth412)



## « La prochaine fois » (prf)

Peter attend l'arrivée de sa voiture, garée au parking, sur le perron ; il a coupé la parole à Jenkins, concierge de son immeuble, qui avait commencé à parler de sa voisine de palier. Jenkins change alors de sujet et parle du mauvais temps :

(149) fâcheux temps {+4} n'est-ce {+8} pas +6 (prf14)

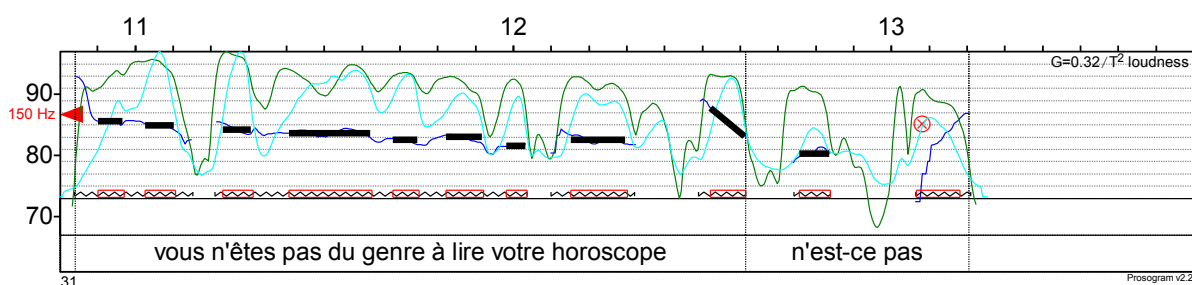


Un homme et une femme viennent de se rencontrer au comptoir d'un bar. Après avoir lu le badge qu'elle porte autour du cou, il a l'air étonné d'apprendre que le symposium auquel elle participe concerne les sciences occultes. Face à cet étonnement, la locutrice parle de l'horoscope, pour mieux lui laisser entendre par la suite que ce qu'elle fait n'a rien à avoir avec ce qu'il imagine par *sciences occultes*.

(153) vous n'êtes pas du genre à lire votre horoscope {-4} n'est-ce {-3} pas +10 *demande sa voisine*.

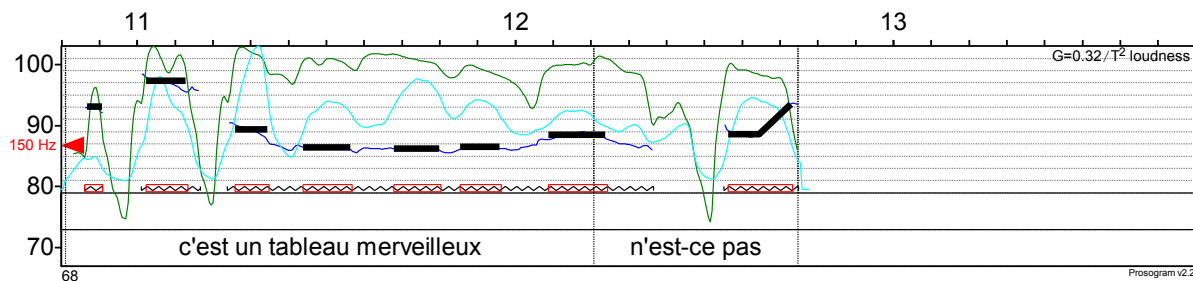
*Elle avala une nouvelle gorgée et ajouta :*

*- Je vous rassure, moi non plus ! (prf31)*



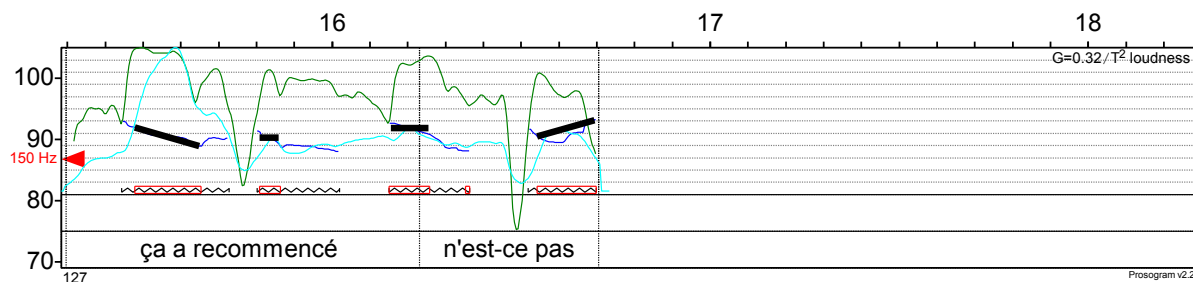
La locutrice essaie en vain de commencer une conversation avec son interlocuteur. Ils sont dans la galerie. Elle exprime son admiration afin de la partager avec l'interlocuteur. Elle se situe toujours dans la tentative de mener une discussion avec lui, bien qu'elle ne pose plus de question sur lui.

- (151) - *J'ai faim, dit-elle, pas vous ?*  
 - *Si !*  
 - *Vous aimez la cuisine japonaise ?*  
 - *Oui.*  
 - *Et vous êtes toujours aussi bavard ?*  
 - *Oui, dit Jonathan juste avant de reprendre un nouveau coup de coude.*  
 - *c'est un tableau merveilleux {-2} **n'est-ce** {+2} **pas** +5 repris Clara d'une voix émue.*  
 (prf68)



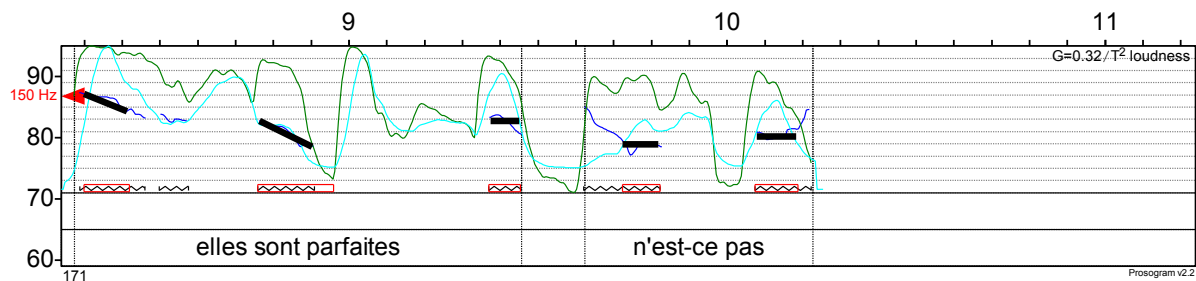
Clara constate que Jonathan a eu encore une fois un problème respiratoire. Elle est quasiment certaine de ce qu'elle dit, mais elle essaie d'entraîner une réaction de confirmation de son interlocuteur.

- (136) *ça a recommencé {-4} **n'est-ce** {+2} **pas** demanda-t-elle.*  
 - *Oui, répondit Jonathan en reprenant son souffle.*  
 - *Moi aussi cela m'arrive, je fais ces rêves, murmura-t-elle.* (prf127)  
 = l'exemple (4)



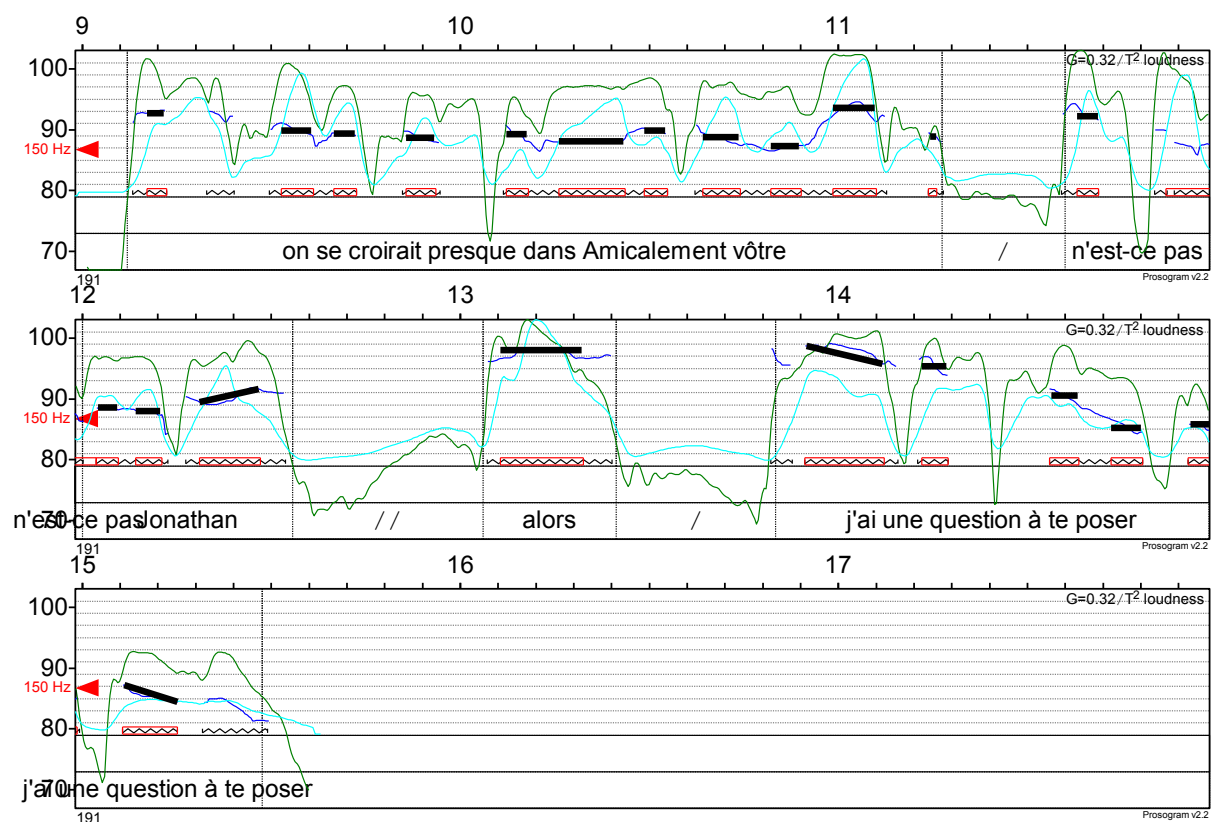
La locutrice parle des photos qu'elle a envoyées à son interlocutrice. Étant fière de ses photos, elle affirme qu'elles sont parfaites.

(129) elles sont parfaites {+6} **n'est-ce** {+2} **pas** (prf171)



La locutrice parle d'une photo de l'interlocuteur qui était en couverture d'un journal à côté de celle de son ami. Elle compare la réussite de l'interlocuteur et de son ami à l'émission télévisée « *Amicalement vôtre* ».

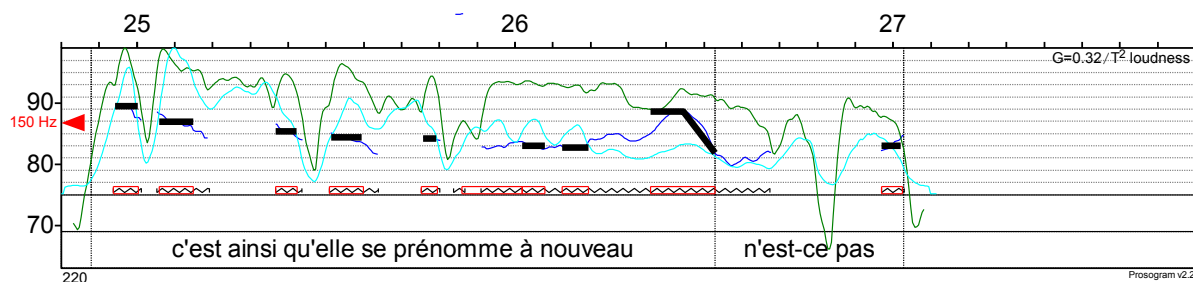
(141) on se croirait presque dans *Amicalement vôtre* / {0} **n'est-ce** {-4} **pas** -4 Jonathan // alors / j'ai une question à te poser (prf191) = l'exemple (22)





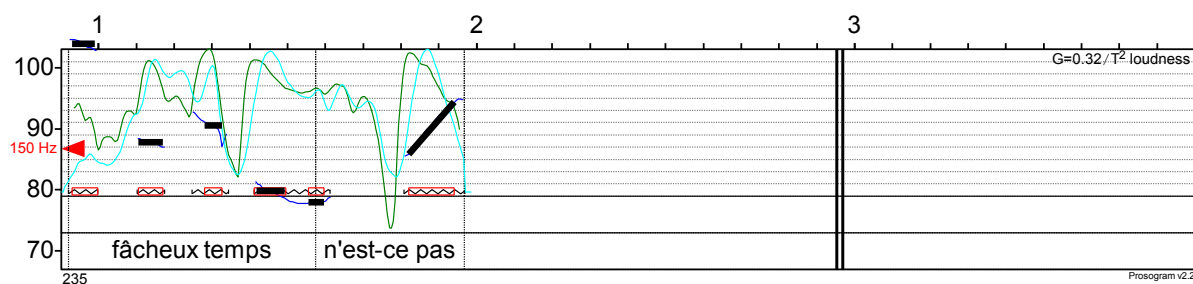
La locutrice révèle à son interlocuteur qu'elle l'a piégée. Elle est au courant que la personne en question se prénomme Clara. Elle affirme fermement ce qu'elle vient de dire, tout en attirant l'attention de l'interlocuteur sur « à nouveau ».

- (144) [...] tout était prévu y compris cette liaison aussi pathétique qu'un inévitable avec Clara  
c'est ainsi qu'elle se prénomme à nouveau **n'est-ce {0} pas** (prf220)



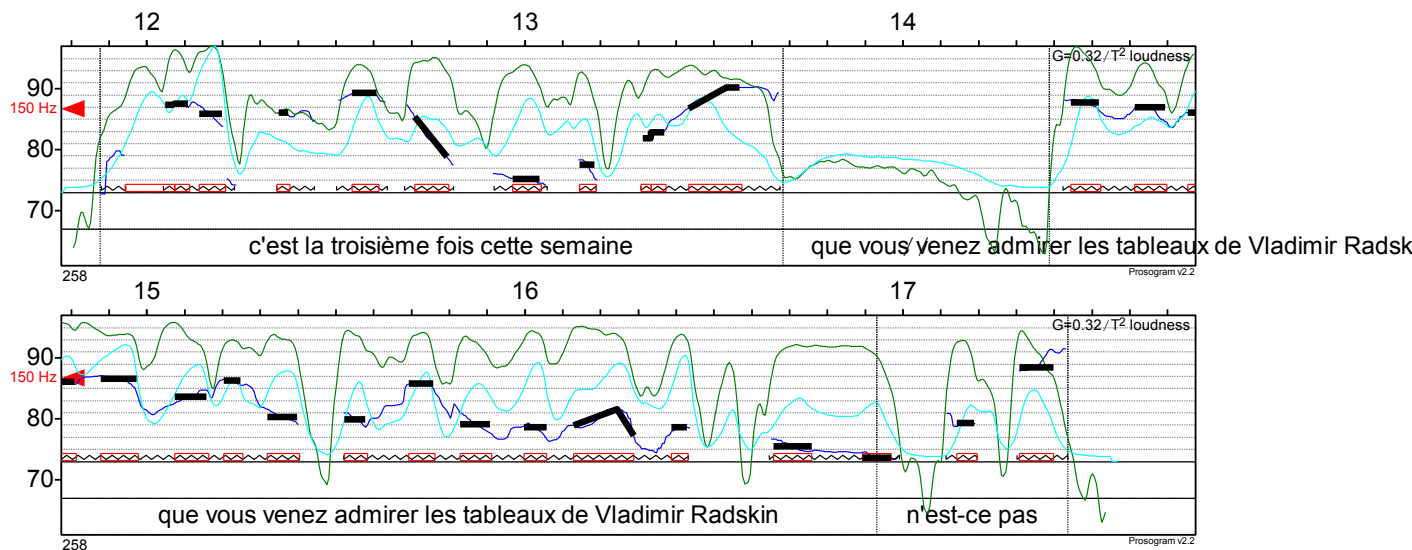
En attendant sa voiture, Peter parle du mauvais temps à Jenkins, concierge de sa résidence de luxe, afin d'éviter d'aborder d'autres sujets ; en effet il en a assez qu'il parle toujours de ses voisins.

- (147) *Jenkins l'attendait sur le perron, il déplia son grand parapluie siglé et protégea Peter de la fine pluie qui tombait sur la ville.*  
- *J'ai fait demander votre automobile, déclara M. Jenkins, en fixant l'horizon bouché*  
fâcheux temps {+2} **n'est-ce {+6} pas** +10 dit Peter. (prf235)



Le locuteur a pour mission de trouver un couple qui s'intéresse en particulier aux tableaux de Vladimir Radskin et de lui transmettre la lettre qui lui a été confiée. En supposant qu'il a trouvé ce couple, le locuteur leur fait une remarque sur leur passion pour les tableaux du peintre ; il est sûr de son propos, mais il a besoin d'avoir une confirmation de la part de ses interlocuteurs afin de pouvoir passer au vif du sujet, c'est-à-dire : donner la lettre.

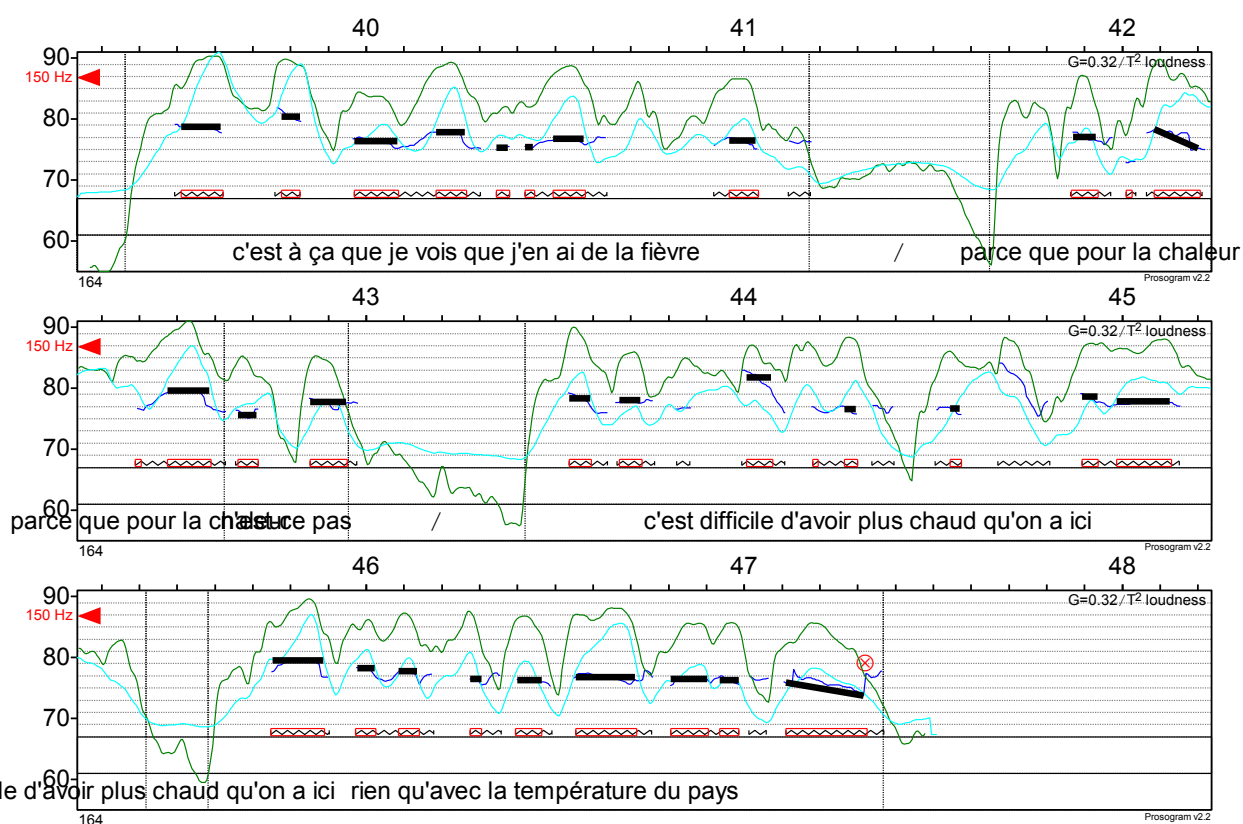
(148) c'est la troisième fois cette semaine // que vous venez admirer les tableaux de Vladimir Radskin {+4} **n'est-ce** {+8} **pas** +4 (prf258) = l'exemple (3)



## « Voyage au bout de la nuit » (vbn)

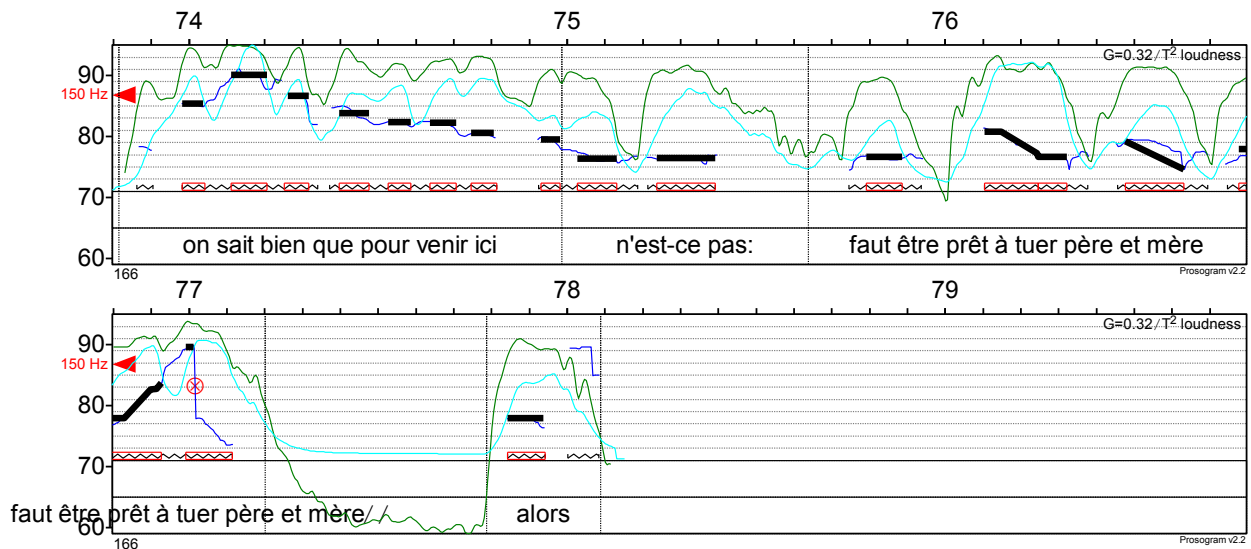
Au sein d'une compagnie située dans la forêt en Afrique, un employé parle de sa vie quotidienne à un nouveau collègue : le locuteur explique qu'il sait quand il a de la fièvre, non parce qu'il sent la chaleur, étant donné qu'il fait toujours chaud dans ce pays, mais parce que sa vision diminue le soir.

(138) la diarrhée // peut-être aussi que c'est la fièvre / j'ai les deux /// et même que j'en vois plus clair sur les cinq heures // c'est à ça que je vois que j'en ai de la fièvre / parce que pour la chaleur {-4} **n'est-ce** {+2} **pas** / c'est difficile d'avoir plus chaud qu'on a ici rien qu'avec la température du pays (vbn164)



Le locuteur ne comprend pas pourquoi son nouveau collègue a été surpris en découvrant qu'il participait à un trafic clandestin. Il est convaincu qu'on ne vient pas par hasard travailler au fin fond de la forêt en Afrique et que celui qui vient est prêt à tuer ses propres parents.

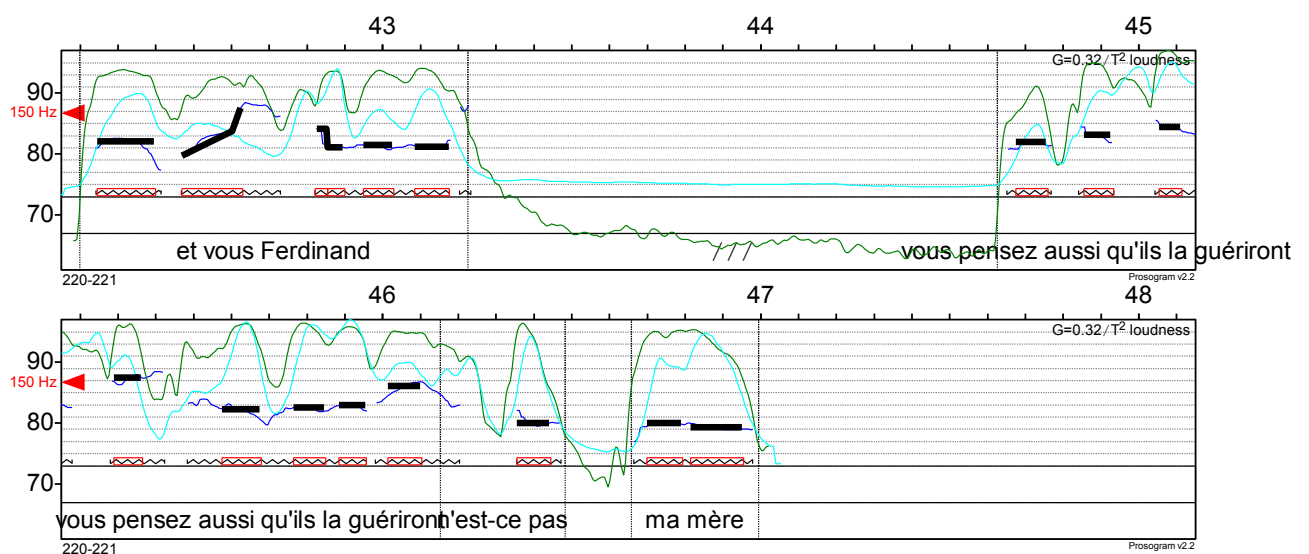
(146) on sait bien que pour venir ici **n'est-ce** {0} **pas**: faut être prêt à tuer père et mère (vbn166)



La locutrice parle de sa mère qu'elle fait soigner d'un cancer du foie par les meilleurs spécialistes. Elle souhaite sa guérison, comptant fortement sur eux. Elle demande à son interlocuteur une confirmation sur le fait qu'il pense également qu'ils guériront sa mère. Toutefois, elle considère qu'elle n'aura pas de difficulté à obtenir cette confirmation.

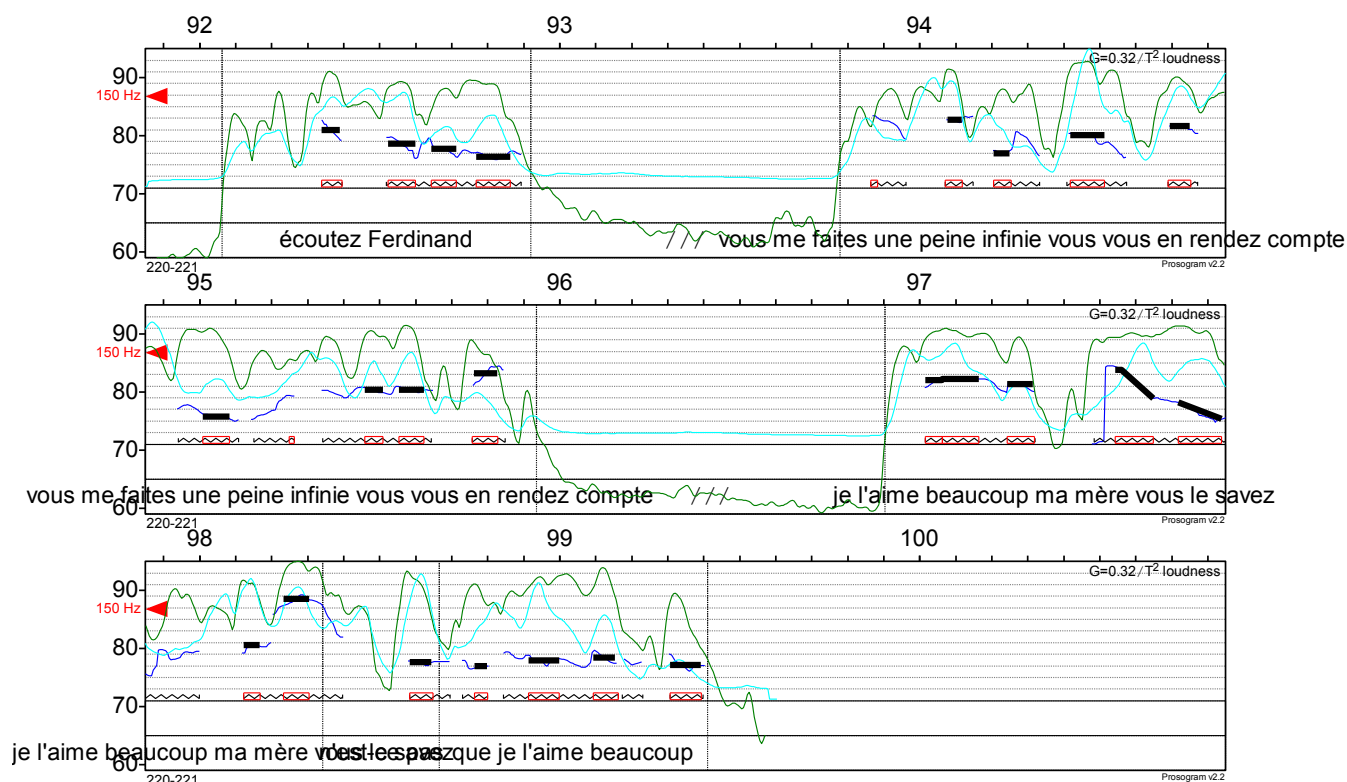
(142) *Devenue soudain toute tendre et familière elle ne pouvait plus s'empêcher de me demander quelque intime réconfort. Je la tenais.*

et vous Ferdinand /// vous pensez aussi qu'ils la guériront {-3} **n'est-ce** {-3} **pas** {0} ma mère (vbn220)



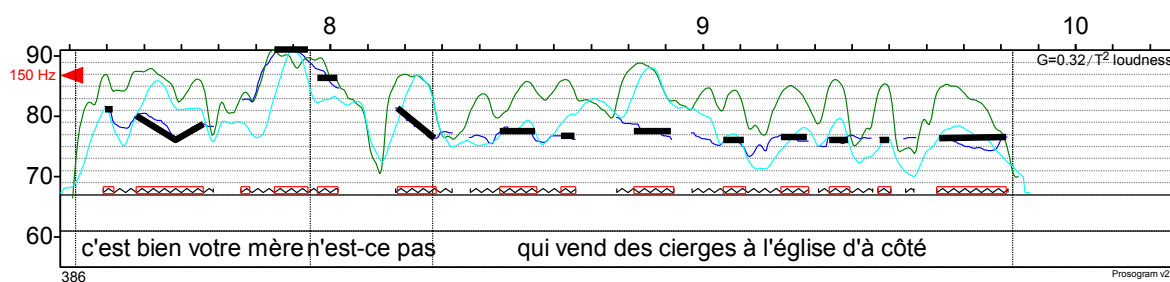
La locutrice critique son interlocuteur qui lui a dit sèchement que sa mère ne guérira pas ; elle insiste sur le fait qu'il doit savoir qu'elle aime beaucoup sa mère, ce afin de lui reprocher d'oser lui dire des choses aussi dures.

(143) écoutez Ferdinand /// vous me faites une peine infinie vous vous en rendez compte /// je l'aime beaucoup ma mère vous le savez {-6} **n'est-ce** {-6} **pas** {-1} que je l'aime beaucoup (vbn221)



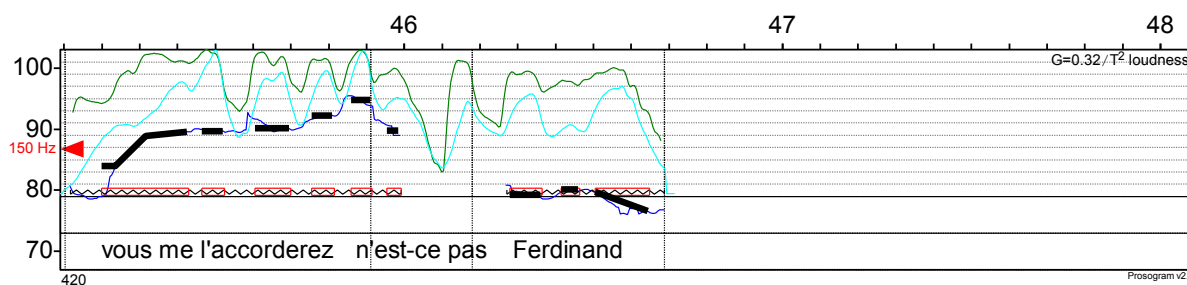
Le locuteur demande d'abord une confirmation à son interlocutrice sur l'information qu'il a sur sa mère. Il cherche aussi à gagner sa sympathie, en lui montrant qu'il s'intéresse à sa mère.

(154) c'est bien votre mère {-6} **n'est-ce** {-4} **pas** -5 {0} qui vend des cierges à l'église d'à côté (vbn386) = l'exemple (10)



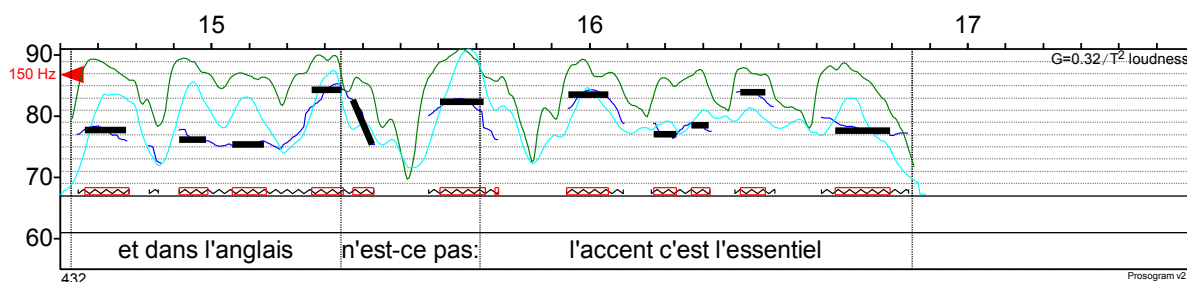
Le locuteur, psychiatre expérimenté, explique à son stagiaire Ferdinand qu'il ne faut pas être influencé par les patients, et se donne comme exemple : il n'est pas porté aux angoisses ni aux exagérations, bien qu'au cours de sa longue carrière, il ait rencontré toutes les sortes de malades psychiatriques.

(140) [...] *Au cours de ma carrière, vous m'accorderez le crédit d'avoir entendu à peu près tout ce qu'on peut entendre ici et ailleurs en fait de froids et de chauds délires ! Rien ne m'a manqué !... vous me l'accorderez {-18} n'est-ce {+2} pas Ferdinand // Et je ne donne point l'impression d'être non plus porté, vous l'avez certainement observé, Ferdinand, aux angoisses...Aux exagérations ? [...]* (vbn420)



Le locuteur est en train de demander à son interlocuteur s'il peut donner des cours d'anglais à sa fille. Diriger l'attention de son interlocuteur sur l'importance de l'accent en anglais et lui faire accepter cette opinion permet au locuteur de justifier sa demande (enseigner l'anglais à sa fille) - l'interlocuteur a un bon accent en anglais.

(139) *Ferdinand, qu'il me fit comme ça, je me suis demandé si vous consentiriez à donner quelques leçons d'anglais à ma petite fille Aimée ?...Qu'en dites-vous ?... je sais que vous possédez un excellent accent // et dans l'anglais {-6} n'est-ce {+4} pas: l'accent c'est l'essentiel* (vbn432)



## Liste des exemples

### Exemples cités dans le chapitre 4

- (1) Franck : (**quoi** 0 / ??hein / ??n'est-ce pas)  
Camille : combien tu payes par mois pour sa maison de retraite (ectf1-02-31)
- (2) Chloé : (**quoi** 0 / ??hein / ??n'est-ce pas)  
Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort quoi: (ccc26g)
- (3) c'est la troisième fois cette semaine // que vous venez admirer les tableaux de Vladimir Radsin {+4}  
(**n'est-ce** {+8} **pas** +4 / ??hein / ??quoi) (prf258)
- (4) ça a recommencé {-4} (**n'est-ce** {+2} **pas** / ??hein / ??quoi) *demandait-elle.*  
- *Oui, répondit Jonathan en reprenant son souffle.*  
- *Moi aussi cela m'arrive, je fais ces rêves, murmura-t-elle.* (prf127)
- (5) hé on y va Bel Canto {-2} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) (ccc44d)
- (6) Marcheballe, *au postillon* : T'es-t-encore là, feignant ? Laissa ça, et cours aux canons ; y en a un d'embourbé. Dépêche, ou gare à moi !  
Le Postillon : On y va, **quoi**, on y va ! (Il remonte à cheval et part au trot.) (G. Sand, *Cadio*)
- (7) Des fois, on en a ras-le-bol parce qu'ils partent toujours dans la famille, au même endroit... on y va, **quoi**, mais à force d'y aller... (C. Calogirou, *Sauver son honneur*)
- (8) d'accord // d'accord demain vous /// vous serez là {-3} (**n'est-ce** {+2} **pas** / +hein / ??quoi) (ectr75)
- (9) bon le couloir /// il est très long mais vous pouvez tenir aux boiserries {-6} (**n'est-ce** {+6} **pas** +4 / +hein / ??quoi) (ectr388)
- (10) c'est bien votre mère {-6} (**n'est-ce** {-4} **pas** -5 / +hein / ??quoi) {0} qui vend des cierges à l'église d'à côté (vbn386)
- (11) bon c'est pas si grave {-4} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) (ccc12d)
- (12) oui: / et il fait beau aujourd'hui: -7 {0} (**hein** +6 / ??quoi / +n'est-ce pas) /// ah c'est agréable ce temps-là (ccc20gh)
- (13) bonne nuit {-3} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (ccc30dm)
- (14) au revoir merci {-2} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (pala\_46-16)
- (15) Djamel : à demain  
Chloé : ben oui demain  
Djamel : (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas)  
Chloé : oui (ccc23g)



- (16) il y en a c'est très bien par contre il y en a un peu descendu c'est sûr que ça tire moins /// c'est moins joli / {+4} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) /// {+2} voilà: (pala\_14-35)
- (17) on va se faire belle {+1} (**hein** 0 / ??quoi / +n'est-ce pas) Mali // hein (csd27)
- (18) (**hein** +7/ ??quoi / +n'est-ce pas) {0} Matt /// tu es gentille avec les parents (pala\_25-49)
- (19) - *Néanmoins, dit Marc*, Juliette pense à quelque chose qu'elle ne nous dit pas /// il n'y a pas que l'émincé qui la tracasse /// {+1} (**n'est-ce** {+6} **pas** / +hein / ??quoi) Juliette (dbm65)
- (20) (**n'est-ce** {+6} **pas** -6 / +hein / ??quoi) {0} ma chère /// hier matin dès notre arrivée à Paris nous sommes allés voir monsieur Grandmorin (bth120)
- (21) L1 : c'est meilleur de couper comme ça non  
L2 : (**n'est-ce** {-5} **pas** / +hein / ??quoi) (pala12-53)
- (22) on se croirait presque dans *Amicalement vôtre* / {0} (**n'est-ce** {-4} **pas** -4 / +hein / ??quoi) Jonathan // alors / j'ai une question à te poser (prf191)
- (23) je commence j'ai faim {0} (**hein** +6 / +quoi / ??n'est-ce pas) (csd25)
- (24) de toute façon pour moi c'est parfait mais je sais qu'elle va trouver quelque chose à me dire {-2} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) (pala\_7-50)
- (25) donc non /i/ il est: il est très mal parti je crois que c'est vraiment pas le bon {0} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) moi j'ai pas envie de le revoir (csd17)
- (26) quand on met du fond teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon ce n'est pas la peine d'en mettre hein mais si vous en mettez j'aimerais bien que vous soyez vivantes {-12} (**hein** +4-3 / +quoi / ??n'est-ce pas) {0} et ne pas avoir / des cadavres ou des gens qui travaillent aux pompes funèbres devant moi (pala\_14-35)
- (27) allez vite {-1} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) vous savez vous avez pas beaucoup de temps pour une chambre hein (pala\_41-52)
- (28) bonne nuit {-3} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (ccc30dm)
- (29) au revoir merci {-2} (**hein** 0 / ??quoi / ??n'est-ce pas) (pala\_46-16)
- (30) L1 : et qu'est-ce / qu'est-ce que la schizophrénie réellement  
L2 : ben on peut dire que c'est vraiment euh euh / c'est un monde à part ils vivent dans leur monde / ils sont coupés de la réalité /// dissociés enfin bon c'est difficile à expliquer en termes psychiatriques  
quoi  
L1 : oui  
L2 : il faut s'y connaître un petit peu quand même /// mais c'est une pathologie quand même très sérieuse (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas)  
L1 : hum (l\_infirmiere)
- (31) c'est bon {+1} (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) moi je peux rester hein c'est bon (ccc13dh)

- (32) ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris 0 {-2} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) {-12} parce que par téléphone c'était pas ça du tout quoi (pala4a3a)
- (33) [...] je passe les journées à faire mais euh euh euh ça m'a un peu me soulé 0 {-3} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) {-1} au bout de: /// [...] (pala4a1a)
- (34) L1 : vous saviez en entrant à l'école que ça va être comme ça  
L2 : oui je savais /// je savais mais c'était que des mots 0 {-3} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) /// (pala1)
- (35) on sait pourquoi on est là: et pourquoi on galère +12 {-10} (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas) (pala2a)
- (36) Chloé : ben quoi ça t'excite pas  
Michel : moyen  
Chloé : (**hein** +3 / +quoi / ??n'est-ce pas)  
Michel : moyen (ccc31d)
- (37) Chloé : /s/ c'est à toi tout ça  
Claude : (**hein** 0 / +quoi / ??n'est-ce pas) / {0} ouais (ccc32d)
- (38) Copine : je veux pas aller à l'hôtel  
Al : (**quoi** 0 / +hein / ??n'est-ce pas)  
Copine : je veux pas aller à l'hôtel (ieg38d)
- (39) Dame : mon garçon c'est très cher ça tu sais  
Franck : ah bon c'est c'est combien faut faut compter combien  
Dame : hah au moins deux mille euros  
Franck : (**quoi** +4 / +hein / ??n'est-ce pas) / ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois (ectf18-59-2)
- (40) moi je sais pas mais c'est pas moi {-14} **hein** 0 (ccc11d)
- (41) ah / ah bon / oh c'est ton problème {-9} **hein** 0 (ccc24d)
- (42) souvent les chats qui vont là-haut sur le toit ils redescendent par là alors forcément ils passent devant ma fenêtre et s'il était passé par là moi je l'aurais vu ça c'est sûr {-18} **hein** 0 // ah Djamel toi qui habites là-haut tu aurais pas vu un petit chat [...] (ccc11d)
- (43) je faisais des livraisons (bruits) fallait des fois monter au sixième étage / c'était dur {-18} **hein** 0 pour une petite fille de quatorze ans (bruits) (la\_fleuriste\_ext1)
- (44) quand on met du fond de teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon c'est pas la peine d'en mettre {-13} **hein** 0 {+1} mais si vous en mettez [...] (pala\_14-35)
- (45) ah ça va on peut jamais compter sur vous {-6} **hein** 0 (ccc6d)
- (46) bon c'est pas si grave {-4} **hein** 0 (ccc12d)
- (47) ben dites donc c'est sympa {-4} **hein** 0 (ccc15g)

- (48) j' imagine beau /// gentil respectueux et drôle // mais d'abord beau {-4} **hein** 0 / un beau brun ténébreux / typé: euh voilà ouais [...] (csd13)
- (49) Djamel : ah oui comment je suis tombé /// d'un toit quand j'étais petit  
Chloé : tu es tombé d'un toit  
Djamel : ouais mais ça va mieux {-2} **hein** 0 (ccc17d18g)
- (50) ça va te changer {-2} **hein** 0 (pala\_25-28)
- (51) bonne nuit {-3} **hein** 0 (ccc30dm)
- (52) au revoir merci {-2} **hein** 0 (pala\_46-16)
- (53) de toute façon pour moi c'est parfait mais je sais qu'elle va trouver quelque chose à me dire {-2} **hein** 0 (pala\_7-50)
- (54) hé on y va Bel Canto {-2} **hein** 0 (ccc44d)
- (55) aller vite {-1} **hein** 0 vous savez vous avez pas beaucoup de temps pour une chambre hein (pala\_41-52)
- (56) mais c'est pas loin {-1} **hein** 0 / juste week-end (ccc24g)
- (57) Chloé : ah là là je peux pas la saquer celle-là /// j'en ai marre du boulot de con putain  
Flo : non mais attends tu es assistante tu peux faire attention /// je veux dire même moi je ne sais pas ce que tu fais  
Chloé : oui ben toi tu t'écrases c'est tout {-3} **hein** 0 je peux  
Flo : eh ben alors non mais attends elle aussi elle a des problèmes [...] (ccc25d26g)
- (58) /i/ il faut qu'il fasse attention {0} **hein** 0 (ccc38g)
- (59) ça l'étonne {0} **hein** 0 / hein tu es habitué (ccc25g)
- (60) donc non /i/ il est: il est très mal parti je crois que c'est vraiment pas le bon {0} **hein** 0 moi j'ai pas envie de le revoir (csd17)
- (61) alors là eux c'est difficile parce que bon ils arrivent toujours / plus ou moins /// bon pratiquement tous en fait {+4} **hein** 0 /// avec euh une séropositivité puis même des sidas déclarés (l\_infirmiere)
- (62) il y en a c'est très bien par contre il y en a un peu descendu c'est sûr que ça tire moins /// c'est moins joli / {+4} **hein** 0 /// {+2} voilà: (pala\_14-35)
- (63) on va se faire belles {+1} **hein** 0 Mali // hein (csd27)
- (64) c'est bon {+1} **hein** 0 moi je peux rester hein c'est bon (ccc13dh)
- (65) ouais en vélo / un jour où il y a quelqu'un qui m'a prêté un vélo: euh / et je vais vite en vélo {+3} **hein** 0 // et je baisse la tête / et je m'arrête pas: // je m'arrête même pas au feu rouge // ouais / je pourrais faire des courses hein /// [...] (ccc17d18g)

- (66) Ronite : ça te convient ou pas ma puce saumon et oui il y a que ça hein  
 Malika : saumon mais j'aime pas le foie gras  
 Ronite : mais il y a que ça ma puce {+3} **hein** 0 // service de nuit il y a que ça [...] (csd25)
- (67) Chloé : ouais c'est je sais pas moi je trouve que c'est vraiment la misère de rencontrer les gens  
 comme ça  
 Mannequin : ah qu'est-ce que vous avez contre les annonces là toutes les deux  
 Chloé / Flo : ben rien  
 Mannequin : j'ai rencontré mon mec par annonce c'est pas la honte +7 {-4} **hein** 0 non plus hein (ccc34g)
- (68) soit il accepte soit il accepte pas -5 {0} **hein** 0 je veux dire il y a pas deux : / deux poids mesures hein il a : il  
 accepte et ben voilà il m'accepte avec tout ça avec tout ce qui tourne autour / et puis s'il accepte pas ben /  
 salut hein (rire) (csd29)
- (69) il est gras {-8} **hein** +5 / ah il est bien trop gros (ccc7d)
- (70) quand on met du fond de teint ben vous en mettez euh la couleur ainsi que du rouge le couleur sinon ce  
 n'est pas la peine d'en mettre hein mais si vous en mettez j'aimerais bien que vous soyez vivantes {-12}  
**hein** +4-3 {0} et ne pas avoir / des cadavres ou des gens qui travaillent aux pompes funèbres devant moi  
 (pala\_14-35)
- (71) Chloé : mais tu connais toutes les vieilles du quartier en fait toi  
 Djamel : ouais mais même des jeunes {-3} **hein** +3 (ccc17d18g)
- (72) moi j'ai déjà fait Boulogne-Bastille en moins d'une heure {-4} **hein** +4 (ccc17d18g)
- (73) je commence j'ai faim {0} **hein** +6 (csd25)
- (74) L1 : et qu'est-ce / qu'est-ce que la schizophrénie réellement  
 L2 : ben on peut dire que c'est vraiment euh euh / c'est un monde à part ils vivent dans leur monde / ils sont  
 coupés de la réalité /// dissociés enfin bon c'est difficile à expliquer en termes psychiatriques quoi  
 L1 : oui  
 L2 : il faut s'y connaître un petit peu quand même /// mais c'est une pathologie quand même très sérieuse  
**hein** +2 (l\_infirmiere)  
 L1 : hum
- (75) c'est pas mon chat {0} **hein** +2 (ccc14gh)
- (76) [...] c'est pas les chignons en bas de la tête c'est pas les chignons de mère Poular / {0} **hein** +2 {-2} vous  
 ne ressemblez pas à des petites vieilles de Bécassine le chignon est là-haut c'est un chignon danseuse  
 mesdemoiselles (pala\_14-35)
- (77) Chloé : mais euh c'est mes copines vous voulez que je leur présente  
 Véra : oui enfin bon /y/ une autre fois parce que là j'ai : on doit voir des choses avec Catherine alors  
 euh /// {+10} **hein** +4 {-1} une autre fois je vais voir avec plaisir  
 Chloé : au revoir (ccc37d)
- (78) Chloé : pourquoi je suis toute seule Michel  
 Michel : /m/ je sais pas /// tu as trop peur des mecs /// c'est pas par hasard si tu partages ton appart avec  
 un pédé +6 {-4} **hein** +2 /// pourquoi tu traînes toujours avec des pédés (ccc31h)

- (79) Chloé : ah ça va on peut jamais compter sur vous hein  
Concierge : ben non /// faut se faire une raison +4 {-4} **hein** +4 (ccc6d)
- (80) oui : / et il fait beau aujourd'hui: -7 {0} **hein** +6 /// ah c'est agréable ce temps-là (ccc20gh)
- (81) par ailleurs /// euh /// quand il s'agit /// de euh /// bon d'écire par exemple un texte quel qu'il soit la consigne peu importe /// chacun dans le groupe / théoriquement -5 {0} **hein** +5 bien sûr euh ça je parle de la théorie // va avancer // euh /// une solution /// bon si des solutions ne se si euh les solutions sont contradictoires il va falloir argumenter (reflexions)
- (82) Djamel : à demain  
Chloé : ben oui demain  
Djamel : **hein** 0  
Chloé : oui (ccc23g)
- (83) Gisèle: ça l'étonne hein / hein tu es habitué  
Djamel : oui  
Gisèle : **hein** 0 (ccc25g)
- (84) Chloé : /s/ c'est à toi tout ça  
Claude : **hein** 0 / {0} ouais (ccc32d)
- (85) Chloé : ben quoi ça t'excite pas  
Michel : moyen  
Chloé: **hein** +3  
Michel : moyen (ccc31d)
- (86) **hein** +7 {0} Matt /// tu es gentille avec les parents (pala\_25-49)
- (87) ça l'étonne hein / {+4} **hein** +4 {-5} tu es habitué (ccc25g)
- (88) Une dame appelle Paul : « Quand tu sors avec Sacha, **hein que** t'es fier comme un pape ? » Le visage ridé de Paul se fend d'un large sourire. (*Ouest France*, le 22 novembre 2004)
- (89) [...] J'attends la rencontre miraculeuse. Je dis que j'aime ma solitude. C'est la vérité... Mais je me déglingue ; les boîtes de conserve, je ne les fais même plus chauffer, je ne les vide plus dans une assiette. J'ai affreusement maigri ces dernières années. **Hein que** je suis affreuse ? Faudra que je pense à inviter des gens à manger... Je dis n'importe quoi. Parce que, en fait... en fait... j'ai besoin de manger avec quelqu'un qui a besoin de manger avec moi. [...] (C. Baker, 1982 : 182)
- (90) - Il a quel âge votre chien ?  
- Treize ans... C'est vieux, hein ! Moi j'en ai soixante-dix-huit, j'aurais voulu mourir avant lui. C'est la course contre la montre, à nous deux ; **hein que** c'est vrai Le Duc ? S'il meurt avant moi, je ne vaudrai pas cher, c'est moi qui vous le dis... C'est tout ce qui me reste, mon chien. (C. Baker, 1982 : 83)
- (91) Le cambrioleur se laisse maîtriser. « **Hein, que** je vous ai même donné ma carte d'identité ? » Le locataire de la maison acquiesce. (*Ouest France*, 16 février 2005)

- (92) Elle ne voudrait pas l' [=sa fille] effrayer et elle condamne sa belle-mère qui ne s'en prive pas : « Elle lui disait : « fais attention, il y a un homme là ». Ce ne sont pas des choses à dire aux enfants. Parfois, quand elle montre, elle vient me demander : « **hein** maman, **qu'**il n'y a pas de méchants hommes » ? Et je vois qu'elle n'est pas sûre... elle attend que je lui dise : « non, il n'y en a pas ». Alors elle est soulagée... [...] Une fois, sans penser que ça l'effrayait, je lui en avais raconté une [histoire] où des loups venaient dormir sous le lit d'une petite fille. Ça l'a frappée. De suite après, elle me disait tout le temps : « **hein, que** ce n'est pas vrai qu'il y a des méchants loups » ? Pour ça, elle est un peu comme moi... » (A. Husquinet, 1963 : 256)
- (93) On demande à un vieux monsieur s'il est bien, ici. C'est une question idiote. Le directeur dicte sa réponse : « **Hein que** vous êtes bien, ici, monsieur C. ? » (L'Express, 25 septembre 2003)
- (94) moi j'aurais bien voulu aller le soir à la sortie du cimetière pour récupérer les sous mais / c'était pas mon rôle **hein** / mais enfin j'aimais bien mon métier (la\_fleuriste)
- (95) mais quand j'avais des commandes de bien bonne heure / qu'il y avait pas de métro ben je partais à pied dans les rues / alors comme j'avais des sous dans mon sac // j'avais peur **hein** / alors ben / qu'est-ce que je faisais je marchais ai milieu de la rue (la\_fleuriste)
- (96) et ben je t'embrasse à samedi **hein** bonne soirée au revoir (csd15)
- (97) L1 : là tu es pas sûr de rester:  
L2 : ben là tout de suite non /// là tout de suite non /// donc: /// ça crée un petit peu: euh /// ça me met un petit peu la pression {-12} **quoi** 0 (pala4a2a)
- (98) Flo : en ben alors non mais attends elle aussi elle a des problèmes je veux dire il paraît que son mec n'arrête pas de la tromper en ce moment si tu crois que c'est facile  
Chloé : je m'en fous de son mec attends c'est quoi cette histoire  
Flo : d'accord mais tu t'en fous de tout {-12} **quoi** 0 {+2} tu as vu comment tu es habillée (ccc26g)
- (99) Claude : tu es en voyage  
Chloé : pardon  
Claude : tu es en voyage / tu visites Paris  
Chloé : ah non non non non j'habite ici // tiens  
Claude : ah oui / chez Michel  
Chloé : ben ben oui // ben on partage le loyer {-10} **quoi** 0 (ccc32)
- (100) on leur rend visite on les aide euh dans leur démarche et ils en ont à faire {-5} **quoi** 0 {-2} pour les: points de vue administratifs /// (l\_infirmiere)
- (101) [...] dans le quand tu es: quand tu es dans le speed du service ou quoi c'est un peu casse-pieds {-4} **quoi** 0 {+2} pour toi et pour eux hein parce que: (pala4a1a)
- (102) Al : ils ont un hôtel  
Sam : l'hôtel  
Al : ouais enfin pfff /// il y a hôtel et hôtel {-4} **quoi** 0 (ieg62-63)
- (103) ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris {-2} **quoi** 0 {-12} parce que par téléphone c'était pas ça du tout quoi (pala4a3a)

- (104) ben je sais pas /// c'est un peu plus facile avec eux {-3} **quoi** 0 /// enfin je sais pas non /// il y a pas d'ambiguïté quoi (ccc31)
- (105) L1 : vous saviez en entrant à l'école que ça va être comme ça  
L2 : oui je savais /// je savais mais c'était que des mots {-3} **quoi** 0 /// (pala1)
- (106) et puis on sort avec eux on va même euh au restaurant on va boire un /v/ euh un petit café /// c'est une façon disons c'est un support {-2} **quoi** 0 {0} en fait le le restau le café c'est le support /// c'est pour euh continuer à discuter avec eux pour voir s'ils se sont bien intégrés à l'extérieur (l\_infirmiere)
- (107) [...] je passe les journées à faire mais euh euh euh ça m'a un peu saoulé {-3} **quoi** 0 {-1} au bout de: /// [...] (pala4a1a)
- (108) [...] et quand on sort pas la semaine pour un emploi qu'on apprécie pas alors là c'est dur {-1} **quoi** 0 // mais [...] (pala2-2)
- (109) Flo : d'accord mais tu t'en fous de tout quoi tu as vu comment tu es habillée  
Chloé : attends comment je suis habillée {0} **quoi** 0 {-2} comment je suis habillée ça va (ccc26g)
- (110) attends le kaki avec le violet c'est hyper gai {+2} **quoi** 0 {0} c'est flatteur /// c'est mortel {+2} **quoi** 0 {0} sérieux et ta montre de bébé euh (ccc25d26g)
- (111) mais {+3} **quoi** 0 vous: vous êtes tout seul (ieg84) Dans cet exemple, on ne peut mesurer la hauteur de la syllabe après *quoi* (vous:) à cause du bruit.
- (112) ben {+4} **quoi** 0 {-1} ça t'excite pas (ccc31)
- (113) ben je faisais un contrôle sur le quartier /sa/ Sarcelles nord sur ce secteur +9 {-8} **quoi** 0 {-5} et puis j'ai voulu faire de l'essence / vous allez voir c'est assez troublant / je suis tombé vraiment sur / le pompiste c'est: / c'est la copie / conforme de: de votre père (ieg80-81)
- (114) non mais attends ça va je veux dire ça va +8 {-13} **quoi** 0 / {-2} c'est c'est c'est on n'a pas les mêmes goûts c'est tout [...] (ccc25d26g)
- (115) ils: parlent en anglais ils parlent anglais comme euh enfin normalement +6 {-16} **quoi** 0 {-1} /i/ moi je suis là et que: // [...] (pala4a1a)
- (116) on sait pourquoi on est là: et pourquoi on galère +12 {-10} **quoi** 0 (pala2a)
- (117) ça m'a refroidi un petit peu ça m'a: bon sur le coup: voilà quoi moi je j'étais un peu surpris quoi parce que par téléphone c'était pas ça du tout -8 {0} **quoi** 0 (pala4-5)
- (118) mais / et c'est vrai qu'on a besoin de montrer aux autres ce qu'on fait parce que si on le montre pas ça existe pas vraiment /// et en plus soi-même bon on a tendance à à dire // c'est rien -7 {-5} **quoi** 0 / {+6} c'est rien /// euh surtout quand on on est euh // autodidacte comme on dit / hein c'est-à-dire que moi j'ai pas pris de cours de dessin (les\_gris-gris\_ext)

- (119) il faut lui trouver euh ... il faut lui trouver un truc bien -3 {-1} **quoi** 0 {-1} ben /y/ une belle chambre: sur un parc ou: (ectf18-59-1)
- (120) Chloé : quoi  
 Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort quoi:  
 Flo : voilà  
 Chloé : non mais de quoi je me /me/ mais {+2} **quoi** +3 {-2} voilà  
 Flo : mais attends mais c'est pour toi: c'est vrai (bruit) tu pourrais faire un effort [...] (ccc26g)
- (121) mais {+3} **quoi** +4 {-3} Michel tu as la trouille hein (ccc31)
- (122) Copine : je veux pas aller à l'hôtel  
 Al : **quoi** 0  
 Copine : je veux pas aller à l'hôtel (ieg38d)
- (123) Chloé : c'est drôle quand même qu'on se soit vus plein de fois comme ça  
 Jean-Stef : comment ça  
 Chloé : avant /// qu'on se soit croisés  
 Jean-Stef : non c'était pas moi  
 Chloé : ben si  
 Jean-Stef : non non je t'ai jamais vue moi  
 Chloé : **quoi** 0 {-2} mais on s'est croisés plein de fois dans le quartier  
 Jean-Stef : non non si je t'avais vue je t'aurais remarquée (ccc41)
- (124) Franck : **quoi** 0  
 Camille : combien tu payes par mois pour sa maison de retraite (ectf1-02-31)
- (125) Chloé : **quoi** 0  
 Mannequin : non enfin c'est vrai elle a raison tu pourrais faire un effort quoi: (ccc26g)
- (126) Dame : mon garçon c'est très cher ça tu sais  
 Franck : ah bon c'est c'est combien faut compter combien  
 Dame : hah au moins deux mille euros  
 Franck : **quoi** +4 / ah non mais c'est pas possible /v/ vous rigolez c'est ce que je gagne en un mois (ectf18-59-2)
- (127) Djamel : je l'avais pas vu  
 Carlos : **quoi** +5  
 Djamel : je l'avais pas vu (ccc39)
- (128) Franck : elle va rester combien de temps  
 Philibert : aussi longtemps /k/ qu'elle souhaitera  
 Franck : **quoi** -5 {+6} tu es amoureux  
 Philibert : pourquoi je le serais (ectf28-43)
- (129) elles sont parfaites {+6} **n'est-ce** {+2} **pas** (prf171)
- (130) il faut faire attention à vous mon petit /// {+7} **n'est-ce** {+4} **pas** (ectr359)



- (131) - *Il faudra faire un effort, Saint Matthieu.*  
 - *Je ne m'appelle pas Saint Matthieu, bon sang !*  
 - *Bien sûr, dit Vandoosler en haussant les épaules, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Matthieu, Mathias... Lucien, Luc... c'est du pareil au même. Et moi, ça m'amuse. Cerné dans mon vieil âge par des évangélistes. Et où est le quatrième, hein ? Nulle part. Voilà ce que c'est... Une voiture à trois roues, un char à trois chevaux. Vraiment marrant.*  
 - *Marrant ? Parce que ça verse dans le fossé ? demanda Marc, énervé.*  
 - *Non, dit Vandoosler. Parce que ça ne veut jamais aller là où on voudrait, là où ça devrait. Imprévisible, donc. ça c'est marrant / {+8} **n'est-ce** {+5} **pas** Saint Matthieu (dbm53)*
- (132) - *Néanmoins, dit Marc, Juliette pense à quelque chose qu'elle ne nous dit pas /// il n'y a pas que l'émincé qui la tracasse /// {+1} **n'est-ce** {+6} **pas** Juliette (dbm65)*
- (133) [...] moi j'étais ici: / ma femme était là // {+6} **n'est-ce** {+6} **pas** ma chère il nous a dit qu'il partirait le lendemain  
 - *Oui, le lendemain. (bth121)*
- (134) *Oui, dans le square, le jour où je t'ai dit non, tu te rappelles ? la première fois que nous nous sommes trouvés seuls à Paris... Est-ce singulier ! je te disais que ce n'était pas nous et je savais parfaitement que tu entendais le contraire // {+4} **n'est-ce** {+5} **pas** // c'était comme si je t'avais tout raconté (bth292)*
- (135) d'accord // d'accord demain vous /// vous serez là {-3} **n'est-ce** {+2} **pas** (ectr75)
- (136) ça a recommencé {-4} **n'est-ce** {+2} **pas** demanda-t-elle.  
 - *Oui, répondit Jonathan en reprenant son souffle.*  
 - *Moi aussi cela m'arrive, je fais ces rêves, murmura-t-elle. (prf127)*
- (137) - *C'est la première fois depuis très longtemps qu'on s'occupe de moi comme ça...*  
 - *Allons...*  
 - *si c'est vrai /// je veux dire sans rien attendre en retour /// parce que vous /// vous n'attendez rien {-4} **n'est-ce** {+5} **pas** (ectr126)*
- (138) la diarrhée // peut-être aussi que c'est la fièvre / j'ai les deux /// et même que j'en vois plus clair sur les cinq heures // c'est à ça que je vois que j'en ai de la fièvre / parce que pour la chaleur {-4} **n'est-ce** {+2} **pas** / c'est difficile d'avoir plus chaud qu'on a ici rien qu'avec la température du pays (vbn164)
- (139) *Ferdinand, qu'il me fit comme ça, je me suis demandé si vous consentiriez à donner quelques leçons d'anglais à ma petite fille Aimée ?...Qu'en dites-vous ?... je sais que vous possédez un excellent accent // et dans l'anglais {-6} **n'est-ce** {+4} **pas**: l'accent c'est l'essentiel (vbn432)*
- (140) [...] *Au cours de ma carrière, vous m'accorderez le crédit d'avoir entendu à peu près tout ce qu'on peut entendre ici et ailleurs en fait de froids et de chauds délires ! Rien ne m'a manqué !... vous me l'accorderez {-18} **n'est-ce** {+2} **pas** Ferdinand // Et je ne donne point l'impression d'être non plus porté, vous l'avez certainement observé, Ferdinand, aux angoisses...Aux exagérations ? [...]* (vbn420)
- (141) on se croirait presque dans *Amicalement vôtre* / {0} **n'est-ce** {-4} **pas** -4 Jonathan // alors / j'ai une question à te poser (prf191)

- (142) *Devenue soudain toute tendre et familière elle ne pouvait plus s'empêcher de me demander quelque intime réconfort. Je la tenais.*  
et vous Ferdinand /// vous pensez aussi qu'ils la guériront {-3} **n'est-ce** {-3} **pas** {0} ma mère (vbn220)
- (143) écoutez Ferdinand /// vous me faites une peine infinie vous vous en rendez compte /// je l'aime beaucoup ma mère vous le savez {-6} **n'est-ce** {-6} **pas** {-1} que je l'aime beaucoup (vbn221)
- (144) [...] tout était prévu y compris cette liaison aussi pathétique qu'un inévitable avec Clara c'est ainsi qu'elle se prénomme à nouveau **n'est-ce** {0} **pas** (prf220)
- (145) vous faites attention à vous **n'est-ce** {0} **pas** (ectr85)
- (146) on sait bien que pour venir ici **n'est-ce** {0} **pas**: faut être prêt à tuer père et mère (vbn166)
- (147) *Jenkins l'attendait sur le perron, il déplia son grand parapluie siglé et protégea Peter de la fine pluie qui tombait sur la ville.*  
- *J'ai fait demander votre automobile, déclara M. Jenkins, en fixant l'horizon bouché*  
fâcheux temps {+2} **n'est-ce** {+6} **pas** +10 dit Peter. (prf235)
- (148) c'est la troisième fois cette semaine // que vous venez admirer les tableaux de Vladimir Radskin {+4} **n'est-ce** {+8} **pas** +4 (prf258)
- (149) fâcheux temps {+4} **n'est-ce** {+8} **pas** +6 (prf14)
- (150) - *Et comment va ta maman ? coupa la très diplomate Mathilde. Toujours au bord du gouffre ?*  
- *Au fond plutôt...*  
- alors c'est tout va bien {0} **n'est-ce** {+1} **pas** +4  
- *Parfaitement bien, sourit Camille.* (ectr201)
- (151) - *J'ai faim, dit-elle, pas vous ?*  
- *Si !*  
- *Vous aimez la cuisine japonaise ?*  
- *Oui.*  
- *Et vous êtes toujours aussi bavard ?*  
- *Oui, dit Jonathan juste avant de reprendre un nouveau coup de coude.*  
- c'est un tableau merveilleux {-2} **n'est-ce** {+2} **pas** +5 repris Clara d'une voix émue. (prf68)
- (152) bon le couloir /// il est très long mais vous pouvez tenir aux boiserries {-6} **n'est-ce** {+6} **pas** +4 (ectr388)
- (153) vous n'êtes pas du genre à lire votre horoscope {-4} **n'est-ce** {-3} **pas** +10 demanda sa voisine.  
*Elle avala une nouvelle gorgée et ajouta :*  
- *Je vous rassure, moi non plus !* (prf31)
- (154) c'est bien votre mère {-6} **n'est-ce** {-4} **pas** -5 {0} qui vend des cierges à l'église d'à côté (vbn386)
- (155) **n'est-ce** {+3} **pas** {-2} mon chéri ce n'est pas moi qui te pousse /// il en est temps encore va-t'en si tu ne peux pas (bth412)

- (156) L1 : c'est meilleur de couper comme ça non  
L2 : **n'est-ce** {-5} **pas** (pala12-53)
- (157) [...] *Je crois pour ma part que Louissette, morte réellement d'une mauvaise fièvre, car un médecin l'a constaté, a succombé à quelque imprudence, des nuits à la belle étoile, des vagabondages dans les marais...* **n'est-ce** {+4} **pas** -8 {0} mon cher Monsieur vous ne voyez pas mon frère supplicier cette gamine c'est odieux c'est impossible (bth149)
- (158) **n'est-ce** {+6} **pas** -6 {0} ma chère /// hier matin dès notre arrivée à Paris nous sommes allés voir monsieur Grandmorin (bth120)
- (159) Beantendon : Ah ! bravo ! bravo ! ravissant !...  
Thérèson, *s'asseyant*. : **N'est-ce pas** que c'est joli?...  
Madame de Sainte-Poule : Adorable ! (E. Labiche, *La Perle de la Canebière*, x)
- (160) Letrinquier : [...] **N'est-ce pas** qu'elle est étonnante ?  
Tacarel : C'est un prodige !... (*A part.*) Ce père est un idiot ! (E. Labiche, *La Station Champbaudet*, II-iv)
- (161) **N'est-ce pas** que tu veux bien lire... dans ce beau livre-là ? (E. et J. de Goncourt, *Madame Gervaisais*)
- (162) Justin : Là, maintenant tu es une jolie femme... **n'est-ce pas** que tu es une jolie femme ?  
Boriquet : Oui, oui, je suis une jolie femme ! (G. Feydeau, *Dormez, je le veux !*, I-ii)
- (163) Eh bien ! comment me trouvez-vous ? **N'est-ce pas** que je ne suis pas si changée ? Et sans lui laisser le temps de parler : C'est que j'ai un vilain papa qui me trouve toujours mauvaise mine... et qui est entêté ! J'ai beau lui dire que je vais mieux... il me soutient que non. Quand je serai guérie, vous verrez qu'il voudra toujours me croire malade... (E. et J. de Goncourt, *Renée Mauperin*, p.254)
- (164) **N'est-ce pas** que je suis gentille ? (E. Labiche, *Le choix d'un gendre*, v)
- (165) Gargaret : [...] (*Avec émotion.*) Albert... veux-tu devenir mon associé ?  
Albert : Mais je ne sais si je dois...  
Gargaret : Je t'en prie... Ma femme t'en prie aussi... (*A Lucie.*) **N'est-ce pas** que tu veux bien qu'il soit mon associé ?  
Lucie, *baissant les yeux*. : Mais... comme tu voudras, mon ami.  
Albert : Allons, puisque vous l'exigez... j'accepte... (E. Labiche, *Doit-on le dire ?*, III-x)

## Exemples cités dans le chapitre 5

- (1) 今度の日曜日、海に行こう { \*だらう / よ / ね / よね }  
kondo no nichiyôbi umi ni ikô ( \*darô / yo / ne / yone)  
prochain - p.dét. - dimanche - mer - p.loc. - allons - (darô / yo / ne / yone )  
*Dimanche prochain on va à la mer*
- (2) ありがとう (ございます) { ??だらう / よ / ね / ??よね }  
arigatô (gozaimasu) (??darô / yo / ne / ??yone)  
merci - (poli.) - (darô / yo / ne / yone)  
*Je vous remercie (beaucoup)*
- (3) どうも { ??だらう / ??よ / ね / ??よね }  
dômo (??darô / ??yo / ne / ??yone)  
merci - (darô / yo / ne / yone)  
*Merci*
- (4) すみません { ??だらう / ??よ / ね / ??よね }  
sumimasen (??darô / ??yo / ne / ??yone)  
excusez-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excusez-moi*
- (5) ごめんなさい { ??だらう / よ / ね / よね }  
gomennasai (??darô / yo / ne / yone)  
excusez-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excusez-moi*
- (6) ごめん { ??だらう / よ / ね / よね }  
gomen (??darô / yo / ne / yone)  
excuse-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Excuse-moi*
- (7) 前もって知らせて { \*だらう / よ / ね / よね }  
maemotte shirasete ( \*darô / yo / ne / yone)  
à l'avance - informe-moi - (darô / yo / ne / yone)  
*Préviens-moi*
- (8) 起きなさい { \*だらう / よ / ね / よね }  
okinasai ( \*darô / yo / ne / yone)  
lève-toi - (darô / yo / ne / yone)  
*Lève-toi*

- (9) 起きろ {\*だろ／よ／\*ね／よね}  
 okiro (\*darô / yo / \*ne / yone)  
 lève-toi - (darô / yo / ne / yone)  
*Lève-toi*
- (10) (私は) 頭が痛い {\*だろ／よ／\*ね／\*よね}  
 (watashi wa) atama ga itai (\*darô / yo / \*ne / \*yone)  
 (je - p.t.) - tête - p.s. - douloureux - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai mal à la tête*
- (11) X : 塩、取って。  
 X : shio, totte.  
 sel - passe-moi  
*Passe-moi le sel.*
- Y : 塩{??だろ／??だよ／だね／だよね}<sup>374</sup>  
 Y : shio (??darô / ??da yo / da ne / da yone)  
 sel - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Le sel*
- (12a) 乗客 : 奈良まで1枚下さい。  
 jôkyaku : Nara made ichi mai kudasai.  
 passager : Nara - jusqu'à - un - cmt. - donnez-moi  
*Passager : Un ticket pour Nara s'il vous plaît.*
- 車掌 : 奈良 (??でしょう／ですね)<sup>375</sup>  
 shashô : Nara (??deshô / desu ne)<sup>376</sup>  
 contrôleur : Nara - (darô / cop. - ne)  
*Contrôleur : C'est Nara*
- (12b) 車掌 : え？お客さん、奈良 (でしょう／ ??ですね)  
 shashô : e ? okyakusan, Nara (deshô / ??desu ne)  
 contrôleur : oh - passager - Nara - (darô / cop. - ne)  
*Contrôleur : Oui mais, vous allez à Nara ?*

<sup>374</sup> Concernant *yo*, *ne* et *yone*, il est nécessaire d'employer *da*, marqueur de copule, après un nom.

<sup>375</sup> En ce qui concerne la présentation et des symboles de l'acceptabilité pour les citations, elles peuvent être différentes de l'original afin de garder la cohérence avec les autres exemples. Il est de même pour les autres citations.

<sup>376</sup> Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, *darô* peut être employé sous la forme *deshô*. Dans cet exemple, *desu* est un marqueur de copule.

- (13) 引っ越した { ??そうだろう／そうだよ／そうだね／?? そうだよね }  
 hikkoshita ( ??sôdarô / sôda yo / sôda ne / ??sôda yone)  
 avoir déménagé - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)  
*J'ai entendu dire (que vous avez /qu'il a) déménagé*
- (14) 君、元気 { ??そうだろう／そうだよ／そうだね／?? そうだよね }  
 kimi, genki ( ??sôdarô / sôda yo / sôda ne / ??sôda yone)  
 tu - en forme - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)  
*Tu as l'air en forme*
- (15) A : お子さんの年齢は？  
 A : okosan no nenrei wa ?  
 votre enfant - p.dét. - âge - p.s.  
*Quel âge a-t-il votre enfant ?*
- B : もうすぐ、12 { ??でしょう／ですよ／ですね／ ??ですよね }  
 B : môsugu, jûni ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)  
 bientôt - 12 - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Bientôt 12 ans*
- (16) A : 勤めて何年目ですか  
 A : tsutomete nan nen me desu ka  
 travailler - quel - an - ème - cop. - p.f.  
*Ça fait combien de temps que vous travaillez ?*
- B : もう 20 年に { ??なるでしょう／なりますよ／なりますね／ ??なりますよね }  
 B : mô nijû nen ni ( ??naru deshô / nari masu yo / nari masu ne / ??nari masu yone)  
 déjà - 20 - an - p.loc - (devenir - darô / devenir - suf.p. - yo / devenir - suf.p. - ne / devenir - suf.p. - yone)  
*Ça fait déjà vingt ans*
- (17) A : いま何時ですか？  
 A : ima nan ji desu ka ?  
 maintenant - quel - heure - cop. - p.f.  
*Quelle heure est-il ?*
- B : ええと、7 時 { ??でしょう／ですよ／ですね／ ??ですよね }  
 B : êto shichi ji ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)  
 heu - 7 - heures - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Heu sept heures*

- (18) A : おもちゃ売り場は、何階ですか？  
 A : omocha uriba wa, nan kai desuka ?  
 jouet - rayon - p.t. - quel - étage - cop. - p.f.  
*À quel étage le rayon de jouets est-il ?*
- B : 7 階 {??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}  
 B : nana kai ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)  
 7 - étage - (darô / p.cop. - yo / p.cop - ne / p.cop. - yone)  
*C'est au sixième étage*
- (19) A : 歓迎会には出てくださいますね？  
 A : kangeikai ni wa dete kudasai masu ne ?  
 réception - p.loc. - p.t. - assister - recevoir - suf.p. - ne  
*Vous venez à la réception ?*
- B : ええ、 {?? 出るでしょう／出ますよ／出ますね／?? 出ますよね}  
 B : ê, (??deru deshô / de masu yo / de masu ne / ??de masu yone)  
 oui - assister - (assister - darô / assister - suf.p. - yo / assister - suf.p. - ne / assister - suf.p. - yone)  
*Oui je viens*
- (20) じゃ、私が {?? 行くでしょう／行きますよ／行きますね／?? 行きますよね}  
 ja watashi ga (??iku deshô / iki masu yo / iki masu ne / ??iki masu yone)  
 alors - je - p.s. - (aller - darô / aller - suf.p. - yo / aller - suf.p. - ne / aller - suf.pf. - yone)  
*Alors j'y vais*
- (21) {?? 行くでしょう／行きますよ／?? 行きますね／?? 行きますよね} 行けばいい  
 んでしょう  
 (??iku deshô / iki masu yo / ??iki masu ne / ??iki masu yone) ikeba ii n deshô  
 (aller - darô / aller - suf.p. - yo / aller - suf.p. - ne / aller - suf.p. - yone) aller - bon - ndarô  
*J'y vais ça sera bon si je vais*
- (22) おい、背中に毛虫がついてる {??だろう／よ／??ね／??よね}  
 oi, senaka ni kemushi ga tsuiteru (??darô / yo / ??ne / ??yone)  
 hé - dos - p.loc. - chenille - p.s. - être attaché - (darô / yo / ne / yone)  
*Hé tu as une chenille sur le dos*

- (23) 先生、三越はご存じ {でしょ／??ですよ／ですね／ですよね} 5時にライオン像の前です。

sensei, Mitsukoshi wa gozonji (desho / ?? desu yo/ desu ne / desu yone) goji ni raionzô no mae desu.

professeur - Mitsukoshi - p.t. - connaître - (*darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne* / cop.p. - *yone*) - 5 heures - p.loc. - statue du lion - p.dét. - devant - cop.

*Professeur, vous connaissez Mitsukoshi, c'est à 5 heures devant la statue du lion.*

- (24) 田中さん、今朝、買い物に行った {だろう／??よ／ね／よね}

Tanaka san, kesa, kaimono ni itta (*darô* / ??yo / ne / yone)

Tanaka - M./Mme. - ce matin - courses - p.loc. - être allé - (*darô* / *yo* / *ne* / *yone*)

*M/Mme Tanaka, vous êtes allé(e) faire des courses ce matin*

- (25) (君は) 寒い {だろう／??よ／??ね／よね}

(*kimi wa*)<sup>377</sup> samui (*darô* / ??yo / ??ne / yone)

(tu - p.t.) froid (*darô* / *yo* / *ne* / *yone*)

*Tu as froid*

(26) = (23)

(27) = (11)

(28) = (13)

(29) = (7)

(30) = (8)

- (31) 気をつけて帰りなさいね。(Miyazaki, 2000 : 16)

kiwotsukete kaerinasai ne. (Miyazaki, 2000 : 16)

en faisant attention - rentre - *ne*

*Rentre bien*

(32) = (9)

---

<sup>377</sup> Dans cet exemple, la partie qui marque le sujet « *kimi wa* » est mise en parenthèse, vu qu'elle n'apparaît pas forcément.



(33) X : ちょっとボールペン貸してもらえますか？

X : chotto bôrupen kashite morae masu ka ?

un peu - stylo à bille - prêter - pouvoir recevoir - suf.p. - p.f.

*Pouvez-vous me prêter le stylo à bille ?*

Y : いい{でしょう／ですよ<sup>378</sup>／??ですね／??ですよね}

Y : ii (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)

bien (*darô* / cop. *yo* / cop. *ne* / cop. *yone*)

*Bien sûr !*

(34) = (10)

(35) = (22)

(36) 私の名前は田中 {でしょう／ですよ／??ですね／??ですよね}

watashi no namae wa Tanaka (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)

je - de - nom - p.t. - Tanaka - (*darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne* / cop. - *yone*)

*Mon nom est Tanaka*

(37) 私は 36 歳 {でしょう／ですよ／??ですね／??ですよね}

watashi wa sanjûroku sai (deshô / desu yo / ??desu ne / ??desu yone)

je - p.t. - 36 - an - (*darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne* / cop. - *yone*)

*J'ai 36 ans*

(38) (私、) 今朝、買い物に行った {だろう／よ／?ね／よね}

(watashi,) kesa, kaimono ni itta (*darô* / *yo* / ? *ne* / *yone*)

je - ce matin - courses - p.loc. - être allé - (*darô* / *yo* / *ne* / *yone*)

*Je suis allé(e) faire des courses ce matin*

(39) (私、) 今朝、買い物に行くね

(watashi,) kesa, kaimono ni iku ne

je - ce matin - courses - p.loc. - aller - *ne*

*Je vais faire des courses ce matin*

(40) = (25)

(41) = (21)

(42) = (17)

(43) = (18)

---

<sup>378</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 64) pour l'emploi de *yo*.

(44) A : 井上さんからのファクス届いてますか？

A : Inoue san kara no fakusu todoite masu ka ?

Inoue - M./Mme - p.prov. - p.dét. - fax - être arrivé - suf.p. - p.f.

*Le fax de Monsieur/Madame Inoue est-il arrivé ?*

B : ええ、 {届いてるでしょう / 届いてますよ<sup>379</sup> / 届いてますね / ?? 届いてますよね}

B : ê, (todoiteru deshô / todoite masu yo / todoite masu ne / ?? todoite masu yone)

ouais - (être arrivé - darô / être arrivé - suf.p. - yo / être arrivé - suf.p. - ne / être arrivé - suf.p. - yone)

*Oui il est arrivé*

(45) = (33)

(46) A : 明日は晴れるよ。

A : ashita wa hareru yo.

demain - p.t. - faire beau - yo

*Demain il va faire beau.*

B : いや、晴れない {だろう / よ / ね / ??よね}

B : iya hare nai (darô / yo / ne / ??yone)

non - faire beau - nég. - (darô / yo / ne / yone)

*Non, il ne fera pas beau*

(47) = (20)

(48) = (21)

(49) = (19)

(50) = (39)

(51) 私、今朝、ここにおく {だろう / よ / ね / ??よね}

watashi, kesa, koko ni oku (darô / yo / ne / ??yone)

je - ce matin - ici - p.loc. - poser - (darô / yo / ne / yone)

*Je pose ça ici ce matin*

(52) = (38)

---

<sup>379</sup> Cet exemple avec yo est cité par M. Inoue (1997 : 64).

- (53) 私、今朝、ここにおいた {だろう／よ／??ね／よね}  
 watashi, kesa, koko ni oita (darô / yo / ??ne / yone)  
 je - ce matin - ici - p.loc. - avoir posé - (darô / yo / ne / yone)  
*Je ai posé ça ici ce matin*

(54) = (36)

(55) = (37)

(56) = (15)

(57) = (16)

(58) = (10)

(59) = (22)

(60) = (2)

(61) = (3)

(62) = (4)

(63) = (5)

(64) = (6)

- (65) 寒い {だろう／よ／ね／よね} (cf. 25 = Kimiwa)  
 samui (darô / yo / ne / yone)  
 froid - (darô / yo / ne / yone)  
*Darô : Tu as / Il fait froid, Yo : J'ai / Il fait froid, Ne / Yone : Il fait froid*

- (66) 私、顔、赤い {だろう／よ／ね／よね}  
 watashi, kao, akai (darô / yo / ne / yone)  
 je - visage - rouge - (darô / yo / ne / yone)  
*J'ai le visage rouge*

- (67) そんなことぐらい {わかっているでしょう／わかっていますよ／わかっていますね／わかっていますよね}  
 sonna koto gurai (wakatteiru deshô / wakattei masu yo / wakattei masu ne / wakattei masu yone)<sup>380</sup>  
 pareil - chose - au moins - (comprendre - darô / comprendre - suf.p. - yo / comprendre - suf.p. - ne / comprendre - suf.p. - yone)  
*Yo : Je sais bien les choses pareilles ; Darô, ne, yone : Vous savez...*

---

<sup>380</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 63) pour l'emploi de yo.

- (68) テレビをつけてもいい {だろう／よ／ね／よね}  
 terebi o tsukete mo ii (darô / yo / ne / yone)<sup>381</sup>  
 téléviseur - p.o. - allumer - p.- bien - (darô / yo / ne / yone)  
*Yo : Tu peux allumer la télé ; Darô, ne, yone : Je peux...*
- (69) 学生時代、よく一緒に旅行した {だろう／よ／ね／よね}  
 gakusei jidai, yoku isshoni ryokô shita (darô / yo / ne / yone)  
 étudiant - époque - souvent - ensemble - voyage - avoir fait - (darô / yo / ne / yone)  
*Yo : Quand j'étais étudiant, j'ai souvent voyagé avec lui ; Darô, ne, yone : Quand j'étais étudiant, on a souvent voyagé ensemble*
- (70) 急患 {でしょう／ですよ／ですね／ですよね}  
 kyûkan (deshô / desu yo / desu ne / desu yone)  
 malade à soigner d'urgence - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*C'est un malade d'urgence*
- (71) 終点 {でしょう／ですよ／ですね／ですよね}  
 shûten (deshô / desu yo / desu ne / desu yone)  
 terminus- (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*C'est le terminus*
- (72) きれいなブラウス {でしょう／ですよ／ですね／ですよね}  
 kireina burausu (deshô / desu yo / desu ne / desu yone)<sup>382</sup>  
 beau - chemise - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)  
*Belle chemise*

---

<sup>381</sup> Cet exemple a été cité par M. Inoue (1997 : 63) pour l'emploi de *yo*.

<sup>382</sup> Cet exemple est tiré de K. Noda (1993 : 13) concernant les emplois de *ne* et de *yone*.

## Exemples cités dans le chapitre 6

- (1) - Il (= le vin) est bon, **hein** ?  
 - Très. Dommage qu'il tienne si peu ses promesses... (JLA : 65)  
 美味しい(だろ／？よ／？ね／？よね)、このワイン？  
 umai (**darô** / ?yo / ?ne / ?yone), kono wain ? (JLAj : 73)  
 délicieux - *darô* - ce - vin
- (2) - Mais enfin, tu me crois quand même, **hein** ?  
 Pour la première fois, sa voix tremble d'inquiétude. (ABO : 223)  
 でも、結局、ぼくのいうことは信じる(でしょ／？よ／？ね／？よね)？  
 demo, kekkyoku, boku no iu koto wa shinjiru (**desho** / ??yo / ?ne / yone) ? (ABOj : 225)  
 mais - enfin - je - p.dét. - dire - chose - p.t. - croire - *darô*
- (3) そのわかさが悪くない(でしょ／？よ／？ね／？よね)？  
 sono wakasagi waruku nai (**desho** / ?yo / ?ne / yone) ?  
 ce - « nom de poisson » - mauvais - nég. - *darô*  
 悪くない。  
 Waruku nai. (FTM2 : 269-270)  
 mauvais - nég.  
 [...] dis-je en lui passant le plat d'aubergines.  
 En échange, elle me tendit la marinade de poissons. [...]  
 - Pas mauvaise cette marinade, **hein** ?  
 - Pas mauvaise. (FRMf : 479)
- (4) 狭い部屋(でしょう／？よ／？ね／？よね)。それに黴臭い。  
 semai heya (**deshô** / ?yo / ?ne / yone). soreni kabi kusai. (DIS2 : 131)  
 étroit - chambre - *darô* ; en plus - moisissure - puant  
 - Vous étiez là ?  
 Utsumi la regarda sans répondre. Elle sourit en recevant son regard.  
 - C'est petit, **hein** ? Et puis ça sent le renfermé.  
 Elle avait à la main un verre d'eau et un sachet de somnifère.  
 - Monsieur Utsumi, si vous ne prenez pas vos médicaments, vous n'arriverez pas à dormir.  
 (DISf : 390)
- (5) Attention ! pas trop longtemps, **hein**, sinon c'est du charbon. [...] (JLA : 42)  
 あんまり長くはだめ(よ／？でしょう／？ね／？よね)！だって真っ黒に焦げちゃうものね。  
 anmari nagaku wa dame (**yo** / ?deshô / ?ne / ?yone) ! datte makkuro ni kogechau mono ne.  
 (JLAj : 47)  
 trop - longtemps - p.t. - inutile - *yo* ; sinon - tout noir - p.loc. - finir par brûler - p. - *ne*

- (6) 目に付いたから買ったんだ。でも悪くはない(よ／だろう／ね／よね)。  
 me ni tsuita kara kattanda. demo waruku wa nai (**yo** / darô / ne / yone). (FTM2 : 263)  
 œil - p.loc. - être collé - p.prov. - avoir acheté ; mais - mauvais - p.t. - neg. - yo  
 - Ah, tu aimes Pinnock ?  
 - Pas spécialement. J'ai trouvé ça, alors je l'ai acheté. Mais c'est pas mal, **hein** ? (FTMf : 474)  
 [...] Mais c'est pas si mauvais, **hein**
- (7) Il s'approcha de Chloé et lui prit la main.  
 - Un peu chaud, **hein** ?...  
 - Je ne me rends pas compte. (LEJ : 162)  
 少々熱がある(ね／??だろう／よ／よね)。  
 shôshô netsu ga aru (**ne** / ?darô / yo / yone). (LEJj : 149)  
 un peu - fièvre - p.s. - exister - ne
- (8) ああ、すみません(ねえ／??だろう／??よ／??よね)。わざわざ。あたしが大塚です。  
 â, sumimasen (**nê** / ??darô / ??yo / ??yone). wazawaza. atashi ga Ôtsuka desu. (DIS1 : 301)  
 ah - excusez-moi - ne ; exprès ; je - p.s. - « n. de famille » - cop.  
 - Ah, excusez-moi, **hein**. Je suis désolée de vous avoir fait déplacer. Je suis Otsuka. (DISf : 246)
- (9) そうか。心配(だね／?だろう／?だよ／だよね)。  
 sôka. shinpai (da **ne** / ?darô / ?dayo / dayone). (DIS2 : 34-35)  
 ah bon ; inquiétude - (cop. - ne / darô / cop - yo / cop. - yone)  
 - M. Asanuma est allé vérifier, c'étaient de fausses informations.  
 - Ah bon ? C'est inquiétant, **hein**. (DISf : 251)
- (10) さあ、もう少しよ。でもまだ油断はしないで(ね／??だろう／よ／よね)。  
 sâ, môsukoshi yo. demo mada yudan wa shi nai de (**ne** / ??darô / yo / yone). (FTM2 : 173)  
 exc. - bientôt - yo ; mais -encore -imprudence - p.t.-faire - nég. - p.conj. - ne  
 - Bon, on y est presque. Mais reste sur tes gardes, **hein**. Le pouvoir des ténébrides s'étend jusqu'à l'intérieur du métro. [...] (FTMf : 409)
- (11) - Tout confort mais pas très finaude, **hein** ?  
 « Je l'attendais pour dîner. J'attendais des heures. [...] (JLA : 64)  
 安穩快適、でも鈍い妻だったわけ(よね／?でしょう／?よ／?ね) ?  
 annon kaiteki, demo nibui tsuma datta wake (**yone** / ?deshô / ?yo / ?ne) ? (JLAj : 72)  
 aise - confort - mais - insensible - femme - était - circonstance - yone  
 Tout confort mais en fin de compte j'étais une femme insensible **hein** ?

- (12) もういいから、ごめん。お母さんが忙しかったから(だよね／?でしょう／?だよ／?だね)。カスミのこと、もっと見てなくちゃいけなかったん(だよね／?でしょう／?だよ／?だね)。  
 mô ii kara, gomen. Okâsan ga isogashikatta kara (da **yone** / ?deshô / ?da yo / ?da ne). Kasumi no koto, motto mite nakuchaikenakattan (da **yone** / ?deshô / ?da yo / ?da ne). (DIS2 :192)  
 maintenant - bon - car - excuse-moi ; maman - p.s. - était occupé - parce que - (cop. - *yone* / *darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne*) ; « prénom » - p.dét. - chose - plus - voir - il fallait - (cop. - *yone* / *darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne*).  
 - Pourquoi tu as suivi ce monsieur ?  
 Elle a eu l'air surprise par ma question et s'est mise à sangloter. Une enfant de cinq ans ne pouvait pas être responsable, alors je me suis dépêchée d'ajouter :  
 - C'est fini, excuse-moi. C'est parce que maman est très prise par son travail, **hein** ? J'aurais dû faire plus attention à toi, **hein** ?  
 Mais Kasumi m'a répondu carrément :  
 - Non. C'est le monsieur qui m'a demandé si j'avais pas envie de monter dans le bus. (DISf : 437)
- (13) あんた、初めて(だよね／?でしょう／??だよ／だね)。  
 anta, hajimete (da **yone** / deshô / ??da yo / da ne). (DIS2 : 62)  
 toi - pour la première fois - (cop. - *yone* / *darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne*)  
 - Dis, c'est ta première fois, **hein** ? (DISf : 335)
- (14) A : 歓迎会には出てくださいますね？  
 A : kangeikai ni wa dete kudasai masu ne ?  
 réception - p.loc. - p.t. - assister - recevoir - suf.p. - *ne*  
*Vous venez à la réception ?*  
 B : ええ、{??出るでしょう／出ますよ／出ますね／??出ますよね}  
 B : ê, (??deru deshô / de masu yo / de masu ne / ??de masu yone)  
 oui - assister - (assister - *darô* / assister - suf.p. - *yo* / assister - suf.p. - *ne* / assister - suf.p. - *yone*)  
*Oui je viens ??hein*
- (15) A : お子さんの年齢は？  
 A : okosan no nenrei wa ?  
 votre enfant - p.dét. - âge - p.s.  
*Quel âge a-t-il votre enfant ?*  
 B : もうすぐ、12 {??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}  
 B : môsugu, jûni ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)  
 bientôt - 12 - (*darô* / cop. - *yo* / cop. - *ne* / cop. - *yone*)  
*Bientôt 12 ans ??hein*

(16) A : 勤めて何年目ですか

A : tsutomete nan nen me desu ka  
travailler - quel - an - ème - cop. - p.f.

*Ça fait combien de temps que vous travaillez ?*

B : もう 20 年に {??なるでしょう／なりますよ／なりますね／??なりますよね}

B : mô nijû nen ni ( ??naru deshô / nari masu yo / nari masu ne / ??nari masu yone)

déjà - 20 - an - p.loc - (devenir - darô / devenir - suf.p. - yo / devenir - suf.p. - ne / devenir - suf.p. - yone)

*Ça fait déjà vingt ans **hein***

(17) A : いま何時ですか？

A : ima nan ji desu ka ?  
maintenant - quel - heure - cop. - p.f.

*Quelle heure est-il ?*

B : ええと、7 時 {??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : êto shichi ji ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

heu - 7 - heures - (darô / cop. - yo / cop. - ne / cop. - yone)

*Heu sept heures ??hein*

(18) A : おもちゃ売り場は、何階ですか？

A : omocha uriba wa, nan kai desuka ?  
jouet - rayon - p.t. - quel - étage - cop. - p.f.

*À quel étage le rayon de jouets est-il ?*

B : 7 階 {??でしょう／ですよ／ですね／??ですよね}

B : nana kai ( ??deshô / desu yo / desu ne / ??desu yone)

7 - étage - (darô / p.cop. - yo / p.cop. - ne / p.cop. - yone)

*C'est au sixième étage ??hein*

(19) 引っ越した { ??そうだろう／そうだよ／そうだね／?? そうだよね}

hikkoshita ( ??sôdarô / sôda yo / sôda ne / ??sôda yone)

avoir déménagé - (sôdarô / sôda - yo / sôda - ne / sôda - yone)

*J'ai entendu dire (que vous avez /qu'il a) déménagé ??hein*

(20) A : 明日は晴れるよ。

A : ashita wa hareru yo.  
demain - p.t. - faire beau - yo

*Demain il va faire beau.*

B : いや、晴れない {だろう／よ／ね／??よね}

B : iya hare nai (darô / yo / ne / ??yone)

non - faire beau - nég. - (darô / yo / ne / yone)

*Non, il ne fera pas beau ??hein*



- (21) 今度の日曜日、海に行こう {\*だろう／よ／ね／よね}  
kondo no nichiyôbi umi ni ikô ( \*darô / yo / ne / yone)  
prochain - p.dét. - dimanche - mer - p.loc. - allons - (darô / yo / ne / yone )  
*Dimanche prochain on va à la mer **hein***  
*Dimanche prochain allons à la mer ??**hein***

---

**Titre en français** : Intersubjectivité : Modulation et ajustement, Cas des marqueurs discursifs *hein, quoi, n'est-ce pas* en français et *darô, yo, ne, yone* en japonais

**Résumé en français** :

Cette recherche vise à rendre compte du fonctionnement et des conditions d'emploi de quelques marqueurs discursifs, en relation avec la problématique de l'intersubjectivité. Elle s'inscrit dans le cadre théorique développé par A. Culioli « la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives ». Ce travail est consacré d'abord aux descriptions des emplois de *hein, quoi* et *n'est-ce pas* en français du point de vue distributionnel, sémantique, pragmatique et prosodique. L'analyse se fonde sur un corpus oral constitué de séquences tirées de film et d'émissions de télévision. L'étude porte également sur les descriptions des emplois de *darô, yo, ne* et *yone* en japonais qui sont des marqueurs comparables à *hein* ; elle se termine par une analyse comparative entre *hein* et les marqueurs japonais étudiés dans le but de montrer dans quelle mesure leur enjeux énonciatifs se recouvrent. Il s'avère que ces deux ensembles de marqueurs jouent un rôle crucial dans l'organisation des rapports intersubjectifs entre l'énonciateur et le coénonciateur.

**Mots clefs** : Marqueurs discursifs ; Intersubjectivité ; Modulation , Ajustement

---

**English titre** : Intersubjectivity : Modulation and Adjustment, Case of the Discourses Markers *hein, quoi, n'est-ce pas* in French and *darô, yo, ne, yone* in Japanese

**Summary in English** :

This research aims to account for the functions and the conditions of the usage of the discourse markers in connection to the problem of intersubjectivity. It falls within the theoretical framework developed by A. Culioli "Theory of Enunciative Operations". This work is devoted primarily to the descriptions of the usage of *hein, quoi* and *n'est-ce pas* in French with the distributional, semantic, pragmatic and prosodic point of view. The analysis is based on a corpus consisting of the clips from film and television. The study is also concerned with the descriptions of *darô, yo, ne* and *yone* in Japanese which are comparable with the marker *hein*. It is followed by a comparative analysis between *hein* and these Japanese markers which shows how their enunciative issues intersect. It proves that all these markers play a very important part in the organization of the intersubjective relations between the enunciator and coenunciator.

**Keywords** : Discourses Markers ; Intersubjectivity ; Modulation ; Adjustment

---